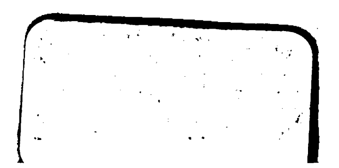



600052635R



LETTRES

DE

PIERRE DES NOYERS

LETTRES

DE

PIERRE DES NOYERS

SECRÉTAIRE DE LA REINE DE POLOGNE

MARIE-LOUISE DE GONZAGUE

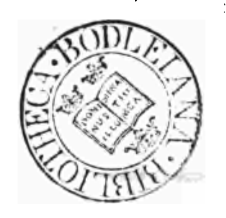
PRINCESSE DE MANTOUE ET DE NEVERS,

POUR SERVIR A

L'HISTOIRE DE POLOGNE ET DE SUÈDE

DE 1655 A 1659.

BERLIN,
LIBRAIRIE DE B. BEHR,
(E. BOCK),
SOUS LES TILLEULS, N° 27.
1859.


BODLEIANA · BIBLIOTHECA ·

LETTRES

DE

PIERRE DES NOYERS

A

ISMAEL BOUILLAUD.

I.

15 octobre 1655, Ratisbonne.

Faux bruits sur les événements en Pologne. — Wicquefort. — Projet d'échange de la Prusse contre la Silésie.

Monsieur, je vous envoie cette lettre par M. Portner qui me promet de vous la faire tenir en répondant à celle que je lui ai donnée de votre part. J'ai reçu mille courtoisies de lui, et je vous prie de l'en vouloir remercier, puisqu'il me les fait pour l'amour de vous. Je ne vous dirai point de nouvelles de Pologne ; on ne m'en peut dire de certaines, sinon le sac de Cracovie par les Suédois ; le reste est incertain, comme : que la reine se soit sauvée parmi les Tartares, ce que je ne crois pas ; que le roi de Suède doive

être couronné, le 27 de ce mois, roi de Pologne; que le roi de Pologne soit réfugié en Hongrie, et autres choses semblables. Je ne doute pas que M. de Wicquefort ne vous en dise de plus certaines. M. de Brienne me dit, en passant à Fontainebleau, que le roi de Suède avait offert à l'électeur de Brandebourg, la Silésie en échange de la Prusse, promettant de la prendre sur l'Empereur; mais ce sont choses que vous saurez déjà.

Je pars aujourd'hui d'ici pour Prague, je vous y chercherai un correspondant s'il y a quelque curieux; c'est tout ce qu'en hâte je vous puis écrire, en vous assurant que je suis toujours, etc.

II

18 octobre 1655, Prague.

La reine de Pologne à Glogowa. — Siége de Cracovie — Czarnecki. — Les Tartares arrivent au secours de la Pologne. — Offre du clergé. — C'est à la France qu'on attribue l'invasion des Suédois. — Armement de l'empereur.

Monsieur, je me suis donné l'honneur de vous écrire, de Ratisbonne du 15 de ce mois, les civilités que, pour l'amour de vous, m'avait faites M. Portner le fils; il me promit encore, en partant, qu'il vous ferait tenir cette lettre que je lui envoie par le messager de Ratisbonne; elle vous apprendra que je suis arrivé ici à huit heures du matin, où, en toute la journée, je n'ai pu trouver des chevaux pour me conduire à Glogowa, où la reine de Pologne est retirée avec quantité de religieux et religieuses de toute sorte. Cette ville est aussi remplie d'ecclésiastiques polonais, qui m'apprennent les misères de leur pays. J'ai rencontré hier, à sept lieues d'ici, quelques pères de la Mission qui s'en retournent

en France; leurs supérieurs et quelques autres encore sont demeurés auprès de la reine. Tous me disent que Cracovie n'est pas prise, que les Suédois y ont donné six ou sept assauts, desquels ils ont toujours été repoussés avec perte. C'est un appelé Czarnecki, qui commande dedans, qui a fort bien fait contre les Kosaks. Je m'étonne que cette place se soit pu défendre, car quand je l'ai vue, je sais qu'elle ne valait rien. On dit ici que c'est qu'ils ne la veulent pas prendre de force, mais par douceur. Je me suis fait montrer la date de ces nouvelles, qui sont un peu vieilles, étant du 1er de ce mois, et je ne doute pas que vous n'en ayez de plus fraîches par M. de Wicquefort. Les mêmes nouvelles disaient que quatre-vingt mille Tartares venaient au secours du roi de Pologne; et qu'il s'était retiré vers Tarnow, qui est par où doivent venir lesdits Tartares. Les ecclésiastiques du royaume lui ont envoyé les 60,000 ducats, ce qui n'est pas un grand secours. On veut ici que ce soit la France qui ait envoyé les Suédois en Pologne, afin de s'y engraisser pour faire la guerre à la maison d'Autriche, ou dans l'espérance que l'Empereur y donnerait du secours, et qu'ainsi il romprait avec la Suède qui n'a aucun légitime prétexte de rompre avec lui. Le roi de Suède a envoyé demander à l'Empereur pour quel dessein c'était qu'il faisait un si grand armement, il a répondu que c'était pour garder son pays. On fortifie cette ville tant qu'on peut, et quantité de troupes filent vers la Silésie, où déjà il y a douze ou quinze mille hommes effectifs.

L'archevêque de Gnesne est avec la reine, le castellan de Siradie et quelques autres. Il est passé aujourd'hui par ici un ambassadeur polonais qui s'en va en Espagne. Le roi de

Suède a fait fermer toutes les églises de Varsovie, à la réserve de celle des Jésuites et de celle des Cordeliers. Il traite fort doucement toute la noblesse, et son armée vit avec ordre, c'est tout ce que d'ici peut vous dire, *etc.*

III

27 octobre 1655, Glogowa.

Capitulation de Cracovie. — Le roi de Pologne à Glogowa. — La Grande Pologne se soulève contre les Suédois. — Dissension des Polonais. — Projet d'élection du successeur. — Valeur et inconséquence des Polonais. — Secours de la Hollande. — La France accusée de l'invasion des Suédois. — Avarice du roi de Suède.

Monsieur, j'arrive ici où j'ai trouvé le roi et la reine de Pologne, le 25 de ce mois, à six heures du matin; la reine était venue pour ne pas se laisser assiéger dans Cracovie, qui fut rendue aux Suédois le 17 de ce mois par une composition telle que la voulut M. Czarnecki, qui y commandait. Les Suédois ont seulement tenu parole aux soldats, mais non pas aux habitants ni à la religion; car ils ont dépouillé les temples, pillé quelques principaux habitants et taxé les autres à 800,000 écus. Le roi s'est rendu ici par la mutinerie de l'armée, qui voulait avoir de l'argent. Le général fit faire la mutinerie contre le trésorier, croyant toujours être le maître des soldats; mais quand elle fut faite, ils ne lui voulurent plus obéir et menacèrent de se rendre aux Suédois et de leur livrer leurs chefs. Le roi qui ne leur pouvait donner de l'argent parce qu'il n'en avait point, fut conseillé de se retirer; et parce qu'il ne pouvait passer du côté de la Prusse, il vint ici où était déjà la reine, dans la maison du comte d'Opersdorf, qui est des plus belles et des plus

fortes du pays. — Cependant la Grande-Pologne s'est soulevée contre les Suédois et a fait un corps de dix mille hommes qui demandent le roi; mais comme il n'a que quatre régiments avec lui, il ne peut passer sûrement sans l'aide de l'armée qui s'est apaisée, et à laquelle on a écrit de se rendre vers les frontières de ce côté-ci, pour favoriser le passage du roi. Je ne sais ce qui réussira de ce dessein, mais je vois la désunion plus grande que jamais parmi nos grands seigneurs, et le tout faute d'un successeur désigné; si l'électeur de Brandebourg était catholique, le roi et la reine le feraient assurément élire, cette noblesse ayant assez d'inclination pour lui. — Il ne fait rien, il s'est confédéré pour une commune défense avec la Prusse royale que le roi de Suède n'attaquera assurément pas à force ouverte. Si nos Polonais pouvaient se réunir, je dis les esprits, ils sauraient bientôt chasser les Suédois, car véritablement toutes leurs troupes n'arrivent pas à vingt mille hommes, encore sont-ils en si mauvais ordre qu'il ne serait pas difficile de les battre. Les Polonais, dans toutes les rencontres, les ont toujours battus d'abord, et puis, sans savoir pour quoi, ils ont aussi toujours pris la fuite; ce qui semble leur marquer que Dieu ne veut pas qu'ils se confient à leur force, mais qu'ils se convertissent à lui. On a intercepté deux lettres du roi de Suède, l'une à Cromwell où il lui proteste qu'il ne laissera pas un catholique en Pologne avec le temps, l'autre à Richemberg, à Hambourg, dans laquelle il lui ordonne d'envoyer diligemment le présent qu'il sait au prince de Tarente, à la Haye; et, dans le même temps, on nous écrit de ce pays-là que la faction suédoise dans les États a empêché jusqu'à cette heure qu'on n'ait envoyé le secours

projeté en Pologne ; d'où on tire cette conséquence que c'est le prince de Tarente qui est le mobile de cette faction suédoise. Le grand-chancelier de Pologne maintient que c'est la France qui nous a envoyé les Suédois, et qu'il le sait certainement ; qu'à la vérité son dessein n'était pas qu'ils s'y engraissassent et y prissent des forces pour empêcher l'élection du roi des Romains ; la reine dispute contre lui pour maintenir que cela n'est pas ; enfin, si nous avions 200,000 écus comptant, on maintiendrait la religion et on chasserait par force les Suédois de Pologne. Quand je serai mieux instruit, je vous écrirai plus de nouvelles.

Je suis, etc.

P. S. Le roi de Suède est courageux, vigilant, civil, mais le plus avare de tous les hommes ; il fait tous les soirs les comptes de sa dépense. Il a fait dépaver tout le palais de Varsovie et ôter le parquet des chambres, pour chercher s'il n'y avait point de cache.

IV

Glogowa, le 3 novembre 1655.

Prise de Cracovie. — Défection de l'armée polonaise. — Koniecpolski — Défiance du roi de Suède. — Son opinion sur les Polonais. — Refus des secours de la part de l'empereur. — Circonstances qui ont facilité aux Suédois l'envahissement de la Pologne.

Monsieur, vous devez plus savoir de nouvelles de Pologne par M. de Wicquefort, que je ne vous en puis écrire, car pour vous dire la vérité, ce que nous en apprenons aujourd'hui se détruit le lendemain. Ce qu'il y a de vrai est qu'une partie de l'armée s'est rendue sans combattre au roi de Suède, après qu'il a eu pris Cracovie, et qui était sous Ko-

niecpolski grand enseigne de la couronne ; qui de nouveau, pour recevoir de l'argent de la reine, avait renouvelé son serment de fidélité, aussi bien que quantité d'autres qui l'ont suivi. Le bon de cela est que le roi de Suède ne se fie pas en eux, et qu'il est en une grande méfiance de son bonheur ; il rendrait volontiers tout pour avoir la Prusse royale qui s'est liguée pour se défendre de ses armes avec l'électeur de Brandebourg. Il a envoyé ici pour faire des propositions de traiter, mais on s'en défie ; il demande qu'on lui fasse des propositions, et on lui dit qu'il les fasse, lui. Il est pourtant le maître de tout, mais comme effectivement il n'a pas vingt mille hommes, il craint que les Polonais ne se réveillent, auquel cas il lui serait malaisé de se sauver d'un pays où il n'y a point de place forte.

Il a taxé Cracovie à huit cent mille écus; mais il ne les en saurait tirer; il avait signé dans la capitulation qu'il ne leur ferait rien payer; il a dépouillé toutes les églises qui étaient riches ; il a dit qu'il suffisait de laisser aux évêques, à chacun 6,000 livres de rente, et qu'il prendrait le reste. Il ôte les abbayes aux abbés. Il dit qu'il s'entend avec le Roi de Pologne, et qu'il n'est venu que pour le rendre plus absolu qu'il n'était, il regarde les Polonais avec mépris de ce qu'ils se sont si facilement rendus à lui; il assure qu'il a plus épanché de sang de ses soldats pour les faire vivre dans la discipline, que celui des Polonais, en prenant leur royaume. Le moindre petit secours qui nous viendrait, nous remettrions nos affaires, parce que les Polonais se lassent déjà de la tyrannie et de l'avarice des Suédois, n'ayant pas coutume d'être gouvernés avec tant de sévérité. Nous n'en pouvons espérer du côté de l'empire, ce prince étant faus-

sement persuadé que nous nous entendons avec les Suédois, et qu'autrement nous nous serions mieux défendus; mais la cause en est qu'il n'y a point eu du tout d'obéissance dans les sujets, ni d'ordre dans la défense; outre qu'on avait à se défendre de 150,000 Kosaks et de plus de 200,000 Moscovites. Les troupes payées étaient toutes de ce côté-là, et lorsqu'elles sont venues il n'était plus temps; 4,000 hommes pouvaient sauver Cracovie, mais l'empereur ne les a jamais voulu donner, ni vendre; enfin il faut espérer que quand Dieu nous aura châtiés, il jettera les verges au feu et nous délivrera. On a envoyé à l'Electeur de Brandebourg; je ne sais ce que cela produira. Overbek qui est à lui, est auprès du roi de Suède.

V

Glogowa, le 8 novembre 1655.

Remarque diplomatique du Nonce. — Défection de Koniecpolski et des Généraux. — Abandon complet où se trouve le roi de Pologne. — Barbarie des Moscovites à Vilna. — Enlèvement des enfants. — Avarice et mauvaise foi du roi de Suède. — Dégâts qu'il fait à Varsovie.

Je vois par votre lettre du 8 octobre, qui m'est venue trouver en ce lieu-ci, que vous ne m'avez pas oublié, dont je vous rends toutes les grâces que je dois. Vous aurez vu par mes précédentes en quel état j'ai trouvé les affaires de la Pologne; elles ne sont meilleures, et on peut dire qu'elles empirent tous les jours. Le nonce du Pape en me parlant ce matin et en faisant une grande exclamation sur l'affaire des Vallées de Savoye, dont on lui avait aussi écrit, et que vous me dites, qui fait encore du bruit, « ô Dieu, disait-il, une « partie de l'Europe s'intéresse et se remue pour une dou-

« zaine de Protestants, et personne ne s'émeut pour un « royaume tout catholique qui se perd. Les Protestants « sont bien plus zélés pour leur religion que les Catho« liques pour la leur. » Enfin il a été dans une grande indignation.

Koniecpolski, grand-enseigne de la couronne, a fait son traité avec le roi de Suède auquel il a conduit 4,000 hommes qu'il commandait; dont les Généraux ont témoigné être au désespoir, parce qu'il les oblige à traiter aussi, bien qu'ils aient 10,000 hommes, mais ils se voient entourés de Kosaks, de Moscovites et de Suédois. Il est aujourd'hui venu nouvelle qu'ils traitaient et qu'ils avaient envoyé un nommé André Potocki, neveu du général, au roi de Suède, pour s'accorder. On lui a donné dans ce temps là une lettre que je lui écrivais qui l'a fait pleurer, à ce qu'on m'a rapporté. Il disputait avec le roi de Suède, qu'en cas que le roi de Pologne entrât dans le royaume avec une armée, qu'ils ne seraient point employés contre lui, et le roi de Suède insistait qu'il voulait qu'ils s'obligeassent d'y aller, disant qu'il n'avait point d'autres ennemis que le roi de Pologne. Nous ne savons ce qu'ils auront conclu, mais il est certain que si nous avions cinq ou six mille soldats pour rentrer dans le royaume, toutes ces troupes-là se rangeraient de notre côté et abandonneraient le roi de Suède; mais nous n'avons assistance de qui que ce soit au monde, tant la charité chrétienne est refroidie. Le roi de Suède n'a effectivement pas plus de 12,000 hommes de troupes qu'il a conduits en Pologne, mais ce sont bonnes troupes au respect des nôtres, qui n'ont point de conduite; et pourtant je vous jure que 6,000 Français les battraient. Pour les Mos-

covites, ils sont au nombre infini; et le roi de Suède les appréhende un peu, parce qu'ils s'approchent de Varsovie. Ils ont généralement tout tué à Vilna, tant hommes que femmes, hormis les jeunes et les enfants, qu'ils ont envoyés en Moscovie, et ont mis des Moscovites pour habiter cette ville-là. On ne sait encore quel parti tiendront les Kosaks. Quant au roi de Suède, je vous ai dit que c'était un prince très vigilant, courageux et qui entend bien la guerre; mais très avare et qui ne tient point de parole, il l'a bien fait savoir au duc de Radzivill, et mieux qu'à personne aux bourgeois de Varsovie et de Cracovie, auxquels il n'a tenu chose quelconque du traité fait avec eux; il ne se contenta de les mettre tous à rançon, mais encore après cela il donna leurs maisons et ce qu'il est dedans à des capitaines qui en détachent jusqu'aux vieux clous. Il a dépouillé toutes les églises de Cracovie, dont les plus belles ont été brûlées. Celle des Jésuites sert pour les Luthériens, et dans celles dont ils ne se servent pas pour leur exercice, ils ont fait des écuries, et tout cela contre la foi du traité. Le roi et la reine de Pologne envoyèrent prier au commencement de vouloir empêcher que leurs maisons de Varsovie ne fussent ruinées, lui disant que si le royaume lui demeurait, il en jouirait; mais que si par le sort des armes ou par un traité, ils y retournaient, qu'ils lui seraient obligés de cette courtoisie, et offrirent même, en ce temps, de lui payer ce qu'il en aurait pu tirer; il promit de le faire et fit même un compliment civil et galant pour la reine; il n'a pas laissé, nonobstant cela, de faire dépaver les trois palais, et emporté ce pavé qui est de marbre; de faire rompre une loge qui était dans le jardin, composée de 32 belles colonnes de marbre qu'on

a rompues en les défaisant. Ce n'est pas tout; il fait emporter les croisées et les vitres; ce ménage là m'a surpris. Il a offert 3,000 risdalles pour abattre et conduire jusqu'à une portée de pistolet la colonne de marbre sur laquelle est la statue de Sigismond. Il semble, par ce procédé, qu'ils n'ont pas espérance de garder la Pologne.

Vous me dites que M. l'Electeur de Brandebourg a 40,000 hommes, il n'en a que 15,000, mais les meilleures troupes du monde. Je suis après à m'informer de Mlle Cunitia dont je vous donnerai des nouvelles, si j'en apprends.

VI

Glogowa, le 12 novembre 1655.

Réunion des sénateurs à Opole. — Conduite de l'empereur. — Troupes polonaises forcées par lui à rentrer en Pologne — Les Polonais se lassent de la domination suédoise. — Violences du roi de Suède. — Prophétie d'un mathématicien. — Projet sur le fils de l'Électeur.

Je fis réponse à votre lettre du 8 octobre, le 8 de ce mois; demain le courrier de France arrivera ici, mais il ne nous y trouvera pas; parce que nous en partons à 7 heures du matin pour aller à Opole où les sénateurs de Pologne, qui ont suivi leur Roi, s'assemblent pour y tenir conseil; mais je ne vois pas que cela puisse produire grande chose. Si l'Empereur ou l'Electeur de Brandebourg se mettent de notre côté, si ce dernier ne s'y met que lorsqu'il sera attaqué, je crois que ce sera bientôt; car nous avons avis que le roi de Suède, dans son traité avec les troupes polonaises, propose l'attaque de la Prusse; les Polonais la refusent disant que les Prussiens sont leurs frères et leurs amis, et

qu'il vaut mieux aller contre les Kosaks; mais c'est où le Suédois ne veut point aller.

L'Empereur ne nous donne ni secours, ni conseil. Le roi avait ici en Silésie quelque sept cents chevaux. L'Empereur a envoyé des troupes pour les faire sortir. Ils ont donc été contraints de rentrer dans la Pologne, où aussitôt ils ont été investis, dit-on, de 1,000 chevaux suédois qui les ont tous pris, sans que d'une part ni d'autre il y ait eu du sang répandu; et je ne fais point de doute que celui qui commandait nos troupes, n'ait bien voulu se perdre de la sorte. C'était le comte de Wreszowic qui commandait les Suédois, et un Dönhof les Polonais. Les deux chefs se sont mis dans un carrosse et s'en sont allés de compagnie. Enfin cette guerre n'a pas été fort sanglante.

La noblesse de Pologne commence fort à se lasser de la domination suédoise, qui leur fait payer des contributions contre la parole qu'on leur avait donnée. Ils ont fait savoir ici encore depuis peu, que si le roi pouvait mettre ensemble 4,000 soldats, et venir à la frontière, qu'ils se joindraient tous à lui; mais je ne sais où nous les prendrions; l'empereur ne voulant point permettre de levée sur ses terres, et ne nous voulant donner ni secours, ni conseil. Le roi de Suède agit pourtant, comme s'il ne voulait pas garder la Pologne. Il a, contre les traités, dépouillé toutes les églises, chassé des évêques et établi d'autres en leur place. Il emporte tout maintenant de Cracovie; c'est-à-dire tout ce qui est dans les maisons des bourgeois, dont les plus gros sont prisonniers, pour avoir de l'argent d'eux. Tous les couvens sont aussi taxés; celui des Carmes est à 15,000 fr., et c'est le plus bas.

Il y a un mathématicien, dont on fait cas pour ses prédictions, à ce qu'on m'assure, qui dit que dans le mois de décembre prochain, Cracovie changera encore de maître, et dans le mois de février prochain, qu'il se donnera une grande et sanglante bataille en Pologne. Nous verrons ce qui en sera (1).

On a vu deux autres jours durant, à Cracovie et à Freisbach, une comète, faite comme un balai et dont le cours était fort vite; on ne m'a su dire de quel côté elle allait; elle était fort rouge et lucide. Il y a apparence qu'elle était fort basse.

Si l'Electeur de Brandebourg se voulait déclarer, et donner son fils, pour être élevé dans la Cour de Pologne, on l'élirait successeur du royaume.

VII

Opole, le 23 novembre 1655.

Rencontre avec les Suédois. — Ambassades. — Marie Cunitia. — Horoscope du roi de Suède. — Proposition du prince de Transilvanie. — Fidélité des villes de Prusse. — Patriotisme des Montagnards de Cracovie. — Siége de Czenstochowa. — Fermeté des moines. — La reine voulait s'enfermer à Cracovie et la défendre. — Secours du Pape — Les Ariens.

J'ai lu votre lettre, du 15 octobre, avec déplaisir de voir que votre joie a été fausse et que notre victoire n'a été qu'une ombre. Si les Polonais eussent su se servir de l'oc-

(1) Vespasien Kochowski dans ses Annales, t. II, p. 38, rapporte aussi cette anecdote, mais comme il a écrit en 1688, l'astrologue chez lui, comme de raison, voit plus clair : « Erat inter asseclas aulæ, Nicolaus Zorawski, medicæ artis tum et matheseos professione clarus, is... vehementi jussione coactus, semel atque iterum intentissime astra speculatus, retulit : « Casimirum non inglorie post « tot casus et clades, regnum recipere posse ; non tamen illi, uti regi, nec in « Polonia, moriendum. »

casion, cette victoire aurait été comme on vous l'a dépeinte; puisqu'ils surprirent les Suédois, qui les croyaient à quinze lieues de là, en grand désordre; mais les nôtres, sans se servir de cet avantage, après avoir taillé en pièces les premiers, s'arrêtèrent tout court, à ce qu'on m'a conté, et les laissèrent devant eux se mettre en bataille; et, après qu'ils y furent, sans attendre le combat, que les Suédois n'osaient leur livrer, ils se retirèrent en désordre; et le tout, faute de conduite et de conseil.

Könisgsmarck n'a pas encore entré dans la Pologne; il est dans le Brémois; mais on a facilement pris le fils pour le père.

M. l'Electeur de Brandebourg a passé un traité avec la Prusse royale, qui contient trente-cinq articles dont le premier dit: *Sit hæc conventio citra regis Poloniæ præjudicium* (1). Je ne doute pas que vous n'en ayez déjà eu connaissance par M. de Wicquefort, c'est pourquoi je ne vous les envoie pas.

On nous écrit de Rome la répréhension que le pape a faite aux Jésuites, et que vous me mandez; cependant ils n'ont pas laissé de briguer l'Ambassade que le roi envoie aux électeurs catholiques; mais ils ont eu peine à remettre celles des électeurs protestants, au Visconti, qui est résident de

(1) La *Prusse*, ancienne province polonaise, et dont le nom même est polonais, signifiant: *pays limitrophe des Russes*, fut partagée dans le XV[e] siècle en deux parties, dont l'une, la Prusse occidentale, revint à la Pologne et constitua les Palatinats de Pomeranie, de Culm, de Marienbourg et l'évêché de Warmie, et dont l'autre, la Prusse basse ou orientale, englobée complètement dans les possessions de la République, resta à l'ordre teutonique comme fief de la Pologne. Plus tard elle fut donnée, et toujours à la condition du vasselage, aux ducs de Brandebourg. La première de ces provinces, comme appartenant directement aux rois de Pologne, fut appelée *Prusse Royale*, et la seconde *Prusse Ducale*.

Pologne à Vienne, qui doit aller trouver ceux-ci, où les Pères voulaient aussi aller; tant ils sont affamés des affaires du monde.

On nous écrit que M. d'Avaugour, ambassadeur de France, venait en Prusse, pour proposer un accommodement; qu'il en venait un de Hollande pour la même chose. Vous serez plutôt informé de tout cela par M. de Wicquefort que par moi.

Il est arrivé un grand accident à madame Maria Cunitia, c'est que le feu s'est pris dans la maison, d'où à grande peine s'est-elle sauvée. Tous ses écrits et tous ses livres ont été brûlés sans pouvoir sauver chose quelconque. Elle ne demeure qu'à dix lieues d'ici, dans le duché de Brieg, qui est à six lieues au dessus de Breslau sur l'Oder; la ville où elle demeure, qui n'est qu'une bicoque de bois, s'appelle en langue du pays Biczyn qui se prononce en français Bichine (1). C'est dans la carte d'Allemagne de Fournier, qui

(1) Marie Cunitia, Kunitz, Kunitzka, Silésienne, d'origine polonaise. (Il y a en Pologne deux familles Kunitzki de Kunitze.) Elle était très versée dans les sciences; connaissait l'hébreu, le grec, le latin, le français, ainsi que le polonais et l'allemand, langues de son pays. Elle naquit de Henri Cunitz, médecin de Swidnitza; ayant épousé en 1630 Elie von Lōwen, son professeur de mathématiques, elle conserva son ancien nom et on l'appelait toujours Mademoiselle Kunitz. C'est à l'astronomie et à l'astrologie qu'elle se voua principalement et acquit par là dans son temps un nom européen. S'étant aperçue, dans ses calculs, que les tables astronomiques de Longomontanus n'étaient pas exactes, et que celles de Keppler étaient difficiles dans la pratique, à cause de l'emploi fréquent de logarithmes, elle résolut de chercher le moyen de rendre l'usage de ces dernières plus commode. Elle avait commencé cette grande entreprise, lorsque la guerre de 30 ans la força de quitter Swidnitza et de se réfugier avec son mari en Pologne. Harassés et pillés pendant leur voyage en Silésie, ils ne trouvèrent de sécurité qu'à Oloboki, palatinat de Kalich, dans un couvent de femmes, dont les supérieures, d'abord Sophie Lubienska, et après sa mort Ursule Kobierzycka leur offrirent avec empressement l'hospitalité. — C'est là que Mlle Kunitz consacra plusieurs années

se vend chez Mariette, à environ 51° de latitude et à 40° de ongitude, auprès d'un lieu appelé Smorga. La ville n'est point nommée dans la carte générale, je ne sais si elle l'est dans la particulière.

Les Allemands me veulent faire croire, ici, que le roi de Suède a consulté un astrologue, devant que d'entrer en Pologne, et qu'il y croit assez. J'ai vu un gentilhomme qui m'assure qu'étant avec lui à Nüremberg, lorsqu'il n'était que pauvre prince, il y fit dresser sa nativité et que l'astrogue lui prédit qu'il posséderait trois couronnes, ce que je ne

à composer ses tables astronomiques qu'elle publia en 1650, et dont voici le titre : « URANIA PROPITIA sive Tabulæ astronomicæ mire faciles, vim hy- « pothesium physicarum a Kepplero proditarum complexæ; facillimo calcu- « landi compendio, sine ulla logarithmorum mentione, phænomenis satisfa- « cientes. Quarum usum pro tempore præsente, exacto et futuro (accedente « insuper facillima superiorum Saturni et Jovis ad exactiorem, et cœlo satis « consonam rationem reductione) duplici idiomate latino et vernaculo suc- « cincte præscriptum cum artis cultoribus communicat Maria Cunitia. BICINI « Silesiorum excudebat Typographus Olsnensis Joh. Seyffertus. 1650. Folio. « p. 265-287. »

Cet ouvrage, dédié à l'empereur Ferdinand III, est précédé d'une préface du mari au lecteur. « Maritus ad Lectorem » dont nous citons quelques détails relatifs à Mlle Kunitz.

..... « Cum primum Swidnitium venissem, constans fama erat Dni Henrici « Cunitii philosophiæ et medicinæ Doctoris filiam natu majorem, non solum « linguarum et historiarum studio esse deditam, sed etiam astrologiam sive « prædictiones physicas, e positu astrorum petitas, sedulo assectare, judi- « ciumque generale erecto ex Ephemeridibus themate genethliaco, utcumque « non male tamen formare. Nolui tamen, qui meus est mos, cuiquam moles- « tus esse, aut curiosius in hæc inquirere, donec tandem ex improviso, invi- « tantibus nos utrinque paribus studiis in notitiam parentis deveni, ubi oblata « occasione brevi didici famam neque vanam, neque re, ut plerumque fieri « solet, multum majorem fuisse. Orba parente, divina providentia res nostras « ita dirigente, consentientibus utrinqne iis, quorum intererat, matrimonium « mecum contraxit; inde factum est, ut quæ plenius monenda restabant, « jam præsens commodius tradere possem. Quo bene percepto, firmiter secum « constituit præstantissimas alioquin Rudolphinas (tabulas) in prochiram « faciliorem tabularum epitomen redigere. Etsi vero ei statim ostenderem, « ipsamet quoque jam prævidebat, quam ardua, quantæ molis, quantique

veux pas entendre des trois royaumes, cela nous serait trop désavantageux ; mais des trois couronnes, qui font les armes de Suède, dont peut-être cet astrologue se doutait, qu'il serait héritier. Si vous aviez correspondance à Nüremberg, on y pourrait rencontrer, chez ceux qui s'en mêlent, cette nativité.

L'Empereur fait une grande somme d'argent ; il emprunte de tous les gentilshommes, à qui mille écus, à qui deux mille écus et plus, selon leurs biens. Ils disent que le défunt empereur, a une fois fait un semblable emprunt, et que

« laboris et temporis res sit, hoc effectum dare ; tantum tamen aberat ut ab « hoc se dimovere proposito pateretur, ut etiam contra audentior redderetur, « et animo ingenti, quantumcumque etiam laboris tolerandum, quantumcumque tædiorum perferendum foret, in se reciperet ; et auxilio divino « adjuta, omnia hœc superare speraret, id quod postmodum diligentiâ, « circumspectione, patientiâ, constantiâ omnem fidem humanam exuperante « præstitit, iisque ad operis usque ultimam absolutionem perduravit. Sed « inciderunt hœc operis initia in tempora periculosa, et suscepto negotio « inimicissima, dum fatali vertigine res Silesiæ sursum deorsum miscerentur, « Marsque promiscuus provinciam ferro et flammis devastaret. Hinc nobis a « necessitate ortum est consilium, domicilium nostrum in vicinam Poloniam, « regionem tunc temporis maxime paccatam, transferendi. Antequam vero « limites attingeremus, a propinquo milite, præter jus et fas, atque contra datam fidem, proditorie exspoliati sumus. Quæ autem nos in Polonia primum « suscepit, omnemque humanitatem, benevolentiam et gratiam exhibuit, « mansionemque paccatam et tutam concessit, fuit, dum adhuc in vivis erat, « Illustris, devota, deodicata et Reverendissima Domina, Virgo Sophia Lubinska Cœnobii Olobocensis Abbatissa ; cui paulo post è vivis excedenti « successit Illustris, devota et Reverendissima Dña, Virgo Ursula Koblerzycka, cujus vitam, valetudinem, fortunam et administrationem Deus « diu prorogare, tueri, prosperare clementer velit. Hœc enim sicut in officio « et dignitate successit, ita etiam beneficentiam et gratiam erga me meosque « hactenus continuavit : id quod eò refero, ut publicum debitæ meæ gratitudinis erga utramque, hoc extet testimonium. Sub harum tutela et protectione de anno in annum mea Cunitia has Tabulas ulterius subinde promo- « vit, ut prima et secunda cæium pars, anno Christi 1643, tertia vero 1645 « absolveretur ; ipsaque labori tam arduo, pertinaci et diuturno ultimam « tandem manum, gracioso Dei auxilio, de difficultatibus omnibus triumphans, imponeret. »

tout cet argent a été rendu, c'est pourquoi on ne craint pas maintenant de prêter.

Il a encore ordonné à tous les capitaines d'augmenter leurs compagnies jusqu'à 300 hommes et les régiments de treize compagnies. Il veut, dit-on, avoir 50,000 hommes effectifs, et puis, il dit qu'il tiendra conseil pour résoudre à quoi il faudra les employer. Il traite une jonction avec l'électeur de Brandebourg, sourdement à ce qu'on dit; nous en saurons bientôt des nouvelles.

Le roi de Pologne a envoyé un nommé Witowski auprès de l'électeur pour lui faire quelques propositions.

Le prince de Transilvanie, offre de se faire catholique et d'employer toutes ses forces pour la Pologne, si le roi veut adopter son fils et le faire élire son successeur. J'en ai les lettres entre les mains (1).

Les grandes villes de Prusse, à ce qu'on nous rapporte refusent de se joindre à M. l'Electeur (comme la noblesse fait) s'il ne se déclare offensivement contre les Suédois, ce que jusqu'à cette heure il a refusé de faire.

(1) Georges II Rakotzi, prince de Transylvanie, Socinien, succéda à son père Georges Ier en 1648. Sa femme Sophie était héritière de la maison de Bathory. En faisant ses propositions à Jean Casimir, Rakotzi négociait en même temps, et dans le même but, avec Charles-Gustave. Il a su aussi mériter les bonnes grâces de Cromwell, comme le rapporte un envoyé de l'électeur de Brandebourg en Angleterre. « Observabatur Ragotzium valde a » Cromwello æstimari; quem et maluerat Poloniœ regno quam Suecum potiri. » et c'était à cause de ses idées avancées sur la réforme religieuse. Plus tard, induit par les promesses du roi de Suède, Rakotzi entra en 1657 en Pologne à la tête d'une armée de 50,000 hommes, mais battu et chassé par les Polonais, il paya cher ses ambitieux et vains projets. Son fils, Frédéric, dont il est question dans cette lettre, après la mort de son père arrivée en 1660, cédant aux troubles qui agitaient sa patrie, vécut en particulier et mourut en 1681 laissant deux fils, dont l'aîné, François-Léopold Rakotzi s'est rendu célèbre, comme chef du mouvement national en Hongrie, au commencement du XVIIIe siècle.

Le grand maréchal de Pologne s'était voulu accommoder avec le roi de Suède, qui l'a un peu méprisé; dont l'autre est si indigné, qu'il lève des troupes en Hongrie contre lui.

Le roi de Suède avait envoyé, pour mettre en contribution les paysans des montagnes de Cracovie, mais ils ont refusé de payer; on les a menacés de les ruiner et que toute l'armée y viendrait; ils ont répondu : « Qu'ils viennent, et « le roi de Suède à leur tête, pour nous conquérir s'il peut. » Ils se sont cependant assemblés dix ou douze mille et demandent des chefs pour les conduire; mais notre noblesse n'en sait pas plus qu'eux. Si nous avions des gens qui sussent la guerre, nous trouverions encore assez de monde en Pologne; mais c'est une pitié, que nous n'ayons pas un seul homme qui l'entende; et les Sarmates sont si glorieux, qu'ils ne veulent pas obéir à un étranger; ils aiment mieux qu'on les fasse esclaves.

Il y a en Pologne un fameux pèlerinage d'une Notre Dame, appelée de *Czenstochowa* qui est à dire *Clarus mons*; les moines qui sont de Saint-Augustin, se sont fortifiés, et quelques-uns d'eux ont été à la guerre soldats (1). Les Suédois les sont venus assiéger, et menacent de brûler tous leurs villages s'ils ne se rendaient; ils n'ont répondu qu'à coups de canon; et ont obligé les Suédois à lever le siége. On leur à envoyé d'ici quelque renfort. Ils assurent que les Suédois ne les prendront pas, ce qui fait une grande honte à notre noblesse.

(1) Le nom de *Czenstochowa* veut dire *sæpe servat*; et *Clarus mons*, répond aux mots polonais *Jasna gora*. Le célèbre cloître de Czenstochowa appartenait, et il appartient jusqu'à ce jour, aux Paulins, *ordinis S. Pauli eremitae*, et non pas aux Augustins comme le dit par distraction Des Noyers. C'est probablement le nom de baptême du père *Augustin* Kordecki, prieur de Czenstochowa, qui l'aura induit en erreur.

Il nous arriva hier de Varsovie un noble Sarmate, armé de deux pistolets, d'une carabine, d'un marteau d'armes et d'un sabre avec un grand et large écu, pendu à son col. Je le pris pour un descendant d'Amadis, qui allait combattre quelque géant; il nous dit que toute la noblesse était bien malcontente du roi de Suède.

P. S. Après ma lettre écrite, la vôtre du 22 novembre m'est arrivée, à laquelle je ferai ce petit mot de réponse et vous enverrai les originaux, de deux lettres écrites à M. Buratini, dans lesquelles vous verrez si le roi de Suède tient ce qu'il a promis aux Cracoviens, quand ils se sont rendus à lui. Ils devaient être traités, comme ils étaient de leur roi, sans payer chose quelconque des contributions et jouir de tous leurs priviléges.

Il est vrai ce qu'on vous a dit d'une rencontre de Wittenberg et des Polonais, et que le roi de Suède vint à son secours. En cette rencontre la reine voulait que les Polonais se logeassent entre deux, afin qu'ils ne pussent pas se communiquer, mais elle ne fut pas crue; et il est vrai que la reine avait assemblé des troupes à Cracovie et qu'elle la voulait défendre, mais il lui vint un ordre du roi, de se retirer en Silésie, et ensuite tout a été en décadence.

Nous n'avons point des nouvelles de la promotion des cardinaux, dont vous me parlez et on ne la veut pas croire ici. Le pape nous a envoyé 100,000 fr., ce qui ne remettra pas nos affaires.

Le roi de Suède traite assez mal en Pologne les Calvinistes, et fort bien les Ariens, auxquels il a permis dans Cracovie l'exercice de leur religion, qui leur avait été ôté

par tout le royaume. On nous assure qu'il s'en va faire la guerre en Prusse.

Madame des Essarts me prie de vous remercier des civilités que vous lui avez faites. Je lui écris de vous communiquer une feuille de Keydany (1), et je vous prie de lui vouloir expliquer et dire ce que contiennent les deux lettres italiennes, que je vous envoie; et de lui conseiller ce qu'elle doit donner pour la Gazette et conserver, autant que ce pourra, notre réputation, en faisant connaitre nos malheurs au public, et la ruine d'un grand pays tout catholique.

Je prévois la ruine de la fortune de M. Bartet, pour l'avoir voulu pousser trop aveuglement.

Je vous rends très humbles grâces de vos nouvelles, et suis de tout mon cœur, etc.

VIII

4 décembre 1655: Glogowa.

Exactions à Cracovie. — Violences et avarice des Suédois. — Les Moscovites sous Lublin. — Une carpe sans bouche. — Les Tartares entrent en Moscovie. — Chmielnicki et Duglas sous Léopol. — Les Quarciani abandonnent le parti suédois. — La France et la Suède. — Silence de l'Empereur.

Monsieur, notre paquet de France n'est pas encore arrivé, et ainsi je ne puis répondre à la lettre que j'espère de vous.

Nos affaires ne sont pas en meilleur état que par le passé;

(1) C'est le prétendu « Acte d'hommage rendu par la noblesse et les Etats « du Grand-Duché de Lithuanie à S. M. Suédoise. Donné à Keydany, au mois « d'octobre 1655. » Il a été inséré dans la *Gazette de France* du 17 décembre 1655, p. 1405.

mais il semble qu'avec un bien peu d'aide elles pourraient reprendre quelque meilleure forme, tant à cause que le roi de Suède n'a pas assez de force pour maintenir toute sa conquête, que par le dégoût qu'il a donné aux peuples de sa domination trop tyrannique. Avant-hier, il nous vint nouvelle qu'ils avaient saccagé toutes les églises de Cracovie, et qu'on n'en avait pu sauver qu'un calice dont quelques religieux disaient la messe en secret. Tous les couvents sont sous contribution, pour chacun une grande somme, et une autre somme à payer tous les mois; et tous arrêtés dans leurs couvents de peur qu'ils ne s'enfuient. Un jésuite qui s'est échappé, disant qu'il était l'aumônier des Quarcianis, (ce sont les soldats payés de la Pologne) est venu ici nous apporter cette nouvelle, et qu'il était entré dans la ville plusieurs chariots chargés de fers pour mettre les habitants aux ceps. Les Suédois ont encore tellement désarmé les habitants, qu'ils ne leur ont pas laissé une hache pour fendre leur bois. Il arriva hier des fugitifs de Varsovie, qui disent qu'ils ont saccagé toutes les maisons des habitants. Ils ont été prendre un Castellan, qui avait pris leur parti, dans sa maison, parce qu'il est en réputation d'avoir de l'argent, et l'ont conduit à Kalisch pour le mettre à rançon. Le palatin de Podlas, qui est aussi du parti suédois et ami de ce Castellan, leur a envoyé demander pour quelle raison ils faisaient cela; aussitôt une compagnie de cavalerie est allée pour l'enlever; il s'est défendu dans sa maison; quinze de ses gens ont été tués et lui s'est sauvé. Voilà comme ils agissent, et dont se tire un bon augure pour nous. Ils ont raclé les lambris dorés des palais de Varsovie et mis au feu les raclures, dont ils ne peuvent avoir

tiré plus de trois ou quatre ducats, et ont fait un dommage de plus de 30,000 francs. Ils montrent une avarice extrême.

Les Moscovites ont brûlé le faubourg de Lublin et la ville des Juifs avec tous ceux qu'ils ont pu renfermer dedans. La ville s'est rachetée du feu et du pillage pour 800,000 fr., et pour la moitié de ce qui s'y conservait de la vraie Croix qui était le plus grand morceau qui fût au monde.

On a pris, ces jours passés, à une pêche où furent le roi et la reine, une assez grande carpe qui n'avait point de bouche, je crois qu'elle tirait sa nourriture par les ouïes. Je dis, en la voyant, qu'elle voulait enseigner aux Polonais à être plus secrets dans leurs conseils; parce qu'on ne fait rien du tout ici que le roi de Suède ne sache.

Il nous est venu une nouvelle assez considérable, c'est que 120,000 Tartares étaient entrés dans la Russie pour nous secourir. Chmielnicki avait assiégé Léopol, et le roi de Suède avait envoyé à ce siége le général Duglas avec des troupes, pour avoir cette ville-là et ne pas la laisser dans les mains des Kozaks; mais eux ont levé le siége devant l'arrivée de Duglas, parce qu'ils furent avertis que les Tartares venaient au secours, et se séparèrent en plusieurs troupes pour la commodité des vivres; les Tartares rencontrant celle de Chmielnicki la taillèrent en pièces, mais lui se sauva; après, les Tartares se séparèrent en plusieurs escadrons pour aller rencontrer les autres troupes de Kozaks. Nous ne savons pas encore ce qu'il en sera arrivé; c'est le gouverneur de Léopol qui a envoyé ici cette nouvelle, et il mande de plus qu'il a envoyé dire aux Tartares, qu'il amusera Duglas d'un traité, qu'eux cependant le viennent prendre par derrière, tandis que lui sortira de

la ville sur lui. Nous avons quasi en même temps reçu une nouvelle que Chmielnicki avait envoyé prier le Kan de le raccommoder avec le Roi, et qu'il promettait de le servir à l'avenir fidèlement.

Une autre grande nouvelle nous est venue, c'est que onze mille de ces Quarcianis, qui sont entrés avec nos généraux dans le parti du roi de Suède, ont envoyé ici demander pardon au roi de ce qu'ils ont fait, et lui demander un rendez-vous en tel lieu qu'il lui plairait, qu'ils ne veulent point de leurs généraux et ne demandent point de l'argent qui leur est dû de vieux, mais seulement qu'on les assure pour l'avenir, et que seulement on donne présentement quatre ou cinq mille ducats à leurs colonels pour subsister.

On nous dit qu'il est arrivé auprès du roi de Suède un ambassadeur de France, qui sera M. d'*Avaugour*, nous ne savons pas encore ce qu'il y va faire. Mais le résident, que l'empereur tient à Hambourg, nous écrit qu'il a vu chez les marchands les lettres de change de l'argent dont les Suédois ont fait leurs armements pour la Pologne. Et d'Hollande on nous écrit que la France est très mal satisfaite de ce que les Suédois ont employé l'armement qu'elle leur a payé, contre la Pologne, et qu'ils devaient entrer dans l'empire. L'Empereur depuis cinq mois n'a point voulu rendre de réponse catégorique sur le secours qu'on lui a demandé; le roi lui écrit maintenant qu'il veut un *si* ou un *non* pour réponse à cette dernière lettre, autrement qu'il cherchera à se pourvoir par d'autres moyens.

Un homme arrivé de Varsovie qui nous dit qu'il n'a pas été saccagé, bien qu il y a bien peu d'ordre et que les Suédois y tuent impunément dans les rues qui leur plaît.

On nous parle encore d'un abouchement de l'Electeur de Brandebourg avec le roi de Suède.

IX

12 décembre 1655, Glogowa.

Projet de la rentrée du roi en Pologne. — Les Tartares. — Les Turcs. — Sladkowski. — Envoyé de l'Empereur. — Nouvelle monnaie frappée à Cracovie. — Les Jésuites et leur argenterie. — Offres du clergé.

Monsieur, je me promettais une civilité que vous aurez continué à m'écrire, et pourtant il ne nous est point venu de lettre de France depuis celle du 15 octobre. Je ne sais si on ne nous les prend point à Vienne. Je m'en vais les faire passer par Hambourg pour éviter cela.

Jusqu'à cette heure, il n'y a point de changement dans nos affaires, mais il y a grande apparence qu'il y en doit bientôt arriver. M. l'Electeur de Brandebourg a offert d'envoyer deux mille chevaux pour escorter le Roi, s'il voulait passer en Prusse; mais on a trouvé plus à-propos qu'il fît diversion d'un autre côté. On promet au Roi que quand il ne rentrerait qu'avec cent chevaux dans le Royaume, qu'il se verra à la tête de cinquante mille, tant les Polonais sont déjà las du gouvernement tyrannique des Suédois. J'espère par la seconde lettre que je vous écrirai après celle-ci, de vous en dire quelque chose. On nous parle ici d'un grand avantage qu'ont eu les troupes de M. l'Electeur de Brandebourg sur les suédoises. Nous en attendrons la confirmation et les particularités.

Il nous est aussi arrivé la nouvelle que les Tartares avaient défait en bataille les Kozaks et fait Chmiel-

nicki prisonnier et qu'ensuite ils avaient encore battu les Moscovites. Le roi de Suède a envoyé au-devant d'eux pour les gagner, nous y avons envoyé aussi. Il y a un chiaous dans les montagnes de Cracovie qui y vient de la part du Turc faire des offres au Roi. Hier on arrêta ici un seigneur polonais, nommé Sladkowski, qui venait débaucher des gens pour le roi de Suède. Il y a ici un envoyé de l'Empereur nommé le comte Kufstein qui vient offrir au Roi une médiation entre la Pologne et la Suède, il en a envoyé un autre au roi de Suède. C'est tout ce que l'Empereur a fait jusqu'à présent, et depuis cinq mois on n'a su obtenir de lui ni un *oui* ni un *non* sur le secours qu'on lui a demandé. Le prince Robert (1) est à Vienne, qui demande de l'emploi à l'Empereur, mais on le lui refuse parce qu'on ne se fie pas à lui, et on le renverra avec un peu d'argent, en déduction de ce qu'on lui doit.

Le roi de Suède a fait battre de la monnaie à Cracovie, où d'un côté est : JOAN. CASIM. DEI GRA. REX POL. et de l'autre : CAROL. GUST. REX SUET. PROTECTOR POL., on en a pourtant fort peu fait de celle-là, et toute celle qui s'y bat encore aujourd'hui est au coin de Jean Casimir.

Les églises de Pologne étaient généralement les plus riches du monde en vaisseaux d'or et d'argent. Le pape a donné la permission de prendre toute cette argenterie pour subvenir aux frais de la guerre, mais pas un de tous les religieux n'y veut consentir. Les Pères Jésuites ont

(1) Plus connu sous le nom de Rupert, né en 1619 de Frédéric V. Electeur Palatin, et d'Elisabeth, fille aînée de Jacques Ier, roi d'Angleterre.

ici pour quelques 50,000 ecus de vases et d'images d'or et d'argent qu'ils ont apportés de leurs églises de Cracovie ; le Roi les leur demande conjointement avec les sénateurs qui sont ici, et tous s'obligent de le rendre ou de donner les terres pour la valeur et d'en payer cependant l'intérêt ; le provincial, qui est ici, le refuse tout net ; et la raison qu'il a dite au Roi et à la Reine, est qu'on ne savait pas, si, quand ils auraient donné leur argenterie, les affaires du royaume se rétabliraient ; et quoi qu'on lui ait pu dire, il n'en a rien voulu faire. Il a dit au nonce qui lui en a parlé et qui est de leurs amis, qu'il y avait trois raisons qui les empêchaient de les donner : la première, que s'ils donnaient leur argenterie au Roi, celui de Suède leur reprocherait qu'ils avaient assisté son ennemi, et les en traiterait plus mal ; la deuxième, que la noblesse, qui avait pris le parti de Suède, pourrait encore leur reprocher d'avoir donné cette argenterie pour les inquiéter ; et comme elle venait des présents que ladite noblesse avait faits à leurs églises, elle n'y donnerait plus rien, voyant qu'ils en avaient assisté leurs ennemis. La troisième, que le roi de Suède les soupçonnait déjà de tenir le parti du Roi contre lui, et que même il avait dit à leurs Pères de Cracovie, qu'il faudrait les tailler en pièces parce qu'ils tenaient le parti du roi Casimir et que pour preuve de cela, c'était de leurs Pères qui entreprenaient les ambassades contre lui, qu'il savait bien qu'un d'eux était allé en cette qualité-là vers les Electeurs ; à cela nous lui avons répondu (dit le bon père) en nous excusant que celui qui y était allé n'était pas des nôtres, mais de ceux de Lithuanie. Voilà les bonnes raisons que ce Pro-

vincial allégua au nonce, qui entra fort en colère et dit qu'il en écrirait au Pape; et lui reprocha que leur société voulait faire croire qu'elle souffrait le martyre aux Indes, et qu'ici elle cherchait des excuses de servir son roi légitime contre un hérétique ennemi de l'Eglise. Mais quoi qu'on lui ait pu dire ne l'a pu convertir à donner son argenterie. Les Jacobins et les autres religieux ont fait de même; mais ils se sont excusés d'une autre façon. Les évêques, les chanoines et les autres prêtres offrent la leur, qui pourra faire 4 ou 5 cent mille francs, je dis ce qui est sauvé de ce côté-ci, mais les religieux en ont bien davantage.

Il vient de nous arriver des nouvelles des frontières de Hongrie, que les Tartares joints aux janissaires que la Porte leur avait envoyés pour notre secours, avaient assurément défait les Kozaks.

X

Copie traduite de la lettre du grand général de Pologne Stanislas Potocki, *écrite au Roi, le 17 décembre 1655, Sokal.*

Justification de sa conduite. — Raisons de sa soumission aux Suédois. — Protestations de fidélité. — Secours des Tartares.

Sire, je commence ma lettre par une action de grâce que je rends à Dieu de ce qu'après une si grande tempête, dont la République était agitée, il lui plaise par sa sainte providence, lui rendre sa tranquillité première, et me donner lieu de justifier ma fidélité, que l'on a pu révo-

quer en doute par ce qui s'est passé. Mais je puis protester devant Dieu qu'encore que j'ai dissimulé quelque temps, pour le bien de la République qui s'allait perdre, j'ai toujours néanmoins conservé dans mon âme la foi que je dois à la religion chrétienne, et la fidélité que j'ai dès ma naissance vouée à la maison royale de Jagellons. Et de fait, si nous ne nous fussions accommodés au temps, si, dis-je, l'ennemi ne se fût un peu apaisé par ce lénitif et ne nous eût cependant donné lieu de conférer et faire nos assemblées, sous prétexte de vouloir établir une paix de durée, en lui gardant la fidélité qu'il prétendait de nous, c'était fait de toute la République. Car que pouvions-nous faire étant assiégés de toutes parts et voyant que les factions suédoises rompaient tous nos desseins, et que même notre armée infectée de la contagion précédente de la trahison du Chorongy, s'était retirée de notre obéissance, méprisant nos ordres et notre autorité jusqu'à vouloir attenter à notre vie; d'autre part voyant les palatinats et provinces se rendre, et que toutes choses inclinaient du côté de l'ennemi, que pouvions-nous faire dans cette extrémité, sans force et sans aucune espérance de secours des Tartares, si non de nous servir de ce prétexte de protection, à la vérité odieux et détestable, après le serment de fidélité que nous devons à votre Majesté; aussi ne l'avons-nous fait, en nous montrant complices de la témérité et perfidie des autres, que pour avoir plus d'autorité dans nos conseils, lorsque la sédition des soldats touchés de repentir viendrait à s'apaiser. Ce qui me fait dire que notre fidélité ne s'est jamais ralentie pour cela, mais seulement nous respirions après un temps plus tranquille, pour trouver le moyen de nous soustraire de la servitude

et de la tyrannie des ennemis, de sorte qu'ayant eu avis de la bonne et constante résolution des Tartares pour le secours de la République et de votre Majesté, je me suis aussitôt retiré de l'oppression, à laquelle nous nous étions soumis par la nécessité du temps et des affaires ; ce que je fais savoir à votre Majesté, et comme ensuite, j'ai convoqué toute l'armée et la noblesse sous les peines portées par mes lettres universelles, et dès ce jour j'ai envoyé au sultan Nuradin, qui est aux environs de Halicz avec 40,000 Tartares qu'il commande en l'absence du Kan (qui est en Moldavie où il attendra les résolutions de votre Majesté), désirant savoir si ledit sultan avec ses troupes iront joindre votre Majesté ou s'ils marcheront droit vers les ennemis avec notre armée; sur quoi j'attendrai les ordres de votre Majesté pour savoir en quel temps il faudra commencer l'entreprise, et que je sois aussi, s'il lui plaît, informé des moyens dont elle se sert pour entretenir cette union des Tartares et conserver les bonnes résolutions de la noblesse et de l'armée; suppliant votre Majesté de croire que nous n'avons point de pensées ni de sentiments que pour le bien de la République, le rétablissement de la religion profanée et le serment de fidélité que nous avons violé; étant prêts de subir une mort glorieuse pour l'expiation de la faute que nous détestons. Au surplus je ne manquerai de donner avis à votre Majesté de tous les progrès que nous ferons ci-après, la suppliant de me faire envoyer à temps ses ordres, sur tout ce qui regarde l'état présent de la République.

XI

19 décembre 1655, Glogowa.

Reddition de Cracovie. — Accusation de Czarnecki. — On intercepte la lettre que le roi de Suède lui a écrite. — Neutralité de l'Électeur. — Prise de Thorn. — Défense miraculeuse de Czenstochowa. — Secours des Tartares. — Projet du partage de la Pologne. — Armement de l'Empereur. — Jean Casimir quitte Glogowa pour rentrer en Pologne. — Bon augure de son départ. — Les Kozaks.

Je vous dis, en fermant mon dernier paquet, que je recevais votre lettre du 29 octobre; le lendemain j'ai reçu celle du 5 novembre. Je ne puis comprendre ce qui les put retenir si longtemps en chemin.

Les nouvelles de Vienne et de Leipzik qui vous disaient la prise de Cracovie, étaient fausses; cette ville ne s'étant rendue que vers le temps que vous en reçûtes la nouvelle. C'est une fort mauvaise forteresse; mais les Suédois étaient si misérables que s'il y eut eu dedans un homme de conduite ils auraient péri devant. Mais le commandant après avoir pillé un million chez les juifs, en leur faisant accroire qu'ils tenaient le parti suédois, voulut se mettre à couvert; encore dit-on qu'il a pris de l'argent des Suédois; et il est vrai qu'il pouvait encore tenir deux mois. La raison qu'il allègue de s'être rendu est belle ; il dit : « quand j'aurais tenu plus longtemps, où était le secours pour la place. » En un autre pays on aurait bien coupé des têtes; mais ici tous crimes sont impunis (1). Un gentilhomme polonais, des prin-

(1) Bientôt Des Noyers va revenir sur cet inique jugement, qu'égaré par de faux bruits, il porte avec légèreté contre Czarnecki, que la Pologne met, à juste titre, au premier rang de ses héros. La raison que Czarnecki allegua de la reddition de Cracovie, était celle d'un homme de guerre qui voyait juste. Il ne

cipaux du royaume, vint ici, il n'y a que huit jours, il tâcha de débaucher d'autres pour les conduire au roi de Suède; ceux-ci l'accusèrent, le Roi le fit arrêter; on lui trouva des lettres du roi de Suède pour M. Czarnecki, auquel ce roi donnait le commandement du siége de l'abbaye de Czenstochowa. On a relâché ce gentilhomme et on s'est contenté d'un nouveau serment de fidélité; et pour celui à qui la lettre était écrite, qui est celui qui a rendu Cracovie, on est satisfait, parce qu'il dit qu'il l'aurait portée au roi.

Vous avez raison de dire que la neutralité de M. l'Electeur de Brandebourg lui pourra bien causer du dommage; s'il se fût déclaré en temps et lieu, nous ne serions pas hors du royaume, et maintenant il faut qu'il se déclare ou qu'il subisse, car le roi de Suède va l'attaquer; il a déjà enlevé deux de nos places de Prusse, sur sa moustache.

Les troupes de M. l'Electeur étaient venues pour couvrir Thorn, et empêcher que les Suédois ne l'assiégeassent; ils

s'agissait pas tant de conserver une ville, que de ranimer le courage assoupi des Polonais; ce qu'il fit avec un rare bonheur, en recommençant contre les Suédois une guerre de partisan. Par ses continuels combats, par son courage fougueux et chevaleresque, par ses victoires qui ne ralentissaient pas son activité, par ses défaites même qui ne l'abattaient pas, par l'exemple de son dévouement à sa patrie et à son roi, il fut le vrai sauveur de la Pologne, et il le fut comme simple chef de cavalerie, sans avoir atteint aux premiers rangs militaires de la République. Ce ne fut qu'à son lit de mort qu'il reçut le bâton de petit général. « Hélas ! c'est trop tard, s'écria-t-il alors, il ne servira qu'à orner mon tom- « beau. » Puffendorf, historien et panégyriste de Charles-Gustave, et qui certes ne peut pas être soupçonné de partialité pour les Polonais, rend cet éclatant témoignage à l'actif et indomptable héroïsme de Czarnecki. « Simul Czarnecium « cum valida manu circumvagari, passimque provinciales in suecos excitare, « adjunctisque nobilibus se firmare, suecis qua posset insidias struentem.... « vir iste toto bello longe molestissimus fuit, expedita manu passim ex impro- « viso assultans, et incautos carpens, et ubi acrior vis opponeretur, propere se « subducens, fugaque non minus quam pugna hostem atterens. » Page 136.

ont fait semblant d'aller dans le duché de Prusse, et ont surpris la petite ville de Strasburg ou Brodnica; M. l'Electeur, qui a cru qu'ils allaient dans son pays, a quitté Thorn, en même temps que par un autre chemin les Suédois y sont revenus et s'en sont rendus maîtres, par l'intelligence qu'ils avaient dedans; de sorte que les voilà maîtres de deux places, que Gustave assiégea autrefois et qu'il ne pouvait pas prendre.

Thorn est de fort grande importance, outre que c'est une grande ville et riche, elle a un pont sur la Vistule et est plus de demi-fortifiée à la moderne; enfin la perte en est plus grande que celle de Cracovie.

La plus belle action qui se soit passée en Pologne a été faite par des moines. Il y a environ un mois que les Suédois avaient mis le siége avec 4,000 hommes devant le couvent de Czenstochowa qui est ici proche des frontières de Silésie; l'Eglise en est fort riche à cause du grand concours des pèlerins; il y a des autels d'argent et beaucoup d'images d'or et d'argent. Les moines avaient assez bien fortifié leur couvent; les Suédois l'ont battu avec les canons, y ont donné plusieurs assauts, avaient rempli les fossés de fascines, et enfin les moines, dont quelques uns avaient été soldats, se sont si courageusement défendus, que les Suédois après y avoir perdu beaucoup d'officiers, ont été contraints de lever le siége.

Il y a deux jours, la nouvelle nous en est arrivée. Toutes les mines et fourneaux que les Suédois y ont faits ont fait leur effet contre les assiégeants. Les moines rapportent le tout plutôt à un miracle qu'à leur vertu. Voilà la première place qui a résisté aux Suédois, et qui a fait honte à toutes

les autres meilleures qui se sont rendues sans combattre. L'effet de ce siége est, que huit cents paysans bien armés se sont joints ensemble pour courir sus aux Suédois ; trois cents gentilshommes se sont joints à eux ; et je crois qu'il va se faire un soulèvement général dans toute la Pologne pour en chasser les Suédois (1).

Le roi y rentre, invité à cela par beaucoup de nobles et par tout le peuple, qui le redemandent et qui promettent de faire merveilles. De plus nous avons le Khan en personne qui dit le vouloir rétablir sur le trône. Il a écrit une lettre aux généraux polonais dans laquelle il leur dit de l'aller joindre, mais qu'auparavant ils refassent le serment de fidélité à leur Roi ; ajoutant dans sa lettre, qu'il y a mille ans qu'il n'est tant entré de Tartares dans la Pologne, et que mille ans passeront devant qu'il y en revienne autant. La raison pour laquelle principalement il nous veut secourir si puissamment est celle-ci : il dit qu'il y a parmi eux une prophétie qui menace les Etats du Turc et la Tartarie d'un grand bouleversement, qu'il fallait que le même accident arrivât auparavant à la Pologne, et qu'il espère qu'ayant tant

(1) Il existe deux relations contemporaines de la défense de Czenstochowa ; l'une du Palatin Kobierzycki, dont le titre : *Obsidio Clari Montis Czenstochoviensis, Deiparæ imagine, à divo Luca depicta, in regno celeberrimi, ab exercitu Suecorum duce Burchardo Mellero generali legato. Authore Stanislao Kobierzycki, Palatino Pomeraniæ. Dantisci. Förster* 1659, in-4°. — L'autre relation est du prieur même des héroïques moines de Saint-Paul, l'abbé Kordecki : *Nova gigantomachia contra sacram imaginem Deiparæ Virginis a S. Luca depictam, et in Monte claro Czenstochoviensi apud religiosos patres ordinis S. Pauli primi eremitæ in celeberrimo regni Poloniæ cænobio collocatam, per Suecos et alios hæreticos excitata, fideliter conscripta a R. P. Augustino Kordecki prædicti ordinis, protunc Clari Montis Priore.* Cracoviæ, in-4°. La défense de Czenstochowa, inspira à M. Mickiewicz un des plus beaux épisodes de son cours au collége de France.

obligé le roi dans son extrême nécessité, il lui rendra la pareille en ce temps-là. Ce malheur, selon la prophétie, doit arriver dans treize ans, ce qui convient avec une prédiction d'un Italien, qui, ce me semble, est imprimée en 1626, intitulée : *Catastrofe del mondo*, qui menace les États du Turc de ce bouleversement vers l'an 1666, et les années suivantes.

Enfin pour revenir à nos affaires, le même Khan eût taillé nos Kozaks en pièces, s'ils n'eussent juré de servir fidèlement le Roi. Il en a pris 15,000 qu'il a joints à son armée, parce qu'il n'avait point d'infanterie; et a mis 15,000 des siens dans leur armée, avec ordre d'aller combattre les Moscovites qui sont dans le palatinat de Kiovie, sur le Boristhène. Le temps nous apprendra ce que tout ceci produira. On a ici dessein de faire passer 15 ou 20,000 Tartares dans la Poméranie, et eux-mêmes demandent, dit-on, à y aller; ils y feront un étrange dégât; quelques uns des leurs, qui y ont passé en allant en Suède, leur ont dit que les femmes y étaient fort belles, et c'est ce qui leur fait envie d'y aller.

Un Italien m'écrit de Cracovie qu'il a plusieurs fois ouï dire à Wittemberg, qui je crois y mourra *del mal francese*, qu'il y a assez longtemps que l'Empire est dans des mains catholiques et qu'il faut que les Luthériens l'aient à leur tour. Je crois vous avoir dit qu'ils traitent les Calvinistes comme les Catholiques, et que hors les Luthériens, le Roi de Suède ne favorise que la religion arienne. Il semble qu'il veuille se brouiller avec les Moscovites sur le partage de la Pologne. Ceux-ci voulant avoir la Vistule pour bornes de leur conquêtes, et le roi de Suède voudrait avoir les palatinats voisins et orientaux à cette rivière.

L'Empereur augmente toutes les compagnies des levées déjà faites de 50 hommes, de sorte qu'elles seront de 350 hommes chacune, et les régiments de 12 de ces compagnies; et on assure qu'il doit arriver plus de 60,000 hommes au premier d'avril; ses officiers maintiennent qu'il en a déjà près de 40,000. Enfin, la Hongrie, l'Autriche, la Moravie et la Silésie en sont remplies; la Bohême ne voulait point donner de quartier, alléguant ses priviléges, mais l'Empereur y a envoyé des troupes avec ordre de se loger par force en cas de refus. Il est constant que les Suédois n'ont pas 15,000 hommes en Pologne, si les Polonais les avaient quittés.

En cet endroit de cette lettre m'arrive la vôtre, du 19 novembre, de sorte que je réponds par celle-ci à trois des vôtres. Je l'ai lue à la Reine, qui y a vu les bons sentiments que vous avez conservés pour elle; si nous retournons jamais, j'espère que vous ressentirez ceux de l'estime qu'elle a pour vous.

M. l'Electeur ne chancèlera plus à cause de Dantzick. Vous aurez appris assurément la grande conjuration que le roi de Suède s'était formée dans le fort de Meinde qui est à l'entrée de leur port. Ils ont arrêté vingt de ces conjurés, qui étaient des principaux officiers de la garnison. Depuis, les Suédois ont voulu mettre pied à terre dans des barques, en un lieu appelé Oliva, où il y a une grande abbaye de l'ordre de Cîteaux; les Dantzicains en ont empêché la descente à coups de mousquets, ce que vous aurez su par M. de Viquefort.

Le palatin de Lancicie, qui est ambassadeur à Vienne, n'est pas encore de retour. Je ne crois pas que l'Empereur

fasse rien pour nous, s'il n'y est contraint, et les Suédois ne le feront pas maintenant, ils n'y trouveraient pas leur compte. On est tout-à-fait alarmé à Vienne de savoir que le prince François de Lorraine a pris le parti de France avec 2,500 chevaux; les affaires d'Italie qui ne vont pas bien pour l'Espagne, font encore que l'Empereur craint de s'engager en une nouvelle guerre.

Le Roi partit samedi 18 de ce mois sur le midi pour retourner dans son royaume, où les peuples le rappellent, et déjà commencent à y égorger les garnisons suédoises. Mais le nom français y est odieux, parce que tout le monde y a l'esprit préoccupé que c'est la France qui a donné de l'argent aux Suédois pour y venir faire ce ravage; toute l'Allemagne le publie, et on l'écrit encore de Nüremberg.

A toutes les heures il nous arrive quelques nouvelles. Un courrier nous vient d'apporter des lettres du Khan, et afin que vous sachiez mieux ce qu'elles contiennent, je vous en envoie les copies, et de celle encore que le grand maréchal de Pologne, qui est aux confins de la Hongrie, écrit à la Reine; et puisque cette lettre est écrite à bâtons rompus, il faut encore que je vous dise que lorsque le Roi sortit de Varsovie, une hirondelle toute blanche vola à l'entour de lui, et son cheval ne pouvait avancer, quelques coups d'éperons qu'il lui donnât; en partant d'ici il monta le même cheval, il a dit à ceux qui l'ont été conduire qu'il ne le pouvait retenir tant il avait l'envie d'avancer ; Dieu veuille que ce soit un bon augure. Depuis son départ il nous est venu avis de Pologne, que les Suédois y sont en grande épouvante des Tartares, et qu'ils vont tous du côté de Prusse et emportent tout leur pillage vers Prosna.

P. S. Je rouvre cette lettre pour vous dire qu'il nous arrive nouvelle que les Kozaks n'ont point été défaits, mais bien qu'ils se sont joints aux Tartares, et tous ensemble se sont déclarés pour nous. Si cela est vrai, comme on nous dit, notre affaire s'améliore, parce qu'elle sera maintenue en Pologne par les Mahométans. J'apprends que la nouvelle est très certaine, que le Khan y est en personne et qu'il a fait jurer à tous les Kozaks d'être fidèles au roi Jean Casimir jusqu'à la mort.

Votre lettre du 29 septembre m'arrive incessamment.

XII

28 décembre 1655, Glogowa.

Nouvelles du roi de Pologne. — Détails sur la reddition de Thorn. — Dantzick. — Pillages à Cracovie. — Pillages à Vilna.

C'est sans avoir reçu les lettres de France que je vous écris celle-ci, pour vous dire ce que nous avons appris depuis ma dernière qui était du 19 de ce mois. Mes lettres ne peuvent pas être plus réglées que les courriers qui nous arrivent. J'écrivis un billet à la hâte à Mme Des Essarts le 23 de ce mois et je la priais de vous en faire part, et parce que je suppose que cela est, je ne répéterai point ce qui était dedans. Je vous continuerai notre histoire qui est, qu'après que le roi eut donné ses ordres aux députés de l'armée polonaise, il poursuivit son voyage par Tenchine, d'où il a encore écrit que sa troupe se grossissait de tous les Polonais qui s'étaient réfugiés en les frontières et que le peuple où il passait lui don-

nait mille bénédictions. Nous n'avons point depuis eu de lettres et je crois que nous n'en aurons qu'à la fin de cette semaine. Vous aurez su la reddition de Thorn au roi de Suède ; s'ils se fussent voulu défendre on ne les aurait pu seulement assiéger ; ils renvoyèrent les troupes de l'Electeur de Brandebourg, et puis ils les redemandèrent et il les refusa; et l'instigateur du royaume, qui depuis peu s'était donné au roi de Suède, feignit être envoyé de la part du roi pour leur donner avis de se rendre, et que les deux rois étaient d'accord (1); que celui de Pologne, qui l'avait envoyé, avait cédé la Prusse à celui de Suède. Ces bonnes gens qui ne sont pas si fins que ceux de nos quartiers, traitèrent ensuite à la charge de jouir de leurs priviléges et d'être traités des Suédois comme ils avaient été par le passé de leurs princes. Ce traitement a duré trois jours, et puis on les a traités en esclaves. Ils se repentent, mais il est trop tard. Quand ils se sont plaints et qu'ils ont allégué leurs priviléges et le traité signé et scellé, le roi de Suède a dit, qu'il n'y avait ni seing ni sceau qui l'obligeât, et qu'il ne reconnaissait point d'autre loi que celle de son épée; ce qui fait dire aux Dantzicains, qu'il n'y avait point d'extrémité qu'ils ne souffrissent, plutôt que de traiter avec lui. Nous ne sommes pas si assurés de ceux d'Elbing parce qu'il y en a plusieurs dans cette ville-là qui sont dévots aux Suédois; outre la garnison de Marienbourg, il y est encore entré des troupes de M. l'Electeur et de Dan-

(1) Daniel Zydkiewicz, instigateur de la couronne. Il fut assisté dans cet acte de perfidie par Jean-Georges Schlichting de Boukouwietz, chef des Calvinistes de la Grande-Pologne.

tzick. Nous espérons que le retour du roi dans le royaume donnera un autre branle aux affaires; s'il eût été de quinze jours plus tôt on aurait sauvé Thorn. Les Suédois sont dans une grande alarme de la venue des Tartares, plusieurs s'enfuient et viennent ici chercher service sous l'Empereur. Dans Cracovie ils ont défendu aux habitants d'en parler en façon quelconque, sous peine de la prison; ils auraient voulu faire croire que c'étaient eux qui les faisaient venir, et même l'avaient fait publier au son de trompe, mais cela ne leur a pas réussi. Ils ont désarmé les habitants, et pourtant ils ne se croient pas en sûreté; ils ont peur qu'ils ne s'enferment dans leurs maisons et que par les fenêtres ne les assomment à coups de pierres; et pour l'éviter, ils ne veulent point qu'aucune maison ait de première porte. Ils ont depuis quinze jours saccagé et ruiné l'église de Saint-Thomas parce qu'elle ne payait pas sa taxe, et c'était par impuissance. On écrit que de samedi en huit jours, celle des Carmes devait être traitée de même, pour la même raison. L'église de Sainte-Marie, qui est une paroisse, a été taxée depuis peu à 18,000 fr. et comme on écrit qu'elle ne les peut payer parce que déjà ils ont tout pris, elle sera aussi ruinée dans quinze jours, qui est le terme qu'on lui a donné. Il est aisé à juger de là, où en est la religion, s'ils traitent les églises comme les maisons particulières. A Vilna, les Moscovites ont ruiné la belle et somptueuse chapelle de saint Casimir, qui coûtait plus de trois millions; et dans la grande église, ils y ont mis leurs chevaux; elle leur sert d'écurie.

Agréez, etc.

XIII

Copie de la lettre du Khan de Tartarie (1) *au Serenissime Roi de Pologne. 27 novembre 1655, Halicz.*

Le Khan arrive au secours du Roi. — Il rejette l'alliance des Suédois. — Force les Kozaks à l'obéissance. — Il est prêt à marcher contre les Suédois. — Piotrowicz.

Pour satisfaire aux mandements de votre sacrée majesté notre frère, nous sommes partis de Krim avec nos hordes, pour venir au secours de votre majesté, à laquelle nous voulons rendre bon témoignage de ce que nous avons une fois promis et à quoi nous nous sommes mutuellement obligés par serment, ne voulant point souffrir d'ambassade, ni aucunes jonctions d'armes, ni recevoir aucune alliance du nouveau roi (Charles-Gustave) quoiqu'il nous en ait bien sollicité et prié ; puisque nous ne lui avons prêté aucun serment, comme à V. M. notre frère. Après donc être sortis de Krim, nons sommes entrés dans l'Ukraine qu'avons mis à feu et à sang, et nous en allons vers Léopol. Nous avons taillé en pièce partie de l'armée des Kozaks qui voulaient se sauver du camp, dans leurs maisons; ensuite de quoi nous avons assiégé les Kozaks et Chmielnicki, auprès de Jezorna, lesquels, après quatre jours que le siége a duré et réduits à la dernière extrémité, sont venus implorer notre miséricorde; Chmielnicki protestant être sujet et vassal de V. S. M. notre frère, tout ainsi qu'il a été auparavant, le

(1) Mohamed Gherey, chassé du trône en 1644. Il reprit le gouvernment en 1654, et régna jusqu'en 1666.

reconnaît et l'appelle son maître et son roi, et est tout prêt d'attaquer et de combattre les ennemis de V. S. M. et les nôtres. Nous cependant sommes prêts de faire ici le même, et attendons l'espace de vingt jours votre résolution, laquelle nous prions V. M. de nous faire savoir promptement par le même interprête (Piotrowicz), et de quel nombre de nos légions elle a besoin. Sur quoi nous attendrons sa réponse aux environs de Halicz, Pokucie et Sambor, priant seulement V. M. notre frère, que son armée soit promptement en ordre pour aller attaquer cet ennemi suédois auquel il ne faut pas laisser le temps de se rendre maître de la noblesse. Nous laissons au même Piotrowicz interprête à faire mieux entendre à V. S. M. le particulier des mêmes choses comme les ayant vues; cependant nous souhaitons à V. M. notre frère une heureuse et bonne santé.

XIV

Copie de la lettre du Khan de Tartarie au grand maréchal de Pologne, Luc Opalinski. *27 novembre 1655, Halicz.*

Le Khan se réjouit de sa fidélité envers le roi. — Les partisans des Suédois plus coupables que les Kozaks. — Conseil de marcher sans délai contre les Suédois.

Nous vous remercions de ce que vous n'avez point abandonné votre maître et votre roi, notre cher frère, et vous prions de faire le possible pour attirer à votre parti tous vos amis, et ceux même qui ont trahi le roi, à quoi vous les pourrez induire par lettres. Il est bien plus honteux aux Polonais, que non pas aux Kozaks, d'avoir ainsi lâchement

abandonné leur maître, puisque ceux-ci le reconnaissent aujourd'hui, et nous ont prêté serment de fidélité envers le roi notre frère, qu'ils appellent leur maître et seigneur, étant prêts de prendre les armes contre nos ennemis et les vôtres, et promettent en réparation de leur faute passée de demeurer toujours comme ils ont été auparavant, très humbles sujets du roi notre frère. Maintenant nous sommes dans la province de Pokucie avec nos armées et celles des Kozaks, à attendre la résolution du roi notre frère, lequel vous prierez de ramasser le plus grand nombre de gens qu'il pourra, pour s'avancer en diligence contre votre ennemi et le nôtre qui est le Suédois; et aussi de nous faire savoir de combien d'hommes il a besoin, vous conjurant tous de l'aller joindre au plus tôt et vous souhaitant en particulier toute sorte de prospérités et de santé.

XV

Copie de la lettre du Khan au grand général de Pologne STANISLAS POTOCKI. *27 novembre 1655, Halicz.*

A sa demande il amène ses hordes. — Il regrette de n'avoir pas pu le secourir à Grodek. — Il lui reproche sa liaison avec les Suédois. — Menace à ceux qui abandonnent leur roi.

Satisfaisant aux lettres que vous nous avez envoyées par vos ambassadeurs, entre autres par le sieur Misliszowski, par lesquelles vous implorez le secours de nos armées pour le sérénissime roi notre frère, nous l'avons accordé aussitôt et sommes partis de Krim avec toutes nos hordes pour cet effet. Quoique Dieu n'a pas permis que nous soyions arrivés assez à temps lorsque vous combattiez con-

tre les Kozaks et Moscovites au camp, proche la ville de Grodek, dont nous avons beaucoup de déplaisir; toutefois nous avons bien réparé cette faute, par ce qui s'est passé ensuite dans l'Ukraine dont nous avons mis à feu et à sang la meilleure partie, et taillé en pièce l'armée des Kozaks qui s'en retournaient du camp vers Léopol, ainsi que les restes; et les signes de cette sanglante défaite qui paraîtront durant plusieurs années sur toutes les campagnes depuis Kamionka jusqu'à Zborow, en font foi. Depuis, étant arrivé en ce lieu là, nous avons assiégé Chmielnicki lequel après un combat de plusieurs journées, implorant notre miséricorde, s'est humilié devant nous et a reconnu le roi sérénissime notre frère pour son seigneur et roi, protestant d'être son sujet comme auparavant. En sorte que son armée, conjointement avec nos hordes, est toute prête d'aller au secours du roi notre frère, partout où il le commandera. Au reste nous avons appris une chose dont nous sommes fort surpris, qui est que vous aviez en quelque sorte reconnu un nouveau roi pour votre maître, duquel absolument nous ne voulons point, puisque nous ne lui avons juré ni prêté aucun serment. Sachez que s'il s'en trouve parmi la noblesse ou soldats de Pologne qui veulent prendre son parti, nous et les Kozaks tournerons nos armes et nos sabres contre leurs têtes perfides et rebelles, pour être immolées à la vengeance de leur légitime roi notre frère. C'est pourquoi nous prions Dieu qu'il vous garde tous de faire telle chose, et que vous serviez d'exemple aux autres pour les faire rentrer à leurs devoirs et retourner à leur ancien et légitime roi notre frère, vous priant de nous faire réponse au plus tôt.

XVI

Lettre de la reine Christine au roi de Suède, le 2 novembre 1655, Inspruck.

Elle s'estime heureuse d'avoir préféré sa conversion au trône de Suède.

Monsieur mon frère, je suis heureusement arrivée ici, où j'ai trouvé la permission et l'ordre de Sa Sainteté de me déclarer ce que je suis; il y a longtemps que je m'estime heureuse de lui obéir et j'ai préféré cette gloire à celle de régner sur les puissants États que vous possédez. Vous devez aimer cette action, quand même vous croiriez que j'ai mal choisi, puisqu'elle vous est si utile et si glorieuse. Je vous proteste pourtant que je n'ai point changé les sentiments d'amitié que j'ai toujours eus pour vous, ni l'amour que je dois à la Suède; je les considère autant que ma vie et serai toujours, etc.

XVII

Copia della lettera del gran maresciallo Lubomirski alla serenissima regina di Polonia. Ai 12 décembre 1655, Lubownia.

L'armée revient à l'obéissance. — Ragotzi. — Il faut que le roi rentre en Pologne.

Sacra Real Maestà Sig^ra^ e Padrona Colend^ma^.

Già abbiamo evidentissimi segni della divina assistenza alle nostre pie resoluzioni, avendo tutto il nostro esercito

scosso il giogo suetese, e rivoltatosi all'antico ossequio della Maestà del Rè nostro clementissimo Signore, trucidato quelli che restavano contumaci nella rebellione. I Tartari vittoriosi si avanzano per assisterci. Dal principe di Transilvania ricevo le incluse lettere che trasmetto alla Maestà del Rè. Io mi porterò subito all'armata per confermarla in ossequio, solo mi tratterrò qui sin all'arrivo del signor Miklis mandato dal principe Rakocci, ed in questo mentre, acciò la dimora non sii di pregiudizio, spedirò all'esercito il Signor Castellano di Sandomiria. Le città tutte, che avevano il presidio suetese, parte l'hanno scacciato, e parte si dispongono a farlo. Quei di Sondec con l'ajuto che avranno da me si libereranno presto; i Suetesi, che dovevano venir qui oggi o domani per tentar l'acquisto di questa fortezza, spero in Dio che resteranno tagliati a pezzi. Conceda l'ognipotenza divina continuata serie di prosperi avveuimenti alla Maestà vostra, come io con ogni spirito umilissimamente le l'annunzio, e profondamente le m'inchino.

P. S. E necessarissima la presenza di Sua Mtà, in queste parti, acciò possa di qui sicuramente trasferirsi all'esercito ed unirsi col Khan, senza dar tempo a nemeci che si uniscano o facciano forti in qualche luogo.

XVIII

3 janvier 1656, Glogowa.

Koniecpolski. — Thorn. — Dévastation des Tartares. — Accident arrivé à une assemblée des Ariens. — Janus Radziwill. — Bialozor. — Un peu d'argent pourrait sauver la Pologne. — Nouvelles du roi de Pologne. — Les Suédois lèvent le siége de Czenstochowa. — Politique des Tartares à l'égard de la Pologne. — Indécision de l'Empereur. — La princesse de Brieg.

Vous avez vu par mes précédentes de quelles façons les Suédois traitent les Polonais, je dis même ceux qui ont pris leur parti, ce qui les dégoûtent fort et nous les fera revenir. Le grand Chorongy du Royaume, fils du défunt grand général Koniecpolski, qui conduisit au roi de Suède une partie de l'armée, ne lui a demandé que la conservation d'une abbaye qui est à l'abbé Denhof (1) son ami, qui a suivi le roi; cet autre lui a répondu qu'il ne fallait plus parler d'abbé ni d'abbaye, et que ce bien-là devait être destiné pour les soldats. Nous travaillons pour ravoir ce Koniecpolski, qui sera comme on croit, ravi qu'on lui ouvre une porte pour rentrer.

On nous écrit de Prusse, que l'Electeur se gouverne à la polonaise, c'est-à-dire avec beaucoup de confusion et peu de bon ordre; qu'il craint plus qu'il ne devrait la puissance de Suède. Il aurait pu empêcher, s'il eût voulu, la prise de Thorn; il s'est piqué contre la politique. Ceux de Thorn, refusèrent le secours qu'il voulut faire entrer

(1) Alexandre Denhof, abbé de Lendrzeiow, cousin germain de Koniecpolski.

dans leur ville; et quand ils en eurent besoin et qu'ils le lui demandèrent, il le leur refusa. Ils sont maintenant bien châtiés et se repentent d'avoir ouvert leurs portes; le roi de Suède ne leur a rien tenu du traité qu'il avait fait avec eux. Quand ils le lui ont présenté en se plaignant, il a répondu tout haut : que son seing ni son sceau ne lui étaient des lois, et qu'il ne reconnaît que celle de son épée; et il a fallu que ces messieurs-là lui déboursassent comptant 200,000 fr. Nous craignons fort pour Elbing; si elle se maintient, nous chasserons les Suédois de tous les lieux qu'ils ont occupés, apparemment avec l'aide des Kozaks et des Tartares; lesquels Tartares bouleversent les biens de tous ceux qui ont pris le parti de Suède, et en font une désolation pitoyable; et la Pologne sera comme je crois autant châtiée par le secours que par l'irruption des Suédois; mais toujours un pays ruiné vaut mieux qu'un perdu.

Les Ariens, par la faveur qu'ils ont auprès du roi de Suède ont fait dans une assemblée de noblesse, sous son autorité, de grandes instances pour avoir la grande église de Rawa; à quoi la noblesse s'opposait fortement. Dans le temps de l'altercation, on sentit comme un croulement de cette maison, ce qui fit fuir tout le monde pêle mêle, et à peine furent-ils dehors que le plancher de la salle où on disputait fondit. Les superstitieux en font un grand miracle, les autres disent que le plancher était trop vieux.

Le roi de Suède est maître de la Samogitie par la rebellion du duc Janus de Radziwill, qui y était tout-puissant; et même, comme je vous l'ai écrit, il en a ôté l'évêque pour y mettre un de sac et de corde, appelé Bialozor, qui pour s'y maintenir se fera luthérien.

La reine a vu dans votre lettre les bons sentiments de M. le garde des sceaux pour la religion catholique et pour le royaume affligé ; un bien peu d'argent maintiendrait l'un et l'autre ; je dis un bien peu, parce que on ne fait pas la guerre ici comme dans les autres pays ; il suffit d'avoir de l'argent comptant pour l'artillerie. Les grands seigneurs, sous les promesses du Roi de les récompenser des biens de la couronne qui vaqueront, font subsister les soldats ; et ils attendent la paye deux ou trois ans ; de sorte que nous ferions plus ici avec un million pour la défensive, qu'on ne saurait faire en France avec vingt. Nous pouvons avoir 80,000 Tartares six mois durant, pour 100,000 écus. Les Suédois les appréhendent si fort, qu'ils ne veulent point ouïr parler d'aller contre eux, parce qu'étant accoutumés à avoir quartier, ils savent qu'il n'y en a point là.

Nous reçûmes hier des lettres du roi, du 25 décembre, il n'était pas encore entré en Pologne ; les torrents, débordés de la Hongrie, l'avaient empêché de passer ; il passa le jour de Noël à Cieplice, d'où il avait envoyé ses ordres à l'armée polonaise et à Chmielnicki.

Les Suédois ont levé le siége que depuis six semaines ils tenaient devant le convent de Czenstochowa ; ils y donnèrent les 26 et 27 du passé deux furieux assauts dont ils furent repoussés, en suite de quoi ils mirent le feu à leurs logements et se séparèrent en deux corps et s'en allèrent, une partie vers Cracovie, l'autre vers Varsovie, et laissèrent quatre de leurs plus gros canons sous la place, que les moines firent aussitôt conduire dans le monastère, et qu'ils n'en pouvaient plus de la fatigue qu'ils enduraient nuit et

novembre que je croyais perdue; je ne sais où elle s'était égarée, elle n'avait pourtant point été ouverte. On a beau faire des présents au roi de Suède, des services de vermeil doré; je ne crois pas, s'il n'est attaqué de l'empereur, qu'il lui fasse la guerre. Dans la vérité l'empereur a trois fois autant d'hommes que lui; mais c'est un bon prince qui ne veut que la paix. On parle pourtant d'une secrète ligue dans laquelle on partage les États de Suède, afin que jamais plus ils n'inquiètent l'Allemagne. Si la chose est vraie, elle réussira assurément à cause des grandes forces qui se joignent ensemble; on dit que c'est pour le printemps. M. l'Électeur de Brandebourg en est, et ainsi vous en pouvez savoir la vérité de M. de Wiquefort. Il fait la guerre avec beaucoup de désordre et quasi autant que nous. Il craint; mais, s'il se fût déclaré plus tôt, les Suédois n'auraient pas été si avant; dire qu'il songe à sa conservation, c'est une folie; car ou il faut chasser les Suédois, ou il est perdu.

L'empereur, à qui nous demandons une réponse courte et nette, cherche toujours des moyens de prolonger. Je sais de science certaine qu'il s'est engagé d'envoyer 10,000 hommes de pied aux Espagnols, et il lui en restera encore assez : et si maintenant, que nos peuples sont acharnés, il se joignait à nous, je suis assuré qu'en moins de trois mois on ôterait au Suédois la Poméranie et on le renverrait au-delà de la mer; il n'est point aimé de ses sujets parce qu'il les écorche.

Le Pape nous avait envoyé des lettres de change pour 100,000 fr., mais il les a contremandées. On nous veut faire croire que c'est un malentendu; nous le verrons dans peu de temps. Prince Mathias fait fort l'amour à notre succession, mais cela est encore fort secret, je sais qu'il est de vos

amis, c'est pourquoi je vous le dis, si vous ne l'avez deviné de ma précédente; le pape et l'empereur sont pour lui (1). Le prince de Transylvanie offre au roi 2 millions comptant et 40,000 hommes, s'il veut faire élire son fils successeur au royaume de Pologne; il promet encore en ce cas de se faire catholique.

De ce que vous m'écrivez du Jansenisme, je le tiens à bas; le Molinisme triomphera, si ce n'est par la science ce sera par les intrigues.

Nous avons encore perdu Elbing qui, bien que forteresse, n'a pas tiré un coup de mousquet. Tous les progrès des Suédois se sont passés ainsi; et, hormis le monastère de Czenstochowa qui se défendit six semaines durant, les moines et 200 paysans, contre 9,000 Suédois, on ne croirait pas que ce sont les plus pauvres assiégeurs de places qui soient au monde; ils y ont perdu, à ce qu'ils disent, 2,500 hommes, et y ont laissé quatre de leurs plus gros canons quand ils en sont partis. Toutes les mines qu'ils y ont faites ont produit des effets contraires à leurs intentions, on les tuait comme des pourcelles dans leurs assauts; enfin, ils ont fait connaître là qu'il ne fallait que se défendre pour les acculer. Aussi toutes les petites places de Prusse, qui n'ont point voulu écouter les propositions de se rendre, le roi de Suède les a sagement évitées pour n'y pas discréditer ses armes. Bromberg, qui ne vaut rien, a refusé de traiter avec lui; il

(1) Dans la bibliothèque de Magliabecchi à Florence doit se trouver un manuscrit relatif à cette négociation dont voici le titre : « *Minucci Paolo, Relazione del negoziato fatto nella corte di Polonia in proposito della successione che si trattava pel ser. principe Mattias di Toscana a quella corona,* « *l'an 1649.* » V. Ciampi bibliografia, t. 1, p. 347.

s'en est retiré, à ce qu'un gentilhomme, que nous avons envoyé dans son armée, nous dit; il en partit le 29 décembre. Il vit arriver le comte Magnus, qu'on dit avoir conduit 26,000 hommes au roi de Suède; il les a comptés et il n'y avait que 6,000, et environ autant qu'avait le roi de Suède en campagne. Le prince Boguslas Radziwill a imité la trahison de son cousin le grand général de Lithuanie, et a conduit 600 chevaux au roi de Suède; il est calviniste. Le susdit général se meurt à Tikotzin. Le palatin de Poznanie, qui le premier a montré le chemin, est mort subitement en faisant un grand cri.

Je suis accablé, étant seul pour la France, la Pologne, l'Allemagne et l'Italie; le roi a tout emmené avec lui.

XX

17 janvier 1656, Glogow.

Le roi de Suède, en Pologne, ne peut rien pour ses alliés. — L'empereur refuse les secours; il demande la succession, et en attendant, la ville de Cracovie.—Cromwell. — Eclipse. — Le roi près Jaroslaw. — Les Tartares hivernent en deçà du Dnieper. — Nouveau serment de l'armée.

Nous sommes plus près de vous que nous n'étions à Varsovie, et nous en recevons pourtant les lettres plus tard. Je réponds par celle-ci à la vôtre du 10 décembre, où vous me dites que vous ne croyez pas que le roi de Suède puisse se conserver la Pologne. Cela est si vrai, s'il ne se fait catholique, que je vous assure qu'il y aura toujours de quoi occuper ses armes en quelque coin; et, tant qu'il sera en Pologne, il ne faut pas que ses alliés prétendent assistance

de lui, parce que, s'il se mettait en état *(sic)* que les Polonais pussent un peu s'assembler, il serait perdu, tant il est haï des peuples; et, s'il en sort jamais, il n'y doit pas revenir qu'on n'ait perdu la mémoire de cette visite-ci, parce qu'il trouverait les esprits bien plus unis contre lui qu'il n'a pas fait.

Le ministre que M. l'Électeur de Brandebourg avait envoyé à Vienne, demander à l'empereur un secours de cinq ou six régiments, s'en retourne fort mal satisfait. Si ledit Electeur se fût remué du commencement, il ne serait pas dans la peine où il est présentement. L'ambassadeur que nous avons à Vienne a aussi eu un refus, de bouche et par écrit, sur le secours qu'il demandait. On voulait qu'il proposât quelque chose; mais, comme il n'avait pas charge que de montrer la perte certaine de la religion, et de demander une réponse certaine, si on pouvait espérer un secours présentement ou non, il n'a eu pour réponse que l'honnête négative, avec des assurances que très-volontiers on s'emploirait pour leur médiation. Ils voulaient qu'on leur offrît la succession de la couronne de Pologne, et que même, pour assurance de cela, on leur mît Cracovie entre les mains, quand on l'aurait repris; qu'on donnât certains revenus à des princes de l'empire, avec l'indigenat et chose semblable. Mais l'ambassadeur, n'en ayant point de charge, ne l'a pas fait.

On traite, dit-on, le mariage d'une fille de Cromwell avec le frère du roi de Suède : cela n'est pas pour favoriser la religion catholique. Il est vrai que les Suédois avaient une grande intelligence dans le Minde : c'est le fort que les Dantzicains ont au bord de la mer; plus de trente personnes en étaient, et j'en ai donné avis, du temps que j'é-

tais à Paris, à ceux de Dantzick. Votre lettre ne m'est arrivée qu'après l'éclipse de la lune, que je n'aurais pas pu observer quand le ciel n'eût pas été couvert, parce que tous mes instruments sont à Varsovie, dont je suis au désespoir. Ces deux éclipses ne nous valent rien, parce que nous sommes malheureux. Celle de ☉ se fait sur mon ascendant. Je n'ai pas reconnu qu'elles fissent grand' chose pour le particulier, et je crois qu'elles ne sont bien sensibles que pour les choses générales. Je ne sais si le jansénisme sera abattu par la censure du livre de M. Arnault. Pour moi je crois qu'il en sera comme d'une de ces batailles *che guadagna l'una delle due corone*, qui n'est jamais si complète que l'autre ne s'en relève. Je ne crois pas que le changement que vous me dites des monnaies se puisse faire sans bruit important de la partie du bien des particuliers.

J'écris à madame des Essars qu'elle vous communique tout ce que je lui envoie. Il y a une lettre latine du grand général de Pologne à M. l'Electeur. Les Suédois n'ont point empêché qu'elle lui fût portée. M. de Wicquefort vous aura peut-être dit ce qu'elle contient. Les lettres que nous avons aujourd'hui reçues du roi nous disent qu'il est auprès de Lanzut et Jaroslaw avec son armée, où il attend les Kozaks et 20,000 Tartars choisis, que le khan lui envoie. Ce khan, n'ayant pas trouvé le roi, s'en retournait; mais un gentilhomme que le roi lui envoyait l'a rattrapé. Il a dit qu'il ne repasserait point le Boristhène, mais qu'il hivernerait aux Budziaki et viendrait au printemps si on avait affaire de lui. Nos généraux et toute l'armée polonaise ont voulu faire un nouveau serment au roi de l'obéir et mourir pour son service; et, pour rendre le serment plus solennel, ils ont

voulu tous communier dans le même temps; celle de Lithuanie l'a fait en présence du Saint-Sacrement.

Je suis, etc.

XXI

17 janvier 1656, Glogow.

Conduite de Mme Duglas. — Staroste Babimoski. — Duc Czartoryski. — Rencontres des Montagnards avec les Suédois. — Confédération de Tyschoftzé. — Les Hetmans. — Woynilowicz.

Je vous ai dit les indignités des Suédois pour la religion catholique; mais je vais vous raconter l'effronterie de la femme du général Duglas, qui ne va jamais dans nos églises que lorsque on y dit quelque messe; ce qui n'est pas toujours, car on ne permet à aucun prêtre de la célébrer qu'il ne paie un ourti, qui est douze sols de France: c'est la contribution qu'il faut que la messe paie aux Suédois, et tous ceux qui entrent dans les églises il faut qu'ils paient quatre sols à la porte, et cela est la vérité, je vous l'assure. Mais pour reprendre madame Duglas, elle fait mille postures effrontées, dit mille vilénies aux prêtres et à ceux qui assistent à la messe. Voilà, avec ce que je vous en ai dit, comment la religion est traitée en Pologne, où, je vous assure, les Mahométans ne l'ont jamais si mal traitée que les Suédois le font. Mais que voulez-vous, ce sont des verges dont Dieu nous fouette pour nos péchés, qu'il jettera au feu quand nous aurons recours à lui comme il faut.

Nous avons des lettres des frontières de Pologne, d'un lieu appelé Woznik, qui nous disent « que les Suédois qui

étaient dans les garnisons de ces quartiers-là s'en retiraient avec une extrême diligence pour se renfermer dans les villes, n'osant plus tenir la campagne parce que le starosta Babimowski et Kulesza courent cette campagne avec 500 chevaux, tuant tous les Suédois qu'ils rencontrent sans donner quartier à pas un. La nuit du 7 de ce mois 2,000 Valachs logèrent à Koziglowa, et il en devait encore arriver 3,000 le jour suivant, qui devaient se joindre au starosta Babimowski. On dit qu'il en vient encore un fort grand nombre conduits par le duc Czartoryski (1) et le prepositus de Zywietz. Ceux-ci ont rencontré un gentilhomme polonais appelé Dembiski, qu'ils ont arquebusé avec quatre autres, parce qu'ils tenaient le parti des Suédois, protestant qu'ils ne pardonneront à aucun de tous ceux qu'ils prendront dans ce parti-là.

La cavalerie de Boutler, qui avait ses quartiers auprès de Sandomir, s'est retirée dans Cracovie pour plus grande sûreté. Tous les consuls, excepté trois, s'en sont tous fuis, ne pouvant plus supporter le gouvernement tyrannique des

(1) Florien, prince Czartoryski, évêque de Poznanie, et plus tard archevêque de Gnesne, était alors à Glogow avec les autres sénateurs restés fidèles à leur roi. Le prince Czartoryski, dont il est fait mention ici, était Michel Georges, frère de l'évêque. Ce prince a fait ses études à Douai, au collége des jésuites. Il fut en suite palatin de Sandomir et se distingua surtout par son ambassade à Moscou, en 1678, dont une relation pleine de détails curieux et intéressants a été publiée par Tanner, un des gentilshommes de sa suite. Voici son titre : *Legatio Polono-Lithuanica in Moscoviam, potentissimi Poloniæ regis ac reipublicæ mandato et consensu a.* 1678 *feliciter suscepta, nunc breviter sed accurate descripta, a teste occulato Bernhardo Tannero Boemo, Domini Legati Principis camerario germanico. Norimbergæ*, 1689. 4°. — La suite de cette ambassade se composait de 1,500 personnes, entretenues aux frais de l'ambassadeur. — Le prince Michel Georges Czartoryski est, en ligne directe, le trisaïeul du prince Adam Georges Czartoryski, qui habite actuellement Paris.

Suédois; ils ont mieux aimé abandonner tous leurs biens, que aussi bien ils voyaient dissiper peu à peu. Ils disent que les Suédois n'ont pas plus de 2,000 combattants dans Cracovie; qu'ils en avaient fait sortir, il y a quelques jours, 1,000 fantassins qu'ils avaient envoyés vers Sontch pour dissiper un soulèvement des paysans; mais qu'il avait été si grand que pas un tout seul des Suédois n'en était revenu pour dire ce qui s'y faisait. Dans une lettre, qui m'est venue datée du 10 de ce mois, on m'écrit que le starosta Babimowski court la Grande-Pologne sans obstacles avec les Valachs que je viens de dire, auxquels et la noblesse et les paysans se joignent, et qu'ils exercent de grandes cruautés sur tous ceux qui ont quelque adhérence aux Suédois, ce qui donne une grande crainte aux autres. Ils ont rencontré auprès de Mstow 200 Suédois qui escortaient la femme d'un colonel qu'ils ont faite prisonnière, et tué tout le reste; ensuite ils ont défait à Dzialosine 70 chevaux suédois qui allaient servir d'escorte à la femme du président suédois qui est dans Cracovie, et laquelle est à Zarnowska-Goura. En une autre lettre que j'ai reçue, datée du 12 de ce mois, on me dit qu'il était arrivé à Koziglow une armée des Suédois, car c'est ainsi qu'ils appellent tout ce qui passe mille hommes, composée de 1,500 chevaux lesquels allaient en queue et en quête des Valachs susdits, qu'on appelle ici Gorali; et pour expliquer quels gens ce sont, l'un et l'autre mots *Valachs* et *Gorali* signifient montagnards : ce sont gens des montagnes de Cracovie et des confins de Hongrie, gens d'un regard affreux et cruel, extrêmement zélés pour les choses de la religion, légers à merveille. Ce sont de ces gens-là qui ont repris Sandomir et qui demandent permis-

sion au roi de reprendre Cracovie. Mais, pour reprendre l'armée suédoise, on écrit qu'elle ne fit que passer à Koziglow, où elle prit le curé et le maire du lieu, les conduisant avec eux et prenant leur route vers Czenstochowa. On dit encore que 600 fantassins les suivaient. On a cependant donné avis aux nôtres que les Suédois les suivaient nuit et jour, et que, pour les surprendre, ils faisaient marcher devant eux deux hommes vêtus en cordeliers et sept ou huit à la polonaise. Mais nos montagnards leur feront tête assurément, ayant avec eux quatre pièces de canons. On me dit dans la même lettre que le starosta avait surpris Krepicé, avait tué tous les Suédois qui étaient dedans, qu'ensuite ils étaient allés à Vielun, où il en avait défait 300 avec le comte de Wresczowicz; qu'on avait aussi surpris la place, et que le comte s'était sauvé dans le château qui ne vaut rien; qu'il offrait au starosta Babimowski 17,000 risdalles pour qu'il le laissât aller en liberté; que le starosta avait répondu que, outre les 17,000 risdalles, il voulait encore avoir la tête du comte (1).

(1) Christophe Zegocki, staroste de Babimost. Il se rendit surtout célèbre par la surprise des Suédois à Kosciany. Il exécuta cette entreprise téméraire de concert avec des paysans chargés de charrier le bois pour palissader les retranchements, et qui, encombrant exprès la porte et le pont-levis de la place, en ouvrirent le chemin aux troupes de Zegocki. Les Polonais, appuyés par les habitants de la ville, firent mettre bas les armes à toute la garnison suédoise. Sur ces entrefaites, le landgrave Frédéric de Hesse, gouverneur suédois de la province, qui se trouvait à la chasse aux environs, et ignorait ce qui se passait à Kosciany, y arriva vers la nuit tombante, et fit sonner du cor pour qu'on baissât le pont. Les Polonais le firent : le landgrave et sa suite tombèrent dans cette embuscade, et, après une lutte désespérée, ce prince fut tué dans la mêlée. Zegocki a fait plus tard, sous les ordres de Czarnecki, la campagne de Poméranie et celle de Danemarck. En récompense de ses services il fut créé palatin d'Inowroclaw; mais, après la mort de sa femme, il embrassa l'état ecclésiastique et devint évêque de Chelm. On a de lui quelques discours funèbres, imprimés en son temps. Il mourut en 1672.

Quand maintenant il nous arrive nouvelles que les Suédois, ayant passé nos Gorali, étaient allés en diligence à Vielun, où ils avaient surpris le starosta Babimowski, feignant être des nôtres, mais que, les reconnaissant parce qu'ils le voulaient entourer, il se retira le plus diligemment qu'il le put; et, se voyant poursuivi de ces 1,500 Suédois, il divisa ses 500 chevaux en huit ou dix troupes pour les sauver, qui se sont retirés en divers lieux, avec ordre de le revenir joindre à Czenstochowa, où il se retira avec 50 chevaux, ayant perdu seulement dans cette retraite douze ou quinze hommes. Il raconte que les paysans étaient si acharnés contre les Suédois, qu'il était impossible de donner la vie à pas un.

Les envoyés de généraux ont apporté ici les articles de la confédération qu'ils ont faite avec l'armée et la noblesse pour le service du roi (1). Il est certain qu'elle contient beaucoup de choses qui en un autre temps ne seraient excusables; mais, comme ils l'ont faite encore dans l'absence du roi, tout ce qui y semble choquer le gouvernement passé sera renversé par le retour du roi; et il est trop apparent

(1) C'est l'acte de la fameuse confédération de Tychoftzé, signé le 29 décembre 1655, d'abord par les hetmans et quelques dignitaires de la République, et bientôt par les délégués de tous les palatinats. « Antequam igitur « rex Sueciæ, actu durus, fide levis, verbo inconstans Dominus, ulterius « regimen suum producat... ambitiosæ huic dominandi libidini, obsistendum « esse totis viribus duximus; præsertim dum Ser. Joannes Casimirus liberis « vocibus electus rex noster... paratus sit pro incolumitate patriæ cuivis discrimini regium caput objicere... His itaque permoti rationibus, connatum erga « reges nostros amorem et fidem gentis Polonæ resumendo... omni protec- « tioni memorati Caroli Sueciæ regis renuntiamus, acta ejus universa rescin- « dimus... ipsumque cum omnibus adhærentibus... hostes communis patriæ « declaramus... pro fide catholica, pro libertatibus convulsis, tam conjunctim « omnes, quam seorsim singuli, fide, honore, et conscientiis in eum hostem « agere, nos obstringimus. » — Voilà le fond de cet acte mémorable.

que les généraux et les autres n'ont agi de cette sorte que pour se faire valoir et obtenir plus facilement le pardon du passé, ce qu'on remarque assez bien de leurs lettres particulières et de l'ardeur qu'ils ont de venir trouver le roi. Je vois que l'un et l'autre auront assez d'amis pour se maintenir dans leurs charges. On avait voulu persuader au grand général que le roi avait disposé de sa charge en faveur de M. le maréchal; mais le roi l'a rassuré par une lettre de sa main, par le conseil du maréchal même. Ils ont reçu l'ordre de se trouver à Lanzut et d'y faire avancer l'armée. Le roi, en partant demain d'ici, s'y rendra aussi en deux jours (1).

L'armée de Woynilowicz, ou plutôt du palatin de Braslavie, car ils l'ont élu pour chef et il sera ici aujourd'hui, commence à nous joindre. Hier il partit lui-même avec 13 compagnies de cavalerie vers Sandecz, qu'on disait être assiégé par les Suédois; mais ce bruit s'évanouit, encore qu'il soit certain que ceux qui ont été devant Czenstochowa, que l'on croit ici libre, ont passé dans les montagnes, et il y a quelques jours qu'ils ont brûlé et saccagé une petite ville à trois lieues seulement de notre passage. Notre armée qui est ici, et avec les généraux, consiste en 91 compagnies dont la moindre est de 150 hommes, les Suédois ayant donné ordre de les faire toutes de 200 hommes. Elle croîtra toujours, et tous les jours on donne de nouvelles patentes. Celle du Chorongi doit être à présent bien petite;

(1) Cette lettre, quoiqu'elle porte la date de Glogow, paraît être plutôt un recueil des nouvelles reçues de la Pologne sous dates diverses. Ce qui est dit ici sur le départ du roi, confirme cette supposition. Elle est d'ailleurs écrite de la main d'un copiste.

nous en voyons arriver quantité de maîtres. Vilsecosqui en a détaché le régiment du roi, et Piascenski a passé un contrat pour en attirer le reste.

Nous avons un avis de Kamieniec que le khan a fait halte sans passer le Boristhène, et qu'il envoie au roi vingt mille hommes. Le général Duglas a été à Varsovie ; de là il écrit de vouloir passer à Lowicz. Cependant il a renvoyé Königsmark avec 600 chevaux à Sandomir, qui ont fait des cruautés inouies contre la noblesse et brûlé quantité de villages.

XXII

26 janvier 1656, Glogow

Position de l'Électeur. — L'Empereur et la France. — Persécution des religieux. Plan du changement de la constitution en Pologne. — Eclipse. — Nouvelles du roi. — Lettre italienne. — Nullité de l'acte de Kieydany. — La Gazette de France mal informée. — Des Suédois blessés arrivent à Cracovie. — Le roi à Lanzut. — Protestation de Chmielnicki. — Sa femme reçoit une bague de la reine. — Destruction de Visnicz. — L'armée de Lithuanie. — Mort de Janus Radziwill. — Piotrowicz amène les Tartares. — Boguslas Radziwill. — Expédition de Woynilowicz. — Il donne une vive alerte aux Suédois à Cracovie.

Je reçois deux de vos lettres ensemble, qui sont du 17 et 24, où vous me marquez avoir assez mauvaise opinion de nos affaires, et avec raison ; vous jugez bien encore des nécessités de M. l'électeur de Brandebourg, qui a trop connivé. On m'écrit de Prusse, qu'il a bon courage et ne manque pas de résolution, mais qu'il a dans son conseil des pensionnaires de Suède, qui brouillent son esprit à chaque bout de champ, et qui sont gens d'esprit. On nous dit qu'il traite maintenant, mais lentement, depuis qu'il a su le dé-

part du roi de ce lieu-ci; et les Suédois qui le tenaient à la gorge par leurs propositions, les ont, pour la même raison, entièrement modifiées; vous en saurez mieux la vérité par M. de Wiquefort. Les 200,000 écus, arrêtés par M. l'Électeur, n'allaient pas pour le roi de Suède; mais le général Radziwill, qui n'est plus guère considéré des Suédois, les prétendait mettre à couvert.

Je crois vous avoir dit par ma dernière, que l'empereur avait refusé de donner secours à M. l'Électeur. A Vienne, ils font semblant de croire qu'il s'entend avec les Suédois. L'empereur prépare une solennelle ambassade pour envoyer en France, en suite du courrier dont vous me parlez, qui est revenu et se loue fort du traitement qu'il a reçu, et surtout des 200 louis qu'on lui a donnés. Jamais cour n'a été mercenaire comme celle-là.

La ligue dont vous me dites que vous avez des avis, n'est qu'une chimère.

Je crois vous avoir écrit de la mort du P. Jésuite qui fut condamné à être pendu; mais les Suédois ont bien fait mourir d'autres religieux depuis, et en font mourir tous les jours sans condamnation. Pour mes papiers, on me dit qu'ils sont encore en un lieu où les Suédois n'ont pas été; je ne me consolerais pas de leur perte.

Tous nos sénateurs et toute notre noblesse sont d'accord de changer leur gouvernement. Il ne doit plus y avoir de Diète, au moins qu'une, pour donner plus de force à la loi. L'ordre qu'on appelle équestre ne pourra que représenter; le roi gouvernera avec le sénat; il fera toujours qui lui plaira sénateur, et sa voix en vaudra douze. Il sera absolu, comme il était pour la distribution de toutes les grâ-

ces; mais seulement aux choses de la guerre, et pour les nécessités de l'Etat, on prendra en cas de besoin le nombre de voix. Voilà ce qu'on propose de faire; et après, je vous assure que la Pologne sera un des plus puissants royaumes de l'Europe.

Je vous écris ceci durant l'éclipse de soleil; le ciel a été si obscur hier et aujourd'hui, qu'on ne peut pas même connaître s'il y a un soleil au ciel.

Il nous arrive maintenant deux paquets du roi, l'un du 17, l'autre du 20 décembre. Dans l'un, on nous dit que le roi de Suède a fait emprisonner le général Radziwill, de crainte qu'il ne se remît dans l'obéissance du roi, à cause des mauvais traitements qu'il a reçus; il est certain que le prince Boguslas est tombé malade en Prusse pour celui qu'il y a reçu à son arrivée de ce roi, et je ne doute point qu'aussitôt qu'il y verra jour, il ne quitte ce mauvais parti. Vous verrez le reste de nos nouvelles dans la feuille que je vous envoie.

Je commencerai à vous raconter les nouvelles que nous avons reçues cette semaine par une lettre écrite du Palatinat de Siradic à la reine, datée du 22 de ce mois, et je la rapporterai dans le mauvais italien de celui qui l'a écrite.

« Dopo che il starosta Babimoski si fù ritirato dalla città « di Vielonia, li Suedesi vi entrarono et ammazarono tutti « quelli che li capitarono alle mani; ammazarono a segno, « che manco li cani lasciarono vivi; la città di Krepicz mag- « gior parte abbruciarono; come anchor a torno castello di « Vielonia, tutte case mandarono a fuoco e fiamma. A Klo- « busko, ammazarono alcuni cittadini; il convento, e mo- « nastero hanno spogliato; due religiosi ammazarono, e « uno fecero prigione. La nobiltà a torno Czenstochowa pi-

« gliano forzatamente, e simile dicono facino a torno a Cra-
« covia, è li ammazano o li tengono tanto nascosti in pri-
« gione, che di essi dove siano, non si puo havere alcuna
« certezza; e questo dico che lo fanno a quelli ch' han
« preso la loro parte. Il monastero di Monte Chiaro a
« Czenstochowa si spaventò tanto maggiormente, cono-
« scendo progressi hoggi giorno di Suedesi più tirannichi
« di prima. Li montagnari o Gorali in più truppe per Slesia
« vicina a li confini di Polonia salvi a casa loro ritorna-
« rono; però con perdite di alquanti di loro senza che li
« habbino seguitati per paura li Suedesi. Come si sparse
« in più luoghi affermano alcuni passagieri che sua Mtà
« Sma di Polonia giunse a Visnicz con 10 milla Tartari, 15
« milla di infanteria di più nationi; li Generali poi del
« regno fra soldatescha e nobiltà in 15 milla in circa; Ko-
« saki soli otto milla, si ritrovanno tutti congiunti appresso
« S. M. Serma havendo sudetti Generali del regno man-
« dati suoi ambasciatori al Rè di Suetia dichiarandosi, non
« volerli più obedire, manco prestargli alcuno servitio,
« poi che nelle promesse e submissioni fattelli tottalmente
« mancò havendosi obligato li Moscoviti e Kosaki a scac-
« ciare del regno, in vece di tal effetuatione, lo spoglia
« tutto intrando di più nella Prussia, sachegiando essa,
« ruinando per tutto le chiese, trattando tiranicamente li
« ecclesiastici e tutta la nobiltà. »

La ville de Thorn qui est bonne et forte, et que le roi de Suède n'eût jamais assiégée si elle se fût voulu défendre, parce qu'elle aurait ruiné une armée plus forte que la sienne, ne s'est rendue qu'avec la capitulation que tous ses priviléges lui seraient conservés, pour en jouir sous le

roi de Suède, comme ils avaient toujours fait sous ceux de Pologne, ce que le roi signa et scella de son sceau; mais depuis qu'il a eu Elbing il se moquait de son seing et de son sceau. Encore faut-il que je vous dise quelque chose sur un acte d'hommage rendu par la noblesse et les Etats du Grand Duché de Lithuanie à sa majesté suédoise; c'est ainsi que l'imprimé qu'on nous envoie de France est intitulé (1). Ceux qui voudront être détrompés de cette bagatelle, n'ont qu'à lire dans *Avvisi* comme on se gouverne en une telle rencontre en ce pays-ci, et puis considérer ce prétendu acte d'hommage, qui tout au moins devait être signé et scellé du sceau de ce Grand Duché, et ni l'un ni l'autre des chanceliers ne s'y est trouvé, ni pas un des autres officiers. Le seul général, Janus de Radziwill, l'a fait avec ses adhérents de la religion protestante; et pour preuve que ce n'est qu'une bagatelle, c'est que les Moscovites tiennent quasi tout le pays, et que la noblesse les aimerait mieux que les Suédois, si elle avait à se donner à quelqu'un, parce qu'ils ne sont pas si tyrans. Le général Radziwill l'a fait; et de tous les officiers qu'il y a attirés il n'y a eu que le notaire de l'armée, qui est neveu du vice chancelier Sapieha, qui pour cette action-là l'a désavoué publiquement pour son parent et incapable de sa succession qui est de 800,000 livres de rente. Mais pour montrer la fausseté de cet hommage, c'est que l'armée de Lithuanie a envoyé demander les ordres à son roi légitime, après avoir obtenu une victoire considérable sur les Moscovites, et a, comme j'ai dit dans mes dernières, renouvelé son serment

(1) C'est l'acte de Kieydany dont il est question dans la lettre VII.

de fidélité au roi, non pas sur les saints Evangiles, mais devant le Saint-Sacrement pour être plus authentique. Et pour les articles de la reddition de Cracovie, il est honteux au roi de Suéde qu'ils soient vus; puisqu'il a moins gardé sa parole pour leur égard, que n'a fait le khan des Tartares en pareille occasion; ce que vous avez pu remarquer par mes précédentes, où je vous ai toujours dit la vérité. La Gazette ment encore quand elle dit que les Suédois ont poursuivi les Polonais, parce qu'ils emportaient les meubles des Juifs; puisque les Suédois accordèrent, et en cela ont tenu leur parole, un bon quartier aux 2,000 Polonais sortis de Cracovie pour s'y rafraîchir, où ils les ont laissés en paix tout le temps porté par le traité. Mais qui ne veut écouter qu'une partie, et celle encore qui ne subsiste dans les pays étrangers que sur la réputation qu'elle se donne elle même, on ne peut être bien instruit de la vérité. On m'écrit de Freistad, du 22 de ce mois, que le jeudi précédent, qui était le 20, sur les deux heures après midi, on avait vu arriver en foule à Cracovie quantité de Suédois blessés, et que ceux de la ville en prenaient l'épouvante; ce qui fit que l'on en ferma aussi toutes les portes, laissant plusieurs de ces blessés dehors, afin que le peuple ne les vît pas, de peur qu'il ne conçût quelque espérance de sa liberté pour nos avantages. On ne peut juger d'où pouvaient venir ces Suédois blessés, si ce n'est de Visnicz, dont les nôtres les pourraient avoir chassés. La même lettre nous dit que le roi était fort désiré à Léopol, et que tout ce peuple priait le roi d'y aller; leur fidélité éprouvée contre les Kozaks et les Moscovites et les Suédois, mériterait que sa Majesté les eût consolés de sa présence; mais il se contentera de les couvrir de

son armée et s'appliquera à des choses plus importantes. — En ce même temps que j'ai voulu fermer le paquet arrive un courrier du roi à la reine. Les lettres sont du 20 de ce mois, ce qui nous fait connaître par le numéro, que deux autres paquets sont perdus ou égarés. Ces lettres-ci nous apprennent que le roi était à Lanzut où il y a fort bonne forteresse, où les Suédois n'ont pu entrer ; que tous les gens de guerre qui avaient pris le parti des Suédois le quittent et se hâtent à qui arrivera le premier auprès du roi, le premier faisant reproche aux autres; et sans la présence du roi, il en serait arrivé beaucoup de querelle.

Le sieur Lubowiecki, que le roi avait envoyé aux Kozaks, en était de retour et racontait merveille de Chmielnicki, qui jurait d'être toute sa vie fidèle au roi, et qu'il mourrait, ou le remettrait glorieusement sur son trône. Ledit Lubowiecki qui avait porté un diamant en bague de la part de la reine à la femme de Chmielnicki, ajoute que cette femme était à demi-folle de la joie qu'elle avait de cette grâce, et que même elle en jeta des larmes, demandant à celui qui le lui donnait, s'il était bien vrai que la reine le lui envoyait, et enfin en quel doigt elle le portait, pour le porter toute sa vie dans le semblable. Chmielnicki doit venir au plus tôt trouver le roi avec 20,000 Kozaks, outre les 8,000 qui ont été conduits par le palatin de Braslaw.

Les Suédois ayant reconnu qu'ils ne pouvaient pas conserver Visnicz ont mis le feu à cette belle maison-là, et l'ont réduite en cendres; on ne sait si le couvent des Pères Carmes, qui était dans la fortification, s'en sera sauvé; c'était une des plus jolies églises qui fût en Europe, bâtie par le palatin de Cracovie, père du grand maréchal Lubomirski.

Un officier flamand de la garnison suédoise de Cracovie était venu trouver le roi pour communiquer en secret quelque chose d'importance; on dit qu'il se coupait fort dans les questions qu'on lui faisait. Par le prochain ordinaire, nous saurons ce qu'il a voulu dire.

Les députés de l'armée de Lithuanie disent qu'elle est auprès de Brzesc, attendant les ordres du roi, pour le venir joindre ou aller en Prusse donner secours à l'Electeur s'il en a besoin. Les mêmes députés racontent la mort du grand général de Lithuanie, le duc Janus Radziwill, arrivée à Tikotzin, de rage, disent-ils, de se voir si peu considéré des Suédois, après les grands services qu'il leur a rendus en ruinant comme il a fait notre armée et nos affaires de Lithuanie, en y donnant l'entrée aux Moscovites et aux Suédois, comme le palatin de Posnanie l'avait donnée par la grande Pologne. En voilà déjà deux de morts de ceux qui avaient trahi le roi et leur patrie. Mais pour reprendre le général Radziwill, on dit que dans les angoisses de sa mort, il se fit porter à une fenêtre, où après avoir appelé à haute voix le diable, il dit comme parlant de lui, qu'il lui donnerait bien encore des affaires. Son esprit et sa colère, car il n'en sortait point, s'étant apaisés, il demanda un ministre, mais comme on n'en trouva pas là un tout prêt, il demanda ensuite, avec toutes les instances possibles, un prêtre catholique, disant qu'il ne voulait pas mourir traître; mais n'en pouvant avoir, quelque instance qu'il fît pour cela, il rendit enfin l'esprit. Cette grande ferveur qu'il a témoignée à sa mort pour avoir un prêtre catholique, a fait que cinq de ses domestiques en ont aussitôt pris la religion, dont son secrétaire en est un.

Après sa mort, on ouvrit son corps, ses intestins se sont trouvés tout noirs et son cœur de même, et d'une grosseur extraordinaire.

On a écrit de Léopol que Piotrowicz, que le roi avait envoyé après le khan en suite de M. Szumowski, envoyait de Valachie un Arménien, qui apportait avis au roi que ledit Piotrowicz revenait avec 30,000 Tartares que le khan envoyait; qu'il promettait de venir lui-même au printemps, s'il était nécessaire (1). On nous assure que le prince Boguslas de Radziwill n'a pas été fort bien vu du roi de Suède; qu'il a été trouver en Prusse avec ses troupes, dont ce prince a conçu un si grand dépit qu'il en est tombé malade.

J'ouvre ce paquet, pour vous expliquer la nouvelle que je vous ai dite des Suédois blessés, qu'on avait vus rentrer dans Cracovie. Voici comment on en écrit tout présentement : Le roi ayant envoyé M. Woynilowicz, avec 3,000 hommes attaquer le château de Wisnicz, trouva la place bien pourvue de gens de guerre, ce qui l'obligea de se tourner vers Bochnia, où il tailla en pièces la garnison suédoise qui gardait les salines, et là ayant été informé de l'état et des forces de Wisnicz, et ayant été renforcé de quelque infanterie, y est retourné ; les Suédois qui en prirent l'épouvante, voyant qu'il ne leur venait aucun secours de Cracovie, mirent le feu dans la place et l'abandonnèrent. Woynilowicz les poursuivit et les attrapa

(1) La diète de 1661 a conféré le droit de noblesse aux frères Zacharie et Christophe Piotrowicz, en récompense des services rendus à la République, et à la recommandation que Georges Chmielnicki, hetman de Kozaks zaporogiens et le khan de la Crimée, avaient transmise en leur faveur. Voyez *Volumina Legum*, t. IV, p. 767.

à la rencontre qu'il faisait d'un secours qui leur venait de Cracovie, il chargea les deux partis et les mit en fuite; ceux qui purent se sauver furent les blessés qui en portèrent la nouvelle à Cracovie, qui en fit fermer ler portes. Woynilowicz est ensuite allé chercher Forghel qui rôde vers les montagnes de Cracovie.

Tout maintenant, il nous arrive nouvelle que neuf compagnies de la cavalerie, s'étaient détachées de l'armée du roi de Suède pour venir joindre le roi, que le comte Magnus de la Gardie les avait suivies pour les tailler en pièces, mais qu'il n'avait pu les rattraper, parce qu'elles étaient fort bien montées; que dans leurs marches, tant de gens s'étaient joints à eux, qu'ils faisaient maintenant un corps d'armée de plus de 3,000 hommes bien animés contre le tyran, c'est ainsi qu'ils qualifient le roi de Suède, de la domination violente duquel tout le monde est soûl.

Dieu nous aide, et nous envoie toujours de bonnes nouvelles. Une lettre du 22 de ce mois, d'auprès de Cracovie, nous dit maintenant que Woynilowicz s'étant renforcé de 4,000 paysans, qui s'étaient joints à ses troupes, s'était approché de Cracovie, et qu'il avait fait rencontre de 700 chevaux suédois qu'on avait fait sortir de Cracovie, pour aller au secours de ceux qui étaient sortis de Visnicz, et qui avaient été défaits; que de ces 700, pas un seul n'était retourné à Cracovie pour dire des nouvelles; ce qui avait obligé Wirtemberg d'envoyer une seconde troupe de 300, de quelle pas un non plus n'était revenu; il en envoya 30 seulement, avec défense de combattre, mais seulement d'apprendre des nouvelles et de lui en venir dire. De ces 30, 5 ou 6 seulement sont revenus tout blessés à Cracovie,

sans que nous sachions ce qu'ils ont rapporté à leur commandant; mais il est vrai que cette nuit-là, les Suédois tirèrent incessamment tant le canon que la mousqueterie, sans savoir si quelqu'un était devant la place ou non; mais par la crainte qu'ils avaient d'être surpris et pour faire connaître qu'ils ne dormaient pas. Voilà ce qu'on nous écrit.

XXIII

2 février 1656, Glogow.

La France et la Suède. — L'empereur ordonne l'extradition des Polonais aux Suédois. — L'électeur traite avec le roi de Suède. — Jalousie entre les sénateurs.

Pour répondre à votre lettre du 31 décembre que je reçus en fermant mon dernier paquet, je vous dirai qu'on ne s'est pas servi des P. P. jésuites, pour les envoyer à l'ambassade des Electeurs par politique, comme Ferdinand et Isabelle, mais parce qu'eux l'ont voulu, et qu'ils sont puissants auprès du prince. Jusqu'à cette heure toutes les négociations n'ont rien produit. Je ne sais si c'est que ceux de ce pays-ci, ne sont pas de la trempe de ceux de France, ou si c'est un malheur particulier. On m'écrit de Rome qu'ils sont merveilleusement bien dans l'esprit du pape, et, quasi tout-puissants auprès de lui.

Je ne sais si M. d'Avaugour a eu ordre de proposer au roi de Suède quelque accommodement, mais nous savons bien qu'il ne l'a pas encore fait, et je ne crois pas qu'il le fasse, que lorsqu'il verra que le roi de Suède perdra ses avantages; au moins nous y attendons-nous bien, parce que si nous

avions défait les Suédois, l'empereur pourrait employer ses armes où il lui plairait, et pour cela la France voudra toujours maintenir les Suédois; mais elle ne prend pas garde que si le roi de Suède demeure dans ses avantages, qu'il aura besoin de l'empereur pour se maintenir et qu'il s'accordera assurément avec lui; et déjà on a quelques soupçons qu'ils s'entendent pour notre dommage, et nous sommes si enragés contre l'empereur, que nous nous liguerions avec tout le monde pour lui faire la guerre. Les officiers de l'empereur, ont eu l'ordre de rendre aux Suédois, ceux des Polonais réfugiés en Silésie qu'ils demanderaient, et dernièrement le duc de Brieg en livra 60, que les Suédois égorgèrent tous à la frontière de la Pologne. La reine en a fait de grandes plaintes mais on ne répond pas. Enfin nous ne sommes pas traités ici fort civilement. Nous voyons bien qu'on ne cherche qu'à nous amuser de ce côté-là.

Des lettres que j'ai reçues de Prusse du 18 janvier, m'apportent le traité fait par M. l'Electeur avec le roi de Suède; il est vrai qu'il n'était pas encore juré. Je ne sais si M. d'Avaugour y avait travaillé, mais son secrétaire avait été auprès de S. A. Electorale, et puis avait pris la poste pour aller en France, encore que je ne doute pas que M. Wiquefort n'ait ces articles, je ne laisse pas de vous les envoyer à tous hasards.

Si vous voulez une correspondance à Breslau, je vous donnerai celle du baron de Jaroschin, conseiller impérial en la chambre de Silésie à Breslau, il est voisin de Mlle Maria Cunitia, de laquelle je vous dirai des nouvelles si elle me veut répondre.

Si c'est une chose qui se peut voir que l'écrit de M. de

Wickefort a donné à M. le cardinal, vous m'obligeriez de m'en envoyer une copie pour la faire voir à la reine.

On nous assure que les Moscovites ont assiégé Dinabourg sur les Suédois; si cela était vrai, nous serions mieux sur nos pieds que jamais.

Les esprits de nos sénateurs ne sont pas encore bien unis, il y a une grande jalousie et de grandes prétentions entre ceux qui les premiers sont venus trouver le roi et les derniers qui y arrivent; cela brouille parce que l'envie naît entre eux.

On m'écrit une nouvelle curieuse de Venise, que pour ne pas oublier j'entrelacerai dans les nôtres, c'est la mort d'un homme arrivée à l'âge de 118 ans 7 mois et quelques jours. « Prosperoso che faceva gli affari di sua casa, e di buona memoria, nè si conosceva in lui altro diffeto di vecchiaja che un gusto di scherzare con suoi trinipoti, co'quali fanciuleggiava talvolta. Ammalato, confessato communicato ed unto della estrema, il piovano gli disse che stasse allegro perchè non sarebbe altro, ed ei rispose non sono cose da dire a chi ha 119 anni ora mai. L'ultima sera cenò con il solito gusto, nè passò la mezza note che obdormivit in Domino. » Il n'a été que quatre jours malade et est mort sans douleur, c'est-à-dire quand l'huile a manqué la lampe s'est éteinte. J'ai remarqué que 17 fois 7 font 119, qui était une année climacterique pour lui.

Je reçois une lettre de Breslau du baron de Jaroschin du 2 de ce mois, qui me dit que le traité entre M. l'Electeur et le roi de Suède était rompu, et que l'ambassadeur de l'empereur l'écrivait ainsi.

Nous n'avons point de courrier du roi bien que nous

en espérions aujourd'hui. Le grand dégel qu'il a fait ici aura gâté les chemins et l'aura retardé.

XXIV

3 février 1656, Glogow.

Cruauté envers les moines d'Oliva. — Le roi de Suède marche sur Königsberg. — Repoussé, il s'en excuse. — Il traite avec l'Électeur. — Wrzeszowicz et Czenstochowa.

On nous écrit de Prusse, que les Suédois se sont rendus maîtres de l'abbaye de l'Oliva, qui n'est qu'à une lieue de Dantzig sur le bord de la mer; elle est dépendante de Clervaux. Ils ont enfermé tous les religieux dans une étuve, qu'ils font continuellement chauffer, ne leur donnant que fort peu à boire et rien que des harengs salés à manger, pour les obliger à payer 10,898 rixdalles, à quoi ils les ont taxés, et qu'ils ne peuvent jamais donner. Ceux de Dantzig, bien que de la religion contraire, en écrivent avec pitié et compassion. Il n'est pas qu'on n'ait écrit à Paris, qu'après que le roi de Suède eût été huit jours à se morfondre devant Königsberg, et que dans plusieurs petites escarmouches il avait toujours eu du pire, il feignit de ne pas savoir qu'il était là et envoya le comte de Schlippenback à M. l'Electeur, pour lui faire excuse de ce qu'il était venu devant le lieu de sa résidence à l'imprevue, et que c'était la faute de son général quartier-maître et de ses guides, qui n'étaient pas bien informés de la situation de la ville et du pays; qu'il priait aussi S. A. Electorale d'être le parrain de son fils, et durant ce compliment, il se retira à

quatre lieues de Königsberg. Jugez s'il vous plaît de l'innocence du roi de Suède, qui combat huit jours devant une place et ne s'aperçoit pas à qui elle est, ni quelle elle est, que lorsqu'il connaît qu'il n'y fera rien. Ensuite il y envoya Oxenstiern, pour traiter un accord, mais ses demandes étaient si hautes que tout allait se rompre quand le roi de Suède apprit que celui de Pologne était rentré dans le royaume et que déjà il avait une puissante armée; cela l'obligea à se relâcher de tout. On demeura donc d'accord de tous les points, hormis de celui de la Prusse Royale, que l'Electeur voulait qu'elle entrât dans son traité et le Suédois ne le voulait pas. Nous attendons de savoir ce qui aura été conclu; le roi de Suède veut faire faire le procès au comte Wrzesczowicz, disant qu'il a assiégé Czenstochowa sans ordre. Ce prince ne s'en avisa qu'après que Wrzesczowicz en trente-neuf jours de siége formé, n'a pu prendre la place, bien qu'il n'y eût dedans que des moines et 200 paysans.

XXV

10 février, Glogow.

Nouvelle d'un accord entre l'Électeur et les Suédois. — Noble résolution de Dantzig. — Mort de Sapièha. — Pac. — Réception des généraux par le roi. — Przyjemski à Zamosc, son retour au roi. — L'armée passe la Vistule. — Grzybowski, agent suédois. — Wiszniowiecki abandonne le roi de Suède.

Nous avons appris cette semaine contre notre attente que l'Electeur de Brandebourg, s'était accommodé avec les Suédois dans un temps que le roi avait déjà fait passer la Vistule à une partie de son armée pour marcher à son

secours. La ville de Dantzig, qui n'est pas si puissante que l'Electeur, a renouvelé ses protestations de fidélité, et les magistrats ont fait jurer de nouveau tous les habitants de ne reconnaître point d'autre roi, que Jean-Casimir; ils ont ensuite brûlé plus de 2,000 maisons, dont leurs faubourgs étaient composés; résolus de périr plutôt que de fléchir sous l'injuste tyrannie du roi de Suède. Deux cents chevaux qui étaient auprès du général Janus de Radziwill, qui s'est repenti hautement à la mort, d'avoir trahi son roi, qui a demandé un prêtre catholique qu'il ne put avoir, et est enfin mort dans la rage du désespoir d'être cause de tant de maux, sont passés dans notre armée de Lithuanie, qui est toujours commandée par le palatin de Witebsk. Le vice-chancelier Sapieha est aussi mort en Lithuanie dans la fidélité qu'il devait à son prince, dont il ne s'est jamais départi. M. Pac, Chorongi de Lithuanie, aura sa charge; il a épousé Mlle de Mailly, que la reine emmena de France lorsqu'elle vint en Pologne. Les généraux polonais arrivèrent auprès du roi le 21 janvier avec le reste de l'armée; ils entrèrent dans une salle, où Sa Majesté les attendait, avec quantité de *towaris*; (1) ils s'en approchèrent les yeux baissés, peut-être honteux du passé, et lui baisèrent la main. Sa Majesté les embrassa avec un visage gai et résolu. Au sortir de là, ils entrèrent dans une autre salle, où le grand maréchal les traita magnifiquement parce qu'ils étaient chez lui. Dans le temps de ce banquet, il arriva des députés de quelques troupes, qui avaient encore abandonné le roi de Suède, et qui venaient se joindre à notre armée. Le 23 on

(1) Les soldats dans la cavalerie polonaise, toute composée de nobles, étaient appelés *Towaris*, c'est-à-dire compagnons, *comites* de leurs généraux.

fit marcher l'armée pour passer la Vistule. Le grand général et M. Czarnecki, la commanderont; le petit général et le palatin de Czernihow vont cependant chez les Kozaks pour affermir et signer le traité. Cependant Chmielnicki a envoyé son serment par écrit, qu'il doit venir faire à Léopol; il envoie encore 6,000 hommes, en attendant le printemps qu'il viendra avec le reste. On avait dit que le colonel Priemski était allé à Zamosc pour faire rendre cette place-là qui est bien fortifiée au roi de Suède, mais le prince à qui elle est, s'est moqué de lui et lui a conseillé et à M. *Conarij* qui était avec lui, de venir se jeter aux pieds du roi; ce qu'ils ont fait et sont maintenant auprès de Sa Majesté.

Le 23 de janvier une partie de notre armée passa la Vistule au dessus de Sandomir, le reste avec le grand général suivait, lequel après ce passage doit revenir auprès du roi et M. Czarnecki demeurera seul pour la commander.

Nos coureurs ont pris, proche de notre camp, le sieur Gribowski sur lequel on a trouvé des lettres du roi de Suède, pour nos généraux, afin de les induire à reprendre son parti. Il en avait aussi pour le khan et pour Chmielnicki, chez lesquels il devait passer ensuite, on dit qu'il sera pour le moins pendu, s'il ne se sauve en prouvant ce qu'il assure qui est, qu'il venait trouver le roi pour lui rendre ces lettres, et lui dire ensuite des choses de très grande importance. Le prince Demetrius Wisniowiecki a envoyé un de ses gentilshommes au roi pour faire savoir à Sa Majesté qu'il avait abandonné avec ses troupes le roi de Suède.

XXVI

10 février 1656, Glogow.

Thorn, Elbing, Marienbourg, Puck. — Chiaous pris par les Suédois. — Chmielnicki promet au Khan de secourir le roi. — Reproches aux ministres de France, qui paient un subside à l'envahisseur de la Pologne. — L'alliance de l'Électeur avec les Suédois. — Manque de chefs. — Insinuation aux princes français. — Vers latins.

Je m'étonne de ce que M. de Wiquefort soit si mal averti des affaires de Prusse. Nous savions, dès la prise de Thorn, que Elbing se perdrait, mais nous ne pouvions pas donner remède. Ils n'ont pas voulu se défendre, de peur qu'on ne ruinât leur faubourg, et n'ont pas tiré un seul coup de mousquet, bien que ce soit une bonne forteresse et bien meilleure que Marienbourg et Puck, qui se défendent et que je ne crois pas que les Suédois puissent prendre, ne s'arrêtant qu'aux places qui ne se défendent pas. Le roi de Suède ne saurait que faire d'Elbing sans Marienbourg.

Je crois vous avoir dit que les Suédois avaient pris un chiaous, que le grand seigneur envoyait au roi de Pologne et l'avaient conduit à celui de Suède; c'est ce qui aura produit la nouvelle que vous me mandez et qui n'est pas vraie, que ce chiaous fût envoyé à celui de Suède pour lui dire de quitter la Pologne (1). Quant à Chmielnicki, je crois

(1) Ce chiaous, Moustafa Aga, tombé entre les mains des Suédois, déclara, en diplomate consommé, qu'étant envoyé *au roi de Pologne*, il était tout prêt à se rendre vers celui qui l'était *de facto*, et lui proposer, au nom de son maître, une alliance contre les Moscovites. Et en effet, il fut reçu en audience publique par le roi de Suède, à Soldau; mais, outre cette vaine cérémonie, sa mission n'a pas eu d'autre résultat.

vous avoir dit l'accord qu'il fit avec le Khan pour n'être pas taillé en pièces lorsqu'il fut enfermé des Tartares, qui fut de reconnaître, d'obéir et secourir son roi. Je ne crois pas que les offices du nonce en France, produisent rien de bon pour nous; puisque nous savons qu'outre le buffet de vermeil doré, la France envoie encore au roi de Suède 650,000 livres d'argent comptant (1). On peut dire que ses ministres sont bien éloignés du zèle de ceux qui faisaient des croisades pour aller défendre la religion catholique, opprimée en Orient, puisque ceux-ci en donnent pour l'opprimer, sans qu'ils aient seulement un prétexte de se plaindre de la Pologne.

Il nous est arrivé nouvelle, que M. l'Électeur s'est accommodé avec les Suédois, dans un temps où les Hollandais lui promettaient un puissant secours au mois de mars, que le Protecteur s'était déclaré à l'ambassadeur de Suède le vouloir secourir, et qu'il avait avis que l'armée de Pologne marchait à son secours du côté de la Prusse. On nous a toujours opiniâtré de Vienne, qu'il s'entendait avec les Suédois. Sans cet accommodement, les Suédois étaient absolument perdus; ils lui ont donné l'évêché de Varmie. Je ne vous dis pas le reste, ne doutant pas que M. de Wicquefort ne vous en ait déjà fait voir les articles. On dit que tout son conseil était gagné du roi de Suède. Dantzick, Putzk et Marienbourg promettent de mieux faire, et de se défendre jusqu'à l'extrémité. Je ne sais si notre armée qui a déjà passé la Vistule

(1) Pierre Chanut, résident de France à La Haye, niait ce fait... toutes les fois qu'on y recevait des nouvelles défavorables aux Suédois. La ville de Paris témoignait, à cette époque aussi, sa sympathie pour la Pologne, au moyen des affiches. « Parisiis ad omnes platearum angulos schedulæ affixæ fuerant : *Ni Poloniæ subveniatur religionem catholicam ibi pessum ituram.*

continuera son chemin après cet accord. On m'écrit de notre camp que les Polonais sont si piqués contre les *Tedeschi* de ce que, contre leur intérêt même, ils nous ont refusé secours, qu'ils seraient tout disposés à leur faire la guerre, s'ils n'en avaient une sur les bras qu'il faut vider auparavant.

Toutes nos ouailles se réduisent auprès du pasteur; et si notre conduite était un peu meilleure, nous aurions déjà Cracovie. Les Suédois qui étaient dedans, y étaient même disposés, si chaudement on les eût attaqués. Mais nous n'avons point de chefs; si nous en avions d'aussi bons que les Suédois, ils seraient perdus, car nous avons plus de force qu'eux. Je vous assure que jamais prince courageux et prudent n'a trouvé une plus belle occasion de se faire grand, que celle de venir servir en Pologne pour se captiver l'amitié des peuples et s'acquérir par ce moyen une succession qui peut satisfaire le plus ambitieux de tous les hommes; parce que, s'il est prudent et courageux, la porte lui est par là ouverte à toutes sortes de conquêtes; et la Pologne bien gouvernée est un des plus puissants royaumes du monde.

Une lettre du 14, m'arrive où sont les vers de Monmor; je vous en envoie d'autres, faits en ce pays-ci.

Jupiter robur et fortitudinem . . .	Gedano conferto,
Suecorum agmini dato.	Terrorem, fulmina, minas,
Plutonis facem infernalem. . . .	Suecis præfer,
Confer Gedano undique	Fortuna victorias
Annihila Mars strenue, ...	Suecorum facta et arma
Gedanum toto orbe.	Honore et victoriis illustra
Neptunus exterminet.	Suecorum consilia
Urbis navigationes.	Feliciter semper currant

Cœlum ruinet.	Succorum auxilia et successus
Gedanensium heroës.	Comitetur fortuna atque victoria (1).

XXVII

17 février 1656, Glogowa,

L'archiduc Léopold. — L'argenterie des couvents. — Remarque sur la reine Christine. — Le roi à Léopol. — Nouvelles de l'armée. — Koniecpolski.

Quand je n'aurais point d'autres affaires qu'à répondre aux lettres de France, je ne le pourrais faire que huit jours après les avoir reçues, parce qu'elles ne nous arrivent ici que dans le moment qu'il faut en envoyer la réponse, et je m'imagine qu'en fermant celle-ci il m'en arrivera une autre de vous.

Je vous ai dit que j'avais reçu le paquet qui était demeuré en arrière, et il ne me manque aucune de toutes celles dont vous m'avez favorisé depuis mon départ de Paris.

Je doute que ce soit à Vienne qu'on ait la curiosité de voir nos lettres ; il me semble qu'ils ne sont pas assez curieux ; mais je croirais que ce pourrait être à Anvers, parce que les Espagnols voudraient bien s'intriguer dans nos affaires, comme, je m'imagine, ils nous voudraient donner l'archiduc Léopold d'Inspruck pour successeur ; mais nous n'en voulons point. On presse pourtant sans effet.

L'on écrit que les Électeurs « vogliono tenere un congresso » à Erfurt sans qu'à Vienne on pénètre leur dessein. Ils n'ont point fait instance que l'empereur y envoyât ses députés.

(1) Ces vers expriment une imprécation, qui peut être dirigée ou contre le Dantzickois ou contre les Suédois, d'après les deux manières de les lire.

Le roi de Suède n'a point encore donné d'audience à l'envoyé de l'empereur depuis le temps qu'il est à le suivre. Nous sommes comme assurés des Kozaks et des Tartares, s'ils ne manquaient à leur parole, pour ce printemps qui se fait déjà sentir ici, n'y ayant plus ni glace ni neige.

Il est venu un ordre du pape à tous nos religieux que, sous peine d'excommunication, ils donnent leur argenterie; les Jésuites ont demandé d'être les premiers à donner la leur, puisqu'on ne peut plus reculer.

On nous écrit de Rome, où j'ai envoyé les vers de M. de Monmor, que la reine Christine n'a rien opéré contre le roi de Portugal, bien qu'elle s'y soit fortement employée. Et, pour revenir aux susdits vers, j'en ai déjà distribué plus de trente copies qu'on envoie de tous les côtés. Je les ai envoyés au nonce, avec cette thèse qu'on veut censurer en Sorbonne, pour voir ce qu'il m'en dira.

Un ami m'écrit de Venise en ces termes : « Quella Roma che si professa il paragone per conoscere al tocco il metallo d'ogni genio che vi pratica, digià commincia a dire che la regina Christina non è di buon metallo d'ingegno mentre che troppo ne professa; la pietà di lasciar un regno per acquistarsi quello del cielo è detto in lei un sofistico chimico per non dire chimerico; perche contro la natura abomina il congresso d'ogni dama, e si va inoltrando fin nelle celle de' frati, non che ne' publici studj; non è chi non creda che nel troppo sapere deliri in materia di stato, di natura e di religione ancora, etc. » Ce qui m'a fait ressouvenir que, me parlant d'elle, vous me dites une fois « ch' era bello il filosofare in porpora. » Celui qui m'écrit de Venise est le comte Bisaccioni « che non manca mai una settimana. »

Je me viens d'apercevoir d'une autre copie du tombeau de M. de Radziwill, que celle que je vous ai envoyée; elle pourrait bien être aussi pleine de fautes que celle-ci, que le copiste y a introduites.

Le courrier de notre armée n'est point encore arrivé. Nous avons bien des lettres du roi du 1er de ce mois, mais il y avait trois jours qu'il s'en était séparé pour aller à Sambor et de là à Léopol, pour donner chaleur à la marche des Tartares et des Kozaks. Cependant notre armée s'était séparée en deux et avait donné lieu à la noblesse de Sandomir de s'assembler à Opatow. Le grand maréchal, d'autre côté, s'avançait vers la frontière de Silésie pour nous en ouvrir le passage. L'armée de Lithuanie a ordre de tailler en pièces 2,500 hommes qui étaient sous le feu général Radziwill, et qui branlent dans le parti qu'ils doivent prendre, s'ils ne se joignent incontinent à elle et puis de passer par auprès de Varsovie pour venir joindre l'armée polonaise.

Il a couru un bruit que le grand Chorongi ou enseigne du royaume, qui est encore auprès du roi de Suède, après avoir coupé la gorge à 4,000 Suédois, venait avec 9,000 hommes trouver le roi. Cette nouvelle est encore fort incertaine; mais nous savons certainement que ses troupes lui ont dit que, s'il ne se résolvait promptement, elles l'abandonneraient pour se remettre sous leur prince légitime.

XXVIII

24 février 1656, Glogowa.

La reine vous engage à aller traiter un emprunt en Hollande. — Perspective d'avancement. — Les pouvoirs vous seront expédiés directement en Hollande. — Nécessité de garantir la liberté de la mer Baltique. — Wicquefort s'intéresse aux affaires de la Pologne. — Idée de l'employer.

Ayant plus de choses à vous dire dans cette lettre que par mes précédentes, je prends une feuille entière.

Ce que je vais vous dire doit être aussi secret, et dorénavant je me servirai du chiffre que je vous envoie dans ce paquet pour vous en entretenir. Quand je vous aurai dit ce que j'ai à vous dire, je répondrai à votre dernière lettre du 21 janvier.

La reine, à qui j'ai toujours fait voir vos lettres, a fort bien jugé que vous étiez très savant dans les divers intérêts des princes de l'Europe, et qu'on ne pouvait faire un meilleur choix que de votre personne pour traiter de ceux de la Pologne avec la Hollande; elle a cru encore que vous voudriez bien en accepter la commission, puisqu'elle ne vous peut être qu'honorable, et, si vous y réussissez, comme je l'espère, très avantageuse; puisque l'archevêque de Gnezne et les autres sénateurs qui sont ici, promettent à la reine, qui leur a parlé de votre capacité, de vous donner l'indigenat et des bénéfices, ensuite de quoi vous pouvez parvenir à celui même d'archevêque de Gnezne. Ce que donc on désirait que vous allassiez traiter avec les Hollandais, est une ligue, et maintenant un secours pour la Prusse, pour lequel

on leur engagera la douane de Dantzick. Voilà en gros ce qu'on désire de vous. Le palatin de Lancicie, qui est parti hier d'ici pour aller trouver le roi, auprès duquel il espère d'être dans dix ou douze jours, doit envoyer ici les expéditions, commissions et pouvoirs qui vous seront nécessaires, lesquels je vous enverrai aussitôt. Mais on voudrait que, pour gagner du temps, vous les allassiez attendre en Hollande, où je les adresserai tout droit pour ne pas perdre le temps qui nous est cher, parce que la saison s'avance. Et ne sachant point qui, en Hollande, sont vos connaissances, je ferai adresser les paquets à M. Coymant, banquier, et les enverrai par Anvers et par la voie de madame la veuve de feu M. Cornelio Van Bemmel, ou par Hambourg, per il signore Gio. Batta Vrintz. Madame des Essars, que vous verrez, vous dira ces mêmes adresses; que si, à votre arrivée en Hollande, vous en voulez d'autres, vous me l'écrirez. J'écris à madame des Essars de vous donner 2,000 fr. pour ce voyage. Quand vous serez là, on prendra des mesures suivant les avis que vous donnerez. Je supposerais que quinze jours après la réception de cette lettre, tout au plus tard, vous partiriez pour la Hollande. On sera bien aise que vous y soyez bientôt, afin qu'en attendant les ordres qu'on vous enverra, vous preniez des mesures pour négocier, et vous aurez par avance pressenti ce qui se pourra faire. Il ne faudra pas oublier de représenter à MM. les Etats que, si le roi de Suède était maître de la Baltique, il pourrait ruiner leur flotte sans faire la guerre, et seulement en leur déniant le commerce du chanvre, des poix et des màts, sans tant d'autres choses qu'ils en tirent. Or, il en serait le maître s'il avait les ports de la Prusse; et ainsi ils doivent empêcher

que cela n'arrive. Les Anglais ont les mêmes intérêts pour les mêmes raisons; car, encore bien qu'ils soient amis des Suédois, ils peuvent ne l'être pas toujours, et il leur est plus avantageux aux uns et aux autres que cette mer soit libre, que de la laisser assujettir à un prince qui, lorsqu'il en sera le maître, y mettra les lois qu'il voudra, et se rendra maître encore de cette navigation. Le Danemark y est encore intéressé, puisqu'il serait trop faible pour s'opposer à aucun des desseins du Suédois. Toutes les villes anséatiques doivent encore désirer que les choses demeurent dans l'état qu'elles ont été jusqu'à présent.

Vos connaissances vous fourniront plus de choses que je ne vous en puis dire pour la défense de la justice de notre cause.

Je crois qu'il serait à propos que vous ne dissiez point en France que vous avez cet emploi, et que vous fissiez comme si vous alliez en Hollande pour vos affaires; et là vous trouverez vos instructions. Je vous dis ceci pour des raisons que vous pénétrerez aisément, sans que je vous les explique.

J'ai fait voir votre lettre du dernier ordinaire à nos sénateurs, comme encore quelques autres de vos précédentes, dont ils ont trouvé le raisonnement fort beau sur les affaires de Pologne. Je ne vous écrirai plus qu'une fois à Paris, passé laquelle j'adresserai les paquets que je vous enverrai à M. Coymant, à Amsterdam, par Madame Van Bemmel, d'Anvers. Vous donnerez donc, s'il vous plaît, ordre de ce qu'on en fera en vous attendant. Il faut que vous communiquiez tout ceci à madame des Essars, qui a connaissance de toutes les adresses par où vous iront chercher nos paquets.

Lisant dans votre lettre à la reine ce que vous me dites

de M. de Wicquefort, et la passion qu'il a pour la Pologne, et lui ayant dit les mérites de sa personne, elle m'a demandé si, en cas que vous refusassiez l'emploi qu'on vous donne, lui ne le prendrait point? Je lui ai répondu que non, parce qu'il était à M. l'Électeur de Brandebourg; à quoi elle m'a répondu qu'il pourrait le quitter s'il trouvait des avantages plus grands autre part. J'ai dit que je ne le croyais pas. Ensuite elle m'a dit de vous écrire que, si, en continuant son affection pour la Pologne, il rendait quelque service notable, ou qu'il fît que M. l'Électeur quittât le parti des Suédois, elle lui ferait avoir l'indigenat et des biens en Pologne.

XXIX

24 février 1656, Glogowa.

Les Tartares se mettent en marche. — Czarnecki. — Pac. Wilczkowski. — Woynilowicz. — Les Moscovites en Livonie. — Exactions du roi de Suède. — L'archevéché de Gnezne, et l'évéché de Warmie. — Koniecpolski abandonne les Suédois. — Marienbourg et Dantzick tiennent ferme.

Nous avons des lettres du roi écrites de Sambor, du 8 de ce mois, qui nous disent que, le jour précédent, le palatin de Braslavie envoya avertir le roi que les Tartares marchaient, encore qu'ils eussent bien désiré de ne se point mettre en campagne que lorsque les neiges en seraient fondues, pour mieux faire subsister leurs chevaux; puisqu'on ne se voulait pas servir d'eux pour faire une course, mais pour une guerre qui pourrait durer long-temps. C'est pourtant ce que nous ne croyons pas, c'est-à-dire que cette

guerre dure long-temps, s'ils viennent au nombre qu'on nous a fait espérer; puisque assurément nous aurons aussi les Kozaks, et qu'avec tant de forces nous accablerons au moins les Suédois, auxquels, par un ordre exprès, il est défendu à nos troupes de donner quartier.

M. Czarnecki, qui était avec un de nos corps d'armée dans le palatinat de Sandomir, l'a quitté pour passer du côté de Brzesc et se joindre au palatin de Witesbk, qui commande l'armée de Lithuanie et qui, à ce qu'on nous assure, est allé avec 8,000 chevaux rencontrer le prince Boguslaw Radziwill, qui commande un corps de 5,000 Suédois, pour le combattre.

M. Pac, grand enseigne de Lithuanie, a été envoyé du roi dans l'armée de Lithuanie avec le castellan de Smolensk, pour y servir de commissaires; après quoi ledit sieur Pac prendra la possession du petit sceau, qui vaque par la mort de M. Sapieha, et le castellan demeurera dans Brzesc pour y commander.

On a nouvelle que M. Wilczkowski était arrivé à Wengrow et qu'il s'avançait vers l'armée de Lithuanie pour la soutenir, et qui devait venir ensuite vers Varsovie. Woynilowicz a défait aussi auprès de Winnica deux compagnies de Suédois, et le starosta Babimoski est revenu à Czenstochowa avec 50 prisonniers suédois qui ont pris service dans ses troupes.

Le comte Wrzesowicz, un des généraux suédois, a tout-à-fait abandonné Vielun de crainte d'y être une seconde fois surpris par les nôtres. Le gouverneur de Krepitz voudrait aussi être hors de sa place, tant il a peur qu'on ne l'y aille attaquer, et on nous assure qu'aussitôt qu'il verra sûreté pour en sortir, qu'il le fera. La noblesse du palatinat de

Sandomir s'assemble à Nowe-Miasto depuis que les nôtres ont délivré le palatinat des garnisons suédoises. Les Moscovites ont fait irruption dans la Livonie ; le roi de Suède y a envoyé le comte Magnus de la Gardie avec des troupes. Il nous vient d'arriver nouvelle d'une nouvelle tyrannie dont use le roi de Suède envers ceux qui sont dans les pays qui se sont rendus à lui ; il fait mettre tous les gentilshommes en prison et les met à rançon, tirant de l'un 20,000 fr., de l'autre 30,000, et enfin les écorche jusqu'aux os. Jugez, si notre armée peut arriver jusque là, si ces gens-là ne secoueront pas bientôt l'injuste joug qu'ils avaient pris pour vivre en repos.

Il a offert à M. Tulibowski, suffragant de Plock, l'archevéché de Gnezne s'il le voulait couronner. Tulibowski a répondu que, quand il le lui donnerait sans cette condition, qu'il ne le prendrait pas. Le roi de Suède y a mis un fermier qui lui en rend 100,000 écus de ferme qu'il a destinés pour sa table. — Je crois qu'on sait en France qu'il a chassé l'évêque de Varmie de son évéché, lequel il a donné à l'Electeur de Brandebourg pour faire leurs traités ensemble et pour avoir part au péage de Pilau.

Tout maintenant il nous arrive nouvelle que M. Koniecpolski, grand-enseigne du royaume, avait abandonné le parti du roi de Suède avec 9,000 hommes qu'il lui avait menés, et avec lesquels il a fort bien servi le roi ; il est le premier qui en prit le parti. — Mais sa conscience qui lui reprochait qu'il portait les armes contre son prince et contre sa patrie, et le manque de parole du roi de Suède, qui n'a rien tenu de ce qu'il lui avait promis, et qui au contraire le gourmandait ; toutes ces choses, dis-je, lui ont ouvert les yeux pour

lui faire voir la différence qu'il y a du père de la patrie au tyran, et l'ont obligé de se remettre dans son devoir; il s'est donc uni au palatin de Witebsk, qui commande l'armée de Lithuanie. De là il est aisé à juger si on n'est point trop préoccupé de la passion qu'on a pour le roi de Suède, qui est un mauvais maître, ou du moins qui n'est pas aussi puissant que ses amis le publient, puisque tous ceux qui avaient pris son parti l'abandonnent sans crainte qu'il ait jamais le pouvoir de les en châtier. Je ne vous dis plus que Marienbourg se défend fort bien, et que cette seule place avec Dantzick pourront réparer le dommage que quelques conseillers de M. l'Electeur de Brandebourg, gagnés du roi de Suède, qui ont porté leur maître à s'accorder, ont fait au parti; et je puis vous assurer que la Prusse ne sera pas plus tôt découverte des neiges, qui l'occupent maintenant, qu'on la verra couverte des Tartares et des Kozaks.

XXX

2 mars 1656, Glogowa.

Mission en Hollande. — Nécessité d'un secours. — Propositions du Suédois. — Chmielnicki joué par lui l'abandonne. — Les Tartares. — La France ne peut tirer aucun parti du Suédois tant qu'il occupe la Pologne. — Le traité de l'Electeur avec lui.

Je vous dis, dans ma dernière, l'emploi qu'on vous donnait et qu'on a cru que vous accepteriez; et, dans cette opinion, je vous dis que je ne vous écrirai plus que celle-ci à Paris, supposant que vous en partirez aussitôt pour aller attendre en Hollande les ordres qui vous y seront envoyés,

et que j'adresserai à M. Coymant, à Amsterdam, jusqu'à ce que vous m'ayez donné une autre adresse. J'ai pensé depuis de vous avertir que je ferai passer ce paquet pour M. Coymant par Anvers; et que, si vous ne partiez pas, comme je l'ai supposé, vous y pourriez faire donner ordre qu'au lieu de l'envoyer à M. Coymant, on l'envoyât à Paris, à M. Janson, qui est celui qui reçoit nos paquets.

J'espère, dans quinze jours, recevoir ici les ordres que je vous dois envoyer. On voudrait qu'ils vous trouvassent en Hollande, afin que déjà vous y eussiez pris vos mesures pour ce que vous y devrez faire. Je vous ai dit les avantages que vous recevriez si vous réussissez dans cette légation. Je crois vous avoir dit qu'on engagerait à MM. les États la douane de Dantzick, et qu'il se pourra faire encore autres choses avec eux qui seront dans vos instructions. On enverra aussi en Danemark un homme, dont je vous dirai le nom, afin qu'il passe correspondance entre vous, et que vous sachiez l'un et l'autre ce que vous ferez.

Vous verrez la vérité des choses qui se passent ici dans la feuille que je vous envoie, mais je vous dirai de plus que nos forces sont bien plus grandes que celles de l'ennemi; mais il y a peu d'obéissance et point d'ordre; c'est ce qui fait que nous ne le saurions chasser sans un secours étranger. Il est vrai que lorsque les Tartares et les Kozaks nous auront joints, notre multitude le pourra accabler; mais s'ils se retirent dans les places et qu'ils s'y fortifient, ils nous donneront bien de la peine; car nous ne sommes pas propres pour faire des siéges. Le roi de Suède a fait proposer la paix pourvu qu'on lui laissât la Prusse, la Samogitie et la Livonie, qu'il tient en vertu de la trêve qu'il a rompue. Je

sais que pour la Prusse on n'y consentira jamais, et c'est où les Hollandais doivent prendre intérêt, parce que, si les Suédois avaient la Prusse, ils seraient maîtres de la mer Baltique et du commerce, comme je vous l'ai dit dans ma précédente. Si M. l'Electeur se fût joint à nous dans le temps qu'il s'est accordé avec les Suédois, ils seraient maintenant défaits ou hors de la Pologne. Je ne vois point encore quel avantage lui peut revenir de son traité avec un prince qui n'a encore gardé la foi à personne. C'est un des motifs qui a fait revenir nos Polonais, et celui qui lui a fait perdre Chmielnicki; car ayant fait et signé un traité avec ledit Chmielnicki de lui laisser toutes les terres qui étaient au delà de Léopol, sans y rien prétendre jamais, quand il eut pris Cracovie et qu'il vit les généraux et les armées polonaises à sa suite, il se moqua des traités et distribua les terres qui étaient au delà de Léopol, bien qu'elles ne fussent pas encore entre ses mains. Chmielnicki s'en plaignit, mais la réponse du roi de Suède ne fut que menace; il voudrait maintenant raccommoder les choses, mais le Kozak ne s'y fie plus, et a conçu une haine contre le Suédois à ne lui point pardonner. Pour les Tartares, ils trouvent qu'il leur serait trop désavantageux qu'il y eût un roi absolu en Pologne, et qu'ils ne pourraient subsister; ils savent qu'ils n'ont osé branler du règne de Wladislas, parce qu'il était un prince résolu, qui ne cherchait que l'occasion de leur faire la guerre, et qu'enfin le roi de Suède ferait leur destruction. Le Transilvain se voudrait bien mêler dans nos affaires pour se faire élire successeur; sa religion lui est un grand obstacle.

Il me semble que la France a grand intérêt que les Sué-

dois ne demeurent pas dans l'avantage où ils sont maintenant; car, tant qu'ils espéreront de pouvoir être maîtres de la Pologne, ils demeureront en amitié avec l'empereur, et ainsi la France n'en tirera aucun service, et l'empereur fera de ses forces ce qu'il lui plaira; les Suédois savent bien que s'il se joignait maintenant à nous, qu'ils seraient perdus; et si l'empereur, en se déclarant, entrait dans la Poméranie, il en prendrait toutes les places, qui sont entièrement dépourvues, avant que les Suédois y pussent faire entrer du secours.

Les ambassadeurs hollandais qui venaient à M. l'Electeur, ayant su son traité, sont retournés en arrière bien déplaisants de ce qu'il a fait. On m'assure de Prusse que MM. Overbek et Alderbak, qui sont des personnes que connaît M. de Wicquefort, ont fait leurs efforts pour empêcher ce traité, comme dommageable à M. l'Électeur.

Je vous ai dit dans ma dernière qu'on aurait bien volontiers fait des avantages à un ministre des mérites de M. de Wicquefort.

Le roi de Suède est né l'an 1622, le 8 novembre, mais je ne sais pas l'heure.

Votre paquet du 4 février m'arrive, mais je n'ai de temps que pour vous en avertir, encore que j'ai attendu à finir celle-ci jusqu'à l'extrémité. Une observation de l'éclipse est dedans; je l'enverrai à Mlle Cunitia et à M. Hevelius.

Je vous enverrai encore une lettre à Paris, et après je les adresserai toutes en Hollande, si vous ne donnez ordre à Anvers qu'elles vous soient envoyées autre part.

XXXI

2 mars 1656, Glogowa.

Koniecpolski abandonne les Suédois. — Czenstochowa menacé de nouveau. — Résolution des moines. — Chmielnicki rentre sous les ordres du roi. — Nouvelles du roi et de Czarnecki. — Putzk.

Je vous dis, dans ma dernière, que nous avions eu avis que M. Koniecpolski, grand-enseigne du royaume, avait abandonné le parti du roi de Suède, avec 9,000 hommes, dans la marche qu'il faisait avec lui de Prusse en Pologne. On nous a envoyé ici les lettres qu'il a écrites au roi pour lui demander pardon de la faute qu'il a faite, laquelle il promet laver avec le sang des ennemis : ce sont les mots de ladite lettre. Nous n'avons point encore eu l'avis de la façon que le roi de Suède aura reçu cette nouvelle ; il fait courir un bruit que son armée a ordre de passer à Czentochowa, d'y donner trois assauts, et de ruiner ce monastère de la Vierge ; et que si l'on ne peut pas l'emporter, que l'armée passe outre. Les religieux en ont reçu l'avis ; le supérieur leur a dit que si quelqu'un se sentait avoir quelque crainte, qu'il se retirât. Tous ont dit qu'ils voulaient demeurer ; ils sont six-vingt et 200 bons soldats du starosta Babimowski, qui se promettent être assez forts pour repousser les Suédois, avec l'aide de la protectrice du lieu.

Les lettres de Léopol, du 21 février, après nous avoir décrit la solennelle entrée qu'on y avait faite au roi, en laquelle 5,000 des bourgeois étaient sortis sous les armes, nous confirment la nouvelle que je vous dis dans ma dernière,

que le grand-enseigne du royaume avait abandonné le parti suédois, dont personne ne doute plus.

Chmielnicki a envoyé un prêtre grec au roi, auquel il écrit qu'il était prêt à marcher, et qu'il n'attendait que M. Lubowicki qui lui porte les ordres de Sa Majesté. Ce prêtre dit que, lorsqu'il est parti, il y avait cinq ambassadeurs auprès dudit Chmielnicki : un du roi de Suède, un du Moscovite, un du khan, un du prince de Transylvanie et un du prince de Valachie. — Ledit Chmielnicki proteste que le roi de Suède l'a trompé, et qu'il ne se fiera jamais plus à lui. Ce fut lorsque ce roi eut pris Cracovie; il se crut au dessus de la fortune, alors il ne voulut plus tenir le traité qu'il avait fait avec Chmielnicki devant que d'entrer dans la Pologne. Il le voudrait renouer maintenant, mais l'autre dit qu'il ne se peut pas fier à un prince qui lui a manqué de parole et à un traité signé. — Chmielnicki a renvoyé tous les Moscovites chez eux, et a fait de beaux présents à tous leurs chefs.

Les lettres de Varsovie disent que le roi de Suède était à Lowicz le 12 de février, et qu'Oxenstiern l'y était allé trouver, qu'il devait prendre le chemin de Cracovie, et que 500 chevaux suédois s'étant avancés jusqu'à Radom, mille des nôtres les y avaient investis; les Suédois demandaient quartier, et dans ce temps Duglas vint à leur secours. Les mêmes nouvelles disent que M. Czarnecki avait repassé la Vistule à Soletz, et qu'on croyait que c'était pour aller attaquer l'infanterie suédoise qui marchait de l'autre côté avec les canons.

La noblesse de Russie devait être prête pour monter à cheval le 7 de mars.

Le roi a donné l'évêché de Vilna, qui vaque depuis peu de jours, au grand référendaire de Lithuanie, et le palatinat au palatin de Vitebsk.

On nous écrit de Dantzick que le commandant de Putzk, qui est un port de mer que les Suédois ont vainement attaqué plusieurs fois, avait fait prisonnier un landgrave d'Alberstadt avec quarante cavaliers suédois et un colonel qui voulait reconnaître la place; les mêmes lettres nous disent que ceux que le roi de Suède a laissés au blocus de Marienbourg sont si accablés de misère, qu'on croit qu'ils y mourront tous, et que ceux de la place n'en ont pas grande peur.

XXXII

9 mars 1656, Glogow.

Desavantages pour l'Électeur de son traité avec les Suédois. — Déroute de Czarnecki. — Les Moscovites suscités par la Hollande contre les Suédois.

Je vous dis dans ma dernière que je recevais une lettre du 4 février; je vous y réponds maintenant, et parce qu'elle commence par le traité que M. l'Électeur de Brandebourg a fait avec les Suédois, je vous dirai ce qu'il semble que vous en ignorez. Son droit de souveraineté n'est pas plus grand qu'il était, puisqu'il doit porter hommage à la couronne de Suède, et que les Suédois auront la moitié de péage de Pilau et de Memel; et c'est pour cela qu'on lui a donné Warmie. Pour la justice, elle se fera sans appel dans son

pays, mais par des juges suédois conjointement avec les siens; enfin, de quelque côté que la chance tourne, il est mat. Si les Suédois demeurent les maîtres, ils sont trop politiques pour souffrir qu'il le soit; s'ils sont battus, les Polonais se voudront venger de lui; car maintenant il les traite mal, voulant que dans cinq semaines ils jurent fidélité au roi de Suède, ou qu'ils sortent de ses Etats; — j'entends de ceux qui se sont réfugiés chez lui. On dit que, depuis cet accord, il est dans une profonde mélancolie, et qu'il voit bien que son conseil l'a trompé. Les Hollandais sont fort piqués contre lui, et disent, puisqu'il s'est accordé sans eux, qu'il faut qu'il leur rende l'argent qu'ils lui ont donné, ou qu'ils attaqueront les terres qu'il a voisines d'eux. Pour ce particulier, vous le pourriez savoir mieux de M. de Wicquefort. — Les Moscovites ne devaient pas donner jalousie (comme vous me dites) à M. l'Electeur, par le siége de Dünabourg, que les Suédois tiennent; c'était une diversion à son égard, très favorable pour ses affaires; mais, comme c'est un bon prince, son conseil, qui était payé pour cela, lui a fait franchir le pas. — On nous écrit qu'il a fait tailler en pièces la pauvre noblesse polonaise, qui, voyant les Suédois retourner plus avant dans la Pologne, s'en allaient à leurs biens; sous prétexte qu'ils étaient des troupes Quarcianis du grand chorongy Koniecpolski, qui est celui qui, avec 7,000 chevaux, vient de quitter le parti du roi de Suède. — Il fait de grandes plaintes du manque de parole de ce roi, qui ne la tient qu'autant qu'il y trouve son compte.

Je ne doute pas que les Suédois, qui sont grands politiques, ne fassent un grand vacarme de la rencontre qu'ils ont

eue avec Czarnecki (1), qui, dans le fond, n'est que perte de réputation; il est vrai qu'il a été mis en déroute, et tout son bagage perdu ; mais il n'a pas perdu 150 hommes en soutenant l'effort de toute l'armée ennemie, au moins de toute leur cavalerie de 10,000 chevaux, avec 38 cornettes de cavalerie qui faisaient environ 3,000 hommes, et il assure que s'il eût eu toutes ses troupes, qu'il les eût défaits, tant ils combattaient mollement contre lui. Il s'en allait à Varsovie sachant que les ennemis allaient à Casimirie, afin de leur donner jalousie et de les faire retourner en arrière, son dessein n'étant pas de combattre; mais eux, qui en furent avertis, le suivirent, et, par fortune, ne furent point rencontrés de nos coureurs; et ainsi, étant surpris, il fut obligé de combattre. Le reste, vous le verrez dans ma feuille en la forme qu'on nous l'écrit.

Je n'enverrai point votre observation à M. Hevelius, puisque je vois qu'il la recevra par une autre voie.

On m'assure que les Moscovites ne s'émeuvent contre les Suédois qu'à la suscitation des Hollandais et du roi de Danemark. Nous ferons par votre entremise un pareil traité que celui qu'ils avaient avec M. l'Electeur, comme je vous ai dit, et peut-être leur engagerait-on Putzk, qui est un bon port de mer, au dessous de Dantzick, que les Suédois ont, jusqu'à cette heure, en vain attaqué.

J'attends dans quinze jours vos instructions, qui iront tout droit à Amsterdam, chez M. Coymant.

(1) Czarnecki et non pas Czarniecki, — Dans toutes les lettres de Des Noyers ainsi que dans les copies de celles qu'on recevait de Pologne, cette orthographe est constamment suivie. On écrivait ce nom comme on l'entendait prononcer, et certes aucun nom n'était prononcé alors plus souvent en Pologne que celui de ce vaillant capitaine.

XXXIII

9 mars 1656, Glogow.

Tykocin repris par les Polonais. Koniecpolski. — Mouvement de Czarnecki vers Varsovie. — Surpris par toute la cavalerie suédoise, il se retire vers Lublin; renforce Zamosc; fait sa jonction avec Koniecpolski. — Jean Sobieski, Staroste de Iaworow.

Les lettres de Pologne du 25 février nous apprennent que le palatin de Vitebsk avait repris Tykocin sur les Suédois : c'est une place où le défunt général de Radziwill et le prince Boguslas, son cousin, avaient renfermé leurs trésors; 2,000 hommes, qui étaient dedans, ont été obligés de prendre parti sous ledit palatin de Vitebsk, que le roi a nommé grand général de Lithuanie, en le faisant palatin de Vilna.

Le grand-chorongy, ou enseigne de la couronne, qui a quitté le parti des Suédois avec 7,000 chevaux, a défait le régiment suédois de Niemiricz, et pris Wengrow et Starawies, qui sont au prince Boguslas Radziwill, qu'il a saccagés et abandonnés.

Le roi de Suède venant avec toute son armée, renforcée de la plupart des garnisons qu'il avait dans les places, vers Sandomir, et allant pour attaquer Casimirie, M. Czarnecki, avec environ 3,000 chevaux, fit dessein d'aller à Varsovie pour reprendre cette place ou pour obliger l'ennemi à changer de dessein ; mais ses coureurs ne l'ayant pas bien averti, il fit rencontre de toute la cavalerie ennemie, qui marchait en un corps d'un côté de la rivière, sous le com-

mandement de Duglas, et le roi de Suède avec l'infanterie, qui n'est pas en grand nombre, et le canon, de l'autre côté. Czarnecki avait dessein de l'aller attaquer, étant assez fort avec ses 3,000 chevaux pour la défaire; mais les passages de la rivière, qui en beaucoup d'endroits dégelait, n'étaient plus assurés; il fit cependant rencontre de la cavalerie ennemie toute ensemble, qui sont 10 à 12,000 chevaux; il fit tête, et soutint, un quart d'heure durant, l'effort de tous les ennemis avec l'aile droite, la gauche s'étant d'abord retirée, ce qu'il fut contraint ensuite de faire, sans perte que de son bagage particulier. Les Suédois, n'étant pas si bien montés que lui, ne gagnèrent rien à le poursuivre jusqu'à Lublin, où il rallia toutes ses troupes et ne trouva pas 150 hommes de perdus : les Suédois, à ce qu'on nous assure, y ont perdu quatre fois davantage; aussi M. Czarnecki dit-il qu'il fut attaqué si mollement que s'il eût eu toutes ses troupes auprès de lui, qu'assurément il eût défait les Suédois. Ayant rallié tous ses gens, il crut que les Suédois voudraient peut-être éprouver si une tentative à Zamosc ne leur réussirait point, comme à Thorn et à Elbing, et pour cela il y jeta trois compagnies de cavalerie et une des dragons. Il ne fut pas trompé, car les Suédois ne manquèrent point de se porter sur cette place; mais le prince Zamoyski, qui est dedans, n'est pas d'humeur à la leur rendre. Cependant Czarnecki ayant été averti que le grand chorongy, avec ses 7,000 hommes, n'était qu'à quatre lieues de lui, et qu'il avait fait, depuis qu'il avait abandonné le parti suédois, sept lieues par jour, le fut rejoindre, et résolurent ensemble de joindre encore l'armée de Lithuanie, qui n'était qu'à neuf lieues d'eux, pour faire ensemble un corps de 25 à 30,000

hommes, pour aller charger les Suédois, le grand-chorongy n'ayant point de plus forte passion que de se voir aux mains avec eux. Le grand général de Pologne ramasse cependant tout le reste des troupes, pour les conduire à ce corps d'armée.

Par un billet du 27 février, on nous donne avis que toutes nos troupes se joignent et veulent aller chercher les ennemis pour les combattre; un Sapieha, un Korecki et le starosta Iaworowski les ont quittés de nouveau et se sont venus joindre à nos troupes.

On a donné ordre à nos troupes de ne point faire des prisonniers suédois à la campagne, et de ne donner quartier à pas un de ce parti-là, de sorte que notre guerre va être un peu cruelle; mais que peut-on faire contre un usurpateur qui vient pour envahir autrui sans cause légitime, et qui attaque un royaume parce qu'il le voit affaibli de longues guerres, qu'il a soutenues contre les mahométans et schismatiques ?

XXXIV

16 mars 1656, Glogow. (1)

Siége de Marienbourg. — Conduite déloyale de l'Electeur de Brandebourg. — Bruit sur l'échange de la Prusse ducale contre la Silésie. — Les Hollandais pourraient secourir la Pologne par mer.—Nicolo Siri.

Celle-ci, par laquelle je réponds à la vôtre du 11 février, vous va trouver en Hollande, où je vous enverrai les instructions dont je vous ai parlé, que j'attends bientôt.

(1) Cette lettre est ainsi adressée : *A M. Bouillaud, envoyé du Sme Roi de Pologne et de Suède à MM. les Etats des Provinces-Unies. A Amsterdam.*

Vous me dites qu'il n'était point arrivé d'ordinaire et que vous n'aviez point d'autres nouvelles que celles du passé. Je ne sais quel est le but de M. l'Electeur de Brandebourg, dont vous me parlez. Nous avions cru que son accord avec les Suédois n'allait que pour demeurer en paix durant cette guerre ; mais nous apprenons que, sans nous l'avoir déclarée, il nous fait la guerre offensive. Il y avait si peu de Suédois au siége de Marienbourg, que ceux de la place les auraient battus ; mais l'Electeur leur a envoyé 2,000 hommes de renfort ; ce qu'il n'a pu faire sans nous déclarer la guerre, et sans faire connaître que cette confédération avec la Prusse royale n'était qu'une feinte pour en attraper les places. Il me semble qu'il est fort mal conseillé; car si le roi de Suède demeure le maître, il le dépouillera assurément ; et si nous pouvons chasser les Suédois, nous ne lui pardonnerons pas. Tant que les Suédois n'auront point Marienbourg, Thorn et Elbing ne leur servent à rien, particulièrement la dernière. J'entends de certains bruits sourds, comme si l'Electeur voulait céder la Prusse ducale aux Suédois, qui lui font espérer la Silésie; mais je vous assure qu'il ne sera pas si aisé de l'ôter à l'empereur; toutes les places en sont bien fortifiées et bien munies, avec une puissante armée sur pied. Les Hollandais ont grand intérêt que les Suédois ne demeurent pas les maîtres des deux Prusses; et si nous pouvons conserver la nôtre, ils n'auront jamais l'autre; et pour cela il ne faut que nous aider à maintenir nos trois places : Marienbourg, Dantzick et Putzk ; ce que les Hollandais peuvent faire s'ils nous veulent favoriser par mer.

J'écris à M. Coymant de vous délivrer mes lettres ou à votre ordre; vous, ou lui, me feriez tenir vos rèponses par

les moyens de madame la veuve de feu M. Cornellio Van-Bemmel, marchande à Anvers, qui les enverra *al l'illustrissimo Nicolo Siri consigliere e ministro, in corte cesarea, del serenissimo duca d'Inspruck*, lequel y fait aussi nos affaires.

XXXV

16 mars 1656: Glogow.

Le prince Adolphe blessé. — Wrzesowicz chassé par les Gorali. — Les Suédois repoussés de Marienbourg.

Nous n'avons point eu cette semaine, ici, de courrier de Léopol, que celui qui nous a apporté la confirmation du rencontre dont je vous ai parlé dans ma précédente, lequel assure que nous n'y avons pas perdu plus de 40 ou 50 hommes, et que les Suédois y ont perdu deux régiments entiers, dont ils regrettent les officiers comme une perte signalée. Le prince Adolphe, frère du roi de Suède, fut porté à Varsovie à cause de son genou cassé. On dit qu'on en a assez mauvaise opinion; les troupes qui l'y conduisirent repartirent à l'heure même pour retourner en leur armée; ils en composent une aux environs de Varsovie, qu'ils disent être de 1,500 hommes; mais on nous assure qu'elle n'est composée que de 200 chevaux et 200 hommes de pied.

Les lettres de Varsovie du 2 de ce mois nous assurent que le traité d'entre les Polonais et les Kozaks est signé et juré, dont les Suédois sont en alarme.

Ce qui nous a empêché d'avoir des lettres de Léopol, est que le comte Wrzesowicz a voulu faire une course dans les

par beaucoup de raisons qu'il y périrait. Le roi de Suède ayant connu mon dessein, tourna et prit sa marche vers Jaroslavie, où il entra, étant un lieu sans défense et ouvert de tous côtés. Etant averti de sa marche, j'envoyai des partis, lesquels, ayant rencontré un gros des ennemis, m'ont amené une vingtaine de prisonniers après avoir laissé plus de 300 sur la place.

Ayant reçu l'ordre de S. M. de poursuivre l'ennemi, et ayant appris que son arrière-garde passait la rivière de San, auprès de Jaroslavie, sur le pont qu'il y avait fait faire, sachant qu'il avait laissé 1,000 hommes pour assurer le passage de la rivière, je me suis approché et me suis mis dans des forêts, à une lieue de Jaroslavie. Le 12 mars j'envoyai un parti suivi de deux régiments, avec les enseignes cachées, et qui ont pris à la place des queues de cheval, qui sont les cornettes ordinaires des Tartares, pour paraître tels aux ennemis; lesquels, voyant les nôtres, les ont attaqués; mais s'apercevant qu'ils combattaient à la tartare et qu'ils avançaient toujours ne se servant que des flèches, tâchant de gagner le dos des ennemis, lesquels ayant lâché leurs pistolets, furent si pressés qu'ils ne purent pas les recharger, et commencèrent à lâcher le pied et se mirent en déroute. Les nôtres les ont poursuivis, les battant à coups de sabres, jusqu'aux portes de Jaroslavie. Fort peu se sont sauvés, ayant des flèches dans le corps ou des blessures des sabres. Le roi de Suède, voyant les siens fuir et arriver ainsi blessés, fut fort troublé. Les nôtres les poursuivant, firent rencontre d'autres troupes et de quantité de chariots qui voulaient passer la rivière, les ont battus et pillés jusque sur le pont, et même l'argenterie du roi de Suède, à sa vue;

et les nôtres restèrent plus de deux heures, les provoquant sans cesse; et, ne trouvant aucune résistance, ni personne ne paraissant, se retirèrent sur le tard, et s'en retournèrent joindre notre armée.

La même nuit, ayant été averti que le roi de Suède avait envoyé, quelques jours auparavant, 2,000 hommes avec le général Duglas vers Przemysl, j'avançai notre armée vers Mosciska; Duglas, l'ayant su, reprit son chemin par la rivière de San, qui, en ce lieu, était encore gelée, vers son roi, passant en foule sur la glace; la glace rompit, où il y eut plus de 300 Suédois noyés.

Le lendemain je suis arrivé à Przemysl, où ayant fait passer la rivière à quelques cents hommes des nôtres, qui ont encore défait un parti suédois, desquels ils m'ont amené plus de 50 prisonniers.

Le jour suivant, je fis passer la rivière à toute l'armée, de quoi étant averti, l'ennemi quitta aussitôt son poste et recula avec son armée, nous ayant laissé partout langue pour nous informer de sa marche.

Sa retraite a donné lieu aux Polonais qu'il retenait encore avec lui de le quitter, savoir six compagnies de M. Kalinski et six de M. Zbrozek, 600 hommes desquels sont déjà arrivés auprès de moi, et j'attends les autres de moment en moment.

M. le grand-maréchal se doit joindre à nous aujourd'hui avec 2,000 hommes, et M. Sobieski (1) Staroste Iaworowski avec les troupes du chorongy de la couronne, qui est malade.

(1) C'est le célèbre Jean Sobieski, âgé alors de vingt-sept ans, qui fut plus tard roi de Pologne et sauveur de Vienne.

Extrait de quelques lettres de Léopol, du 18 mars.

Le roi de Suède, après la défaite des siens, se fortifia à Jaroslavie, et fit faire un pont sur la Vistule pour le passage du secours qu'il attend de la Pologne.

Les Suédois brûlent tout, et nouvellement ils ont brûlé Tarnow. On tâche à Lantzut, ville du grand-maréchal, de leur fermer le passage. L'armée de Pologne tâchera de passer le San pour aller attaquer le roi de Suède tandis que son armée est affaiblie. On attend un renfort des Kozaks et des Tartares; et, de la part du roi de Suède, on fait venir toutes les troupes qu'il a dans la grande Pologne et dans le palatinat de Sandomir et de Cracovie, qui ne monteront pas à plus de 12,000 hommes; et pendant qu'il n'y aura plus personne dans ces palatinats, la noblesse, qui commence déjà à s'assembler, fera un corps, dans peu de temps, fort considérable. On fait partout des prisonniers suédois, et à Lantzut, entre autres, on en a pris plusieurs où il y avait deux Français auxquels on a donné liberté, et qui ont pris parti. M. Druszkiewicz, capitaine, conduisit ici quelques prisonniers pris à Medika près de Sambor, assurant en avoir tué plus de 200 et brûlé 30 dans un moulin. Le roi de Suède a laissé 200 hommes dans Lublin; le palatin de Vilna, général de l'armée de Lithuanie, en est proche avec 15,000 hommes, qui se va joindre à M. Czarnecki. Les généraux de l'armée de Suède et les autres officiers se plaignent hautement de cette course que le roi de Suède leur a fait faire, et de ce qu'on ne donne d'argent à qui que ce soit; partout où l'armée de Suède passe elle y laisse plu-

sieurs malades, qui sont tués après par les paysans, qui s'assemblent de tous côtés et qui tuent tous les Suédois qui s'écartent pour le fourrage. M. Czarnecki prend grand soin que, parmi les bagages et prisonniers que l'on prend, les femmes et les enfants soient envoyés en sûreté à Léopol.

XXXVII

Copie d'une lettre de MOHAMED, *khan des Tartares de Crimée à* FRÉDÉRIC-GUILLAUME, *duc de Prusse, électeur de Brandebourg.*

20 mars 1656, Baccessarai.

Allié du roi Jean Casimir, je lui prête mon assistance pour chasser le roi Charles, non seulement de la Pologne, mais encore de la Suède. — Je te prie par mon internonce Mehmet Ali Murza de faire de même. — Les liens du sang, la foi jurée à la Pologne par toi et tes ancêtres, l'honneur même de prince, te défendent de participer à l'accroissement du pouvoir d'un roi parjure.

Serenissime princeps, amice et frater noster,

Non dubitamus quod Serenitas vestra notum habeat, nos erga Serenissimum regem Poloniæ Joañem Casimirum fratrem nostrum, commutuae amicitiæ nexus, juratæque confœderationis vincula constanti animo hucusque retinere; omnes enim conatus nostros ad hoc dirigimus ut Serenissimus rex Joannes Casimirus frater noster imperium a Deo sibi concessum quiete regat, regemque Sueciæ, iuramenti et pactorum cum omnibus vicinis immemorem, non solum proprio pellat regno, sed etiam Sueciæ regno tanquam sua hæreditate exuat. Quapropter nos, dum rescivimus Serenitatem vestram

partes Serenissimi regis Joannis Casimiri tueri, mittimus internuntium nostrum *Mehmet Ali Murzam*, amice postulando, ut eò constantius, Serenitas vestra in tam glorioso hæreat proposito, falsisque pollicitationibus regis Sueciæ minime credat; imò optamus, ut Serenitas vestra, eum qui principibus debetur, resumat genium, ereptasque in imperio a suecis ditiones (cui operi nos quoque vires nostras adjungemus) nunc recuperet. Persuadebit Serenitati vestræ ad continuationem rectæ intentionis, tum Serenissimo regi Joanni Casimiro per sanguinem, tum regno, per iuramentum, quod divi antecessores Serenitatis vestræ sanctè observarunt, confirmatus animus; neque permittet Serenitas vestra eum in majorem excrescere potentiam, qui omnibus vicinis solitis pacis conditionibus assecuratis, semper fidem fregit. Cedat itaque persuasioni, amicisque postulatis Serenitas vestra, hoc pro certo habendo, nos quousque vires nostræ suffecerint, Serenissimum regem Poloniæ Joañem Casimirum, nunquam velle deserere, sed amicorum ejus amici, hostium hostes, semper constanter existemus. Interim Serenitati vestræ longævam a Deo valetudinem prosperosque successus ex animo optamus (1).

(1) L'électeur, dans sa réponse au khan, excusait, tant bien que mal, sa démarche, en affirmant que l'unique but de son alliance avec le roi de Suède était de rétablir la paix entre les parties belligérantes, et finit par exprimer son espoir que le khan tâchera aussi pour sa part, d'amener ce résultat.

XXXVIII

23 mars 1656, Glogow.

Alliance de l'Électeur avec les Suédois. — Armée de l'Empereur. — Le Cardinal Mazarin. — Les Moscovites contre les Suédois. — Bie résident de Pologne en Hollande. — La reine écrit à Bouillaud. — Objet de sa mission. — Siége de Zamosc. — Conduite chevaleresque de Zamoyski. — Plan d'attirer les Suédois sous Léopol. — Il ne réussit pas. — Czarnecki, Chorongy, l'armée de Lithuanie. — Tykotzine. — Boguslas Radziwill.

Si M. de Wicquefort avait entretenu le comte de Waldeck ou M. Overbek, il avouerait que M. l'Electeur pouvait ne pas faire ce qu'il a fait, et qu'il n'y a eu que les mauvais conseils et l'argent des Suédois, qui le lui ont fait faire, et il le sait dans sa conscience. Ceux qui ont porté M. l'Electeur à ce traité, appellent le comte de Waldeck et M. Overbeck les chefs de traîtres qui favorisent les Polonais. Swerin en était encore, qu'ils appellent *polnischer Hund*, c'est-à-dire, *chien polonais* (1). Les troupes de M. l'Electeur ont pu plusieurs fois défaire celles des Suédois, mais les flatteries suédoises l'ont toujours empêché. Vous verrez de quelle trempe

(1) Après de longs et pénibles débats des ministres de l'électeur, sur l'alliance à choisir entre la Suède et la Pologne, — débats humiliants qui ressemblent, d'une manière frappante, aux hésitations et à la péripétie du cabinet de Berlin, lorsqu'en 1805, il se vit contraint d'opter forcément entre la Russie et la France, — les raisons qui décidèrent l'électeur pour l'alliance avec la Suède, étaient: « Apud Polonos, confusa omnia, et ob ferocia gentis ingenia tuti nihil; « vires tumultuario conglobatas, ac facile dissolvendas... Inita societate (sue- « cana) militem exerceri, de alieno ali, insignem Poloniæ partem adquiri, uno « posnaniensi palatinatu septuaginta oppida contineri. (!) Posse, hoc modo, « etiam locum ad Wistulam accipi conjungendæ cum Marchia Borussiæ, quo « hactenus elector, non sine incommodo, caruerit. *Puffendorf.* » Malgré tout cela, une année plus tard, l'électeur aura juré une alliance avec la Pologne.

elles sont dans la relation de ce qui s'est passé à Zamosc, que je vous envoie avec les autres nouvelles.

Je crois que l'envie qu'on aurait en France de la mort de l'Empereur, l'y fait souvent malade quand il se porte bien. — Il a ordonné que le premier jour de mai son armée, qui doit être en ce temps de 60,000 hommes effectifs, soit sur la Montagne-Blanche en Bohême, où il veut faire couronner son fils; après quoi il déclarera à quoi il veut employer ses troupes qui, cependant, vivent dans une grande discipline. Si la France voulait conserver la religion sans attendre que les Suédois fussent en Allemagne pour l'opprimer, elle pourrait, de cette heure, exercer ce bon œuvre en Pologne. M. le Cardinal promet à la Reine, par une lettre du 18 février, de s'employer pour nous faire avoir la paix.

Aussitôt que je saurai que vous recevez mes paquets par la nouvelle voie que je vous les adresse, je vous enverrai des lettres de Mme la princesse de Brieg et des nouvelles de Mlle Cunitia, si elle veut écrire.

M. l'Electeur de Brandebourg, que je vous ai dit qui joignait ses troupes aux suédoises, est allé, à ce qu'on nous écrit, à Memel au-devant du duc de Courlande, son beau-frère, que les Moscovites chassent de chez lui. Ils ont déjà pris Dunebourg, Lutzine en Livonie, et la plus grande partie de la Samogitie sur les Suédois, auxquels ils vont faire la guerre à bon escient. On dit que ce sont les Hollandais qui les y poussent.

Vous devez savoir qu'en Hollande le roi de Pologne a un résident, on l'appelle de Bie; on ne se fie nullement à lui depuis que le roi de Suède est à Elbing, parce qu'il en est et y a tout son bien, et par conséquent n'oserait agir contre

le roi de Suède. Ce n'est pas un grand personnage; en envoyant vos ordres je vous dirai comment il faudra agir avec lui. Je me sers de votre chiffre, ne sachant pas si le mien vous sera parvenu. La Reine vous écrit, afin qu'étant en Hollande vous puissiez montrer sa lettre et dire pourquoi vous y êtes allé en attendant toutes vos dépêches. Vous savez déjà que c'est un secours que nous demandons pour Dantzick sur toute chose, et pour les autres places qui tiennent encore en Prusse, comme Putzk, qui a un bon port. Vous trouverez à La Haye le sous-syndic de Dantzick, avec lequel vous pourrez agir de concert, car il y est allé pour avoir du secours. Nos affaires sont en assez bons termes. Le roi de Suède rassemble toutes ses troupes; si les nôtres étaient un peu plus adroites qu'elles ne sont il serait perdu sans ressource.

Nous avons eu deux courriers cette semaine qui nous ont apporté des lettres de Léopol, du 2 et du 7 de ce mois, lesquelles nous disent qu'un Sapieha, notaire de l'armée de Lithuanie, et un Koricki qui s'en revenait avec le grand chorongy, doutant du pardon du roi à cause de la grandeur de leur crime, sont retournés auprès du roi de Suède.

M. Czarnecki envoya au roi, le 2 de ce mois, 17 prisonniers suedois, qui dirent que toute l'armée, où est le roi en personne, Duglas et Wittemberg, n'était que de 20 régiments, 18 de cavalerie et 2 d'infanterie, que le plus fort de la cavalerie était celui des gardes, qui n'avait pas plus de 250 hommes. On trouve ce roi bien téméraire de se hasarder avec si peu de forces, et on fera tout ce qu'on pourra pour l'attirer du côté de Léopol, lorsqu'il quittera l'entreprise de Zamosc, d'où le prince Zamoyski écrit qu'il est assez fort

pour défendre cette place, et qu'outre les 3 compagnies que M. Czarnecki y a jetées, la noblesse des environs s'y est encore réfugiée. On craignait pourtant pour cette place, dans laquelle il n'y avait autre infanterie que les habitants. Mais la nouvelle était venue que les Suédois en abandonnaient l'entreprise, comme vous verrez de la copie d'une lettre qu'on m'écrit de Léopol, du 6 de ce mois, que voici :

« Le lendemain de l'arrivée du roi de Suède devant « Zamosc, il fit sommer M. Zamoyski de se rendre; la ré- « ponse fut qu'il n'en ferait rien. Cette réponse, courte et « résolue, déplut fort au roi de Suède, lequel ensuite, pour « épouvanter M. Zamoyski, lui fit tirer durant un jour et « une nuit 200 volées de canon. Après quoi il lui envoya « un trompette pour lui dire qu'il était faché du dommage « que son canon pourrait avoir fait dans la ville; qu'il son- « geât donc à lui et qu'il lui rendit la place. Le prince Za- « moyski, en renvoyant le trompette, lui dit de dire au roi « de Suède qu'il se consolât, et que son canon n'avait pas « fait grand dommage dans la ville, qu'il n'y avait tué qu'un « cochon dans la rue. Ce roi y envoya ensuite le colonel « Forghel et Sapieha pour traiter avec lui et lui offrir « 200,000 risdalles et le Palatinat de Lublin, avec promesse « de ne point toucher à ses biens patrimoniaux. Forghel « entra dans la place, mais Sapieha demeura au faubourg, « M. Zamoyski ne voulant pas que les traîtres y entrassent, « et après avoir écouté Forghel, il lui dit, qu'il ne voulait « en façon quelconque composer, et que s'il avait cent mille « vies il les emploierait toutes pour le service du roi son « maître ; — que si le roi de Suède s'ennuyait pour si peu « de temps qu'il avait été devant sa place, il lui enverrait

« des violons pour le divertir. Ensuite il traita Forghel et « lui fit boire à la santé du roi de Pologne et puis le mit « hors de la place. Le lendemain le roi de Suède lui en- « voya encore dire : que, puisqu'il n'avait pas voulu ac- « cepter les offres qu'il lui avait faites, il demandât ce qu'il « voudrait et qu'il lui donnerait; à quoi il repondit : que « ce qu'il désirait, était que Sa Majesté s'en retournât d'où « elle était venue et ne troublât plus ses divertissements du « carnaval. Le roi de Suède n'étant pas encore content, lui « fit demander permission de passer avec son armée par le « chemin qui est au pied des murailles et qui conduit à « Léopol. Le prince répondit qu'à demi-lieue de là il y en « avait un autre qui était tout aussi bon. Le roi lui envoya « encore dire qu'il s'en allait partir, mais qu'il lui donnât « deux ou trois de ses gentilshommes en ôtages pour assu- « rance qu'il ne ferait aucune sortie sur lui. Le prince le « refusa. Le Suédois l'envoya encore prier d'accepter dix « de ses sauvegardes pour la conservation de ses biens. Le « prince répondit qu'il ne se souciait pas de les perdre pour « le service du roi son maître, qui lui en donnerait d'autres. « Alors le roi de Suède partit à demi-enragé de tout ces « mépris et fit mettre le feu à tous les villages des environs, « prenant sa marche vers Léopol, (1) etc. »

(1) Jean Zamoyski, dont il est question ici, alors grand-échanson de la couronne, et puis palatin de Sandomir, était fils de Thomas, grand-chancelier de la couronne, et de la princesse Catherine d'Ostrog, et petit-fils du grand Zamoyski. Il était un des plus riches seigneurs de la Pologne. Dans une des lettres de Marie-Louise, reine de Pologne, qui se trouvent dans la Bibliothèque royale, au dépôt des manuscrits, on voit des détails intéressants sur les magnifiques cadeaux de noces que ce seigneur offrit à son épouse Marie, comtesse d'Arquien. La reine y rappelle à son amie de Paris, que ce Zamoyski est le même qui se fit remarquer, comme danseur, au Palais-Royal. Après sa mort,

M. Czarnecki incommode fort la marche du roi de Suède. Il avait demandé la permission de le combattre, mais on ne la lui a pas voulu donner dans l'espérance qu'on a de l'attirer du côté de Léopol, dans laquelle place, qui est fort bonne, il y a 4,000 mousquetaires en trois vieux régiments, et 7,000 bourgeois, qui sont tous soldats, étant continuellement dans la guerre. On a envoyé ordre à l'armée de Lithuanie d'abandonner le siége du château de Tykotzine, n'y ayant encore que la ville de prise, et de suivre le roi de Suède en queue s'il vient vers Léopol. Le grand-maréchal du royaume, qui commande un petit corps de 3,000 hommes, a aussi ordre d'observer la marche des Suédois, qu'on voudrait bien enfermer dans les environs de Léopol, parce que c'est un pays entièrement ruiné, où on les ferait crever sans combattre.

On nous assure que le prince Boguslas Radziwill a été défait par la noblesse de Podlachie; il allait avec 3,000 chevaux suédois pour secourir le château de Tykotzine, il s'est sauvé lui, dixième, à Varsovie.

Les Moscovites ont assurément pris Dunebourg, Lutzine et quelques autres places sur les Suédois. Notre paix s'avance fort avec eux.

Le roi devait sortir de Léopol, le 7 de ce mois, pour aller voir l'armée de M. Czarnecki qui n'en était qu'à une demi-lieue; elle est de 7,000 chevaux; celle du chorongy n'en

en 1665, sa femme épousa, en secondes noces, Jean Sobieski, grand-général et plus tard roi de Pologne. C'est à tort que dans la lettre ci-dessus on donne à Zamoyski le titre de prince. Aux offres des titres étrangers qu'on faisait au grand Zamoyski, il répondait qu'il n'en connaissait des plus chers à son cœur, ni des plus flatteurs à son ambition que celui du gentilhomme — du Shlahtzitz — polonais.

était qu'à trois lieues, et celle de Lithuanie à dix-huit. Si Dieu permet que le roi de Suède ne recule point, et qu'il avance encore une journée, nous espérons de finir la guerre glorieusement, et j'espère que nos premières nouvelles seront assez curieuses.

Un courrier qui nous arrive de Léopol, du 10 de ce mois, m'oblige à vous ajouter à ma précédente ce qu'il nous apporte... Il dit donc que comme on faisait ce qu'on pouvait, en lâchant le pied pour attirer le roi de Suède à Léopol, il s'est arrêté à quatre lieues près et a changé aussitôt sa route prenant le chemin de Jaroslavie et Przemysl, c'est-à-dire des montagnes du côté de la Hongrie; et nous avons nouvelle de Varsovie qu'il a envoyé ordre à ses troupes qui sont au siége de Mariembourg d'en abandonner aussitôt l'entreprise et de le venir joindre. Notre armée cependant le suit. Elle est composée de 206 compagnies de cavalerie quarcianis (ce sont soldats comme les prétoriens des empereurs romains et qui sont quelquefois aussi mutins). Cette armée est toujours commandée par M. Czarnecki, outre laquelle celle du grand chorongy ou enseigne de la couronne marche aussi contre l'ennemi, les troupes de M. Sobieski et un petit corps de 3,000 hommes que commande le grand-maréchal. On a encore donné ordre à l'armée de Lithuanie de venir aussi, le dessein des nôtres étant d'obliger les ennemis à ne se point séparer et les faire ainsi périr, bien qu'ils soient dans un pays gras et qui ne se ressent point du tout de la guerre; tous les jours on fait des prisonniers sur eux.

XXXIX

Copie d'une lettre de Léopol.

23 mars 1656, Léopol.

Czarnecki harcèle l'ennemi. — Pac arrive de la Lithuanie. — Offres du grand-duc de Moscovie. — Wyhowski. — Défaite de Boguslas Radziwill.

La garnison de Przemysl, ayant fait retirer Duglas en diligence, et retournant dans la ville le 15 du mois, trouva une partie de l'armée de M. Czarnecki, castellan de Kiow, qui commande notre armée en l'absence de généraux, sous les murailles, ce qui les a fait apercevoir qu'ils n'avaient pas été seuls à donner la chasse à Duglas; cependant les nôtres se divertirent le reste de la journée à pêcher des Suédois qui s'étaient noyés en passant la rivière, au nombre de 300, sur lesquels on trouva quantité de ducats, et à plusieurs des chaînes d'or; et les nôtres rentrant dans la ville, le peuple criait : *Vive le roi Jean-Casimir!* à si haute voix que les prisonniers qui furent pris, éloignés d'une lieue de la ville, ont assuré l'avoir entendu. Le lendemain jeudi 16 de mars, les nôtres firent rencontre de 100 Suédois qu'ils passèrent au fil de l'épée, excepté l'enseigne qu'ils ont retenu prisonnier. Le roi a envoyé des lettres circulaires à toute la noblesse pour s'assembler et défaire toutes les garnisons ennemies.

Le 17, M. Czarnecki passa avec toute l'armée la rivière. Il envoie continuellement des partis qui retournent toujours avec grand nombre de prisonniers et de butin. Il écrivit

au roi, le 19, qu'aussitôt que M. le grand-maréchal et le duc Démétrius Wiszniowiecki, qui n'étaient qu'à 4 lieues de lui, l'auraient joint, il ne manquerait d'aller rendre visite au roi de Suède, qui souffre beaucoup dans Jaroslavie, n'osant envoyer au fourrage.

Le roi est obligé, à cause du traité des Kozaks et des Tartares, de ne pas s'éloigner de Léopol. Le même jour, M. Pac, nommé vice-chancelier de Lithuanie après la mort du sieur Sapieha, est arrivé ici de Lithuanie. Il assure que tous les peuples de ce grand-duché sont dans toute la disposition d'obéir aux ordres du roi, et que le grand-duc de Moscovie a fait savoir aux sénateurs du grand-duché qu'il désire traiter de la paix avec Sa Majesté, souhaitant fort qu'il voulût adopter un de ses fils, qu'il lui enverrait pour le faire instruire catholique. Il lui plairait non seulement de rendre ce qu'il tient de la Lithuanie, mais même de reprendre la Livonie et encore la Suède; mais c'est une affaire de grande considération.

Le 21, Sa Majesté reçut une lettre du palatin de Braclaw qui est à Kamieniec, où il avertit que le sieur Wyhowski venait de la part de Chmielnicki avec 15,000 Kozaks et 10,000 Tartares. Le même palatin a envoyé des lettres circulaires à la noblesse de Russie pour l'avertir de ce passage, afin qu'elle retire dans les places fortes leurs femmes et leurs meubles.

Le 25, le sieur Sapieha, qui a été fait, depuis la mort de Janus Radziwill, grand-général de Lithuanie et palatin de Vilna, a donné avis, par un courrier, que les troupes du prince Boguslas Radziwill, au nombre de 4,000, ont été entièrement par lui défaites sous Janow, et qu'à grand'peine

il s'est sauvé, lui troisième, qu'il avait envoyé 200 chevaux à le suivre et chercher dans le bois où il s'est retiré.

XL

Copie d'une lettre de Lantzut.

24 mars 1656, Lantzut.

Jonction des troupes polonaises. — Le roi de Suède se retire de Jaroslavie. — Pertes de l'ennemi.

Le 22 de ce mois, le grand-maréchal, le castelan Woynicki, le duc Démétrius et le sieur Sobieski, avec grand nombre de noblesse, se sont joints, à une lieue d'ici, à M. Czarnecki qui commande notre armée qui passe 15,000. Le roi de Suède, apprenant ces nouvelles à Jaroslavie, pensa à sa retraite. Le 23 il alla à Lezaysko ayant laissé 2,000 hommes à son arrière-garde. Ils ont presque été tous taillés en pièces, ne s'en étant sauvé que très peu qui ont été rejoindre le roi de Suède.

Douze cornettes Quarcianis, qui étaient restés auprès du roi de Suède, après la retraite du chorongy pour ne l'avoir pu suivre, s'étant trouvés proche de l'armée de Czarnecki, se sont venus joindre; et il n'y a plus auprès du roi de Suède que trois cornettes et trois colonels qui n'attendent que l'occasion de faire ce qu'ont fait les autres.

Le 24 mars, toute notre armée est partie devant le jour pour suivre le roi de Suède; les paysans même assurent qu'il ne lui laisseront pas passer la rivière. Il venait au roi de Suède un secours des Bohémiens qui avaient été ramassés

dans le royaume et dans la Poméranie, que nous avons pris avec leurs femmes.

Depuis la défaite du prince Boguslas, le palatin de Vilna s'est approché en diligence. Il était le 22 près de Lublin, où on lui a envoyé l'ordre de passer la rivière, pour couper le passage au roi de Suède, s'il était plus diligent à fuir que M. Czarnecki à le suivre. Pour s'enfuir plus à l'aise, il a laissé plus de 30 pièces de canon à Jaroslavie, dont les nôtres se serviront contre lui.

Si les Suédois n'étaient pas dans la nécessité de ravir le bien d'autrui, on pourrait croire qu'ils préfèrent l'apparence du bien au bien même par le grand bruit qu'ils font de peu de chose. Un secrétaire de l'archevêque de Gnezne ayant fait mettre sur un vaisseau, à Dantzick, deux ballots de ses hardes pour être passés en Hollande, où il devait aller, ils ont été pris par les Suédois, dont ils se sont vantés, comme s'ils eussent valu tous les trésors du roi et de la république, comme ils le font publier partout. Rien de ce qui est à Dantzick n'en sort, la ville étant en trop bon état pour craindre les Suédois, qui n'ont jamais d'avantage que dans les places où il se trouve des traîtres.

Le palatin de Sultzbach, cousin du roi de Suède, a été noyé passant la rivière à Przemysl. Dans le dernier combat, plusieurs officiers suédois ont été tués, entre autre le colonel Gribs, et quantité d'autres dont on ne sait pas les noms; enfin, les Suédois sont si épouvantés qu'ils se rendraient la plupart volontairement prisonniers, si on leur voulait donner quartier; et tous les prisonniers s'accordent en ce point qu'ils ont perdu depuis quinze jours plus de 3,000.

Les prisonniers sont en grand nombre à Przemysl, Lantzut

et à Zamosc. Il y en a plus de 400 ; outre cela une compagnie composée de 120 hommes que le duc Wiszniowiecki a pris prisonniers, auxquels il a fait faire serment de fidélité et les a incorporés dans son régiment.

XLI

30 mars 1656, Glogow.

Nouvelles diverses. — Czenstochowa. — Paul del Buono, mécanicien de l'empereur, ses thermomètres. — Défaite des Suédois sous Przemysl. — L'empereur.

Selon ce que vous m'écrivez, il faut que le roi soit fort amoureux de mademoiselle Mancini. La nativité de cette demoiselle doit être belle et curieuse à voir.

Je voudrais bien que nous fussions en peine de régler nos monnaies comme vous faites en France. Le roi de Suède en fait battre à Cracovie des calices, chandeliers et autres ornements des églises, mais du coin du roi de Pologne ; c'est peut-être qu'il ne veut pas faire la dépense du sien.

Nous n'avons point eu de courrier depuis la dernière lettre que je vous ai écrite du 23 de ce mois. Nous en attendons un à toute heure qui nous apprendra ce que nous devons croire d'un bruit qui court, et qui vient de Cracovie, que le roi de Suède a été battu devant Przemysl, qu'il y a perdu 4,000 hommes et son canon.

Les nouvelles que nous avons de Prusse nous disent que Mariembourg se défendait toujours et que les Dantzicains y envoyaient du secours; ils ont un très grand intérêt en la conservation de cette place. Le comte Podlodowski, que le

roi avait envoyé à M. l'électeur, était arrivé à Königsberg; je ne crois pas qu'il y fasse rien, le conseil de cet électeur étant tout suédois, hormis deux ou trois que je vous ai nommés dans une de mes précédentes.

1,500 Suédois sont venus à Czenstochowa pensant la surprendre, mais comme il y a près de 1,000 hommes dedans, on a sorti sur eux et on les a repoussés vertement, avec perte de quelques officiers considérables de leur côté.

Il se fait en ce pays-là une conjuration secrète en notre faveur qui éclatera bientôt. Dieu veuille qu'elle fasse l'effet qu'on en attend.

Nous n'avons point encore de nouvelle que le palatin de Lancicie soit arrivé à Léopol. C'est lui qui nous doit envoyer vos expéditions que nous aurions déjà reçues sans le poste où s'est mis le roi de Suéde.

Un certain sieur *Paulo del Buono,* matematico del granduca, est à Vienne auprès de l'empereur, qui lui afferme toutes les minières de l'empire. Il a composé une machine que M. Buratini a vue, avec laquelle il peut élever l'eau à deux ou trois milles d'Italie, et cinq ou six hommes, sans beaucoup de fatigues, en peuvent épuiser environ soixante mille muids en un jour. Il fait à l'empereur un miroir qui brûlera de quarante brasses. Il fait tailler des verres meilleurs, dit-on, que ceux de Torricelli. Il en a donné un à M. Buratini, que nous éprouverons bientôt. Je vous dirai ce qui m'en semblera. Il fait des thermomètres de 4 pouces et demi de longueur, dont j'en ai un, qui font leurs effets contraires aux autres; le chaud y fait hausser l'eau en la raréfiant, et le froid la fait abaisser et augmenter la sphère de l'air. Il ne s'en exhale rien, car ils sont fermés herméti-

quement. Il vous connaît, car il a parlé de vous avec estime à M. Buratini.

Un courrier du roi nous arrive avec des lettres des 16 et 18 mars, qui nous apprennent que le roi de Suède a enfin été battu sous Przemysl; c'est la première fois depuis le commencement de la guerre; la défaite aurait été entière si nos gens eussent été aussi habiles que sont les Suédois, mais ce qui n'a pas été fait pourra se faire encore. On nous écrit en chiffres qu'il nous vient aussi des Tartares et des Kozaks, qu'on ne veut pas que l'ennemi le sache que lorsqu'il les verra. Vous verrez le reste dans la feuille que je vous en envoie.

J'ai trouvé dans votre paquet la pièce que la reine désirait de voir; je vous assure du secret pour son auteur et de toute la fidélité qu'il peut souhaiter. J'ai aussi vu la nativité du roi de Suède et celle de Wranghel : la première est forte, mais périlleuse pour la vie; la seconde me paraît aussi violente, mais je n'ai pas le temps de les bien examiner.

Je crois vous avoir expliqué de quelle façon on veut changer le gouvernement qui demeurera toujours aristocratique, mais au lieu qu'un seul contredisant empêchait une résolution de tout le royaume, on prétend que les choses iront à la pluralité et que le suffrage du roi en vaudra douze; qu'on ne fera plus des diètes que pour représenter les nécessités des provinces et non pas pour délibérer. Le roi et le sénat seuls gouverneront.

Depuis l'échec reçu par le roi de Suède, il a dépêché à l'empereur; on croit que c'est dans la crainte qu'il ne se serve de cette conjoncture pour commencer la guerre contre

lui ; et véritablement si l'empereur était bien conseillé, l'occasion est belle de se délivrer de cet ennemi, en nous donnant un puissant secours afin de l'étouffer sans ressource ; mais il ne le fera pas. Il nous arrive encore une nouvelle qui nous assure que toute l'infanterie suédoise était taillée en pièces et que le roi se retranche du mieux qu'il peut dans Jaroslavie ; toutes les garnisons qu'il a en Pologne se remuent, etc.

XLII

6 avril 1656, Glogow.

Le Roi de Suède et l'Empereur. — Perte de Mariembourg. — Mlle Cantila. — Prédiction astrologique relative au Roi de Pologne. — Wituski.

Je vous ai déjà dit qu'il ne faut point que vous doutiez du secret pour la pièce que vous m'avez envoyée, que la reine a vue, et qui lui a fait redoubler l'estime qu'elle avait déjà conçue pour son auteur.

Vous me dites que vous avez peine à croire que l'empereur voulût conspirer avec la Suède, si ce n'était contre la France. Si l'empereur n'y conspire pas, c'est qu'il ne se fie pas aux Suédois. Nous sommes très bien avertis que le roi de Suède propose à l'empereur de s'accommoder avec lui, et il lui offre pour cela trois électeurs pour l'élection du roi des Romains. L'empereur n'ose s'y fier, et je crois que le Suédois ne veut que tromper l'empereur et la France.

Vous aurez su que Marienbourg s'est rendu traîtreusement aux Suédois ; ils n'avaient que 1,800 hommes devant la place ; les Dantzicains leur ont envoyé le secours de

3,000 hommes et 300 chariots de munitions; ceux de la place leur mandèrent, les voyant à un quart de lieue, qu'ils pouvaient s'en retourner et qu'ils avaient signé la capitulation et rien ne leur manquait que du bois; mais par leur capitulation le palatin Weyher et M. Guldenstern ont racheté tous leurs biens qui étaient entre les mains des Suédois: cette perte est de très grande conséquence.

Pour mademoiselle Cunitia, la princesse de Brieg, à qui j'ai envoyé la lettre que je lui ai écrite, en sollicitera la réponse comme je l'espère; je lui ai aussi envoyé l'original d'une observation dont j'ai retenu copie.

Vous verrez dans la feuille que je vous envoie l'état de nos affaires; je vous assure que le roi de Suède ne subsiste que par la bonté de ses officiers; je ne sais pourtant s'ils le pourront tirer du bourbier où il s'est mis. Si les Tartares et les Kozaks arrivent avant qu'il ait pu faire sa retraite, il est assurément perdu. Nous avons quantité de prophéties pour nous, aussi bien que de prédictions. A propos de quoi il faut que je vous dise, qu'étant à Paris, M. Morin me donna la revol. du roi de Pologne, jugement que j'envoyai à la reine; il a si merveilleusement rencontré, qu'on peut dire que ce jugement est un des miracles de l'astrologie, et la reine le montrant au nonce, il l'a considéré avec effroi et a dit qu'il fallait que ce fut le diable qui eût fait une prédiction comme celle-là, et a obligé la reine à la mettre au feu en un temps que je n'y étais pas, car je l'aurai empêché, et maintenant elle s'en repent. La reine veut que je lui envoie la nativité que vous m'avez envoyée, elle voulait que je vous écrivisse de la lui donner, mais je lui ai dit que vos chiens ne courraient pas ensemble; elle m'a demandé si on ne

pouvait vous raccommoder; j'ai dit que la chose n'était pas aisée. J'écris pourtant à M. Morin la proposition que la reine m'en a faite en lui redemandant copie du jugement de cette revol. dont je viens de parler. J'en ai vu d'autres de lui où il n'avait pas rencontré de même.

Je reçois en ce moment votre lettre du 10 mars, mais je n'ai pas le temps de voir ce qui est en chiffres. Pour les mots de Chorongy et Towarisz que vous me demandez, c'est, le premier, le grand-enseigne du royaume, on l'appelle chorongy coronni; son nom est Koniecpolski. Towarisz, c'est-à-dire, compagnon soldat; quand on parle d'un chef avec tous ses towarisz, c'est-à-dire tous ses compagnons; quarcianis, ce sont des soldats entretenus de la république et payés de la quarte, qui se lève pour eux des revenus de la couronne; ils sont comme les prétoriens des empereurs romains.

Vous aurez peut-être ouï parler en Hollande de deux vaisseaux que les Suédois ont pris sortant de Dantzick, dans lesquels ils disent qu'il y avait beaucoup de hardes précieuses au roi. Je vous assure qu'il n'y a pas une épingle au roi ni à la reine. Mais voici d'où vient l'équivoque : c'est qu'un nommé M. Witusky, qu'on avait envoyé à Kœnigsberg, devait aussi passer en Danemark et en Hollande, et il avait fait embarquer ses hardes et marqué d'une couronne pour les passer à Lubeck; et sur cela, on a dit qu'elles étaient au roi. Je lui ai écrit qu'il n'y devait plus aller, et que vous y étiez. J'attends peut-être par le premier courrier vos expéditions. Si pourtant il était passé avant que les ordres que je lui ai envoyés fussent arrivés (ce que je ne crois pas), vous agiriez de concert avec lui.

XLIII

Copie d'une lettre traduite de M. Czarnecki à la reine.

9 avril 1656, Warka.

Expressions de dévouement à la reine. — Situation du roi de Suède au confluent de la Vistule et du San. — Expédition contre les secours qui lui arrivent. — Passage de la Pilitza. — Défaite du Pfaltzgrave.

J'annonce à Votre Majesté l'heureuse victoire que nous venons d'obtenir sur les ennemis, en augurant à Votre Majesté une continuation de ces heureux succès et une félicité tout entière à son trône, pour lequel ma vie, mes très humbles devoirs et la valeur de tous les soldats qui me suivent, seront toujours employés. Après le mémorable combat où les Suédois furent battus sous Jaroslavie, j'ai suivi Charles-Gustave le long de la rivière de San jusqu'à la Vistule, sans lui permettre un seul jour de repos, et non sans avoir tous les jours remporté de notables avantages sur lui. Son armée ne pouvant avoir aucun repos ni rafraîchissement des vivres, une partie de ses soldats meurent tous les jours des misères, et partie par nos sabres; de sorte que son armée est notablement diminuée, et pensant passer la Vistule à Sandomir, où il avait destiné, pour la commodité du lieu, de faire sa place d'armes, nous nous sommes avancés et avons plus promptement que lui fabriqué un pont de bateaux pour passer cette rivière, et lui avons rompu son dessein. De quoi s'étant aperçu, il changea de pensée et voulut retourner en arrière et passer le San comme il fit; mais le palatin de Vilna, qui se trouvait de l'autre côté avec

l'armée de Lithuanie, le repoussa avec grand dommage et le contraignit de rentrer entre les deux rivières. Moi, voyant que de notre côté de la Vistule et du San le passage lui était suffisamment interdit, je m'en allais au devant des troupes que le Pfaltzgrave (1) avait ramassées à Varsovie de plusieurs lieux, et qu'il conduisait au secours de Charles-Gustave. On nous faisait monter ce secours à 9,000 hommes, mais la vérité est qu'il n'était que de 3,500. J'ai rencontré sous Kozienice un parti de cette petite armée d'environ 600 chevaux, que je fis aussitôt entourer et tailler en pièces; j'ai hâté ensuite ma marche pour attraper le Pfaltzgrave qui commençait déjà à se retirer, ayant appris notre venue, et s'en serait fui à Varsovie si je n'avais fait passer mes gens à la nage la rivière de Pilitza, dont il avait rompu le pont en se retirant. Et pour donner exemple à mes soldats de ce qu'il fallait faire, je la passai le premier (2). Aiusi avec une célérité incroyable, j'attrapais l'arrière-garde de l'ennemi, lequel s'étant fié au pont qu'il avait rompu, ne nous attendait pas. Je fis avancer quelques troupes par les chemins de Warka et de Czersko pour les enfermer et leur couper le chemin, et cependant je m'avançais et attrapais le Pfaltsgrave, qui était au bord d'un bois en bataille, et dans

(1) Frédéric, margrave de Bade.

(2) A ce simple récit, nous ajoutons le témoignage de Kochowski, soldat et historien de cette guerre : Hinc dirimente amne hostis classicum cecinit... Sed ad apparentiam alacritas erat. Cum Czarnecius... ut erat tygridis exuviis tectus, ad principia legionis suœ accurrens : « *Superbus, inquit, hostis et fluminis* « *interventu ferox, nobis insultat; sed faciam, ut qui superato mari, in oppri-* « *mendam Poloniam contendit, neque Polonis in depellendum invasorem flu-* « *mina obstare, experiatur. Sequimini! fortibus viris in adversam ripam, seu* « *per pontem, seu per aquas, tantundem viæ fuerit.* » Hæc effatus adacto calcaribus equo, primus flumen nando superat, secutis mox mira alacritate cohortibus.

lequel il avait mis une embuscade de dragons. Nons l'attaquâmes et il nous soutint avec beaucoup de courage, mais il n'arrêta pourtant guère sans prendre la fuite. Nous le suivîmes chaudement sans que son embuscade lui servît de rien, parce que nous lui passâmes sur le ventre et poursuivîmes les fuyards sept lieues entières et jusque dans les faubourgs de Varsovie; et je puis assurer Votre Majesté que ceux qui ont évité le tranchant de nos sabres, sont péris par les mains des paysans, qui ne pardonnaient à aucun. Nous croyons que le Pfaltzgrave a aussi été tué, ce que l'on juge par ses dépouilles que des soldats ont rapportées aussi bien que de son frère; il y a quantité d'officiers prisonniers. Tout le bagage a été pris et 20 drapeaux, lesquels, avec les principaux officiers, j'envoie au roi mon seigneur. Voilà comment s'est terminée cette heureuse journée pour la maison de Votre Majesté, laquelle je supplie de croire qu'avec toutes sortes de soins j'en procurerai la continuation en allant rencontrer les autres secours que conduisent Wranghel et Steinbock.

XLIV

Copie d'une lettre écrite de M. Woysky de Nowemiasto.

13 avril 1656, Nowemiasto.

Détails sur la situation de l'armée Suédoise. — Les Tartares. — Destruction des églises de Sandomir; menace à celles de Cracovie. — Le roi de Suède suscite les dissidents contre les catholiques. — Mot de Cromwell.

« Les Suédois sont toujours dans leurs postes entre les « deux rivières, enfermés de tous côtés par nos armées. Ils

« ont beaucoup souffert lorsque la Vistule s'est debordée, « parce que durant ce temps ils ont été contraints de de- « meurer dans l'eau. Les retranchements qu'ils avaient faits « ne leur servant de rien, ils ont voulu passer la rivière de « San, mais l'armée de Lithuanie les a très maltraités, et « ceux qui étaient déjà passés, et qu'on avait feint de ne « pas voir, ont été tous passés au fil de l'épée ou contraints « de rentrer d'où ils étaient sortis, abandonnant aux nôtres « le canon qu'ils avaient déjà fait passer. Ils souffrent beau- « coup pour n'avoir point de vivres, parce qu'il ne leur en « peut arriver de pas un côté, de sorte qu'on tient pour « tout certain qu'il faut qu'ils meurent tous en ce lieu-là « de nécessité ou qu'ils fassent quelque résolution de déses- « poir. On a l'œil à tous les secours qui leur peuvent arri- « ver, et les nôtres sont très vigilants. M. le grand-maré- « chal est de ce côté-ci de la Vistule avec son armée et un « nombre infini de paysans, qui tous, comme des enragés, « disent qu'ils veulent avoir part à la défaite du tyran; « c'est ainsi qu'ils appellent Charles-Gustave. La noblesse « vient aussi de tous les côtés, de sorte que nous avons-là plus « de 10,000 hommes résolus à toutes les plus périlleuses « entreprises, parce que la tyrannie des Suédois est abhorrée « de tout le monde. Il n'y a point de doute que les Tartares « s'approchent, et que 10,000 d'iceux s'en vont du côté « de Varsovie pour favoriser l'assemblée de la noblesse, et « pour empêcher par leur diligence que les troupes sué- « doises se puissent réunir pour venir secourir Charles- « Gustave, et 20,000 autres marchent pour s'unir à l'armée « du roi ou marcher où on aura besoin d'eux. »

Il vous sera aisé de juger de l'état de nos affaires, par la

copie de ces lettres que je vous envoie, et de l'état où se trouvent les Suédois.

On nous dit qu'il y a quatre ambassadeurs d'Hollande qui viennent pour la médiation, mais s'ils ne se hâtent ils viendront trop tard pour le salut des Suédois. Charles-Gustave, prince des Deux-Ponts, témoigne une rage extrême de voir son dessein manqué; les siens, voyant qu'ils ne pouvaient conserver Sandomir, l'ont brûlé et n'ont pas fait comme les Tartares, qui, autrefois, pardonnèrent aux églises; ils les ont toutes brûlées. Il a écrit au Würtz qui commande dans Cracovie, lui ordonnant, s'il était contraint de quitter cette ville-là, de faire quelque chose d'extraordinaire qui marquât à l'éternité que les Suédois avaient été là; ce qui veut autant dire que s'il disait qu'il brûlât toutes les églises; aussi, dit-on qu'ils les minent toutes, tant leur rage est extrême. Charles a envoyé des lettres universelles par toute la Pologne, par lesquelles il semonce tous les ariens, les calvinistes, les luthériens et toutes les autres sectes, de s'armer pour sa défense contre les papistes, disant qu'il n'est venu que pour les détruire, et pour protéger contre eux tous les autres; et ainsi il déclare que c'est la guerre à la religion catholique qu'il a entreprise. Nous avons les originaux de ces lettres-là. Nous avons encore une lettre que Cromwel lui écrit, dans laquelle il le congratule de sa conquête, et lui dit qu'en gagnant la Pologne, il a arraché une corne au pape, et qu'il continue à détruire tout ce qui le reconnaît. Nous avons pleins deux sacs des lettres des Suèdois que nous avons prises, et toutes marquent qu'ils sont mal dans leurs affaires. Charles-Gustave avait écrit à son frère à Varsovie qu'ayant cherché les Polonais par tout sans les pouvoir rencontrer,

il venait rafraîchir son armée à Sandomir; il ne disait pas qu'il les avait rencontrés et qu'ils le poursuivaient; mais maintenant on peut dire qu'il a trouvé les Polonais pour son dommage.

J'oubliais à vous dire une chose qui mérite d'être remarquée, c'est que dans le premier combat contre le Pfaltzgrave nous n'y avons eu que 3 hommes de tués et 40 de blessés.

XLV

Copia literarum scriptarum a Magni Tartariæ Chami Vesiro, ad Chmielniscium (sans date).

La lettre que m'a écrite le roi Casimir et que je vous envoie, vous fera connaître ses sentiments à votre égard. — Le roi de Suède n'a gardé à personne sa foi. — Tachez donc de secourir, conjointement avec nous, le Roi de Pologne. — Le porteur de cette lettre vous donnera tous les renseignements nécessaires.

Quæcumque pertinent ad notitiam vestram omnia luculente descripsimus, et ita optamus Mag. V. sicut et nobis ipsis. Et quod attinet Ser. Joannem Casimirum, regem Poloniæ, et amicum nostrum, fratrem Domini mei, in quo desiderat, et de quo scribit ad nos, tunc istas litteras mittimus vobis ad perlegendum, ex quibus intelligetis et cognoscetis amorem Domini vestri erga vos, et sicut est vobis favorabilis, et quid ab illo postea petieritis et a nobis omnibus omnia obtinebitis. Potestis hoc et ipsi bene scire præcipue circa regem Sueciæ, quod multis dominiis juramentum non servaverit, et inquietus esse solet vicinis, tunc etiam et Moschovitis, et vos putatis quod potestis ita vivere sine Domino, et ejusmodi estis sententiæ quod vobis fortuna ita sem-

per favebit; quod impossibile. Nos etiam qui habemus amicos et inimicos, et tamen amicis amicitiam servamus et inimicis campum. Bonum est plures habere amicos quam inimicos. Qui antea vobis imperabant, modo rogant. Tunc quoque ut exercitum vestrum præparetis pro moderno vestro rege, rogamus. Deus est testis noster quod nos non solum propter se, sed et propter vos haec omnia facimus; quod cum vestro bono sit; de nobis minus est. Nos nostra capita defendemus. Vos scitis bene quod apud nos nullæ sunt divitiæ. Nos hodie in republica nostra manemus, et quando tempus veniet, multas nobis mansiones et alibi adjungemus per nostros gladios; quapropter facite hoc propter nos, et propter regem dominum vestrum, ut illi modo contra inimicos ejus suppetias feratis nobiscum. Quod cum feceritis, facietis Deo gratitudinem, et vestra fama per totum orbem florescet quod non derelinquitis dominum vestrum in tali casu. Ista omnia Agæ explicavimus; de quocumque ipsum interrogabitis, ad omnia vobis dabit responsum.

XLVI

13 avril 1656, Glogow.

L'alliance avec la Suède ne peut offrir aucun avantage à la France. — Fausseté de nouvelles répandues par les Suédois. — Le Roi de Suède tente en vain de s'évader du camp. — Lettres suédoises interceptées. — Nous résistons sans aucun secours. — Bientôt les Tartares nous arrivent. L'Électeur aura leur première visite. — L'archiduc Léopold.

Je vous ai accusé, par ma dernière, la réception de la vôtre du 10 mars. J'y réponds maintenant en vous disant que pourvu que ces mêmes Occidentaux, dont vous me parlez,

ne donnent point de secours au prince de Deux-Ponts, je crois que nous le pourrons chasser. Notre armée enrage de donner bataille, et s'est quasi soulevée pour cela; mais Czarnecki, qui la commande et qui a ordre de ne la point donner, n'a point aussi voulu accorder la demande qu'on lui en a faite; il espère de pouvoir ruiner les ennemis sans en venir là. Je vois qu'on n'a pas grand ennui de la paix en France, et si nos progrès continuent, il ne faudra pas qu'elle fasse état des Suédois pour les opposer à la puissante armée de l'empereur.

Le ministre que nous avons auprès de l'électeur de Brandebourg n'est pas des plus habiles, à ce que je vois, puisqu'il nous a écrit que le comte de Waldek était pour nous auprès de son maître, mais que le nombre des vieillards avaient emporté sur lui dans le conseil. Ce n'est pas grand'chose qu'un diamant; nous lui offrions une starostie de 50,000 livres de rente et l'indigenat. Le ministre qui est là est un jésuite défroqué, c'est celui qui devait aller chez les Hollandais, mais il est malade à ce qu'on m'écrit. Nous savions quelque chose en gros du mécontentement de M. d'Avaugour, mais non pas le particulier que vous m'écrivez. Je vous puis assurer que si la Pologne est comprise dans cette grande ligue, la France ne tirera pas des grands avantages du roi de Suède, puisqu'il y aura là de quoi l'occuper tout entier, et ce sera, si nous nous accommodons avec le duc de Moscovie, accroître ses ennemis sans utilité.

On nous assure que les Hollandais ont parole du protecteur de ne se point mêler des affaires de la mer Baltique. Vous êtes en lieu pour le mieux savoir que nous.

Le dialogue de la reine de France avec Guitaut n'a pas

été une chose mal plaisante, mais je ne sais comment le cardinal Mazarin a pris le discours de ce dernier. Je me sers toujours du chiffre que vous m'avez envoyé jusqu'à ce que je sache que vous avez reçu le mien.

Je vous ai dit ce que je pensais de la nativité que vous m'avez envoyée, et je ne doute point que quand la direction du M. C. sera nord 69, qu'il ne soit malheureux.

Le prince Mathias, dont vous me parlez, tient les choses en longueur parce qu'on lui demande deux millions à emprunter pour conclure avec lui; cependant il perdra l'occasion, et on pourra bien conclure avec le Transylvain si les propositions du duc de Moscovie que vous avez vues ne sont pas changées.

Vous verrez la vérité de nos nouvelles dans la feuille que je vous en envoie, et, une fois pour toutes, souvenez-vous de ne jamais ajouter foi à ce que publieront les Suédois, que vous n'en ayez quelques informations d'autre part. Ils font ordinairement tous leurs avantages bien plus grands qu'ils ne sont, et leurs dommages moindres; et même lorsqu'ils sont battus et chassés d'un bon pays et gras comme celui de Przemysl et Jaroslavie, ils disent qu'ils s'en retirent pour chercher les vivres. Jamais nation ne s'est servie plus avantageusement que celle-là, de l'ostentation et de l'artifice, et je vous assure qu'ils affineraient le plus rusé de tous les Normands. Nous en attendrons ce que dira le prince de Deux-Ponts de sa fuite de nuit avec 60 chevaux choisis, abandonnant le reste et tous les bagages aux Polonais; on dit déjà qu'il s'est ainsi retiré pour aller quérir du secours, mais où le prendrait-il, puisque dans les lettres originales de ses officiers, que nous avons interceptées, il y a que, bien qu'on fasse tout ce qu'on peut pour trouver des gens en

vertu de 120 commissions qu'il a délivrées, on ne trouve personne qui veuille venir à son service, et qu'il est vrai aussi qu'avec le peu d'argent qu'on donne, on ne peut rien faire, n'y ayant que 10 risdales pour lever et armer un cavalier? J'en envoie les lettres originales en France, afin qu'on y voie que ce n'est pas une supposition.

Nous avons résisté aux Suédois sans secours; maintenant que celui des Tartares et des Kozaks doit être arrivé auprès du roi, jugez ce que nous ferons. Je vous assure que si la désobéissance ne se met point dans nos troupes et que les Suédois ne soient point secourus de personne, nous irons bien avant dans leur pays. J'espère que, par le premier ordinaire qui viendra, nous aurons une commission et vos instructions.

Nos Polonais parlent fort d'ôter à M. l'électeur de Brandebourg la Prusse ducale, à cause de la félonie qu'il a commise, et je crois qu'il aura la première visite des Tartares.

Une lettre du 17 de mars qui m'arrive. Vous avez raison de dire que l'archiduc Léopold d'Insprük n'est pas un grand sujet, aussi ne l'a-t-on pas voulu écouter, bien que le pape et l'empereur le souhaitent fort; ce dernier voudrait bien encore qu'on en voulut faire part à son fils, mais je n'y vois nulle disposition.

Le roi de Suède voudrait bien maintenant admettre l'envoyé de l'empereur à l'audience, et il l'a mandé pour cela, il sait bien qu'il lui veut proposer une médiation, que très volontiers il accepterait maintenant, pourvu qu'on fit une trève dont nous ne voulons point ouïr parler.

Je ne sais si je vous dis, il y a trois ou quatre mois, qu'on nous avait écrit d'Allemagne que le bon succès du roi de

Suède ne durerait que sept mois, après quoi il n'aurait plus que du malheur.

Pour le reste, je vous renvoie à la feuille que je vous envoie, à la fin de laquelle j'ai ajouté ce qui nous arrive présentement, que le roi de Suède, ne pouvant passer avec ses 60 chevaux, a été obligé de rentrer dans son camp assiégé par les nôtres.

XLVII

Traduction d'une lettre de Sandomir.

13 avril 1656, Glogow.

Le reste des Polonais abandonne le roi de Suède. — Mouvements des troupes polonaises. — Surprise de Sandomir. — Fuite du roi de Suède. — Position des Suédois à Cracovie et à Varsovie. — Pinczow, Pilitza et Ogrodzieniec évacués.

En suite des heureux succès des armées de Sa Majesté commandées par M. Czarnecki contre le roi de Suède à Jaroslavie et Przemyslie, le grand-maréchal du royaume, avec quantité de noblesse et les troupes que commandait le chorongy, s'y étant jointes quinze cornettes le 29 de mars, obligèrent notre armée à se mettre en présence, les croyant ennemis; mais au lieu de combattre ils envoyèrent demander d'être reçus, ce qui fut fait avec beaucoup de joie. C'étaient les dernières troupes polonaises qui étaient restées auprès du roi de Suède; excepté le Niemiricz arien, et quelques-uns de ses officiers. Nos continuelles attaques diminuent fort l'armée ennemie et la fatiguent au dernier point; la nôtre augmente notablement tous les jours. L'ennemi ne quitte jamais de poste où il ne laisse quantité de morts et de

blessés. Ayant chargé sur la rivière son canon et quelques bagages pour gagner, à la faveur de la grande eau, Sandomir, il fut poursuivi, l'espace de deux lieues, par le starosta Iaworowski (Sobieski) et le duc Wiszniowiecki. Le roi de Suède venant à leur secours courut fortune d'être pris. La peur s'est tellement emparée de l'esprit des ennemis, et le juste désir de vengeance anime si bien les nôtres, qu'un seul serviteur polonais est capable de faire fuir dix Suédois. Nous les tenons cependant fort serrés entre les rivières de San et la Vistule; ils n'osent envoyer au fourrage. Cependant l'armée de Lithuanie s'avance, composée de 20,000 hommes effectifs.

Le castellan de Sandomir et M. Miaskowski passèrent la Vistule avec leurs régiments le 30 mars, et surprenant Sandomir y ont taillé en pièces 700 des ennemis qui y étaient pour garder des passages de la rivière et du pont. 160 cavaliers se sont sauvés seuls dans le château proche de la ville. Les canons et le bagage ci-dessus nommés y étaient arrivés peu de temps avant les nôtres, qui s'en sont accommodés. Ensuite le grand-maréchal avec son armée, la noblesse qui l'accompagnait et grand nombre de paysans passèrent le pont de bateaux, qu'il fit rompre et brûler incontinent pour ôter à l'ennemi l'espérance d'échapper par là. On attend de moment en moment M. Zamoyski, avec l'arrière-ban des palatinats de Lublin, Russie, Belz et Volynie. Ensuite M. Czarnecki a commandé le régiment de Schomberg, de Balaban, et du starosta Trembowelski, de rester à la queue de l'ennemi. Et lui a passé encore la rivière pour rencontrer quelques troupes que le roi de Suède a tirées des diverses garnisons pour lui donner secours. Les derniers

Polonais qui ont quitté l'armée de Suède assurent qu'elle ne monte pas présentement à 5,000 hommes, ce qui est de nouveau confirmé par un lieutenant de Niemiricz qui s'est sauvé. Un parti des nôtres étant entré dans leurs retranchements, a jugé, par le peu de résistance qu'il y trouva, de leur faiblesse.

Le 1er avril, le roi de Suède mit son armée en bataille entre les villages de Wieloutesch et Liskowa; ce qui fit croire aux nôtres que, sachant le passage de Sandomir désespéré pour lui, il prendrait dessein de se jeter du côté de Cracovie sans passer la Vistule, à quoi les nôtres veillent.

Depuis ladite lettre les nouvelles sont arrivées qu'il y a eu un furieux choc entre les nôtres et les ennemis, et que le roi voyant qu'il ne pouvait plus soutenir, a abandonné toutes choses et pris la fuite à la faveur de la nuit avec peu de cavaliers. L'on soupçonne qu'il doit avoir tiré du côté de Varsovie pour joindre Wranghel, qu'il croit qu'il a encore quelques troupes. Les nôtres le poursuivent vivement. Les paysans s'assemblent de toutes parts sur les frontières; ils rompent les ponts et les barques pour empêcher l'ennemi de fuir. On n'a point des nouvelles du prince de Radziwill depuis sa défaite. Le grand-maréchal a envoyé à Tarnow 4,000 hommes d'infanterie et 6,000 de cavalerie pour attaquer Cracovie. Würtz, gouverneur de Cracovie et sa garnison sont fort épouvantés. Il a fait sortir tous les religieux de la ville, tous les garçons bouchers et tous les brasseurs de bières; ils ont tenté par finesse d'en faire sortir les bourgeois, mais ne l'ayant pu faire, ils leur ont ôté jusqu'aux broches.

Dans la Grande-Pologne, toute la noblesse et les paysans

s'assemblent, et dans peu de temps il y aura de ce côté-là une armée considérable, soutenue d'un bon nombre de Tartares, pour empêcher l'entrée de quelques troupes que les Suédois se promettent de Poméranie.

La garnison de Petrikow sachant que les nôtres approchaient de la ville, l'a abandonnée.

Quoique les Suédois accompagnent l'ordinaire qui porte leurs lettres d'un trompette et de 50 cavaliers, elles ne laissent pas d'être souvent prises. On a connu par les lettres du dernier, la grande épouvante où ils sont. Un des principaux Suédois de Varsovie, parle de 170 patentes que le roi de Suède a donné pour faire de nouvelles levées, et il assure par après, qu'il ne s'est pas présentée une seule personne pour les remplir; que l'argent leur manque, que le peu qu'ils en ont donné a été reçu par des gens que l'on ne voit plus. Beaucoup mandent qu'ils n'oseraient écrire des nouvelles, qu'il faut croire tout ce que les Suédois disent. Quantité disent adieu avec grande détresse à leurs femmes. Trois à Varsovie ont été condamnés à la mort, dont un est Italien, pour avoir dit que l'armée suédoise a été battue.

20,000 Tartares conduits par deux sultans, et 15,000 Kozaks qui les suivent, doivent arriver la semaine d'après Pâques. Nous recevons des lettres de Czenstochowa, du 12 de ce mois, qui nous apprennent que la noblesse des palatinats de Cracovie, Siradie et Grande-Pologne, y doivent être ensemble le 23 de ce mois; ils ont tous juré de ne point quitter la campagne tant que la guerre durera. Ils ajoutent dans ces lettres qu'on mande de Sandomir la continuation des progrès de nos armées, et que le roi de Suède n'ayant pu s'échapper, avait été contraint de retourner parmi les

siens, que les nôtres tiennent assiégés; que l'Oxenstiern et le Radzieiowski ayant ramassé toutes les garnisons de Varsovie et des autres places venaient pour secourir leur roi; mais une de nos armées a passé la Vistule pour les aller rencontrer.

Le Gnoinski, commandant suédois dans Pinczow, s'est rendu avec tous les gens au starosta Nowomieski. Les garnisons de Pilitza et d'Ogrodzieniec ont abandonné ces places et s'en sont allées refugier à Cracovie.

XLVIII

Lettre de Marie Cunitia à Des Noyers.

15 aprilis 1656, Biciai Silesiorum.

Témoignages de reconnaissance. — Opinion sur les éloges reçus. — Causes du retard de sa réponse à Bouillaud. — Forster, libraire de Dantzick. — Incendie de Bitzine. — Pertes qu'elle a subies (1).

Literæ Illustris Magnificentiæ vestræ 3 aprilis Glogoviæ exaratæ, 14 vero ejusdem recte traditæ, multis quidem no-

(1) Nous avons déjà eu occasion, à la page 15, de donner quelques détails sur Marie Cunitia, ses travaux astronomiques et l'hospitalité qu'elle avait trouvée en Pologne. Dans cette lettre elle s'excuse du long retard qu'elle a mis à répondre à Bouillaud. Sa réponse, qui demandait diverses études préalables, était prête, lorsqu'un incendie dévora sa bibliothèque et tous ses papiers. En faisant part à Des Noyers de ce désastre elle commence par s'exprimer sur son propre mérite avec une noble modestie qui donne une idée avantageuse de son caractère : « Je suis bien loin, dit-elle, de mériter les éloges dont vous voulez « bien, vous et M. Bouillaud, me charger, pour ne pas dire m'honorer. Cependant, cédant à la faiblesse si naturelle au cœur humain, j'avoue que je me « croirais heureuse, si la postérité, trompée comme vous, pouvait partager « votre jugement ou plutôt votre erreur sur mon compte; mais, en attendant, « je me croirais plus heureuse encore, si j'avais quelque moyen de répondre « dignement aux insignes bontés que vous me témoignez, etc., etc. »

minibus mihi fuerunt pergratæ, eo tamen potissimum, quod tanti viri, tam sinceri tamque benevoli affectus sinceram spirabant indolem, quam Illustris vestra Magnificentia, tum funestissimo nostro per incendium facto excidio seriò condolendo, tum magni Bullialdi, nunquam sine honoris encomio nobis nominandi, gratissimam salutationem, atque solaris eclipsis observationem nobis transmittendo, fecit contestatissimam. Minor sum, fateor, et impar tantis elogiis, quibus me magni quoque viri nonnunquam potius oneratum, quam honoratum eunt : interim si quid humanitatis humanis indulgendum fuerit, ego pro magna felicitatis parte reputabo, si tantorum virorum exemplo, sera de me ita judicaverit, vel erraverit posteritas, maximâ vero, si concessum fuerit, dignè hanc magnam Illustris vestræ Magnificentiæ gratiam redhostire. Quam porro fortunam responsoriæ meæ ad magnum illum virum, clarissimum et excellentissimum Dñum Bullialdum expertæ sint, breviter refero. Annus jam agitur tertius, quando ipsius literas mense (ni fallor) Augusto cum nonnullis observationibus eclipticis, accepi; in quibus cum nonnulla movebat dubia contra Kepplerum et Rudolphinas, pro quorum fundamentis citabat insigne illud opus Tab. Philolaicarum, quo tunc temporis adhuc carebam, nolui quicquam temere magno viro reponere de rebus nondum lectis aut intellectis, nisi prius dictis fundamentis probe inspectis et ad veritatis trutinam expensis. Scripsi igitur ad Forsterum Bibliopolam Gedanensem (Lipsiæ enim in nundinis autumnalibus non inveniebatur præfatum opus) ut mihi quantociùs illud transmitteret; qui homo cunctator, et per Poloniam hinc inde divagans, ultra integrum annum ejus missionem distulit, adeo ut demum anno Christi 1655

circa Nativitatem Domini illud demum reciperem, quo diligenter inspecto, ad singula statim epistolæ capita ordine respondi; excreveruntque meæ responsoriæ ad tres philyras. Submiserat quoque magnus vir thema natalitium proprium postulans meum de ipso judicium; cui obsecundans methodo olim mihi conspecta juxta triplices directiones, diurno-menstruas, diurno-annuas, et menstruo-annuas, idque in duplici subjecto æquatoreo scilicet et ecliptico, totum hoc negotium in chartas conjeci, ultra integram chartarum libram extensum, cui ultimam in vigilia Pentecostes manum imponebam, præstolans occasionem Vratislaviam (quæ demum 28 maii futura erat) ut inde Gedanum ad Clarissimum Dominum Hevelium transportaretur, qui literis jam promiserat se Lutetiam illud statim procuraturum. En fortunam! Die 25 maii hora 10 post meridiem, noctu, in primo somno, subito, apud tertium à meis ædibus vicinum, funestissimum oritur incendium, quod, tectis propter diuturnam auræ siccitatem prorsus aridis, tam citò omnia depopulatur, ut ad primam, divinitùs (ut firmiter credimus) factam e somno excitationem, ædes nostræ, jam totæ ardeant, nulliusque vel atomi, nisi solius vitæ salvandæ supersit locus. Atque ita praeter totam nostram substantiam, bibliothecam, supellectilem et apparatum chymicum, astronomicum, medicamenta arcana a 30 annis à marito, pro suo filiorumque futuro usu, magno labore et sumptibus elaborata, observationes astronomicas certissimas, ultra quam ducentas, etiam amicorum literæ et responsiones, et inter illas quoque dictæ responsoriæ, in favillas et cineres abierunt, spatio mediæ horæ. Hæc inquam responsoriarum mearum fuit catastrophe; quam ut Illustris vestra Magnificentia dicto Domino Bullialdo notificare dig-

netur obnixe rogo; ne forte suspicetur aut negligentià aut morositate meâ tam diu dilatam fuisse responsionem. Hisce valeat Illustris vestra Magnificentia, perpotenti Deo ejusque tutelae demandata a vestræ Magnificentiæ Illustris cultrice,

MARIA CUNITIA.

XLIX

20 avril 1656, Glogow.

Les affaires de Pologne se rétablissent. — Projet d'alliance avec le czar. — Putzk sauvé. — Le roi de Suède fait appel aux dissidents de Pologne. Ambassadeur de Chmielnicki auprès du roi de Suède — L'électeur. — Expédition de Gonsiewski. — De Lumbres. Menace des Suédois de s'allier avec le czar.

Vous verrez, par les nouvelles que je vous envoie, que nos affaires vont toujours de mieux en mieux, et si elles continuent encore huit jours, nous n'aurons que faire de secours ni d'entremetteur. Depuis que les Polonais se sont résolus à essuyer la première décharge des Suédois et, sans leur donner le temps de recharger, se sont mêlés parmi eux, le sabre à la main, ils les ont toujours battus. Il est vrai que la première fois qu'ils le firent, ils combattirent à la tartare, ce fut de s'enfuir aussitôt que les Suédois vinrent à eux; mais comme tous étaient d'accord de cette feinte fuite et qu'ils savaient jusqu'où ils devaient fuir, ils retournèrent tout d'un coup sur l'ennemi le sabre à la main et se battirent bien. Depuis, ils n'ont plus voulu feindre une fuite, mais se mêler d'abord, et ils y ont toujours réussi. Vous verrez dans les nouvelles que je vous envoie la déroute du Pfaltzgrave, beau-frère de Charles-Gustave, à ce que l'on dit, en laquelle nous n'avons eu que trois hommes de tués et quarante de blessés. Je ne fais point de doute que quand

bien les Suédois échapperaient du bourbier où ils se sont mis, qu'ils ne soient tout-à-fait inutiles à leurs amis durant cette campagne.

Il y a une proposition sur le tapis qui pourrait animer la Suède, si elle réussissait. Je vous ai dit celle du czar pour son fils ; cette autre est de remettre le roi en possession de son royaume hériditaire et de le partager avec ledit czar.

La perte de Marienbourg nous fait maintenant un grand tort. Je crois que vous aurez ouï dire que celui qui commande dans Putzk avait été gagné des Suédois, et qu'il leur devait rendre la place dans deux jours, mais il fut découvert, et a été arrêté et convaincu : c'est un gentilhomme de Kachoubie.

J'attendais de vos lettres aujourd'hui, mais l'ordinaire de Vienne est arrivé sans nous en apporter; je n'en puis savoir la cause que par le prochain courrier, qui vous apprendra encore ce que seront devenus les Suédois.

J'espérai aussi d'apprendre aujourd'hui une résolution pour la Hollande. On m'écrit que votre instruction était faite et qu'on n'attendait pour l'envoyer que l'arrivée du palatin de Lancicie, et peut-être vous l'enverrai-je par le prochain courrier.

Le roi de Suède a envoyé partout des universaux, demandant secours aux Ariens, Calvinistes et Luthériens, disant qu'il ne fait la guerre que pour leur liberté contre les papistes; enfin il se sert et de la peau du lion et de celle du renard pour venir à bout de ses desseins.

P. S. M. Czarnecki écrit à la reine qu'il s'en va faire une course en Prusse, laissant le roi de Suède en garde des autres.

Nous avons avis de Kamieniec que le palatin de Braslavie, qui en est gouverneur, a défait quelques Kozaks qu'il a feint croire être des voleurs opprichcs, pour ne pas irriter les Kozaks en ce temps où nous avons tant d'ennemis sur les bras.

Les lettres de Sendzichow, où le roi se trouvait le 15 de ce mois, nous disent qu'il y était arrivé un chanoine de la part de l'évêque de Warmie, à la prière de M. l'électeur de Brandebourg, qui dit qu'il y a un ambassadeur de Chmielnicki auprès du roi de Suède, nommé Daniel, Grec de nation, qui recherche sa protection, le croyant tout puissant en Pologne, et témoignant ne pouvoir plus souffrir le joug des Moscovites, qu'il dit leur être plus dur que celui de Pologne. Mais cet ambassadeur fut expédié dans le temps que Chmielnicki croyait le roi de Suède maître de la Pologne, et si le traité s'achève de la Moscovie et de la Pologne, il faudra par force qu'il s'humilie, car les Tartares le haïssent à mort et ne se fieront jamais à lui. Sur la lettre qu'il écrit au roi de Suède, il met : *Au très-puissant Roi de Suède, mon très-honoré ami.* S'il a quelque mauvais dessein, il le fera paraître sur la défaite que je viens de dire de quelques Kozaks par le palatin de Braslavie. L'on dit aussi que le Ragotzi a eu un envoyé de Chmielnicki, mais tant que nos affaires iront bien il n'osera rémuer. Le voyvode de Valachie a écrit au roi et lui a envoyé quelques chevaux et une fort belle tente qui fut présentée à Sa Majesté le 14 de ce mois par son envoyé.

On dit que le chanoine dont je viens de parler est partisan de l'électeur; il tâche de persuader la paix de la part de l'évêque avec ledit électeur, et déjà il demande des passe-

ports pour des ambassadeurs. Il vient de Königsberg et a apporté des nouvelles considérables, comme qu'il a rencontré Steinbock avec 4,000 chevaux et 500 fantassins et 10 ou 12 pièces de canon qui avaient ordre d'aller joindre Forgel et Valdeck pour s'opposer conjointement à M. Gonsiewski, qui commande l'armée de Lithuanie et qui a défait ces premiers; le roi de Suède devait suivre avec 3,000 hommes et le général Derfling avec ceux qu'il a conduit de la Marche et qui ont passé la Vistule la semaine passée, qui ne sont que 2,000 hommes. Il y a apparence que la défaite de Valdeck aura troublé tous ses desseins, et si le grand-trésorier Gonsiewski a avis de leur marche, il pourra les défaire avant qu'ils soient tous joints ensemble. Sans le passage de la Vistule, sur laquelle nous n'avons point de pont de ce côté-là, on irait charger les ennemis en queue, mais il faudrait que notre armée aille jusqu'à Dantzick pour passer. On croit que l'électeur a fait ligue avec le roi de Suède contre le czar, et l'ambassadeur qu'il avait envoyé audit czar a été là emprisonné. Le même chanoine rapporte que M. De Lumbres devait venir bientôt; que c'est lui qui a fait joindre l'électeur au roi de Suède contre nous : lui ayant dit que la Pologne voulait traiter avec la Suède à l'exclusion de Brandebourg, comme étant vassal de Pologne; il ajoutait que les Suédois menacent, si on ne leur accorde la paix qu'ils demandent, qu'ils la feront à quelque prix que ce soit avec le czar, et qu'après ils prendront leur temps pour reprendre ce qu'ils lui auront abandonné et que cependant ils viendront mettre le feu par toute la Pologne, qu'ils donneront Cracovie au Ragotzi. Mais nous espérons de les en bien empêcher, et nous savons que les Etats de Suède ont déclaré

à leur roi qu'ils ne voulaient plus rien contribuer pour ses conquêtes imaginaires et qu'il était temps de songer à la défense du royaume.

L'électeur a envoyé le colonel Sey à M. Gonsiewski pour le prier de ne se point avancer, parce qu'il espérait avoir bientôt la paix avec le roi, auprès duquel il avait envoyé son conseiller Schwerine; mais tout cela n'était qu'une invention pour gagner du temps, afin que Steinbock pût joindre ceux qui ont été battus, et Schwerine n'a bougé d'auprès du roi de Suède. On dit que s'il est vrai que le comte de Valdeck soit prisonnier de Tartares, comme on l'assure, qu'il pourrait se racheter bientôt ayant beaucoup d'argent, parce qu'il a été l'inventeur de tous les impôts qu'il partageait avec l'électeur. Ceux de Kalisch ont envoyé un trompette au roi pour voir si S. M. était en l'armée, auquel cas il la suppliait de leur envoyer un commissaire de sa part pour traiter. Le roi a dit à ce trompette qu'il leur avait déjà envoyé le colonel Dönhof et que s'ils ne se hâtaient, il n'y aurait point de quartier pour eux.

L

Copie d'une lettre de madame la princesse de Brieg à madame Dönhof.

Charanton (?), den 25 ten April.

Elle n'a pas assez de temps pour écrire en français et pour faire rire M. Des Noyers. — Elle est heureuse et fière en apprenant que cette « Reine divine » ait daigné penser à elle, pauvre créature. — Elle est tout à ses ordres. — Elle lui recommande le porteur de cette lettre.

Mon Astrée,

Die Eile vergönnet mir nicht so viel, meine schuldige Antwort auf französisch abzulegen, muss derowegen nur in

aller Kürze und Einfalt, auf gut deutsch, mon Astrée, demüthigen Dank sagen, vor die Continuation Dero mir höchstwerthen Gnade, sage aber auf Dero liebsten Briefel so viel, dass Sie mein voriges Brouillon, vor dem letzten so ich mit einem unserer gnädigsten Cleopatre Bedienten geschickt, noch nicht bekommen hätten. Ach was könnte mich doch höheres in der Welt grösser und glückseliger machen, als dass diese göttliche Königinn sich so viel erniedriget, um an mir elende Creatur zu gedenken. Wo es für keine Vermessenheit möchte gehalten werden, bitte mein Engel ich dienstlichst, meine allerunterthänigste Recomendation zu J. Maj. Füssen zu legen, et les vœux que je fais pour la santé et prospérité, vous assurant que le moindre signe que Sa Majesté me daignera faire, me fera courir à bride abattue. Wo nur möglich will ich doch dem H. Des Noyers wieder schreiben, damit ich mit meinem erbärmlich Französisch Ihm ein wenig de quoi à rire fournire. Es ist schon sehr spät, und der aimable Knabe will morgen mit dem frühesten fort, wollte ich könnte anstatt eines kleinen Polaken mit ihm auf Mars eilen. Der treue beständige Coralbo, wird schon genaue Acht und Sorge für mon Astrée gehörige Sachen haben, bitte nur unterthänigst Jhn nicht so ganz zu abandoniren, sondern vor einen ganz leibeigenen Knecht zu consideriren. Die liebe Citerée verlangt herzlich die Gnade Dero Kundschaft zu haben, das arme Weibel ist schon gar funcement, fürchte es seye mir nichts besser, bin aber doch in allen rencontres mit höchster Passion mon Astrée,

Dero völlig ergebenste treueste,

MIRAME.

LI

29 avril 1656, Glogow.

La princesse de Brieg et ses lettres. — Madame Dönhof et madame d'Oppersdorf. — Mademoiselle Cunitia. — Bouilliaud refuse d'aller en Hollande. — Secours de Cromwell aux Suédois. — Les ambassadeurs de la Hollande. — Les affaires de la Pologne se rétablissent. — La Reine va retourner en Pologne.

De deux lettres que j'avais écrites à Mlle Cunitia, une seule lui est parvenue, qui lui a été envoyée par un homme exprès de Mme la princesse de Brieg, de laquelle encore je vous envoie deux lettres en français qu'elle a écrites à Mme Dönhof, qui est sa bonne amie et qu'elle appelle *Astrée*, comme la princesse s'appelle *Mirame;* ce sont des noms de roman dont toute cette province est remplie, et où encore on vit en roman. La comtesse Dönhof est une des dames de la reine de Pologne, et sœur de la comtesse d'Oppersdorff, chez qui nous sommes logés. Je vous dis ceci pour une plus grande intelligence des lettres de la princesse. Je vous en envoie une en allemand. On connaît par son français qu'elle est étrangère, mais il me semble qu'elle en sait beaucoup pour une personne qui n'a jamais approché la France.

Je ne vous dis rien de la réponse que me fait Mlle Maria Cunitia, puisque je vous envoie l'original de sa lettre. J'aurai à l'avenir une commodité de lui écrire toujours assurée par la princesse de Brieg.

Je retrouve encore deux lettres d'elle que je vous envoie, une en allemand à Mme Dönhof sur des bracelets qu'elle lui

avait envoyés; dedans elle nomme Diane, c'est la sœur d'Astrée, la comtesse d'Oppersdorff, et M[lle] de Boli est la première femme de chambre de la reine. Elle devait avoir écrit Beaulieu; mais elle l'a mis comme elle l'a ouï prononcer aux Polonais; on dit que ces lettres allemandes sont fort bien faites. Voilà ce que je vous puis dire sur ce sujet.

Je ne sais s'il m'arrivera aujourd'hui deux de vos lettres, n'en ayant point eues la semaine passée. Je les attends avec impatience.

Il nous arrive un paquet de France seulement, qui est celui du 31 de mars; il faut que le précédent soit égaré ou perdu. Dans celui-ci, j'apprends avec déplaisir que vous ne pouvez pas aller en Hollande. — On avait révoqué le chancelier de l'archevêque de Gnezne, qui était en Prusse et qui avait ordre d'y passer, depuis, un régent de la chancellerie. Vos expéditions sont arrivées depuis une heure avec des lettres du roi, du 19 de ce mois. J'ai fait entendre à la reine, le plus doucement que j'ai pu, sans lui lire votre lettre, les raisons qui vous empêchaient d'accepter cet emploi; elle m'a dit qu'elle croyait que vous aviez refusé ce qui vous aurait rendu heureux le reste de vos jours. Je lui ai répondu que vous étiez philosophe, et qu'ainsi peu vous suffisait, et que quasi les larmes d'un ancien ami, qui ne vous avait jamais abandonné, vous forçaient pour n'être pas ingrat et ne le pas abandonner en acceptant l'honneur de cet emploi. Je ne vous dirai point que j'avais déjà songé à tout ce qu'il fallait pour votre subsistance, et que Peter Henderich de Dantzick, correspondant de M. Coymant, avait ordre pour cela.

Vous aurez vu par mes précédentes, si elles vous ont été

rendues, qu'il n'est pas vrai que les Suédois aient pris Zamosc, mais bien que leur roi, après y être demeuré sept jours devant, en leva honteusement le siége.

Je crois que nous n'aurions que faire de l'assistance des Hollandais, et que nous mettrons bientôt les Suédois en état d'avoir plus besoin de secours que nous.

Cromwell n'envoie au roi de Suède que 1,000 hommes seulement à la charge qu'il les paiera, et le roi de Suède s'est déjà déclaré n'avoir point d'argent pour eux; nous en avons les lettres dans leurs originaux.

Les Hollandais envoient ici quatre ambassadeurs : deux pour nous et deux pour la Suède; mais ils trouveront un grand changement dans nos affaires, et si une nouvelle que nous recevons encore était vraie, que nous eussions battu le général Steinbock auprès de Thorn, le roi de Suède serait perdu sans ressource, parce que assurément nous aurons pour le moins 200,000 hommes au mois de juin et lui n'en aura pas 6,000.

Je vous envoie la copie d'une lettre que le khan écrit et envoie par un mourza à l'électeur de Brandebourg, qui a chargé de lui dire de bouche beaucoup de choses. Nous lui avons offert l'affranchissement de son fief de Prusse et qu'il quittât les Suédois; mais maintenant on parle de le lui ôter.

Le roi de Suède avait envoyé toutes ses pierreries pour trouver 40,000 risdalles dessus à Hambourg; celui qui les lui devait compter et prêter est mort subitement, lorsqu'il se préparait pour cela, dont les Suédois tirent un très mauvais augure; ce que nous avons vu dans leurs lettres.

La reine a aujourd'hui reçu ordre du roi de retourner en Pologne et d'y reconduire toutes choses. Nous faisons état

de partir dans huit jours. Je ne vous écrirai point durant notre marche, parce que je n'en crois pas avoir la commodité; vous recevrez pourtant encore une fois de mes lettres devant notre départ.

L'empereur détache 30 hommes de chaque compagnie qu'il envoie en Flandre; il lève incessamment, mais il ne craint plus les Suédois. C'est ce que je vous dirai pour cette fois.

P. S. En faisant mes baise-mains à M. Dupuis, dites-lui, s'il vous plaît, que si j'eusse cru lui faire un déplaisir que de vous procurer l'emploi de Hollande, je ne l'aurais pas fait.

LII

27 avril 1656, Glogow.

Le roi de Suède se tire habilement de la fâcheuse position où il se trouvait. — Divers bruits. — Rapines de Boguslas Radziwill. — Würtz menace de faire sauter le château de Cracovie. — Les Tartares.

Nous avons eu avis que Charles-Gustave, voyant que M. le grand-maréchal et M. Czarnecki s'étaient éloignés pour aller combattre le secours qui lui venait et qu'ils défirent comme vous aurez su, et voyant encore que la rivière de San, qui s'était débordée jusque dans son retranchement, s'était tellement abaissée qu'elle lui avait découvert une sécheresse dans le milieu de son cours sur laquelle étaient demeuré plusieurs troncs et arbres entiers que la rivière entraînait, il se résolut de la passer de nuit. Ce lieu-là lui étant d'autant plus favorable que de l'autre côté, c'était quantité

de brousailles où la cavalerie ne pouvait pas combattre, et l'armée de Lithuanie, qui le bloquait de ce côté-là, n'avait point d'infanterie. Pour mieux couvrir son dessein, il fit semblant le soir de vouloir tenter sa retraite en remontant le long de la Vistule, vers Cracovie, et même poussa les gardes avancées du prince Démétrius, de Sobieski et de Schomberg; mais aussitôt que la nuit fut arrivée, il fit passer son infanterie sur deux pontons qu'ils affermirent dans l'eau, et incontinent le reste suivit à la faveur de cette sécheresse que j'ai dite. Le palatin de Vilna en envoya aussitôt donner avis au grand-maréchal et à M. Czarnecki qui faisaient leur marche par la Grande-Pologne en Prusse avec 20,000 hommes de cavalerie; on ne sait pas encore s'ils auront rebroussé chemin. Cependant Charles prit sa marche le long de la Vistule, et le palatin de Vilna se mit à son côté et devant lui, le combattant nuit et jour et cherchant tous les moyens de l'obliger à une bataille; ainsi il ne lui donne repos quelconque et nous attendons à tous moments un courrier qui nous apporte l'état de choses et qui nous fasse savoir si l'armée qui marchait en Prusse a rebroussé chemin; car si cela est, Gustave ne se pourra sauver sans au moins abandonner son armée. Nous avons divers avis, mais parce qu'ils ne viennent pas de l'armée même, nous ne les tenons pas pour assurés; les uns disent que Charles-Gustave est resserré dans Casimirie, d'où il ne peut sortir; d'autres disent que le palatin de Vilna l'a repoussé et contraint de rentrer dans son poste pour éviter d'être défait; l'arrivée de notre courrier nous éclaircira toute cette matière qui, de quelque façon qu'elle soit, n'est guère avantageuse aux Suédois.

J'avais dit dans mes précédentes que le prince Boguslas

Radziwill, qui demeure endurci dans sa rébellion, avait été défait par quelques troupes de Lithuanie, et qu'il s'était sauvé, lui troisième, en chemise. Il a ramassé depuis tout ce qu'il a pu, et a fait quelques troupes avec ce que les Suédois lui ont pu donner, et s'en va dans les provinces de Podlakie et de Brzesc prendre les gentilshommes dans leurs maisons, je dis ceux qui ont pris le parti et qui ont juré aux Suédois, et les envoie à Varsovie où on leur fait payer rançon, et lui cependant pille leurs maisons. Un de ses plus grands exploits a été de prendre un vieux palatin goutteux qui le reçut chez lui comme ami, et de l'envoyer à Varsovie. Enfin son agir n'est pas de soldat.

On nous pourrait objecter que parmi nos avantages, nous n'avons point encore repris de places considérables sur les Suédois : pour vous satisfaire là-dessus, je vous dirai qu'il a été résolu de n'en point attaquer qu'on n'eût chassé entièrement de la campagne tous les Suédois, parce qu'alors nos places reviendront assez facilement.

Il nous arrive maintenant des lettres de Pologne, datées du 19 d'avril, dans lesquelles on nous dit que le roi ayant appris que Würtz, qui commande pour Charles-Gustave dans Cracovie, en avait miné le château pour le faire sauter, il lui a envoyé dire que s'il le faisait, il ferait aussitôt couper les têtes à cinquante hauts officiers suédois qui ont été pris en la défaite, que je vous ai dit par ma précédente, du secours que conduisait le margrave de Baden, qui y fut tué, et le prince de Mäkelbourg, et que si ledit Würtz était pris, il n'y aurait point de quartier pour lui.

Il est vrai que Charles-Gustave s'est sauvé de nuit du lieu où on le tenait bloqué. Le palatin de Vilna, en le suivant,

a repris Lublin, et Charles a été contraint de cesser sa marche et de se retrancher à sept lieues de Varsovie. Nos gens le suivent de si près qu'ils ne lui donnent pas le temps de respirer, et je le tiens perdu, s'il est vrai un avis qui nous arrive, qui dit que M. Czarnecki et le grand-maréchal ont défait auprès de Thorn le général Steinbock; celui qui nous le dit, dit l'avoir appris du courrier qui en portait la nouvelle au roi, qu'il a rencontré dans son chemin.

Le khan a écrit à l'électeur de Brandebourg sur la félonie qu'il a commise, et pour l'obliger à rentrer dans le parti des Polonais, et s'il ne le fait, il menace son pays de ruine. J'envoie la copie de cette lettre. Nous en avons intercepté de Charles-Gustave qu'il écrivit aux gouverneurs des places de Poméranie, leur ordonnant de munir leurs places contre les incursions des Tartares et Kozaks qu'on y doit bientôt faire passer.

LIII

4 mai 1656, Glogow.

Négociations avec la Hollande. — Lettres suédoises interceptées. — De Lumbres et D'Avaugour. — Les Suédois retranchés au confluent de la Vistule et du Boug.

Votre lettre du 24 mars, que je croyais perdue, m'arrive bien entière avec celle du 7 avril, étânt arrivés deux paquets. Je ne vous réponds rien à cette première qui ne me parle que de votre voyage de Hollande, qui alors n'était pas encore rompu. Je crois, parce qu'on nous écrit de ce pays-là que votre négociation y aurait été heureuse; mais nous

pourrons traiter ici avec trois ambassadeurs qu'ils y ont envoyés, et qui sont arrivés à Dantzick.

Vous aurez vu par la suite de nos affaires que les Suédois n'avaient pas raison de publier pour une grande défaite la déroute qu'ils donnèrent à M. Czarnecki le 18 février, et dont je vous dis la vérité.

Je ne pourrais pas répondre aux chiffres de votre lettre du 7 avril, faute de temps pour la déchiffrer. Je vous dirai que nous avons intercepté quantité de lettres suédoises où nous voyons de grandes misères pour eux; mais il y en a une du résident de Suède qui est à Vienne écrite à son roi, dans laquelle il lui dit que l'empereur est beaucoup plus disposé de s'accommoder avec lui qu'avec le roi de Pologne, le roi en a envoyé la copie à l'empereur par ce dernier ordre.

Nous avons avis de Königsberg que M. De Lumbres a ordre de se joindre à M. D'Avaugour pour faire la paix en Pologne. Mais les Polonais disent maintenant qu'ils veulent ravoir la Livonie, et parlent d'ôter la Prusse à l'électeur.

Je ne réponds rien sur ce que vous dites des nouvelles, qui ont été envoyées à Paris de divers lieux, que le roi de Pologne s'en était fui de Léopol à Lantzut, puisque vous en aurez vu la vérité dans mes lettres.

Nous attendons aujourd'hui un courrier de notre armée; s'il n'arrive pas devant le départ de ma lettre, vous n'aurez point de feuille et ne saurez que les nouvelles de cette lettre.

Après la prise de Lublin, l'armée de Lithuanie se mit aux trousses de celle du roi de Suède, qui s'échappait en Prusse en assez mauvais équipage, et pourtant avec beaucoup d'ordre. On l'obligea de s'arrêter et se retrancher au con-

fluent de la Vistule et du Boug, dans un angle pareil à celui où déjà ce roi avait été assiégé auprès de Sandomir. On assure qu'il a encore 8,000 hommes, mais je ne le crois pas. Le palatin de Vilna l'assiége par derrière et le grand-maréchal et M. Czarnecki lui viennent en face ; et chacun d'eux est suffisant pour le défaire s'il était en campagne. Voilà ce que nous savons de nos affaires. Si notre courrier arrive aujourd'hui devant le départ de cette lettre, je vous en pourrai dire davantage. Les Kozaks et les Tartares marchent.

P. S. On a trouvé parmi un grand nombre de lettres ce météore ainsi crayonné (1), vu à une lieue de la ville d'Abo en Suède, le jour de Saint-Michel de 1655, entre neuf et dix heures du matin. La reine de Suède l'avait envoyé au roi son mari, et il fut pris avec quantité de papiers en la bataille que les Polonais gagnèrent sur les Suédois à Warka.

LIV

11 mai 1656, Glogow.

Mademoiselle Cunitia. — Bruits sur la déroute des Suédois. — Charles Gustave représenté comme catholique.

En attendant le paquet de France, qui n'est pas encore arrivé, je vous dirai que j'attends ce soir ici Mlle Cunitia. La princesse de Brieg vient dire adieu à la reine, et Sa Majesté l'a priée d'amener avec elle ladite demoiselle. Je ne suis pourtant pas certain qu'elle l'amène. Je pourrai vous

(1) A cette lettre est joint un dessin représentant une tête entourée de rayons, et un glaive dessous.

le dire à la fin de ma lettre. Nous n'avons point de courrier, et ainsi je ne vous puis rien dire de bien assuré touchant le particulier de nos affaires. Deux de nos courriers se sont perdus la semaine passée; un fut tué dans un bois et dépouillé, l'autre fut noyé et toutes ses lettres perdues. Voici ce que nous disent d'autres lettres qui viennent des différents lieux de Pologne, mais qui ne sont que des ouï-dire : que l'armée de Charles-Gustave a été défaite à Nowodwor et qu'il y a été pris prisonnier, d'autres disent qu'il s'est sauvé par la Grande Pologne; que le grand-maréchal l'a poursuivi et l'a contraint de s'enfermer dans un château qu'on appelle Konin, où aussitôt il a été assiégé. D'autres disent encore qu'il se sauvait à Thorn. Ce qu'il y a de véritable, c'est que les affaires des Suédois sont en très mauvais état, et qu'un peu de réunion parmi les nôtres a produit cet effet là. M. Czarnecki a encore défait un autre secours qui, je crois, était commandé par Müller; mais nous n'en savons pas encore les détails.

Les Dantzicains ont miné les travaux que les Suédois avaient faits dans le Werder, et font des courses jusqu'à douze et quinze lieues de leur ville. On nous dit qu'ils ont fourni du canon à Czarnecki pour assiéger Thorn; mais je doute qu'on entreprenne ce siége que la campagne ne soit nettoyée. On nous écrit tant de choses, et à toutes les heures du jour, que j'aime mieux ne rien dire que d'écrire des doutes. Je veux donc attendre que nous ayons quelque chose de certain.

Votre lettre du 14 avril m'arrive; je ne puis voir ce qui y est en chiffres qu'après que j'aurai fermé ce paquet. Je vous remercie des nouvelles qui sont dedans.

On m'écrit de Rome, que la reine Christine voyant le pape mélancolique pour le progrès des hérétiques en Pologne, l'assure que Charles-Gustave avait tous les sentiments catholiques, et qu'il n'attendait à se déclarer tel que quand il serait roi des Romains et empereur; cette assurance ne satisfit point du tout Sa Sainteté. Toute la Samogitie s'est soulevée contre les Suédois et égorge leurs garnisons. M. l'électeur rend déjà Warmie à son évêque, à ce qu'on écrit de Dantzick.

LV

18 mai 1656, Glogow.

La reine à Neiss. — Hatzfeld à Glogow. — D'Avaugour inexact dans ses rapports. — Nouvelles de Vienne. — Morsztin. — Pinocci. — Breslau et les Suédois.

La reine fut hier à Neiss incognito, où je reçus le paquet de France, du 21 avril; elle n'avait que deux carrosses et entra dans la ville sous le nom de la comtesse Dönhoff, qui était avec elle; quand elle sortit elle trouva toute la garnison sous les armes dans les faubourgs et sur les boulevarts, et Hatzfeld lui fit faire compliment et dire qu'il n'avait pas osé la visiter puisqu'elle était inconnue, mais qu'il voulait qu'elle sût qu'il avait été averti de son arrivée, et ce compliment ne fut qu'après trois salves de tous les canons et lorsqu'elle fut sortie. Hatzfeld l'était venu voir à Glogow, deux jours auparavant, de la part de l'empereur pour la complimenter sur son retour en Pologne; il lui fit encore dire qu'il avait reçu nouvelles qu'il s'était donné un combat auprès de Gnesne, où les Suédois avaient été battus et y

avaient perdu plus de 3,000 hommes. On m'a écrit de Breslau 15,000, mais cela ne peut être.

Je vois par votre lettre du 21 avril, que vous ne saviez pas encore que le prince des Deux-Ponts avait été poussé; je vois par tous les avis que donne M. D'Avaugour qu'il est très mal informé des affaires des Suédois, ou qu'il veut cacher à la France leurs désavantages.

Je crois vous avoir dit qu'on m'écrit de Vienne que l'empereur répondra à M. de Vignoncourt qu'il peut secourir la Flandre et le Milanais, parce qu'ils sont fiefs de l'empire; mais la plus forte de toutes les raisons, à ce que dit celui qui m'écrit, c'est qu'on n'a plus de crainte des Suédois depuis leur déroute. On a détaché 31 hommes de chaque compagnie pour les envoyer en Flandre, et on lève toujours pour les remplacer. Hatzfeld dit que bien qu'on fasse l'armée de l'empereur de 60,000 hommes, que dans la vérité elle n'est à présent que de 44,200 hommes. La bière entretient quasi cette armée, l'empereur levant 40 bouteilles sur chaque tonneau. On parle encore à Vienne d'envoyer une armée en Italie, pour châtier le duc de Modène sur ce qu'il attaque un fief de l'empire.

M. de Vignoncourt est à Vienne, logé dans une chambre de louage; il eut, à son arrivée, une grande conférence avec le résident de Suède.

On m'écrit de Prusse, que M. l'électeur de Brandebourg a désiré que M. le staroste de Radom, qui lui avait été envoyé ambassadeur et qui était à Dantzick, repassât par Königsberg; mais je doute qu'on lui accorde maintenant ce qu'on lui offrait alors, qui était l'affranchissement de son fief. Vous aurez su tout cela par Dantzick et les autres nou-

velles de ce côté-là, c'est ce qui m'empêche de vous les dire.

Le lendemain du départ de ma dernière lettre arrivèrent ici les restes de vos expéditions. D'ici à quelque temps je vous pourrai envoyer l'instruction quand je verrai qu'on ne me la redemandera pas. Cependant je vous envoie une lettre que M. Morsztin, Stolnik de Sandomir, vous écrivait, c'est le secrétaire le plus employé; vous verrez que pour un Polonais il n'écrit pas mal en français. On enverra, à votre refus, ou le chancelier de l'archevêque ou M. Pinocci, un secrétaire du roi qui travaille pour avoir l'indigénat, et qui avait désiré cet emploi devant que la reine vous le destinât. Je vous envoie une lettre qu'il m'écrit dont vous pourrez déchiffrer ce qui y est avec votre chiffre et marquer dedans le mot *accio* sous le nº 55, qui je crois n'y est pas. C'est celui-ci qui a signé vos instructions, parce qu'il fait l'office de régent de la chancellerie; c'est un *virtuoso letterato ;* il est Lucquois.

On nous dit que si nous voulons encore demeurer ici dix ou douze jours, que nous pourrons aller tout droit à Cracovie; on a dessus une entreprise qu'on croit infaillible.

J'ai la lettre cinquième de la morale des R. P. jésuites et toutes les autres ; j'avoue que je n'ai pu lire cette dernière sans rire.

Le général Hatzfeld a été à Breslau leur signifier qu'il avait ordre de mettre cinq régiments, c'est-à-dire 15,000 hommes en garnison dans cette place; ils se sont offerts d'en recevoir deux, mais non pas davantage; il leur a réparti : cinq, et en même temps leur a fait voir leurs propres lettres au roi de Suède, interceptées, dans lesquelles ils lui deman-

daient secours dans la résolution qu'ils avaient faite de ne plus obéir à l'empereur, et les montrant, Hatzfeld leur dit: « Cinq régiments ou la guerre, » sur quoi ils sont bien empêchés, voyant que les Suédois ne sont plus en état de leur donner secours, et que leur imaginaire liberté s'en va perdue pour jamais.

Il nous vient d'arriver des nouvelles de notre armée, du 12 de ce mois, que je vous mets à la fin de ma feuille.

LVI

18 mai 1656, Glogow.

Le roi quitte Léopol, arrive à Zamosc. — Les Tartares auprès de Kamièniec.— Nièswiez, Lowicz, Bydgostsch, Tuchol, Kalisch, repris sur les Suédois. — Wittemberg fait miner le château de Varsovie. — Affaire de Kosciany. — La reine de Suède. — Répétition de nouvelles de la lettre LV. — Escarmouches sous Cracovie. — État de l'armée polonaise.

Je ne vous puis quasi que dire l'ordinaire passé, parce que nos courriers avaient manqué, et que quelques uns ont été perdus. Ce qui nous empêche de savoir le particulier de deux ou trois défaites considérables des Suédois.

Les lettres que nous avons reçues de Léopol sont du 25 avril, et nous disent la nouvelle du départ du roi de cette ville-là, et que les lettres du palatin de Braçlavie, reçues en même temps, disaient qu'il y avait déjà des Tartares auprès de Kamieniec, qu'un corps de 30,000 hommes s'avançait devant, et que le khan suivrait en personne avec le reste de ses forces, que tout le monde le voulait suivre dans l'espérance du sac de la Poméranie et de la Livonie; que quel-

ques Kozaks, dans l'espérance de ce pillage, se joignaient aux Tartares à cheval.

D'autres lettres, venues presqu'en même temps, du 3 mai, écrites de Zamosc, nous ont appris que le roi y était arrivé et que le prince de ce lieu-là l'avait reçu avec la décharge de son canon, qui est le second que les Suédois ont entendu en Pologne; le premier ayant été au couvent de Czenstochowa, où ils ne firent rien, parce que les moines se défendirent. Ici donc, je veux dire à Zamosc, qui est la pierre d'achoppement du prince des Deux-Ponts (Charles-Gustave), arriva nouvelle que le colonel Mozirski (?) Lithuanien, avait repris la ville de Nieswiez ayant gagné la garnison suédoise, qui promit qu'en cas que leurs officiers à la première sommation refusassent de rendre la place, ils les égorgeraient. Cette garnison, qui se rendit à la première sommation, a pris parti dans nos troupes. Ensuite le susdit Mozirski est allé à l'entreprise de Sluck, qui est au prince Boguslas; Chmielnicki doit assister pour cette entreprise d'hommes et de munition ledit colonel Mozirski.

Vous aurez su par les avis de Dantzick : que nos troupes ont empêché Steinbock de joindre le prince des Deux-Ponts. et qu'il a été contraint, pour sauver ses troupes, de passer la Vistule; que le grand-maréchal du royaume et M. Czarnecki ont repris Lowicz en défaisant le colonel Israel, qui se sauva dans le château, qui tient encore et qui ne se peut forcer, étant dans le milieu d'un marais. Mais la noblesse des environs l'a bloqué. Ils ont repris ensuite Bydgostsch, proche de Thorn, Tuchol, Leszno, qui fut entièrement brûlé et qui était une ville considérable, ayant sept mille maisons. Enfin, le prince des Deux-Ponts ne fait plus la guerre en

soldat devant les nôtres, mais en larron, fuyant et se cachant d'un lieu en un autre. Nos troupes ne le veulent pas laisser passer en Poméranie, et en cas qu'il en trouve les moyens, elles ont ordre de l'y suivre.

Un gentilhomme, appelé Butler, qui était prisonnier à Varsovie, s'en est sauvé, il rapporte que Wittemberg a fait miner le château et plusieurs églises pour les faire sauter quand il en sortira ; ce que le roi ayant su, il a donné la liberté à un prisonnier suédois et l'a chargé d'aller dire à Wittemberg, que s'il fait autre dégât que celui que la guerre permet pour la défense de la place, qu'il lui annonce qu'il n'y aura plus de quartier pour pas un Suédois. Butler dit encore qu'on avait, dans Varsovie, donné la question à deux domestiques du roi pour leur faire dire s'ils ne savaient point où il y avait des caches; et que Wittemberg disait ne savoir où était le prince des Deux-Ponts, dont il n'avait point eu de nouvelles depuis son passage.

Nous recevons nouvelles, du 10 de ce mois, de Kosciany, auprès de Posnanie, qu'une partie de la noblesse du pays a assiégé, qui disent que les garnisons suédoises s'étant ramassées pour secourir la place, étaient venues de nuit au nombre de vingt cornettes charger les nôtres avec beaucoup de furie, desquels ils tuèrent tout d'abord 50 ou 60; mais le jour venant et voyant que les Suédois n'étaient pas si forts qu'ils croyaient, on les avait chargés et poursuivis trois lieues durant avec un grand massacre, et la perte de dix cornettes qu'on leur a prises.

La princesse des Deux-Ponts qui était partie de Suède pour venir en Pologne, a eu ordre, puisque la fortune tournait le dos à son mari, de retourner à Stockholm, et pour

cela il lui a envoyé un exprès en mer pour la chercher et l'empêcher d'aborder en Prusse.

Le général Hatzfeld vint lundi complimenter la reine de la part de l'empereur sur son retour en Pologne. La princesse de Brieg y était venue dès le vendredi précédent et y demeura jusqu'au mardi matin. Elle parle aussi bien français que si elle avait été nourrie à Paris.

La reine fut mardi incognito à Neiss, sous le nom de la comtesse Dönhoff, qui était avec elle. Hatzfeld qui y était, en fut averti, mais il n'en fit pas semblant, sachant qu'elle ne voulait pas être connue; mais le lendemain, à la sortie de Sa Majesté, elle trouva toute la garnison en haie et fut saluée ensuite de trois salves de tous les canons de la place, ce général voulant lui faire connaître qu'il savait bien qui elle était. Ensuite dix ou douze carrosses de dames sortirent de la ville et vinrent faire la révérence à la reine et la conduisirent jusqu'à une demi-lieue de là, lui faisant connaître que les personnes de sa condition ne peuvent être inconnues.

Le même général Hatzfeld fit savoir à Sa Majesté qu'il venait de recevoir une lettre de Breslau, dans laquelle on lui donnait avis qu'il s'était donné une bataille entre Gnesne et Posnanie, où les Suédois avaient été défaits, et qu'il était demeuré 3,000 morts des leurs sur la place : c'est dont nous attendons la confirmation; et il est vrai que depuis que les Polonais ont pris la méthode et se sont résolu d'essuyer la première décharge et se mêler aussitôt le sabre à la main, ils ont toujours battu les Suédois dans toutes les rencontres.

Deux compagnies des nôtres ont été enlever aux portes

de Cracovie, le bétail que les Suédois y faisaient paître. Deux jours après, les nôtres y retournèrent encore, les Suédois sortirent sur eux ; les nôtres firent semblant de fuir, les Suédois les suivirent jusque dans la plaine, où les nôtres se retournant les chargèrent et les menèrent battant jusque dans la porte de Saint-Florien, qu'on ferma sur eux. Ensuite de quoi ils enlevèrent encore tout ce qu'ils trouvèrent hors de la ville. Tous les jours les soldats s'enfuient de la garnison, et on en a trouvé huit pour une fois, au pied de la muraille, qui s'étaient rompu les jambes en la sautant de nuit.

On fait espérer à la reine, que si elle veut retarder encore son retour de douze jours, qu'elle pourra aller droit à Cracovie, qu'on croit reprendre dans ce temps-là.

Nous recevons tout maintenant un courrier de notre armée, qui apporte nouvelle qu'elle est de 40,000 chevaux, mais qu'il n'y a point d'infanterie ; qu'on attend celle que le roi conduit, qu'on fait monter à 8 ou 10,000 hommes : on a envoyé une partie de la noblesse au devant de Sa Majesté. Cependant notre armée ayant combattu avec la suédoise dans un lieu si désavantageux qu'il n'y en avait qu'une petite partie qui pût combattre, parce que l'ennemi s'était logé entre deux marais et ne pouvait être abordé que d'un côté ; on n'a pas laissé de lui tuer environ 1,000 hommes, et nous n'y en avons perdu que 50. Notre armée a fait ce qu'elle a pu pour le faire sortir de ce lieu-là, mais il n'y a pas eu moyen, et pour l'obliger davantage à abandonner ce poste nous attaquions à trois lieues de lui trois places tout à la fois, qui sont Posnanie, Kalisch et Kosciany, qui n'est pas encore rendu. L'armée ennemie est commandée par le

prince Adolphe, Wittemberg, Wranghel, Müller, Duglas. Enfin tout est là dans la marche de notre armée. Les coureurs faillirent à rencontrer la reine de Suède, qui, contre ce qu'on en avait dit, avait quitté la mer pour entrer en Pologne; mais elle en est sortie si alarmée, que ceux qui l'ont poursuivie, disent qu'elle a laissé partout des chevaux morts et n'a point cessé de courir qu'elle ne fût arrivée à Stettin. Dans les mêmes lettres, on dit que Bossi était sorti de Posnanie avec 14 drapeaux pour aller combattre la noblesse de Kalisch, mais il en a été si vertement repoussé, qu'il y a laissé neuf de ses drapeaux, le reste s'étant à peine sauvé, et lui étant demeuré prisonnier. Nos généraux ont envoyé quérir du canon à Dantzick, en attendant l'arrivée du roi, qui en conduit 36 pièces avec lui.

Le palatin de Vilna est aux environs de Varsovie, et on ne fait pas de doute qu'il ne reprenne cette ville-là.

LVII

25 mai 1656, Glogow.

Princesse de Brieg. — Cunitia. — Le projet de la reprise de Cracovie arrête le retour de la Reine. — Position de deux armées ennemies. — La reine de Suède. — La Saxe. — Difficultés des levées pour la Suède. — L'armée du roi. — Bruit sur la reprise de Varsovie. — Perte des manuscrits.

Je crois avoir oublié dans ma dernière à vous dire que Mlle Cunitia ne vint pas nous voir avec Mme la princesse de Brieg; cette dernière dit que c'est qu'il y avait trop loin à l'envoyer quérir et qu'elle ne pouvait pas retarder sa venue dans la crainte qu'elle avait que la reine ne partît pour la Pologne. On l'a persuadée de retarder ce retour pour voir

ce qui réussira de l'entreprise que nous avons faite sur Cracovie ; on y devait donner l'escalade dimanche dernier, et peut-être que devant que je ferme ma lettre en aurons-nous des nouvelles. Celles que nous avons de notre armée sont, qu'elle s'est retirée de devant la suédoise, ne la pouvant forcer sans canon et sans infanterie entre deux lacs où elle s'est logée, et où il n'y a que deux avenues fort étroites; les généraux ont pris le parti, après avoir fait le dégât tout autour, de s'en éloigner afin qu'ils sortent de là ; et cependant ils se sont avancés, au moins une partie, pour rencontrer le roi qui vient en son armée avec 10,000 hommes, la plupart infanterie et 60 pièces de canon, à ce qu'on dit; mais je crois qu'il n'y en a dans la vérité que 36.

On m'écrit de Dantzick, du 6 de ce mois, qu'on ne voyait point d'espérance que M. l'électeur quittât le parti des Suédois et que toutes ses troupes ne consistaient qu'en 7 ou 8,000 hommes.

On écrit encore, que la reine de Suède, après être retournée à Stettin, prenait la voie de la mer pour aller par Pilau à Elbing, celle de terre étant trop dangereuse; si nos gens eussent été avertis de sa venue elle eût assurément été prise, mais ils le surent trop tard.

Le duc de Saxe a défendu la levée aux Suédois dans ses pays, et ne veut pas permettre que celles qui y sont faites passent pour eux. Nous avons intercepté des lettres de Königsmark au roi de Suède, dans lesquelles il lui dit qu'il est impossible de plus lever de gens, et qu'aussitôt qu'on parle que c'est pour aller en Pologne, tout s'enfuit.

Il y a huit jours qu'il ne fait que pleuvoir avec un assez grand froid.

Le paquet de France arrive tout maintenant. Votre lettre du 28 avril ne me dit rien des paquets que j'avais envoyés en Hollande. Un courrier qui nous arrive du roi, du 10 et 13 de ce mois, et auquel il faut faire réponse, m'empèche de vous faire cette lettre plus longue ni de déchiffrer la vôtre. Le roi a encore 15,000 hommes avec lui. Les Tartares demandent qu'il les attende, et lui voudrait aller joindre M. Czarnecki. Je vous dis en vérité que si la France ne fait la paix, les Suédois passeront mal leur temps. L'empereur a répondu à M. de Vignoncourt que les troupes qu'il envoyait en Flandre étaient contre les Anglais, et pour celles d'Italie, qu'il était obligé de défendre un fief de l'empire et de châtier le duc de Modène, qui n'avait pas obéi au ban impérial, et qui attaquait ce fief, et qui pour cela sera traité en rebelle. La reine serait partie sans l'entreprise sur Cracovie, qui doit être attaqué d'hier; on veut voir ce qui s'y fera. Je crois Varsovie reprise, le palatin de Vilna l'avait attaquée; on avait gagné par force le pont qu'ils ont sur la Vistule, et pris tous les faubourgs et la ville neuve, ce qui est six fois plus grand que la ville et où sont tous les palais. Mais tout a été brûlé; pour s'en venger, tous les Suédois ont été passés par le fil de l'épée, et on écrit qu'il ne s'en est pas sauvé quatre. Sans Wittemberg, qui est dans la ville, elle se serait aussitôt rendue. Mais il la défend pour tâcher de sauver quasi tout leur pillage qui est dedans et qu'ils n'ont pu conduire à Thorn. Les tortures qu'ils ont données à plusieurs personnes leur ont fait découvrir toutes les caches, et la mienne aussi, dont je suis au désespoir à cause de quantité de papiers curieux que j'avais et qui sont tous perdus avec le reste.

LVIII

1er juin 1656, Glogow.

Possibilité d'accommodement.—Isola, résident de l'Empereur et le roi de Suède. — Dégâts à Varsovie. — Position de cette ville. — Mouvements de Czarnecki inexplicables. — Réponse sur la proposition d'un agent en Hollande dont le nom est en chiffres.—Reddition de Pilitza et Piotrkow. — La crue des eaux empêche l'entreprise sur Cracovie. — Lettres à la Reine apportées par la princesse de Brieg.

Répondant sur le chiffre de votre dernière lettre, je vous dirai que je crois que le roi de Suède, quelque fier qu'il soit, ne laissera pas d'écouter les propositions que la France lui fera en l'état où sont ses affaires, et Duglas a déjà fait entendre de sa part à M. Czarnecki, qu'il était prêt d'entendre à un accommodement. Mais de notre côté, il a été résolu de ne point écouter des propositions de paix qu'on n'ait réduit Varsovie et vu toutes nos forces ensemble; et je crois que véritablement nous avons près de 150,000 hommes maintenant sur pied. Le roi de Suède n'est plus si fier qu'il a été. Le résident de l'empereur, appelé Isola, lui demandait raison de ce que le comte Wrzesowicz était venu jusque dans les lisières de Silésie poursuivre des Polonais qui ne faisaient pas la guerre. Le roi des Goths répondit avec sa grande fierté, comme s'il eût été le véritable Alexandre. L'Isola répliqua sur le même ton, que s'il ne faisait raison à son maître, il se la ferait lui-même, et qu'il avait chargé de le lui dire; ce qui radoucit tellement le roi goth qu'il promit de la faire, et ensuite, dans un discours indifférent en parlant de l'empereur et de son fils, il le nomma en cinq diverses fois le roi des Romains, sur quoi le résident lui di-

sant qu'il ne croyait pas que ce fût par méprise, mais par bon augure pour le roi de Hongrie, qu'il le nommait roi des Romains : il répondit que, n'en doutant point, il voulait s'accoutumer à le nommer ainsi, puisqu'assurément dans la première diète il serait élu. Voilà comme ce prince sait s'accommoder au temps.

Dans une lettre que j'ai reçue de Varsovie, on me dit l'horrible dégât que les Suédois y ont faits; ils y ont brûlé la ville neuve et tous les faubourgs où étaient tous les palais; mais ce qui est de plus enragé, c'est qu'ils n'ont pas voulu permettre aux habitants de rien tirer de leurs maisons, de sorte que des gens qui étaient riches sont à l'aumône. Les valets de l'armée du palatin de Vilna, qui sont plus de 20,000, se sont offerts de prendre la ville, où les Suédois se sont fortifiés, d'assaut, pourvu qu'on leur en accordât le pillage; mais le général n'a pas voulu, de crainte que les habitants innocents ne fussent saccagés et égorgés par le mêlé avec les Suédois. Wittemberg, Wranghel, Oxenstiern et Forghel sont dedans avec tout l'attirail de l'armée suédoise et la plupart du butin qu'ils ont fait en Pologne, toutes les femmes de leur armée et leurs bagages; ils n'ont pu conduire cela à Thorn par la rivière, comme ils le pensaient faire, parce que le palatin de Plock s'est fortifié sur la Vistule avec 3,000 hommes pour leur empêcher le passage par son palatinat. J'envoie à Mme des Essars une lettre qu'on m'écrit de Varsovie, où est tout le particulier de ce siège. Le roi y devait arriver le 25 mai avec 25,000 hommes pour s'aller joindre à l'armée de M. Czarnecki qui fait des choses qu'on ne comprend pas bien, comme de faire lever le siége de Kosciany, où il y a 4 à 500 Suédois qui parle-

mentaient pour se rendre le jour même, et quantité d'autres petites choses. Ses ennemis disent qu'il a pu prendre le roi de Suède après la bataille de Warka; enfin il s'amuse sur la rivière de Warta à attendre que l'armée suédoise sorte de ses retranchements.

Je reçois votre lettre du 5 mai; les nouvelles que vous me dites me font appréhender celles qu'on m'écrit de Vienne et de Breslau, qui sont : que le roi a été contraint de s'enfuir de Paris à cause du soulèvement du peuple, que la reine a été blessée en s'enfuyant à la suite de pareils désordres. Le prochain ordinaire nous apprendra ce qui en est.

Je ne puis vous répondre précisément sur ce que vous me dites de 38 (le comte de Waldeck). Je l'ai dit à la reine, qui en écrira au roi; si ses offres se fussent faites au temps que je vous écrivis pour le 207655, la chose eût été aussitôt acceptée; mais depuis le chancelier de l'archevêque de Gnesne a été nommé pour cela, et peut-être même est-il parti; ainsi il faut attendre pour savoir ce qui se peut faire, les choses étant changées. Pour moi, dans l'estime que je sais qu'on en doit faire, je souhaite de tout mon cœur que la chose réussisse; j'y travaillerai de tout mon pouvoir, et je vous puis assurer que la reine y a grande inclination. Mme des Essars m'écrit la visite dont vous me parlez et presque dans les mêmes termes que vous faites, il est sans doute que 94 nous traverserait autant qu'il pourrait dans la négociation 7655, mais 56 sont fort portés pour nous et ne sont pas satisfaits de lui. Demain on écrira de tout cela au roi; ainsi je ne puis rien dire sur 38 ni son frère.

On nous écrit que le roi d'Angleterre et le duc de Glocester se sont faits catholiques à Bruxelles.

On nous apporte la nouvelle de la reddition de Pilitza, qui était une place fortifiée régulièrement de six bastions et de trois palissades dans les fossés. Un officier français, qu'il y a quatre jours que la reine envoya à ce siège, dit qu'avec 300 hommes il aurait défendu un an durant cette place-là; 150 de ceux qui en sont sortis sont entrés dans notre parti, et le reste a juré de ne point porter les armes contre nous durant sept semaines; ils sont sortis avec armes et bagages. La reine leur a donné un passeport. On nous mande encore que Piotrkow s'est aussi rendu; il y avait 700 hommes dedans commandés par le colonel Piron, Italien et luthérien. On a bloqué Krepitz, et je crois que nous le prendrons bientôt.

Les grandes eaux ont empêché jusqu'à cette heure l'entreprise de Cracovie, mais je ne crois pas qu'elle se défende longtemps. Le commandant n'a pas assez de monde pour défendre cette grande ville, et bien que ceux de toutes les petites places que nous prenons demandent d'y être conduits, on ne l'accorde à pas un.

Un Tartare envoyé du khan est allé faire des menaces et des bravoures à M. l'électeur de Brandebourg. La duchesse de Courlande a écrit ces jours-ci à la reine, la princesse Catherine-Sophie aussi, dans la lettre de cette dernière Mme l'électrice la mère a fait un compliment; elles ont fait tenir leurs lettres ici par Mme la princesse de Brieg.

LIX

8 juin 1656, Glogow.

Flux extraordinaire de la mer. — Nationalité polonaise en Silésie

Vous aurez vu, dans mes précédentes lettres, la suite de nos affaires et par ce que je vous envoie une feuille de l'état des choses. Je ne vous en parlerai point dans cette lettre, qui répond à la vôtre du 12 mai, dans laquelle je vois un cas assez étrange qui est ce retour de la mer quatre heures plus tôt qu'elle ne devait. Je me persuade que vous aurez écrit en Hollande et en Guyenne pour savoir si la même chose y est arrivée. Je suis de votre opinion que cet accident doit avoir été causé par un tremblement de terre dans la mer et qui doit avoir ému une grande tempête au lieu où il s'est fait. Je vois, par votre lettre, que les nouvelles, qu'on nous avait écrites de Vienne et de Breslau sont fausses, d'une grande sédition arrivée à Paris, dont je me rejouis; de tels désordres n'apportent jamais rien de bon. Je ne manquerai pas de faire voir les nouvelles de Hollande que vous avez eues de 38 (le comte de Waldeck).

On a écrit au roi pour ce qui le regarde; il faut en attendre réponse.

La reine voudrait bien ne point partir d'ici que l'entreprise sur Cracovie ne fût faite ou faillie. On la presse fort de rentrer dans le royaume, et je crois qu'elle s'en ira bientôt à Czenstochowa ou à Pilitza, et qu'elle quittera ce pays-ci qui n'est point du tout désagréable. On y use de la langue

polonaise et quasi des mêmes coutumes : quasi tous les hommes y parlent allemand, mais toutes les femmes y parlent polonais parce que la langue est plus douce. Voilà ce que vous aurez de moi pour cette fois.

LX

8 juin 1656, Glogow.

Le Roi devant Varsovie.— Gonsiewski s'échappe de la prison de Königsberg. — Czarnecki se dirige vers la Prusse; Lubomirski vers Varsovie. — Les Suédois surpris à Lowicz par Schomberg. Massacres en Samogitie. — Reddition de plusieurs places. — Escarmouche sous Cracovie. — L'Ambassadeur de Moscovie à Königsberg.

Les lettres que nous recevons du camp devant Varsovie sont datées du 30 mai ; elles nous disent que le roi avait, ce jour-là, passé la rivière de Vistule sur un pont qu'avait fait bâtir le palatin de Vilna, dont l'armée sous les armes reçut le roi en fort bon ordre. Le dessein de Sa Majesté était de passer outre, sans s'arrêter à Varsovie, et aller en Prusse y chercher le roi de Suède qui ne paraît plus en campagne depuis que la fortune lui est contraire ; mais le conseil fut d'avis qu'il chassât les Suédois de ce poste-là. En passant, ils ont entièrement désolé cette ville-là pour la fortifier.

Le grand-trésorier de Lithuanie, que les Suédois tenaient prisonnier à Königsberg, s'en est sauvé vêtu à la suédoise, et est venu trouver Sa Majesté en son camp devant Varsovie; le lendemain arrivèrent au camp un comte Dönhof et M. Maydel, grand-veneur de Lithuanie, qui apporta des lettres au roi du duc et de la duchesse de Courlande, qui supplient Sa Majesté que lorsque les troupes polonaises pas-

seront pour entrer en Livonie, qu'elles épargnent leurs pays. La femme du général Wranghel est morte dans Varsovie, et toutes les autres dames suédoises qui y sont pleurent jour et nuit dans la crainte qu'elles ont que la ville ne soit prise d'assaut et qu'elles ne tombent à la merci des soldats polonais, qu'elles estiment fort indiscrets. Elles prient incessamment Wittemberg de se rendre, et lui leur assure qu'il leur doit bientôt venir du secours, mais c'est ce que les nôtres n'appréhendent pas. Aussitôt que le roi a été arrivé, il a fait planter une batterie de gros canon devant la porte de Cracovie; on devait aussi envoyer un trompette à Wittemberg pour entendre sa résolution, laquelle je vous dirai par l'ordinaire prochain.

Le roi reçut nouvelles le jour de son arrivée au camp devant Varsovie, de son armée commandée par M. Czarnecki et par le grand-maréchal, qui disent qu'après la bataille donnée et gagnée sur Duglas dans la Grande-Pologne, ils s'étaient séparés; Czarnecki allant du côté de Prusse, où il a joint, à Bydgostch, le palatin de Marienbourg qui conduisait 3,000 hommes d'infanterie; et le grand-maréchal venant trouver le roi, et devant passer proche de Lowicz, il envoya Schomberg avec quelques troupes pour reconnaître les avenues. Schomberg fit dix lieues le même jour et étant arrivé de nuit à un quart de lieue de Lowicz, sans avoir été découvert de personne, il fit mettre pied à terre à 30 cavaliers, et les envoya vers la ville pour avoir langue des ennemis; ils firent rencontre d'un bourgeois qui leur dit que les Suédois envoyaient tous les matins leurs chevaux à l'herbe du côté du jardin, et qu'ordinairement ils sortaient du château pour venir déjeûner et boire de l'eau-de-vie. Ce

qu'ayant été rapporté à Schomberg, il fit cacher à la faveur de la nuit une partie de ses troupes dans la grange qui est derrière le jardin, et dans d'autres granges voisines et plus éloignées. Le jour étant venu, les Suédois chassèrent leurs chevaux à l'herbe au nombre de 400; quand ils eurent passé la première grange et qu'ils furent arrivés auprès de la seconde, les Polonais qui étaient dans celle-ci se jetèrent à l'impourvu sur ceux qui les conduisaient, et les ayant tous tués, firent semblant de ramasser tous les chevaux de la garnison pour les emmener afin de tirer en campagne les Suédois qui étaient dans le château; lesquels croyant les nôtres en petit nombre, montèrent en diligence à cheval et sortirent en campagne pour reprendre leurs chevaux; mais ils furent bien étonnés, quand ils virent sortir après eux une partie de ceux qui étaient cachés dans la grange du jardin, et l'autre partie s'en aller à bride abattue vers la ville, où ils tuèrent tous les Suédois qu'ils y trouvèrent pendant que leurs camarades faisaient la même chose de ceux qui étaient sortis, dont il n'y en eût que trois qui s'en retournèrent au château; tous les autres ayant été tués, hormis 46 qui furent faits prisonniers, dont la plupart sont officiers. Le grand-maréchal voyant le succès de cette entreprise a laissé ses troupes au siége de la place, et cependant il vient trouver le roi sous Varsovie.

La noblesse soulevée de Samogitie ayant intercepté une lettre de Duglas à un commandant de cette province, dans laquelle il lui disait que, puisque la noblesse s'était soulevée, il fallait la passer toute au fil de l'épée, et même les femmes et les enfants; ils en ont tous été tellement irrités, qu'ils ont massacré tous les Suédois. Le comte Magnus de la

Gardie y est accouru avec 4,000 hommes, qui ont été taillés en pièces, à la réserve de 7 à 800 qui se sont sauvés avec lui à Riga.

Les troupes assemblées par les soins de la reine de ces côtés-ci ont repris Boleslau et Pilitza; cette dernière est composée de six bastions royaux fortifiés à la moderne. Ensuite elles ont repris par composition Lanckorona, qui est une forteresse inexpugnable sur la pointe d'un gros rocher qui s'élève au bout de la ville, et où la nature a donné une fontaine. Dans la première de ces deux dernières places on a trouvé 18 pièces de canon, et dans l'autre 10. Maintenant les mêmes troupes ont assiégé Krepitz et bloqué Cracovie; où le starosta de Nowemiasto qui méprisait les ennemis, s'amusant à boire dans son quartier, y fut surpris de 4 ou 500 chevaux qui étaient sortis de la ville et qui tuèrent d'abord 80 de ses gens, et en conduisirent 100 prisonniers vers la ville, mais avec tant de précipitation, que ne les ayant pas désarmés et les menaçant de les tuer pour les faire entrer avec plus de diligence, parce qu'ils étaient poursuivis; ceux-ci désespérés firent une décharge sur les Suédois, dont ils tuèrent un grand nombre, et puis, le sabre à la main, tâchèrent de vendre chèrement leur vie. La plupart furent tués et les autres se sauvèrent parmi les nôtres, qui contraignirent les ennemis de rentrer dans Cracovie.

Pour juger de la force des Suédois et de la nôtre, sans qu'il nous soit encore arrivé aucun secours de pas un lieu, vous saurez que nous tenons assiégées Varsovie, Cracovie, Piotrkow, qui est le siége d'un parlement, Krepitz et Lowicz; et outre ces cinq places-là, nous avons deux armées qui cherchent partout les Suédois pour les combattre.

L'ambassadeur de Moscovie, qui est à Königsberg, n'a point voulu boire la santé du roi de Suède, mais il a commencé et bu celle du roi de Pologne; il presse fort l'électeur de se mettre sous la protection de son prince et de se déclarer contre les Suédois.

LXI

15 juin, 1656 Glogow.

Comment le roi de Suède a pu échapper à une ruine complète.—La reine Christine.— Choix d'un agent en Hollande. — Cracovie.

Je ne crois pas que vous ayez reçu les lettres que je vous avais adressées en Hollande; il serait bon que vous les fissiez venir; il y en a une de la reine, à laquelle je crois qu'il est à propos que vous fassiez réponse et excuses. Recevez cet avis d'un de vos amis et serviteurs.

Je savais bien que Mme la princesse palatine n'était pas si désespérée que votre lettre précédente la faisait, parce que j'ai presque tous les ordinaires de ses lettres. La vôtre, de celui-ci, est du 19 mai. Vous attendiez, disiez-vous, par nos premières lettres d'entendre la ruine totale des troupes. suédoises. Je ne saurais dire pourquoi cela n'est pas arrivé. De deux généraux que nous avions au siége du roi de Suéde, l'un le quitta ponr aller battre le secours du marquis de Baden, et l'autre pour aller prendre Lublin et sans retourner à lui, le laissèrent aller à Thorn, où il arriva avec 3,000 hommes seulement. Personne n'en peut dire la raison; et moi je dis hautement qu'ils ont voulu faire durer la guerre,

afin d'avoir en titre les charges qu'ils ne possèdent que par commission.

Je vous remercie de toutes vos nouvelles, vous verrez les nôtres dans la feuille ci-jointe.

On m'écrit de Rome que Champagne est à la reine Christine, qui lui fait changer de coiffure deux ou trois fois le jour et découvrir toute sa gorge; elle a perdu à Rome toute l'estime qu'on avait pour elle, et le pape en voudrait être défait.

J'envoie à Mme des Essars la réponse à cet Hermannus Conringius qui a écrit pour le roi de Suède. Je lui dis de la faire traduire et imprimer; elle vous la fera voir.

Pour ce qui regarde le comte de Waldeck, la reine en a écrit au roi, lorsqu'elle vous proposa le voyage d'Hollande. On s'était reposé sur elle du choix d'une personne, bien qu'on lui en indiquât deux ou trois; mais après un refus, il faut savoir du roi, ce qu'il voudra faire, et si déjà on n'a point envoyé en Hollande ou aux ambassadeurs hollandais qui sont en Prusse, et nous en attendons réponse; et si on peut l'accrocher pour un lieu, on le fera faire pour tout l'Occident. Vous pouvez l'assurer que la reine le souhaite et que j'y ferai mon possible; elle en a déjà parlé à l'archevêque de Gnesne qui est ici auprès d'elle, qui lui a fait quelques difficultés sur la religion. On tâchera de la surmonter, le roi en ayant tant d'autres auprès de sa personne.

Notre entreprise sur Cracovie n'a pas réussi, faute seulement de conduite; on la tient pourtant bloquée.

LXII

15 juin 1656, Glogow.

Grodzicki dirige le siége de Varsovie. — Résolution des valets de l'armée Le roi de Suède à Bydgostch. — Il a le dessein d'aller au secours de Varsovie. — Czarnecki observe ses mouvements. — Trève avec les Moscovites.

Nos lettres de Varsovie, du 7 de ce mois, nous disent que M. Grodzicki, général de l'artillerie, ayant avancé un travail jusqu'à six pas du fossé de cette place, où il avait fait conduire quatre pièces de canon, les ennemis firent une puissante sortie, poussèrent les nôtres hors de ce poste, et eurent le temps de conduire deux desdits canons jusqu'au pied de la muraille. Grodzicki arrivant là-dessus repousse les ennemis jusque dans la porte de la ville. Nous avons perdu en cette occasion un capitaine du régiment de Sapieha, un lieutenant de l'artillerie et dix soldats. Mais les ennemis y ont perdu 70, car le poste qu'ils voulurent maintenir fut aussitôt repris sur eux. Le lendemain Wittemberg envoya un trompette à Grodzicki pour pouvoir retirer les morts, ce qui fut accordé, et ce fut par là qu'on sut le nombre qu'ils avaient perdu. La nuit du 6 au 7, les nôtres avancèrent tellement leurs travaux, qu'ils commençaient à entrer dans le fossé et espéraient de le passer en moins de deux jours. Les valets de notre armée, au nombre de 15,000, avaient demandé permission de donner un assaut à la ville dans l'espérance d'avoir le pillage des Suédois en l'empor-

tant ; on ne la leur a pas refusée, mais on l'a remise pour une autre fois.

M. Czarnecki écrit que le palatin de Poméranie l'a joint avec les troupes qu'il conduisait de Prusse, et que le roi de Suède, après avoir ramassé tout ce qu'il avait pu tirer des garnisons et quelques troupes qu'il avait eües de l'électeur de Brandebourg, était arrivé à Bydgostch, que les nôtres abandonnèrent après l'avoir pris; que son dessein était de venir au secours de Varsovie avec 15,000 hommes qu'il avait; que lui, Czarnecki, se retirait devant cette armée et en observait la marche, et venait pour, en cas de besoin, se joindre au roi qui se prépare, si celui de Suède approche, de laisser tous les postes du siége de Varsovie garnis, et aller au devant pour lui donner bataille. Nous saurons par le premier ordinaire à quoi il y aura le plus d'apparence.

M. Galimski, qui avait été envoyé à Moscovie, revient. Il écrit qu'il a conclu, au nom du roi, une trève avec le Moscovite pour jusqu'au dixième d'août, qu'on s'assemblera de part et d'autre pour traiter de la paix et d'une ligue; que cependant ce prince faisait avancer ses troupes vers la Livonie, et qu'on les faisait monter à 300,000 hommes.

LXIII

22 juin 1656, Glogow.

L'Empereur. — Akakia. — La Reine se décide à rentrer en Pologne. — Reddition de Krepitz.

Votre lettre du 26 mai m'arrive trop tard pour la pouvoir déchiffrer. Je crois que je l'enverrai à madame la

princesse de Brieg tant elle est avantageuse pour elle; mais en vérité elle le mérite.

Si vous aviez reçu mes lettres de Hollande, je ne fais point de doute, que vous ne dussiez faire réponse à celle que la reine de Pologne vous a écrite.

L'Empereur voudrait bien maintenant faire ligue avec nous et avec la Moscovie.

M. Akakia, secrétaire de l'ambassade de M. d'Avaugour, partit hier d'ici; il s'en va trouver le roi pour proposer des moyens de médiation pour l'accommodement des deux couronnes.

La reine a marqué mercredi pour partir d'ici et rentrer en Pologne. Nous irons faire une station à Czenstochowa. Mais je crois que dans peu de jours nous entendrons des nouvelles d'un combat; si les Suédois veulent, les Polonais y sont très résolus.

On m'envoie tout maintenant le traité de la reddition de Krepitz, dans lequel on a trouvé quinze pièces de canon et plusieurs munitions. Une partie de la garnison a pris service dans nos troupes. Je n'ai pas le temps de vous en dire davantage.

Je finis en vous baisant les mains, et vous assurant que je suis, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

Je suis très humble serviteur de M. Du Puy.

LXIV

22 juin 1656, Glogow.

Mouvements du roi de Suède. — L'entreprise sur Cracovie manquée. — Fidélité de l'Académie et de la Bourgeoisie de Cracovie. — Piotrkow. — Assaut de Varsovie par les valets de l'armée. — Chmielnicki et les Tartares. — Cruautés de Duglas à Pultusk ; il passe le Bug ; état de son armée. — Ouvertures de Radzielowski. — Czarnecki. — L'ambassade de Moscovie. — Zamoyski. — La reprise de Krepitz par les soins de la reine se confirme.

Nous croyions que c'était tout de bon que le roi de Suède voulait secourir Varsovie, et qu'il était vrai qu'il avait de 15 à 20,000 hommes ; mais nous avons su depuis qu'il n'a pas passé Thorn, qu'il a pris l'épouvante d'une partie de l'armée de M. Czarnecki, croyant qu'elle y fut tout entière, et qu'il est retourné harceler Dantzick avec 6 à 7,000 hommes au plus. Il est vrai qu'il en a envoyé 4,000 avec Duglas pour secourir, à ce qu'on dit, Varsovie, mais vraisemblablement il y a plus d'apparence que c'était pour favoriser la fuite de Wittemberg et d'Oxenstiern par la rivière, parce qu'on a découvert du bord opposé à Varsovie, avec des lunettes d'approche, qu'ils avaient fait couvrir de planches 19 grandes barques qu'ils ont dans le port, qu'on avait aussi chargées, mais on leur empêchera ce dessein. Car le palatin de Vilna avec l'armée de Lithuanie d'un côté de la rivière, et Czarnecki de l'autre, vont à la rencontre de Duglas pour le combattre, qui, n'étant pas si fort que l'un d'eux, se retirera assurément pour ne pas perdre ses troupes.

L'entreprise que nous avions sur Cracovie a été décou-

verte par une cassette prise des ennemis dans le quartier du Starosta Nowomieski, dans laquelle étaient les lettres de deux bourgeois de Cracovie que le Würtz voulait faire écarteler, mais ils sont morts dans les tourments; ensuite il a voulu faire jurer l'Université d'être fidèle au roi de Suède, ce qu'ayant été constamment refusé, il les a tous fait sortir de la ville, sans souffrir qu'ils emportassent rien. Il a aussi voulu faire jurer tous les bourgeois, lesquels aussi ont refusé de jurer fidélité à la Suède. Enfin il s'est contenté qu'ils jurassent qu'ils ne feront aucune trahison; ce qu'ils ont juré. Il a ensuite ôté toutes les cloches. Quasi tous les juifs ont pris parti dans ses troupes, qui se montent en Calvinistes, Luthériens, Ariens et Juifs, à 4,800 hommes. On a apporté nouvelle à la reine que le commandant Suédois, qui est dans Krepitz, parlementait; lorsque cette place sera réduite, je crois qu'on ira attaquer Cracovie par la force.

Les Suédois qui sont dans Piotrkow tiennent encore parce qu'on ne leur veut pas accorder d'emporter autre chose que leurs armes; et ils les y pourraient bien laisser s'ils s'opiniâtrent encore quelque temps. Les valets de l'armée qui est devant Varsovie, qui sont 12 ou 15,000, ont tant supplié, qu'on leur a permis de donner un assaut, mais comme il n'y avait point encore de brèche faite, ils ont été repoussés avec perte d'environ 200; ils ont pourtant emporté un poste qui empêchait l'attaque de la porte de Cracovie. On fait quelques mines de ce côté-là, pour donner, en les faisant jouer, un assaut général.

Chmielnicki s'est enfin résolu d'envoyer des troupes au roi; 6,000 Kozaks sont en marche, et il les doit bientôt suivre avec l'armée. Les Tartares ne s'osaient avancer à

cause de cela, craignant, que lorsqu'ils seraient dans la Pologne, les Kozaks, avec lesquels ils ne sont pas fort bien, n'allassent dans la Crimée, pour la saccager. Il était arrivé à Kiovie un ambassadeur que le czar de Moscovie envoie au roi.

Il nous arrive présentement un courrier du roi avec des lettres du 13 de ce mois qui nous disent que Duglas était entré avec son armée dans Pultusk, et qu'il y avait tué jusqu'aux petits enfants, religieux et religieuses; d'autres écrivent que ce sont les troupes du prince Boguslaw Radziwill. Le prince Adolphe est dans cette armée, le général Wranghel (ils sont plusieurs de ce nom là), Müller, Wrzcsowicz et le prince Boguslaw. Cette armée est composée de 26 régiments, dont il n'y a que 3 d'infanterie; chaque régiment n'est que de 4 compagnies, dans la plupart desquelles il n'y a que 15, 20, ou 30 hommes au plus, y compris les 800 hommes que l'Electeur a donnés; il n'y a en tout que 10,000 hommes, et parmi lesquels sont compris quantité de paysans qu'ils ont fait monter à cheval pour faire nombre. Cette armée passa la rivière de Bug le 15 de ce mois. Le palatin de Vilna en donna aussitôt avis au roi, se plaignant fort d'un principal officier qui avait abandonné le poste où il l'avait mis; il envoya aussi à Sa Majesté 15 soldats et officiers qui avaient quitté l'armée Suédoise et s'étaient venus rendre à lui. Ce sont eux qui ont donné l'instruction de tout ce qu'elle contient; ils avaient autrefois servi dans le régiment des gardes du roi, c'est pour cela qu'ils y sont revenus. Ils disent donc que le prince Boguslaw n'y est pas, qu'ils ont ordre de secourir Wittemberg, et de le tirer de Varsovie, qu'il n'y a que vingt-deux pièces de

petits canons, excepté deux, dont l'un est de 12 livres de balles, et l'autre de 16; Ils disent que les Suédois sont propres à tout, et qu'il n'y a rien qu'ils ne fassent, jusqu'aux principaux officiers, qui vendent de l'eau-de-vie et du tabac, c'est-à-dire les colonels et ceux qui sont au-dessus.

Radzieiowski est dans cette armée, il a envoyé un moine sans lettres au vice-chancelier, pour lui dire que si on voulait faire la paix avec les Suédois, ils se joindraient avec les Polonais pour aller contre les Moscovites; devant que de partir, il lui fit voir l'armée Suédoise en bataille, lui disant qu'il y avait plus de 50,000 hommes; mais il voyait, à ce qu'il dit, bien qu'il n'y en pouvait pas tant avoir. M. Czarnecki, qui était au deça de la Vistule, voyait passer le Bug aux Suédois sans pouvoir aller à eux, il se contenta de leur tirer quelques volées de canon et eux à lui; il a eu ordre du roi de revenir à Varsovie, et cependant Sa Majesté ayant su le passage des ennemis, a fait filer toute la nuit du 15 au 16 l'armée du Grand-Maréchal de l'autre côté de la rivière pour aller joindre le palatin de Vilna. Tous les Polonais témoignent une joie extrême de l'arrivée des ennemis, et tous ont une grande envie de combattre. Le Grand-Maréchal et le palatin de Vilna sont ensemble plus forts que les Suédois, qu'on ne croit pas qu'il veuillent combattre, parce que déjà on avait eu avis qu'ils se retranchaient deçà et delà de la rivière.

Tous les jours quelques soldats s'enfuient de la ville de Varsovie, qui disent que les Suédois y mangent déjà leurs chevaux. Le grand czar de Moscovie envoie un grand ambassadeur au roi, quatre députés de Chmielnicki l'accompagnent, et étaient déjà assez près de Varsovie. Sa Majesté ce-

pendant envoie des ambassadeurs à Vilna pour traiter une paix avec le Czar. On parle aussi d'envoyer le grand trésorier de Lithuanie dans la Samogitie contre le comte de la Gardie qui y retourne avec des troupes.

Le prince Zamoyski était attendu à l'armée avec son régiment qui conduit quelques gros canons, comme aussi le régiment du Grand-Maréchal qu'il a fait lever en Hongrie.

Il arrive tout présentement nouvelle à la reine de la reddition de Krepitz, c'est la quatrième place sur cette frontière qui a été reprise par ses soins; on a trouvé 15 pièces de canon dans son château. Le commandant doit être escorté jusque sur les frontières de Silésie, et il a juré de ne point servir de quinze jours contre la Pologne; une partie de sa garnison a pris parti dans nos troupes.

LXV

27 juin 1656, Glogow.

Départ de la Reine pour la Pologne. — Déclaration de l'Electeur de Brandebourg à l'envoyé des Tartares. — Négociations avec les Moscovites. Ils sont plus humains que les Suédois, — Nouvelle de la reddition de Piotrkow par les soins de la reine.

Je croyais avoir plus de temps pour vous écrire que je n'en ai. L'embarras du départ m'en empêche; c'est pour demain au matin, et vendredi nous entrerons dans la Pologne, et irons coucher à Czenstochowa, pour ensuite aller plus avant.

Je suis bien aise que vous ayez reçu les lettres de madame la princesse de Brieg; elle est de la maison d'Anhalt.

Je vous en enverrais encore d'autres qu'elle m'a écrites; mais j'ai honte que ceux qui me connaissent les voient.

J'aurais joie que 101 pût trouver des rencontres de servir la 30. Mais je suis fâché que le voyage ne se soit point pu faire, parce qu'encore que cela ne soit pas de si grande conséquence pour le général, il le sera pour le particulier, et cela a rompu beaucoup de visé.

M. l'Électeur de Brandebourg a magnifiquement traité l'ambassadeur tartare, et lui a dit qu'il n'avait jamais été contre le roi de Pologne, qu'il irait à son secours toutes les fois qu'il en serait requis.

L'ambassadeur moscovite dans l'audience qu'il a eue du Roi a pressé l'envoi des ambassadeurs pour le traité; le palatin de Plock et les deux référendaires de Lithuanie y sont allés; c'est à Vilna. Les Moscovites se sont déclarés qu'ils n'accepteraient aucun de ceux qui étaient entrés dans le parti des Suédois, et qu'ils ne voulaient point avoir affaire avec des traîtres. Ce qui est à remarquer de ces Barbares, c'est que le starosta de Grodno a toujours suivi le roi contre eux, et pourtant ils ne lui ont jamais ôté ses biens, ni même sa starostie qu'ils tiennent, et souffrent que les jugements s'y fassent en son nom, disant qu'il sert son maître, et qu'il fait ce qu'il doit, et que ce serait une injustice de lui faire tort pour cela. Et assurément leur domination est plus douce que la suédoise; aussi ceux de Samogitie disent, que si le roi les abandonne au Suédois par quelque traité, qu'ils se donneront au moscovite.

Nous avons repris par les soins de la reine sur cette frontière-ci Krepitz, et dedans le pays Piotrkow, qui est le siége du parlement établi par Henri III (par Etienne Bathotry).

Je vous prie de communiquer les nouvelles que je vous écris à madame des Essars, qui vous dira celles de Varsovie et du Pfaltzgrave. Je n'ai point de temps, et ne sais quand je vous pourrai écrire.

LXVI

3 juillet 1656, Czenstochowa.

Insouciance de la France et de son ambassadeur pour les affaires de la Pologne. — Fausse nouvelle sur la victoire des Suédois. — La Pologne manque de chefs qui sussent la guerre. — Scission parmi les Kozaks fomentée par les Tartares.

Monsieur,

J'ai reçu votre lettre du 2 juin en voyage, c'est-à-dire en venant en Pologne, où nous sommes arrivés sans rencontrer quelconque des ennemis.

Je vois par beaucoup de lettres que M. d'Avaugour est assez mal informé des affaires de Pologne. L'Empereur en cela agit avec plus de circonspection que la France ; il a auprès du roi de Suède un ambassadeur et un résident, et autant auprès du roi de Pologne, afin d'être averti, et je vois que la France ne se soucie pas de ce qui se passe en Pologne, ce qui pourtant serait nécessaire qu'elle le sût.

Pour le combat dont vous parlez, où les Suédois ont eu la victoire, bien qu'ils aient perdu la moitié de leur armée : je vous assure qu'il est chimérique, et que Czarnecki et Steinbock ne se sont point rencontrés.

Vous me dites que l'armée française passe 9,000 chevaux

et 11,000 fantassins, et pour cela vous la tenez formidable; que serait-ce donc de la nôtre qui passe maintenant 90,000 hommes, qui assurément sont soldats, si elle était conduite par des chefs qui sussent la guerre? Car pour vous dire la vérité, ils l'entendent peu auprès des Français, et nous vainquons par le grand nombre; et si la paix ne se fait point, et que nos troupes sortent des confins du royaume, je puis vous assurer que ce sera une étrange désolation que là où ils passeront.

Les Tartares viennent assurément. Ils craignaient que les Kozaks, pendant leur absence, n'allassent saccager le Krim, parce qu'il y avait quelques mésintelligences entre eux; ces premiers ont amené un divorce entre les Kozaks, dont une grande partie s'est soulevée contre Chmielnicki, auquel d'abord ils ont enlevé 150 pièces de canon. Les deux partis ont envoyé des députés au roi pour se soumettre et pour implorer sa protection. Les Tartares qui ont allumé ce feu, l'entretiennent et viennent à notre secours; mais nous les avons contremandés, étant assez forts sans eux. Ils envoient pour marque de leur bonne volonté 15 à 20,000 au lieu de 80,000 qui venaient.

Quant à ce que vous me dites de 38 (1), je travaille autant que je puis pour lui, étant assurément un gain pour la Pologne que d'avoir un homme comme lui. Le bonheur de nos affaires fait mépriser les intérêts étrangers; pourtant je crois qu'on voudra faire quelque chose avec la Hol-

(1) Ce chiffre désigne le prince George-Fréderick Waldeck, qui plus tard ayant passé du service de la Hollande à celui de l'empereur Leopold Ier, commanda, sous Jean Sobieski, en qualité de feld-maréchal, les troupes de Franconie à la fameuse délivrance de Vienne, en 1683.

lande. Nous devons demain partir pour aller à Varsovie, d'où je pourrai écrire plus particulièrement de toutes choses. Vous en verrez la reddition dans la feuille ci-jointe.

LXVII

3 juillet 1656, Czenstochowa.

Itinéraire de la Reine. — Préparatifs de l'assaut de Varsovie. — Etat de l'armée suédoise. — Akakia à l'audience du roi. — Reddition de Varsovie. — Piotrkow; Piron. — La suite de la Reine dans son voyage.

Nous sommes maintenant en Pologne. Nous n'avons pas rencontré un chat suédois pour nous en disputer l'entrée, et il y a assez longtemps qu'on publie notre retour. La reine partit de Glogow supérieur le mercredi 28 juin, sur les neuf heures du matin; elle dîna à Kozla, et fut coucher chez madame de Prosko. Le 29, elle fut dîner chez le baron de Feldz, qui traita somptueusement toute notre cour, dans une des plus belles maisons de toute l'Allemagne; on fut coucher chez le trésorier de la feue reine Cécile, qui traita encore fort bien; on y séjourna tout le vendredi, et le samedi, premier jour de juillet, la reine entra en Pologne. Nous nous préparons pour, dans deux ou trois jours, aller à Varsovie. On espérait d'y entrer par force dès hier, mais quand elle ne serait pas prise, nous ne laisserions pas d'y aller, et la reine logerait à Uiazdow. Les nouvelles que nous en avons reçues ici sont du 29 de juin, et disent que deux jours auparavant on avait amené des gros canons de Leopol, avec 27 chariots de poudre et de boulets, que le même jour on les avait mis

en batterie, que quelques mines étaient fort avancées, qu'on avait faites plus hautes pour éviter l'eau, et que tout se préparait à un grand assaut. — Un gentilhomme de M. Czarnecki avait conduit au roi deux Polonais qui s'étaient sauvés de l'armée de Duglas, laquelle ils disaient être extrêmement en désordre pour la nouvelle qu'on y avait apportée de la défaite du roi de Suède, qui s'était sauvé avec peine lui troisième; il venait de Prusse avec 12 cornettes de cavalerie pour joindre l'armée de son frère, qui est celle que Duglas gouverne, mais un de nos partis le rencontra et le défit entièrement; qu'aussitôt que cette armée du Pfaltzgrave Adolphe apprit cette défaite, elle décampa à la même heure du poste de Nowodwor, où elle s'était retranchée, et alla à Pomenikowa, tirant vers la Prusse. C'est ce que ces deux Polonais ont rapporté dont vous aurez la confirmation par le prochain ordinaire. Ils ajoutent encore que les Suédois sont au désespoir de la perte de leurs chevaux que Schomberg leur a pris. Duglas les avait envoyé demander à racheter, mais on lui a répondu qu'il n'avait pas assez d'infanterie et qu'ainsi on l'en avait pourvu; ce qui les a encore plus fâchés, ce fut qu'en distribuant le pain, ils trouvèrent que 5 compagnies s'étaient évanouies; qu'ils sont aussi fort fâchés de l'affront qu'ils ont reçu à Zakroczim, où on n'a pas voulu donner quartier à pas un des Suédois qui y étaient, à cause qu'ils avaient tué jusqu'aux religieuses et aux enfants dans une ville qu'ils prirent en venant de Prusse, ce qui fit dire aux nôtres qu'il n'y aurait plus de quartier pour ceux du parti Suédois, et on croit que c'est ce qui a fait dissiper les 5 compagnies de Nowodwor, parce que les Allemands ne veulent point combattre sans l'espérance du quartier, et on nous

assure que cette publication fera plus de mal aux Suédois que la perte d'une bataille.

Le commandant de Piotrkow, que j'avais dit être pris, mais qui ne l'est pas encore, offre son service au roi avec 700 hommes qu'il a dans la place, et en cas de refus, demande pour la rendre une forte escorte, de peur, qu'en sa retraite, il ne soit attaqué de la noblesse et des paysans.

On nous dit que Steinbock a été fort maltraité par les Dantzicains au fort de la Lanterne. M. Akakia, envoyé de M. le comte d'Avaugour, avait eu audience du roi; un ambassadeur moscovite qu'il a vu, quatre députés de Chmielnicki et de tous les Kozaks, la venue des Tartares et une nombreuse armée lui ont fait perdre l'espérance de la paix qu'à des conditions toutes autres que celles qu'on s'était imaginées.

La nouvelle nous arrive de la reddition de Varsovie, qui fut samedi dernier, premier jour de ce mois, et dans le temps que la reine entrait dans l'église de ce lieu-ci, où on chantait le *Te Deum* pour son retour; on le répète encore aujourd'hui pour cette reddition. Les gros canons venus de Leopol ayant tiré le 29 et 30 juin, firent une brèche, qui bien qu'elle ne fût pas raisonnable, on ne laissa pas, à l'instance qu'en faisaient les soldats, de préparer un assaut général, qui commença à 2 heures après minuit du 30; on attaqua tous les postes extérieurs, qui furent emportés en moins d'une heure, quelque résistance que fissent Wittemberg, Oxenstiern et Forghel, qui y étaient venus avec leurs meilleurs soldats, et qui y fussent demeurés morts ou pris si les nôtres ne se fussent amusés au pillage. La résolution avec laquelle les nôtres avaient fait cette attaque les étonna si

fort, que sur les 9 heures Wittemberg envoya un trompette au roi pour demander une trève de 2 heures pour traiter; on la lui accorda tant pour sauver les bourgeois innocents du pillage, que pour éviter le feu dont la ville aurait peut-être été consumée; les Suédois demandèrent de sortir armes et bagages avec 6 pièces de canons. A cette propositiou, faite trop tard, on répondit qu'on ne voulait les recevoir qu'à discrétion. Ce furent Cauterstein et Forghel qui la firent, et qui, pour cela, étaient venus trouver le roi dans la maison du grand-écuyer, où Sa Majesté s'était mise pour voir l'assaut. Ayant eu la déclaration du roi ils retournèrent dans la ville, d'où, 2 heures après, ils sortirent, et comme ils ne firent non plus que la première fois, ils s'en retournèrent encore, et ensuite revinrent trouver une troisième fois Sa Majesté; et comme ils persistaient toujours qu'on leur permit d'emporter le bagage, l'argent et les trésors du prince Boguslaw Radziwill, et parce qu'il était nuit, le roi les retint de peur qu'il ne leur arrivât accident en s'en retournant, et leur fit écrire un billet à Wittemberg, dont Sa Majesté demanda la résolution pour les trois heures après minuit. L'heure étant venue, Wittemberg a envoyé la résolution à ses deux commissaires, savoir : qu'il ne rendrait point la place qu'on ne lui permît d'emporter son argent et son bagage; mais on a tout refusé, et les commissaires s'en sont retournés dans la ville, et deux heures après en sont ressortis; mais ils ont été obligés de s'en retourner aussitôt avec les points de la reddition telle que le roi le voulait accorder, avec ordre que si dans une demi-heure ils ne la rapportaient pas signée, on continuerait l'assaut général. Cependant le roi envoya ordre au général de l'artillerie que

la demi-heure passée, il donnât le signal aux troupes avec tout le canon pour l'assaut; laquelle étant finie, le canon s'est fait sentir, mais tout aussitôt Cauterstein et Forghel sont sortis avec les articles que le roi avait fait donner, signés de tous les officiers, et Sa Majesté, qui était présente à tout, commanda qu'on cessât l'attaque, et cependant on signa de notre côté les mêmes articles qu'on ne nous a pas encore envoyés dans le détail, mais qu'on nous écrit porter : que les Suédois sortiront le lendemain au matin de la ville, et cependant mettront les postes entre nos mains; qu'ils sortiront les armes basses, sans battre le tambour, sans mêche allumée, sans canon, les drapeaux ployés, et sans autres hardes que ce qu'il en faut pour les couvrir; qu'ils ne serviront point durant quatre semaines contre le roi; que Sa Majesté les fera conduire jusqu'à Thorn; et pour apaiser nos soldats, qui espéraient le pillage, on leur donne, et des commissaires sont établis pour le leur distribuer, tout l'or ou l'argent battu ou non battu qui était entre les mains des Suédois; lesquels, à leur sortie, seront tous conduits dans la maison du grand-chancelier défunt Ossolinski, jusqu'à ce que le roi les fasse conduire à Thorn. Tout cela s'est fait à la vue du secours Suédois, qui n'a jamais osé sortir de ses retranchements.

Le commandant Suédois de Piotrkow a pris notre parti avec 800 hommes; il envoie sa femme et ses enfants auprès de la reine pour gage de sa fidélité; il se plaint que le roi de Suède lui a manqué de parole, et ne le payait point, ni ses troupes; il s'appelle Piron.

La reine est accompagnée dans son voyage de l'archevêque de Gnesne, de l'archevêque de Leopol, de l'évêque

de Cuïavie, de la maison des ducs Czartoriski, de l'évêque de Luceorie, son chancelier, du palatin de Cracovie et de la palatine sa femme, de madame Czarnecka, femme du castellan de Kiovie, de la castellane de Lenczyca, de la duchesse de Radziwill, veuve du maréchal de Lithuanie, de madame la comtesse Dönhoff Podstolnikowa de Lithuanie, de trois filles d'honneur, qui sont : mademoiselle de Radziwill, mademoiselle d'Arquien et mademoiselle Piotroska, et six femmes de chambre ; le reste des filles et de la maison de la reine est demeuré à Glogow avec les religieuses de la Visitation, pour jusqu'à ce que la reine les envoie quérir, ce qui sera bientôt. Sa Majesté a été conduite de quantité de dames et de seigneurs de Silésie jusqu'ici.

LXVIII

20 juillet 1656, Varsovie.

Perte des manuscrits.—L'Electeur de Brandebourg, poussé par la France, se lie avec les Suédois. — Projet d'une ligue contraire. — Capitulation des Suédois à Varsovie. — Hevelius. — Jonction de l'Electeur avec l'armée suédoise.

Je n'ai pu me donner l'honneur de vous écrire depuis le 3 de ce mois, à cause que nous étions continuellement en marche, et depuis que nous sommes arrivés, j'ai tâché de retrouver quelque chose de ce que les Suédois m'ont pris, mais ç'a été vainement; et hormis un quart de cercle qui s'est retrouvé dans le butin d'Oxenstiern, tout est perdu. J'ai très grand déplaisir de mes papiers.

Vous devez savoir maintenant comment M. l'Electeur de

Brandebourg s'est tout-à-fait déclaré suédois, au lieu de recourir à la clémence de son souverain. On dit ici que c'est par l'entremise de la France, dans l'espérance que les Polonais en feraient plus tôt la paix avec les Suédois, mais c'est apparemment ce qui la reculera; puisque c'est un moyen pour prolonger la guerre, sans lequel les Suédois étaient assez mal. On croit que les Etats de l'empire, auxquels il n'en a rien communiqué n'approuveront pas son procédé, car tous ne sont pas bien aise de revoir la guerre dans l'Allemagne; il a fait ligue avec les Suédois contre les Moscovites, et nous sommes prêts d'en nouer une avec les Moscovites, les Tartares et l'empereur contre la Suède et le Brandebourg, avec résolution de ne point finir la guerre qu'on ne leur ait ôté tout ce qu'ils tiennent en deça de la mer avec la Livonie, et pour cela nous quittons aux Moscovites ce qui est au delà de la Berezina, et l'injuste envie que les Suédois ont de conserver la Prusse, sur laquelle ils n'ont nulles prétentions, leur fera perdre la Poméranie. Ils n'ont pu secourir Varsovie où étaient enfermés, outre les dames suédoises, onze de leurs principaux chefs. De cela seul on peut juger de leur faiblesse. Je vous dis de Czenstochowa la composition qu'on avait faite avec eux. J'ai appris ici qu'il y avait quelque chose de différent à ce que je vous en écrivis : elle portait qu'ils sortiraient tambour battant et mêches allumées ; mais sans bagage quelconque ni argent, que ce qu'il plairait au roi leur accorder. On a satisfait pour les dames et pour les soldats qui ont été renvoyés et escortés, mais pour les chefs, notre armée se souleva et dit : que si le roi les mettait en liberté, qu'ils les traiteraient comme ils traitèrent les nôtres à Kosciany, où après

la capitulation et qu'ils furent tous hors de la place, ils les désarmèrent, et puis leur coupèrent la gorge; outre quoi on leur prouve, que depuis qu'ils sont en Pologne ils n'ont tenu pas un des traités qui ont été faits avec eux. A cela, ceux-ci répondent : qu'ils ne sont que serviteurs et qu'ils obéissent; mais la reine, à laquelle ils l'ont dit, leur a répondu : qu'on se servait de l'exemple qu'ils avaient donné, qu'on n'avait rien à dire contre leurs personnes, qu'ils étaient tous de fort braves gens, et qu'elle eût voulu que la paix eût été faite pour leur pouvoir mieux faire connaître l'estime qu'elle avait pour eux. M. Hevelius m'écrit qu'il vous a adressé par M. l'évêque ce qu'il a dédié à M. le duc d'Orléans, mais que n'ayant point de vos nouvelles, il ne sait si vous l'aurez reçu.

Nous n'avons point encore eu de chaud, et il a quasi toujours plu avec un vent de nord-est.

On a cette nuit entendu tirer du canon, on croit que c'est la jonction de l'Électeur à l'armée suèdoise; lorsqu'ils en conclurent les articles, ce roi et l'Électeur étaient si ivres, qu'il les fallait tous deux reporter dans leur chambre.

— Le paquet de M. Hevelius va par mer en Hollande, et de là à Paris à M. l'Evêque.

LXIX

20 juillet 1656, Varsovie.

La reine à Varsovie. — Projet d'attaque manqué. — Koniecpolski va au devant des Tartares. — Détails sur les prisonniers suédois à Varsovie.

La reine arriva dans cette ville le 13 de ce mois. Le roi vint trois lieues au devant d'elle. Le lendemain, qui fut le

14, il lui fit voir l'armée de Pologne en bataille, laquelle passe 50,000 hommes, sans celle de Lithuanie de 10,000 hommes, qui est postée de l'autre côté de la Vistule, et 20,000 qui sont absents avec le grand-maréchal.

J'avais dit par mes lettres du 10 de ce mois, que la reine s'en allait en quelque maison forte pour attendre l'événement d'une entreprise où le roi allait en personne. Cette entreprise était d'aller forcer les ponts des ennemis auprès de Zakroczim, pour les aller en même temps attaquer dans leurs retranchements; mais la Vistule crût tellement par les grandes pluies qu'elle rompit ces ponts, aussi bien que le nôtre; et ceux des ennemis qui étaient demeurés de deçà, s'y fortifièrent, de sorte qu'ils ne pouvaient être forcés sans canon et sans infanterie. Le 16 de ce mois, Koniecpolski, ci-devant grand-enseigne du royaume, et que le roi a fait depuis peu palatin de Sandomir, partit avec quelques troupes pour aller à la rencontre des Tartares, qui nous viennent au nombre de 30,000, et que l'on fait passer derrière les ennemis; le même jour une partie des officiers suédois, arrêtés à Varsovie, vinrent faire la révérence à la reine, et la prièrent d'intercéder pour leur délivrance, suivant la capitulation. Sa Majesté leur promit d'en parler au roi, mais elle leur dit encore qu'elle doutait qu'on la lui accordât, à cause des exemples qu'ils avaient donnés; que le maréchal Wittemberg avait signé une capitulation avec la noblesse de la Grande-Pologne, de laquelle il n'avait tenu pas un des articles; qu'après la capitulation de Kosciany les Polonais étant sortis de la place, on les désarma aussitôt, et ensuite on les égorgea tous, ce qui était une contravention horrible, et qui demandait vengeance; qu'à

Lanckorona après la capitulation, le jeune Königsmark fit mettre en haie 60 haïducks qui en étaient sortis, et ainsi en haie on leur coupa la gorge contre la capitulation signée. On ne leur marqua que ces deux là bien qu'on en eût plusieurs autres. Le comte Löwenhaupt répondit à cela qu'ils étaient serviteurs et qu'ils ne faisaient qu'obéir. La reine leur dit : qu'on ne pouvait dire d'eux en particulier, si non qu'ils étaient de très braves gens, et qu'en un autre temps elle aurait été bien aise de leur faire connaître l'estime qu'elle avait pour eux ; que l'armée avait forcé le roi à les retenir, autrement qu'elle menaçait de leur couper la gorge, et que ce qu'on faisait était pour la conservation de leurs vies. Les dames suédoises, qui étaient en grand nombre dans Varsovie, et quelques 1,200 soldats ont été envoyés et escortés jusqu'à leur camp, bien que notre armée en murmurât, voulant qu'on les traitât comme ils ont tant de fois traité les nôtres. Enfin, la capitulation porte qu'ils paieront toutes leurs dettes avant que de sortir de Varsovie, où le seul Oxenstiern doit plus de six vingt mille francs de partie arrêtée chez les marchands. Ils disent qu'ils ne peuvent pas payer parce qu'on leur a tout pris; on leur répond que la capitulation porte : qu'ils ne pourront rien emporter de tout ce qu'ils ont pris en Pologne, ni d'argent en quelque nature qu'il soit, et qu'il ne leur sera laissé que ce qu'ils ont apporté de Suède; et il se trouve qu'ils n'en ont apporté que leurs seules armes; et que leurs tapisseries et vaiselle d'argent a été prise aux Polonais. Hors cela, on use à leur endroit de toute la civilité qu'ils peuvent désirer, et beaucoup d'eux sont à toute heure, sur leurs paroles, dans l'antichambre de la reine avec nos dames. Wittemberg, à cause de ses

gouttes, ne fit la révérence à la reine que lundi. Oxenstiern est fort malade du pourpre. La reine offrit à Wittemberg d'y envoyer ses médecins pour l'assister, mais je crois qu'ils se contenteront d'un allemand qu'ils ont. Entre ces prisonniers se trouve Forghel, qui avait promis au roi, lorsqu'il le mit en liberté en Silésie, de ne point porter les armes contre lui durant cette guerre; mais bien qu'il ait manqué à sa parole, on ne laisse pas de le traiter avec la même civilité que les autres. Je crois que si suivant la capitulation, on ne les met en liberté que lorsqu'ils auront payé leurs dettes, ils courent fortune d'y être encore après la paix.

Nous reçûmes hier avis que les Tartares étaient à Sokal, qui n'est qu'à 24 lieues d'ici, où ils attendaient l ordres du roi pour la route qu'ils doivent tenir, et que leur est allé porter le palatin de Sandomirie.

J'oubliais à dire, ce qui est une chose assez essentielle, que les Suédois, contre les traités signés de Cracovie, ne laissèrent pas de prendre prisonnier M. Woulff colonel du régiment des gardes du roi et de l'envoyer à Stettin, parce qu'ils savaient que c'était un homme de service; on eut beau leur représenter leur foi et leur parole dans la composition; ils s'en moquèrent. Je dis tout ceci afin qu'on voie que notre procédé envers les Suédois est fondé en raison, puisqu'ils nous en ont montré le chemin; aussi le roi de Suède qui le sait, jusqu'à cette heure n'en a fait aucune plainte; au contraire, il a envoyé un trompette ici pour remercier le roi de la civilité avec laquelle on a renvoyé les dames et les soldats, desquels encore hier environ 500 partirent d'ici par eau pour aller en leur camp, lesquels étaient demeurés malades. On fit aussi partir hier pour Zamosc,

Wirtemberg et tous les autres officiers suédois à la réserve d'Oxenstiern qui est toujours fort malade. Il a fait présent au roi de six belles cavales pour le carosse.

Plusieurs Polonais disent qu'on ne devait point renvoyer les dames suédoises, parce qu'ils tiennent quantité de dames polonaises prisonnières, qu'ils ont prises dans leurs propres maisons dans le temps qu'ils tenaient le pays, afin d'en tirer rançon, et on s'est contenté de dire qu'ils les renverraient comme on renvoie les leurs.

Voyez si nous sommes bons ! Je viens d'apprendre que Forghel qui a déjà manqué, comme j'ai dit, de parole au roi a obtenu de sa majesté qu'il irait sur sa parole à Cracovie où est sa femme, pour la prendre avec lui, et qu'ensuite il se rendrait prisonnier à Zamosc.

LXX

27 juillet 1656, Varsovie.

Inactivité de l'armée polonaise. — De Lumbres arrive : il est mal reçu ici. — Sommation envoyée à l'Electeur. — Les Tartares. — Projet sur Waldeck.

Je me suis réjoui de votre retour à Paris, puisqu'il me rend la continuation de vos lettres. Je reçus hier celle du 16 juin, qui n'est pourtant pas datée. Vous aurez vu dans la suite de mes lettres l'état des affaires de Pologne, et maintenant que nous y sommes, je vous en pourrai mieux instruire. On peut maintenant comparer les forces de la Pologne à un gros taureau et celle de Suède à un renard.

— L'un est un gros animal sans conduite, que l'autre combat seulement par ses ruses. Notre armée a été de plus de 80,000 hommes; elle est encore présentement de plus de 50,000 hommes sans celle de Lithuanie de 10,000 hommes qui fait un camp à part. Il y a pourtant vingt-sept jours que tout cela est ici à faire bonne chère et laisse le roi de Suède campé à cinq lieues d'ici, lequel depuis qu'il y est n'a pas eu plus de 10,000 hommes effectifs et 13,000 de l'Électeur. J'ai honte de le dire, il est retranché, il est vrai, mais on lui pouvait couper les fourrages et se retrancher devant lui; il ne subsiste que par ses chefs, qui pourtant ne seraient pas bons en France, mais ils sont ici merveilleux. M. de Lumbres qui est ici depuis six jours, nous a avoué que si on avait été à eux, qu'ils n'auraient pas attendu. Nous prétendons les enfermer et notre armée marche pour passer la Vistule ici sur notre pont, et le Bug et le Narew à la nage, et on fait faire le semblable aux Tartares qui ne sont qu'à trois lieues d'ici au nombre de 35,000 maîtres et 50,000 valets qui combattent comme les maîtres; mais je suis assuré qu'ils n'attraperont rien, et que les Suédois se retireront ou qu'ils passeront de deçà, ce qui pourtant ne serait pas leur plus court; car nous laissons de ce côté-ci un corps de cavalerie considérable.

M. de Lumbres a été dans le désespoir à son arrivée; tout le monde criait sur lui parce qu'il parlait de la paix, et sans la reine on l'eût renvoyé sur le champ et refusé la médiation de France comme trop intéressée dans le parti des Suédois, et jusqu'à cette heure il n'est dedans ni dehors; mais la reine travaille pour lui faire avoir quelque satisfaction dans ce qu'il souhaite. Nos sénateurs veulent, di-

sent-ils, qu'on rende la Livonie et veulent qu'on ôte la Prusse à l'Électeur; et hier le roi lui envoya un trompette pour lui commander de poser les armes, à faute de quoi on lui déclare la guerre dans tous ses États et le fief de Prusse confisqué. Et déjà on dit qu'il ne faut pas ruiner cette province-là, qu'il faut réunir à la couronne, mais qu'il faut envoyer les Tartares dans la Marche et dans la Poméranie; ils ont pourtant demandé le sac de Königsberg, parce que l'Électeur leur a manqué de parole.

L'empereur craint tellement d'avoir la guerre, qu'il ne veut rien faire qui la puisse attirer. Je ne sais s'il témoignera quelque ressentiment du mépris que le roi de Suède fait de lui; il dissimule avec Breslau et voudrait bien entretenir la guerre en Pologne. Il traite M. de Vignencourt avec assez d'indifférence; ses dépêches sont prêtes à la chancellerie, il prétend qu'on les lui doit porter chez lui et on veut qu'il les aille prendre là.

J'espère d'envoyer par le prochain ordinaire un pouvoir et des instructions pour Hollande pour 38 (Waldeck); pour le reste dont vous me parlez, il faut faire quelque chose pour cela. J'ai empêché qu'on ne fît faire ce voyage au chancelier de l'archevêque, parce que quand 38 sera une fois ancré, tout le reste pourra venir ensuite; nos prospérités rendent ces choses-là plus difficiles qu'elles n'étaient dans notre adversité.

Nous avons une si horrible quantité de mouches et si affamées que cela n'est pas exprimable; la terre en est couverte, l'air en est tout rempli et les maisons quasi inhabitables. — Un de ces talismans, que Paracelse décrit contre les mouches, nous serait fort utile.

Je vous prie de faire voir à 38 (Waldeck), la lettre que je vous envoie du roi à M. l'Electeur.

LXXI

27 juillet 1656, Varsovie.

Mêmes nouvelles que dans la lettre LXX. — De Lumbres passe au camp suédois. — Thorn. — Un aga des Tartares à Varsovie. — Vente du butin suédois.

M. de Lumbres arriva ici le 20 de ce mois au soir; le matin suivant il eut audience de la reine. Les Polonais sachant qui il était et le sujet de sa venue, en murmurèrent fort, et certainement sans la reine il n'eût pas eu grande satisfaction en cette cour, parce qu'il parlait de la paix; et nos plus pacifiques voulaient la continuation de la guerre, et il aurait été renvoyé comme le comte de Peting l'a été du roi de Suède auprès duquel il était pour le même sujet de la paix de la part de l'empereur; mais la reine a, en ce qu'elle a pu, un peu adouci les esprits et empêché qu'on ne donnât une négative. Ce qui fit encore désespérer à M. de Lumbres de pouvoir réussir, c'est que dans le même temps de son arrivée, arriva un ambassadeur tartare et ensuite le sieur Sczmoski, gentilhomme de la chambre du roi qui les étaient allé quérir jusqu'à Krim, qui apporta la nouvelle qu'ils n'étaient qu'à sept lieues de Varsovie au nombre de 80,000, savoir : 35,000 maîtres et 45,000 valets qui combattent comme les maîtres; et l'armée de Pologne étant de 50,000 hommes effectifs et celle de Lithuanie de 10,000 hommes; cela, comme j'ai dit, fit perdre l'espérance

de la paix à M. de Lumbres; il est parti aujourd'hui d'ici pour aller dans le camp suédois sans avoir voulu écrire en France, parce qu'il ne sait encore que dire de certain. Cependant notre armée passe la Vistule sur notre pont de bateaux, pour ensuite aller passer le Bug pour trouver l'ennemi, qui ne sort point de ses retranchements. Les Tartares doivent l'aller investir par derrière, et s'il se laisse enfermer, il est perdu assurément; mais je crois qu'il se retirera en Prusse aussitôt qu'il saura qu'on ira à lui.

On a tué à Thorn, dans un corps-de-garde, soixante Suédois sans qu'on ait pu découvrir, quelque perquisition qu'ils en aient faite, qui ce peut avoir été. C'est une marque qu'ils n'y sont guère aimés, car il faut de nécessité que les bourgeois aient fait ce massacre, ce qui marque, bien qu'ils se soient donnés aux Suédois, qu'ils ne les aiment plus; parce qu'ils leur ont manqué de parole en tout et qu'ils les traitent cruellement.

Un aga des Tartares est arrivé aujourd'hui ici; il s'étonne que nous ayons renvoyé au roi de Suède les soldats qui ont défendu Varsovie, puisque tant de fois il nous a manqué de parole.

Le roi a aujourd'hui fait partir un trompette pour aller porter une lettre à l'Électeur de Brandebourg dans laquelle sa majesté lui ordonne de poser les armes et quitter le parti des Suédois, à faute de quoi il lui déclare qu'il confisque son fief de Prusse et lui déclare la guerre dans tous ses autres pays.

Les Polonais témoignent ne vouloir point de paix sans la restitution de la Livonie, et quelques-uns disent qu'il la faut céder au Moscovite en s'accommodant avec lui.

Les Suédois ont fait tant de saletés dans le château de Varsovie, qu'il est inhabitable; ils ont mis leurs chevaux jusque dans les chambres du troisième étage qui sont pleines de fumier et de corps morts de leurs soldats. — Oxenstiern y est toujours fort mal et en péril.

On a presque achevé de vendre le butin qu'on a pris aux Suédois dans Varsovie et la garde-robe du roi de Suède. La ceinture de ses hauts-de-chausses a cinq quartiers, mesure de France. Ils avaient pris jusqu'aux vieilles jupes des filles de la reine et les avaient envoyées en Suède, et maintenant on vend leurs habits à Varsovie. Il y aura de la vente de ce butin pour donner à chaque compagnie polonaise environ 5,000 fr., de sorte que les Suédois qui n'ont pas le sol pour payer leurs armées, paient maintenant la nôtre.

LXXII

11 août 1656, Lantzut.

Bataille de Varsovie. — Régiment de Zamoyski.— L'attaque faite par les Tartares ne réussit pas. — La reine prend part au combat. — Les Suédois pressés se retirent dans le bois. — Conseil salutaire de l'aga des Tartares devient funeste. — Une terreur panique s'empare de la cavalerie polonaise. — Efforts héroïques mais inutiles du Roi. — Retraite. — Pertes de deux côtés. — La reine quitte Varsovie qu'on abandonne aux Suédois. — Massacre à Prague, ordonné par le roi de Suède. — Les Kozacks. — Direction de l'armée polonaise.

Je dis, dans ma dernière du 28 juillet, qu'il était venu nouvelle que les Suédois paraissaient à deux lieues de Varsovie, dans les bois, ce qui avait obligé le roi de monter à la même heure à cheval pour se rendre dans son armée, qui avait commencé de passer la Vistule sur le pont de ba-

teaux. Le roi de Suède, qui avait eu avis de la marche du grand-trésorier de Lithuanie avec 2,000 hommes pour empêcher le secours de Tikocin, que Douglas conduisait, et où ledit trésorier arriva trop tard, le roi de Suède en personne s'étant avancé avec 9,000 hommes pour l'empêcher de venir rejoindre notre armée, sut qu'on envoyait toute l'armée de Lithuanie pour le soutenir, prit la résolution, l'Electeur de Brandebourg s'étant joint à lui avec 13,000 hommes, de venir gagner notre pont que l'armée de Lithuanie gardait, parce qu'elle était campée au bout d'icelui de l'autre côté de la Vistule. Croyant trouver ce poste entièrement dégarni et que l'armée polonaise ne serait pas encore passée, il y arriva qu'elle ne l'était pas encore à moitié et attaqua d'abord les forts, qui étaient du côté de la rivière où les lignes n'étaient pas achevées. Le régiment hongrois du prince Zamoyski défendait ces postes-là, qui eurent besoin de secours pour soutenir l'effort que faisaient les ennemis, qui en furent enfin repoussés et les lignes continuées jusqu'à la rivière. Cependant notre armée continuait de passer, et les ennemis se saisissaient des postes, qu'ils jugeaient les plus avantageux pour leurs desseins; on escarmoucha ainsi depuis leur arrivée, qui fut sur les cinq ou six heures du soir jusqu'à onze qu'ils se retirèrent tous dans les bois qui environnent une petite plaine où notre armée était campée.

Cependant on envoya avertir les Tartares de l'arrivée des ennemis; pour s'assembler ils mirent le feu à un village; c'est le signal qu'ils donnent à leurs gens, parce que la fumée s'en voit de loin; ils marchèrent le samedi 28 de juillet au travers des bois pour aller au camp des Suédois; ils ren-

contrèrent un convoi qui en sortait, qu'ils prirent pour le camp dans lequel on avait laissé 2,000 hommes pour le garder; ils n'y purent entrer, n'ayant ni canons ni infanterie, car ils ne mettent jamais pied à terre; ainsi ils revinrent sur les ennemis qui s'étaient saisis avec leur infanterie des bois, et avaient garni toutes les éminences du rivage de leurs canons, dont ils avaient 50 ou 60 pièces, qu'ils faisaient paraître plus de 100 par un continuel changement de places. Les Tartares ne pouvaient pas faire grand'chose, l'ennemi étant toujours au rivage du bois sous son canon, dont il attaquait tantôt un poste et tantôt un autre, et quand les nôtres sortaient sur lui, il se remettait au bois; le lieu était serré et il était impossible d'y faire combattre toutes nos troupes; cependant, tant du côté des Suédois que du nôtre, les attaques et le canon continuaient toujours. Les Tartares, qui étaient dans les bois, les attaquaient par les ouvertures.

En ce temps, la reine sortit du palais du Jardin, d'où on voyait le combat, mais de trop loin, pour aller sur une éminence, qui est au-dessous de Varsovie, au bord de la rivière, où était un fort pour la garde de notre port de ce côté-ci. L'aile droite des ennemis était de l'autre côté, un peu au-dessous, et le canon de ce fort qui tirait dessus ne faisait rien parce qu'il était trop loin, la rivière étant fort large. Sa Majesté fit ôter les chevaux de son carosse et fit conduire les deux plus grosses pièces un peu plus bas sur une pointe, qui avançait dans la rivière, où était une petite saussaie et vis-à-vis des ennemis, qui en furent aussitôt salués, et l'incommodité que ces canons leur donnaient les obligea à quitter le poste et rentrer dans le bois. Environ 40 cavaliers du comte de Waldeck en furent tués, à ce que nous dirent les prisonniers

du même corps. Le roi, qui du camp vit l'effet qu'avait fait ce canon, en envoya remercier la reine, qui cependant, assise sur un tambour couvert de la kohux d'un Tartare, au grand soleil, dîna sur ses genoux qui lui servirent de table, en regardant toujours le combat, qui ne cessa que sur les onze heures du soir.

Les nôtres ayant deux fois poussé les ennemis, et s'ils eussent été soutenus des escadrons qui le devaient faire, on se fût mêlé, qui est tout ce que les nôtres désiraient; mais pour l'éviter, quand ils avaient du désavantage, les Suédois se retiraient dans le bois à la faveur de leur canon et de leur infanterie, en laquelle ils étaient bien plus forts que nous, car nous n'avions en tout que 6,000 fantassins.

Les Tartares, sans leur faire grand dommage pour l'incommodité du lieu, ne faisaient que leur donner de l'appréhension; et l'aga qui les commande (et qui n'en avait alors qu'environ 5,000 avec lui, les autres étant du côté de Czersk, assez éloignés, où ils étaient allés devant le combat pour passer la rivière, et une autre partie vers Nowydwor), conseillait au roi de ne point donner de combat général, disant que, puisque les ennemis n'avaient pris du pain que pour trois jours, qu'ils avaient grande nécessité d'eau, qu'ils ne pouvaient avoir que de la Vistule, et que leur ordre était si bon qu'il semblaient que ce fût des châteaux marchants (c'est ainsi qu'il les appelait), on les pouvait faire crever sans perdre des hommes, qu'il fallait que Sa Majesté retirât de l'autre côté de la Vistule l'infanterie et le canon, que la cavalerie se joindrait à lui et qu'en peu de temps ils affameraient les Suédois sans combattre, en leur bouchant toutes les avenues. On avait résolu de suivre ce conseil tout-à-fait sa-

lutaire, mais le destin de la Pologne ne le permit pas, et la noblesse polonaise s'alla imaginer que c'était par faiblesse qu'on prenait ce dessein, et de la nuit même beaucoup d'eux s'enfuirent.

Le jour étant venu avec un brouillard fort épais, on ne put recommencer le combat devant cinq heures; mais déjà, à la faveur des brouillards, toute la noblesse polonaise s'enfuyait, et même lorsque le roi lui-même les mettait en bataille et faisait l'office de sergent, de maréchal-des-logis et de soldat, allant l'épée à la main partout, priant les uns et menaçant les autres, et disant quelquefois des choses si tendres, qu'il y en avait qui en jetaient des larmes. Enfin, ce roi n'était pas dans un gros de réserve, comme sont ordinairement ceux de sa condition, mais dans le feu comme un simple soldat. Son exemple ne servit de rien, car comme le combat fut commencé, tout le reste de cette noblesse se renversant mit le reste de l'armée en désordre; les Suédois n'en avançaient pas plus vite, et bien qu'ils vissent les nôtres fuir sans moindre combat, ils les laissaient passer auprès d'eux sans les poursuivre ni leur tirer un coup de pistolet, non plus que s'ils ne les eussent pas vus.

Le roi voyant le désordre si grand, tant pour la petitesse du lieu que pour la terreur où était toute cette noblesse, fit retirer l'infanterie et la cavalerie de Kwarciani, partie par le pont de la Vistule et partie avec les Tartares. Nos officiers jurent que nous n'avons pas perdu 400 hommes en tout ce qui a été tué, et il est constant, par le rapport des prisonniers, que les Suédois en ont perdu plus de 2,000. Ce qui faisait que les Suédois demeuraient en un si bon ordre, nonobstant la fuite des nôtres, c'est que les Tartares étaient

derrière eux qu'ils craignaient, et pour cela ils n'osaient poursuivre les fuyards, dont nos généraux mêmes furent du nombre ; le roi seul demeura ferme l'épée à la main et le dernier dans le champ de bataille ; et un colonel des ennemis, nommé Valcrot, sujet de Pologne, le prenant pour un officier allemand lui cria : Camarade, à moi, venez ici, vous y serez bien traité et mieux qu'avec ces poltrons de Polonais ; le roi, qui le reconnut mieux qu'il n'avait fait lui, parce qu'il a été longtemps dans la Chambre et au service de Sa Majesté, lui répondit en se retournant : Traître, je te ferai quelque jour pendre. Valcrot a dit depuis qu'il n'avait pas reconnu le roi, et qu'il lui eût fait la révérence.

Enfin, les choses se terminèrent ainsi : le dimanche au matin que les nôtres s'enfuirent sans combattre, ce qui est resté de notre armée avec les Tartares passe encore 50,000, et nous espérons que n'ayant plus ce grand nombre de gens, la confusion ne s'y mettra pas si tôt. La reine quitta aussitôt Varsovie, parce que les brèches n'en avaient pas été réparées, tant nous avions de confiance en notre grand nombre, et il n'y avait point de munitions ; et puis la reine qui s'y plaît, crut que si les Suédois y formaient un siége, ils ruineraient les deux maisons royales qui y sont, et la place n'étant de nulle conséquence, on l'a de nouveau abandonnée.

J'oubliais à dire que les Tartares, durant le combat, voyant fuir les nôtres, et craignant que les ennemis ne se prévalussent de Prague et Skariczowo, ces deux grands villages vis-à-vis de Varsovie, de l'autre côté de la Vistule, y mirent le feu ; ensuite on mit le feu à notre pont, afin que les Suédois ne se prévalussent pas des barques pour en faire un autre, et le roi de Suède étant arrivé au lieu de

l'incendie de Prague, tous ces misérables paysans, avec leurs femmes et leurs enfants, se jetèrent à genoux en le priant d'avoir pitié de leur misère; il leur dit qu'ils étaient tous des traîtres, et commanda à ses gens de tout tuer, ce qu'ils firent en sa présence sans pardonner à pas un enfant. Tous les religieux de Lorette qui sont au même lieu furent aussi, par son ordre, égorgés, parce que devant le combat ils priaient Dieu qu'il confondît l'hérésie.

La reine s'en va à Lantzut, qui est une bonne forteresse du côté de Léopol. Le roi est encore à la tête de 50,000 hommes; les Polonais qui s'en sont fuis demandent à revenir et promettent de mieux; mais je crois qu'on ne s'y fiera plus. La reine avait écrit à M. de Lumbres pour la continuation des propositions de paix, mais le Conseil de Pologne s'est opposé à l'envoi de cette lettre, disant qu'ils voulaient à quelque prix que ce fût faire la paix avec le Moscovite, et contiuuer la guerre contre la Suède et le Brandebourg, duquel ils ont grande envie de se venger.

Les Kozaks marchent à notre secours, et il est arrivé un ambassadeur du Kan pour dire de sa part que si les forces qu'il a envoyées ne suffisent pas, il viendra avec toute sa puissance. Nous avons nouvelles que le Moscovite est entré dans la Livonie et dans l'Ingrie, de sorte que pour avoir perdu un champ de bataille, il ne faut pas nous croire vaincus. On va faire trois corps d'armée : un pour la Prusse ducale; un pour la Grande-Pologne, qui entrera en Poméranie, si le cas le requiert, et l'autre sera pour harceler ici l'armée suédoise.

Nous arrivons à Lantzut, d'où je date cette lettre, je n'ai pas le temps de vous écrire davantage.

La perte de la bataille de Varsovie, quelque insignifiante qu'elle fût sous le point de vue stratégique, décida, au bout du compte, de l'existence du royaume de Prusse actuel. L'Électeur ayant contribué principalement à cette victoire, se trouva, un an plus tard, dans une position à pouvoir abandonner la cause suédoise et à se soustraire à la suzeraineté de la Pologne par le traité de Velau. — C'est pour cette raison que nous avons cru nécessaire de donner une idée exacte de cette bataille. Le général Chrzanowski nous a bien voulu prêter sa plume, pour en préciser les détails, en s'appuyant sur diverses relations et particulièrement sur celle de Puffendorf.

BATAILLE DE VARSOVIE EN 1656.

Après s'être emparés de Varsovie, les Polonais, sans rien entreprendre, discutaient dans des conseils deux plans présentés pour les opérations ultérieures. Le premier consistait à prendre l'offensive contre les Suédois qui, sous les ordres du prince Adolphe, au nombre de dix mille, se tenaient sur la rive droite de la Vistule et du Bug, au confluent de ces deux rivières (où Modlin est situé aujourd'hui), dans une position retranchée, ayant assuré, par des ouvrages, le passage de la Vistule près de Zakroczym, et celui du Bug près de Nowydwor. L'autre plan était de rester sur la défensive, et de livrer bataille près de Varsovie, soit sur la rive droite, soit sur la rive gauche de la Vistule, selon que l'ennemi, pour attaquer, passerait le Bug sous Nowydwor, ou la Vistule sous Zakroczym. Ce second plan prévalut, et on résolut d'attendre l'ennemi près de Varsovie.

On construisit sur la Vistule un pont de bateaux vis-à-vis de l'endroit où se trouve actuellement la citadelle, et où alors se trouvait un petit fort. Les troupes furent disposées sur les deux rives, avec l'idée de les réunir sur celle des rives par laquelle les Suédois s'avanceraient. Les troupes de la Couronne, ou de la Pologne proprement dite, étaient campées sur la rive gauche, ayant le front du camp fortifié ; celles du grand duché de Lithuanie, et les Tartares étaient sur la rive droite : les Lithuaniens campaient près de la Vistule, et les Tartares étaient cantonnés dans les villages, sur plusieurs lieues d'étendue. Le front du camp lithuanien, perpendiculaire à la Vistule, était couvert par trois ouvrages ouverts à la gorge; à l'extrême droite était une redoute; on s'éclairait vers Nowydwor par des coureurs, sans avoir poussé en avant aucune avant-garde.

Comme une partie considérable de la pospolite (levée en masse des

gentilshommes) était rentrée dans ses foyers après la prise de Varsovie, l'effectif de l'armée polonaise, que le roi Jean Casimir commandait en personne, n'était que de 39,000 hommes, savoir : en infanterie, 4,000 hommes; 8,000 en cavalerie régulière (Kwarciani); 16,000 pospolites ; 5,000 Lithuaniens, et 6,000 Tartares. L'artillerie en tout, comprenant celle qui se trouvait dans les retranchements de Varsovie, comptait 40 pièces.

Les troupes de Pologne étaient commandées par Potocki, qui avait sous ses ordres Lanckoronski, Etienne Czarniecki, Jean Sobieski, Wisniowiecki, Sapieha, Jean Zamoyski ; les troupes de Lithuanie par Gonsiewski, qui avait en sous-ordres Polubinski et Pac; les Tartares par Suppankaz, leur aga.

Le bruit qui courut alors que l'armée était composée de 100,000 hommes avec 80,000 Tartares, était apparemment répandu dans le but de relever le moral des siens et de contenir les Suédois.

Le roi de Suède arriva le 28 juin dans le camp du prince Adolphe avec un petit renfort. L'électeur de Brandebourg l'ayant rejoint avec son armée de 13,000 hommes, le roi de Suède résolut de surprendre les Lithuaniens, et de détruire le pont des Polonais sur la Vistule; il voulait ensuite repasser le Bug, puis la Vistule sous Zakroczym, et livrer la bataille aux Polonais. Ce fut apparemment pour couvrir ce dessein et pour maintenir les Polonais sur la rive gauche, qu'il commença par envoyer quelques régiments, sous les ordres de Boetinger, à Blonie, sur la rive gauche de la Vistule. Le roi Jean Casimir se mit en marche avec une partie des troupes polonaises pour attaquer ce détachement ; mais il ne le trouva plus à Blonie : les Suédois repassaient la Vistule et rentraient dans leur camp. Le roi les suivit, et après avoir attaqué sans succès le fort, qui couvrait le pont, il rentra à Varsovie.

Pendant ce temps, les troupes de Suède et de Brandebourg, laissant une petite garnison dans cette position fortifiée, et ayant pris des vivres pour trois jours, commençaient à passer le Bug sous Nowydwor. C'était le 27 juillet au soir : elles achevaient leur passage le lendemain au matin. Cette armée composée de 51 escadrons, dont 4 dragons, et de 12 brigades d'infanterie avec 50 et quelques pièces, peut être évaluée à 23,000 hommes, dont presque moitié d'infanterie.

PREMIÈRE JOURNÉE DE LA BATAILLE.

De Nowydwor, le roi de Suède marcha vers Praga, en cotoyant la Vistule. A deux lieues et demie de Praga, ses troupes firent halte en bataille. Elles furent divisées en trois lignes : la première composée de 9 escadrons, dont 2 dragons à droite ; 9 escadrons, dont 2 dragons à

gauche, avec 7 brigades d'infanterie au milieu. La seconde, 8 escadrons à droite, 8 autres à gauche, 5 bataillons au milieu. La troisième, 17 escadrons. Le prince Adolphe commandait la droite, l'Électeur la gauche, Sparre l'infanterie, et Horn la troisième ligne.

Le roi Jean Casimir reçut la nouvelle de l'approche des Suédois à dix heures du matin. Aussitôt fut donné, pour le rassemblement des Tartares, le signe convenu, en incendiant le village de Bialolenka. Le roi se porta sur la rive droite de la Vistule, et les troupes polonaises, laissant leurs bagages sur la rive gauche, commencèrent à passer le pont ; mais elles n'achevèrent leur passage que dans la nuit du 28 au 29. Cette lenteur paraîtrait provenir de ce que Jean Casimir, après avoir résolu de tomber sur l'ennemi, changea d'avis au moment de l'exécution, et adopta l'idée suggérée par l'aga des Tartares, de ne pas accepter une bataille rangée, mais retirant l'infanterie et le canon sur la rive gauche, d'agir seulement avec la cavalerie et les Tartares, d'envelopper l'ennemi, de l'affamer, et de l'obliger ainsi à la retraite. Mais bientôt après, voyant que son changement de résolution servait de prétexte à bon nombre de gentilshommes pour quitter l'armée, il était revenu à son projet primitif de livrer la bataille. Ces hésitations expliquent également pourquoi l'armée polonaise ne fut pas à temps rangée en ordre de bataille. Cependant les Suédois, à leur arrivée, trouvèrent tous les retranchements du camp garnis d'infanterie et d'artillerie : douze pièces étaient distribuées dans les trois ouvrages, et six placées dans la redoute.

Le roi de Suède averti par le ministre de France, M. de Lumbres, qui, venant de Varsovie, le joignit le 28 pendant sa halte, que les Polonais commençaient à passer le pont, vit une raison non pour abandonner son projet de surprendre les Lithuaniens, mais pour accélérer l'exécution de ce dessein. Dans ce but, il fit prendre les devants à Wrangel au trot avec 600 chevaux et les dragons ; il le suivit de près avec le restant de l'aile droite, ayant donné ordre à toutes les autres troupes de presser la marche à sa suite.

En ce moment, du côté des Polonais, on poussa en avant les deux escadrons de la maison du roi et quelques volontaires ; cette avant-garde se mit en bataille entre le bois et la Vistule, à la hauteur de la lisière du bois. Les Suédois parurent entre quatre et cinq heures du soir. Wrangel chargea de suite l'avant-garde polonaise, et l'ayant culbutée, il la poursuivit jusqu'aux retranchements. Là, reçu par le feu de l'artillerie et de l'infanterie, il fut ramené par des escadrons frais; mais la cavalerie suédoise qui survenait, repoussa à son tour les Polonais. En attendant, d'autres troupes suédoises arrivaient sur le champ de ba-

taille. Une partie de leur artillerie commençait à répondre au feu des pièces placées dans les retranchements ; deux bataillons de Brandebourg bordèrent la lisière du bois, et l'aile de l'électeur s'y formait, repoussant les Polonais qui voulaient, par leurs attaques, empêcher l'ennemi d'étendre ainsi son front. On se pourchassait entre le bois et les retranchements, aucune des deux parties n'ayant pas de forces suffisantes pour une attaque décisive. En effet, les Suédois arrivaient par un défilé et se déployaient sous le feu et les charges des Polonais ; les Polonais, de leur côté, n'étant pas formés avant l'arrivée de l'ennemi, étaient obligés de faire des attaques partielles avec ce qui se trouvait sous la main. Le combat dura ainsi jusqu'à onze heures du soir.

Des deux côtés, ce jour-là, on avait mis beaucoup d'ardeur, et la manière dont le combat s'était engagé avait occasionné une grande confusion dans les deux armées.

Le roi de Suède avait trouvé une résistance plus forte qu'il n'avait attendu. Il ne battit pas toutefois en retraite, et se prépara pour le lendemain à la bataille contre toute l'armée polonaise.

L'électeur, à l'aile gauche, demeura la nuit sur la lisière du bois ; l'aile droite des Suédois se replia, pour n'être pas inquiétée pendant la nuit par deux pièces de gros calibre que la reine de Pologne, qui assistait au combat de l'autre côté de la Vistule, avait fait amener sur le rivage avec les chevaux de son propre carrosse. L'espace entre le bois et le fleuve étant rétréci, l'aile droite et l'infanterie passèrent la nuit campées sur plusieurs lignes. Le roi de Suède profita de la nuit pour remettre tout en ordre chez lui : du côté des Polonais, on n'y pensa que le lendemain au jour.

DEUXIÈME JOURNÉE.

A l'aube du jour, une partie de l'infanterie et de la cavalerie suédoises, que l'espace permettait de déployer, revint prendre position à la hauteur de l'Électeur ; une forte batterie d'artillerie fut placée en avant de la première ligne de ces troupes ; le reste de l'armée se tenait en arrière, en colonnes serrées. En même temps, l'Électeur commençait à s'étendre à gauche le long de la lisière du bois, jusqu'à un monticule situé hors de ce bois, qu'il fit garnir d'artillerie.

De cette hauteur, on voyait que les Polonais étendaient aussi leur droite, et que les hussards (grosse cavalerie), l'élite de l'armée, s'y portaient ; cela fit supposer qu'ils voulaient attaquer le flanc gauche et les derrières de l'armée suédoise. Le roi de Suède envoya deux bataillons pour soutenir les deux qui étaient depuis la veille près de

l'Électeur; de sa personne, il resta sur la droite vis-à-vis des retranchements, et y maintint la canonnade qui avait recommencé aussitôt que le brouillard était tombé.

Vers neuf heures du matin, les Tartares commencèrent l'attaque: les uns traversant le bois de Bialolenka, tombèrent sur les derrières des Suédois; les autres fondirent sur l'extrême gauche de l'Électeur. Ces deux attaques furent facilement repoussées. En même temps, toute la cavalerie polonaise qui était à l'aile gauche, passant par les intervalles entre les ouvrages, tombait sur l'aile droite suédoise, mais elle y trouvait presque toute l'infanterie et l'artillerie suédoises. Elle fut donc repoussée, et après être revenue trois fois à la charge, mise en complet désordre, et contrainte à revenir se reformer en arrière des retranchements. Il était alors dix heures du matin.

Le roi de Suède ne craignant plus, pour le moment, une attaque sérieuse de ce côté, y laissa deux régiments de cavalerie pour observer l'ennemi et assurer la droite de l'Électeur. Avec le reste de son armée, il traversa le bois de Bialolenka pour parer à l'attaque qui le menaçait sur sa gauche. Ces troupes ayant traversé le bois, se rangèrent près de la lisière, formant d'abord un crochet avec les troupes de l'Électeur. Bientôt, voyant que les Polonais tardaient à commencer leur attaque, le roi de Suède porta ses troupes à la hauteur de celles de l'Électeur. Celui-ci ayant fait exécuter une contre-marche aux troupes qu'il avait avec lui, de manière que leur droite vint se placer à l'endroit où auparavant se trouvait la gauche, formait ainsi l'aile droite de la nouvelle ligne de bataille. Mais, à l'exception de cette inversion des ailes, l'armée alliée se trouva dans le même ordre de bataille que pendant sa halte de la veille. Toute l'artillerie était distribuée sur le front, en avant de la première ligne.

Les Polonais s'étaient rangés entre la redoute et le petit bois de Praga. La droite de leur ligne de bataille était composée de deux escadrons de la maison du roi, de la moitié de la cavalerie régulière qui comprenait les 1,200 hommes de grosse cavalerie, et une partie des Lithuaniens. La gauche se composait de l'autre moitié de la cavalerie régulière, et de la pospolite. En arrière, sur les mamelons de sable, se trouvaient une partie de l'infanterie, quelques escadrons, et les douze pièces de canon retirées des ouvrages qui couvraient le front du camp primitif. La redoute resta garnie de ses six pièces; et le petit bois de Praga servant d'appui à l'autre aile, fut également garni d'infanterie.

L'armée alliée s'étant formée comme il est indiqué plus haut, commença à pivoter sur sa droite, pour se mettre parallèlement au front des Polonais. Pendant l'exécution de cette conversion, lorsque la gau-

che suédoise arrivait à la hauteur de Brudno, comme ce village était occupé par un détachement polonais, le roi de Suède, pour l'en déloger, détacha Horn avec trois bataillons. Le détachement polonais, sans attendre l'attaque, se replia au pas sur le gros des forces. Les trois bataillons suivirent le mouvement de l'extrême gauche du front suédois, pour le couvrir contre une attaque de flanc. Les lignes suédoises s'étant rangées parallèlement au front polonais, vers trois heures de l'après-midi, se portèrent en avant; mais voyant que les Polonais s'ébranlaient pour les attaquer, elles s'arrêtèrent. Cette attaque fut générale : d'abord la droite de la ligne polonaise chargea de front la gauche suédoise, tandis que les Tartares l'attaquaient en flanc; ensuite la gauche polonaise chargea la droite du front suédois. Toutes ces attaques furent repoussées : l'attaque sur le flanc fut reçue par les trois bataillons de Horn, soutenus par cinq escadrons que le roi de Suède y envoya ; les attaques sur le front échouèrent contre les lignes. Cependant les 1,200 hommes de grosse cavalerie polonaise percèrent la première et la deuxième ligne suédoises, et ne furent arrêtés que par la troisième ligne.

La cavalerie polonaise repoussée se rallia sur les collines de sable ; les Suédois ne purent pas la poursuivre immédiatement. Le roi de Suède ayant remis ses troupes un peu en ordre, résolut d'emporter le petit bois de Praga. Ses troupes, en s'approchant, furent assaillies par les Tartares qui, sortant de derrière le petit bois, les attaquaient par la gauche. Cette attaque fut repoussée, mais le roi de Suède voyant à la contenance de l'ennemi qu'il ne pourrait, avant la fin du jour, le déloger de sa position, fit sonner la retraite, craignant que ses troupes, dont l'ordre était entamé, ne tombassent en confusion pendant un combat de nuit. Les Suédois rétrogradèrent jusqu'à la hauteur de Brudno, sans être sérieusement inquiétés. Là, ayant garanti leurs flancs et leurs derrières par des troupes qui faisaient front de ces côtés, ils passèrent la nuit sous les armes, se préparant à reprendre le combat le lendemain.

Du côté des Polonais, l'attaque générale n'ayant pas été couronnée de succès, la bataille était considérée comme perdue. Le roi Jean Casimir écrivit à la reine de quitter Varsovie; tous les bagages furent mis en marche, et un grand nombre des gentilshommes de la pospolite se retiraient isolément. Cependant le roi de Pologne résolut de tenter encore une fois fortune : la cavalerie régulière, l'infanterie, et ce qui restait de la pospolite et des Lithuaniens continuaient à occuper la position sur les collines, ayant encore une forte partie des Tartares en dehors de leur droite.

TROISIÈME JOURNÉE.

Dès le grand matin, le roi de Suède forma trois colonnes d'attaque : une dirigée sur le bois de Praga, l'autre sur la redoute, et une troisième sur le centre de la position des Polonais. Le reste de l'armée suédoise suivait pour soutenir ces attaques, laissant sous Brudno une partie des troupes pour couvrir le flanc gauche et les derrières. Les Polonais s'avancèrent à la rencontre de ces colonnes, cherchant à les envelopper, ce qui obligea les Suédois de faire front de tous côtés ; en même temps les Tartares, tournant Brudno, attaquaient par derrière. Mais toutes ces attaques ne purent entamer les colonnes suédoises ni les empêcher d'avancer : celle de gauche, après une canonnade préparatoire, attaqua le bois de Praga et en délogea les Polonais ; celle du centre s'empara en même temps des collines. L'attaque de la troisième colonne contre la redoute fut repoussée.

Jean Casimir ne négligea rien pour rallier et animer ses troupes : par ses promesses et ses prières, il parvint à les ranger tant bien que mal entre les collines et le village de Praga, appuyant la gauche à la redoute qui continuait à résister aux attaques de l'Électeur, et étendant sa droite au-delà du petit bois de Praga. Mais il n'avait plus de quoi bien garnir une ligne si étendue, et le périlleux de cette position était deviné par l'instinct de la troupe.

Le roi de Suède, dont la gauche était assurée par la possession du bois de Praga, fit venir sur les collines les troupes qu'il avait laissées sous Brudno pour protéger ses derrières, attaqua le centre de la ligne polonaise, et la perça sans peine. Alors les Polonais commencèrent à fuir : ceux qui étaient sur la droite, par les routes d'Okuniew et de Karczew ; ceux qui étaient sur la gauche, par le pont. L'infanterie, qui garnissait les trois ouvrages et la redoute, abandonnant le canon, se replia sur le pont. Elle fut couverte, dans sa retraite précipitée, par la cavalerie que Potocki dirigea en personne. Une partie de cette cavalerie, sous les ordres de Polubinski, ne pouvant plus passer le pont qui fut incendié, tournant la droite de l'ennemi, se fraya un chemin à travers la forêt de Bialolenka, non sans subir de fortes pertes par les charges de la cavalerie de l'Électeur. Ceux qui se retiraient vers Okuniew et Karczew ne furent pas poursuivis ce jour-là, tant à cause de la bonne contenance de la cavalerie régulière, qu'à cause de la fatigue des hommes et des chevaux chez les Suédois. Le lendemain, la cavalerie suédoise courut après les Polonais l'espace de six lieues, mais ne les atteignit plus, et revint à Praga le 1er août. Le 31 juillet, une députation des

habitants de Varsovie vint rendre la ville au roi de Suède; on reconstruisit le pont, et les Suédois entrèrent en ville.

Dans cette bataille, l'ordre, la discipline, l'instruction, et une supériorité décidée en artillerie, l'emportèrent sur le nombre et la bravoure. On ne fit que quelques dixaines de prisonniers de part et d'autre. Les pertes, en tués et blessés, ne peuvent être évaluées exactement aujourd'hui. Les Suédois, dans leurs rapports, prétendent n'avoir eu que de 4 à 600 hommes hors de combat. Les pertes des Polonais durent être plus considérables, mais ne furent pas contrôlées dans le temps. Ce qui est positif, c'est que les vainqueurs s'emparèrent de presque toute l'artillerie des Polonais, et entrèrent en possession de Varsovie, résultats matériels considérables. Cependant l'influence de cette victoire sur la guerre ultérieure demeura presque nulle, vu que son effet moral fut très petit : elle avait peu diminué les forces des Polonais, et n'avait point jeté parmi eux le découragement. Jean Casimir rassembla bientôt sous Lublin ses troupes, qui du champ de bataille se retirèrent par les deux rives de la Vistule.

LXXIII

18 août 1656, Lantzut.

Wicquefort. — Le roi de Suède propose la paix. — Armée polonaise. — Marche des Moscovites.

Monsieur,

L'ordinaire dernier, je vous envoyai les détails de notre déroute, sans vous faire de lettre, faute de temps. Vous aurez vu le changement de nos affaires par une assez mauvaise conduite, nos Polonais ayant beaucoup plus d'orgueil que d'ordre.

Je vous ai dit que j'avais envoyé à M. de Wicquefort des expéditions pour Hollande. Je serais fâché que quelque

chose l'empêchât d'y aller. Le roi de Suède, qui est victorieux, demande la paix et a envoyé 11 articles qu'il demande qu'on lui accorde. Si M. de Wicquefort est encore à Paris, il vous les dira, sinon Mme des Essarts, parce que je n'ai pas assez de temps devant le départ de notre courrier pour vous les écrire. Il ôte toutes les garnisons qu'il tenait dans les petites places, où il met le feu. Cependant le roi rassemble les troupes dispersées; il est à Lublin avec 4,000 chevaux et 2,000 hommes de pied. Le palatin de Marienbourg à Wolbor avec 10,000 hommes. L'armée de Lithuanie est encore en son entier, aussi bien que le petit corps que commandait le grand-trésorier de Lithuanie. Le Grand-Maréchal part d'ici pour aller trouver le roi avec lès troupes qu'il avait avec lui. Le miecznik de la couronne a toutes celles qui faisaient le blocus de Cracovie. Les Tartares sont encore en leur entier et constants pour notre secours. Mais, pour vous en dire la vérité, ils sont meilleurs pour détruire un pays que pour combattre contre des gens occidentaux, qui vont serrés et les laissent courir et crier. Tous nos fuyards se rassemblent, et nous aurons bientôt une armée beaucoup plus forte que celle des ennemis. Je ne sais si elle fera mieux que par le passé. Les Moscovites sont entrés dans l'Ingrie et la Livonie avec 120,000 hommes de pied et 200,000 chevaux; ils veulent assiéger Riga; ils traitent la paix avec nous, à Vilna.

LXXIV

26 août 1656, Lantzut.

Le roi de Suède insiste sur la paix. — Les ambassadeurs de France, à Lublin, sans instructions. — L'empereur.

Monsieur,

Nous n'avons point reçu de lettres de France depuis celles du 7 juillet, ce qui me met en peine de nos paquets. Vous verrez l'état de nos affaires dans la feuille que je vous envoie. Nos armées se font grandes, et dans peu elles seront aussi nombreuses qu'elles étaient. Le roi de Suède cependant menace de tout brûler si nous refusons la paix; mais Messieurs les ambassadeurs de France, d'Avaugour et de Lumbres, qui sont arrivés à Lublin auprès du roi, n'ont ni pouvoirs ni lettres de créance; ainsi je ne crois pas qu'ils effectuent rien. Je prévois bien des affaires aux Suédois et à l'Electeur de Brandebourg, si l'empereur conclut une ligue offensive et défensive avec le Moscovite, et qu'il fasse entrer 2,400 hommes, comme on nous promet, et 60 pièces de canon dans la Poméranie. Je doute pourtant que l'empereur se déclare, mais je crois qu'il veut amuser les gens pour gagner cette campagne-ci; cependant les 12,000 hommes qu'il envoie en Italie passent contre le duc de Modène comme rebelle à l'empire.

Par l'ordinaire prochain, je vous dirai si M. Czarnecki et les Tartares auront surpris les Suédois.

Votre très humble, etc.

LXXV

27 août 1656. Lantzut.

Le czar marche pour assiéger Riga. — Menaces du roi de Suède. — Nouveau pillage de Varsovie. — Les PP. de la mission. — Rencontre sous Janowiec. — Les Tartares, leur service, leur discipline, baptême de leur drapeau dans la Vistule, leurs augures. — Marche de Czarnecki vers Radom. — Une lettre interceptée donne de l'inquiétude à l'électeur. — D'Avaugour et de Lumbres à Lublin.—Negociation avec les Moscovites.

Nous avons des lettres de Moscovie qui nous confirment la marche du grand czar avec 120,000 fantassins et beaucoup plus de cavalerie vers Riga pour l'assiéger. Le roi de Suède a détaché Duglas de son armée avec 5,000 hommes pour aller au secours de cette place. Ce roi demande la paix aux Polonais, et menace de brûler tout ce qu'il tient, et toute la campagne, si on la lui refuse. On est ici très disposé à la faire, quelques avantages que nous donne la guerre du Moscovite contre la Suède, mais avec des conditions justes et raisonnables, et si le roi de Suède les refuse, et qu'il brûle, comme il menace, on coupera la tête à Wittemberg et à tous les autres prisonniers, et pendant qu'il ira contre le Moscovite, on ira brûler la Poméranie. Les Suédois ont pillé Varsovie, et ont chargé six ou sept grands bateaux du meilleur butin. Ensuite de quoi ils ont donné cette misérable ville à saccager à leurs soldats, qui ont brûlé tout ce qui restait de faubourgs et d'églises. Les pères de la mission française croyaient pouvoir sauver la leur, qui est Sainte-Croix, parce qu'étant Français, ils espéraient que les Suédois auraient quelques égards pour eux; mais cela n'y

a de rien servi; au contraire, s'impatientant des remontrances d'un desdits pères, appelé M. du Paroy, ils le battirent si outrageusement, qu'ils le laissèrent pour mort, et sans les soins de M. des Dames peut-être n'en serait-il pas revenu.

Le sieur de Schomberg, étant allé en parti, intercepta une lettre du roi de Suède au commandant de Janowiec, par laquelle il lui ordonnait de quitter la place et d'y mettre le feu et le venir trouver avec le canon et les munitions. Schomberg fit semblant de repasser la Vistule à la vue de Janowiec; ceux de la place le voyant à moitié passé, envoyèrent cent chevaux pour charger le reste; mais une embuscade que Schomberg avait laissée derrière lui les chargea à dos, en tua 50 et en prit 26 prisonniers qui furent conduits au kasi aga qui commande les Tartares, qui leur fit couper la tête, envoyant dire au roi que s'il avait toujours fait ainsi depuis que la guerre est commencée, il n'aurait pas tant d'ennemis sur les bras.

Le roi de Suède est à Radom, où il prétend laisser reposer son armée; les Tartares passent la Vistule pour les aller incessamment tourmenter par leurs continuelles courses et leur empêcher le fourrage. On a jugé cet expédient plus utile que de les envoyer en Prusse. Le roi de Suède a fait l'Électeur de Brandebourg généralissime de ses armées; il a retiré la garnison qu'il avait dans Lowicz et l'a brûlé.

Sur quelques plaintes qu'on a faites, que les Tartares pillaient la noblesse et les paysans, et prenaient leurs bœufs et leurs chevaux, l'aga en ayant fait faire la recherche, a fait fendre les narines avec un couteau à tous ceux qui se sont trouvés coupables. C'est une obéissance si grande parmi eux

à leur commandant, que cela devrait faire honte aux Polonais.

Le grand-trésorier de Lithuanie est allé en Samogitie avec quelques troupes, où les nôtres ont défait 1,500 Suédois. Un paysan, qui arrive de Varsovie, nous dit que les Suédois ont tué tous les pères de la mission et plusieurs autres prêtres. Il nous vient d'arriver un courrier de Lublin, avec des lettres du roi, du 22 de ce mois, qui nous apprennent que M. Czarnecki avait passé la Vistule le 19 avec 4,000 chevaux polonais et 6,000 Tartares; tous les prisonniers qu'il a faits rapportent tous unanimement que le roi de Suède ne savait rien de cette marche, et ainsi on espère de le surprendre à Radom, où il rafraîchit son armée.

L'Electeur de Brandebourg s'est séparé de lui avec la sienne, sur l'interception qu'ils ont faite d'une lettre du roi au général Hatzfeld, avec lequel il tient une correspondance d'amitié; il lui disait dans cette lettre qu'on avait résolu dans le conseil de Sa Majesté d'envoyer les Tartares dans la Prusse ducale, ce qui était vrai, et sur lequel avis ledit Électeur s'est séparé pour aller défendre son pays; cependant cette résolution a été changée en celle de poursuivre le roi de Suède, qu'on trouve ainsi avec ses seules forces, et nous attendons d'heure à autre qu'on nous apporte la nouvelle de sa rencontre. On sait que le roi de Suède a envoyé tout son bagage à Varsovie, et tout son canon pour lui faire descendre la Vistule, n'en ayant retenu que six petites pièces. Nous craignons seulement que les Tartares ne veuillent plutôt courir au bagage du roi de Suède qu'à son armée; mais de cela nous attendons nouvelles. Lorsque les Tartares passèrent la Vistule, ils bénirent à leur mode leurs étendards

dans ce fleuve, où ils les mouillèrent, et étant passés, ils consultèrent les augures pour savoir l'événement bon ou mauvais de leur entreprise. Pour cela ils mirent quatre flèches sur terre en croix, les pressant fort contre la terre avec leurs mains, pendant qu'un de leurs prêtres, habillé à leur mode, proférait quelque blasphème à l'entour, et lorsqu'il fut au bout de ses prières, les flèches plièrent du côté droit en dépit de ceux qui les tenaient, et c'est de là qu'ils ont tiré un augure favorable pour nous, et très mauvais pour les Suédois; ce qui fit que tous ces Barbares crièrent plusieurs fois : « Alla! Alla! » Ils prirent ensuite huit pois qu'ils jetèrent par terre, puis en les contemplant ils trouvèrent que les destins nous seraient favorables; ils passèrent la rivière à la nage en trois endroits, où les nôtres les suivirent si heureusement qu'il n'y eut en tout ce passage qu'un Towarzysz et un valet de noyés. MM. d'Avaugour et de Lumbres, qui étaient venus à Casimirie, y ont attendu le retour d'un gentilhomme qu'ils avaient envoyé au roi à Lublin avec une lettre du premier. Mais comme ils n'ont ni ordre, ni lettre de créance, on nous écrit que leur venue sera inutile pour un traité de paix; ils arrivèrent à Lublin le 23 de ce mois. — On écrit de Vilna, que le grand czar est devant Riga, et que pour mieux disposer ces peuples à se rendre à lui, il publie qu'il ne veut prendre la Livonie que pour la rendre aux Polonais; sur quoi ceux de Riga protestent de ne se vouloir jamais mettre sous la domination du Moscovite, mais qu'ils sont tout prêts à se ranger sous celle des Polonais. Cependant nous traitons à Vilna la paix avec le Moscovite, dont nos commissaires espèrent une bonne issue.

LXXVI

31 août, 1656, Lantzut.

Le roi de Suède poursuit les Polonais ; et bientôt il se retire devant eux. — Avaugour et de Lumbres à Lublin. — Négociations. — Retraite de l'Électeur. — Czarnecki bat l'arrière-garde des Suédois près de Rawa. Députés de Samogitie. Forghel pris par les Tartares.

Il semble que nous jouions aux barres avec le roi de Suède : nous nous en sommes fuis de Varsovie, et il nous a poursuivis 12 ou 13 lieues, durant lequel temps nous avons un peu repris nos esprits, et aussitôt que M. Czarnecki a eu passé la Vistule avec dix régiments de cavalerie et six mille Tartares pour aller à lui, il a fait comme nous avons fait, c'est-à-dire qu'il s'enfuit; il est vrai que c'est avec un peu plus d'ordre que nous, et parce qu'il se retire à si grandes journées que nous ne le pouvons attraper ; on dit qu'il s'enfuit. — Je répète encore que l'action la plus imprudente de toute sa vie est sa venue à Varsovie, parce que si les Polonais ne l'eussent trop méprisé, il était impossible qu'il échappât, et sa folle témérité l'a fait triompher.

Les lettres que nous avons de Lublin, du 26 août, disent l'arrivée du grand maréchal auprès du roi, qui fut fort bien reçu de Sa Majesté, qui fut le 23 août. Le même jour, MM. d'Avaugour et de Lumbres eurent une audience du roi qui dura quatre heures. Le lendemain, ils visitèrent M. le grand-maréchal et M. le grand-chancelier, et le 25, MM. les généraux. Ensuite de quoi ils revinrent encore à l'audience du roi pour la seconde fois, où ils furent trois heures. Ils souhaitent fort que la reine aille auprès du roi

pour faciliter la disposition à la paix. La réponse qu'ils ont eue est de savoir si le roi de Suède veut traiter sans médiateur, et si effectivement il veut la paix ; que le roi entend qu'il ne soit fait aucune mention des choses présentes, c'est-à-dire qu'il abandonne tout ce qu'il a occupé comme usurpé contre la foi publique d'une trève dont la France avait fait le traité, et que seulement on discute les points qui furent traités à Lubec; qu'il associe ses armes avec celles des Polonais contre les Moscovites ; et qu'enfin il donne des assurances que la paix qu'il demande sera stable, — les Polonais ne se pouvant plus fier en lui après son injuste rupture.

M. Czarnecki écrivit au roi le 24 août, de Radom, qu'il n'y avait plus trouvé le roi de Suède comme il croyait, mais qu'il espérait de le joindre le lendemain, nonobstant les grandes journées qu'il faisait pour se sauver à Thorn, et de là à Marienbourg, où il croit que les Hollandais avec les Dantzicains ont envie de mettre le siége.

Et pour M. l'Électeur de Brandebourg, il s'en va aussi en grande diligence en Prusse, à cause de la crainte qu'il a que les mêmes Hollandais et Dantzicains n'assiégent le Pilaw ou quelques autres places.

Le 25 août, le palatin de Sandomirie Koniecpolski écrivit au grand chancelier qu'il poursuivait ses ennemis, qui continuaient leur retraite à fort grandes journées, et qu'il avait appris que M. Czarnecki avait défait le régiment d'Israël, qui faisait l'arrière-garde en la retraite du roi du Suède, auprès de Rawa que les Suédois ont brûlé. Il ajoute encore que M. Czarnecki promettait d'attraper et de battre le roi de Suède le lendemain. C'est dont nous attendons avis.

Les députés de Samogitie eurent aussi audience le 25 août, dans laquelle ils représentèrent au roi tout ce qu'ils avaient fait pour son service depuis le commencement de la guerre, et comme en diverses rencontres ils avaient défait huit ou dix mille Suédois ; ils ont apporté une valise pleine de lettres de Riga, qu'ils ont interceptées sur la mer; ils assurent que le Moscovite a assiégé cette place-là, et qu'il n'y a dedans qu'une fort petite garnison commandée par le comte de la Gardie.

Le roi devait partir le 28 août de Lublin pour Casimirie, où il a fait bâtir un pont de bateaux sur la Vistule.

Tout présentement il nous arrive nouvelle, qu'après la défaite de l'arrière-garde du roi de Suède, M. Czarnecki ayant eu avis que 2,000 chevaux suédois, qui revenaient d'escorter quelque infanterie que le roi de Suède envoyait à Cracovie, étaient proche de lui, il a tourné contre eux, en a tué mille et fait prisonniers les mille autres, avec Forghel, qui pour la troisième fois est notre prisonnier, et comme les deux autres, il avait été relâché sur sa parole. Je crois que cette fois-ci il ne nous trompera pas ; il est entre les mains des Tartares qui l'ont pris ; il avait donné parole, que si on lui voulait permettre d'aller prendre sa femme à Cracovie, qu'il se rendrait ensuite prisonnier à Zamosc, et au lieu de tenir sa parole, il s'était joint à ces deux mille chevaux, a couru et brûlé tous les environs de Cracovie. C'est à Rawa où il a été rattrappé.

La reine part demain au matin d'ici pour se rapprocher de Varsovie. Elle va trouver le roi à Casimirie.

LXXVII

1er septembre, 1656, Lantzut.

Menaces du côté de la Transilvanie. — Hésitation de l'empereur. — Morsztyn envoyé pour sonder Hatzfeld. — Le Roi à Casimirie. — Pont sur la Vistule.

MONSIEUR,

Je ne sais si les paquets de France sont égarés, ou si le lieu où nous sommes leur est inaccessible. Mais nous n'en avons point reçu depuis le 7 juillet.

Les Suédois offrent au Transilvain de lui mettre Cracovie entre les mains, s'il se veut déclarer pour eux. Nous ne savons pas bien ses intentions, et il semble qu'il nous menace. L'empereur nous a amusés jusqu'à cette heure, faisant toujours espérer qu'il se déclarera, et Hatzfeld avait promis d'entrer en Poméranie dès le 20 août. Pour moi, je crois qu'il veut faire écouler cette campagne-ci, afin de prendre ses résolutions l'hiver. Nous sommes pourtant résolus de le faire déclarer tout présentement, ou de ne plus croire rien de ce qu'il promettra, et pour cela on y envoie M. Morsztyn, avec ordre de n'y séjourner que trois jours. Vous verrez le reste de nos nouvelles dans la feuille que je vous envoie. Nous avons eu un continuel chaud, mais excessif depuis le 23 juillet jusqu'au 30 août que le temps s'est adouci.

Nous partons aujourd'hui pour nous rapprocher de Varsovie et allons trouver le roi à Casimirie, où il a fait faire un pont de bateaux sur la Vistule. Il a envoyé ici, pour ac-

compagner la reine, M. Denhoff et M. Pac, ce dernier vice-chancelier de Lithuanie et l'autre grand-tranchant.

LXXVIII

5 septembre, 1656, Lublin.

Vente des prisonniers de guerre par les Tartares. — Alliance avec le Suédois ou avec le Moscovite, à choisir. — Dévastation de Solec. — Position désespérée des Suédois en Livonie.

MONSIEUR,

Ma dernière lettre était de Lantzut, dans laquelle je vous disais notre départ pour Casimirie; mais nous sommes venus en cette ville, où, comme aux marchés de Constantinople, on vend des hommes et des femmes; ce sont ceux que les Tartares ont pris à la dernière défaite des Suédois, de laquelle pas un tout seul ne s'est sauvé, parce qu'ils furent entourés par les Tartares. La plus chère de toutes les femmes n'est que de trois cents ducats; on en a par pitié déjà racheté plusieurs, et la reine veut racheter tout le reste et puis les renvoyer (quand on n'offre pas assez aux vendeurs, ils battent avec un fouet la pauvre esclave, et se prennent à elle de ce qu'on offre peu). Je crois que c'est encore pour émouvoir la commisération des acheteurs; il y a une fort belle fille qu'ils réservent pour en faire présent au Kan. La reine fera pourtant ce qu'elle pourra pour la tirer de leurs mains.

Le roi vint rencontrer la reine à quatre lieues d'ici, où leurs Majestés dînèrent ensemble. MM. les ambassadeurs de

France vinrent à une lieue; ils ont grande envie de faire la paix; mais je ne crois pas qu'ils y réussissent, bien que le roi de Suède offre d'abandonner tout ce qu'il tient en Pologne et en Prusse, pourvu qu'on lui quitte la Livonie et qu'on se ligue avec lui contre le Czar; au contraire, le czar presse la paix avec nous afin qu'on se ligue avec lui contre les Suédois, et je crois qu'on prendra ce dernier parti, pour des raisons secrètes et de très grande importance. La dernière victoire du roi de Suède lui sera bien plus dommageable qu'utile.

Nous partons d'ici pour aller à Solec, un château au-dessus de Varsovie, dix ou douze (vingt) lieues sur la rivière; cette misérable ville a été abandonnée des Suédois et Brandebourgois qui, cette dernière fois, ont ouvert tous les tombeaux pour y chercher de l'argent et ont laissé les cadavres à l'air; les gens de Brandebourg ont emporté les restes de pavés et des marbres que les Suédois avaient laissés. Il est vrai que ce n'a été qu'après le départ de l'Électeur, et que tant qu'il y a été on n'y a point fait de désordre.

Nous avons intercepté une lettre du comte de la Gardie au roi de Suède, son maître, en français, dans laquelle il lui dit ces paroles : « Nous allons être accablés d'une horrible inondation des Moscovites, et il est impossible de « s'en sauver, si V. M. ne vient elle-même avec toutes ses « forces à notre secours; désormais nos maximes sont « connues de tout le monde, et chacun sait que nous ne tenons point les paroles que nous avons données, ce qui « nous fait perdre le crédit de tous côtés. »

Nous avons cette lettre-là qui a été prise en Samogitie.

Les Moscovites ont pris par force Dunebourg et Rewel ; il n'y a que deux mille hommes dans Riga, ce qui est très peu pour défendre.

Je crois que le Transilvain ne se remuera pas et qu'il regardera la fin de la guerre.

P. S. Je reçois présentement dans le paquet de France du 30 juin, qui nous était allé chercher où nous n'étions pas, une lettre de la même date. Je vous ai donné avis de la réception de celle du 7 juillet.

LXXIX

10 septembre, 1656, Lublin.

Disposition des Hollandais. — Mission de Morsztyn à Vienne. — Vente des Suédois par les Tartares ; ils sont rachetés et mis en liberté par les Polonais. — Découragement de l'ennemi. Lenteurs et banquets des Polonais. C'est le pays de Cocagne. — D'Avaugour et de Lumbres quittent Lublin. La réponse qui leur a été donnée. La médiation de la France n'ayant pas été suffisante, on y veut adjoindre celles de la Hollande et du Danemarck. — Les Moscovites maîtres de la Livonie. Leur proposition de succession à la couronne de Pologne. — L'armée polonaise et celle des Tartares marchent pour saccager la Prusse. — Indisposition de Czarnecki. — Mort de Chmielnicki.

MONSIEUR,

Notre démarche, comme je vous dis dans ma dernière, avait tellement rompu nos postes, que nos paquets s'en sont accumulés. J'ai répondu de Lantzut à votre lettre du 7 juillet. J'ai depuis reçu celle du 30 juin, puis celle du 21 juillet, et ensuite celle du 23 juin et en même temps celle du 28 juillet ; de manière que je ne trouve, à dire, que le paquet du 14 juillet dans lequel il fallait que fût la lettre

que vous me dites, dans cette dernière, avoir écrite à la reine, que je n'ai point reçue.

Je vous ai dit que j'avais envoyé des instructions à 28 pour Hollande dès la fin de juillet; il faut voir ce qu'il dira et fera; les Hollandais sont bien intentionnés pour nous, et nous ne ferons pas la paix que leur médiation ne soit jointe à celle de la France.

J'ai vu les deux révolut. que vous m'avez envoyées, qui sont assez mauvaises. M. Morin m'en a écrit dans de pareils sentiments aux vôtres. Ce prince faillit à être tué en la bataille de Varsovie. Un de nos lanciers l'ayant reconnu se précipita et courut à lui; il lui passa sa lance sous le bras, mais il fut tué à coup de pistolet devant qu'il eût achevé sa carrière, quoique ce roi criât qu'on ne le tuât pas.

Vous aurez vu par la suite de mes lettres que la nouvelle débitée par les Capucins de Lyon était un songe. Pour l'action de Valenciennes, nous ne savons point encore ce qu'elle produira chez l'empereur. On lui a dépêché M. Morsztyn avec ordre de n'y demeurer que trois jours, et lui protester que si à l'heure même il ne se déclare, nous ferons la paix sans considération de ses intérêts. Pour moi, je ne crois pas qu'il fasse rien.

Comme M. Coymant avait ordre de ne donner mes lettres qu'à vous, je lui ai écrit de les envoyer à Paris, et je crois que maintenant elles vous seront rendues.

Le 13 août, que vous me dites de bien observer, n'a rien produit de considérable que la défaite des deux mille chevaux suédois environ ce temps-là, dont pas un seul ne s'est sauvé. On les vend ici au marché tous les jours, et quand on n'en donne pas assez aux Tartares, ils leur coupent

la tête. La reine a aujourd'hui fait racheter une assez belle et jeune fille suédoise douze cents francs, ces barbares menaçant d'en abuser si on ne la rachetait promptement. Ils n'ont plus que fort peu de femmes ; toutes nos dames, à l'exemple de la reine, en rachètent et les mettent en liberté; et les Suédois prennent tous les jours les nôtres dans leurs propres maisons, et les mettent à rançon; enfin, je ne les trouve guère moins barbares que les Tartares.

Si nos généraux eussent su se servir de cette petite victoire, peut-être que le mois d'août eût mis fin à notre guerre, parce que les Suédois en prirent une telle épouvante, à ce qu'on nous a écrit, qu'ils s'enfuyaient tous, si on les eût poursuivis; mais notre destin veut que nos lenteurs soient la cause de notre ruine, et encore que nous le connaissions, il n'y a pas moyen de s'en corriger. Tout aussitôt que nous avons un peu de relâche, on emploie le temps à faire des banquets et on noie dans le vin tous les déplaisirs passés et le soin de l'avenir. C'est ici assurément le pays de Cocagne si cher aux fainéants.

Avant-hier, d'Avaugour et De Lumbres partirent d'ici sans nous avoir pu induire à donner la paix au roi de Suède, si, auparavant que d'en commencer le traité, on ne demeure d'accord qu'on ne traitera que de ce qui s'est autrefois débattu à Lubeck, et que tout ce qu'il a occupé en cette guerre, sera rendu sans qu'il en soit parlé. C'est la réponse qu'ils ont eue, avec laquelle ils vont voir le roi de Suède. Nous ne voulons pas non plus traiter avec les seuls médiateurs de France, parce qu'elle avait fait la trève que le roi de Suède a rompue sans sujet et sans qu'elle ait témoigné le trouver mauvais. Nous voulons que les ambas-

sadeurs de Hollande y soient et ceux de Danemarck. Cependant les Moscovites ont pris toute la Livonie et tiennent Riga bloquée. Notre paix se traite avec eux assez heureusement; ils nous offrent la restitution de la Lithuanie et de la Livonie, si on les veut appeler à la succession de ce royaume. Le grand duc a 30 ans, mais il a un fils, qui n'en a que cinq ou six, qui serait plus propre.

Le grand trésorier de Lithuanie partit avant-hier d'ici pour aller avec cette armée et les Tartares saccager la Prusse ducale, si les peuples ne se rangent de notre côté.

Le roi part demain avec la reine pour aller du côté de Varsovie, où S. M. a envoyé quatre cents hommes pour la garder. Les Suédois qui y étaient s'enfuirent, sachant la défaite de Rava et croyant que nos généraux pousseraient leur victoire. Il est vrai que M. Czarnecki avait une grosse fièvre qui l'empêcha de passer outre.

On a envoyé huit mille hommes au grand maréchal pour bloquer Cracovie.

Le roi ira avec la grande armée du côté de Dantzig par la Grande Pologne. Je crois que la reine suivra l'armée.

Il nous arrive tout maintenant nouvelle de la défaite entière du comte Magnus, en Livonie, par les Moscovites, et qu'il y est demeuré mort ou pris.

On nous dit encore que Chmielnicki mourut le jour de Notre-Dame-d'Août.

Je suis de tout mon cœur, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

LXXX.

La peste empêche la Reine de suivre l'armée. — Lenteur des Polonais. — Les Moscovites. — Le P. Magni. — La Reine Christine. — Cracovie.

En continuant notre marche pour ramasser les troupes et la noblesse, j'ai reçu avec le paquet du 18 août celui du 14 juillet, que je croyais perdu; maintenant il ne nous en manque point. J'ai trouvé dans cet ancien, votre lettre pour la Reine, que j'ai présentée à S. M., qui l'a lue, et a loué l'esprit de celui qui l'a écrite et sa capacité, publiquement.

Votre lettre du 4 août m'avait affligé vous voyant indisposé; mais par celle de ce 11, j'ai vu que vous vous portiez mieux, et dans celle du 18, que vous étiez guéri, dont je me suis réjoui. Je n'ai pu vous écrire ces ordinaires passés à cause de l'embarras de notre marche, qui est assez incommode en Pologne, parce qu'il faut porter toutes choses quelconques avec soi. La reine avait eu dessein de suivre le roi à l'armée, mais elle a changé de résolution, la peste étant quasi partout; les Suédois après la bataille de Varsovie l'ayant épanchée par les lieux où ils ont passé. Je crois qu'elle s'arrêtera vers Piotrkow ou Lencicie.

Nous sommes fort bien éclaircis que sans Waldek, Owerbek et Swerin, l'Électeur n'eût point pris le parti de Suède; mais si les espérances qu'on nous donne du côté de Vienne ne sont fausses, il pourra s'en repentir à loisir. Les Hollandais témoignent être fort piqués contre lui. Nous attendons avec impatience de savoir si 38 les sera allé voir, tout se

préparant ici à faire une grande alliance avec eux. J'espère par le prochain ordinaire de vous dire quelque chose de certain des résolutions de Vienne.

Les Tartares et l'armée de Lithuanie ne sont pas encore partis pour la Prusse. Nous sommes si longs dans nos résolutions, et dans l'exécution des choses, que cela seule ruine toutes nos affaires. Quand nous avons une fois battu l'ennemi, on le laisse après un long temps en repos pour reprendre haleine, et tout se fait ici par un intérêt particulier, à quoi on ne saurait remédier que par un changement des lois. Les nouvelles de Vilna, où sont nos commissaires pour la paix de Moscovie, écrivent qu'ils étaient prêts à rompre, tant les Moscovites étaient insupportables dans leur demande, quand une nouvelle arriva que 3,000 Suédois avaient taillé en pièces 6,000 Moscovites auprès de Riga, ce qui les obligea à traiter plus doucement avec nos commissaires. On croit que cet échec reçu des Moscovites hâtera la déclaration de l'empereur, dont nous attendons bientôt des nouvelles.

Je ne savais pas que le père Magni, capucin, eût écrit en France, où j'ai envoyé son livre dont vous me parlez, qui n'est pas grand'chose. Les PP. jésuites n'auront pas en lui un ennemi de la force des Jansénistes. J'ai vu toutes les lettres hormis la dixième, dont vous me parlez, qui traite des confessions. Je voudrais bien savoir si les RR. PP. n'y ont point fait de réponse, et ce qu'ils peuvent dire contre.

Rien n'est plus ridicule que l'habit de la reine Christine, comme il est dépeint dans la lettre de Marseille. Il y en a qui croient qu'elle sera arrêtée lorsqu'elle entrera dans les états de Suède; d'autres croient qu'elle y fera quelque sou-

lèvement. Je ne crois pas ce dernier à cause de la religion qu'elle professe.

Notre entreprise de Cracovie va lentement à cause de la diversion des troupes qu'on avait destinées pour ce sujet, et la garnison y est de plus de 4,000 hommes. La reprise de cette place nous serait d'une grande importance, puisqu'elle délivrerait une grande partie du royaume, qui est toujours exposée aux courses de cette garnison; et notre méthode de faire la guerre est si mauvaise, qu'elle empêche qu'on ne puisse faire de grandes entreprises qu'avec grande quantité de troupes, et bien que tous ces messieurs connaissent et avouent leurs défauts, ils ne peuvent se résoudre à souffrir des étrangers pour les commander.

LXXXI.

27 septembre 1656, Wolbourg.

Défaite de 800 chevaux suédois de Wrzesowicz, près de Kalisz.

Il n'y a que deux jours que les particularités nous arrivèrent de la défaite entière de 800 chevaux suédois et brandebourgeois. Ce fut le 10 de ce mois que le comte de Wrzesowicz fut commandé d'aller, avec 800 chevaux choisis, reconnaître avec quelle force les Polonais avaient assiégé la ville de Kalisz, quand le Palatin du même lieu, étant parti de sa maison pour aller joindre Wayer, Palatin de Marienbourg, qui commande les troupes qui sont dans la Grande-Pologne, eut avis de la marche dudit Wrzesowicz, à la suite duquel il

se mit aussitôt avec 300 gentilshommes qu'il avait avec lui, et l'ayant presque atteint, il prit information de quelques paysans, qui lui dirent qu'il n'y avait que 200 hommes. Sur cette assurance, il se résolut de les surprendre de nuit, et s'étant avancé droit au lieu où ils avaient pris leurs gîtes, il fit rencontre de 60 chevaux qui fesaient un corps de garde avancé, qu'il poussa si vertement, que mêlé parmi eux, il arriva au lieu où les ennemis étaient, qui n'eurent pas le temps de monter à cheval ; 437 furent tués sur la place, et le reste sur le bord d'une petite rivière, où ils fuyaient pour se sauver. Si les nôtres eussent su la vérité du nombre de l'ennemi, ils ne les auraient pas assurément attaqués ; mais ne les croyant que 200, cette opinion les fit aller au combat comme à une victoire certaine, et quand ils auraient été encore une fois autant, ils les auraient défaits ; tant l'opinion de la victoire les avait rendus hardis.

LXXXII.

5 octobre 1656, Wolbourg

Propositions insidieuses du Suédois. — Impossibilité d'absolutisme en Pologne. — Siége de Lencicie et de Cracovie.

Votre lettre du 25 août m'a surpris y voyant le doute où vous étiez de la bataille de Varsovie et de notre déroute. Je croyais les Suédois plus diligents à faire savoir leurs avantages.

Il est vrai que l'on nous a plusieurs fois proposé la paix

de la manière que vous l'avez appris des lettres de Prusse, de traiter avec le roi de Pologne seul, et de l'aider à se rendre absolu; mais on a toujours rejeté cette proposition qui ne tend qu'à désunir les États du royaume d'avec le roi, qui n'a point d'armée que la polonaise, et composée de cette même noblesse qu'il faudrait opprimer, et si pour cela on se servait de la suédoise, dont le prince n'a point de foi, en quelle extrémité réduirait-on les choses; aussi a-t-on rejeté cette proposition, qui n'est avantageuse que pour le roi de Suède, autant de fois qu'il l'a avancée, et puis le roi de Pologne se voyant sans successeur de son sang, n'est pas pour changer le gouvernement du royaume.

On m'écrit de Vienne que les 6,000 hommes mutinés marchent en Italie; vous en saurez le particulier de Ratisbonne. C'est pourquoi je ne vous en dis pas le particulier.

On fait de grands préparatifs à Constantinople pour la campagne prochaine. Les Janissaires et Spahis ont fait mourir le mufti, parce qu'il voulait qu'on étranglât le Grand-Seigneur disant qu'il était malheureux. Il voulait aussi qu'on égorgeât tous les Chrétiens.

Il nous arrive nouvelle, que depuis le départ du roi on avait attaqué Lencicie, que déjà il y avait brêche en deux endroits, et que notre armée étant assemblée, s'était contentée des promesses ordinaires qu'elle ne perdrait rien de ses montres, et serait entièrement payée après la paix, qu'elle avait demandé d'aller à l'assaut, qu'on avait déjà emporté le cloître des Bernardins que les ennemis avaient fortifié, et qui joignait les murs de Lencicie, que les troupes de l'Electeur qui étaient venues dans la Grande-Pologne s'en étaient retirées à l'approche des nôtres et étaient allées

en Prusse. On croit qu'après la prise de Lencicie les nôtres entreront dans la marche de Brandebourg.

L'armée de Lithuanie était en marche avec les Tartares dès le 25 septembre.

On assiége tout de bon Cracovie; le grand maréchal y a 7,000 hommes.

LXXXIII

14 octobre 1656, Wolbourg.

Le cardinal Mazarin. — La reine Christine à Paris. — Tergiversations de l'Empereur. — Les Jésuites. — Le P. Valérian.

Je vois bien, par votre lettre du 1 septembre que vous avez cru que nous aurions peine à nous relever de notre déroute de Varsovie; mais devant que cette lettre vous arrive, vous aurez déjà été persuadé du contraire. Sans cette déroute je crois que nous aurions maintenant la paix; les deux partis y étaient portés; mais le nôtre, le jour même de la déconfiture, résolut de ne la point faire, puisqu'elle ne pourrait être que désavantageuse. Je ne doute point, comme vous me le dites, que cette nouvelle n'ait grandement réjoui 35 (cardinal Mazarin), parce qu'il porte hautement la partie adverse; mais je doute fort qu'il en reçoive de longtemps les services qu'il en prétend. Je ne vois point de raison à celui qui lui a proposé la royauté, puisqu'étant plus vieux que le roi, il serait ridicule de le nommer son successeur; mais ce sont des flatteries des courtisans pour ne pas perdre une occasion de plaire. Il est vrai que de Flo-

rence on devait envoyer ici il Canonico Capori, mais ces messieurs ont été si lents que les choses n'étant plus en état qu'elles étaient, ce voyage ne produirait rien, et pour cela il ne se fera plus. Je vous en dis quelque chose dans le temps; la France n'a jamais voulu s'appliquer à cette affaire, qui, je crois, lui aurait été plus avantageuse que la protection qu'elle donne à la Suède. J'envoie une lettre à Mme des Essars que l'on m'écrit, où, vers la fin, on parle de la France et des ambassadeurs qu'elle a ici.

Nous avons grande impatience de savoir ce qu'on aura trouvé de la reine Christine à Paris et quelle réputation elle y laissera d'elle. Je crois qu'elle sera mieux examinée là qu'en pas un autre lieu. Les peintures que j'en reçois de vous dans vos lettres me font appréhender pour elle.

La Reine a été bien aise d'apprendre que M. de Wicquefort se disposât de passer en Hollande; lorsque je lui ai dit, elle m'a répondu que si vous y fussiez passé, cela nous aurait été d'un grand avantage et aurait empêché le traité que les Hollandais ont fait avec les Suédois pour le commerce de la mer Baltique.

Pour l'Empereur, je ne crois pas qu'il fasse rien pour nous; il donnera toujours des espérances pour empêcher que nous ne fassions la paix; il demande maintenant des ambassadeurs pour conclure une ligue dans laquelle nous soyons obligés de ne point faire la paix sans lui, et promet aussitôt de faire entrer 24,000 hommes dans la Poméranie; mais je suis assuré qu'on ne conclura rien, encore qu'il se soit déclaré ne rien demander à la Pologne que ce seul article, il veut gagner l'hiver pour nous remettre au printemps.

On nous assure que M. l'Electeur a grande envie de se raccommoder avec le Roi, mais qu'il ne sait comment se détacher de la Suède; il voit ses pays à la veille d'être ruinés.

Nous avons vu ici la onzième lettre aux RR. PP. jésuites, mais non pas la dixième. J'écris qu'on me l'envoie. Ces RR. ont une politique plus forte que les Jansénistes; ainsi les choses sont partagées : les uns raisonnent mieux pour le ciel, et les autres pour le monde.

Je connais fort particulièrement le P. Valerian, capucin, et nous nous sommes souvent écrit; s'il entendait le français je lui aurais envoyé ces lettres, elles lui auraient assurément plu; c'est un esprit présomptueux et tout rempli de la bonne opinion de soi-même; si j'avais ici mes livres, je vous enverrais sa nativité.

LXXXIV

14 octobre 1656, Wolbourg.

L'état de l'armée polonaise. Elle marche vers Lencicie. Assaut et prise de cette place. Bravoure de Grodzicki. Clémence du roi. — Les Suedois évacuent Visnic, après l'avoir incendié. — Wirtz tué sous Cracovie. L'armée de Lithuanie sous Gonsièwski. — Les Moscovites bloquent Riga.

L'armée polonaise s'étant assemblée à Breziny, au commencement d'octobre, où le roi se trouva, les soldats firent quelques instances pour le paiement de leur montre; mais leur ayant été remontré que tant que l'ennemi serait dans le royaume, il était mal aisé de lever les contributions ordinaires pour leurs paiements, ils s'apaisèrent après la pro-

messe, que le roi leur fit, qu'ils ne perdraient rien et qu'on leur tiendrait compte du passé. Cette armée consistant en 115 compagnies de cavalerie, 4 régiments d'infanterie et 2 de dragons; la noblesse de tous les palatinats de la Grande-Pologne ont ordre de s'y rendre. Quelques-uns de ces palatinats ont supplié le roi d'agréer qu'ils y envoyent des soldats en leurs places, ce qui leur a été accordé. Dans cette armée il n'y a que 14 pièces de canon et 2 mortiers, parce que le dessein étant d'aller en Prusse, on y en trouvera. Le roi marcha avec cette armée droit à Lencicie, où il envoya devant le castellan du même lieu, avec tous les dragons pour se rendre maître des faubourgs, ce qu'ils effectuèrent. Les ennemis ne s'étant pas attendus à une si prompte visite, ils prirent aussi d'emblée le couvent des Bernardins, à une portée de pistolet de la ville, et devant une des portes, le lendemain, toute l'armée arriva en bataille devant la ville. Le Roi envoya le colonel Henry Denhoff pour sommer le commandant de lui rendre la place; auquel cas S. M. promettait de lui faire grâce; il le refusa, disant qu'il était obligé de la conserver pour l'Electeur son maître; c'est un gentilhomme de la Prusse ducale, nommé Czaïneck, qui a son régiment dans Lencicie, composé de 8 cornettes de cavalerie, outre lesquels il y a encore 4 compagnies de Polonais, commandés par un arien, nommé Lacki. Il y était venu depuis peu de jours un commissaire de l'Electeur, appelé Bonin, pour recevoir serment de fidélité de la noblesse de la Grande-Pologne, qu'il prétend lui appartenir par la donation que lui en a faite le roi de Suède, lorsqu'il en a retiré ses garnisons pour aller au secours de Riga. On fit, aussitôt que l'armée fut arrivée, une batterie dans le cloître des

Bernardins, et dans l'espace de vingt-quatre heures la breche étant faite, bien que peu raisonnable, on donna l'assaut de deux côtés, qui commença à cinq heures du soir le 4 de ce mois, et dura jusqu'à huit. Les assiégés se défendant à merveille, et parce que la brèche était trop haute, il était comme impossible aux nôtres d'y monter; et déjà on avait donné ordre de sonner la retraite, à cause de la grande tuerie qui se faisait des nôtres, quand M. Grodzicki, grand-maître de l'artillerie, fut lui-même à une porte, à laquelle il mit le feu avec des bombes, et aussitôt qu'il y eût une ouverture suffisante pour passer, il entra le premier l'épée à la main au travers des flammes, et fut suivi en un moment de toute l'armée; alors les ennemis se retirèrent au château, mettant le feu dans touts les quartiers de la ville, qui en a été réduite toute en cendre, hormis la grande église et un couvent de religieuses. Ce grand embrasement arrêta quelque temps les nôtres, qui, en ayant conçu une rage contre les ennemis, se jetèrent dans les flammes et tuèrent tout ce qu'ils rencontrèrent et surtout ne pardonnèrent à pas un juif, parce qu'ils avaient assisté les ennemis à la défense de la place. On tua dans ce désordre jusqu'à leurs femmes et leurs enfants, et le feu en fit encore mourir grande quantité. Le nombre des morts et des brûlés est estimé à 4,000. Dans ce désordre, un gentilhomme de la chambre du roi, appelé Woulf, fit ramasser touts les petits enfants juifs, dont plusieurs étaient demi-brûlés, et les fit baptiser avec un pieux dessein que cela servît à leur salut. On somma à l'heure même les ennemis de rendre le château à la discrétion du Roi; ils demandèrent comment ils devaient entendre cette discrétion? On leur dit que S. M. au-

rait de la clémence pour les étrangers et voulait que ses sujets rebelles fussent punis, et surtout le commandant de la place; à cela ils dirent qu'ils aimaient mieux mourir l'épée à la main. Aussitôt qu'on eut entendu leur réponse, on se servit de l'obscurité de la nuit, et malgré la profondeur de l'eau du fossé, on le passa en le remplissant des ruines de la ville, et on se logea au pied de la muraille ; on jeta dans la place quantité de bombes et de grenades qui y causèrent beaucoup de désordre. Les Polonais qui y étaient se soulevèrent sous l'espérance que cela leur ferait obtenir le pardon du Roi. Il n'y avait que les Prussiens qui voulussent se défendre, désespérant de la grâce de S. M.; mais les étrangers et les soldats les y contraignirent; ils firent donc savoir, sur les deux heures après minuit, qu'ils se remettaient à la clémence du Roi. Czaineck, qui était commandant pour M. l'Electeur, nia de l'être et dit que son pouvoir était fini quand le commissaire Bonin y était arrivé. Le commissaire ne voulait point passer pour le commandant, l'un et l'autre appréhendant la juste punition pour l'incendie; tous les soldats sortirent de la place, sans armes, au nombre d'environ 500, avec leurs drapeaux qu'ils mirent aux pieds du Roi; les chefs demeurèrent tous prisonniers. Le Roi pourtant, par un exeès de bonté, a donné la liberté à tous les étrangers, à la charge qu'ils lui jurassent de ne point porter les armes contre lui d'un an et six semaines, et assura la vie aux Prussiens qui ont juré de ne porter jamais les armes contre le service de S. M. Les soldats ont été distribués parmi nos troupes, où on leur a donné service; après que le Roi, le jour suivant, eut mis une suffisante garnison dans la place, il fit décamper l'armée, qui a perdu plus de

soldats à cette prise qu'elle n'en perdit à celle de Varsovie, et surtout beaucoup de nos officiers sont demeurés blessés.

S. M. prit sa route vers Glogow, trois lieues au-delà de Lencicie; il la continuera vers Bydgoscz pour aller à Dantzick, si le besoin le requiert, si non, il enverra sa cavalerie dans la Marche de Brandebourg et dans la Poméranie, si les ennemis, par quelque entreprise, ne font changer cette résolution.

Les Suédois qui étaient dans la forteresse de Wisnic en sont sortis; ils ont mis le feu au château; le grand-écuyer du royaume, à qui il appartient, leur fit offrir 100,000 fr. pour n'y pas mettre le feu. Ils ont aussi ruiné le beau couvent des Carmes déchaussés, qui y restait; ont mis le feu aux affûts des canons, et puis s'en sont allés à Cracovie sans ruiner en façon quelconque la forteresse, dans laquelle le grand-maréchal a aussitôt envoyé des troupes pour la garder. On croit que cet incendie a été fait par l'ordre du roi de Suède; puisqu'il y a apparence que, dans l'avarice où sont ses gens, ils n'auraient pas refusé 100,000 fr. qu'on leur a offert pour une chose qui n'est nullement avantageuse à leur parti, puisque la forteresse est demeurée en son entier. C'est un effet de la rage du roi de Suède, qui veut que tout ce qu'il ne peut garder soit détruit.

Le grand-maréchal envoyant reconnaître Cracovie, Wirtz fit une grande sortie sur les nôtres avec du canon; les nôtres lâchèrent le pied, suivant l'ordre qu'ils en avaient, et attirèrent les Suédois dans une embuscade qu'on leur avait dressée, où ils furent très maltraités. Le lieutenant-colonel de Wirtz y fut tué et plusieurs autres officiers, et les ennemis reconduits battant jusque dans la porte de la ville, d'où depuis

ils n'ont point fait de sortie. Le dessein du grand-maréchal est de les bloquer seulement et les empêcher de sortir de la ville. On sait qu'ils ont mis de la paille dans toutes les maisons pour y mettre le feu, lorsqu'ils ne la pourront plus défendre, tant leur rage est grande. Ils se plaignent qu'étant venus faire la guerre à des chrétiens on a fait venir les Tartares contre eux; ils les appréhendent si fort, qu'ils tremblent de peur de tomber entre leurs mains. M. Gonsiewski devait entrer dans la Prusse ducale dès la semaine passée; il a défait, auprès de Tykocin, 800 hommes du prince Boguslaw de Radziwill. Le grand czar de Moscovie lui a envoyé offrir des troupes pour les joindre à l'armée de Lithuanie, puisqu'elle allait contre leurs communs ennemis. Le Roi lui a envoyé ordre, qu'en cas que le roi de Suède allât au secours de Riga, de le suivre en queue et lui donner à dos. La noblesse de Samogitie, qui a une grande aversion pour les Suédois, s'est assemblée au nombre de 12,000, pour se joindre à l'armée de Lithuanie.

Les nouvelles de Riga disent que cette place est fort pressée par le grand czar, qui en a pris tous les dehors avec 117 pièces de canon et un fort auprès du port, ce qui empêche qu'aucun vaisseau n'y peut plus entrer ni sortir; ils ont pris deux grands vaisseaux chargés de marchandises et de femmes qui se sauvaient de Riga; la femme du comte Magnus est passée à Lubeck. Le comte Tourn a été tué dans une sortie; les Moscovites lui ayant coupé la tête la faisaient porter en montre dans leur camp, criant que la seconde personne après le roi de Suède avait été tuée, ils l'ont enfin rendue à sa femme pour 20 prisonniers qu'elle leur a fait rendre pour cette tête.

On avait dit que la ville de Dantzick avait accepté la neutralité que le roi de Suède lui avait offerte, mais nous savons certainement que cette ville l'a refusée. Encore que pour la faire accepter le roi de Suède y eût fait mettre, sans préjudice de la fidélité due au roi de Pologne et seulement pour le commerce. Le Roi marche toujours vers Dantzick, et nous en recevons des lettres qui disent qu'il était à Zinilowiecz, assez près de Bydgoscz.

LXXXV

21 octobre 1656, Wolbourg.

Les Suédois quittent Varsovie. — La reine Christine. — Position fâcheuse du roi de Suède. — Alliance de Chmielnicki avec le prince de Transylvanie. — Ambassadeurs Polonais à Vienne.

Votre lettre est du 15 de septembre, qui me dit que vous n'aviez point reçu de nos lettres. J'espère que, par l'ordinaire suivant, vous aurez eu celles écrites de Lantzut dès le 11 août, qui vous auront éclairé de la vérité de toute notre déroute. Tout ce que vous me dites que les Suédois en confessent est vrai, hormis qu'ils ont quitté Varsovie, comme nous, à cause de la peste, car ils ne l'ont quittée qu'après leur défaite de 2,000 chevaux qui venaient de Cracovie, dont ceux qui y étaient eurent si grand'peur, qu'ayant chargé sur des bateaux tout ce qui y était resté, ils les enfoncèrent, ne croyant pas avoir le temps de les conduire, et nous avons déjà retiré partie de ce qu'ils avaient enfoncé : qui sont des

colonnes de jaspe fort grandes et du canon avec quelque sculpture antique.

Vous nous faites une peinture de la reine Christine tout autre que celle qu'on avait envoyée de Rome; pour en bien parler, il faudrait que vous l'eussiez vue davantage. Elle fût les premiers jours en admiration à Rome, et ce n'a été que le temps qui lui a fait perdre à la fin ce qu'elle avait gagné au commencement. On ne peut nier qu'elle n'ait de l'esprit, et lorsqu'elle veut se contraindre elle fait merveille. Le Roi, son cousin, à ce qu'on nous écrit, est dans des chagrins horribles et résolu de faire un coup de désespoir; vous aurez vu pourquoi, ayant de l'ordinaire passé envoyé un post-scriptum à M[me] des Essars de ce que nous avions reçu de Prusse; et si nos gens savent se gouverner, les Suédois et l'Electeur sont perdus; et pour cela ils n'ont que faire de combattre, mais seulement de ruiner l'ennemi en temporisant. Nous n'avons point eu depuis de courriers, ce qui m'empêche de vous dire beaucoup de nouvelles. Chmielnicki, qui se porte bien, a fait alliance avec le prince de Transylvanie, qui lève incessamment des gens de guerre, et qui nomme maintenant, dans ses lettres, la Transylvanie royaume, mais il ne prend pas le titre de roi.

Il gêle ici depuis le 13 de ce mois, qu'il fait un temps beau et clair. Nos ambassadeurs sont à Vienne, qu'on y amuse à l'ordinaire de bagatelles; on leur donne ordre de revenir et de conclure bien ou mal. Le bruit court que l'empereur envoie ses troupes vers l'Alsace. Je ne crois pas qu'il entreprenne rien de cette année. Je vous envoie le détail de ce que vous savez déjà en gros, et suis, monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

LXXXVI

27 octobre 1656, Welbourg.

Tendresse du roi de Suède pour le roi de Pologne. — Manque de nouvelles exactes de l'étranger en France. — Les Tartares et leurs prisonniers.

Je vous dis, dans ma dernière, que je n'avais pas reçu votre lettre du 8 septembre. Elle m'est venue depuis. Le courrier qui la portait était passé jusqu'au Roi, d'où on nous a renvoyé ce paquet. On a mis ordre que ces courriers ne nous passeront plus sans s'arrêter auprès de nous, pour visiter ce qu'ils porteront. Cette lettre et celle que je vous écris sont, sur ce qu'elles contiennent, antipodes l'une à l'autre. Vous me dites l'étonnement où vous avez été par les relations apportées au sieur Bidal, qui marquaient notre ruine tout entière, et moi je vous dis que je vois tant d'apparence à celle du roi de Suède, que je ne sais comment il pourra l'éviter. M. d'Avaugour écrit au roi et à la reine de Pologne, et leur parle de l'amitié qui doit être entre des parents si proches ; que le roi de Suède est tout disposé d'en avoir une très tendre pour celui de Pologne ; qu'il est son parent et son allié très proche, et qu'il n'y a rien qu'il souhaite tant au monde qu'une étroite alliance et sincère avec lui. La reine de Suède fait dire à celle de Pologne, encore de plus grandes tendresses. Il me semble qu'on ne peut mieux comparer le roi de Suède qu'au chien d'Esope, qui perdit le morceau qu'il tenait pour en vouloir avoir encore un autre. Selon ce qu'on nous écrit, il ne peut jamais secourir Riga. C'est une si grande multi-

tude que l'armée de Moscovie, qu'elle ne peut être détruite que par l'ange exterminateur.

Je vous ai dit que le paquet du 14 juillet avait été retrouvé, et votre lettre à la reine aussi. Je vous rends grâce très humble de vos nouvelles. Je vous envoie une feuille des nôtres. Je vois qu'on a fait de grands honneurs à la reine Christine, à son entrée à Paris.

Je m'étonne qu'on soit si mal averti chez M. le comte de Brienne, que de ne pas savoir la vérité des nouvelles étrangères, et qu'ils aient cru que le roi de Pologne fût prisonnier.

Je vous ai dit mes sentiments sur le père Valeriano Magno; il ne laissera jamais les bons PP. Jésuites en repos.

J'apprends maintenant qu'une partie des Tartares s'en retournent en la Crimée avec environ dix mille prisonniers de tout sexe qu'ils ont faits en Prusse. Il est vrai que ces barbares portent une grande désolation partout où ils vont.

LXXXVII.

28 octobre 1656, Wolbourg.

Audience donnée à l'envoyé du Czar. — L'armée campe sous Bydgoscz. — Victoire de Gonsiewski, obtenue en vue du monument commémoratif d'un serment de fidélité des électeurs de Prusse envers la Pologne. — Le roi marche vers Dantzick, cerne Goniondz. — Reddition de Kalisz. — L'Electeur cherche un rapprochement. — Mlle d'Arquien.

Les nouvelles qui nous viennent de l'armée royale de Pologne, du 18 de ce mois, nous apprennent que le roi avait donné audience au Goniec du Czar, c'est-à-dire à l'envoyé, sous sa tente, au milieu de l'armée; il demanda que dans son



audience il n'y eût point de *Pludry* présents, c'est-à-dire de gens habillés à l'allemande ; mais seulement les sénateurs et les secrétaires du roi. Jusqu'à cette heure, tout ce qu'on nous écrit de sa légation ne consiste qu'en la prière, que le Czar fait au roi, de ne point faire de paix avec celui de Suède, sans sa participation, puisqu'il est entré à sa réquisition dans le pays de ce dernier, auquel il a déjà pris la Livonie, Riga étant à l'extrémité et sans pouvoir être secourue. Après l'audience on le mena dîner à deux lieues de là ; où on le traita magnifiquement et tout son train, qui montait à environ quarante personnes. L'armée fit trois grandes lieues ce jour-là et alla camper auprès de Bydgoscz, dont les Suédois abandonnaient le château après l'avoir miné et fait sauter.

On eut encore là des nouvelles de l'armée de Lithuanie, avec les noms des régiments, dont celle des ennemis, qu'elle avait défaite, était composée, savoir : six régiments suédois du général major Israël, du colonel Amerstin, du colonel Pether, du colonel Taub, et les deux régiments des Enghel frères. Les autres étaient le régiment de l'Electeur de Brandebourg, du général Waldeck, du duc Weymar, du Brunel, du Kanemberg, du Valrod ; les deux régiments du prince de Radzivill et les deux régiments de la noblesse de Prusse. Les prisonniers, que celui qui en est venu dit avoir vus, sont : le général-major Israël, les colonels Enghel, le lieutenant-colonel-major Koch, un baron allemand, deux majors, le général Waldeck et d'autres moindres officiers, jusqu'au nombre d'environ quatre-vingts, sans en compter beaucoup d'autres que les Tartares cachent. Le nombre des soldats prisonniers entre les mains desdits Tartares passe 2,000,

et environ de 5 à 6,000 valets et bien 400 femmes, tout étant bon pour ces gens-là. Aussi servent-ils pour les seuls prisonniers et le butin qu'ils peuvent faire sur l'ennemi. M. Gonsiewski, général de l'armée, a deux charrettes pleines de drapeaux. M. Woynilowicz, avec son régiment, en a pris 18; Valrod s'est sauvé de nuit avec 500 soldats. Le prince de Radziwill est sous la garde du prince Michel de Radziwill, son cousin. Ce fut le 8 de ce mois, après midi, que cette victoire s'est obtenue. Dès le lendemain, le général fit marcher l'armée pour aller à la rencontre de Steinbock; nous attendons ce qui se sera fait. Il est à remarquer que cette bataille a été donnée en un lieu où il y a une colonne de marbre, dressée avec une inscription pour mémoire de la fidélité que le défunt Electeur, père de celui-ci, jura à la Pologne pour le fief de Prusse. L'Electrice de Brandebourg, la douairière, a envoyé supplier le roi de lui vouloir accorder la neutralité pour son duché de Crossen, à la charge qu'elle n'y donnerait point passage aux troupes de son fils, ce qu'elle a promis.

Nous recevons encore des lettres du roi, datées de Wienebourg, du 21 de ce mois; ce n'est qu'à quatorze lieues de Dantzick. Le roi avait envoyé 150 chevaux pour reconnaître la ville de Goniondz, où l'armée doit passer. A l'approche des nôtres, 8 escadrons de cavalerie en étaient sortis, avec lesquels ayant escarmouché en se retirant, et ayant en cette escarmouche pris un bourgeois de la ville, il a dit qu'il y avait 600 reitres et 50 fantassins; que la bourgeoisie avait toujours défendu la ville contre les Polonais, et que ces reitres devaient partir la nuit même avec un marquis de Baden et un prince d'Anhalt pour aller joindre le roi de Suède. Le

roi a fait aussitôt avancer des troupes de tous les côtés pour les enfermer dans la ville, les tailler en pièces en cas qu'ils en veuillent sortir, et le lendemain toute l'armée devait s'y rendre pour les y forcer, la ville n'étant pas tenable devant une armée royale. Cette ville est riche en draps, et on a résolu, à cause de sa rébellion, qu'elle en donnerait pour habiller les dragons et l'infanterie de notre armée, afin de se racheter du pillage ; il n'y a que cinq pièces de canon dans la place, point de fourrages, et fort peu de vivres.

Un trompette du roi, qui était parti de Lublin avec MM. les ambassadeurs de France, est revenu de Prusse auprès de S. M. Il dit que la reine de Suède n'était pas encore partie pour Stockholm; qu'elle craignait la rencontre des Dantzickois sur la mer ; que Douglas n'ayant pu passer en Livonie, était revenu auprès du roi de Suède; qu'il avait trouvé tous les passages occupés par ceux de Samogitie. La nouvelle nous est aussi arrivée de la reddition de Kalisz à l'obéissance du roi, après un long siége. Voici les principaux points de la capitulation :

1° On donnera une amnistie de tout ce qui s'est passé. — 2° Les assiégeants enverront deux ôtages à Thorn, et les assiégés en laisseront deux autres dans notre camp. — 3° Il sera permis aux assiégés de sortir avec tous leurs bagages, sans qu'il leur soit donné aucun empêchement. — 4° Ils emmèneront deux pièces de canon avec leur attirail des six qu'ils y avaient conduits de Stetin. Les 25 qui y restent y demeureront avec tout le reste de l'artillerie. — 5° Il sera permis à la garnison de se fournir de vivres en chemin, et on ne permettra point qu'il leur soit fait aucun tort. — 6° La garnison étant arrivée proche de Thorn, on

renverra les ôtages de part et d'autre. — 7° Les prisonniers seront mis en liberté de part et d'autre. — J'oubliais à vous dire la réponse qui a été faite à M. Nowieyski, chanoine de Varmie, qui était venu de la part de l'évêque trouver le roi, lequel évêque en avait été prié par M. l'Electeur de Brandebourg, pour porter S. M. à un accommodement avec le roi de Suède et ledit Electeur; il a été renvoyé avec cette réponse: que bien que ledit Electeur ne méritât point, à cause de sa félonie, qu'on traitât avec lui, que pourtant S. M., pour lui faire voir sa bonté, traiterait avec lui, seulement à la charge qu'il quitterait présentement le roi de Suède et joindrait ses armes à celles de Pologne; qu'il prêterait un nouveau serment de fidélité et donnerait un bon garant qu'à l'avenir il ne commettrait plus la faute du passé; que pour cet effet il enverrait aussitôt des commissaires auprès du roi, comme encore à la première diète, pour y demander pardon à S. M., et y réitérer son serment de fidélité.

Le comte Podlodoski, premier gentilhomme de la chambre du prince de Zamosc, passant par ici pour aller trouver le roi, a apporté, de la part de ce prince, une croix de cinq gros diamants à Mlle d'Arquien, fille d'honneur de la reine, dont il est fort amoureux, estimée de 10 à 12 mille francs.

LXXXVIII

4 novembre 1656, Wolbourg,

Caractère des Polonais. — Avenir de la Moscovie. — La Prusse. — Les Jésuites. — Nouvelles de la Transylvanie.

Vous avez raison de dire, par votre lettre du 22 juillet, qu'il est difficile de s'assurer de l'esprit des Sarmates. On

parle de l'inconstance de l'esprit des Français; mais je vous assure que ceux-ci le sont encore plus; ils sont assez bonnes gens, et s'ils étaient bien conduits on en ferait de bons soldats. Mais nous avons des généraux par lois d'État, dont on ne voudrait pas faire des anspessades en France. Nous avons tant de force au respect de nos ennemis, que c'est une chose prodigieuse de voir qu'ils subsistent; leur seule conduite fait cet effet là. Vous saurez maintenant qu'il est impossible au roi de Suède de secourir Riga, et qu'il faut qu'il la perde absolument; les Moscovites se feront puissants, ayant un port de mer sur la mer Baltique; et leur gouvernement entièrement despotique sera fort incommode à leurs voisins; il est vrai que ces peuples-là voudraient bien goûter un peu de la liberté de ceux-ci; et le dernier envoyé de Moscovie, lorsqu'on lui en parla, regarda autour de lui, et puis se mit à soupirer.

Je vous ai toujours dit qu'on n'abandonnera jamais la Prusse; l'opinion que la France a eue du contraire, est cause que la guerre dure encore; car, pour favoriser le roi de Suède, elle a obligé l'Electeur de se joindre à lui; mais je vous assure que si nos gens avaient un peu de conduite, on le ruinerait entièrement.

Le Roi, qui est maintenant au siége de Konitz, doit être assuré de la faiblesse de celui de Suède s'il ne vient secourir la place, pour sauver le prince d'Anhalt, frère de la merveilleuse princesse de Brieg, dont je vous ai envoyé des lettres, qu'on dit être fort honnête homme.

Le voyage de la reine Christine, qui s'en retourne à Rome, doit, ce semble, avoir été pour quelque chose de plus

que ses pensions de Suède, puisqu'elle n'y va pas pour les assurer à l'avenir.

Nous avons vu ici l'ordinaire de M. l'évêque d'Orléans, contre le père Jésuite. Je ne crois pas que jamais ils s'accommodent avec les jansénistes, qu'ils pourront, peut-être, par leur puissance détruire, mais leurs écrits qui demeureront toujours, seront une semence qui pourra quelque jour faire bien du mal à la société. Il est vrai que c'est une affaire d'une nouvelle nature que celle de M. du Saussay, qui se fait relever après avoir acquiescé, et il semble que c'est se moquer purement des lois.

La Reine a demandé au Roi d'aller à Dantzick ; nous attendons sa réponse. Si je vous disais le particulier des nouvelles de Prusse, elles seraient trop vieilles. J'ai donné ordre à Dantzick qu'on les envoyât à Mme des Essars, de qui vous les pourrez apprendre.

On recommence à nous faire peur du Transylvain, qui fait avancer quelques troupes sur nos frontières ; s'il ne secourt Cracovie, nous le prendrons assurément.

LXXXIX

5 novembre 1656, Wolbourg.

Investissement de Choynice. Reddition de cette place. — La Hollande. — Négociations de paix avec les Moscovites. — Un détachement suédois détruit par Jaskolski. — Irruption des Polonais en Poméranie. — Radziejowski. — Nouvelles de Constantinople. Dispositions du sultan en faveur de la Pologne.

Je vous dis, dans ma dernière, que le Roi avait fait investir la ville de Konitz (Choynice); maintenant les lettres que nous en recevons nous disent que le Roi arriva devant cette

place, avec toute son armée, le 23 octobre, et que tout aussitôt Sa Majesté envoya un trompette avec deux lettres, une au prince d'Anhalt et l'autre aux habitants, pour les sommer de lui rendre la place. Le prince a répondu fort civilement qu'il ne croyait point offenser le Roi de défendre devant lui une place qui lui avait été commise par celui de Suède; que lorsqu'il était venu pour apprendre le métier de la guerre sous lui, il ne savait pas qu'il dût venir contre Sa Majesté, mais que puisque, contre son intention, il s'y trouvait engagé, il la suppliait de trouver bon qu'il ne fît rien contre son honneur. La réponse des habitants fut plus crue : elle porte que le Roi savait fort bien que les Suédois leur avaient fait prêter serment de fidélité et qu'ainsi ils ne pouvaient pas le rompre sans être parjures, et que quand ils voudraient se rendre, la garnison étant plus forte qu'eux, les en empêcherait. Cette réponse, qui a déplu au Roi, sera cause du pillage de cette place, qui sera abandonnée aux soldats pour châtier leur rebellion. On a aussitôt fait mettre le canon en batterie et jeter quantité de bombes dans la ville, où on avait mis le feu en deux ou trois endroits; mais les habitants ont été fort diligents à l'éteindre. Les murailles de cette ville sont à l'antique, mais il y a un bon fossé plein d'eau et bien palissadé partout.

Le Roi a résolu d'aller à Dantzick après la prise de cette place. Le général Waldeck n'a point été pris, mais bien un sien frère de même nom. C'est ce qui avait fait croire que ce premier l'était. On écrit qu'il se retira dès le commencement du combat.

Je ne vous dirai point comment les Dantzickois ont pris deux grands navires chargés de force butin que les Suédois

envoyaient hors de la Pologne, puisque vous aurez pu savoir ce particulier par les lettres du lieu même.

Les ambassadeurs hollandais ont écrit à Sa Majesté qu'ils la voulaient venir trouver pour travailler à la paix.

Vous saurez encore que MM. les États ont refusé de ratifier le traité que leurs ambassadeurs avaient fait avec le roi de Suède, et loué la fidélité et la constance de la ville de Dantzick à refuser la neutralité qui lui a été offerte.

Les commissaires rassemblés à Vilna, pour la paix avec le Moscovite, écrivent que ses députés persistent toujours à demander l'élection de leur czar ou de son fils pour successeur de cette couronne, ou une partie de la Lithuanie pour les frais de la guerre.

Nous recevons en ce moment des lettres du Roi, du 30 octobre, dans lesquelles on nous écrit que le prince d'Anhalt ayant appris que le Roi était en personne dans son armée, car il avait cru que la lettre qu'on lui avait portée eût été faite sur un blanc-signé, il se resolut de traiter la reddition de la place; il devait sortir le 31 octobre, avec son régiment et deux pièces de canon; on lui donnera escorte pour être conduit six lieues dans la Poméranie; il devait, le jour de sa sortie, venir faire la révérence au Roi, qu'on dit qui le voulait retenir à dîner avec lui. Sa Majesté laissera une garnison dans la place, qu'on trouve meilleure qu'on ne croyait pas, bien que les murailles soient à l'antique; elle a double fossé rempli d'eau et un grand étang d'un côté.

M. Jaskolski, qui marchait le long de la Vistule, s'y est rencontré avec un Königsmarck qui allait trouver le roi de Suède avec environ 200 chevaux, dont la moitié étaient des officiers qui allaient prendre service; ils ont tous été défaits.

Königsmarck s'est voulu sauver à la nage, mais son cheval lui a manqué et il a été noyé; on a conduit environ 20 de ces officiers au Roi, le reste est demeuré mort sur la place.

Un parti que le palatin de Russie, un des généraux de l'armée royale, envoyait, a pris quelques chariots que les Suédois faisaient passer en Poméranie; ils les ont suivis jusque dans la Poméranie, où ils en ont pris plusieurs chargés de dépouilles des églises de Pologne, et dans cette marche, ils ont brûlé beaucoup de villages, ce qui, sans doute, aura donné l'épouvante à tout le pays.

Un jeune homme, appelé Michel, a ramassé sous sa conduite plusieurs, et a repris trois ou quatre places sur les Suédois, sans commission; il est venu trouver le Roi et lui a conduit quantité de prisonniers. Sa Majesté lui a donné des patentes pour faire des levées.

Le palatin de Marienbourg était attendu auprès du Roi, avec les troupes qui ont repris Kalisz.

Le Roi devait partir bientôt pour Dantzick.

L'infanterie de son armée devait être mise dans les places voisines, pendant que la cavalerie entrerait pour faire le dégât en Poméranie et dans la Marche.

On écrit de Dantzick, mais si cela est, vous le saurez avant la réception de celles-ci, que le général de Lithuanie a défait Steinbock, lequel encore est demeuré prisonnier : que la ville de Riga s'est rendue aux Moscovites; que Radzieiowski est mort dans le couvent des pères Jésuites de Bronsberg.

M. Bienioski est revenu de Constantinople avec des assurances de la parfaite amitié du Grand-Seigneur, qui l'a jurée publiquement et a envoyé ordre à tous les deux hospodars

et au bassa de Silistrie, de nous venir assister aussitôt qu'ils en auraient ordre du Roi ; il a aussi envoyé au Kan lui faire dire un commandement semblable, et à Chmielnicki, lui déclarant que s'il faisait la moindre hostilité contre nous, il ferait marcher ses armées contre lui, et au bassa de Bude, de prendre garde aux déportements du prince de Transylvanie.

Les Suédois sont tellement renfermés dans Cracovie, qu'ils n'en osent plus faire de sortie ; on prépare un assaut général, qu'on y veut donner de nuit.

XC

11 novembre 1656, Wolbourg.

Défauts des Polonais. — Question du successeur à la prochaine diète. — Kœnigsmarck. — Position désespérée du roi de Suède. — La reine Christine.

Vous me dites, dans votre lettre du 29 septembre, qu'il faut que les Polonais fassent des actions d'une valeur extraordinaire pour rétablir leur réputation, et moi je vous dis que, même sans une valeur ordinaire, ils perdraient le roi de Suède, s'ils avaient un peu de conduite. Mais cette envie contre les étrangers et le peu d'obéissance qui est parmi eux, leur fait perdre mille occasions de le détruire ; ils ne savent point poursuivre une victoire, ils n'ont point d'espions, et aiment si fort les plaisirs de la vie, qu'ils ne sont capables que de se maintenir, encore avec bien de la peine.

Je suis de votre opinion qu'il ne sera pas facile d'élire un successeur, particulièrement nos affaires ayant pris un meilleur visage ; mais si, dans nos malheurs, il s'en fût

présenté un qui eût eu des troupes ou de l'argent, la chose se fût assurément faite. On en doit pourtant parler en une grande diète intimée pour le mois de janvier prochain, où je crois que tous les prétendants enverront des ambassadeurs. Il faut que cette diète nous donne la paix ou une continuation de guerre plus réglée qu'elle n'a été jusqu'à présent, et ligue avec quelqu'un.

Vous aurez su, avant que cette lettre vous arrive, la prise du vieux Königsmarck à la rade de Dantzick. Les prisonniers Suédois que nous avons en grande quantité, disent que c'est une perte très grande pour la Suède. Enfin les affaires de ce roi sont fort décousues. Le nôtre, qui maintenant doit être à Dantzick, lui donnera encore bien de la peine avant que de revenir de ce côté-ci, et si l'Électeur le quitte et que la navigation cesse, il pourrait avoir de la peine à se retirer. De plus habiles gens que les Polonais trouveraient les moyens de s'accorder avec ledit Électeur pour la Poméranie, et fermeraient la sortie à ce roi des Goths.

Je ne sais ce que dira la reine Christine de toutes ces affaires-ci, et de l'état misérable où va se trouver la Suède par l'invasion des Moscovites, qui y ont fait entrer 20,000 hommes. Cette reine a bien changé les sentiments qu'elle avait pour les Pères Jésuites dans le commencement de sa conversion, et le reproche qu'elle a fait au P. Anat marque bien la promptitude de son esprit.

Je ne crois point qu'on lui ait pu envoyer de Suède l'argent qu'on publie, et je ne vois point où on pourrait l'avoir pris. Nous avons avis que le roi de Suède en envoie demander en France sous les prétextes de ses pensions.

XCI

12 novembre 1656, Wolbourg.

Conduite généreuse du Roi à l'égard du prince d'Anhalt. Radzieiowski. — L'Électeur fait à Gonsiewski des propositions d'accommodement.

Les lettres que nous recevons du Roi, du 2 de ce mois, de Pierzchlewo, nous disent que le prince d'Anhalt était sorti de Konitz, le dernier du passé, avec environ 500 chevaux et 100 fantassins, que nos généraux l'avaient accompagné au quartier du Roi, qui l'avait fort bien reçu et fait dîner avec lui; qu'à son départ, il lui avait fait présent d'un fort beau cheval, et délivré un capitaine prisonnier, à sa requête; qu'il était parti pour la Poméranie fort satisfait des graces de S. M., s'excusant d'avoir porté les armes dans ses états, et promettant de récompenser à l'avenir, par ses services, le dommage qu'il y avait pu faire; que c'est un prince fort bien fait et fort accompli; qu'il avait avec lui le cadet du comte Magnus de la Gardie.

Je ne vous dirai point comment Königsmarck et 2000 Écossais qu'il conduisait au roi de Suède ont été pris sur mer par les Dantzickois, non plus que les autres particularités de Prusse, dont je crois que vous êtes informé d'ailleurs.

M. le palatin de Marienbourg est venu joindre le Roi avec six compagnies. — Radzieiowski n'est pas mort comme on vous l'avait mandé. — Douglas n'est qu'à quatre lieues de Dantzick, près de Glową; il passa la Vistule, il y a huit jours, pour visiter la place de Dirschau; mais il la repassa aussitôt. Le Roi marche vers Dantzick, et cette ville doit envoyer au-devant de S. M. une partie de son infanterie

avec laquelle on tentera la reprise de Dirschau ou bien de Glowa. Nos partis font des ravages étranges dans la Poméranie : ils pillent les villes et brûlent les villages. L'armée n'est qu'à deux lieues des frontières. M. Gonsiewski, général de Lithuanie, écrit du 17 octobre que l'Électeur lui avait envoyé demander des commissaires pour traiter son accommodement; il lui a envoyé pour savoir le lieu où il voulait traiter, mais que ce serait sans faire aucune suspension d'armes; il mande que le même jour, Steinbock était arrivé à cinq lieues de son camp avec une armée considérable. Nous attendons avec impatience l'issue de cette affaire.

L'on a fait courir le bruit, mais sans fondement, que le prince Radziwill s'était sauvé, et qu'on l'aurait vu à Königsberg.

XCII

18 novembre 1656, Wolbourg.

Königsmarck fait prisonnier. — La reine de Suède. — Mort du chancelier d'Oxenstiern. — Retraite du général de Lithuanie devant Steinbock. — Boguslas Radziwill. — Déclaration de Königsberg. — Le roi de Pologne s'approche de Dantzick. — Le roi de Suède aux environs d'Elbing. — Lettres interceptées.

Vous aurez su, par la voie de Dantzick, la prise de Königsmarck, le plus vieux et le plus habile des généraux Suédois. Les Dantzickois, pour le traiter plus civilement, l'avaient conduit et traité dans la ville; mais s'apercevant qu'il y voulait cabaler, il fut reconduit dans la forteresse du Minde, qui est sur le bord de la mer. Les vents du nord avaient encore jeté la reine de Suède sur cette côte-là; mais comme on n'en fut averti que tard, et qu'elle avait

quatre gros vaisseaux de guerre pour escorte, on n'a pas pu la prendre. Vous aurez encore su, devant que cette lettre vous arrive, la mort du chancelier Oxenstiern, qui, jointe à la prise de Königsmarck, firent pleurer le roi de Suède qui dit qu'il voyait bien que Dieu le voulait châtier, puisqu'il lui avait ôté les deux piliers de son état. Après la retraite des Tartares, le général de Lithuanie n'étant plus assez fort pour résister aux troupes suédoises et électorales qui venaient l'attaquer sous le commandement de Steinbock et de Valdeck, il s'est retiré ; deux cents valets de son armée, qui étaient demeurés derrière, ont été rencontrés et tués par les ennemis : c'est ce que dit la lettre de Steinbock au roi de Suède, qui a été interceptée, dans laquelle il ajoute que son armée se diminue fort, parce que les soldats s'enfuyent, que la peste est grande parmi eux, et qu'ils ne trouvent point de vivres, parce que les Tartares ont tout ruiné. Durant la retraite de l'armée de Lithuanie, le prince Boguslaw de Radziwill, bien qu'il eût donné sa parole qu'il ne s'en irait point, après que le général de notre armée l'eut assuré de la vie, ce général est allé joindre ceux de Samogitie qui ont de leur côté défait les troupes électorales que Goltz, qui a servi en France dans les régiments polonais, commandait ; quelques uns disent qu'il y a été tué, et d'autres qu'il s'est sauvé. Quand ce général sera joint avec lesdits Samogitiens, il rentrera dans la Prusse. Ceux de Königsberg se sont déjà déclarés à l'Électeur que si le Roi ou quelqu'un de ses généraux approchait de leur ville, qu'ils lui ouvriraient les portes, et l'ont obligé à retirer sa garnison.

Le Roi, en partant de Konitz que je vous ai dit qu'il

avait pris dans sa marche, renvoyant le prince d'Anhalt en Pomeranie, envoya deux régiments polonais pour surprendre la cavalerie ennemie qui était à Bitom; mais on la trouva déjà délogée et retirée en Poméranie où le prince de Croy est aussi retourné, pendant que celui de Saxe est passé au roi de Suède.

Les lettres du Roi, datées du 7 de ce mois, d'un lieu appelé Koscierzin, à sept lieues de Dantzick, disent qu'il y avait rencontré un consul et beaucoup de munitions, que ceux de cette ville envoyaient à Sa Majesté, qu'ils attendaient ses ordres pour le venir rencontrer avec leur infanterie et quelques pièces de gros canon. Douglas s'était mis en campagne avec 1,500 hommes pour empêcher le passage de ce consul au Roi; mais ayant été averti trop tard, et craignant de rencontrer les Polonais, il s'est retiré.

Le roi de Suède assemble ce qu'il peut de gens auprès d'Elbing; mais on assure qu'il a fort peu de monde : c'en est une preuve assez évidente de ce qu'il n'entreprend point de s'opposer à notre armée. Aussi dit-il qu'il a perdu ses deux bras, parlant de Königsmarck et du chancelier Oxenstiern.

Il nous arrive d'autres lettres du Roi, du 12 de ce mois, écrites d'une lieue et demie de Dantzick, qui nous apprennent qu'on avait pris en mer M. Courtain, secrétaire français du roi de Suède, lequel avait jeté dans la mer une cassette pleine de papiers; mais on l'avait retrouvée en plongeant; on dit qu'il y a bien des particularités et lettres considérables dedans.

Lorsque Königsmarck fut pris, il jeta aussi la sienne dedans la mer; mais elle l'a jetée à bord, et on l'a apportée au

magistrat de Dantzick. On dit que sa douleur, je dis de Königsmarck, en a été si grande, qu'il en est malade. Tous les desseins de la guerre d'Allemagne sont dedans, mais comme je crois qu'on aura déjà écrit de toutes ces choses par Dantzick, je n'en parle qu'en passant.

La femme du chancelier Oxenstiern est morte en suite de son mari, et le résident Suédois qui était auprès de l'Electeur; et enfin je crois que beaucoup feront ici leurs sépultures. On dit que les valets de notre armée ont couru jusqu'à quatre lieues de Stetin, et qu'ils ont exercé de grandes cruautés où ils ont passé; ils en ont ramené plus de 4,000 bœufs.

XCIII

18 novembre 1656, Wolbourg.

La Suède, la France et la Moscovie. — L'Empereur. — Négociation avec la Suède. — Irruption des Polonais en Poméranie.

Je ne vous dirai plus rien des lettres du 14 juillet, dont votre lettre du 6 septembre me parle encore; vous aurez vu comme je les ai reçues.

Vous êtes d'avis, si le roi de Suède voulait se retirer de la Pologne et de la Prusse, qu'on fît la paix avec lui. On lui a proposé la même chose; mais il ne peut se résoudre à quitter ses conquêtes qui seront peut-être la cause de son entière ruine, et sans les ambassadeurs de France, qui ont encore de nouveau empêché que l'Electeur ne l'abandonnât, il serait perdu. — Il a pleuré la prison de Königsmarck et la mort du chancelier d'Oxenstiern, qui lui furent dites quasi

en même temps. Il est vrai, comme vous le dites, que si la puissance du Moscovite était bien conduite, elle serait formidable; mais la conduite des occidentaux leur manque, et je ne crois pas qu'ils l'acquièrent de nos jours.

On ne met quasi plus en doute que l'Empereur n'entre en danse; il a résolu, à ce qu'on nous assure, d'envoyer le roi de Hongrie en Espagne, en cas que cette reine n'accouche pas d'un fils, pour y épouser l'infante et faire élire l'archiduc Léopold roi des Romains, à condition qu'il ne se marie point et qu'il procure dans son temps la même dignité à son petit-neveu.

Nous nous sommes obligés, avec le czar, de ne point traiter avec les Suédois sans sa participation.

Je vous remercie de vos nouvelles. Je suis si accablé d'affaires, que je ne puis vous envoyer les nôtres que fort abrégées; je crois qu'elles vous auront été portées par Dantzick. On dit qu'on a trouvé dans les papiers de M. Courtain que la France était d'accord avec la Suède pour la ruine de la Pologne. Dieu en ordonne autrement. Les ambassadeurs de France ont ordre du roi de Suède de conclure la paix avec nous à quelque prix et condition que ce soit; mais on écrit que celui de Pologne veut que l'Empereur et le roi de Danemarck et les Hollandais interviennent à cette paix; on n'en veut point ouïr parler.

Les valets de notre armée ont voulu contrefaire les Tartares, et sont entrés dans la Poméranie où on dit qu'ils ont tué avec une cruauté étrange jusqu'aux petits enfants, et mis le feu partout.

XCIV

25 novembre 1656, Wolbourg.

Les Tartares rentrent chez eux. Ils sont attaqués par les Kozaks.—L'assaut de Cracovie empêché par un incendie. —Entrée du Roi à Dantzick.

Je ne vous dirai qu'en abrégé les nouvelles que vous pouvez savoir par Dantzick, où j'ai donné ordre qu'on les envoyât à Paris. Je vous les commencerai par les plus éloignées, et vous dirai que les Tartares qui nous ont abandonnés pour conduire en leur pays le butin qu'ils avaient fait en Prusse, ont été à leur retour attaqués des Kozaks, qui les ont défaits et pris tout leur butin; ils ont coupé la tête à tous les Tartares qu'ils ont attrapés et à tous les prisonniers suédois, leur disant qu'ils étaient sujets d'un prince sans foi; mais ils ont renvoyé tous les Polonais et les Prussiens. Les Tartares en s'en allant avaient aussi pris beaucoup de Polonais dans les villages où ils passaient. On dit que le colonel Peter, lieutenant de Wittemberg, a sauvé sa tête en cette rencontre-là pour 2,000 ducats qu'il a promis à un Kozak. Tous les Kozaks disent que si nous faisions la paix avec les Suédois, ils recommenceront aussitôt la guerre contre nous, et témoignent être fort opposés à cette paix-là.

Le 18 de ce mois, comme le grand-maréchal voulait donner un assaut général à la ville de Cracovie, le feu fut mis en un instant en quantité d'endroits de son camp, au-dessus du vent qui était fort grand ce jour-là, ce qui embrasa en un instant avec les cabanes quantité de vivres et de bagages. Les ennemis avaient cru que les troupes préparées pour

l'assaut viendraient en désordre pour éteindre le feu; mais le grand-maréchal fit faire la chose avec tant d'ordre, bien que tout le monde y fût peu ou beaucoup intéressé, que les ennemis n'osèrent jamais sortir. On bâtit cependant des forts tout autour de la ville, dans laquelle il n'y a plus de moulins, le maréchal les ayant tous fait brûler. On a pris un des incendiaires du camp, les autres s'étant sauvés dans le désordre, celui qui est pris fait le fou; on le mettra à la torture pour découvrir, si on peut, les autres.

Vous devez savoir que le roi fit son entrée à Dantzick le 15 de ce mois, qu'il y fut reçu avec les acclamations de tout le peuple, qui voulait le lendemain faire des jeux publics pour solenniser cette entrée. S. M. a laissé son armée à deux lieues de là, où elle a formé son camp, qui a été fortifié par le sieur Perceval, ingénieur de MM. les états de Hollande. Le grand général est demeuré dans le camp et le petit a suivi le roi. Les Dantzicains ont fourni dix gros canons pour ce camp, six compagnies d'infanterie et trois de reistres.

Un parti suédois ayant passé la rivière pour venir reconnaître les nôtres, rencontra dans un village, la nuit, deux compagnies de celles destinées pour prendre garde au passage, qui, sans guêt ni garde, faisaient bonne chère. Ils furent plus mal traités en leurs chevaux qu'en leurs personnes; car il n'y eût qu'un towarzysz de tué, mais quasi tous les chevaux ont été perdus.

Je ne m'étendrai point sur ce que les lettres que nous recevons de Dantzick du 18 de ce mois nous disent, puisque cela sera déja su à Paris aussi bien que l'envie que le Suédois a de faire la paix avec nous.

XCV.

25 novembre 1656, Wolbourg.

Le roi de Suède, pour conserver la Prusse, abandonne la Livonie. — Faute de Gonsiewski. Il est forcé de se retirer de la Prusse. — La France travaille à faire la paix. — Perceval. — Projets des Suédois d'enlever la Reine.

Monsieur,

Votre lettre du 13 octobre, à laquelle je réponds, n'est encore que réponse à la mienne de Lantzut. Je juge de là que mes nouvelles ne vous arrivent qu'après que vous les avez sues par Dantzick, d'où en quinze ou seize jours elles vont à Paris. J'enverrais bien mes lettres par cette voie-là; car nous y avons établi d'ici une poste qui va deux fois la semaine, et les lettres nous viennent en cinq ou six jours; mais comme de Dantzick il faut que les paquets passent à Stetin, Wismar et autres lieux des Suédois, j'aurais peur que nous ne perdissions bien des paquets, c'est ce qui me fera continuer par Vienne.

Contre votre opinion, le roi de Suède ne court point au secours de la Livonie, mais il demeure en Prusse, opiniâtre à se la vouloir conserver. Si nos gens entendaient mieux leurs affaires, il y a longtemps qu'ils l'auraient ruiné; mais ils n'y entendent rien et ne veulent pas croire ce qu'on leur dit. Après le gain de la bataille de Prusse, les nôtres se sont amusés à piller ce pays. L'Electeur a envoyé des ambassadeurs au général de Lithuanie pour l'amuser d'un traité, et cependant ses troupes et celles de Suède se sont ramassées; il a renouvelé par ce moyen et aux instances

des ambassadeurs de France sa confédération avec le Suédois, et leurs troupes étant ensemble, et les Tartares nous ayant quittés, notre armée a été obligée de sortir de Prusse. Le général Lithuanois s'aperçoit, mais trop tard, qu'il devait suivre sa victoire, et ne pas croire à l'Electeur qui ne voulait que l'amuser. Ce prince lui a renvoyé bien civilement sa femme qui était retenue à Königsberg contre la bonne foi, parce qu'elle s'y était réfugiée devant que l'Electeur eût pris le parti des Suédois. Voilà comme on agit en ce pays-ci.

Nous recevons maintenant des lettres de Dantzick du 18 de ce mois, avec les nouvelles de France du 27 octobre. Ces ettres nous disent la *premura* grande que font les ambassadeurs de France pour la paix de Suède, et que la France donnera même de l'argent pour cela s'il en faut. Je doute de ce dernier article. Le comte Tot est allé à Paris pour demander un secours d'argent. On fait courir le bruit que le siége de Riga est levé, mais il n'est pas vrai, et c'est pour nous porter plus facilement à la paix.

Pour l'empereur, qui nous avait demandé des ambassadeurs, il n'a pas d'envie de se déclarer; son dessein n'est que d'entretenir la guerre en Pologne; il nous offre de licencier quatre ou cinq mille hommes d'infanterie afin que nous les prenions, mais il demande pour cela des choses qu'on ne lui accordera pas.

Perceval, ingénieur de MM. les Etats, est auprès du roi; il y en a qui le veulent rendre suspect et gagné par les Suédois, parce qu'il a empêché que nous attaquassions Dirschau. J'attendais aujourd'hui vos lettres du 20 octobre, mais elles ne sont pas encore arrivées.

On nous vient de donner avis que le roi de Suède avait dessein de faire enlever la reine ici par Douglas avec deux mille chevaux, et que pour cela il passait la rivière, cela nous fera aller à Piotrkow.

XCVI

30 novembre 1656, Wolbourg.

Réflexions sur les affaires du nord. Tendance générale à la paix. Négligence de Wicquefort. — L'armée suédoise aux environs de Graudentz. On souhaite la présence de la reine à Dantzick.

Votre lettre est du 20 octobre, je la reçus une heure après que notre dernier courrier fut parti. Nous en avons changé l'ordre, pour s'accommoder au départ de ceux de l'empire.

Vos réflexions sur les affaires du Nord sont fort belles; mais les esprits de ce pays ne sont pas assez subtils pour en faire d'aussi bonnes; aussi n'attribue-t-on pas à la jalousie des Moscovites contre les Suédois la guerre qu'ils leur font. Ils ont plutôt pensé de se venger du mauvais traitement et du mépris que ces derniers avaient fait de leurs ambassadeurs, que de leur disputer l'empire de la mer Baltique. Pour les Suédois, ils sont tout-à-fait politiques, et si leurs voisins l'étaient autant qu'eux, on ne leur laisserait pas poursuivre ce vieux dessein qu'ils ont de l'empire de cette mer. Notre accommodement avec les Moscovites n'est point fait, comme vous aurez vu par toutes mes précédentes. Nous sommes seulement toujours en traité. Il nous demande des choses qu'on ne lui veut point accorder, et déjà il s'ennuie de la guerre contre les Suédois, voyant la résistance que lui

fait Riga, qu'il n'a pu encore prendre, et le manque de parole de l'empereur qui lui avait promis de se déclarer aussi ; ce qu'il n'a point encore fait et ce que je crois qu'il ne fera pas.

Les Suédois d'autre côté pressent leur paix avec nous par le moyen des ambassadeurs de France. Nous la voudrions bonne avec eux, et tout ensemble avec les Moscovites; mais je ne sais comment cela se pourra accommoder. L'Electeur fait traiter sous-main avec nous; mais je doute que ce soit sincèrement.

Nous attendons un courrier du roi qui doit porter nos lettres en passant; s'il nous apporte des nouvelles je vous les dirai; cependant sachez qu'il n'y a rien de conclu avec le Moscovite ni pour lui ni pour son fils.

On est fort fâché de quoi M. de Wicquefort n'a pas fait plus de diligence, on lui a envoyé plusieurs ordres, et s'il retarde on y enverra un autre.

Nous recevons des lettres du roi du 23 de ce mois qui nous disent que le roi de Suède a donné un plein pouvoir aux ambassadeurs de France de faire la paix; que ce roi assemble son armée vers Graudentz, qui est une ville qui appartient à la reine; que cette armée consiste en 7,000 chevaux et 2,000 fantassins; que l'Electeur a grande envie de s'accommoder; on a envoyé des passeports pour des députés qu'il veut envoyer à Dantzick. Le roi de Suède et les ambassadeurs de France souhaitent que la reine aille à Dantzick dans l'opinion qu'elle désire la paix, et pour cela le roi de Suède a donné des assurances générales qu'elle ne serait point inquiétée en son chemin. Je ne sais encore si nous irons. On n'a rien de bien certain de Riga; mais il y a bien

de l'apparence que les choses n'y vont si bien qu'on le publie.

XCVII.

7 décembre 1656, Wolbourg.

Remarque sur le règne de Vladislas IV. — Les médiateurs. — Morsztin.— Indécision de l'Empereur. — Le siége de Riga levé — Négociations avec les Moscovites. — Nouvelles de Gonsiewski.

Nous sommes prêts à partir pour Dantzick et nous n'attendons que notre escorte, et aussi je ne ferai plus réponse à vos lettres que de ce lieu-là; et ne nous écrivez plus que nous n'y soyons arrivés. Par celle-ci, j'accuserai la réception de la vôtre du 27 octobre dans laquelle vous nous souhaitez dans un lieu fixe. Je le souhaite autant que vous; la vie que nous faisons étant fort incommode, je vous ai dit le temps de la réception du paquet du 14 juillet, dont je ne vous dirai autre chose que la réception de votre duplicata de ce temps-là.

Vous avez raison de dire que les Sarmates voudraient vivre durant le temps qu'ils ont les ennemis chez eux comme s'ils étaient en pleine paix. Le règne du feu roi en est cause. Leur oisiveté de ce temps-là les a accoutumés à la fainéantise et à la bonne chère dont ils ne se peuvent désaccoutumer, et tout gueux et ruinés qu'ils sont, on n'entend partout que des violons et on ne parle que de bonne chère, aussitôt que l'ennemi est un peu éloigné. Ce pays-ci est dominé, comme vous savez, par ♀ dans le ♉.

Pour répondre à tous les points de votre lettre, vous dites que nous avons raison d'appeler beaucoup de média-

teurs pour traiter notre paix. Le roi de Suède, au contraire, n'en veut point du tout. Il refuse même ceux de France, ce que vous verrez, et ses raisons, dans une copie que j'envoie à Mme des Essarts des instructions de M. Courtain, qu'elle vous montrera; lui et nous avons nos fins.

M. Morsztin est parti de Vienne pour aller à Francfort après avoir perdu le temps. Nous n'avons rien conclu avec l'empereur, qui nous amuse pourtant encore et retient un de nos ambassadeurs, pour, dit-il, traiter, et je dis pour nous amuser.

Il est vrai que le siége de Riga a été levé par le moyen d'un ingénieur hollandais auquel le czar se fiait entièrement et qui l'a trahi; il lui demanda 20,000 fantassins qu'il plaça de nuit à découvert à la bouche du canon et puis faisant semblant de vouloir sonder la rivière et donner des ordres partout, il fut dans la ville, chargea lui-même les canons de chaînes et de cartouches et disposa les sorties pour la pointe du jour qu'il déchargea tous ces canons sur ceux qui attendaient le signal pour prendre la ville comme ils l'avaient promis. Cela obligea les Moscovites de se retirer à quatre lieues de là, on dit qu'ils y sont revenus depuis, mais cela n'est pas certain.

Pour la difficulté que vous trouvez en l'élection du Moscovite, nous la concevons encore plus grande que vous. La Pologne jouit d'une liberté très grande et la Moscovie n'en a point du tout. Et l'un et l'autre état veut son prince présent. Mais cela ne nous importe, pourvu que nous fassions présentement nos affaires. Les ambassadeurs qui étaient à Vilna se sont séparés après s'être traités. Ils ont accordé qu'à la première diète on proposerait l'élection du czar, et que

cependant il se retirerait au-delà de la Bérézina et ferait une conjonction d'armes avec nous contre les Suédois, et à la diète toutes choses se termineraient. Nous l'avions intimée pour janvier, et maintenant elle est remise en mars. Nous la pourrons encore reculer si nos affaires le requièrent, et ainsi notre fille sera comme celle de Philippe II offerte à beaucoup, mais on ne sait encore qui l'épousera. Enfin le czar demande que l'élection se fasse en sa personne et non pas en celle de son fils, et dit qu'il déclarera, qu'après sa mort les Polonais seront toujours dans la liberté d'élire qui il plaira. Nos commissaires se plaignent fort de l'Alegretti qui y était de la part de l'empereur comme médiateur et qui les embrouillait; les Moscovites eurent de grosses paroles avec lui, parce qu'il voulait s'opposer à la proposition, à la diète de Pologne, de la succession pour le czar. Ses ambassadeurs crièrent haut contre lui et dirent, que si leur maître y arrivait, il ferait bien rendre à l'empereur la Silésie, Moravie et Bohême qui avaient été usurpées sur la Pologne. Sans nos commissaires qui interrompirent cette altercation, ils se seraient fort aigris les uns contre les autres. Cet Alegretti doit passer aujourd'hui ici. Les Moscovites ou plutôt leur patriarche a fait une bulle dans laquelle il déclare que notre baptême est bon et qu'il ne faut point rebaptiser ceux des nôtres qui vont demeurer chez eux et prendre leur religion (1).

---

(1) Cette négociation avec la Moscovie qui, après de longues et chaleureuses discussions, a abouti à la conclusion d'un arrangement accepté, sauf la ratification de la Diète, et signé avec une satisfaction non équivoque par les négociateurs des deux pays, mérite quelques mots d'éclaircissement; d'autant plus que les détails qui s'y rattachent ne sont pas suffisamment précisés par

Je ne vous écrirai plus que de Dantzick et *augurando à V. S. M. un felice capo d'anno mi ratifico di V. S. M.* très humble et très obéissant serviteur.

P. S. Communiquez, s'il vous plaît, à Mme des Essarts

---

les historiens polonais, et que nous sommes à même de les puiser dans des documents inédits, recueillis dans les archives de la Société historique polonaise de Paris. Les commissaires polonais chargés de cette mission étaient : Jean Krasinski, palatin de Plock, Christophe Zawisza, grand-maréchal du grand-duché de Lithuanie, Jean Zawisza, évêque nommé de Wilna, Cyprien Brzostowski, référendaire du grand-duché de Lithuanie, Stanislas Sarbiewski, staroste de Grabowiec. — Ceux de Moscovie : le prince Nicolas Odoyewski, le prince Jean Labanow Rostowski, Basil Czoholokow, Erasme Dokturowicz et Euphème Youriew. L'empereur d'Allemagne, Ferdinand III, qui prenait part à cette négociation comme médiateur, y avait pour plénipotentiaires : don Allegreti di Allegreti et Jean Théodore a Lorbach. — Le Congrès se tenait à Niewieza, village situé à une lieue de Wilna, et a duré depuis le 22 août 1656 jusqu'au 3 novembre, date de la signature d'un projet de paix. L'instruction donnée à Varsovie aux commissaires polonais à la date du 7 juillet, et signée par le roi et les principaux ministres et sénateurs de la République, portait exclusivement sur la restitution des provinces occupées par les troupes moscovites et sur le traité d'alliance à conclure avec le czar contre la Suède. Dès la première séance, les négociateurs moscovites posèrent l'élection du czar et de sa dynastie, après la mort du roi régnant, comme une condition *sine qua non*, et déclarèrent ne vouloir entamer aucun autre objet de négociation sans que celui-ci fût résolu préalablement. Les Polonais surpris d'une proposition si étrange et si contraire à la constitution du royaume, s'en référèrent au roi. Jean Casimir, sous le coup de sinistres prévisions pour l'avenir de la Pologne, qui ne cessaient d'obséder son esprit, répondit, en date du 3 octobre, du camp sous Lenczyca. « J'y consens. Mais comme nous ne devons notre couronne qu'à « nos bien-aimés sujets, auxquels nous avons juré de maintenir toutes leurs « lois et leurs libertés, entre lesquelles la libre élection tient le premier lieu, « nous ne voulons pas fonder une alliance sur un parjure. Cependant, nous « croyons pouvoir obtenir le consentement de la nation, par un moyen légal, « par la Diète... La plus grande difficulté qui s'y présenterait, serait celle de « la religion. Le roi de Pologne doit confesser la religion catholique. Il est « donc indispensable de régler avant tout ce point. » — Voici, dans une traduction française, l'extrait d'un rapport envoyé par les commissaires polonais à André Trzebicki, évêque de Przemysl, vice-chancelier du royaume, sous la date du 5 septembre 1656 : « Les commissaires moscovites présentèrent leur « proposition *ratione electionis* par écrit et rédigée, pour plus de clarté, en « langue polonaise. En ayant pris lecture *in consessu*, nous déclarâmes, qu'il nous

ce que je vous écris, et elle vous communiquera ce que je lui envoie.

Il nous arrive tout présentement un courrier du général

« était impossible de recevoir et d'envoyer à sa Majesté, une pareille proposi-« tion sous le régime des lois sévères, qui défendent *vivente principe* d'entre-« prendre l'élection d'un autre. Vous nous proposez, avons-nous fait observer, « dans cet écrit, d'établir en faveur du czar, de son fils, *et successores domi-« nium successivum*, par conséquent, vous, *ex nunc*, abolissez *libertatem elec-« tionis;* comment donc osez-vous nous promettre de jurer le maintien de « nos lois et de nos libertés, tandis que vous détruisez celle qui en est *pri-« mum fundamentum*. D'un autre côté, qu'est-ce que vous pouvez nous offrir « en compensation de ce que vous exigez en faveur de votre czar? » — La « matière introduite par les Moscovites, surprit et troubla évidemment l'am-« bassadeur impérial Allegretus, qui comprenait quelque peu la langue polo-« naise et moscovite; sa figure et son maintien *praeseferabant* une alteration « visible. Quand nous nous adressâmes à lui, comme médiateur, en l'invitant « à ouvrir à ce sujet son opinion, il se mit à combattre le projet *multis ex « rationibus*, entre lesquelles perçait le bout d'oreille impériale. Les Mosco-« vites là-dessus prirent la parole, entre autres, un certain Laban s'écria, « *cum indignatione* : « Vous êtes un bien étrange médiateur; au lieu de nous « rapprocher, vous soufflez la discorde! » *et alia multa intulit*, en poussant « la dispute à tel point, qu'Allegretus *professus est*, que dorénavant il n'aura « rien à lui dire, etc. De notre part, nous avons fait observer *que multum aes-« timamus* la médiation de l'empereur, et que nous sommes d'accord avec ses « ambassadeurs, quant à la matière proposée; car elle est *contra jura nos-« tra;* cependant, avons-nous demandé à M. Allegretus : « Quelle peut être « la raison réelle de votre opposition? » — « Ma raison à moi, répondit-il, « c'est que nous sommes envoyés ici, non pas pour élire un roi à la Pologne, « mais pour lui faciliter la paix avec la Moscovie. » — C'est aussi notre but, « avons-nous répliqué : mais comme la Moscovie *interposuit difficultatem*, « c'est à vous, médiateurs que vous êtes, de l'aplanir, *et interponere* votre au-« torité. » Forcé ainsi de répondre explicitement, Allegretus avoua enfin : « qu'à dire vrai, *spes regni arcet nos* de prendre en discussion cette proposi-« tion, car l'empereur a aussi un fils et un frère. » — « Mais sa Majesté, avons-« nous répondu, avait déjà honoré l'empereur d'une pareille proposition, re-« lativement à son fils, et elle a essuyé un refus. » — « Autre chose était, « reprit-il, *difficili tempore Reipublicae*; autre chose à présent. » — Au mo-« ment où nous avons traité cette matière *praemisso modo*, Allegretus ne par-« lait pas avec son collègue, ni en français, ni en italien, mais en espagnol, « évidemment pour n'être pas compris par nous. Enfin, après de longs débats, « les Moscovites nous invitèrent à leur présenter un contre-projet. »

Dans la suite des négociations, après des concessions de part et d'autre, les plénipotentiaires des deux puissances se sont mis d'accord et ont formulé un

Gonsiewski de Lithuanie, qui nous dit, par ses lettres, qu'il a défait le convoi que le roi de Suède envoyait en la forteresse de Birze, qu'il a pris toutes les munitions, tous les drapeaux, et qu'après la tuerie que ses gens ont faite il ne lui est resté que cent-cinquante prisonniers. Vous aurez peut-être déjà appris cette nouvelle par Dantzick.

---

projet d'alliance entre la Pologne et la Moscovie, dont les conditions cardinales stipulaient : 1° l'élection du czar, la question de la dynastie étant écartée, à la prochaine Diète, et son couronnement après la mort du roi régnant. — 2° Un armistice jusqu'à l'élection, l'armée moscovite devant se retirer derrière la Bérézina.—3° Guerre à forces réunies, contre la Suède et le duc de Prusse. 4° La Dzwina pour limite des deux états. — Quant à la question de religion, une note séparée garantissait « qu'après l'heureuse élection du czar pour roi de Pologne, les deux monarques, le roi régnant et le czar, roi élu, agiraient d'un commun accord entre eux et avec le clergé tant romain, que celui de l'Église grecque et mettraient tout le soin possible à rétablir l'ancienne union de l'Église chrétienne. » Enfin, nous ajouterons, comme un trait caractéristique du sentiment religieux en Pologne qu'un traité garantissait la restitution d'un morceau de bois de la Croix de Notre-Seigneur et des reliques de saint Calistrate, enlevés par les Moscovites de Lublin et de Smolensk.

Tandis que les commissaires polonais travaillaient à grands efforts à conclure une alliance entre la Pologne et la Moscovie, un autre ordre de négociations se poursuivait sous les auspices de la France, entichée de son système politique basé sur l'alliance suédoise. L'ambassadeur français De Lumbres « représentait, dit-il, dans ses Mémoires inédits, le peu de sûreté qu'il y a « dans les traités avec la Moscovie, comme aussi le péril qu'il y avait d'ac- « corder la succession à la couronne de Pologne que le czar demandait pour « son fils, et les avantages, au contraire, que la Pologne recevrait, en s'accom- « modant avec le roi de Suède et se liant avec lui, pour tirer raison des Mos- « covites, ou pour les obliger à un traité raisonnable. » — On sait que c'est le système français qui prévalut, et finit par aboutir au traité d'Oliva.

XCVIII

8 janvier 1657, Grokolino.

Dupuis. — Ce qui empêche la Reine d'entrer à Dantzick. — Les Suédois enlèvent le quartier de Wiszniowiecki. Czarnecki leur donne la chasse. Il prend le commandement de l'armée.

Je ne vous écrirai qu'un mot pour vous dire que je reçois ici votre lettre du 24 novembre. J'avais déjà appris par Dantzick la mort de M. Dupuis dont j'avais été fort touché, tant pour la perte que vous faisiez de cet ami, que pour celle que tout le public y faisait. Nous avons été prêts d'entrer à Dantzick et le roi de Suède même nous avait envoyé un passeport; mais la reine s'étant rencontrée avec notre armée qui allait au quartier d'hiver, elle trouva à propos de rebrousser chemin; cependant les Suédois, pour faire croire que notre armée fuyait, envoyèrent un fort parti après, choisi de huit régiments qui, sur la minuit, enleva le quartier du prince Constantin Wiszniowiecki, dans lequel pourtant il n'y eut que dix-huit hommes de tués, trente blessés et neuf prisonniers. Ils dormaient sans garde comme en temps de paix, parce qu'ils croyaient être à dix lieues de l'ennemi. Les fuyards donnèrent l'alarme partout et jusqu'à Konitz où nous étions. Les généraux montèrent à cheval à une heure après minuit. M. Czarnecki prit une route pour couper le chemin aux ennemis qu'il trouva en retraite; il les poursuivit, mais jamais ils ne voulurent tourner tête, fuyant à bride abattue; il en tua environ trois sents et fit quantité de prisonniers et rapporta trois cor-

nettes; il les suivit jusqu'à la forteresse de Stokow où ils se retirèrent et d'où ils tirèrent le canon sur les nôtres. Enfin ils n'ont pas de quoi se vanter. La reine a si bien opéré qu'elle emmène les vieux généraux avec elle et a mis l'armée sous M. Czarnecki qui va rentrer dans la Prusse ducale. Faites part de tout ce que je vous envoie à Mme des Essarts.

XCIX

20 janvier 1657, Kalisch.

Traité de partage de la Pologne, entre le roi de Suède et le prince Rakoczi. — Rakoczi doit secourir Cracovie; il se ménage les Kozaks. — Les Tartares. — Ambassade du Czar; il forme le projet de délivrer la Grèce. — Phénomène météorologique.

Dans le paquet que nous avons trouvé ici du 8 décembre il n'y avait point de vos lettres, ce qui m'a fait croire que vous étiez peut-être empêché à déloger, puisque dans votre dernière vous me disiez que vos paquets étaient déjà tous faits.

Je vous dis dans ma dernière de Grokolino, que j'avais reçu votre lettre du 24 novembre, que j'étais touché de votre affliction et de la perte que vous aviez faite; mais j'avoue que j'ai été surpris d'entendre comment cet ami vous a traité, et je croyais qu'il vous tenait comme son enfant et qu'il vous traiterait de même.

Pour le Transylvain dont vous me dites dans celle du 1er décembre qu'il en veut plutôt à quelque ville de Hongrie qu'à nous, je puis vous assurer que cela n'est pas,

parce que nous avons entre les mains l'original du traité qu'il a fait avec le roi de Suède, dans lequel, pour son partage, ce roi lui cède la Pologne jusqu'au Bug et au Notec, pourvu qu'il l'assiste à prendre le reste et les deux Prusses, en quoi vous noterez l'infidélité de ce roi et l'aveuglement de l'Électeur de Brandebourg.

Le Transylvain a 28,000 hommes dont il prétend secourir Cracovie et la retenir pour lui. Ceux de dedans ont déjà dit qu'ils la défendraient pour lui. Nous avons fait couper les bois dans les montagnes du côté de Transylvanie et mis des gens de guerre dedans. Le siége de Cracovie se continue, et si ce secours ne vient pas, il faut qu'elle tombe. Le Rakoczi a ménagé les Kozaks qui se doivent joindre à lui, et les Tartares sont mécontents parce que nous avons une suspension avec les Moscovites. Communiquez tout ceci à Mme des Essarts qui vous communiquera les nouvelles que je lui envoie et que je ne puis vous faire copier.

Vous aurez peut-être appris comme des ambassadeurs moscovites sont débarqués à Livourne pour Venise; il semble que le Czar ait envie de se mêler parmi les nations civilisées. *Il a un grand dessein dans la tête, qui est celui de délivrer la Grèce d'oppression.* C'est le prince le plus absolu qui soit au monde. L'ordinaire prochain j'aurai peut-être plus de loisir de vous écrire que je n'ai maintenant.

La constitution de notre ciel nous donna les premiers grands froids le 27 octobre, ils durèrent jusqu'au 5 décembre, qu'il vint un grand dégel qui dura jusqu'au 15, que le grand froid recommença et qui a continué jusqu'au 6 janvier, qu'il est arrivé un dégel et un temps fort doux; il semble que le froid veuille recommencer, ayant gelé hier

et aujourd'hui. Nous n'avons point encore eu de neige et notre terre est toute découverte.

Le 4 janvier sur les deux heures après midi que nous cheminions, quelques vapeurs qui s'élevèrent firent paraître deux colonnes aux deux côtés du soleil, un peu après il parut trois soleils, s'en étant formé sur le milieu des colonnes, le tout s'étant dissipé demi-heure après la même chose reparut encore, mais au lieu des colonnes, c'était une portion de cercle.

C

27 janvier 1657, Halisch.

Riga. — Le manifeste de Rakoczi déclarant la guerre à la Pologne — Influence que cet événement doit avoir sur la détermination de l'Empereur.

Votre lettre m'apprend que vous arriviez de la campagne, et que vous aviez pris possession d'un bénéfice. Comme je crois que c'est pour vous, j'en ressens une fort grande joie, ne vous pouvant arriver tant de bonheur que vous en méritez et que je vous souhaite.

Sur le sujet du siége de Riga dont vous me parlez, je vous dirai que je crois vous avoir dit, comme par la trahison d'un ingénieur allemand les Moscovites avaient été contraints d'en lever le siége, et je vous ai dit encore, ce me semble, tout le particulier de cette affaire. Il est vrai qu'il n'y a point de pays au monde où l'on soit si mal averti de toutes choses qu'en Pologne, et où il se dise plus de menteries.

Il nous arriva hier l'original d'un manifeste manuscrit du

Rakoczi en date du 30 décembre, par lequel il nous déclare la guerre dans des termes les plus obligeants du monde. Il dit amitié qui a toujours été entre ses prédécesseurs et ce royaume, qui par plusieurs ambassades lui avait demandé secours et proposé même la succession, et que le voyant déchiré de tous les côtés, et n'en pouvant souffrir la destruction, il invite tous ceux qui ont encore quelque amour pour leur patrie de se joindre à lui et de se déclarer bientôt, parce qu'il fera sentir à tous ceux qui ne le feront pas, les dernières misères de la guerre. Après cela vous ne douterez plus que ce ne soit à nous qu'il en veut. Je vous avoue que ce nouvel ennemi nous incommodera très fort, et l'empereur fera voir maintenant s'il est vrai qu'il n'y ait que le traité de Munster qu'il ne veut pas rompre, qui l'empêche de nous donner secours; car le Transylvain n'est point compris dans ce traité. Il fera assurément lever le siége de Cracovie, que les Suédois lui remettront entre les mains. Il y a encore grande apparence que les Kozaks se joindront avec lui.

Il nous vient nouvelle que le grand-maréchal qui tient Cracovie assiégée est résolu de donner bataille au Transylvain aussitôt qu'il paraîtra dans les campagnes de ce royaume.

On nous vient d'amener cinquante prisonniers du reste de deux cents suédois qui ont été défaits à dix ou douze lieues d'ici. Je crois que dans peu nous délogerons d'ici pour approcher de Cracovie.

CI

4 février 1657, Slawkow.

Hévélius. — Wicquefort rendu suspect. — L'Empereur. — La Hongrie et la Transylvanie.

Vous voyez par les dates de nos lettres que nous ne sommes pas longtemps en un lieu. En partant de Kalisch j'eus une des vôtres et une autre en arrivant ici ; elles sont des 22 et 29 décembre. J'écrirai à Dantzick, quand les chemins seront plus ouverts, pour savoir par quelle voie aura été le paquet de Hévélius ; il me semble que c'est par Hollande. On m'écrit d'Italie que le grand duc a reçu son livre de sélénographie et qu'il l'a fort estimé, il n'y a encore en ce pays-là que celui que j'ai envoyé au P. Rivioli qui l'a prêté au prince.

Si vous allez en Hollande, la reine vous prie de favoriser nos intérêts autant que vous pourrez. Quelques-uns de nos ministres traversent M. de Wicquefort. C'est Perceval qui, par des discours qu'il en a fait à Dantzick l'a rendu suspect. Si la reine y fût arrivée, elle l'aurait maintenu ; mais notre éloignement fait qu'on ne peut pas agir comme on voudrait bien.

Je vois par la vôtre du 29 que les nouvelles de Dantzick sont un peu exagérées ; tout est vrai, mais moindre qu'on ne vous l'a fait. La jonction de l'empereur avec nous est fausse ; le comte Traun que vous dites qu'il envoie ambassadeur en France y va assurer de la ratification du roi d'Espagne pour l'Alsace et demander les trois millions. Je ne sais ce qu'on répondra à cela. On nous a écrit de Londres

que ce roi était mort dix ou douze jours après celui de Portugal; mais comme on n'en dit rien de Vienne, nous ne le croyons pas.

Je vous envoie les nouvelles que nous reçûmes hier de Halicz; on nous assure que tout est vrai, hormi ces menaces de l'empereur que je ne crois pas; il est vrai que l'évêque de Nitria, vice-chancelier de Hongrie, est de la part de l'empereur auprès de Rakoczi, et un autre auprès de Chmielnicki, pour les dissuader. Le palatin de Hongrie est fort de nos amis et ennemi mortel de Rakoczi; il a 12,000 hommes tout prêts, et je crois qu'il serait bien aise qu'on lui permît d'attaquer la Transylvanie.

Je crois que vous aurez vu la peinture de cet œuf merveilleux que j'ai envoyé à Mme des Essarts. Je lui envoie encore quelques pièces qu'elle vous communiquera. Nous sommes ici dans une forteresse qui est assez bonne, à quatre lieues de Czenstochowa.

Je vous envoie, comme autrefois je vous l'avais promis, les expéditions qui furent faites pour vous, et qui ne servent plus à rien.

CII

4 février 1657, Slawkow.

Démarches du Czar et des Tartares en faveur de la Pologne. Difficultés que rencontre Rakoczi dans l'exécution de ses projets d'invasion.

Nous avons nouvelles certaines que le Czar ayant su que les Kozaks s'étaient assemblés à Bar pour envoyer un secours de 20,000 hommes au prince de Transylvanie qui, en

vertu du traité fait avec le roi de Suède, devait entrer dans la Pologne, a fait dire à Chmielnicki qu'il se gardât bien d'envoyer un secours quelconque contre le roi de Pologne, s'il ne voulait que tout aussitôt il envoyât une puissante armée dans l'Ukraine. Les Tartares qui ont été plus habiles encore que le Moscovite, ayant appris que les troupes kozaques assemblées à Bar étaient contre la Pologne, ont chargé et défait le régiment d'Human de 6,000 hommes, protestant de courir l'Ukraine et mettre le feu partout si Chmielnicki donnait quelque secours contre la Pologne, de sorte qu'il s'est envoyé excuser au Transylvain. Les Vaïvodes de Valachie et de Moldavie voyant que les Kosaks s'excusaient, ont aussi refusé de lui envoyer les 20,000 hommes qu'ils lui avaient promis, retenus par les menaces des Tartares. Ce prince (le Transylvain) avait aussi envoyé des universaux à la noblesse polonaise de Premyslie, qui s'étant assemblée pour en voir le contenu les déchirèrent en présence de son envoyé, bien qu'elles fussent dans les termes les plus flatteurs que l'on puisse concevoir. Ce prince voyant donc que ses mesures étaient mal prises, que toute la noblesse de la haute ou petite Pologne s'assemblait pour se joindre à l'armée du grand-maréchal qui est de 20,000 hommes devant Cracovie, s'est arrêté sur les frontières de Transylvanie, et pour prétexter le retardement de sa marche, a fait convoquer la diète de son état. Cependant l'évêque de Nitria, vice-chancelier de Hongrie, est arrivé auprès de lui, qui lui a signifié que le Palatin de Hongrie avait ordre de l'empereur d'entrer en Transylvanie, s'il entrait dans la Pologne. Cela fait entièrement échouer les desseins de ce prince qui n'auront servi qu'à irriter les Po-

lonais contre lui, et à leur faire perdre une inclination qu'ils avaient pour sa maison, qui peut-être avec le temps ne lui aurait pas été désavantageuse.

Les lettres que nous recevons de Cracovie sont du 27 du mois passé; elles disent que les ennemis ayant fait une puissante sortie, ont été repoussés avec perte de sept officiers et de quantité de simples soldats. Les prisonniers disent qu'ils ont déjà mangé quasi tous leurs chevaux et qu'ils ne tiennent que sur l'espérance du secours que le Rakoczi leur a promis.

CIII.

12 février 1657, Dukow.

L'invasion de Rakoczi fait lever le siége de Cracovie. — Les princes de Transylvanie meurent sans postérité. — Prise de Tykocin.

Nous sommes aujourd'hui sans lettres de Paris, par le défaut du courrier de Vienne qui n'est pas arrivé, à cause, dit-on, que la glace a rompu le pont du Danube. Je m'attends encore d'être quelque temps sans en recevoir, parce que vous les aurez envoyées par Dantzick, d'où j'ai peur de ne les pas recevoir si tôt.

Je vous dis dans ma dernière que le Rakoczi s'était arrêté sur sa frontière, ce qui était vrai, et il y est encore; mais il a fait entrer une partie de son armée, qui court déjà du côté de Sambor et qui nous a contraints de lever le siége de Cracovie pour aller au devant d'eux. Si on les peut obliger à une bataille, et les nôtres y sont résolus, je crois que nous les battrions, n'y étant pas plus savants que nous, outre que ce sont gens nouvellement levés. Je ne sais si je ne vous ai jamais dit qu'on n'a point de mémoire que jamais prince

de Transylvanie ait eu des enfants. Ils en ont bien eu devant que d'être montés au trône, mais depuis qu'ils y ont été ils n'en ont point eu ; celui-ci était né quand son père fut fait prince de Transylvanie, et les deux fils qu'il a, il les a eus devant que de l'être, et bien qu'il soit assez jeune et sa femme aussi, ils n'ont plus eu d'enfants ; il faut qu'une constellation bien stérile régnât quand cette province fut érigée en principauté.

Nous avons pris de force et par assaut Tykocin. L'action s'est passée avec beaucoup de courage ; les nôtres attaquant une bonne place que des désespérés défendaient, et où le commandant, se voyant forcé, mit le feu à une coque de poudre sur laquelle il était à cheval. Faute de temps, je n'ai pu vous en envoyer la relation. Madame des Essars vous la fera voir. Nous n'avons point de lettres du roi depuis celles du 20 janvier. On fait courir ici plusieurs bruits qui tous n'ont point de fondement : comme que la Prusse se soulève contre l'Électeur ; que Czarnecki ait battu Steinbock ; d'autres, qu'il se retire devant Steinbock ; mais tout cela est incertain.

Depuis le 8 de ce mois nous avons un dégel entier, et il n'a point encore neigé.

CIV.

19 février 1657, Dankow.

Projet du voyage de la reine à Dantzick. — Son départ pour Czenstochowa. — Prophétie de sainte Brigitte.

Je reçois en même temps deux de vos lettres, venues par voies différentes : celle du 5 janvier par Vienne, et celle du 12 par Dantzick ; mais c'est un hasard comme elle ne s'est

point perdue en venant ici. J'ai tant d'affaires sur les bras, que je ne puis, pour cette fois, vous dire beaucoup de choses. Si nous avions été à Dantzick, je vous aurais mandé des nouvelles de M. Hévélius. — Nous y pourrons peut-être encore aller, maintenant que le roi en est sorti, *pour tenir cette ville-là en son devoir et pour traiter* de plus près avec Hollande et Danemarck.

L'Empereur fait passer douze mille hommes en Italie. On nous assure que le roi de Suède lui doit envoyer un ambassadeur, pour renouveler les assurances de la paix. J'ai peine à le croire.

Les partisans du Rakoczi en ce royaume témoignent être fort aigris contre lui ; entre lesquels est le grand-maréchal, son parent et son grand ami, qui ne le veut absolument plus pour successeur, quand même il se ferait catholique.

On n'a jamais eu aucun dessein dans ce pays-ci pour l'archiduc, et on n'a jamais rien proposé à la maison d'Autriche pour la succession. Mais si nos ennemis croissent, je ne sais si on ne le fera point ; il y en a beaucoup qui disent qu'il le faut pour conserver la religion, qui est en grand péril.

Il est vrai que Waldeck est fort traversé ; si la reine avait été à Dantzick, comme elle l'espérait, il aurait assurément été satisfait

La Reine part demain pour Czenstochowa, où elle a donné rendez-vous à plusieurs sénateurs pour un grand conseil, afin d'aviser, en l'absence du Roi, aux moyens de résister à nos nouveaux ennemis.

J'envoie à madame des Essars une prophétie de sainte Brigitte qu'elle vous communiquera ; elle regarde le roi de

Suède. Vous la pourrez vérifier dans le livre imprimé de cette sainte.

CV

26 février 1657, Czenstochowa

Le Roi quitte Dantzick. — Position du Roi de Suède améliorée par l'invasion de Ragoczi. — Il tâche de gagner les ministres de l'Empereur. — Intelligences du Patriarche de Constantinople avec les Moscovites.

Je reçois contre mon attente vos lettres du 19 de janvier, le courrier de Vienne étant arrivé sans en apporter. Je croyais qu'elles seraient demeurées à Dantzick; mais le Roi, qui en partit le 10 de ce mois, comme vous aurez déjà su, les a envoyées.

Vous devez maintenant être détrompé de l'opinion que vous avez eue du Transylvain. Je ne vois pas que le Roi de Suède se dispose à entrer en Allemagne; au contraire, on parle qu'il veut renouveler une alliance avec l'Empereur. Il ne peut quitter la Prusse, et il ne croit pas que tout ce qu'il pourrait faire en Allemagne le pût récompenser de cette restitution. Sans pourtant l'irruption du Rakoczi, toutes les apparences sont qu'il y eût été contraint et qu'on l'eût chassé cette année, encore que nous soyons véritablement aussi mauvais guerriers que politiques. C'est une chose honteuse de n'avoir pas pris Cracovie avec vingt mille hommes, qui n'a qu'une simple muraille à l'antique et point de dehors; et cette nation-ci est si arrogante, qu'elle ne veut point obéir à des chefs étrangers, ni même faire quelque chose par leur conseil.

Nous avons avis certain que le roi de Suède envoie tout l'argent qu'il a à Vienne, ce qui ne peut être que pour

gagner des ministres de l'Empereur, pour empêcher qu'il ne nous donne secours, et on a découvert qu'un des secrétaires de son conseil découvrait toute chose au résident de Suède. On l'eût fait mourir sans quelques considérations et des amis qui l'ont sauvé.

L'Empereur, outre les douze mille hommes qu'il envoya en Italie, en envoie encore trois mille en Flandre, et a délivré des commissions pour une nouvelle levée de quinze mille ; ainsi, il tient ses armées complètes. Le Turc lui demande passage pour venir par terre chez les Vénitiens. On dit à Vienne que c'est un effet des offices de l'ambassadeur de France à la Porte. Vous aurez su la mort du patriarche de Constantinople et de trente autres, par ordre du Divan, pour quelques intelligences avec les Moscovites.

La Reine a assemblé ici quantité de sénateurs ; le Roi, qui est déjà arrivé à Kalisch, y sera dans cinq ou six jours ; et l'ordinaire prochain je pourrai vous dire plus de nouvelles que par celui-ci. Un froid sec nous est venu revoir avec un vent sud-est ; nous n'avons point encore eu de neige.

CVI.

mars 1657, Czenstochowa.

Arrivée du Roi à Czenstochowa. — Assemblée de sénateurs. — Manque d'argent. — La ville de Riga, sur le point de se rendre aux Polonais, en est détournée par leur maladresse. — Le Moscovite cherche à gagner les Polonais, qui ne savent pas en profiter. — Ses négociations avec Venise contre la Turquie. — Wicquefort mécontent des Polonais.

Je crois vous avoir dit que les révérends pères jésuites sont rétablis à Venise.

Comme vous continuez d'envoyer vos lettres par Dantzick,

je doute que nous les recevions si tôt. Si le Roi y était encore il nous les enverrait, comme il a fait des deux paquets passés, mais il est arrivé ici de vendredi au matin. Il y a trouvé quantité de sénateurs qui font de belles harangues dans le conseil, mais qui n'aboutissent à rien d'effectif. Enfin, je n'espère pas beaucoup de tout ce qu'ils pourront dire, n'ayant point d'argent. Le Transylvain menace que si l'Empereur se mêle de nos affaires, il fera venir le Turc en Pologne. Nous envoyons encore un ambassadeur à Vienne qu'on nous y demande, mais je crois que c'est pour nous amuser toujours.

Le grand-duc de Moscovie se plaint de lui, de ce qu'il n'a pas encore attaqué les Suédois, comme il avait promis. L'Empereur y envoie un ambassadeur. Les Suédois ont demandé un armistice aux Moscovites pour la Livonie dont ils ont été refusés. Riga se voulait mettre entre nos mains, et le Moscovite y consentait, quand des commissaires zélés, envoyés par le Roi pour prendre possession des biens du défunt général de Radziwill, ont fait fermer les temples des calvinistes et luthériens. ce qui a épouvanté ceux de Riga, qui ont eu peur de n'avoir pas la liberté de leur religion. Enfin, nous sommes un peu maladroits. Le Moscovite a envoyé un ambassadeur menacer l'Electeur s'il ne se détache des Suédois. Ce prince cherche à nous gagner par douceur. On lui avait demandé permission d'acheter des poudres dans son pays ; il en a aussitôt envoyé, et n'a point voulu d'argent. Il nous promet tout autant d'hommes que nous lui en voudrons demander. Mais nos Polonais sont si jaloux de leur liberté, qu'ils appréhendent tous les étrangers, et leur appréhension fera leur ruine.

Nous avons quantité de places assez bonnes, dans lesquelles on ne tient point de garnison et desquelles on a chassé les Suédois, qui de leur côté sont si faibles, qu'ils ne peuvent pas envoyer les reprendre. Pour nous, nous ne manquons pas d'hommes, mais de conduite, d'obéissance et de bonne résolution.

Je crois que de Venise on vous aura mandé que l'ambassadeur de Moscovie y demande trente mille mousquettes et cinquante mille piques, en payant; qu'il promet d'attaquer le Turc avec cent mille chevaux et quatre-vingt mille hommes de pied, et prie les Vénitiens de faire ligue avec lui; que ce que chacune des parties prendra sera pour elle. Si le Moscovite vient à la succession de Pologne, comme il y en a de l'apparence, il fera bien du mal au Turc.

M. Wicquefort est malcontent de nos ministres, et il a raison. La jalousie que le grand-chancelier a de tout faire en est cause, il ne trouve pas son compte ici, où est la Reine qui l'emporte par-dessus lui, et dans la chambre de laquelle on vient faire un petit conseil après les grandes ostentations.

Il me semble que la revol. du roi de Suède de l'année qui vient est assez mauvaise. Je vous prie, si vous savez le lieu de sa naissance, de me l'apprendre, pour en tirer la longitude pour la rectification de la revol.

CVII.

12 mars 1657, Czenstochowa,

Le grand-chancelier neutralise les négociations de Wicquefort. — Projet d'incursion dans la marche de Brandebourg. — Position de Rakotzi. Ses tentatives contre Kamieniec et Léopol. — Nouvelles rapines des Suédois à Cracovie. — Saint Stanislas. — Secours promis par l'Empereur.

Il me semble que je vous avais averti que je serai quelque temps sans vous écrire. Je l'ai fait tout aussitôt que nous avons été en lieu de le pouvoir faire. Comme vous l'aurez vu de mes précédentes, j'avais cru que vous auriez été averti de Dantzick de notre retour en Pologne.

Pour ce qui regarde M. de Wicquefort, j'ai toujours reçu toutes ses lettres et lui ai fait réponse tous les ordinaires. J'écris aujourd'hui à Vienne pour faire inquisition de ce désordre qui doit être venu par Frédéric Plat, son correspondant. Enfin je saurai ce qu'elles sont devenues. Je vois si peu d'inclination en notre grand-chancelier pour lui, à cause, dit-il, de sa religion, que je ne crois pas que sa négociation ait tout l'effet que la Reine en espérait ; non pas par le défaut de l'entremetteur, mais par celui de nos ministres qui ne peuvent quasi souffrir un étranger, si ce n'est eux qui le produisent.

Nous avons fort peu de nouvelles. Nous ne savons rien de Prusse depuis le retour du Roi. Nos troupes ont battu et défait quelques Suédois dans la grande Pologne, auprès de Kosciany. Notre armée qui se rafraîchit là, veut faire une course dans la Marche de Brandebourg. Cette province avait obtenu une suspension d'armes pour deux mois, promettant

au bout de ce temps de nous faire rendre Posnanie; maintenant que ce terme est expiré, les États de la Marche allèguent des excuses et des ordres de l'Électeur; et pour cela je crois que notre armée ira saccager ce pays-là, au moins le dessein en est-il pris; mais souvent nos résolutions changent.

On nous dit que le Transylvain n'avance ni ne recule; il attend le retour de Vienne d'un de ses parents qu'il y a envoyé en diligence. On nous écrit qu'un comte d'Humayn, Hongrois, qui a reçu quelque violence de ce prince, a assemblé avec ses amis quinze mille hommes et qu'il est entré dans les États du Transylvain pour se venger. Je ne vous donne pas cette nouvelle pour bien fondée, au moins pour la quantité du monde, car pour le reste elle est vraie.

Le Ragotzi avait écrit au gouverneur de Kamieniec, afin qu'il lui remît sa place. Il lui a répondu que le Roi n'y étant pas, il ne le pouvait pas recevoir comme il le méritait, mais que pourtant il avait encore assez de poudre et de grenades pour lui faire un bon repas; cette réponse l'a fait retourner en arrière. Il s'est présenté devant Léopol, mais on l'en a chassé à coup de canons. On dit toujours qu'il viendra prendre possession de Cracovie. Les Suédois, en l'attendant, ont saccagé cette misérable ville. Ils avaient eu jusqu'à cette heure quelque respect pour l'autel de saint Stanislas; mais enfin ils l'ont dépouillé et rompu la châsse de ce saint pour la prendre. On dit qu'on a enlevé le corps pour le leur cacher, de peur qu'ils ne l'emportassent pour le vendre. Ils ont dépouillé tous les sépulcres des rois et ont rompu jusqu'à la bière du feu roi Vladislas, pour prendre des clous d'argent dont elle était clouée.

Enfin nous aurons des troupes étrangères, et l'Empereur nous en vendra aussi bien qu'aux Espagnols. Une autre fois vous saurez le détail de cette particularité. Le grand-trésorier de ce royaume s'y en va ambassadeur.

Le froid semble nous avoir quittés, je ne sais s'il ne reviendra point. Nous n'avons point eu du tout de neige cette année, et les traîneaux ont été inutiles.

CVIII.

26 mars 1657, Czenstochowa.

Les projets relatifs à la Livonie anéantis par un zèle intempestif des Polonais. — M. Wicquefort. — Les Tartares. — Mauvaise foi du Suédois même envers Ragotzi.

J'espère dans deux ordinaires recevoir vos réponses à mes lettres de Kalisch, qui sont les premières depuis notre retour du voyage de Prusse. Le paquet dont vous me parlez dans votre lettre du 9 février à Mme de Choisy, fut fait si à la hâte, que je n'eus pas le temps d'écrire à personne ; il fut donné à M. de La Salle, pour le faire tenir.

Je crois que les ambassadeurs de France connaissent maintenant que le roi de Suède les a gobés, au moins s'en plaignent-ils. Vous avez raison de croire que nous n'aurons pas si tôt la paix, les Suédois voulant la Prusse et le Moscovite la Livonie. Ce dernier est pourtant si bon, qu'il dit que si elle veut se rendre à nous, qu'il en retirera ses armes, et la ville de Riga y était toute disposée, quand des commissaires polonais qui allaient prendre possession des biens confisqués du défunt général de Radziwill, se mirent en fantaisie de faire fermer les portes des temples calvinistes et lu-

thériens, ce qui a épouvanté ceux de Riga, qui ont eu peur qu'on ne les laissât pas dans la liberté de leur religion; et cela a rompu toute l'intelligence qu'on avait avec eux. Nous aurons bientôt un corps de troupes de l'Empereur, comme déjà je vous l'ai écrit.

Pour 38 (Wicquefort?), je puis vous assurer que la Reine est aussi piquée que lui du mauvais traitement qu'il a reçu, et qu'elle en fait ici de grandes plaintes. Si on le croyait encore en Hollande, elle lui ferait envoyer des ordres qui assurément le satisferaient. Mais la dernière lettre qu'il m'a écrite fait douter qu'il y soit encore, Je n'ai point encore eu réponse de son correspondant de Vienne sur mes lettres pour savoir ce qu'elles sont devenues.

Nous avons aujourd'hui eu nouvelles que les Tartares seront bientôt à notre secours, ce sont les meilleurs amis que nous ayons. Ils ont saccagé la Moldavie et la Valachie, parce que ces Vaïvodes avaient envoyé du secours au Transylvain contre nous; ils l'ont déjà rappelé par ordre de la Porte, à ce qu'on nous dit. Les Suédois ne combattent pas contre les Tartares; ils craignent le voyage de Crim, qui n'est pas plaisant. Nous avons intercepté des lettres de Würtz en chiffre au résident Suédois qui est auprès du Transylvain; elles ont été déchiffrées et font voir que le roi de Suède le veut tromper et ne lui rien tenir de ce qu'il lui a promis. On en a envoyé les copies à l'évêque de Nitria, qui est de la part de l'Empereur auprès dudit Transylvain, afin qu'il les lui fasse voir, et s'il veut les originaux on les lui enverra. Communiquez, s'il vous plait, ceci à Mme des Essarts, à laquelle je ne l'ai pas écrit.

Hier, environ midi, parurent ici trois soleils : les deux

faux étaient faibles à connaître pour tels; ils étaient ainsi disposés, et la portion de cercle qui sortait des deux faux s'étendait vers le septentrion; ils durèrent peu et commencèrent à se défaire du côté de l'occident.

CIX.

26 mars 1657, Czenstochowa,

Armement du Danemarck. — L'invasion de Ragotzi ranime le Suédois. — Repoussé de Lantzut, Ragotzi occupe Premislie, s'approche de Cracovie. — La Reine pense se retirer en Silésie. — Les troupes auxiliaires de l'Empereur marchent vers la Pologne.

Il m'arrive en même temps deux de vos lettres : une par Dantzick, du 26 janvier, et l'autre par Vienne, du 16 février. Cette première me marque que notre désunion est connue partout : elle seule peut nous perdre plutôt que les forces ennemies.

Nous ne savons point encore contre qui arme le roi de Danemarck. Il y a apparence que c'est plutôt contre le duc de Holstein, pour la succession d'Oldenbourg, que contre la Suède. Le Roi y a envoyé un gentilhomme depuis huit jours.

Sans la venue de Ragotzi le roi de Suède était perdu, non pas tant à cause de nos forces que par sa propre faiblesse. Enfin il ne subsiste que par un meilleur ordre que nous.

Le Transylvain avait attaqué Lantzut, où il a perdu huit cents hommes, et puis s'est retiré pour aller attaquer Premislie, dans laquelle ville une grande quantité de noblesse s'était retirée; et comme ils ont eu peur d'y être forcés, la place n'étant pas fort bonne, ils ont contraint le commandant

de traiter avec Ragotzi, qui les menaçait de brûler tous leurs villages. Enfin, le traité a été une neutralité et promesse de reconnaître ce prince pour le seigneur, quand il serait élu roi de Pologne, parce qu'il fait entendre partout qu'il a été appelé pour régner, et pourtant pas un seul sénateur n'a encore pris son parti. Il vient maintenant vers Cracovie, mais je crois, suivant ce que nous avons vu dans quelques lettres interceptées, que les Suédois ont dessein de le tromper et qu'ils ne lui remettront pas Cracovie, comme ils le lui ont promis. On nous dit que quinze mille Kozaks de ses troupes ont déjà passé la Vistule pour venir de ce côté-ci, et que Ragotzi les suit. Si cela est, la Reine ira dans ses duchés en Silésie.

Le bruit qui avait couru de la venue des Tartares ne se confirme point, ce qui nous fait douter de leur venue.

Pour les troupes que l'Empereur nous destine, aussitôt que le traité de confédération que nous avons fait avec lui sera ratifié, elles filent déjà vers cette frontière.

CX.

2 avril 1657. Czenstochowa.

Ragotzi à Cracovie. — Tergiversation de l'Empereur. — Les Suédois à Varsovie. — Position des armées. — Négociations avec la Moscovie. — La Turquie et la Valachie. — On travaille à établir Mohila en Transylvanie, en place de Ragotzi. — La Reine va se retirer en Silésie. — Promesses de la Turquie. — Elle est contre le changement du gouvernement en Pologne.

Le dernier ordinaire ne m'a point apporté de vos lettres et ainsi n'ayant rien à vous répondre, je n'ai qu'à vous dire le peu de mauvaises nouvelles que nous avons ici.

Le prince de Transylvanie est dans Cracovie. Mais le commandant pour les Suédois n'a pas voulu permettre qu'il logeât dans le château, dont il s'est fort piqué. Un Chiaous lui est venu dire que le Grand-Seigneur désapprouvait son procédé et lui ordonnait de se retirer; il semble qu'il n'ait pas dessein d'y obéir. Le même ordre a été donné aux deux hospodars de Valachie et Moldavie, qui ont déjà ordonné à leurs troupes de se retirer.

Il semble, et je le crois, que l'Empereur ne nous veut pas assister. Quand on lui accorde les points qu'il a demandés, il forme de nouvelles difficultés, et le tout pour gagner du temps et pour empêcher la conclusion du traité. Cependant ses troupes sont prêtes sur la frontière, mais ce n'est que pour nous mieux leurrer.

Le roi de Suède s'avance pour se joindre au Ragotzi. Nos sénateurs, qui n'ont pas voulu qu'on fortifiât Varsovie, sont cause qu'on l'abandonna, et les Suédois sont déjà dedans. Notre armée n'est pas assez forte pour se mettre entre la suédoise et la transylvaine, et ainsi elle demeure sur les ailes; il faudrait de l'infanterie et nous n'avons que de la cavalerie. On a envoyé ordre aux deux armées de Lithuanie de s'avancer; mais la jonction sera faite avant qu'elles puissent arriver.

On est résolu de s'accommoder avec le Moscovite et de lui assurer la succession, pourvu qu'il envoie une puissante armée dans la Suède et une autre dans la Pologne pour nous secourir; on y a envoyé pour cela.

Il vient nouvelles que le hospodar de Valachie ayant envoyé un présent à la Porte pour l'apaiser du secours qu'il avait envoyé contre nous, la Porte a pris le présent et fait pen-

dre le porteur et renvoyé le vieux hospodar Basile, qui fut chassé, pour être rétabli. Nous travaillons à faire aussi chasser le Transylvain, et mettre en sa place un frère de la palatine de Cracovie (Mobila), qui sont enfants d'un hospodar de Valachie qui régnait avant Basile. On dit que le Turc nous envoie six mille janissaires.

La Reine veut suivre le Roi à l'armée. Dieu veuille que sa campagne soit heureuse!

Notre dessein d'aller à l'armée est changé, et nous allons demain en Silésie pour y rester jusqu'à l'arrivée des Tartares, dont on vient de recevoir des lettres, savoir : du HAN, c'est ainsi qu'ils orthographient Kan, de SUBHAN KASI AGA et de SEFER KASI AGA, qui promettent de nous joindre avec cent mille hommes dans le 20 d'avril, ou d'entrer dans la Transylvanie, et que même le Turc nous donnera secours à sa prière.

Le Turc et les Tartares craignent fort que le gouvernement de la Pologne ne change; parce qu'en l'état qu'il est, on ne leur peut guère faire de mal. Mais s'il était un peu plus absolu, on leur ferait bien du mal.

CXI.

Copia Hani Crimensis litterarum ad Serenissimum Regem Poloniarum.

Une armée turque marche pour envahir la Transylvanie. J'y cours aussi avec mes forces pour écraser notre ennemi commun.

Serenissimo et invictissimo monarchæ JOANNI CASIMIRO, regi Poloniarum, magno duci Lithuaniæ, Russiæ, Prussiæ,

Le prince de Transylvanie est dans Cracovie. Mais le commandant pour les Suédois n'a pas voulu permettre qu'il logeât dans le château, dont il s'est fort piqué. Un Chiaous lui est venu dire que le Grand-Seigneur désapprouvait son procédé et lui ordonnait de se retirer; il semble qu'il n'ait pas dessein d'y obéir. Le même ordre a été donné aux deux hospodars de Valachie et Moldavie, qui ont déjà ordonné à leurs troupes de se retirer.

Il semble, et je le crois, que l'Empereur ne nous veut pas assister. Quand on lui accorde les points qu'il a demandés, il forme de nouvelles difficultés, et le tout pour gagner du temps et pour empêcher la conclusion du traité. Cependant ses troupes sont prêtes sur la frontière, mais ce n'est que pour nous mieux leurrer.

Le roi de Suède s'avance pour se joindre au Ragotzi. Nos sénateurs, qui n'ont pas voulu qu'on fortifiât Varsovie, sont cause qu'on l'abandonna, et les Suédois sont déjà dedans. Notre armée n'est pas assez forte pour se mettre entre la suédoise et la transylvaine, et ainsi elle demeure sur les ailes; il faudrait de l'infanterie et nous n'avons que de la cavalerie. On a envoyé ordre aux deux armées de Lithuanie de s'avancer; mais la jonction sera faite avant qu'elles puissent arriver.

On est résolu de s'accommoder avec le Moscovite et de lui assurer la succession, pourvu qu'il envoie une puissante armée dans la Suède et une autre dans la Pologne pour nous secourir; on y a envoyé pour cela.

Il vient nouvelles que le hospodar de Valachie ayant envoyé un présent à la Porte pour l'apaiser du secours qu'il avait envoyé contre nous, la Porte a pris le présent et fait pen-

dre le porteur et renvoyé le vieux hospodar Basile, qui fut chassé, pour être rétabli. Nous travaillons à faire aussi chasser le Transylvain, et mettre en sa place un frère de la palatine de Cracovie (Mobila), qui sont enfants d'un hospodar de Valachie qui régnait avant Basile. On dit que le Turc nous envoie six mille janissaires.

La Reine veut suivre le Roi à l'armée. Dieu veuille que sa campagne soit heureuse!

Notre dessein d'aller à l'armée est changé, et nous allons demain en Silésie pour y rester jusqu'à l'arrivée des Tartares, dont on vient de recevoir des lettres, savoir : du HAN, c'est ainsi qu'ils orthographient Kan, de SUBHAN KASI AGA et de SEFER KASI AGA, qui promettent de nous joindre avec cent mille hommes dans le 20 d'avril, ou d'entrer dans la Transylvanie, et que même le Turc nous donnera secours à sa prière.

Le Turc et les Tartares craignent fort que le gouvernement de la Pologne ne change; parce qu'en l'état qu'il est, on ne leur peut guère faire de mal. Mais s'il était un peu plus absolu, on leur ferait bien du mal.

CXI.

Copia Hani Crimensis litterarum ad Serenissimum Regem Poloniarum.

Une armée turque marche pour envahir la Transylvanie. J'y cours aussi avec mes forces pour écraser notre ennemi commun.

Serenissimo et invictissimo monarchæ JOANNI CASIMIRO, regi Poloniarum, magno duci Lithuaniæ, Russiæ, Prussiæ,

Masoviæ, Samogitiæ, Livoniæ, Smolensciæ, Czernihoviæque, nec non hereditario Svecorum, Gottorum, Vandalorumque regi, fratri et amico nostro : omnis felicitatis prosperitatisque a Deo comprecatio, a me Illrmo MEHMET GEREÏO, chano Crimensi, magnarum hordarum Crimensis, Ocakoviensis, Nahajensis, Precopiensis, Çzerkiessiensis, Budziacensis, Dobracensis, Kisiezacensis, Vrambatoliensis, Oracolatensis, Monsoratensis, Mamajolensis, nec non Tartarorum et innumerabilis multitudinis.

Compertum, vobis est, quibus ex conditionibus inter nos amicitiam iniverimus retroactis annis, ad quam tantò firmiùs stabiliendam, accessit mutuum utriusque nostrum juramentum, et quidem eâ intentione et proposito, ut tam amicitiæ nostræ nexus strictus, amicis nostris solatium pariat, hostibus verò adferat exitium ; è quorum numero, certò deprehendimus esse RAKOCIUM, principem Transylvaniæ, qui arma inferre ditionibus vestris meditatur, et vos dignitate regiâ exuere, regnaque adimere, adscitis in societatem belli Valachis, Moldavis, et aliqua Cosacorum manu, pecuniâ collectâ, anhelat. Hic idem Rakocius, per litteras ab imperatore Turcarum petiit, daret sibi licentiam invadendi Poloniam et vos regno spoliandi ; cui imperator in eum modum rescripsit : si vel unum pedem in fines regni Poloniæ tanquam invasoris intuleris, ipsemet a te pœnas repetam, et exercitibus meis te universamque colluviem à te collectam opprimam. Idem prænominatus Hungarus interminationem Imperatoriam flocci faciens, infert se cum exercitu in ditiones vestras, eas depopulaturus, de quo jam certam accepimus notitiam. Proindè quàm primùm misimus internuncium nostrum ad Imperatorem Turcarum, qui referet de ea hostili-

tate et invasione Rakocii in regna vestra. Confestim Imperator dedit in mandatis Bassis, Silistriensi, Budensi, Rumeliensi, uti vicinioribus Transylvaniæ, ut cum suis exercitibus, Rakocium aggrediantur. Quibus cum nos nostrasque copias omnes adjunxerimus, sumus in eâ spe, quod Dei benedictione hostem hunc Domui Othomanicæ refractarium, et nostris amicis infestum, ad internecionem delebimus. Ad Moldavos quoque et Valachos edictum interminatorium Imperator Turcarum misit, in eum tenorem : si Rakocio contra regem Poloniarum subsidia dare attentaveritis, exterminium vos ab exercitibus meis immissis expectat. Neque in eo negotio desiderabantur partes nostræ amicitiæ; nam et nos ad Valachos et Moldavos misimus, cum eâ denunciatione : quod si vel decem viros è medio vestri in subsidium Rakocio submiseritis, contra vos tanquam hostes eo impetu et fervore provolabimus, ac si nullos alios, exceptis vobis, haberemus. Acque hac nostra minaci denunciatione deterriti, jam se non submisisse Rakocio militem, jurant. Verùm submiserint sane; nobis eæ vires hostium non sunt formidini. Quare Dei nomine invocato, nos in persona nostra in hostem imus, arma sumimus, et jam conscendimus equum; exercitus quoque Turcarum, ductoribus Silistriensi, Budensi, Rumeliensi, Bassis, sunt in procinctu, qui si fuerint recensiti numerum centum millium attingent. Vos vicissim Deo duce exercitibus vestris progredimini nobis in occursum, sine mora et procrastinatione. Siquidem nos jam è ditionibus nostris egressi sumus, et Turcarum exercitus moverunt. Ita enim fiet, ut Deo dante, circumdaturi simus hostem. Multum tempus effluxit, ex quo nil de vobis et vestris successibus audivimus; sic vobis persuadete, nobis nil ca-

riùs esse, fratri et amico vestro, quàm ut frequenter de vobis, progressuque belli audiamus, ac proinde, ut frequentem, inter nos, litterarum communicationem habeamus, in ea approximatione necesse est. Duces exercituum et palatinos nostro nomine salutatos esse cupio. Deo favente in conspectum mutuum brevi veniemus; quandoquidem profecti è ditionibus nostris prima martii propter faciliorem Danubii trajectum, habemus propositum consistendi in finibus regnorum vestrorum decima quinta aprilis. Quod reliquum est, Dei præsidio munitum, vos bene valere cupio. Dat.

Frater vester benevolentissimus.

MEHMET GHEREY,
Hanus Magnarum Hordarum.

CXII.

Copia litterarum Subhankazy Aga, præfecti Hordarum Biatogordiensium, ad serenissimum Poloniarum Regem.

Il lui transmet les mêmes nouvelles.

Serenissime Rex, Dñe clementissime. Aequum esse censeo ut plurimis Majestatis tuæ beneficiis obstrictus, ea crebra recolam mente, et in omnibus, voluntatem Majestatis tuæ, quantumvis à latere tuo regio remotior, adimpleam. Innotuisse Majestati tuæ existimo, Hungaros factâ societate armorum cum Cosacis, Moldavis et Valachis, irruptionem in ditiones Majestatis tuæ apparare, et quidem eo colore, et ea in populos fama sparsa, quod uti subditi Imperatoris Turca-

rum, ejusdem mandatis parere debeant. Verum enim verò Majestas tua hostium suorum noverit esse commentum merum, ex eo enim genere hominum ii sunt, qui spreto invictissimæ domûs Othomanicæ imperio, nec non Hani authoritatem, potentiam reveriti, in ditiones Majestatis tuæ insolenter involare, et deprædationibus depopulationibusque provinciarum Majestati tuæ subjectarum rapacitatem suam explere velint; quapropter Majestati tuæ notum esse cupio, missas, ab Imperatore Turcarum ad Hanum Dnûm et principem meum, tum ad me Hordarum Tartaricarum Bialogrodiensium ducem, litteras, quibus jubemur parare arma Transylvanis inferenda, junctis viribus cum vicinioribus Turcarum exercitibus. Ad tale ergo mandatum imperatorium, aut recta nobis erit quàm primum in Transylvaniam irrumpendum, aut hostis deprædator ditionum Majestatis tuæ celerrimè persequendus, inibique opprimendus. Ex ea enim propensione, qua in Majestatem tuam, et regna tibi subjecta sumus, eam hostilitatem Hungarorum, Cosacorum et Moldavorum, non sinentes esse inultam, Majestati tuæ interim me commendo.

Majestatis tuæ, fidelis servitor.

SUBHANKAZY AGA,
Palatinus Hordarum Bialogrodiensium.

CXIII.

12 avril 1657, Opole.

Motifs de favoriser les intérêts de la Pologne tant qu'elle est encore catholique. — La France reviendra un jour de son engouement pour la Suède. — Mort de l'Empereur. Sa maladie. Prodiges. — Morsztin à Vienne. — Les Polonais font mal la guerre. — Les secours de l'Empire nous arrivent. — Würtz.

Je vous dis par ma dernière que je n'avais point reçu de vos lettres. L'ordinaire suivant m'en a apporté deux, et j'ai jugé que vous l'aviez envoyé trop tard chez Mme des Essars; ces deux donc sont des 9 et 23 mars. Et parce que nous nous sommes avancés en Silésie, j'ai encore reçu celle du 2 avril, de sorte que je réponds à trois de vos lettres.

Je suis bien aise que vous ayez reçu celles qui marquent l'estime que notre cour a fait de vous. Quand je vous ai écrit de favoriser nos intérêts et de la part de la Reine, je n'ai entendu qu'autant que la fidélité, que vous devez à ceux qui vous emploient, le peut permettre ; qui, je crois, ne seront pas contraires aux purs intérêts de la religion catholique, quand il s'agira de la voir périr en un royaume tout catholique. J'espère qu'avec le temps la France sera aussi ennemie du Suédois que nous. Les ambassadeurs s'en plaignent déjà hautement, et disent qu'il les a trompés. Le véritable intérêt de la France n'est pas que le roi de Suède soit roi de Pologne, car il serait trop puissant et voudrait alors être indépendant, mais qu'il entre dans l'Allemagne. Je ne sais ce qu'il fera, maintenant que l'Empereur est mort; mais je sais que s'il eût vécu, il eût fait ce qu'il eût

pu pour s'accommoder avec lui. A propos de cette mort, qui est arrivée le lendemain de Pâques, à la pointe du jour, il faut que je vous dise que la direction de son ascendant vient justement au corps du ☉ qui est en 69 dans la 3 maison ☍ a [illegible]. On ne lui a trouvé aucune partie de gâtée, au contraire elles étaient toutes très saines; mais l'estomac tout plein d'une bile mordicante, qui lui causait une grande envie de vomir, et ce que les médecins empêchèrent autant qu'ils purent, le traitant comme malade du poumon, qu'il avait très sain; et on assure que s'il eût vomi il ne serait pas mort. Un des deux aigles, qu'on nourrissait dans le palais impérial, creva à l'heure de cette mort quoique très sain le jour précédent, et c'est le même qui, à la mort du roi des Romains, fut si mal traité par des crecerelles, et qui, s'enfuyant, fut huit jours absent et puis revint. Le feu, la même nuit de sa mort, prit dans son palais, et consuma deux chambres, où les petits archiducs furent quasi étouffés. Ces prodiges donnent à discourir aux Allemands. M. Portner pourra recommencer sa correspondance, maintenant qu'il n'y a plus d'empereur. M. Morsztin est à Vienne, auquel j'ai écrit pour savoir quelle opinion on avait des traités que vous avez faits pour les Portugais, comme de votre personne, bien que je ne doute point qu'on ne l'ait très bonne.

Vous devez savoir le traité du duc de Mantoue, qui avait pris le parti de l'Empereur. Les Espagnols lui donnaient soixante-dix mille écus comptant. Je ne sais si maintenant cela subsistera encore, mais les troupes destinées pour l'Italie du vivant de l'Empereur continuent d'y passer. L'Impératrice a envoyé al S[r] Terachia une chaîne d'or du poids de

quatre livres et deux onces, qu'il a mieux aimée que le brevet pour l'abbaye dont vous me parlez.

Je ne comprends point 38 de vouloir dire qu'il n'a point reçu mes lettres, puisque j'ai reçu toutes les siennes, et le même homme qui me les a fait tenir assure qu'il lui a fait tenir les miennes. On écrit de lui fort peu avantageusement à la Reine; pour moi j'ai peine à ne le pas croire honnête homme. Je ne comprends pas non plus qu'il n'ait jamais voulu écrire directement au Roi ni à la Reine, et de ce que jamais il ne signe son nom.

L'opinion que vous avez de ce que nous devions faire pour empêcher l'entrée du Transylvain, aurait assurément dissipé la moitié de son armée. Mais nos Polonais, qui ne sont pas encore réduits à l'obéissance, l'ont laissé entrer sans avoir de quoi le combattre dans la plaine; les prisonniers qu'on a faits sur lui disent qu'il a trente mille hommes et vingt mille Kozaks, mais fort mauvaises gens et point aguerris ni armés. Le roi de Suède le va joindre, et nous n'avons pas fortifié les passages qui eussent pu empêcher cette jonction faute d'infanterie, car toutes nos armées consistent en cavalerie. Enfin, nous faisons si mal la guerre, que je crois que les Topinambours la font bien mieux que nous; et le roi de Suède, qui n'a maintenant que cinq mille hommes, ne subsiste que de notre désordre. Il n'a point de régiment plus fort de deux cents hommes, mais tous les officiers se maintiennent.

La mort de l'Empereur a retardé pour quelques jours le secours qu'il nous devait envoyer. Les troupes qui le doivent composer filent de ce côté-ci, où déjà sont arrivées six pièces de canon avec leurs munitions. On nous fait espérer

douze mille hommes. Les levées continuent en ce pays-ci, et on y remplace toujours les troupes qu'on en tire; les soldats y sont fort bien payés, aussi les fait-on vivre dans les quartiers avec tant d'ordre que les poules courent par les rues. Mais en récompense ils volent les étrangers qu'ils trouvent à l'écart.

Il nous arriva hier nouvelles que le commandant Suédois de Cracovie, qui s'appelle Würtz, étant sorti de la place avec deux mille hommes et du canon, et avec quelques Transylvains, avait été trois jours caché dans un bois pour surprendre par une embuscade ou le grand-maréchal ou M. Czarnecki, que le Roi a fait palatin de Russie; que ce dernier en ayant été averti, avait pris sa marche de côté; que Würtz en prenant l'alarme crut que toute l'armée polonaise venait fondre sur lui, se voulut retirer; mais M. Czarnecki l'ayant coupé, le chargea aussitôt, le défit et a pris tout le canon. Würtz s'est sauvé blessé, avec trente chevaux. Nous attendons la confirmation de cette nouvelle, car il nous en arrive souvent de fausses.

Je voudrais avoir vos lettres par quelque voie plus courte que celle de Paris, si cela se pouvait; mais je ne sais si vous pourriez en adresser à Anvers à Mlle Vanbemmelle; si cela ne se peut, il faudra que notre correspondance continue par Paris.

Il nous arrive nouvelle, mais je ne la crois pas, que le Transylvain se retire; si cela était, il faudrait que les Tartares fussent entrés dans son pays, dont nous n'avons point encore nouvelles.

Dans ce moment je reçois une lettre du 16 mars. J'y ferai réponse par le premier courrier.

CXIV.

16 avril 1657, Opole.

La Reine est en Pologne pour s'aboucher avec de Lumbres. L'insignifiance de la défection de Lubowiecki.

Comme nous partons dans une heure pour retourner en Pologne, je n'ai quasi le temps que d'accuser la réception de votre lettre du 16 mars, dans laquelle vous me dites que les lettres de Hambourg publient que Lubowiecki s'est révolté et s'est joint au Transylvain, ce qui est vrai. Mais cette nouvelle est si peu considérable, que je n'ai daigné vous l'écrire en son temps, parce que ce Lubowiecki est un simple gentilhomme qui était au grand-maréchal, et par lequel il avait écrit une lettre au Ragotzi pour l'induire à ne nous pas déclarer la guerre, et il est demeuré avec ledit Ragotzi, sans revenir à son maître. Mais ce gentilhomme n'a de suite que deux ou trois valets. Je vois que nos ennemis font valoir toute chose, puisqu'ils en écrivent de si peu considérables. La Reine va en Pologne pour s'aboucher avec M. de Lumbres, et puis reviendra aussitôt ici, si d'aventure elle ne passait en Lithuanie, ce que pourtant je ne crois pas. La maison d'Autriche nous fait espérer douze mille hommes de secours contre le Transylvain. Les Suédois n'ont point été à Varsovie; elle ne laisse pas d'être abandonnée au premier occupant. Je vous écrirai avec plus de loisir par le premier ordinaire.

CXV.

Lettre de M. Morsztyn à...

25 avril 1657, Vienne.

Nouvelles sur les secours de la part de l'Empereur.

Votre dernière était du 16 avril, et la poste d'aujourd'hui n'a rien apporté pour nous et nos deux cours ; aussi avons-nous peu à vous écrire en revanche, puisque à cause de la maladie de l'archiduc, on n'a pu tenir conseil que ce matin, qui ne s'est point encore terminé. Nous avons néanmoins de fort belles espérances, et on ne diffère à nous les déclarer qu'à demain; mais nous ne savons à quoi nous prendre après tant de longueurs. La nouvelle de la prise de Valence (1) arrive aujourd'hui avec grande réjouissance de cette cour-ci. Je ne vous écrivis pas samedi passé, parce que j'étais allé hors la ville. De vos livres de l'affaire de Portugal, il m'est impossible de savoir qu'ils eussent été vus à Vienne, et tant moins l'estime que l'on en fait.

P. S. Le comte de Bucleym nous envoie tout présentement un paquet de lettres de Krepitz du 18 d'avril; il n'y a qu'une lettre de la reine pour l'ambassadeur; le reste est de la cour du roi.

(1) Noté en marge par Des Noyers. « La nouvelle était fausse. »

CXVI.

9 mai 1659, Krepitz.

Maladie de Des Noyers. — Cromwell refuse la couronne. — Jonction des Suédois avec Rakotzi. — Le Sultan veut déposséder Rakotzi; on travaille à mettre Mohila à sa place. — Le Turc a le projet d'établir un pacha en Valachie. — Czarnecki passe avec son armée la Vistule à la nage et s'empare de Piotrkow. — Les Moscovites assiégent Riga.

Je ne vous ai point écrit depuis Opole, à cause d'une violente fièvre continue qui me prit le 18 avril sur les huit heures du matin, avec une douleur de côté qui m'empêchait la respiration. Cette fièvre m'a tenu sept jours, pendant lesquels j'ai été saigné cinq fois au bras et aux pieds, et lorsque la lune vint au carré du lien du *discubitu*, une double crise m'arriva qui fut une sueur fort grande et un cours de ventre; tout en même temps les médecins m'avaient fait préparer à la mort dès le cinquième. Enfin j'en suis revenu, Dieu merci, mais si débile encore qu'il ne se peut davantage. Je n'ai rien vu dans ma nativité pour cet accident qu'un passage de... sur l'ascendant et la... sur le lieu radical dudit mars. Il est vrai que je n'ai pas fait ma révolution faute de tables, et qu'ainsi je ne sais ce qu'elle me marquait; à propos de quoi, je vous prie, si vous avez la nativité du roi de Suède avec vous, de me vouloir envoyer la latitude des planètes, que je ne puis prendre faute des tables et d'éphémérides que je n'ai point avec moi, et me dire, si vous le savez, le lieu où il est né pour en savoir la longitude. Je vois bien par la latitude qu'il faut que ce soit en Suède, mais la longitude est nécessaire pour les révolutions. Si vous savez encore ce qui lui est arrivé vers

seize ou dix-sept ans que l'ascendant est venu directement au corps de..., je vous prie de me le dire.

Pendant ma maladie, j'ai reçu deux de vos lettres qui sont des 23 et 30 mars; cette dernière est écrite comme vous partiez pour Rouen. Vous me dites dans votre première que le *Protecteur* a refusé d'être roi; il nous est arrivé des avis de l'ordre depuis deux jours qui disent qu'il a été proclamé tel par le Parlement et qu'en France on travaille à sa couronne.

Pour ce qui regarde nos affaires, je vous dirai que le roi de Suède est joint au Transilvain auprès de Sandomir et qu'ils n'entreprennent rien; on a dit qu'ils voulaient aller assiéger Zamosc, ce que je ne crois pas qu'ils fassent, quelque envie qu'ils aient de délivrer Wittemberg et les autres prisonniers suédois, si ce n'est qu'il eût quelque grande intelligence dans la place qui est bonne et bien munie, et le prince à qui elle est, est bien résolu à une défense extrême.

Le Turc témoigne trouver très-mauvais que le Transilvain nous ait attaqués. Il a commandé au Bassa de Silestrie qui est Bulgarie, de la Bosnie et de Bude, d'entrer dans ce pays-là et d'en déposséder Rakotzi et d'y établir un Bassa, Nous travaillons pour y faire mettre un frère de la femme du palatin de Cracovie, qui est fils d'un Hospodar de Valachie, et qui ayant été envoyé jeune à Constantinople a été nourri en la religion mahométane. (1) Il est pourtant fort af-

(1) Ce frère de la palatine de Cracovie, Myszkowska, c'était Bohdan MOHILA. L'illustre famille moldave de MOHILA s'était étroitement unie avec la Pologne, tant par des liens de famille, que par les tendances politiques qui la portaient à considérer la Pologne comme la protectrice la plus naturelle et la plus bienveillante de la Moldavie. La diète de Varsovie de 1593 avait cru

fectionné à la Grèce. Le Turc pour la même raison de la Pologne, veut aussi ôter les hospodars de Valachie et Moldavie et y établir des Bassas, ce qui est d'une dangereuse conséquence pour nous, bien que son prétexte soit celui de nous venger et pour nous assister. Il a aussi prié l'empereur de joindre ses armes aux siennes contre le Transilvain, et la maison d'Autriche se prépare pour faire entrer des troupes dans la Transilvanie. La Porte ayant intercepté quelques lettres de Rakotzi qui faisaient voir qu'il se joindrait avec le premier qui ferait la guerre au Turc et l'opinion où il est d'avoir beaucoup d'argent, fait qu'il est bien aise de l'humilier. On nous écrit que le grand seigneur est tout à fait enseveli dans les délices du sérail et qu'il se rend incapable par-là du gouvernement et de la bonne opinion qu'on avait de lui.

utile d'accorder le droit de cité à JÉRÉMIE MOHILA, qui bientôt, en 1595, étant citoyen de la république de Pologne, fut élevé au hospodarat de la Moldavie par l'intervention du célèbre Jean Zamoyski. Les quatre filles de Jérémie ont toutes été mariées en Pologne. Savoir :

RÉGINE, à Michel WISZNIOWIECKI, staroste d'Owrucz.

MARIE, à Étienne POTOCKI, palatin de Braslaw ; et après sa mort, à Nicolas FIRLEY, palatin de Sandomir.

CATHERINE, au prince Samuel KORECKI.

ANNE, la plus jeune, contracta quatre fois le mariage, en épousant successivement :

1° Maximilien PRZEREMBSKI, palatin de Lenczyca.
2° Jean CZARNKOWSKI, castellan de Lenczyca.
3° Ladislas MYSZKOWKI, palatin de Cracovie.
4° Stanislas POTOCKI, palatin de Cracovie et grand général de la couronne.

Des trois fils de Jérémie, CONSTANTIN et ALEXANDRE furent hospodars de la Moldavie, le troisième BOHDAN, est celui dont parle Desnoyers. — PIERRE MOHILA, un des neveux de Jérémie, devenu métropolitain de Kiovie, se distingua par la propagation de la littérature ecclésiastique slave dans l'Ukraine polonaise. Ce fut à la suite de ses soins et de ses démarches que Vladislas IV, roi de Pologne, fonda l'académie de Kiovie.

Les généraux Hatzfeldt et de Suze sont à Dankow auprès du roi pour conférer de ce qu'entreprendra le secours de 15,000 hommes que la maison d'Autriche nous donne. Le roi a fait venir M. Czarnecki pour conférer avec eux ; il se détacha de l'armée polonaise avec 1,000 chevaux. Le roi de Suède et Rakotzi en mirent 5,000 à ses trousses, mais ils ne l'ont pu atteindre ; il est venu passer la Vistule à Varsovie que nous tenons encore. Il voulût que tout son monde passât la rivière, bien que fort grande, à la nage et lui-même s'y mit le premier pour donner l'exemple. Tout passa heureusement ; il donna des coups de canne à quelques nobles qui voulaient entrer dans des bateaux et fit tout passer à la nage, en continuant sa marche vers Dankow et passant auprès de Piotrkow ; il attaqua l'ennemi si vertement que s'étant saisi d'un couvent des Bernardins qui est dehors proche d'une porte, il s'attacha aussitôt à la porte et le lendemain obligea le commandant suédois à traiter ; il n'y avait dans cette place que 320 hommes, dont 150 prirent parti avec Czarniecki, le reste fut conduit à Lowicz où il y a garnison suédoise.

Le roi, pour récompenser l'action de Czarnecki, lui a donné la place reconquise qui vaut 15 ou 20 mille livres de rente et qui est le siége d'un parlement de Pologne qu'ils appellent Tribunal, où celui à qui le roi donne la place préside.

Il y a un envoyé de Moscovie à Dankow, qui dit que son maître se mettait en campagne avec 60,000 hommes pour assiéger Riga ; qu'il en enverrait 40,000 dans la Prusse ducale, et 12,000 qu'il envoie pour se joindre à l'armée polonaise. Il y a aussi un envoyé du Khan qui dit que son maître

est en campagne *et qu'il* vient en personne dans la Transilvanie.

Si vous ne me donnez une adresse, je serai obligé de vous écrire toujours par Paris. J'aurais peur, si je les adressais à Anvers, qu'on ne vous les fît pas tenir sûrement si elles ne s'adressent sous le nom de quelque Hollandais.

CXVII.

15 mai 1657, Krepitz.

L'armée polonaise se retire devant le roi de Suède et Rakotzi pour les attirer dans des marais. — Projet de paix par de Lumbres, moyennant le sacrifice de la Prusse. — Motifs de l'Autriche pour secourir la Pologne.

Je n'attends point de vos lettres que vous ne soyez arrivé en Hollande, où, si les bruits qui courent sont véritables, vous trouverez des affaires.

Je vous dis, l'ordinaire dernier, ce qui m'aurait empêché de vous écrire par les précédents. Quand vous m'aurez nommé quelque Hollandais, sous la couverture duquel je puisse adresser mes lettres, je vous les enverrai par madame la veuve de feu M. Cornélio Vambemmel, marchande à Anvers, à laquelle vous pourrez envoyer les vôtres pour moi, sans lui dire qui vous êtes, de peur des conséquences.

Nous n'avons quasi rien de nouveau depuis ma dernière. Le roi de Suède et Rakotzi sont toujours à la poursuite de notre armée, qui, à beau dessein, tâche de les attirer dans la Volhynie qui est un pays tout ruiné et plein de marais et passages, où il faut souvent défiler.

M. de Lumbres, ambassadeur de France en cette cour, voudrait bien pouvoir faire la paix pour tirer le roi de Suède

en Allemagne; mais je ne vois encore nulle apparence, les Polonais étant résolus de se perdre plutôt que de perdre la Prusse; et sur ce que ledit seigneur ambassadeur disait à un de nos ministres, que : *pour sauver le corps, on coupait bien souvent un membre*, l'autre lui répondit que cela était vrai, mais que *jamais on ne se coupait la gorge pour sauver le corps*. Nous sommes dans l'attente de ce que fera le roi de Danemarck. La maison d'Autriche nous vend bien chèrement 15,000 hommes; mais elle est si lente à les faire marcher, que je crois que son dessein est de maintenir la guerre en Pologne, de peur que le roi de Suède n'aille la troubler en Allemagne. Hatzfeld et Montecuculli s'efforcent tous deux pour avoir le commandement de ce secours; cependant le roi de Hongrie délivre des commissions pour remplacer ces 15,000 hommes, voulant toujours avoir 35,000 hommes sur pied, dans ses pays.

Je vous ai autrefois envoyé la nativité de ce roi, et je ne la puis plus retrouver; c'est pourquoi je vous prie de m'en envoyer une copie. Les Turcs ont assiégé le Zante qui est dégarni de toutes choses. Ils préparent un grand effort pour recouvrer Tenedos. On dit que le général Mocenigo a repris la Canée, mais cela n'est pas certain. Les Bassas de la Bosnie et de Bude sont aux mains entre eux pour le commandement; ils devaient entrer dans la Transylvanie, où je crois vous avoir dit que le Turc veut établir un Bassa.

CXVIII.

12 juin 1657, Dankow.

Fausses nouvelles répandues par les Suédois. — Ligue de la Pologne avec le Danemarck. — Retard des secours de l'Autriche. — Ambassadeur polonais (Jaskolski) arrêté par les Transylvains. — Hevelius.

J'ai reçu votre première lettre de la Haye datée dès le 11 de mai; celles de Paris que j'ai reçues en même temps sont de la même date. Je vois que vous avez été persuadé de la victoire des Suédois. Je vous ai dit dans une autre des miennes, qu'il n'y a pas eu entre eux et nous l'ombre d'un combat ni d'un assaut; ils ont, comme je crois, fait imprimer cette victoire entièrement bellerophonienne, pour faire peur au roi de Danemarck et l'obliger à s'accommoder avec eux; et cette fausseté fera douter à l'avenir des vérités qu'ils publieront. Le roi était dans Czenstochowa au temps qu'ils le font prendre par force, et nous n'en sommes ici qu'à quatre lieues, et je vous assure qu'il n'a pas été attaqué ni que l'ennemi ne l'a pas vu.

Je crois que vous savez maintenant que la mort de l'empereur Ferdinand III n'a pas retardé la ligue de Danemarck; au moins croyons-nous que la nôtre avec ce roi est maintenant conclue, et il devra avoir rompu avec la Suède, lorsque vous recevrez cette lettre.

L'armée de secours de la maison d'Autriche devait entrer dimanche dernier; elle a été retardée de quelques jours, pour des mesures prises sur une lettre que Vienne voulait avoir de la Porte et qui est arrivée, dans laquelle le Grand Seigneur prie qn'on châtie le Transylvain, ce qu'il fera aussi de son côté, et pour cela on doit faire entrer des

troupes dans son pays, du côté de la Hongrie et du nôtre en même temps. Ce prince voudrait être à recommencer. Je le crois perdu aussitôt qu'il sera séparé du roi de Suède; ils sont encore joints, ils ont essayé de passer la Vistule pour assiéger Varsovie que nous avons un peu réparée; mais n'ayant pu jusqu'à cette heure, on nous dit que ce roi descend vers la Prusse; en quelque part qu'il soit, on a dessein d'aller droit à lui.

Je crois que le roi de Hongrie ne prétend rien à l'empire, et tous les suffrages de cette maison sont pour l'archiduc Léopold; l'autre prétend au mariage de l'infante d'Espagne, si la grossesse de la reine ne l'empêche par la naissance d'un fils.

Depuis que vous êtes hors de Paris, nous ne savons ce qui s'y passe, car Mme Des Essars ne dit jamais pas une nouvelle. C'est une belle amitié que celle de M. le cardinal pour M. de Richelieu s'il fait rebâtir Champigny, ce dont je doute.

Pour M. de Mantou dont vous me parlez, il est constant dans le parti d'Autriche, et prétend, bien que l'empereur soit mort, agir en Italie en qualité de vicaire de l'empire.

Vous me dites que le roi de Suède est né à Stokholm; d'autres disent à Linkoping, qui fut donné à sa mère, et il me semble que Stockholm est plus élevé que 58,50; il est vrai que je n'ai ici ni carte, ni table pour le voir.

Il nous vient d'arriver deux nouvellles : l'une que l'armée de Lithuanie a défait un grand parti de Suédois et de Transylvains, et qu'il est demeuré 2,000 morts des ennemis; la terre en était couverte *durant* deux lieues.

L'autre nouvelle est qu'un ambassadeur que nous en-

voyions à *Constantinople*, a été pris en Hongrie par les Transylvains, et ses *lettres* déchirées. Le Bassa voisin, dont j'ai oublié le nom, a menacé d'aller mettre le feu par toute la Transylvanie, si on ne le relâchait, ce qui a été aussitôt fait. La Porte s'en est pourtant trouvée si offensée qu'elle a fait mettre aux fers et dans des cachots les ministres du Transylvain avec de grandes menaces pour leur maître.

P. S. Il faut que je vous dise une merveille qui se rencontre à une lieue d'ici, c'est où j'ai demeuré, malade. Il y a un pré, où, toutes les fois qu'on en coupe l'herbe, il pleut. Le seigneur de ce pré dit qu'il a cherché, autant qu'il a pu, de le faire faucher par un beau jour qui n'avait point apparence de pluie, mais que tout aussitôt on voyait le ciel se couvrir de nuages et la pluie venait ensuite infailliblement le même jour; les paysans disent que lorsqu'ils ont besoin d'eau, ils vont en couper de l'herbe; et nos cochers y en ont été couper et l'effet ordinaire s'en est suivi; j'attends un beau jour pour en avoir la preuve.

Je vous envoie une lettre de M. Helvelius, qui vous dira avoir trouvé un nouveau satellite qui fait sa révolution en 16 jours.

CXIX.

20 juin 1657, Czenstochowa.

Les Polonais et les Turcs ravagent la Transylvanie. Arrivée du secours autrichien en Pologne. — Rencontre de Czarnecki avec l'ennemi à Rawa.

Le dernier courrier ne m'ayant point apporté de vos lettres, je n'ai qu'à vous dire ce qui se passe en ces quartiers-ci. Notre secours ne se hâte pas; il n'est pourtant retardé

qu'à cause de grandes pluies qui ont tellement gâté les chemins, qu'on ne peut faire faire que de fort petites journées au canon. Cependant, les Suédois on passé la Vistule et assiégé Varsovie; le Transylvain est demeuré de l'autre côté. Il voudrait bien être dans son pays, où les Bassas de Silistrie et de Temeswar sont entrés avec les Tartares et 4,000 de nos Polonais qui y font un étrange ravage. Le fils du Transylvain, à qui le père, devant de sortir du pays, avait fait ouvrir l'investiture de la Porte, y a envoyé des ambassadeurs pour s'excuser de ce que son père a fait, comme n'en étant point coupable. Ses ambassadeurs ont été mis aux fers aussitôt qu'ils ont été arrivés. Ce fut le Bassa de Bude qui fit bruit de notre ambassadeur qu'on avait retenu, comme je vous dis dans ma dernière, et qui envoya une escorte jusque dans la Transylvanie pour le conduire à Constantinople. On nous écrit que le traité du comte de la Gardie avec le Moscovite est tout à fait rompu.

On nous a envoyé la réponse de MM. les États aux propositions de M. l'ambassadeur de Thou, par où il semble que vous ne soyez pas encore d'accord.

Enfin 6,000 chevaux du secours qui nous vient, entrèrent hier en Pologne sous le général Spor; ils vont droit à Cracovie pour bloquer cette place-là.

Le roi fut aussi hier, à trois lieues d'ici, s'aboucher avec le général Descouches, qui commande l'infanterie et l'artillerie qui vient à petites journées avec le général Hatzfeldt, à cause des mauvais chemins.

Ce secours est de 18,000 hommes et 10,000 qui demeurent sur la frontière avec le général Montécuculli, pour le besoin qu'on en pourrait avoir. Cependant le grand maré-

chal est entré en personne dans la Transylvanie, où les Bassas que je vous ai dit sont entrés.

Hier au soir, M. Czarnecki nous envoya avertir qu'il avait rencontré et défait un parti de 1,000 chevaux suédois, transylvains et valaques à Rawa, à sept lieues de Varsovie; qu'il en était demeuré 400 de morts sur la place, et qu'il avait gagné 2,000 chevaux en cette rencontre. Il s'est ensuite avancé vers Varsovie, que les ennemis ont assiégée, pour jeter du secours dans la place.

CXX.

27 juin 1657, Czenstochowa.

Cromwell. — Le secours autrichien s'empare des salines. — Les généraux Hatzfelt, Spor, Descouches et Montécucull. — Siége de Cracovie par les Autrichiens. — Varsovie se rend à Rakotzi. — Lubomirski en Transylvanie. — Czarnecki. — Rakotzi propose une trève; on la refuse. — Les Kozaks dans l'armée suédoise. — Reprise de Sroda.

Il y avait longtemps que je n'avais reçu de vos lettres, quand celle du cinq de ce mois m'est arrivée. La reine même s'en impatientait, qui aime toujours à les voir; et elle m'a commandé de vous dire que vous devriez bien dire quelque chose de Cromwell dans vos lettres, parce que tantôt on nous le fait roi, tantôt empereur, et ensuite on dit qu'il refuse tout; et nous ne savons pas précisément la vérité de toutes ces choses.

Vous aurez vu, par mes lettres, la confirmation des ordres qui furent donnés par la Porte aux Bassas de Silistrie, Temeswar et Bude; puisque je vous ai dit que ces deux premiers étaient entrés en Transylvanie et que le Valache avait été déposé nonobstant ses excuses. Vous avez vu aussi que

les Suédois savaient bien qu'ils publiaient une fausseté, quand ils firent imprimer à Cracovie et réimprimer à Marienbourg, la bataille chimérique qu'ils ont dit avoir gagnée, ce qu'ils firent, comme je crois, pour intimider le roi de Danemarck, chez lequel elle fut publiée bien hautement. Mais comme nos lettres en cette cour-là n'en faisaient mention quelconque, cette fausseté y fut sans effet.

Nous avons eu, de l'ordinaire passé, avis par Vienne de la levée du siége de Cambray. M. le prince l'écrivit à l'archiduc, et le gouverneur de Cambray al marchese Mattei. On nous écrit aujourd'hui une défaite de quelques troupes françaises dans le Piémont, par les Espagnols.

Pour nos affaires, voici l'état où elles sont : notre secours est entré ; on dit qu'il est de 18,000 hommes ; il y en a déjà 5,000 au delà de Cracovie qui se sont emparés des salines, où les ennemis voulaient mettre le feu. — Le général Spor y est ; le reste marche avec les généraux Hatzfeldt et Desouches ; Montécuculli y doit encore bientôt venir ; on assure aussi que le prince Robert y vient, et son régiment y est déjà aussi bien que celui d'un marquis de Baden, qui y vient aussi. On s'en va assiéger Cracovie, dans lequel sont 6,000 hommes partie Suédois, et partie Transylvains.

Rakotzi, cependant, a pris Varsovie par composition, faute de poudre dans la place, tant nous sommes peu soigneux. Le grand maréchal de ce royaume, Lubomirski, est entré dans son pays et le ruine comme Rakotzi a fait la Pologne. — Bien 40,000 hommes l'ont suivi pour piller ; la plupart noblesse ruinée, paysans et valets, car il n'y a que 4,000 soldats ; il a surpris la ville de Munkaczow, où était la belle-mère de Rakotzi, qui, à grand'peine, s'est sauvée dans

le château qui est très-fort et dans lequel est le trésor de ce prince, que les nôtres ne prendont pas pour cette fois. Cependant le roi de Suède s'est séparé de lui. M. Czarnecki lui a défait une seconde fois 1,000 chevaux. L'armée de Lithuanie s'approche de lui d'un côté. Czarnecki, auquel on envoie 2,000 chevaux allemands, le pressera de l'autre.

L'armée de Pologne lui bouche le chemin pour aller dans son pays, et celle du secours lui va à la traverse, ce qui l'étonne et qui l'a obligé d'envoyer ici pour proposer une trève afin de traiter d'un accord. La trève est refusée tout à plat et point d'autres traités que celui de sortir du royaume et remettre toutes les places entre nos mains, et tous les Suédois qui sont dans Cracovie, où il est le plus fort; et je crois qu'il sera forcé d'en accepter le parti, ou il court fortune d'être perdu bien qu'il ait 30,000 hommes, parce qu'ils sont mal armés et plus mal disciplinés, et déjà, à ce qu'on nous assure, toute son armée tremble dès qu'on dit que la nôtre approche. Il y a une troupe de Kosaks avec lui, qui est tout ce qu'il y a de bon, qui n'a pas voulu obéir à Chmielnicki.

Le petit corps d'armée que nous avons en grande Pologne a repris Sroda sur les Suédois, dont partie de la garnison s'est mise dans cette armée qui, je crois, ira assiéger Posnanie. Je ne vous parle point de la victoire des Vénitiens à Scio; vous l'aurez déjà su.

CXXI.

4 juillet 1657, Czenstochowa.

Fausseté des nouvelles du Suédois. — Le roi de Suède demande des secours à l'Électeur. — Lubomirski est rappelé de la Transylvanie. — Les Kozaks.

Je n'ai point reçu de vos lettres cet ordinaire, et la reine qui m'a demandé si j'en avais eu, par le plaisir qu'elle a de les voir, m'a dit qu'elle était fâchée de ce que vous étiez devenu ministre, puisqu'il y avait apparence que vos occupations du ministère ne vous laisseraient pas assez de temps pour écrire à vos amis. Je vous ferai toujours savoir de nos nouvelles, quand ce ne serait que pour vous précautionner contre les projets chimériques des Suédois. J'appris hier, par les lettres de Dantzig, qu'ils ont fait imprimer à Elbing les points de notre traité avec le roi de Hongrie. Je les ai vus ; il y en a sept qui sont tous faux. Je ne vous les dis point, parce que je crois qu'ils auront été publiés en Hollande.

Nous n'avons encore rien fait contre le Rakotzi qui a envoyé un trompette au roi avec une lettre dans laquelle il demande la paix, et promet de traiter sans les Suédois ; il a pourtant 30,000 hommes, mais mal disciplinés. On veut qu'il rende Cracovie devant toute chose, et nos Allemands ont tant d'envie de piller 60,000 chariots qu'on dit qu'il a chargés de butin de la Pologne, que je crois qu'on ne le laissera pas passer sans combattre. Toute notre armée marche contre lui. On dit qu'il cherche un passage pour éviter le combat; devant qu'il soit huit jours, il y a toutes les apparences qu'il faut que cette affaire finisse. Le roi de Suède est en Prusse pour persuader l'Électeur d'envoyer ses troupes

au secours de ce prince, mais c'est à quoi il refuse de consentir; et puis il serait désormais trop tard. Le grand maréchal a eu ordre de revenir de Transylvanie pour se joindre à l'armée allemande, de laquelle on croit qu'il n'est plus fort éloigné. Nos troupes ont pris deux forts auprès de Posnanie qui fera bientôt tomber cette place. On traite toujours avec les Kosaks et on espère une bonne issue de cette affaire. Le colonel Antoň, Kozak qui est avec Rakotzi, ne s'est pas voulu retirer lorsqu'il en a eu l'ordre de Chmielnicki; et maintenant lui et les Transylvains sont en défiance les uns des autres, et ce Kozak campe à part avec 7 ou 8,000 hommes qu'il a, et qui sont les meilleures troupes de l'armée de Rakotzi.

CXXII

11 juillet 1657, Czenstochowa.

Rakotzi continue à demander la paix, et propose une ligue contre les Suédois. — Poursuivi par Koniecpolski, Czarnecki, Polubinski, il passe en toute hâte la Vistule à Sandomir. — Les Polonais à Lezaysko. — L'ambassadeur français à Constantinople protége Rakotzi. — Varsovie est entre nos mains.

Je suis encore sans vos lettres et je ne laisserai pas de vous continuer les miennes pour vous dire ce qui se passe ici.

Le Rakotzi a envoyé au roi quatre fois en six jours pour lui demander la paix; ses dernières offres pour l'obtenir étaient la restitution de deux places qu'il tient en Pologne, une paye à notre armée, de donner partie de la sienne et de faire ligue contre le roi de Suède, tout cela confirmé de sa propre main. On lui a donné de bonnes espérances, mais cepen-

dant on ne laissait pas de marcher droit à lui. Il en prit l'épouvante et ayant brûlé son bagage, il a passé la Vistule à Sandomir; quand il a su que les nôtres étaient à Pinczow, dont la garnison suédoise et rakotzienne s'est rendue à nous, il tire de longue autant qu'il peut sa retraite, semblant plutôt une fuite que toute autre chose. Il a pourtant 30,000 hommes; mais je vous ai déjà dit, ce sont de fort mauvaises troupes. Le palatin de Wilna le suit avec 5,000 chevaux; Polubinski avec 3,000, Czarnecki, qui a passé la rivière au même lieu que lui, avec 5 ou 6,000 et le grand général de Pologne avec le reste de son armée, dont il avait donné la plus grande partie au grand maréchal pour entrer en Transylvanie où il est encore. Outre ces troupes, 6,000 Tartares qui nous venaient et qui sont arrivés à Krosno, lui viennent à la rencontre, et on a envoyé six courriers au grand maréchal pour lui dire de revenir et de se saisir des passages des montagnes pour empêcher la retraite dudit Rakotzi.

Hier au soir, nous eûmes avis que toutes les troupes que je viens de dire, s'étaient jointes et arrivées à Lezaïsko, dont le Transylvain n'était éloigné devant eux que de trois lieues; et ainsi nous espérons qu'on l'attrapera. Il fait de grandes plaintes contre le roi de Suède, dont il dit avoir été trompé. Nous disons que nous voulions traiter avec lui, maintenant qu'il est échappé, et on se repent de ne pas avoir accepté ses offres; mais je crois que s'il nous eût attendus que l'on l'eût battu, sans les écouter. Cependant, on forme aujourd'hui le siége de Cracovie, où la reine ira vendredi ou samedi prochain, ce qui m'empêchera de vous écrire par le prochain ordinaire. Nous avons eu aujourd'hui avis de Constantinople que les ambassadeurs de Suède et de Transylvanie étaient

tous les jours en conférence avec celui de France; qu'ils ont eu audience du grand Visir, mais non pas du Grand-Seigneur; qu'ils faisaient tous trois ce qu'ils pouvaient pour faire changer les ordres qui avaient été donnés au Transylvain de sortir de Pologne; que notre ambassadeur devait arriver dans deux jours; que le Turc faisait une armée de terre à Andrinople, sans qu'on pénétrât ce qu'il en voulait faire. Varsovie est revenue entre nos mains; je ne vous dis point les nouvelles de Prusse; vous les savez plus tôt de Dantzig.

CXXIII.

19 Août 1657, du camp devant Cracovie.

Condition du secours de l'Empire. — Question de la succession au trône de Pologne. — Ligue avec le Danemarck. — Négociations avec Würtz sur la reddition de Cracovie. — Les troupes transylvaines sortent de Cracovie. Les Serviens s'en séparent et se joignent avec l'armée de Pologne.

J'ai reçu votre lettre du 20 et 24 juillet, dans laquelle vous me dites avoir reçu celles que je vous ai envoyées de M. Hevelius. Je lui ai écrit, mais je n'en ai point eu de réponse, ce que je ne trouve pas étrange, connaissant son humeur.

De tous les articles que vous me marquez pour la conclusion de notre ligue avec le roi de Hongrie, pas un n'est vrai que celui des Salines, et subsidiairement si le revenu n'en est suffisant, les biens que cette maison royale possède à Naples, à la réserve d'une pension de dix mille écus. Mais je crois que les salines suffiront et au delà. Les biens que cette maison possède à Naples, viennent de la reine

Bonne (1) qui fut mourir en Italie (2). Quant aux places que vous me marquez, Dankow n'est qu'un très-méchant village où il y a un château de bois, mais bien fortifié, qui appartient au castellan de Cracovie (3) héréditairement, et ainsi qui ne peut être engagé du roi ni de la république. Czenstochowa, qui est un monastère de l'ordre de Saint-Paul ermite, ne peut pour la même raison être engagé. Aussi le roi de Hongrie ne tiendra point de garnison en aucun lieu que là où il plaira au roi. Il y en aura une en cette ville à cause des salines qui n'en sont qu'à une petite lieue, pour les garder, et cela jusqu'au remboursement de la levée. Et pour ce qui regarde la succession, il n'en a été parlé ni près ni loin ; ces gens sont attachés à leur vieille coutume, et ils aiment mieux périr, comme ils feront assurément, que de corriger ce qui est défectueux dans leurs lois; outre cela, et nonobstant le secours, il y a une si grande antipathie entre les Polonais et les Allemands, que je puis vous assurer qu'elle surpasse celle des Français et des Espagnols; et je ne crois pas, quand quelques particuliers, comme il y en a, qui sont affectionnés à la maison d'Autriche, vou-

(1) Bona Sfortia, fille de Galeazo Sfortia, épouse de Sigismond Ier. Elle eut pour dot le duché de Bari, dans le royaume de Naples.

(2) Le secours que l'Autriche envoyait en Pologne, éminemment favorable à ses propres affaires, fut, en outre, chèrement vendu. Le roi de Pologne s'obligea à payer pour la levée de 12,000 hommes 500,000 florins d'empire, et pour leur entretien, une somme annuelle de 300,000 fr. avec la fourniture des vivres. Pour garantie : les salines de Wielicska et de Bochnia avec le droit de surveiller leur administration. Par un article secret, Cracovie et Posen devaient être remis au roi de Hongrie, comme places de sûreté. Malgré tout cela, il se montra un allié peu sincère. Il prescrit au commandant de ses troupes d'éviter toute rencontre avec l'armée brandebourgeoise — Cette alliance fut conclue à Vienne le 27 mai 1657.

(3) Stanislas Warszycki.

tous les jours en conférence avec celui de France; qu'ils ont eu audience du grand Visir, mais non pas du Grand-Seigneur; qu'ils faisaient tous trois ce qu'ils pouvaient pour faire changer les ordres qui avaient été donnés au Transylvain de sortir de Pologne; que notre ambassadeur devait arriver dans deux jours; que le Turc faisait une armée de terre à Andrinople, sans qu'on pénétrât ce qu'il en voulait faire. Varsovie est revenue entre nos mains; je ne vous dis point les nouvelles de Prusse; vous les savez plus tôt de Dantzig.

CXXIII.

19 Août 1657, du camp devant Gracovie.

Condition du secours de l'Empire. — Question de la succession au trône de Pologne. — Ligue avec le Danemarck. — Négociacions avec Würtz sur la reddition de Cracovie. — Les troupes transylvaines sortent de Cracovie. Les Serviens s'en séparent et se joignent avec l'armée de Pologne.

J'ai reçu votre lettre du 20 et 24 juillet, dans laquelle vous me dites avoir reçu celles que je vous ai envoyées de M. Hevelius. Je lui ai écrit, mais je n'en ai point eu de réponse, ce que je ne trouve pas étrange, connaissant son humeur.

De tous les articles que vous me marquez pour la conclusion de notre ligue avec le roi de Hongrie, pas un n'est vrai que celui des Salines, et subsidiairement si le revenu n'en est suffisant, les biens que cette maison royale possède à Naples, à la réserve d'une pension de dix mille écus. Mais je crois que les salines suffiront et au delà. Les biens que cette maison possède à Naples, viennent de la reine

Bonne (1) qui fut mourir en Italie (2). Quant aux places que vous me marquez, Dankow n'est qu'un très-méchant village où il y a un château de bois, mais bien fortifié, qui appartient au castellan de Cracovie (3) héréditairement, et ainsi qui ne peut être engagé du roi ni de la république. Czenstochowa, qui est un monastère de l'ordre de Saint-Paul ermite, ne peut pour la même raison être engagé. Aussi le roi de Hongrie ne tiendra point de garnison en aucun lieu que là où il plaira au roi. Il y en aura une en cette ville à cause des salines qui n'en sont qu'à une petite lieue, pour les garder, et cela jusqu'au remboursement de la levée. Et pour ce qui regarde la succession, il n'en a été parlé ni près ni loin; ces gens sont attachés à leur vieille coutume, et ils aiment mieux périr, comme ils feront assurément, que de corriger ce qui est défectueux dans leurs lois; outre cela, et nonobstant le secours, il y a une si grande antipathie entre les Polonais et les Allemands, que je puis vous assurer qu'elle surpasse celle des Français et des Espagnols; et je ne crois pas, quand quelques particuliers, comme il y en a, qui sont affectionnés à la maison d'Autriche, vou-

(1) Bona Sfortia, fille de Galeazo Sfortia, épouse de Sigismond Ier. Elle eut pour dot le duché de Bari, dans le royaume de Naples.

(2) Le secours que l'Autriche envoyait en Pologne, éminemment favorable à ses propres affaires, fut, en outre, chèrement vendu. Le roi de Pologne s'obligea à payer pour la levée de 12,000 hommes 500,000 florins d'empire, et pour leur entretien, une somme annuelle de 300,000 fr. avec la fourniture des vivres. Pour garantie: les salines de Wielicska et de Bochnia avec le droit de surveiller leur administration. Par un article secret, Cracovie et Posen devaient être remis au roi de Hongrie, comme places de sûreté. Malgré tout cela, il se montra un allié peu sincère. Il prescrit au commandant de ses troupes d'éviter toute rencontre avec l'armée brandebourgeoise — Cette alliance fut conclue à Vienne le 27 mai 1657.

(1) Stanislas Warszycki.

draient la porter à la domination de ce pays-ci, qu'ils y puissent parvenir que par force.

Si je ne croyais plus à vos lettres qu'aux avis que nous avons de Hollande du 16 juillet, je douterais de l'accord entre la France et les Etats; ces avis disent qu'ils n'ont pas voulu accepter la ratification pour n'être pas en bonne forme, et que les choses s'y brouillaient plus que jamais.

C'est nous qui avons pressé la rupture du roi de Danemarck, avec lequel nous avons une ligue contre la Suède (1); il ne peut faire paix sans nous, ni nous sans lui; et je crois que conjointement avec l'électeur de Brandebourg, nous attaquerons bientôt la Poméranie de ce côté-ci.

Je n'ai pu vérifier le prodige du pré dont je vous ai parlé, parce que le temps a toujours été pluvieux, tant que nous avons été là.

Je vous rends grâce de vos nouvelles. Les nôtres sont que voilà quinze jours que nous traitons avec Würtz, commandant des troupes suédoises dans Cracovie, durant lequel temps nous n'avons pas voulu permettre aux Transylvains de sortir, étant eux qui nous devaient rendre la place. Würtz cependant a été si adroit, et les autres si grossiers, qu'il les a adroitement reclus dans la Casimirie, une partie de la ville plus faible que le reste, fermée de murailles et séparée par un bras de la Vistule; mais seulement les soldats, ayant par la même adresse, retenu les officiers, ce qui étant fait, il a dit que le roi de Suède n'avait point remis la place aux Transylvains, mais seulement qu'il avait pris leurs troupes pour l'aider à garder la ville; que pourtant les siennes

(1) Ce traité entre le Danemarck et la Pologne fut conclu à Copenhague le 28 juillet 1657.

étaient suffisantes à cela, ayant 4,000 hommes. Durant son traité il a travaillé incessamment dans la ville, et nous avons fait cesser toutes nos attaques, croyant que le traité se conclurait, quand, sur un article ridicule qu'ils proposèrent, qui fut que ledit traité ne fût pas conclu au nom du roi, mais du général Hatzfeld, nos commissaires déchirèrent tous les articles et se retirèrent. Dès le lendemain, Würtz qui avait, comme je vous l'ai dit, séquestré les Transylvains, les mit hors de la ville, ce qui se fit hier, au nombre de 3,000, fort bons hommes et robustes à la mine, mais peu disciplinés et les plus sots officiers du monde. On leur a donné escorte pour retourner en leur pays; la plupart, pourtant, ont voulu demeurer avec nous, particulièrement tous les Serviens, qui ont beaucoup de paroles italiennes et espagnoles dans leur langue.

Würtz, voyant qu'on allait l'attaquer à vive force et qu'il courait fortune d'être maltraité, a envoyé redemander à traiter. Nous savons qu'il n'a effectivement que 1;200 hommes, et qu'il faut qu'il traite ou qu'il soit pris dans peu de temps. Je crois que ma première vous en apportera la certitude.

CXXIV.

26 août 1657, du camp devant Cracovie.

M. Byc. — Christine, reine de Suède. — Projet de la faire venir en Pologne — Boratini. — Thermomètre et autres inventions. — Reddition de Cracovie. — Défaite des Suédois par les Moscovites en Livonie.

Je vois par votre lettre du 27 juillet que j'ai mal pris mon temps de vous écrire par la voie de M. Coymans; je les devrais toujours envoyer à Paris, comme je fis celle de l'or-

dinaire précédent, et comme je ferai dorénavant puisque vous y retournez. Vous me parlez de M. de Byc assez modestement : je sais quel homme c'est ; on le dit ici, mais comme notre cour est toute de cabale, et qu'il est protégé par le grand chancelier et le grand chambellan, quand il serait encore pis qu'il n'est, il sera maintenu. Il est vrai qu'il sert pour rien, et qu'il se contente de l'honneur de la charge ; je serais pourtant bien aise d'apprendre ce que vous en savez.

Notre Diète n'a pas été intimée, et ainsi n'a pas été remise depuis que, l'année passée, on parlait d'en faire une.

Vous me dites que la reine Christine veut venir en France ; et d'Italie on m'écrit qu'elle était en chemin parce qu'elle n'a pas de quoi vivre. Nous avons quelquefois eu dessin de la faire venir en Pologne, et cela aurait bien embarrassé le roi de Suède. M. Boratin, que la reine avait envoyé en Italie, en est revenu ; il a apporté quelques gentillesses de mécanique dont je voudrais vous pouvoir faire part. Il y a des termomètres scellés hermétiquement, qui se portent en la pochette et qui n'ont qu'environ quatre à cinq pouces de longueur ; il y a d'autres inventions de verre scellé pour comparer la pesanteur de toutes les liqueurs ; il y en a d'autres qui mesurent les vantosités qui sont dans les vins ; d'autres pour mesurer la chaleur d'un fébricitant et le mouvement du pouls ; d'autres pour faire cuire les œufs sans qu'on puisse manquer de les mettre au degré de cuisson qu'on veut. Le grand-duc lui a fait présent de tout cela ; il s'est aussi quelquefois entretenu de vous avec le prince Léopold, qui a pour vous beaucoup d'estime. Le grand-duc fait travailler à une horloge qui se remontera soi-

même par le moyen de l'eau, et qui n'est composée que d'un fort grand poids, dont les vibrations égales feront mouvoir une petite languette à toutes les minutes, et elle sera si juste, qu'en une année elle ne variera pas d'une minute, à ce qu'ils prétendent. Ledit sieur Boratin a trouvé le moyen pour faire que cette machine se remonte soi-même par le moyen de l'eau, et on prétend que cette horloge ira cent ans sans qu'il y faille rien corriger, c'est-à-dire toujours si rien ne s'y gâte.

Les articles de la reddition de Cracovie furent signés vendredi, 24 de ce mois, et en même temps les ennemis nous livrèrent la partie de la ville qu'on appelle Casimirie, de l'autre côté de la Vistule, et la porte de Saint-Florian de deçà ; ils sortiront jeudi, 30 de ce mois, et seront conduits par Krossen à Stettin. Toutes nos troupes ensuite descendront en Prusse et en Poméranie.

Nous avons la confirmation de la défaite du comte Magnus, en Livonie, par les Moscovites ; les Suédois, pour la cacher, ont fait des feux de joie comme s'ils avaient battu les Moscovites. On doute pourtant que ces derniers assiégeront Riga, pour l'excessive peste qui règne et qu'ils craignent pour avoir été horriblement maltraités cette année.

CXXV.

1er septembre 1757, Cracovie.

Sortie des Suédois de Cracovie. — Czarnecki se dirige vers la Poméranie. Célérité de sa marche. — Mauvaise foi du roi de Suède envers Rokotiz — La guerre se transporte en Prusse.

Dans ma dernière, je vous dis la composition de Cracovie pour la reddition de cette place ; maintenant je vous dirai

qu'en vertu d'icelle, les Suédois en sortirent le 30 du passé, au nombre d'environ 1,800, avec huit pièces de canon et dont le plus gros ne porte que six livres de balle. Il était dit dans le traité, qu'outre ces pièces, ils en emmèneraient encore quatre de 24 livres, trois mortiers et deux pétards; mais c'était par honneur que cela y était inséré, étant demeuré d'accord que la chose s'exécuterait comme elle a été. Ils en ont laissé près de deux cents pièces dans la place. Il nous revient tant de leurs gens depuis leur départ, que je crois qu'ils n'en conduiront que peu en Poméranie. Il y a une raison qui les oblige à revenir, c'est qu'ils ont peur d'une mauvaise rencontre; car n'ayant observé en pas un article la capitulation avec laquelle on leur rendit Cracovie, ils appréhendent qu'on ne fasse de même à leur égard, et puis ils savent que M. Czarnecki est parti pour entrer en Poméranie, et qu'il fait, dans le besoin, soixante lieues dans quatre jours.

Ils ont tant laissé de grains et de munitions dans le château de Cracovie, que toutes les chambres et les salles en sont pleines.

Nous avons intercepté un paquet en chiffres du roi de Suède à Würtz, commandant de Cracovie, que nous avons déchiffré; dans lequel il lui ordonne de mettre dans la place le plus de grains et le plus de munitions qu'il pourra, et qu'il la défende jusqu'à la dernière extrémité. Que si le prince Rakotzi en veut prendre une entière possession, qu'adroitement il l'en empêche, en lui disant civilement, qu'il lui faut un ordre exprès, et que si ledit Rakotzi traitait avec les Polonais, et qu'il voulait ravoir l'infanterie qui est dans la place, il ne la lui rende pas. Enfin

il le trompait en toutes façons. L'armée allemande marchera dans dix jours en Prusse, n'y ayant plus d'ennemis en Pologne que là ; partie de l'armée polonaise y vient aussi, sous le grand-maréchal, et l'autre est déjà partie pour entrer en Poméranie. Nous irons aussi en Prusse par Varsovie.

CXXVI.

8 septembre 1657, Cracovie.

Mort de Chmielnicki. — L'Électeur de Brandebourg est perdu, s'il est contre nous. — Czarnecki. — Pillage des églises de Cracovie par les Suédois. — Violation des articles de la capitulation.

Votre retour en France depuis votre départ de Hollande me semble un peu long ; ce qui me fait croire que vous passez les canaux doucement, ou que la mer vous a été contraire. Pour moi, je souhaite que tout vous soit favorable et que j'apprenne bientôt que vous serez arrivé en santé à Paris.

Je ne sais quasi que vous dire, car je n'oserais vous mander les nouvelles qui nous viennent de Prusse et du Danemarck ; elles seraient trop vieilles et vous les pouvez avoir aussitôt que nous. Il ne me reste donc qu'à vous dire la mort pacifique du fameux Chmielnicki, *protecteur* des Kozaks. On nous l'écrit de Kamieniec et de Valachie pour certaine, que déjà les députés kosaks sont en chemin pour venir trouver le roi ; dans peu de jours nous en aurons un entier éclaircissement. Cependant on laisse dans cette ville une forte garnison allemande. Mais dans le château qui est à la tête de la ville, sur une grosse motte, on y met, de la part du roi, des trouppes du grand-maréchal de la couronne qui en est gouverneur. Nous devons ensuite bientôt partir

pour la Prusse, où je ne doute pas que nous ne trouvions M. l'électeur de Brandebourg de nôtre côté; ce qui pourtant n'est pas encore fait. Mais je ne crois pas qu'il souffre que nous l'allassions voir comme ennemi; en vérité il serait perdu; et pour l'avoir, nous lui faisons des avantages où il n'arriverait jamais plus; il est vrai qu'il faut qu'ils soient confirmés par une diète, mais ce peuple est si amoureux de la belle paix qu'il accordera tout pour l'avoir.

M. Czarnecki est allé en Poméranie. Le bruit court ici qu'il va pour détrousser la garnison suédoise sortie de la ville, mais cela est faux; encore que quelques-uns des nôtres le voulaient, sur ce que les Suédois n'ont pas observé un des points de la capitulation faite avec eux quand on leur rendit cette ville. Il fut accordé que l'exercice de la religion demeurera, que les églises ne seraient point violées. Contre cela ils les ont toutes pillées sans y laisser un ornement ni un vase; ils en ont ruiné une grande partie; il est vrai que c'était pour fortifier la place. Il n'y en a qu'une seule qui n'ait point été dévalisée, qui est celle des Dominicains, qui se sont rachetés de 7,000 rixdallers; les seuls jésuites n'ont rien perdu, bien qu'ils aient été dévalisés comme les autres : on avait fait un magasin de leur église et de leur couvent, qui était tout plein de blé qu'ils ont demandé au roi et qui le leur a accordé. On dit qu'il y en a pour plus qu'ils n'ont perdu. Enfin, les Suédois ont manqué de foi aux habitants et au maître de camp qui commandait le régiment des gardes du roi, qui était lors de la reddition en cette ville, et lequel, contre le traité de capitulation, ils retiennent encore prisonnier à Stettin. Enfin, ils sont des gens sans foi et qui ne sont point esclaves de leur parole.

CXXVII.

15 septembre 1657, Cracovie.

L'armée d'Autriche marche pour la Prusse. — Thorn. — Incursion de Kosaks en Crimée. Leur défaite. — Incertitude sur le successeur de Chmielnicki.

Je ne sais point encore que vous soyez arrivé à Paris comme je le souhaite et comme j'en ai impatience. Cependant, je n'ai point manqué à vous écrire pour vous dire ce qui se passe en ces quartiers-ci. L'armée d'Autriche partit lundi dernier pour la Prusse. Notre dessin est de faire le siége de Thorn. Le roi et la reine devaient partir aujourd'hui pour y aller; mais cela est remis à lundi. Je ne vous écrirai plus que de Varsovie où nous irons faire une petite station.

Nous eûmes hier avis que les Kosaks avaient fait une course à Krim, et qu'ils avaient surpris et saccagé la ville de Précop, qui est située en l'isthme de cette péninsule; ils ont tué tous les Tartares qui étaient dedans. Sultan Naradin, frère du Kan, y est aussi mort; sultan Galga, un autre frère, a suivi les Kosaks qui se retiraient avec leur butin et les a attrappés dans les campagnes désertes, où il en a taillé 10,000 en pièces. On nous confirme la mort de Chmielnicki, et que les Kosaks n'étant pas d'accord pour son successeur, se sont déjà battus entre eux pour cela.

Nous attendons aujourd'hui ou demain de savoir si l'Électeur sera d'accord avec nous; pour moi, je ne crois pas qu'il puisse faire autrement. On lui fait des avantages qu'il n'aurait jamais en un autre temps.

CXXVIII.

1er novembre 1657, Bydgoscz.

Wyhowski élu hetman par les Kozaks. — Les Turcs. — De Lumbres. — Mort de Wüttemberg à Zamosc. — Congrès du roi de Pologne et de l'Électeur de Brandebourg à Bydgoscz. — Détails du cérémonial. — Négociations. — Akakia.

Je me suis réjoui en recevant votre lettre du 7 septembre, de vous savoir heureusement arrivé à Paris. Je me suis souvenu des périls que j'ai courus sur mer, en lisant votre lettre, et je faisais bonne résolution de n'y plus retourner, si j'en échappais ; mais la voiture est si commode, dans l'espérance d'un vent favorable, qu'il est malaisé de ne s'y pas hasarder.

J'ai été deux ordinaires sans vous écrire, et voyant que le temps que vous avez pris pour arriver à Paris était passé, je ne savais que penser. Si vous avez reçu toutes mes lettres vous aurez vu la suite de nos affaires. Je vous en ai écrit plusieurs par la voie de M. Coymans, et vous ai même envoyé par-là, l'heure de la naissance du Grand-Seigneur, que je vous prie de me donner quand vous l'aurez dressée, ne sachant pas bien quand les Turcs commencent leurs heures.

Je vous ai envoyé dans mes lettres précédentes ce que vous me demandez de notre capitulation avec le Rakotzi, et si cette lettre ne vous arrivait pas, vous en sauriez tous les points chez Mme Des Essars.

Nous n'avions rien de considérable dans les deux ordinaires que j'ai manqué vous écrire. Maintenant les lettres que nous avons de Kamieniec, du 3 de ce mois, nous disent

que les Kozaks avaient élu pour leur général le chancelier de feu Chmielnicki, qui s'appelle Wyhoski, homme d'esprit; mais qu'il a été tué dans un tumulte par les mêmes Kozaks, ce qui pourtant n'est pas certain; mais il est assuré que les Turcs ni les Tartares ne peuvent plus souffrir leur insolence. Le bassa de Silistrie est campé avec 8,000 hommes à une lieue de Bialogrod, en attendant l'armée polonaise pour s'unir avec elle contre eux. Les Valaches et Moldaves ont aussi ordre de s'y joindre et les Tartares combattent tous les jours contre eux dans les campagnes désertes. Le roi avait envoyé à Chmielnicki un gentilhomme, son compère, et qui était bien avec lui; depuis sa mort, les Kozaks le tiennent arrêté, et on ne sait encore ce qu'ils en feront. Notre armée au lieu d'aller de ce côté-là, a ordre de marcher en Prusse pour y renforcer l'autrichienne, qui va si retenue, qu'on voit bien qu'ils ont envie d'amuser le Suédois ici. M. de Lumbres est demeuré à Varsovie avec le nonce du pape. On n'a pas trouvé à propos qu'il se trouvât à l'abouchement de l'électeur, parce qu'il lui aurait dit assurément qu'il avait mal fait de s'accommoder avec nous.

Le maréchal Wittemberg est mort à Zamosc d'une vérole invétérée qu'il avait.

Nous sommes arrivés en cette ville le 26 d'octobre; M. l'électeur de Brandebourg y arriva le 30. Le roi fut à cheval et la reine en carrosse le rencontrer à un quart de lieue d'ici. M. l'électeur voyant le roi, mit pied à terre et vint pour le saluer; le roi descendit aussi et l'embrassa. L'électrice descendit assez loin du carrosse de la reine et vint la saluer. S. M. descendit aussi et prit Mme l'électrice à sa gauche, dans son carrosse, celui de l'électirce suivait

immédiatement après, les dames de la reine voulurent faire passer le carrosse du petit prince électeur après celui de sa mère, mais un gentilhomme l'empêcha disant qu'il avait ordre de les suivre, et que M. l'électeur voulait qu'on lui apprît de bonne heure à rendre civilité aux dames. M. l'électeur marchait à cheval à la gauche du roi qu'il laissait souvent avancer de quelques pas. Ils vinrent tous descendre chez la reine, qui marcha la première, conduite par S. A. l'électeur, et le roi donna la main à Mme l'électrice. La conversation dura dans la chambre de la reine jusqu'au souper, qui fut à une même table dans la même chambre. La reine et l'électrice étaient assises au bout de la table, la reine à la droite; le roi était au côté à la droite de la reine et l'électeur de l'autre côté, à la gauche de sa femme. Les filles de la reine servirent à table et menèrent, après souper, avec elles, les filles de l'électrice. La première fille de la reine se mit la première à table et prit par la main la première fille de l'électrice, qui s'assit auprès d'elle, et ainsi de toutes les autres. Les gentilshommes prirent ceux de l'électeur et les menèrent souper de même, et sur les dix heures on se retira, la reine allant conduire l'électrice jusqu'à son antichambre. Le lendemain le roi et la reine furent voir LL. AA. les électeurs qui les vinrent recevoir dans la rue, et M. l'électeur ouvrit la portière du carrosse de la reine. Le roi conduisit l'électrice dans sa chambre, et M. l'électeur la reine, où elles demeurèrent, et le roi passa dans la chambre de l'électeur avec lequel il fut deux heures en conférence. Quand LL. MM. furent retournées chez elles, M. l'électeur y vint aussitôt voir la reine, avec laquelle il fut bien encore deux heures. Aujourd'hui on leur fait un banquet solennel; ils

seront tous assis d'un même côté, le roi et la reine au milieu de la table, et M. l'électeur au bout du côté du roi, et Mme l'électrice à l'autre bout du côté de la reine. Vous noterez qu'à la mode de Pologne la place honorable est le milieu de la table. Les officiers de la couronne servirent en ce festin. Mme l'électrice a donné, ce matin, un fort beau carrosse attelé de six chevaux houssés de velours cramoisi, à la reine. On dit qu'ils partiront demain pour aller en la Marche, et nous après-demain pour Varsovie. Le roi ira voir Thorn qu'on a bloqué.

M. Akakia est ici pour des propositions de paix. Il devait aller trouver M. de Lumbres à Varsovie, mais il s'en va à Dantzig, s'étant contenté de lui envoyer ses paquets. On voudrait que la Pologne traitât sans la Hongrie et le Danemarck, ce que je ne vois pas qui puisse se faire; M. Blondel est aussi ici; il suit M. l'électeur. Je n'ai garde de vous rien dire de ce qui s'est traité en cette entrevue, car tout est très-secret (1).

On nous écrit de Constantinople que la Porte a envoyé ordre au Rakotzi de venir en personne rendre compte de ses actions, à peine de perdre son fief. Je crois qu'il n'o-

(1) Par le traité de Welau, conclu le 19 septembre 1657, entre la Pologne et l'électeur de Brandebourg, l'ancien vasselage de la Prusse fut remplacé par une alliance perpétuelle. Toutefois, le roi et la république de Pologne se réservèrent, par l'article 6 de ce traité, leurs droits sur le duché de Prusse, pour le cas où les descendants mâles de l'Electeur seraient éteints. En vue de cette éventualité, on a stipulé que les Etats, magistrats et officiers du duché prêteront un serment par lequel ils s'engageront à reconnaître, en cas d'extinction des descendants mâles de l'Electeur, le roi et la république de Pologne pour leurs seuls et légitimes souverains. Ce serment sera renouvelé devant des députés polonais, à chaque hommage qui sera prêté au duc. — C'est à Bydgoscz (Bromberg), à la suite des conférences dont parle des Noyers, que fût ratifié le traité de Welau, le 6 novembre 1567.

béira pas; car tous ses peuples se préparent pour se défendre contre l'invasion des Turcs.

Je reçois encore deux de vos lettres, par deux ordinaires qui nous arrivent ensemble; elles sont des 14 et 21 septembre. Dans mes précédentes, qui je crois vous doivent être arrivées, vous aurez vu que les offres que feu M. d'Avaugour avait faites à M. l'électeur, n'ont pas prévalu.

J'aurais grande joie si vous aviez la naissance du protecteur, de la voir. Je vous ai envoyé celle du Grand-Seigneur. Je vous rends grâces de vos nouvelles.

CXXIX

17 novembre 1657. Posnanie.

Digression astrologique. — Horloge de Huygens. — Description du thermomètre. — Le roi de Suède dans le Danemarck. — Entrevue du roi de Pologne avec l'électeur de Brandebourg à Posen. — Portraits de l'Électeur et de sa femme. — Blondel. — Akakia. — Inactivité du secours autrichien. — Retour de Czarnecki de la Poméranie.

La reine est du sentiment du député de MM. les États, touchant M. de Bye et sa capacité, mais avec tout cela notre grand chancelier est de ses amis. C'est dans votre lettre du 28 septembre que vous m'en parlez, et par laquelle vous me dites que notre paquet du 19 d'août est perdu. Je répondais, dans ma lettre de cette date aux vôtres des 20 et 24 juillet, mais comme vous ne me parlez pas de la nativité du Grand-Seigneur, que je vous ai envoyée dans celle du 5 août, par la voie de M. Coymans, ni des autres de cette même voie, je m'imagine qu'elles seront perdues. Je vous renverrais dans cette lettre la même nativité si je l'avais ici, mais je n'y ai rien, pas même la vôtre, pour la confron-

ter avec la révolution que vous m'envoyez, qui certainement est mauvaise, et je vous conseillerais de ne point faire de voyage durant icelles. Quand je veux bien considérer une révolution, je mets en ordre toutes les précédentes, et considère avec laquelle elle a le plus de rapport, et ce qui s'est passé durant l'année avec laquelle cette dernière convient pour en former mon jugement. J'ai mis pour cela par ordre toutes celles de la reine de Pologne.

Si j'avais ici votre nativité, je pourrais mieux examiner la révolution et vous en dire mon avis, qui, sur cela, et sur toute autre chose, cédera avec raison toujours au vôtre. J'ai éprouvé souvent qu'une mauvaise révolution sans une direction de sa nature ne produisait rien; ni une direction sans une révolution. La direction de mon ascendant au... de... ne produisit rien, parce que la révolution n'était pas mauvaise et que ti. est signe de mon ascendant. Enfin je prie Dieu qu'il vous comble de prospérités. J'écrirai pour les naissances des enfants vivants de l'empereur défunt. On m'écrit de Vienne que c'est Don Juan qui a fait prendre le paquet d'Allemagne, où était le nôtre, et qu'il l'a envoyé à Prague ; qu'on y a trouvé toutes les arcanes des ambassadeurs français qui sont à Francfort.

La reine, en entendant lire dans votre lettre l'invention de l'horloge de M. Christien Huygens, en a eu aussitôt envie. Elle en veut faire venir une, et moi je veux aussi en avoir une, parce que je me plais à observer les naissances, et je crois qu'elle y sera bien propre. Si je vous pouvais envoyer un thermomètre de Florence, je le ferais de bon cœur ; mais il se romprait assurément étant dans un paquet de lettres. Ils servent encore pour juger de la différence des degrés du

chaud et du froid de différentes régions parce qu'ils sont tous ajustés à un point. Le grand duc en porte toujours un dans sa poche. J'en ai ici deux et je vous en souhaite un. Je vous envoie cependant la juste grandeur et figure; vous en pourrez faire faire un chez un émailleur; ils sont sigillés hermétiquement et divisés en 50 parties. On met dedans de l'esprit-de-vin, qui se condense au froid et se dilate au chaud; toute la différence qui sera entre celui que vous ferez faire, c'est qu'il ne sera pas ajusté au point de ceux du grand duc, et qu'ainsi le vôtre ne correspondra à aucun autre.

Il est temps de vous dire quelque chose de nos nouvelles en vous rendant grâces des vôtres. Le roi de Suède n'avait pas encore quitté le siége de Frideriksode quand vous avez écrit votre lettre, et il a failli aussi s'y perdre; ne sachant pas qu'il y avait 5,000 hommes dedans, il y voulut faire donner un assaut, quand par un prisonnier il apprit l'état de la place, de laquelle il se retira. Le roi de Danemarck y entrait quasi tous les jours durant le siége par le Belt, et par les conseils de cette cour-ci il a toujours évité d'être obligé à une bataille, en quoi les Suédois excellent, mais hors de là ils savent peu; ils assiégent aussi mal une place, que les Polonais la défendent. — Maintenant le roi de Suède est à Wismar, dans le port de laquelle les Danois tiennent la flotte suédoise resserrée. M. l'électeur de Brandebourg eut nouvelle, le 4 de ce mois, que le roi de Suède montait sur sa flotte et voulait sortir pour combattre la danoise; de sorte que nous attendons à tout moment d'entendre ce qui se sera passé.

M. l'électeur arriva en cette ville, comme je vous l'ai

écrit le 30 du passé; il en est parti le 6 de celui-ci, de sorte qu'il y est demeuré huit jours; il dîna, avec Mme l'électrice, le jour qu'il en est parti, avec le roi et la reine, qui les furent ensuite conduire tous quatre seuls dans un carrosse, à un quart de lieue d'ici. Les uns sont très-satisfaits des autres; c'est tout ce que je puis vous en dire. Ce n'est pas que le roi de Suède n'ait essayé de troubler, par diverses propositions faites de sa part, cette entrevue, mais ça été inutilement; tout s'y est passé avec une satisfaction réciproque, et si bien que si la reine avait prétendu à l'empire, l'électeur jure qu'il lui aurait donné sa voix. C'est un prince de bonne taille, grand, une physionomie résolue, fort bonne mine, le visage plein, le nez grand, les yeux beaux, fort civil et qui sait son monde, qui parle bien d'affaires et qui les entend, assez prompt. Mme l'électrice est plus douce et plus posée, d'un tempérament mélancolique, qui parle peu, mais qui parle bien, qui n'aime point la bagatelle, et qui croit que les femmes se doivent mêler des affaires. Elle est petite, mais bien faite; elle jeûne tous les mardis jusqu'aux étoiles, parce que le prince d'Orange, son frère, est mort ce jour-là, et, comme ils sont partis d'ici un mardi, elle a été à table sans boire et sans manger; elle coupait les viandes pour les autres, recevait les santés et laissant les verres les portait aux autres; elle est fort dévote et zélée en sa religion réformée.

M. Blondel suit son A. l'électeur; il n'est pas si adroit négociant que M. de Lumbres. M. Akakia qui était aussi venu ici faire des propositions de paix, qui n'ont pas été acceptées, est parti le matin dont M. l'électeur partit le soir pour retourner auprès du roi de Suède pour lui dire que la

Pologne ne pouvait traiter sans ses alliés, quelque avantage qu'on lui proposât.

En ce lieu-ci de ma lettre, je reçois la vôtre du 5 octobre; à l'avenir les vôtres et les nôtres seront plus fraîches, parce que nous chercherons des correspondances pour les faire venir par Berlin.

Nos troupes prennent leurs quartiers d'hiver aux environs d'Elbing, Marienbourg et Thorn, pour empêcher que les garnisons de ces places-là ne fassent des courses cet hiver. Les Allemands se sont excusés du siége de la dernière, disant que la saison était trop avancée; mais, pour moi, je crois que c'est qu'ils veulent arrêter la guerre en ce pays-ci, de peur qu'elle n'aille chez eux.

Vous aurez su la rupture du congrès de Francfort.

La maison d'Autriche espère qu'on le rassemblera plus loin des Français, afin qu'ils ne le troublent pas.

On vient de dire que M. Czarnecki, palatin de Russie, qui avait passé l'Oder à Stettin, revenait, et que déjà il était rentré dans le royaume. Je sais qu'il avait ordre de prendre ses quartiers d'hiver dans la Poméranie et qu'il n'en a pu être chassé. Nous verrons ce qu'il dira à son arrivée.

CXXX

26 novembre 1657. Posnanie.

Déprédations de la garnison autrichienne à Cracovie.—Défaite des Danois. — Czarnecki. — Riga assiégée par Gonsiewski. — La Livonie se déclare en faveur de la Pologne. — De La Gardie battu par les Moscovites. — De Lumbres. — Brigandages de reîtres en Pologne.

Je n'ai reçu votre lettre du 12 octobre ni à Varsovie ni à Dantzig, mais en cette ville qui est encore plus proche de

vous, et qui vous ferait avoir cette lettre plus tôt que de pas un autre lieu de la Pologne, si nous avions une poste qui allât droit à Anvers ou à Bruxelles. Je les envoie par Dantzig, et ainsi elles peuvent arriver comme si nous étions à Varsovie.

Je ne doute point que la garnison allemande de Cracovie ne fasse bien discourir, et je ne doute point encore que l'intention de ces messieurs-là ne soit de n'en jamais sortir; mais ils sont aussi ennemis de la guerre que les Polonais le sont d'un état entièrement monarchique; et ainsi lorsque notre paix sera faite, il faudra que ces messieurs-là retournent chez eux. Ils ruinent fort ce pays-ci, et, hormis le feu, ils font pour le moins autant de mal que les Suédois, avec lesquels ils ne veulent avoir la guerre qu'en Pologne.

Vous me dites qu'il court un bruit, que M. l'électeur a signé le traité avec le roi de Pologne et le roi de Hongrie, sur quoi je vous dirai que la moitié de ce qui se dit est vraie; c'est-à-dire que ce n'est qu'avec nous qu'il a signé, et les autres y ont été présents.

Je crois que S. A. l'électeur penchera toujours du côté qui établira la paix de l'empire.

On trouve fort étrange de ce côté-ci, que la France permette aux Anglais de prendre pied à terre ferme, et on croit que les ministres ont oublié la politique, puisqu'à la fin les Suédois seront plus dangereux que les Espagnols.

Nous eûmes hier une nouvelle qui a fort déplu à notre cour : c'est la faute qu'ont faite trois mille Danois de se laisser surprendre dans Frédérichsode par six cents chevaux suédois; c'est une très-grande perte pour le parti, et qui pourrait bien obliger ce roi à traiter, avec l'impertinente re-

traite de Czarnecki sans y être contraint; je crois que lorsque la gelée sera venue, on lui fera réparer sa faute.

Il nous est venu nouvelle que le grand trésorier de Lithuanie, qui est aussi général de campagne, avait assiégé Riga avec 10,000 hommes; que le duc de Courlande lui en donnait 4,000 qu'il a sur pied; que l'on avait enlevé tout le bétail de ceux de la place et pris tous les jardins pleins de choux qu'ils salent pour l'hiver, ce qui est la ruine de la place, qui tombera assurément, si elle n'est secourue par mer avant les glaces. Les Moscovites promettent qu'ils donneront toute l'assistance qu'ils pourront pour ce siége, et les paysans de Livonie promettent des vivres et du fourrage pour l'armée, témoignant être bien sûrs de revenir sous la Pologne, par la crainte qu'ils ont de tomber entre les mains des Moscovites. J'ai des lettres de ce siége qui disent que les Moscovites ont battu le comte de La Gardie, qui ne peut plus entrer ni jeter de secours dans Riga; quatre compagnies de dragons seulement s'y sont jetées à l'arrivée des nôtres.

Nous attendons ici dans sept ou huit jours M. de Lumbres et le nonce, qui étaient demeurés à Varsovie; on leur a envoyé une escorte contre l'insolence de nos Allemands qui volent tout ce qu'ils rencontrent. Ils démontèrent ces jours passés un convoi que la reine envoyait avec ses chariots pour la conduite de quelques hardes, et prirent tous les chevaux. Tout a été rendu; mais pourtant cela fait voir que ce sont de grands voleurs. Les chefs font une assez rigoureuse justice, et on ne peut attribuer ces désordres qu'à la mauvaise nature des reitres. Les Polonais en tuent tous les jours, et j'ai peur qu'à la fin il n'arrive du désordre entre

les uns et les autres. On envoie en Prusse partie des troupes allemandes pour tenir les places d'Elbing et Marienbourg bloquées tout l'hiver.

CXXXI

1er décembre 1657. Posnanie.

Antipathie des Polonais pour la maison d'Autriche. — Traité entre la Pologne et l'empereur. — Le roi de Suède offre à la Pologne la restitution de la Prusse. — Prédiction sur ce roi.

Je vois par votre lettre du 19 octobre que le paquet du 19 août s'est retrouvé, et, pour répondre au commencement de votre lettre qui me parle du traité entre la Pologne et la maison d'Autriche, je puis vous assurer qu'il y a tant d'aversion entre les deux nations que malaisément ils s'assujettiraient à cette maison; et depuis que nous sommes ici, quelques officiers allemands ayant parlé de cette succession pour le roi de Hongrie devant des Polonais, ceux-ci s'en sont si fort offensés, que cela a failli faire grand bruit, et les Allemands ont été obligés de se dédire de ce qu'ils avaient avancé sur ce sujet. Si je croyais les chemins assez sûrs, je vous enverrais le traité fait avec la maison d'Autriche, mais je craindrais qu'on n'ouvrît notre paquet. La reine en a fait voir l'original à M. de Lumbres, et ainsi je ne doute pas qu'en France on n'en sache la vérité.

La Diète impériale qu'on croyait rompue s'est renouée, à ce qu'on nous écrit, mais on croit qu'on la transférera à Ratisbonne.

Il y a huit jours qu'on nous écrit d'Allemagne que les Espagnols avaient repris Mardik, dont on écrit que les Français ne seront pas fâchés.

Si nous avions été à Dantzig, j'aurais fait vos compliments à M. Hevélius et Heikstadius. La peste qui y est nous a empêché d'en faire le voyage.

Nous attendons ici le retour de M. Akakia, qui est allé trouver le roi de Suède, qui a encore fait offrir la restitution de la Prusse sans équivalent, par l'entremise du duc de Courlande; mais nous ne traiterons point que tous nos alliés n'y soient compris.

J'attends de Varsovie quelques hardes, dans lesquelles sera la nativité du roi de Suède, que j'examinerai avec la révolution que vous m'envoyez. Fourman, fameux faiseur d'almanachs en Allemagne, lui a écrit qu'il prenne garde à sa vie dans l'anné où il entre, et qu'il courra de grand périls, mais qu'il lui sera impossible d'éviter de grandes pertes, qu'il fera durant cette année-ci. S'il n'envoie du secours à Riga par mer, il n'en peut plus avoir par terre. On écrit de Courlande que les Moscovites pressent fort le comte de Magnus et qu'il ne sait plus où se tourner.

On fait partir d'ici 2,000 reitres pour aller joindre d'autres troupes polonaises en Prusse et resserrer les places d'Elbing, Marienbourg et Glowa, qui est un fort situé où la Vistule se sépare pour aller à Dantzig et à Elbing.

Nous avons déjà écrit en Hollande pour avoir l'horloge ou pendulum de Christian.

CXXXII

8 décembre 1657. Posnanie.

Mme de Châtillon. — Italie. — Mlle de Pont. — De Lumbres à Posen. — Le roi de Suède tâche de regagner l'Électeur et de négocier avec la Pologne. — Progrès de l'armée polonaise en Livonie. — Elle prend Venda. Rumborg, Volmar, Kreytz. — Le Moscovite exige que le patriarche des Kosacks prenne son sacre à Moscou. Chmenicki fils. Wyhowski. — Rakotzi et la Pologne.

L'ordinaire de Dantzig que nous avons attrappé, nous a apporté deux paquets de France et vos lettres des 2 et 9 novembre.

La nouvelle de la grande maladie du roi de Pologne est aussi vraie que le fut celle de la grande bataille. Quand j'en ai lu la nouvelle à Sa Majesté, elle s'est prise à rire.

Je crois que c'est avec raison que Mme de Châtillon est affligée de la mort de son fils, puisque outre l'amour de mère, l'intérêt du bien s'y rencontre encore. Cet enfant était né en 1649, le 11 de juillet, à huit heures du matin. J'ai fait venir de Varsovie mon recueil, mais je ne vois rien en cette nativité qui marque un tel accident. J'ai aussi considéré une révolution qui n'est pas bonne, comme vous-même l'avez bien jugée. Vous ne m'avez point répondu sur celle du Grand-Seigneur que je vous envoyai en Hollande.

Vous me dites que vous n'avez point eu de mes lettres et que vous en espérez par l'ordinaire suivant, mais vous n'en aurez point eu. Je m'abstins en ce temps-là de vous écrire, ne sachant pas si vous étiez arrivé à Paris, de sorte que je n'ai recommencé que le 3 novembre, à Bydgoscz ou Bromberg, qui est la même chose.

Il y en a qui croient que les princes d'Italie ne seront pas

bien aises de l'échange que M. de Mantoue a fait du Montferrat pour le Crémonnais, et que, dans un traité de paix, on pourrait bien demander que cet échange n'eût pas lieu, comme autrefois on fit de celui du comté de Saint-Paul pour celui de Monfort.

L'aventure de M[lle] de Pont est un peu fâcheuse pour elle, elle devait mettre un meilleur ordre à ses affaires lorsqu'elle est sortie de France On n'a jamais dit pourquoi elle avait fait ce voyage.

M. de Lumbres est arrivé en cette ville, mais nous n'avons aucune nouvelle de M. Akakia depuis son départ de Bydgocz. Je crois que le roi de Suède a encore quelque espérance de tirer M. l'électeur de Brandebourg de son côté; mais il n'y réussira pas. Il lui a envoyé le comte de Schlippenbach, qui lui a fait de grandes offres, mais il n'a eu que des paroles générales d'un désir de paix; il a témoigné avoir grande envie d'en faire une proposition à la reine de Pologne, si on lui donnait les moyens de venir ici. La reine a fait envoyer un sauf-conduit à M. l'électeur pour le comte de Schlippenbach, en lui déclarant qu'on ne peut écouter aucune proposition de traité que conjointement avec les alliés.

Notre armée fait quelques progrès en Livonie; elle y a pris la ville et le château de Venda, la forteresse de Rumbork, par assaut, où le commandant a été fait prisonnier; on y a trouvé 11 pièces de canon, 173 arquebuses à croc, 40 grenades, 9 tonnes de poudre, 13 centeniers de mèches, 200 boulets et un mortier. On y a aussi trouvé 500 mesures de seigle et autant d'orge; 100 d'avoine, 60 de millet et 10 tonneaux de sel. On a pris aussi Wolmar, où on a

trouvé 40 pièces de canon avec quantité de munitions de bouche et de guerre. Le général Alderkas et le colonel Job ont été battus par les nôtres et poussés jusqu'à Pernawa. Ensuite de quoi on a encore pris le château Kreytz, sur la rivière de Dwina, où on a trouvé 20,000 rixdalers en argent comptant; c'est où on recevait les Daces. Le général moscovite Chowanski, est dans l'Estonie avec son armée, et le général Pronski, aussi Moscovite, est en Livonie avec la sienne. Celui-ci a défait le comte Magnus auprès du lac Peyps, sur la rivière de Narwa, et l'a poussé jusque dans Rewel, où il s'est sauvé.

Le grand-duc de Moscovie veut que le père métropolitain de nos Kozaks prenne son sacre du patriarche de Moscou, et non pas de celui de Constantinople; c'est sur quoi ils se sont brouillés, et ce qui les oblige à entendre à un accommodement avec nous.

Le fils de Chmielnicki est demeuré général, mais on a donné l'autorité à Wyhowski, qui était chancelier du défunt pendant la minorité de celui-ci.

Le Rakotzi a envoyé à Prague pour demander la protection du roi de Hongrie, auquel il a envoyé toutes les lettres qu'il avait reçues de la Porte. Il demande qu'on le souffre et qu'on le protége contre le Turc. Son successeur a écrit au grand général de Pologne qu'il veut vivre en bonne amitié avec nous, et qu'il payera ce que Rakotzi avait promis à nos généraux. Voilà ce que lui a valu l'amitié du roi de Suède qui ne le rétablira pas.

CXXXIII

17 décembre 1657. Posnanie.

La reine Christine à Fontainebleau. — Schlippenbach, envoyé du roi de Suède. — Akakia. — Négociations : la Pologne, l'Autriche, la Suède, l'Électeur, la Saxe. — L'Autriche inquiétée par les mouvements de l'armée turque. — Rakotzi.

Le dernier ordinaire du 16 novembre ne m'a point apporté de vos lettres. M de Wicquefort me dit que vous étiez allé aux champs pour quinze jours, ce qui me fait croire que je n'en aurai point encore par celui-ci. Il m'a écrit l'arrêt et l'exécution, tout ensemble, de la reine Christine à Fontainebleau. Ce récit a fait dire en ces quartiers-ci que cette action était toute gothique, et que l'érudition n'avait point adouci les mœurs de cette reine.

Le comte de Schlippenbach, ministre favori du roi de Suède, avait témoigné à M. l'électeur de Brandebourg un grand désir de pouvoir passer en cette cour pour y faire, disait-il, des propositions agréables. La reine a fait pour cela envoyer un sauf-conduit à son A. l'électeur; mais nous n'entendons plus parler dudit Schlippenbach. Les dernières lettres de M. Akakia faisaient espérer qu'il viendrait apporter la réponse aux propositions qui lui furent faites à Bydgoscz. Cependant, nous travaillons à faire que le roi de Hongrie se déclare ouvertement contre celui de Suède, autrement, qu'il faut qu'il consente à la paix que nous ferons conjointement avec le Danemarck. C'est aussi à quoi M. l'électeur est résolu, qui s'est déclaré de prendre un délaiment pour un refus, s'il est de plus de quatre jours. Je suis persuadé que la maison d'Autriche ne veut point de guerre mainte-

nant et qu'ainsi elle écoutera les propositions de paix. Elle craint le Turc, qui a de grandes forces de terre dans la Silistrie et Bosnie. Nous avons eu avis que le Rakotzi et son fils avaient été pris, et qu'on les conduisait à Constantinople. Mais c'est ce qui n'est point certain.

Dans ce même moment que j'écris, il m'arrive des lettres qui disent que l'armée du Turc, sous le commandement du bassa de Bude, qui était aux confins de Transylvanie pour y entrer, ayant appris que les États de ce pays-là avaient élu pour leur prince Kedaij-Ferents, c'est ainsi qu'on le nomme, s'était retirée en partie, que seulement quelque 10,000 Tartares étaient encore demeurés à Temeswar, attendant les ordres du Grand-Seigneur, lequel était venu à Andrinople; et le premier visir s'avançait sur Belgrad où les Turcs voulaient former une grande armée, sans qu'on pût pénétrer à quelle intention; ce qui donne grande jalousie à la cour de Hongrie. Le Rakotzi n'est pas pris comme on avait dit; il s'est jeté dans une forteresse avec son fils, d'où, pour le laisser sortir, les Etats de Transylvanie demandent qu'il rachette tous ceux qui furent pris des Tartares à son retour de Pologne, et les Turcs y ajoutent qu'il satisfasse la Pologne de tout ce qu'il lui promit. Enfin c'est un prince sans ressource; ce qui fait que le Turc l'a voulu perdre, c'est l'alliance faite avec les Kosaks, le Moscovite et le roi de Suède; et lors de cette dernière disgrâce, il avait encore un ambassadeur de Suède auprès de lui. Le Turc en a pris jalousie et a cru que toutes ces alliances étaient pour lui faire la guerre.

On nous écrit de Francfort que le plénipotentiaire de Suède y faisait voir une lettre de son maître, et laquelle il a montrée à M. le maréchal de Grammont, par laquelle il lui

mandait qu'il était convenu avec la Pologne, de Francfort sur l'Oder, pour traiter; ce qui est faux, puisque même il n'a pas encore déclaré s'il veut traiter ou non.

Les électeurs de Brandebourg et de Saxe se sont abouchés, mais nous ne savons encore rien de ce qu'ils ont traité. La reine, en se séparant de Mme l'électrice, la pria de travailler, en cet abouchement, à faire prendre au Saxon le parti de la Pologne, ce qu'elle promit.

CXXXIV

23 décembre 1657. Posnanie.

Gonsiewski continue le siége de Riga. Il prend deux navires lubecquois dans la Dwina. — Les Moscovites assiégent Rewel. — Successeurs de Rakotzi. — Le roi de Suède est prêt à traiter avec les alliés de la Pologne. — Politique astucieuse de l'Autriche.

Si quelquefois je manque de nouvelles du pays, trouvez bon que je m'entretienne avec vous de celles d'Italie...

Je reçois une lettre du 17 novembre de Meslay, dans laquelle vous me faites l'honneur de me promettre la continuation d'une amitié constante et durable. Je vous en rends toutes les grâces que mérite une chose que j'estime plus qu'un trésor, ce que je vous dis sans compliments, mais de l'abondance du cœur.

L'automne n'a pas été plus beau ici qu'en France; il a plu quasi toutes les nuits, et, de jour, il faisait un brouillard épais et humide qui a causé des rhumes universels dont personne n'a été exempt. Les Allemands, comme je vous ai dit, qui avaient bloqué Thorn, n'en ont pas voulu faire le siége à cause du mauvais temps; mais il n'empêche

pas le général Gonsiewski, grand trésorier de Lithuanie, de continuer celui de Riga; il a pris deux navires lubecquois dans la rivière, chargés par les Suédois de munitions, qui prétendaient y entrer à la faveur du bon vent. Il écrit maintenant qu'il ne craint plus la mer et que la rivière commençait à geler. Je crois quasi que nous prendrons la place. Les Moscovites ont assiégé Rewel, et le froid n'empêche pas ces gens-ci du septentrion d'agir l'hiver; on en ferait de merveilleux soldats s'ils étaient bien conduits.

Les Kozaks sont fort désunis; une partie veut qu'on ait recours à la clémence du roi; depuis qu'ils sont brouillés avec le Moscovite, dont on nous a apporté nouvelle qu'ayant donné un soufflet à sa femme en présence du père d'elle, qui ne le pouvait souffrir, tua ce czar d'un coup de couteau; qu'on tient cette mort encore secrète, et que ces peuples ont quelque dessein de se mettre en république. Je tiens cette nouvelle fausse (1), encore que tous les ambassadeurs qui allaient trouver ce prince aient été arrêtés à la frontière sans qu'on leur dise pour quel sujet on retardait leur voyage.

Les affaires de Transylvanie ne sont pas encore bien pacifiées. Le Turc a nommé à la principauté, Kemnianus, ci-devant général des armées de Rakotzi, et qui fut pris des Tartares à la retraite de Pologne. Les Etats ont élu Reday-Ferents, qui est à dire Français-Reday; mais, en ce pays-là, le surnom précède le nom de baptême. Je crois que celui qui aura le plus d'argent prévaudra. Pour Rakotzi, on lui accorde la jouissance paisible de son patrimoine pourvu qu'il

(1) On sait qu'Alexis Michaïlowitch, père du célèbre Pierre Ier, mourut en 1677.

rachette les prisonniers des Tartares et qu'il satisfasse la Pologne pour l'argent qu'il a promis.

M. Akakia est revenu ici de la part du roi de Suède, dire qu'il traitera avec tous les alliés de la Pologne, et qu'il restituera les places de Prusse, moyennant quelque récompense pécuniaire. Les autrichiens s'opposent tant qu'ils peuvent à ce traité; mais on leur dit : « Déclarez-vous, et entrez en Poméranie, autrement nous traiterons; » et comme ils sont inventifs pour gagner du temps, ils publient que le roi de Suède demande la médiation du roi de Hongrie, et qu'il lui envoie le comte de Schlippenbach pour cela; si cela était vrai, ce serait par l'appréhension qu'aurait le Suédois de l'entrée des autrichiens en Poméranie, mais je suis persuadé que ce n'est que pour gagner du temps. Le roi de Hongrie a envoyé ordre au comte de Montécuculli, qui commande ici l'armée allemande, et à Isola, d'aller trouver M. l'électeur sur les propositions qu'il a faites d'une rupture ouverte ou d'un traité de paix. Dans peu de jours l'imposture crèvera et nous saurons à quoi il faudra s'en tenir (1).

CXXXV

30 décembre 1657. Posnanie.

Gonslewkzi pousse Magnus vers Pernawa. — Négociations des Suédois avec Dantzick. — Plénipotentiaires autrichiens et polonais envoyés à Berlin.

Je n'ai point encore eu de vos lettres ce dernier ordinaire, ce qui me fait voir que vous êtes absent de Paris. Je

(1) Non, elle n'a pas crevé, même jusqu'à nos jours : les puissances n'ont jamais su à quoi il fallait s'en tenir dans toutes les affaires où l'Autriche prenait part.

n'aurai pas beaucoup de nouvelles à vous dire. Nous n'avons point de lettres de Livonie. Le général Gonsiewski, dans ses dernières, marque qu'il allait chercher le comte Magnus, qui s'était retiré dans un bois auprès de Pernava, avec six régiments de reîtres et quatre de dragons, ayant jeté un régiment dans ledit Pernava; Riga cependant demeure toujours bloqué.

Les Suédois avaient fait entendre à ceux de Dantzig, qu'ils leur voulaient remettre le fort de Haupt, moyennant une récompense en argent, et qu'ils envoyassent des députés pour en traiter : ils ont amusé ces députés durant quelques jours, et cependant le roi de Suède a fait savoir à M. l'électeur de Brandebourg, que celui de Pologne traitait en secret avec lui par le moyen des Dantzicains; mais S. A. l'électeur, qui savait déjà la vérité de la chose, s'est moqué de l'artifice du Suédois, qui maintenant offre aux Dantzicains Marienbourg pour la liberté de Kœnigsmark, ce qu'on ne lui accordera pas.

Aussitôt que la Vistule sera gelée, nos troupes entreprendront quelque chose contre les ennemis.

Le roi voudrait partir d'ici pour Varsovie le 15 janvier; mais la reine fera son possible pour le faire attendre jusqu'au retour de ceux qui sont allés trouver M. l'électeur à Berlin, qui sont : pour le roi de Hongrie, le comte de Montecuculli et l'Isola, et pour nous, le palatin de Posnanie (1). M. Owerbek, qui résidait en cette cour pour S. A. l'électeur, y va aussi. Le dessein des premiers est de faire continuer la guerre sans que le roi de Hongrie y entre,

(1) Leszczynski Jean.

et celui de tous les autres est de faire la paix, si Sa Majesté Apostolique, titre que prend le roi de Hongrie, ne se déclare présentement pour l'offensive, ce que beaucoup croient qu'il ne fera pas. En un mot, lui et le roi de Suède sont sur leur quant-à-moi, à qui rompra le premier. Ce dernier a envoyé à l'autre, mais nous ne savons pas encore ce que porte cet envoyé. Je crois que le roi de Suède craint que celui de Hongrie ne se déclare contre lui, et il semble que le Hongrois voudrait que celui de Suède rompît le premier, afin d'avoir une excuse. Montecuculli et l'Isola, qui sont allés à Berlin, et notre palatin, nous apporteront, à leur retour, la résolution de toutes choses.

CXXXVI

6 janvier 1658. Posnanie.

Le Turc et les Tartares offrent de secourir la Pologne. — Leurs motifs. — Manœuvres du cabinet de Paris et de celui de Vienne.

Je vous ai dit dans mes précédentes, que l'automne avait été aussi humide en ce pays-ci que vous me le dépeignez en votre lettre du 7 décembre, à laquelle je réponds, et jusqu'à maintenant, nous n'avons pas eu de gelée ferme comme les hivers passés.

Je suis bien fâché que vous n'ayez pas reçu les lettres que je vous ai envoyées par l'adresse de M. Coymans. Enfin vous pouvez compter combien il y en a de perdues, par le nombre des ordinaires qui vous manqueront, parce que je vous assure que je n'en ai pas manqué un à vous écrire.

Je vous ai envoyé l'original d'un billet, dont voici la copie, qu'on m'avait envoyé de Constantinople. Par ce qu'il con-

tient, je vois que les Turcs ne commencent pas le jour comme les Italiens, *ab occasu, sed a tenebris*, ce qui se trouve plus irrégulier et plus difficile à réduire en astronomie.

Vous me dites que vous croyez que nous viendrons bientôt à bout de nos Cosaques, ce que je crois aussi, si l'on veut suivre le conseil du khan, de qui l'ambassadeur voulait avoir, mercredi dernier, une audience publique, où il harangua fort longtemps tout haut, pour persuader le roi qu'il était temps de les réduire, et que, si la Pologne n'avait pas de forces suffisantes pour envoyer une armée de ce côté-là, qu'au moins on y envoyât des troupes qui portassent le nom d'armée de Pologne, et qu'eux feraient le reste. Leur dessein est de nous faire rompre avec le Moscovite, ce que nous ne pouvons pas faire que la paix ne soit faite avec les Suédois, et que les Allemands, qui nous incommodent plus qu'ils ne nous aident, ne soient hors de la Pologne.— Nous avons des avis de Constantinople, que le Turc a chargé le khan de toutes les affaires du septentrion, et s'est mis en tête que son empire ne pouvait être détruit que par la monarchie de Moscovie, à cause de l'amitié que les Grecs de ses États ont pour le czar, et lesquels sont en bien plus grand nombre que les Turcs dans les provinces de l'Europe; que cela ne pouvait arriver que la Pologne ne fût détruite ou subjuguée, parce que ce n'est que par là qu'il craint d'être attaqué. Il ne craint pas les Polonais, à cause de leur gouvernement aristocratique, qui ne veulent que se maintenir sans se soucier de s'accroître; mais il s'est imaginé que les divers ennemis qui s'attaquaient n'étaient entrés en cette guerre que pour après s'accorder ensemble et l'attaquer, et, pour cela, il a donné l'ordre au khan

de donner toutes les assistances dont la Pologne aurait besoin, et de travailler de tout son pouvoir pour la destruction de ses ennemis, et notamment des Moscovites, Suédois, et Cosaques. Or, si nous allions maintenant attaquer les Cosaques, les Moscovites rompraient avec nous, et nous feraient perdre tous les avantages que nous avons en Pologne, et enfin ce serait trop de guerres à soutenir.

Je crois donc qu'on temporisera jusqu'à ce qu'on ait su si l'on continuera la guerre avec le roi de Suède, ou si l'on fera la paix. Le Turc a encore donné l'ordre au khan de chasser l'hospodar Étienne de la Valachie, et d'en établir un autre qui soit agréable au roi de Pologne, et le roi a déjà fait offre pour Basile, qui y était auparavant, et qui, je crois, y sera rétabli. Étienne est chassé pour avoir assisté Rakotzi contre la Pologne, parce que le Turc est persuadé que ledit Rakotzi est de la conjuration contre son empire. On écrit encore que Reday Ferentz n'accepte la principauté que de l'avis de Rakotzi, et qu'ils s'entendent ensemble pour empêcher que Zeminianus Jonas, que le Turc a nommé à la prière du khan, et qui est encore en Tartarie, ne monte au trône.

Le Turc promet au khan que, s'il a du désavantage en l'attaque du Moscovite et des Cosaques, il viendra à son secours avec l'armement qu'il fait à Belgrade, et qu'il remettra le dessein d'attaquer les Vénitiens dans la Dalmatie à une autre année; il est cependant retourné d'Andrinople à Constantinople.

L'hospodar Étienne a écrit au grand général de Pologne d'obtenir du roi qu'il le reçoive, lui et ses trésors, dans le royaume, en sa protection, et, comme il a été, au grand

ennemi de la Pologne, bien qu'il ait obligation au roi d'être monté au trône de Valachie; il y en a qui conseillent de le laisser en paix et de retenir lui et ses trésors.

Vous dites que nous avons agi d'une manière avec M. de Lumbres qui ne plaît pas en France. Le roi de France ne mène pas toujours à sa suite tous les ambassadeurs qui sont auprès de lui; on leur dit souvent de demeurer à Paris, et qu'on les enverra quérir si le roi s'arrête quelque part. On en a fait de même ici. Et puis on savait bien que les ministres de France avaient fait tout leur pouvoir pour empêcher que M. l'électeur ne se détachât du roi de Suède, et que M. de Lumbres tout au moins lui aurait dit qu'il ne faisait pas bien de contracter un traité d'alliance avec cette couronne, et l'on ne voulait pas qu'on le lui dît. Enfin il n'est point mal dans notre cour, dont l'Autriche fait de grandes plaintes; mais nous en faisons bien autant contre leurs troupes, qui ne veulent que ruiner le pays, et point combattre. Elles font encore plus de mal que n'ont pas fait les Suédois, hors qu'elles ne détruisent pas les églises.

Nous ne savions rien de ce que vous me dites de Mme la douairière d'Orange, et nous attribuions tout à Mme l'électrice, avec laquelle la reine correspondait.

Le roi de Hongrie ne veut en façon quelconque faire la guerre au roi de Suède, ni ne veut pas consentir que nous fassions la paix; mais pourtant, quand on devrait avoir la guerre avec lui, il faut qu'il se résolve à l'un ou à l'autre. Il demande qu'on envoie à Prague pour aviser des moyens et du temps de faire la guerre. Cependant nous savons qu'il a envoyé prier le roi de Suède de l'accepter pour média-

teur, et il nous a fait écrire ici que le roi de Suède le prioit de l'être.

Si le roi de Suède ne se hâte de faire la paix, nous reprendrons toute la Livonie ; à ce qu'on écrit de Courlande, nos progrès y avancent fort.

CXXXVII

13 janvier 1658. Posnanie.

On espère la paix.

Votre lettre du 14 décembre me dit que c'étoit le second ordinaire, sans que vous en eussiez des miennes. Notre vie, en partie vagabonde, en a été cause.

Je n'ai point vu l'éclipse, et je ne vous en puis rien dire. J'écrirai votre observation à M. Hévélius et je vous dirai ce qu'il me répondra. Nous avions déjà eu la nouvelle de la naissance d'un prince en Espagne, par le roi de Hongrie, quand votre lettre m'est arrivée, et l'offre que celui d'Espagne lui fait de l'infante pour le mariage. Mais je crois que, si on l'élit empereur, les états de l'Empire n'y voudront pas consentir.

Bien que les états se soient accommodés avec le roi de Suède pour les différends survenus à cause des lettres interceptées en Danemark, il y a pourtant beaucoup d'aigreur de part et d'autre, et l'on croit que les premiers donneront un secours entier au Danemark.

Enfin le pape veut faire une maison. On m'écrit de Rome du 1er décembre : *Che si stà aspettando con anxietà grande che il cardinale Ghigi sia risanato della sua ferita, non per-*

che molto si desideri la sua salute, ma per vider la dimostrazione che ne dovra far N. S. non meno per mortificazione del cardinale, che per dar soddisfazione al popolo. Et après avoir bien discouru de ce que l'on dit que le pape fera, mon nouvelliste ajoute : *Il volgo poiche anco vuol aver parte in questa facenda ributtando tutti questi discorsi, diu, che la tenerezza del Pontefice verso suoi parenti, habile a non fargli conoscere la gravezza del successo, farà, che omnia reducantur ad pristinum ; e questo pronostico vien molto creduto, fra gli altri della maggior parte delle dame di Roma.*

Je vous entretiens de ces choses parce que je n'ai rien à vous dire. Nous attendons à toute heure des nouvelles de ce qui se sera fait à Berlin.

On écrit que 450 Danois pris à Frederichshode, que le roi de Suède avait envoyés dans Riga pour le secours de cette place, désespérés de ce qu'on les voulait obliger à servir contre leur patrie, se sont jetés sur la garnison avec des couteaux ; mais, comme cette action a été commencée imprudemment, la garnison s'est mise en défense, et, à coups de mousquet et d'épée, est demeurée supérieure des Danois, qui ont été enfermés en attendant les ordres du roi de Suède.

Il nous arrive des lettres de Berlin du 10 de ce mois qui nous disent, que les ministres d'Autriche ne prétendaient s'obliger que pour la défensive, et tous les alliés veulent l'offensive. S'ils s'y opiniâtrent, on fera la paix. M. Akakia, ayant écrit de Vismar, du 3 de ce mois, qu'il venait de Berlin, que le roi de Suède avait tout accordé, et qu'on avait désiré, pour les préliminaires, que tous les alliés fussent compris aux traités, et que MM. les états fussent les média-

tours. Ainsi, il y a lieu d'espérer la paix. Nous saurons pourtant dans huit jours à quoi on conclura à Berlin.

Monsieur, votre lettre du 21 m'entretient d'une extraordinaire de Dantzig.

CXXXVIII

20 janvier 1658. Posnanie.

Blondel, de Lumbres. Quelle est leur habileté.

Votre lettre du 21 décembre me dit que vous n'avez point encore reçu les lettres que je vous ai adressées directement en Hollande, sur quoi je vous dirai que je vous ai écrit en date des 15 septembre et 2 octobre ; mais, entre ces deux dates, il n'y avait aucune de mes lettres pour vous. Hors cet espace de temps de dix-sept jours, je n'ai pas manqué un ordinaire ; de là vous pouvez juger combien il y en doit avoir en Hollande. Vous dites que vous devez retourner en ce pays-là ; quand je le saurai, je vous adresserai mes lettres par une autre voie que celle de M. Coymans. Le roi et la reine ont grande impatience de voir l'horloge de M. Christian Huygens. M. l'électeur de Brandebourg a écrit afin d'en faire venir pour la reine. Les thermomètres du grand-duc sont justement comme la figure que je vous ai envoyée, d'un cristal fort clair, et gradués par des petits points d'émail, mais sur le thermomètre même, les dizaines sont des points un peu plus gros d'émail blanc. Le thermomètre se pend avec un petit ruban, non pas dans la chambre où l'air est plus tempéré, mais dehors d'une fenêtre, afin qu'il soit à l'air. Le grand-duc en porte un dans sa poche, dans une petite boîte de bois.

Celui qui eut l'intelligence avec les Suédois pour la surprise de Frédericsode, a été pris par les Danois dans un combat près de Hambourg et conduit à Glukstadt, où je crois qu'il passera son temps.

Vous me demandez quelles gens sont M. Blondel et M. de Lumbres? Ce ne serait pas assez dire que le premier succède à la charge de professeur, qu'avait M. Monin. C'est un homme assez bien fait, qui se pique de bien dire, mais, à ce que j'en ai vu, il n'est pas le plus habile pour le ministère. Il a été gouverneur du jeune comte de Brienne et paraît environ quarante ans. Il ne réussit pas bien dans une audience qu'il eut avec la reine, à Bydgostz; il la poussa indiscrètement et sans raison, en lui voulant persuader que, si elle voulait, on ferait la paix. Elle lui dit qu'elle le désirait plus que personne, et ensuite lui fit voir qu'elle n'était pas seule en Pologne, qu'il y avait des ministres et des sénateurs, et un conseil. Mais il rebattit toutes les fois sa première instance avec une telle opiniâtreté, qu'elle s'en impatienta, et dit, après qu'il fut sorti, mais tout bas, qu'il n'y avait pas moyen de traiter avec cet homme-là. Par ce que je vous en dis, formez en vous-même un jugement. Pour M. de Lumbres, c'est un fort bon homme, fort adroit, qui fait les choses sans qu'il paraisse qu'il y touche, qui ne contredit pas, qui cherche des détours et qui prend son temps. Enfin, il est plus pénétrant que l'autre, qui ne put, étant chez l'électeur, découvrir le traité que nous avions fait avec lui; c'est lui qui jugea qu'il fallait qu'il y eût plus qu'on n'en publiait alors. Et c'était vrai. Il lui manque un peu plus d'éclat qu'il n'en a; car il faut cela en ce pays-ci pour s'y faire regarder. Mais peut-être

ne lui donne-t-on pas de la cour ce qu'il faudrait pour paraître davantage. Voilà ce que je vous puis dire de ces deux hommes. M. Filhon n'est pas ami de ce dernier.

La séance du roi, au parlement, est d'un grand éclat contre les jansénistes. Mais je crois que ces différends-là ne peuvent être bien jugés que par un conseil général.

M. le maréchal de Gramont écrit à la reine, d'Augsbourg, revenant de chez le duc de Bavière, en des termes qui marquent que ce prince ne veut point de l'empire et qu'il est pour le roi de Hongrie.

Quand vous avez ouï parler des traités à Francfort-sur-l'Oder, ce n'a pas été entre France et Espagne, mais entre Pologne et Suède.

Les lettres que nous avons de Berlin du 15 de ce mois disent qu'on n'y a encore rien conclu. Les Autrichiens proposent que les Polonais sortent du royaume pour aller contre le roi de Suède, et qu'eux, cependant, garderont la Pologne. Je suis persuadé qu'ils la garderaient si bien, qu'il serait ensuite difficile de la ravoir. Le roi de Hongrie se prépare pour aller à Francfort, où sans doute il sera élu. Rakotzi pourra, dit-on, faire sa paix avec la Porte. Reday Ferentz lui aide en ce qu'il peut et s'entend avec lui. On m'écrit et l'on m'assure, que les Vénitiens traitent en secret avec le Turc, et que la paix est fort avancée. Nous partons d'ici le 28 de ce mois, pour Varsovie.

Extrait d'une lettre de M. Neuman, écrite à Son Altesse le duc de Brandebourg.

11 janvier 1658.

Succès des armes polonaises en Livonie.

Par la poste d'hièr, arrivée du camp des Polonais, est venue la confirmation de la déroute des Suédois auprès de Pernava. M. Zeromski s'est bien comporté dans cette occasion : il a laissé grand nombre de Suédois tués sur la place et en a emmené plus de cent prisonniers. Il a poursuivi le colonel Tholl jusqu'aux portes de Revel. M. Gonsiewski vient d'investir lui-même Pernava ; il espère d'emporter cette place par accord bientôt, étant secondé de la noblesse du pays qui a une correspondance suivie avec les bourgeois de la ville. La même noblesse promet à M. Gonsiewski trois mille de leurs paysans pour faire l'attaque de la ville de Riga. M. Gonsiewski traite avec les Moscovites, afin qu'ils lui remettent entre les mains certaines places de Livonie, dont ils sont maîtres.

CXXXIX

27 janvier 1658. Posnanie.

Les négociations n'avancent pas. — Combats en Livonie.

Vous commencez votre lettre du 28 décembre par une réflexion sur l'accident de Rakotzi, qui demande secours au roi de Hongrie pour rentrer en la principauté. Reday s'y oppose, et ainsi il ne s'entend pas avec lui, comme on avait

Rakoczi menace que, s'il ne gouverne la Transylvanie comme prince, il la gouvernera comme bassa de la Porte. Il y en a qui soupçonnent que c'est un jeu fait pour donner lieu à l'Ottoman d'armer, comme il fait toujours, puissamment, donnant beaucoup de jalousie à ses voisins. La maison d'Autriche se plaint de la France, disant que c'est elle qui le fait armer, peut-être, pour attaquer la Hongrie : voilà ce qui se dit de ce côté-là.

Les chefs allemands, dans le commencement, châtiaient les soldats qui faisaient des désordres ; maintenant ils les font eux-mêmes : ainsi je me dédis de ce que je vous en avais autrefois écrit. Il me semble qu'ils ne soient pas venus en Pologne pour y faire la guerre, seulement pour y piller ; mais s'ils ne se résolvent à y faire la guerre, nous ferons la paix, bien qu'ils n'y veulent pas consentir. Ceux qu'on avait envoyés en Prusse n'ont jamais voulu passer la rivière pour aller contre les Suédois, qui les sont venus voir et les ont trouvés dormant sans garde, et les ont un peu frottés, mais il n'y a pas eu grand'chose. Le général-major Heister qui les commande quasi est pris au lit.

L'assemblée de Berlin n'a encore rien fait pour la prolonger. Le roi de Suède s'est avisé d'envoyer le comte de Schlippenbach, pour s'aboucher avec le baron Schwerin, qui est à M. l'électeur : cela retarde toutes les résolutions pour la paix et pour la guerre, pour la paix de notre part, et pour la guerre du côté de l'Autriche. Le roi de Suède et celui de Hongrie s'envoient visiter souvent secrètement, ce qui donne un peu de jalousie aux alliés.

On écrit de Livonie que la ville de Pernava n'était pas encore rendue, mais qu'elle traitait avec M. Gonsiewski,

qui, après la réduction de cette place, qui est le chef-lieu d'un palatinat, viendrait avec toutes ses forces sous Riga, et que la noblesse de la province, qui a toute pris notre parti, avait promis 10,000 paysans pour ce siége. Deux cents mousquetaires étant sortis de Riga pour aller décharger un bateau qui leur était venu avec diverses choses, à la plage, furent repoussés dans la place par ceux du blocus, qui les découvrirent et qui les devaient laisser aller décharger le bateau et les prendre au retour. Le bateau ensuite se mit au large et les nôtres ne prirent rien. Nous partons mardi, le 20 de ce mois; nous serons douze jours pour arriver à Varsovie. Je n'écrirai plus que de là.

CXL

1er février 1658. Posnanie.

Nouvelles difficultés de la part du roi de Suède.

Je ne vous puis faire que peu de lignes, faute de temps, pour vous marquer et vous rendre grâce de votre lettre du 4 janvier. Le roi de Suède avait envoyé ici, par M. Akakia, son consentement de traiter conjointement avec tous les alliés de cette couronne; et déjà on travaillait aux préliminaires, et le jour était pris pour s'assembler au 15 mars, quand il a fait entendre, par le comte de Schlippenbach, en la conférence qu'il a eue avec le baron de Schwerin, qu'il ne voulait traiter en Pologne que la paix de Pologne, et en Holstein celle du Danemark, ce qui a fait avorter tous les desseins de la paix et fait voir qu'il ne veut que tromper en [illegible] le pouvoir; les alliés [illegible] M. de Lumbres [illegible]

faut traiter avec tous ensemble et en un même lieu, ou continuer la guerre. Nous avons cependant pris Pernava; il est vrai que le château se défendait encore, après la prise duquel les Suédois ne tiendront guère de place en Livonie. Nous partons demain pour Varsovie d'où je me donnerai l'honneur de vous écrire plus amplement.

CXLI

14 février 1658. Varsovie.

Crainte de tergiversations de la part de l'Autriche.

Ma dernière fut de Posnanie, écrite assez à la hâte. Nous devions, le lendemain de notre départ, recevoir le paquet de France; mais il manqua, à cause de grandes neiges, et nous l'avons reçu huit jours plus tard. Dans votre précédente vous me dites que les 12, 13 et 14 décembre ne devaient pas être heureux pour le roi de Suède, mais je n'ai point appris qu'il lui soit rien arrivé. Vous devez avoir reçu la naissance du Grand Seigneur qui doit marquer un homme cruel. On nous écrit qu'il a donné un soufflet à sa mère, tué de sa main un de ses favoris, et fait bouillir un autre dans de l'huile, parce qu'ils lui voulaient dissuader le voyage d'Andrinople. Les Vénitiens ont rompu tous les traités avec lui. On croit que la disgrâce de Rakotzi est un jeu qui se joue de concert avec la Porte. Il s'est toujours conservé les forteresses ; et la maison d'Autriche s'est enfin déclarée, de lui donner secours en cas que le Turc l'attaque, ce qu'elle n'a fait que depuis la rupture des Vénitiens, croyant qu'il n'entreprendrait pas deux guerres à la fois. C'est aussi ce

qui nous ôte de l'appréhension où nous étions de ce côté-là. Nous en avons une autre; c'est que, n'ayant pas envoyé l'armée que demandaient les Tartares contre les Cosaques, le peuple des premiers ne contraigne leur khan à traiter avec ceux-ci.

Nous craignons plus encore que tout cela, que le roi de Suède ne s'accorde avec celui de Hongrie; que ce premier ne lui abandonne l'empire et la Pologne, à la réserve de la Prusse, et celui-ci le Danemark à l'autre. Nous savons qu'ils traitent très secrètement, et quelques lettres interceptées nous ont donné quelques lumières pour soupçonner ce que j'en dis. Le Hongrois fait ce qu'il peut encore pour empêcher notre convocation, qui pourtant va commencer. Les troupes d'Autriche, qui étaient aux environs de Marienbourg, se retirent en Pologne sans avoir rien opéré, et renvoient aux Suédois tous les prisonniers qu'ils font sur eux. Le roi de Hongrie promet d'envoyer 10,000 hommes de ses troupes, sous le nom du roi de Pologne, avec les Polonais et Brandebourgeois, au secours des Danois; mais il y ajoute tant de demandes et de précautions, qu'on voit bien que cela ne se fera pas.

Une sortie de Riga de 500 chevaux en a surpris et défait 1000 des nôtres, qui n'avaient pas seulement une sentinelle. Le général Gonsiewski a fait couper la tête aux officiers qui se sont sauvés.

CXLII

21 février 1658. Varsovie.

L'Autriche est contraire à la paix. — Elle consent à secourir le Danemark. — Bon vouloir des Tartares.

Notre courrier n'étant pas encore arrivé, à cause, je crois, de grandes neiges, je n'ai rien à vous répondre. Le froid a été très violent, mais de peu de durée en ce pays-ci, et déjà il s'est tout à fait relâché. Il y a peu de changements en nos affaires depuis ma dernière. Notre convocation commença hier. La maison d'Autriche l'aurait bien voulu empêcher ou du moins retarder, mais il n'y a pas eu moyen. Elle appréhende qu'on n'y prenne la résolution de faire la paix, et pour l'empêcher, elle a accordé que 10,000 hommes de ses troupes entrassent, sous le nom du roi, conjointement avec les Polonais, dans la Poméranie. Mais elle a ajouté une condition qui pourrait bien rendre cette concession inutile, qui est que la Pologne n'accepterait point la médiation française pour la paix avec la Suède. On lui répondit qu'on l'a déjà acceptée, et que la France consent que le roi de Hongrie entre comme allié dans la paix de Pologne; que, de plus, la France n'a point déclaré la guerre au roi de Hongrie, et qu'ainsi il ne la doit point considérer, en cette rencontre, comme son ennemie. Mais tout cela ne les apaise pas, parce que leur dessein serait que nous ne fissions point de paix.

Notre convocation commença donc hier. Tous les sénateurs y paraissent fort unis aux volontés du roi, et je crois qu'elle ne sera pas infructueuse au bien de l'État.

Il est arrivé de nouveau deux ambassadeurs de Tartarie qui assurent de la continuation de l'amitié du khan, et promettent qu'ils ne feront point de traité avec les Cosaques que la Pologne ne soit satisfaite. Un d'eux va trouver le roi de Hongrie, pour l'assurer de l'amitié des Tartares, tant qu'il sera ami des Polonais, et le remercier du secours qu'il leur a donné. Un troisième, qui est demeuré malade en chemin, doit en aller dire autant au roi de Danemark. Ces ambassadeurs ont dit encore qu'ils ne faisaient point d'instances pour leurs pensions, voyant toujours le pays en souffrance, et qu'ils attendraient la paix pour les demander. Le Turc travaille toujours à ses grands apprêts de guerre, et fait venir des troupes de Babylone et d'Égypte. On dit qu'il peut faire trois corps d'armée, un à Temesvar, un à Belgrade et l'autre vers la Croatie. On croit que la maison d'Autriche lui accordera le passage pour aller contre les Vénitiens, afin de ne pas rompre avec lui.

CXLIII

1er mars 1658, Varsovie.

Le courrier de Dantzig nous a apporté trois paquets de Paris, dans lesquels j'ai trouvé vos lettres des 18, 25 janvier et 1er février. Ce n'est pas une petite joie d'en avoir tant à la fois.

Quand je vous ai dit des nouvelles d'Italie, ç'a été faute d'autres, et je vous croyais mieux informé de celles de Rome que vous n'êtes. Je vous en dirai quelquefois quand elles en vaudront la peine.

La maison d'Autriche a toujours été assurée de l'électeur de Mayence, et a constamment dit que celui de Bavière n'accepterait point l'empire ; enfin il y a apparence que cette maison le tiendra encore longtemps.

Il n'y a point d'apparence que nous prenions Riga, qui pourtant est toujours bloqué, et Pernava assiégé par les nôtres. Cette dernière place a fait une puissante sortie sur nous ; mais tout a été tué ou pris, jusqu'au commandant de la sortie. Les P.P. J. (Pères Jésuites) seront cause que nous ne prendrons pas Riga ; leurs procédés ou leur zèle étaient et violents et inconsidérés en ce pays-ci.

Je ne doute pas que le dessein du roi de Hongrie, à l'égard de ce pays, ne soit, suivant ce que vous m'en écrivez dans votre lettre du 25 janvier, de le faire consommer, et puis l'engloutir ; mais sa conduite est si mauvaise pour cela, que je crains qu'il n'oblige ses alliés, par sa lenteur et ses remises, de s'accommoder sans lui. Pour moi, je crois que le Danemark le fera après la perte qu'il vient de faire de l'île de Fünen.

Si la prédiction de Commelet est fausse, la paix sera faite avant le mois d'avril. Nul doute que, sans cela, il y aura du sang répandu dans la Gaule Belgique. Si le reste du quatrain est pour S. M. protectorale (c'est ainsi dit-on que M. l'électeur palatin le traite), nous en verrons bientôt les effets.

M. le maréchal de Gramont écrit ici, qu'il n'est pas encore prêt de partir de Francfort. Il y veut voir quelle raison on fera à la France des infractions du défunt empereur à la paix de Münster. Je vous enverrai fidèlement tout ce qui viendra de la cour de Hongrie à ma connaissance.

Notre troisième lettre du 1er février commence par la nativité du Grand Seigneur. Je ne manquerai pas d'écrire à Constantinople à l'ami qui me l'a envoyée, afin qu'il me résolve les difficultés que vous avez.

Je n'ai jamais cru qu'on eût un véritable dessein sur Naples, puisqu'on parlait si haut de cette entreprise.

Je ne sais qui sera héritier de M. d'Esper... : si vous le savez, je vous prie de nous le dire.

Nous n'avons rien de considérable. Notre convocation continue assez paisiblement, bien que la faction d'Autriche y ait voulu faire refuser la médiation de France, dans l'espérance qu'on donnait que le roi de Hongrie ferait tout aussitôt avoir la paix. La fin de l'assemblée nous apprendra les résolutions qui seront prises. Je crois qu'on y parlera de la succession de ce royaume. Cependant ces messieurs-ci, qui ne peuvent oublier leurs anciennes coutumes, sont tous les jours en festins. Le prince Zamojski, à qui la reine marie Mlle d'Arquien, a fait conduire ici trois cents tonneaux de vin de Hongrie pour boire à ses noces qui se font ce carnaval.

CXLIV

10 mars 1658. Varsovie.

La médiation de la France est acceptée. — Querelles entre les Polonais et les Allemands.

Le courrier de Dantzig ne nous ayant point apporté le paquet de France, cette lettre en sera plus courte, puisque je n'ai rien à vous répondre et peu de chose à vous dire. Notre convocation est finie assez heureusement. La média-

tion de France pour la paix avec la Suède y a été résolue et acceptée, bien que la faction d'Autriche, en laquelle étaient tous les évêques, qui sont les premiers sénateurs, ait fait tous ses efforts pour la faire refuser.

Il s'est aussi tenu une convocation en Hongrie, sur l'armement du Turc, en laquelle les états de Transylvanie ont envoyé dire qu'ils ne souffriraient point que Rakotzi s'intitulât leur prince, et qu'ils voulaient maintenir l'élection de Reday. Le roi de Hongrie a promis assistance à Rakotzi, de sorte que cela le met dans un embarras assez grand; il craint que tous ne s'entendent avec la Porte, et il paraît assez irrésolu pour le passage des Turcs dans le Frioul, ne sachant s'il le doit accorder ou refuser.

Il est arrivé plusieurs querelles entre les Polonais et les Allemands. Pour y mettre ordre, le commandant fit venir le corps de garde, qui fut repoussé, et les Polonais menacent les Allemands de leur couper la gorge. Les bourgeois étant tous contre les Allemands, le commandant s'est servi de ce prétexte pour faire une assemblée de bourgeois, et leur a demandé, pour sa sûreté, qu'ils prêtassent serment de fidélité au roi de Hongrie, pour le temps que sa garnison devait rester dans leur ville. Je ne sais si ces messieurs-là ne seront point un peu difficiles à chasser, et s'ils ne pensent point à s'établir en ce pays-ci; mais ils en auront bien de la peine, parce qu'ils y sont bien haïs.

Le prince Zamojski épousa, dimanche dernier, une fille française de la reine, appelée M[lle] d'Arquien. Il a refusé, pour elle, une belle et jeune veuve qui avait trois cent mille livres de rentes et beaucoup d'argent comptant.

CXLV

17 mars 1658. Varsovie.

Cabales autrichiennes. — Progrès de la guerre.

La reine a vu le refus que vous faites d'aller éprouver l'inclination des Hongrois.

Vous voyez que les conseils de la maison d'Autriche ne réussissent pas dans la pensée de laisser miner peu à peu le roi de Suède, pour l'accabler après. Elle a engagé le roi de Danemark à rompre avec l'autre en l'assurant d'un secours; et, en lui manquant, elle a rendu celui de Suède plus fort qu'il n'était auparavant. Cette maison fait ce qu'elle peut pour nous maintenir dans la guerre, et nos sénateurs se trouvent partagés; il y a encore parmi eux une grande cabale qui la favorise.

Puisque vous trouvez mes nouvelles de Rome meilleures que les vôtres, je vous en ferai part quand il y aura quelque chose de *rilevante*. On nous dit, par le dernier ordinaire, que le prince Borghèse est mort de douleur de ce que le pape lui dit qu'il fallait qu'il équipât une galère pour la république de Venise; que s'en étant excusé qu'il n'avait point d'argent, Sa Sainteté lui répondit qu'on la ferait équiper et qu'on lui ferait bien trouver de l'argent. On nous dit encore que Sa Sainteté ne pense non plus aux affaires de Pologne qu'à celles des Indes.

Je n'ai point du tout ouï parler de ce livre des prophéties touchant la maison d'Autriche; j'aurais grande envie de le voir, mais je ne sais comment il est intitulé et où il se

trouve. Je ne sais si vous aurez vu la très humble et très importante remontrance au roi sur la remise des places maritimes de Flandre entre les mains des Anglais. Je ne crois pas qu'elle soit bien publique. On ne met point le lieu où elle est imprimée ; mais l'impression me paraît de Hollande ; il n'y a que deux feuilles. La pièce a été faite pour persuader au roi qu'il ne faut pas qu'il s'allie au Protecteur.

Je trouve les RR. PP. peu prudents d'avoir donné prise à leurs adversaires par l'apologie des casuistes ; ils feront voir qu'ils ont triomphé mal à propos.

J'ai si peu de nouvelles à vous dire de ce pays, qu'il n'y a presque rien. Nos Polonais taillèrent en pièces cinq cents chevaux suédois des garnisons de Thorn et de Strasbourg, qui venaient pour les surprendre le jour de carême-prenant, et qui furent surpris eux-mêmes. Nous faisons des levées pour aller contre les Cosaques, en cas que cette paix-là ne se fasse pas. Nous partons aussi dans peu de jours, pour retourner du côté de la frontière de Poméranie, où, si les Autrichiens ne nous trompent point, comme ils ont fait jusqu'à cette heure, on fera entrer un corps d'armée. Il est aujourd'hui venu ici une nouvelle de Berlin, que le roi de Hongrie était mort d'apoplexie en son voyage de Francfort, ce que je tiens faux.

Le froid est encore aussi grand qu'il était au commencement de février, ce qui est extraordinaire. Je crois qu'en cela le ciel veut favoriser le roi de Suède contre celui de Danemark.

CXLVI

24 mars 1658. Varsovie.

Secours au roi de Danemark.

Votre lettre du 15 février m'apprend que les nôtres n'étaient pas arrivées cette semaine-là. Il faut que les grandes neiges en soient cause. Les campagnes en sont encore toutes couvertes en ce pays-ci, ce que nous n'avions pas vu depuis douze ans que nous y sommes. Il gèle encore tous les jours. Enfin cet hiver est des plus cruels, et notre rivière est toujours gelée. Le froid n'empêche pas que nous ne partions mardi, 26 de ce mois, pour aller du côté de la frontière de Poméranie, à dessein de faire avancer un puissant secours pour le roi de Danemark, s'il est encore en état de le recevoir. Il me semble qu'on s'en avise un peu tard, et qu'on se devait servir de la commodité des ponts que le grand froid avait faits partout. Nous pourrons bien aussi aller en Prusse, pour le siége de Thorn que nous emporterons infailliblement. La garnison y est fort misérable. Il n'y a que trois jours qu'on nous en amena ici 50 cavaliers qui étaient sortis pour aller au fourrage; ils disent qu'ils y meurent de faim. Dans la bonne politique, il serait plus avantageux au roi de Suède de remettre cette place entre les mains des Polonais, que de la laisser prendre par les Autrichiens; parce que, s'ils y mettent garnison, il faudra peut-être que les Polonais fassent une plus étroite alliance avec eux que par le passé et qu'ils ne feraient sans cela. Quand cette place sera prise, on nettoiera aisément la rivière jusqu'à Dantzig.

Les dernières lettres de Rome nous disaient que *D. Mario passando appresso Santo-Andrea della Valle,* le peuple lui avait jeté quantité de balles de neige dans son carrosse, dont une lui avait donné par le nez ; qu'il en avait fait prendre quatre auxquels on faisait le procès.

Chegli nepoti di Nostro Signore comminciano a ricevere indifferentemente regali da tutti, e in particolare, uno dal cardinale Antonio d'un bel studiolo ornato di figure, e collonnele d'argento indorato con quatro cassetine piene di danaro.

Mon nouvelliste n'ose encore rien dire, parce qu'on fait une rigoureuse recherche à Rome de ceux qui ont écrit ici *il caso arrivato al cardinale Nepote*, que je vous ai écrit. Notre nonce en ayant donné avis, il a fait ce qu'il a pu pour voir l'écriture de celui de qui je l'ai ; mais je ne la lui ai pas voulu laisser voir.

Il n'y a que deux jours que partit un marchand français allant à Paris, auquel j'ai donné, dans une petite boîte de bois, un des thermomètres du grand-duc pour vous. Je l'ai adressé à Mgr l'évêque. Le marchand s'appelle Buffier. Tous ceux du grand-duc montrent la même chose étant en même lieu, et en différents lieux ils montrent la différence du froid et du chaud. Si vous le portez avec vous, j'en porterai un autre, et nous jugerons des divers tempéraments de l'air où nous serons.

CXLVII

8 avril 1658 Posnanie.

Mauvais vouloir des Autrichiens. — Vers contre la reine de Pologne.

En partant de Varsovie et durant notre voyage, j'ai reçu vos lettres du 22 février et 1er mars. Vous me répondez dans votre première, sur le ministre, professeur et résident, qui n'a pas réussi à merveille où il est : aussi vous puis-je assurer qu'il n'a pas l'esprit si pénétrant que le nôtre. Je ne sais pas pourquoi vous avez entendu qu'on nommât M. de Lumbres *Habeus deplumatus*. Ce *Habeus* est secrétaire du comte de Schlippenbach et un homme adroit et intelligent dans les affaires, dont le roi de Suède se sert pour ses intrigues secrètes.

Les inondations ont bien plus tôt commencé en France qu'ici. Nous n'avons le dégel que depuis le 4 de ce mois, et l'on ne se souvient point d'avoir vu un hiver si long ; le soleil est pourtant chaud, et bien qu'il ait toujours gelé la nuit, de jour il a mangé la neige ; il n'y en a plus sur notre terre. Nous n'avons eu ici ni tonnerre, ni éclair, mais un froid piquant ; même un vent assez considérable du midi.

Je ne sais pourquoi vous prenez l'alarme des troupes de Hongrie. Elles paraissent ici en avoir beaucoup des vôtres, et particulièrement depuis la paix de Danemark. Je vois que les Autrichiens reculent toujours à permettre que nous envoyions leurs troupes en Poméranie, et, assurément ils ne le permettront point, quoiqu'ils le promettent toujours. Ils ont, il y a quatre ou cinq jours, volé quatorze

chariots de marchandises qui venaient de Dantzig; mais ils n'ont pas pris un cheval, par peur que cela ne les fît reconnaître : le peuple d'ici prend grande haine pour eux.

Votre lettre du 8 mars m'arrive avant que j'aie achevé celle-ci. Pour y répondre, je vous dirai que je crois que la paix de Danemark va bien reculer la nôtre, parce que le roi de Suède, qui la pressait lorsqu'il avait cet autre ennemi sur les bras, dit bien que cela n'a rien changé au désir qu'il en a, mais que les conditions ne peuvent plus être pareilles, et en même temps il menace Dantzig : il est pourtant certain que la Pologne ne fera jamais la paix sans la restitution des places de Prusse. Il en offre la restitution; mais il veut peut-être faire monter la récompense si haut, que plutôt que de lui payer, on aimera mieux continuer la guerre. Pour ce qui regarde le roi de Hongrie, qui est cause de la perte du Danemark par sa connivence, je crois que les états de l'Empire l'obligeront à ne point attaquer le roi de Suède, de crainte d'attirer la guerre en Allemagne. Si, pourtant, il se voulait un peu remuer, je crois que le roi de Danemark se dédirait de sa paix, qui est trop désavantageuse. Le grand froid a causé sa ruine; il y avait quatre-vingts ans que le Belt n'avait pas gelé, et, sans cela, le roi de Suède ne lui pouvait rien faire, n'étant pas si fort sur mer que lui. Je ne sais si nous avons bien sa nativité; mais une mauvaise révolution ne lui a produit que du bien : par bonheur pour lui et contre sa coutume, il quitta son carrosse pour passer le Belt à cheval, et son carrosse et ses six chevaux furent engloutis. Il faudrait comparer sa nativité avec celle du roi de Danemark, pour bien juger du bonheur ou

du malheur de ces deux princes. On m'a dit qu'il y avait un Écossais, en Samogitie, qui prédit juste tous les malheurs de Pologne, et qui a prédit ce qui est arrivé en Danemark. J'ai demandé de quelle façon il prédisait ces choses-là : on m'a répondu que c'était par le moyen d'un vieux manuscrit en écossais qu'il avait, ce que j'aurais pu croire si l'on ne m'avait encore ajouté qu'il a fait des prédictions merveilleuses à des particuliers, ce que je ne crois pas qu'il se trouve dans son livre. Il dit que nous n'aurons point de paix en Pologne tant que le roi de Suède vivra ; qu'il y reviendra ; qu'il saccagera toute la Samogitie, et puis qu'il sera tué en Livonie, et que cette province-là reviendra à la Pologne. Mais il a avancé encore une autre prédiction, qui sera la pierre de touche de toutes les autres : c'est qu'il soutient, à ce qu'on me dit, que le roi de Hongrie ne sera point empereur. S'il rencontre bien, à quoi je ne vois nulle apparence, je le chercherai pour voir son livre.

Je vois que la reine Christine ne passera point aux siècles futurs pour une héroïne, mais pour une femme extravagante. Je vous prie, si vous le pouvez savoir, de me dire quels sentiments Scudéry en a, et s'il est toujours, pour elle, dans les sentiments qu'il en avait lorsqu'il composa son poëme d'*Alaric*.

Nous sommes venus ici pour faire marcher les troupes auxiliaires contre l'ennemi, puisque nous les payons : elles le promettent ; leurs généraux disent qu'ils en ont tous les ordres ; et je suis encore constant dans mon opinion, qu'ils n'en feront rien et qu'ils ne sortiront pas de nos frontières. Nous en serons éclaircis avant la fin de ce mois, puisqu'ils prennent un terme encore plus court.

Je vous envoie des vers que les Autrichiens ont fait contre la reine.

Heu Poloni lachrymosi
Estis itrum animosi
Nam discessit Würzius.

Vestrum regnum est purgatum
Noviter, et recens natum :
Quid nunc eo lætius.

Sed est magna turpitudo,
Quod vestra ingratitudo
Germanorum merita

Non agnoscat, sed accepta
Pro nunc censeat inepta
Ubi sont præterita.

Vestrum regnum et corona
Vestræ domus, vestra bona
Et libertas aurea,

Cuncta hæc recuperavit,
Vosque omnes liberavit.
Pro hoc beneficio,

Nunc Germanos trucidare
Et tam pessime tractare,
Vertitur non vitio.

Suecus qui defellit fidem
Semel faciet id idem
Quando satis tacuit.

Tamen pax jam sine cura
Cum eo qui ante jura
Fregit, vobis placuit.

Quis tunc erit itrum vanus
Et auxiliares manus
Imploratus porriget?

Nam Germanus ictus sapit,
Priusque exemplum capit
Et errorem corriget.

Quantos milites præclaros,
Quantos hominesque charos,
Leopoldus perdidit,

Pro amico Casimiro!
Nec pepercit ullo viro,
Regnum usque tradidit.

Non regina ejulabat
Olim, quando exulabat
Petens arma Cæsaris.

Galli arma vacaverunt
Et Suecorum promoverunt
Tamen ille valet bis.

Eligetur innovatus
Relinquetur approbatus
Ergo tuus socius.

Reconciliato hosti
Fide quam tu olim nosti
Numquam stabit ocyus.

Serpens fœminam seduxit
Cui post et vir affluxit
Paradysi exules.

Cave Gallicam serpentem
Fœminam decipientem
Et cunctantes præsules.

CXLVIII

Le jour de Pâques 1658. Posnanie.

Les tergiversations de l'Autriche continuent.

Je reçus vos lettres des 15 et 22 mars si tard, que je ne pus que vous les accuser. Et maintenant je vous en rends grâce et vous dirai que le roi de Hongrie agit à son accoutumée, c'est-à-dire en nous amusant. Il a fait donner des ordres à ses généraux pour assembler les troupes et marcher au rendez-vous, comme ils nous l'ont dit, et comme on l'a écrit de Francfort. Et maintenant que leurs dites troupes sont quasi toutes ensemble, que les nôtres sont toutes prêtes, ils commencent à former des difficultés et à proposer de faire la guerre plutôt en Prusse qu'en Poméranie. M. l'électeur commence aussi, gagné par leurs raisons, à être de cet avis-là. Et, pourtant, ni eux, ni nous, n'avons point eu plus beau jeu, toutes les troupes suédoises étant encore éparses dans les îles du Danemark.

De la façon qu'on m'écrit de Vienne, il semble que la France ait trouvé les moyens de prolonger le temps de l'élection, en proposant des conditions de paix si raisonnables, que les électeurs donnent dans le panneau. Mais Pignerand, qui juge bien que ce n'est que pour gagner le temps, dit qu'il n'a ni ordre, ni instruction, et qu'il faut passer outre à l'élection ; que si son maître veut faire la paix, il la pourra faire en un autre lieu. Les partisans d'Autriche disent que, vu la grande apparence que la guerre va recommencer dans l'Empire, il lui faut donner un chef le plus

diligemment qu'on pourra. On voit clairement que le roi de Hongrie n'a d'autre dessein que d'amuser celui de Suède en Pologne, afin que son pays demeure en repos, et qu'il puisse envoyer des secours en Italie et en Flandre. Cependant l'affaire s'échauffe du côté des Turcs. Ils envoient prier le roi de Hongrie de ne se point mêler de Rakotzi, qu'ils veulent châtier. Plusieurs maintiennent que c'est un jeu joué que cette affaire-là pour faire la guerre à la Hongrie. Une autre nouvelle nous est venue que le bassa de Silistrie qui, par ordre de la Porte, marchait contre la Valachie, a été entièrement défait. La nouvelle vient de Bude; mais on ne la croit pas. Le roi de Hongrie est cependant fort empêché, ne sachant s'il doit secourir ou abandonner la Transylvanie.

Ayant reçu votre lettre du 29 mars, je vous dirai que nous avons vu ici le placard que vous me dites que les états avaient fait afficher contre le Portugal. Ils ont maintenant à penser au Sund, auquel le roi de Suède, dans la paix avec le Danemark, s'est réservé le pouvoir de mettre des impôts. Je ne puis croire que cette paix puisse durer. Le Danemark rompra de nouveau, pour peu qu'il soit assisté; mais, comme vous dites, les conseils de la maison d'Autriche sont défectueux, puisque ceux qui les composent ne songent qu'à leur profit particulier, et nous en savons bien des histoires.

Il arriva hier la nouvelle de la mort de l'archevêque de Gnesen. Le roi a nommé, pour lui succéder, l'évêque de Varmie (1), celui qui fut en France quérir la reine.

(1) Lesczynski Venceslas.

CXLIX

15 avril 1658. Posnanie.

Nouvelles de la Hongrie. — Les Suédois menacent de débarquer en Prusse.

Je perds l'espérance que la poste de France nous arrive devant le départ de notre courrier. Elle nous apportera le paquet du 15 de mars; mais nous avons déjà vu des nouvelles venues par une voie extraordinaire du 22, qui disent que Hesdin s'était accommodé avec M. le prince, ce qui est une très mauvaise affaire pour la Picardie.

Rakotzi s'est rétabli à main armée et s'est de nouveau fait prêter le serment. Il s'est confédéré avec les deux princes de Valachie et de Moldavie, qui refusent d'obéir à la Porte. Le Grand Seigneur les a démis tous trois. Il a envoyé aux états de Transylvanie la confirmation de l'élection de Reday; il a envoyé un gentilhomme grec, élevé à Constantinople, pour prince en Moldavie avec le diplôme, et ordonné en Valachie le rétablissement du vieux Basile. Rakotzi et ses alliés se préparent à la défense et pressent fort le roi de Hongrie pour un secours. Le Transylvain, pour cela, lui offre deux places et de l'argent. Les Hongrois pressent leur roi pour ce secours. Le Grand Seigneur a envoyé un aga au roi de Hongrie, qui l'assure que le grand armement qu'il fait ne lui doit point donner de l'ombrage, qu'il emploiera plutôt toutes ses forces contre Rakotzi et les deux autres, que de souffrir leur désobéissance. Cependant les Tartares ont déjà ordre d'entrer en Moldavie. Sans cette guerre contre la Suède et la Moscovie, nous aurions beau jeu de ce côté-là.

Il semble que nos Allemands veulent tout de bon entrer en Poméranie. Ils assemblent leurs troupes et les conduisent à un rendez-vous sur notre frontière; mais, jusqu'à ce qu'ils aient passé l'Oder, je crains toujours qu'ils ne nous amusent. On nous donne avis que le roi de Suède ne sera que trois semaines en son voyage de Gothenburg et qu'après il embarquera toutes les troupes pour les passer en Prusse, et qu'il a dessein d'attaquer Puçk, qui est un port de mer dans le golfe de Dantzig.

Deux de vos lettres m'arrivent : elles sont des 15 et 22 mars, avec la figure du monstre : la chose est merveilleuse, si elle est vraie. Mais peut-être sera-ce comme de celui d'Espagne, qui s'est évanoui.

Pour la figure de Cromwell, elle ne me semble point répondre à sa fortune. Le départ du courrier me presse.

CL

28 avril 1658. Posnanie.

Les Tartares offrent du secours.—L'arrivée de l'ambassadeur de Hollande.

Les grandes eaux ont empêché que nous ayons reçu le paquet de France au 5 de ce mois; nous en avons pourtant déjà vu des nouvelles du 7, venues de Berlin, qui disent que les affaires n'y vont pas bien.

Je vous envoie les nouvelles de Rome et vous les continuerai toujours : mon nouvelliste dit pourtant qu'on n'ose dire la vérité, parce qu'on menace de faire *impiccare* ceux qui parleront du gouvernement. Vous verrez aussi qu'il ne dit que fort discrètement ce que les dames romaines trouvent à dire sur leur nouveau supérieur, sans nommer le vice dont on accuse les Toscans.

Je crois que nous irons bientôt en Prusse avec toutes nos forces, au moins celles qui sont en deçà de la Vistule, car, pour les autres, elles vont en Ukraine. Nos Allemands ne veulent point sortir de ce royaume, et enfin ils ne sont résolus qu'à la défensive ; mais je crains qu'ils ne la fassent durer bien longtemps ; ils y trouvent leur compte, puisqu'ils s'entretiennent et demeurent les maîtres d'une armée qui ne leur coûte rien.

Le Turc est retourné à Constantinople, mais il a chassé et dépossédé les voïevodes de Moldavie et de Valachie. Celui qui a été établi en Moldavie, qui est un jeune Grec, a déjà écrit en cette cour, pour assurer le roi qu'il vivra en bonne intelligence avec la Pologne. Rakotzi se veut défendre et se maintenir par les armes ; je ne sais s'il y réussira. Nous avons ici un ambassadeur tartare, qui presse fort la paix avec les Cosaques ou une guerre exterminative contre eux. Ces peuples insolents incommodent tous les voisins.

Nous avons eu un peu de froid à Pâques, et le thermomètre est descendu jusqu'à 14 degrés la nuit, et 16 de jour ; mais il n'a point gelé. Le temps était fort beau, comme il l'est encore.

Nous avons ici un ambassadeur de Hollande, venu pour assister à la médiation de la paix avec la Suède. M. l'électeur la souhaite plus que personne. La guerre lui fait maintenant peur.

Je crois que nous irons en Prusse dans dix ou douze jours, et aussitôt que M. Morstin (1), qu'on a envoyé à Berlin, sera ici de retour.

(1) Morstin André, d'abord référendaire ; plus tard, en 1668, grand trésorier de la couronne.

CLI

5 mai 1658. Posnanie.

L'Autriche résiste à la médiation.

Le lendemain du départ de ma dernière, j'ai reçu les deux vôtres des 5 et 12 avril. Vous aurez sans doute appris avec quelle franchise les Danois ont, jusqu'à cette heure, exécuté leur traité avec la Suède, ce qu'ils n'eussent pas fait, assurément, si la maison d'Autriche eût voulu se remuer; mais elle est trop prudente, et sa prudence nous ruine. MM. les états saignent aussi du nez à cet égard, et adorent les victorieux. Je crois que c'est qu'ils savent bien que la maison d'Autriche ne veut pas être la première à rompre le traité de Munster, les états de l'Empire l'assurant de la secourir en cas qu'on le rompe pour l'attaquer. Et pourtant elle s'oppose ouvertement à notre paix, si nous ne la voulons faire sans médiateur, ou, en cas qu'il en faille, prier le collége électoral de l'être et de députer pour cela les électeurs de Bavière et de Saxe. Que si, nonobstant leur opposition, nous nous assemblions pour faire la paix, nous pourrions demeurer le cul entre deux selles, n'étant pas assurés que le roi de Suède la fît à des conditions raisonnables. Ces embarras feront sans doute durer la guerre. La maison d'Autriche prétend tirer de grands avantages de la révolte de Hesdin, et c'est une mauvaise affaire que tous les gouverneurs soient maîtres de leurs places. Quelque jour ils se les voudront approprier en hérédité.

Il y en a qui écrivent de Paris, que M. le cardinal eût

mieux fait de donner l'argent qu'il a mis à sa loterie aux officiers réformés, qu'à des gens qui ne lui en savent point de gré.

L'ambassadeur de Moscovie aura aujourd'hui son audience de congé. On lui donne toutes les belles paroles qu'il peut désirer, parce que son maître a trois puissants corps d'armée, dont il fait avancer l'un en Livonie. On a renvoyé, à ce qu'on écrit de Vienne, l'aga que le Grand Seigneur avait dépêché au roi de Hongrie, avec des paroles générales, que la Porte devait penser à deux fois à l'affaire de Rakotzi avant que de l'attaquer, parce que cela pourrait émouvoir tous les princes chrétiens et les réunir en sa faveur; on n'a pas dit si l'on veut le défendre ou non, en cas qu'il soit attaqué, qui est ce que la Porte voulait savoir.

CLII

12 mai 1658. Boguniow.

La guerre continuera.

Nous étions en campagne les jours que votre lettre du 19 avril me marque qu'il a neigé à Paris, qui sont le 28 et le 29 de mars; il neigea continuellement, mais c'était la dernière neige qui soit tombée. Ici le dégel arriva tout à fait le 2 avril, et le 4 il fit chaud. Nous avons depuis quasi toujours eu beau temps; il fit encore un peu froid, depuis le 20 jusqu'au 23; le 25 et le 26, grand vent du sud-est, et le 30, un grand orage avec tonnerre. Tout ce mois-ci a été beau.

Vous aurez vu de mes précédentes, que nos secours pour

le roi de Danemark n'ont été qu'en projet, les Autrichiens ayant manqué à tout ce qu'ils avaient promis. Maintenant ils témoignent avoir très grande envie d'entrer en Poméranie, si M. l'électeur veut joindre ses troupes aux leurs; mais lui le refuse à son tour, et ainsi je vois bien que notre guerre ne sera que défensive. M. l'électeur veut demeurer attaché avec nous pour la défense et le recouvrement de la Prusse; mais, pour ses terres de Poméranie, il veut garder la neutralité, et donnera passage aux Suédois s'ils le lui demandent. Ce sont ses projets. Le roi de Suède, cependant, témoigne et le fait dire par ses ministres mêmes, qu'il désire la paix et demande l'assemblée. Mais la Pologne veut auparavant qu'il déclare quelles sont ses prétentions pour la restitution des places de Prusse qu'il promet de rendre; ce sur quoi il refuse de se déclarer, disant qu'il le fera lorsqu'on sera assemblé. Si nous refusons absolument l'assemblée sans cette déclaration en bonne forme, c'est que l'Autriche est tout à fait contraire à cette assemblée, et qu'elle en pourrait prendre prétexte pour nous quitter ou rompre avec nous. Et nous, ne nous fiant point du tout à la sincérité du roi de Suède, voulons savoir si ses prétentions sont tolérables, et si, pour le plus ou pour le moins, on pourra, en les discutant dans l'assemblée, espérer de faire la paix. On m'écrit d'Italie que M. de Mantoue traite avec la France. Si l'on a Mantoue, Parme et Modène, Milan sera fort incommodé.

Notre cour est venue dans une maison de campagne qui est au palatin de Kalisz, pour y demeurer jusqu'à ce qu'on marche en Prusse.

Puisque vous voulez faire faire des thermomètres sur le

modèle de celui que je vous ai envoyé, je vais vous dire comme on les ajuste afin qu'ils soient tous à un point. L'émailleur de M. le grand-duc en a un qu'il garde toujours, qui sert de modèle pour les autres; il le laisse quelque temps avec ceux qu'il veut sigiller, qui sont déjà remplis d'esprit-de-vin, dans un seau de glace, afin de réduire cet esprit à la quantité correspondante au degré de son modèle, ajoutant ou ôtant de cet esprit selon la nécessité; et lorsqu'ils sont réduits à un même degré, il les sigille hermétiquement, ce qu'il observe, afin qu'étant tous à un même point, on puisse juger de la différence de la chaleur en divers lieux. Il n'y met pas de l'esprit-de-vin coloré, parce qu'avec le temps il salit le verre et en diminue la quantité apparente.

Je ne sais si je vous ai dit que le signor Paolo del Buono travaille à un canon qui se démontera en quatre ou cinq pièces, pour la commodité de la conduite, et qui se remettent ensemble en moins d'un quart d'heure.

Il est vrai, ce que je viens d'apprendre, que notre paix se recule fort, parce que le roi de Suède prétend, pour la restitution des places de Prusse, 5 millions, puis, qu'on lui assure la succession de la même Prusse après la mort du roi; et que cependant on lui donne quelques places de sûreté. Jamais, sur une telle proposition, on ne s'assemblera pour traiter de la paix, et cela peut nous lier plus fort que jamais avec la maison d'Autriche.

CLIII

19 mai 1658. Boguniov.

Difficultés pour la paix.

En vous rendant grâce de vos nouvelles du 28 avril, je vous dirai que M. le maréchal de Gramont a lui-même donné avis à la reine de son différend avec l'électeur de Saxe, pour la visite, un peu plus avantageusement pour lui que vous ne le dites. Mais les Autrichiens le racontent comme vous et comme je le crois, parce qu'il y a apparence que ce prince s'était ajusté avec eux pour cela. Quant à l'élection, les ministres autrichiens n'oublient ici qu'elle se devait faire le 15 de ce mois-ci, mais on écrit de Vienne qu'on ne l'espérait que vers la Pentecôte, et que si elle allait plus loin, cela pourrait amener quelques désordres. De ce même lieu, on me dit que le Turc avait assiégé Jenö, sur les frontières de Transylvanie, vers les terres ottomanes, et qu'il menaçait Varasdin. Il veut assurément déposséder le prince, comme il a fait de deux autres, qui se sont retirés en Transylvanie. Je crois que la maison d'Autriche, quelques promesses qu'elle lui ait faites, l'abandonnera pour ne pas rompre avec le Turc; elle publie que tous ces mouvements sont une œuvre de la cour de France.

Le sermon du père Joseph de Morlaix, capucin, eût été bon du temps des croisades et de Pierre l'Ermite, qu'on avait plus de fond en scrupules qu'en politique; mais ce temps n'est plus, tout change, et il faut qu'il arrive de grandes

révolutions pour ramener l'innocence dans le monde, qui est devenu si fin du côté de l'Occident, qu'il n'est plus capable des superstitions que pour amuser les simples.

Notre ciel est un peu rafraîchi depuis un grand orage avec tonnerre, qui se fit le 13 de ce mois; mais les beaux jours ont été avec un vent froid du nord-est.

Il faut que je vous dise qu'en ces lieux il y a un jardin sur les pommiers duquel il y a plusieurs pommes restées de l'année passée ou de plusieurs autres, ce que je ne sais pas, qui se sont lignifiées, c'est-à-dire converties en véritable bois. J'en ai coupé quelques-unes dans lesquelles j'ai encore trouvé les pepins assez beaux et frais; mais elles se sont converties en un bois fort dur. On m'a dit que le froid de cet hiver, qui a été très grand, a fait cela. M. d'Ainsson en a pris pour faire un chapelet, bien qu'il soit calviniste, et pour en faire, dit-il, présent au confesseur de la reine.

Pour ce qui regarde nos affaires, je vous ai dit, dans ma dernière, les sentiments du roi de Suède pour un traité de paix. Il ne les a pas déclarés encore lui-même; mais ils ont été pénétrés, et il est certain que ce prince ne témoigne de déférence à la France que pour en avoir des offices et de l'argent, et que, du reste, il ne pense qu'à son plus grand intérêt. Si pourtant il n'en était point assisté, ni du Protecteur, il ne pourrait pas se maintenir par ses propres forces. Il nous menace de s'accommoder avec le roi de Hongrie; mais je crois qu'il est impossible qu'ils prennent de la confiance l'un pour l'autre; le plus habile ou le plus heureux trompera son compagnon.

M. l'électeur témoigne vouloir demeurer attaché à la Po-

logne, pour ce qui la regarde directement, mais il désire la neutralité pour ses terres de l'Empire.

Nous avons avis, mais je doute que ce soit toute la vérité, que, dans l'abouchement du baron Schverin avec le comte de Schlippenbach, celui-ci ne s'était plaint que de ce que la Pologne refusait les passe-ports en la forme qu'on les avait demandés pour le traité de paix; que Schverin lui ayant demandé quelles étaient les prétentions du roi pour la restitution des places de Prusse, sans lesquelles la paix ne se pouvait faire, il lui avait répondu qu'il n'avait aucune commission ni instruction pour répondre sur ce sujet, et qu'il n'en pouvait rien dire, y allant de sa tête, s'il parlait d'une chose où il ne voyait goutte. On en juge que le roi de Suède n'a d'autre dessein que de nous détacher de nos alliés, pour après rompre le traité sur l'article de sa satisfaction pour la restitution de la Prusse, les trois places de laquelle, à ce qu'il dit, il estime plus que tout ce que les Suédois ont tenu en Allemagne et dont ils ont tiré plus de dix millions de profit.

CLIV

26 mai 1658. Boguniov.

Continuation du même sujet.

Depuis l'accord de M. l'électeur de Brandebourg avec la Pologne, nous avons fort peu de commerce avec Crossen, où demeure Mme sa mère. Je ne laisserai pas de chercher les moyens de faire savoir à Mme la princesse Élisabeth qu'elle vous doit au moins faire savoir qu'elle a reçu votre livre; ce que je ferai par le moyen de quelque ministre de

M. l'électeur. Et, en même temps aussi, je tâcherai d'apprendre ce qu'il en est de la conversion de madame sa sœur? Beaucoup croient qu'avec le temps, on découvrira plutôt une légèreté qu'une véritable dévotion. Elle naquit l'an 1622, le 26 avril, demi-heure après midi, à la Haye, et Élisabeth l'an 1619, le 5 janvier, aussi demi-heure après midi, à Heidelberg. Il est vrai que je ne sais s'il n'y a point eu deux Louises; il y en a eu, ce me semble, une mariée en Transylvanie, et celle dont voici la naissance est la Hollandine. Mais, puisque je suis sur les nativités, j'en ajouterai encore une d'un homme qui n'a pas des pensées rampantes, mais très élevées. George Lubomirski, prince du Saint-Empire et grand maréchal de Pologne, naquit l'an 1616, le 20 janvier, une demi-heure avant le lever du soleil, auprès de Cracovie. Il a un secrétaire, grand poëte, né les mêmes jour et heure en Sicile, mais en 1621.

Nous avons fort peu de nouvelles considérables. M. Morstin est de retour de Berlin. Il assure d'avoir laissé M. l'électeur dans la résolution de ne pas abandonner l'alliance de la Pologne, mais pour la Prusse seulement, si le roi de Suède est d'humeur de lui accorder la neutralité pour les terres de l'Empire. Je crois qu'elle lui sera accordée, sinon il pourrait signer une ligue avec la maison d'Autriche contre les menaces de ce roi qui, jusqu'à cette heure, a quasi toujours vaincu sans combattre. Il faudra voir ce qu'il fera, lorsqu'il trouvera des gens qui lui résisteront. Il menace insolemment de les aller visiter lorsque l'hiver prochain lui aura fait un pont de glace; mais je crois qu'il ne trouverait pas si bien son compte qu'en Danemark.

Le palatin de Plock (1) s'en va à Vilna pour traiter avec les Moscovites. Un ambassadeur que nous avions envoyé à leur prince ne s'est arrêté que trois jours, et aujourd'hui ou demain il doit être ici de retour. On a grande impatience de savoir ce qu'il dira.

On prépare toutes choses pour le siége de Thorn, mais si lentement, qu'on voit bien que les Autrichiens n'ont pas hâte.

Il y a trois ou quatre jours, nous eûmes ici une grosse alarme : un palatin écrivit le soir qu'on lui donnait avis qu'un parti de 600 chevaux était sorti de Thorn, pour enlever le roi et la reine, qui sont ici, sans beaucoup de de garde, dans une maison tout ouverte. On ne s'en retira pas ; mais on envoya reconnaître, la nuit, de tous les côtés. Ce matin on sut que c'était une compagnie d'infanterie qui venait ici, et qui avait donné lieu à cette alarme.

M[me] l'électrice a envoyé à la reine l'horloge de Christian Huygens ; elle a réveil et sonnerie dans un cadre d'ébène ; nous verrons comme elle ira.

P. S. Golz, l'envoyé de M. l'électeur de Brandebourg, est arrivé ici ; il vient assurer de la constance de ce prince.

CLV

2 juin 1658. Bogumiov.

Une sortie de la garnison de Thorn. — On traite avec les Moscovites.

J'écrivis hier à Cracovie, et fis les baisemains contenus en votre lettre du 10 mai al signor Paolo del Buono, qui est

(1) Jean Krasinski.

là maître de la monnaie avec M. Boratini, et qui ont dessein de découvrir des mines dont ces montagnes sont fort fertiles; — il y en a une de lapis-lazuli, dont on fait de l'azur plus beau que celui d'outremer. — Je crois qu'ils y feront mieux leurs affaires qu'aux mathématiques, dont la spéculation ne leur apportait ce que leur donnera cette pratique.

Mes lettres de Vienne du 13 mai disent que Rakotzi était avec son armée sur les rivages du Tebisco (1), pour empêcher le passage au bassa de Bude, qui était sur la rive de l'autre côté. On croit qu'il y aura bientôt combat. Le Turc nous demande que nous nous joignions à lui pour la destruction de ce prince, qui n'a pas satisfait aux conditions de la paix faite avec lui, et qu'après il nous assistera contre les Cosaques et les Moscovites. Mais nous aimons mieux Rakotzi en Transylvanie que les Turcs, et, bien qu'il ne nous ait pas satisfait, et qu'il ait toujours des intelligences avec le roi de Suède, nous l'assisterions contre l'Ottoman, si nous avions la paix. Les états de Transylvanie ont cependant envoyé au Turc le prier de ne point faire le dégât dans leur pays, protestant qu'ils ne voulaient point de Rakotzi pour leur prince, mais bien Reday. Le roi de Hongrie a fait avancer de ce côté les quatre régiments de la Silésie et quatre autres de Styrie et de Carinthie, pour garder les frontières.

Nos Autrichiens marchent si lentement pour le siége de Thorn, que je ne crois pas qu'ils aient l'ennui de le prendre. La garnison de cette ville est venue surprendre

(1) Teiss.

Bidgostz dans le temps que des marchands de Dantzig envoyaient pour vingt mille francs de vin d'Espagne à Varsovie, qui y couchait cette nuit-là, et qui a été conduit à Thorn; mais ils ont aussitôt abandonné la place de peur d'être coupés. On a fait avancer Czarnecki, qui leur empêche maintenant les sorties. Il y a deux mille hommes dans cette place, mais en fort mauvaise intelligence avec les habitants. Nous changerons, la semaine qui vient, de quartier, et nous irons à huit lieues d'ici du côté de Berlin; peut-être que, selon les occurrences, la reine pourrait y aller, mais il n'y a rien d'assuré.

Notre envoyé de Moscovie en est revenu, qui y a été très bien reçu; le czar et ses peuples désirent fort la paix avec nous. Les Kalmoukes se sont soulevés contre lui; il demande pourtant toujours la succession de ce royaume : c'est de quoi on parlera dans la prochaine diète. Il promet, en conséquence d'icelle, de rendre tout ce qu'il a pris, et de conquérir, pour la Pologne, la Livonie à ses frais, et la Suède à frais communs. Beaucoup de nos sénateurs y inclinent si la paix ne se fait avec la Suède.

CLVI

9 juin 1658. Sierakov.

Point de nouvelles.

Nous avons changé de demeure depuis ma dernière. Ce lieu-ci est plus commode pour notre cour que n'était le précédent; il y a une assez belle maison, pour la conservation de laquelle le défunt palatin de Posnanie (1) trahit sa

(1) Christophe Opalinski.

patrie, en donnant passage au roi de Suède pour entrer dans le royaume de Pologne.

On m'écrit de Vienne que le prince d'Espagne avait été en péril de la vie vers le 1er avril, de fièvre et de rétention d'urine.

Le Rakotzi est toujours à Solnock, sur la rive de Tebisco, et le bassa de Bude de l'autre côté : au moins c'était ainsi le 9 mai, qui est la date de ses dernières lettres. Il a envoyé au Grand Seigneur pour remontrer qu'il est prêt à laisser la principauté, voyant que les peuples lui sont si peu affectionnés, et de se retirer dans les comtés qui lui ont été cédés par la maison d'Autriche. Son dessein est de gagner du temps; mais on doute que les Turcs lui veuillent accorder la demande de se retirer : ils le veulent avoir entre leurs mains.

Pour ce qui regarde nos affaires, on peut dire qu'elles sont toujours au même point. Nos Polonais sont les meilleures gens du monde : car, pourvu qu'on leur donne le temps de faire des festins, ils ne pensent qu'à se réjouir. Les grands seigneurs font festin tous les jours; mais le peuple ne le fait que les fêtes et dimanches. Ces jours-là on entend des violons (bons ou mauvais) partout, et je crois qu'il y en a plus en Pologne qu'au reste de l'Europe. Il n'y a point de petite église de village où il n'y ait orgue et musique, et point de gens au monde qui chantent si mal.

Je ne vous dis point de nouvelles, parce que nous n'avons rien. Je ne crois pas que les Allemands assiégent Thorn, si ce n'est à la fin de l'année. On écrit de Copenhague, que les Suédois, contrairement à tout ce qui était accordé par le traité de paix du Danemark, font tous les jours de nou-

velles et injustes demandes pour entièrement abattre ce misérable pays-là. Nous partirons dans quinze jours ou trois semaines pour retourner à Varsovie.

CLVII

16 juin 1658. Sierakov.

Mauvaise foi du roi de Suède.

Je vois par votre lettre du 24 mai qu'enfin vous aviez reçu le petit thermomètre. Le grand-duc en porte toujours un dans sa pochette.

Je ne vois pas que M. le cardinal vous propose un grand avantage pour le servir, et je n'entends point dire qu'il en fasse de bien grands aux siens. On écrit de divers endroits que sa santé est bien faible.

Vous nous conseillez d'employer les Allemands à la reprise de quelques places. Nous le voudrions aussi, et qu'ils ne les présidassent pas ensuite de la prise, car c'est ce qui les rend plus puissants et plus formidables dans le pays, sur lequel ils ont une grande prétention, et ne s'en cachent point. Et si la paix de Suède était faite, on n'aurait pas moins de mal à les chasser que les Suédois.

La guerre de Transylvanie ne peut pas occuper beaucoup le Turc, puisque ce pays-là est divisé, comme je vous l'ai dit dans ma dernière.

Je crois, comme vous, que la médiation de la Hollande ne nous peut être qu'avantageuse ; mais ces messieurs sont si faibles, et le roi de Suède les traite si fort de haut en bas, que je ne sais s'il s'en arrêtera à leurs opinions. Il fait des injustices au roi de Danemark contre le traité, sans

prétexte et sans raison. Enfin, c'est un homme sans foi. Il n'a point encore donné, ni refusé, la déclaration que nous demandons devant que de venir à l'assemblée pour la paix. Les électeurs l'ont trouvée juste, aussi bien que ses propres ministres qui sont à Francfort. On nous écrit qu'il lui sera bien dur de donner cette déclaration; mais nous sommes bien résolus de n'en rien démordre. Nous n'avons point encore d'avis qu'il ait repassé la mer.

Nous avons envoyé un ministre à MM. les états, c'est M. [illegible] nommé celui, si vous y eussiez été, avec lequel vous deviez partager la correspondance auprès de notre grand chancelier. Il va passer à Francfort. Il a une lettre de la reine pour M. de Thou. Elle écrit aussi à Mme la princesse d'Orange mère, et nous avions deviné cinq ou six jours auparavant l'avis que vous nous donnez, qu'il fallait en user ainsi. Nous savions aussi que Schverin est homme à argent. On lui a promis de le faire gentilhomme polonais, ce qui lui serait plus utile que ce que le roi de Suède lui donne. Le jour est pris au 28 de ce mois pour notre départ pour Varsovie, jusqu'où il y a dix grandes journées de marche.

CLVIII

[illegible], 23 juin 16[illegible].

La guerre ni la paix n'avancent pas.

Le bassa de Bude a passé le Tibisco; Rakoczi s'en est retiré vers les comtés qu'il a en Hongrie, où le bassa le suit; c'est ce qu'on écrit de Vienne, le 3 de ce mois.

Le roi de Suède est encore à Gothenbourg. Il de[illegible]

aux Danois, après les avoir pillés, une déclaration qu'ils ont exactement accompli le traité de paix, et qu'ils n'ont contrevenu à aucun point, mais il a voulu l'île de Huen. Le roi de Danemark n'a point voulu licencier ses troupes, et continue, dit-on, ses levées en Hollande. On écrit de Copenhague que l'ambassadeur du Protecteur en est parti mal content des Suédois.

Nous ne faisons rien, parce que les Autrichiens ne cherchent qu'à prolonger le temps. Ils ont défait trois cents chevaux suédois qui étaient sortis d'Elbing, et un Polonais appelé Sapieha a pris ou tué quelque quarante officiers qui se voulaient jeter dans Thorn ; pas un desquels ne s'est sauvé.

Les ambassadeurs de Hongrie, qui sont ici, ont prétendu la préséance sur celui de France. On leur a dit qu'ils fournissent un exemple qu'on l'ait jamais prétendu. Voyant leur prétention sans apparence de raison, ils ont dit que c'était l'égalité qu'ils prétendaient, et d'avoir la préséance alternativement, comme la France l'accorda aux ambassadeurs suédois aux traités de Münster. Il ne s'agissait que de mener la reine, et d'avoir la main droite, ou la gauche. Mais l'ambassadeur de France s'y trouve toujours, et eux jamais. Ce qui est un peu fâcheux, c'est de voir qu'ils ont un fort beau train, et celui de la France un chétif.

Le roi part demain d'ici pour Varsovie ; il viendra pourtant conduire la reine jusqu'à quatre lieues d'ici, c'est-à-dire jusqu'à la sortie du royaume. Elle va à Berlin visiter Mme l'électrice, et s'aboucher avec l'électeur de Brandebourg ; elle y demeurera trois ou quatre jours, et puis reviendra à Varsovie, où le roi va cependant commencer la

diète. Nous ne pouvons être à Varsovie que vers le 20 juillet, et je crains que mes lettres ne soient bien déréglées jusqu'à ce temps-là. Je tâcherai pourtant d'écrire de Berlin.

CLIX

7 juillet 1658. Sierakov

Visite de la reine de Pologne à Berlin.

Je dois réponse à deux de vos lettres, ne vous ayant pu écrire de Berlin, où je reçus celle du 7 juin et ici celle du 14.

M. l'électeur de Brandebourg a reçu la reine chez lui en reine. Il vint au-devant d'elle avec 4000 hommes et 20 pièces de canon, qui saluèrent Sa Majesté hors de la ville. Elle avait été reçue de même à Custrin, qui est une des meilleures forteresses de l'Europe. Nous arrivâmes à Berlin le vendredi 28 juin, et nous n'en sommes partis que le mercredi 3 juillet. La reine, qui avait promis cette visite à Mme l'électrice, à Bidgostz, s'en est acquittée avec une satisfaction réciproque des parties. Sa Majesté a obtenu de S. A. l'électeur tout ce qu'elle lui a demandé. Mais c'est *uno principe* bien faible. S. A. l'électeur est prince curieux de toutes les belles choses, il aime et connaît les beaux tableaux, la chimie, les machines, et s'y applique et les entend; il fait étudier des gens sur des points qui lui plaisent de la jurisprudence et des mathématiques, et puis les fait discourir devant lui et cela tous les jours régulièrement. Sa cour est fort belle et tout y parle français. Sa maison, qui est des plus belles de l'Allemagne, est superbement meublée. Berlin est une fort belle ville qui paye tous les mois, à Son Altesse, huit mille

rixdales, pour la fortification à laquelle 4000 hommes travaillent tous les jours. Le jour que nous en partîmes, Leurs Altesses vinrent reconduire la reine jusqu'au lieu où elles étaient venues la recevoir, avec le même monde et canon. Après que Mme l'électrice eut quitté la reine, M. l'électeur la suivit encore quelque temps à cheval, et puis à pied vint dire adieu à tous les carrosses. Nous fîmes ce jour-là dix-sept heures de marche, et vînmes coucher à Francfort-sur-l'Oder, qui est une université luthérienne, qui appartient à S. A. l'électeur. Tant que nous avons été sur ses terres, il nous a traités partout à ses frais.

Je vous ai écrit le départ de M. Pinocci pour la Hollande. Comme il vous connaît de réputation, il a bien souhaité de vous y trouver; c'est un honnête homme et curieux de tout.

Les envoyés des électeurs au roi de Suède y vont à notre sollicitation. La maison d'Autriche s'en plaint comme d'un retardement à l'élection.

Nous avons eu la nouvelle de la défaite des Espagnols devant Dunkerque, dès le 25 du passé, en allant à Berlin. Je crois que cette grande victoire troublera encore l'élection de Francfort. M. le maréchal de Gramont témoigne, dans ses lettres à la reine, un grand déplaisir de la blessure de son fils. Au moins, que vos paysans de Sologne et de Berri ne fassent pas comme les nôtres d'Ukraine. Tous ces désordres font voir qu'il est temps de faire la paix.

Nous partons demain matin pour Varsovie. M. l'ambassadeur de France s'en va rencontrer le roi de Suède à Stettin; celui de Hollande y est déjà allé pour lui faire une déclaration nette.

Je ne vous écrirai plus que de Varsovie.

CLX

13 juillet 1658. Dantzig.

Exigences du roi de Suède.

Hier je vous ai écrit. Depuis, j'ai reçu la vôtre de Sierakov. Nous n'avons rien de bon. M. Schverin retourne avec mécontentement. Le roi de Suède désire que l'électeur s'accommode à son dessein, et il veut en avoir l'assurance. Si les ambassadeurs des électeurs n'obtiennent rien, il n'y a qu'une terrible guerre à craindre. Le pauvre roi de Danemark est surtout accablé. Le roi de Suède désire, et il l'obtient par force, qu'il ne laisse passer aucun navire par le Sund; en outre il ne doit permettre qu'aucune munition de guerre passe par le Sund, et ils doivent empêcher ensemble que personne de ceux-là qui sont près de la mer Baltique n'aient aucun navire ou le moindre vaisseau; autrement, il ne veut pas quitter la Danie, et il ne quittera pas non plus Funen et Fredericksode sous prétexte d'avoir plus de sûreté pour la paix. Dunkerque est pris. Cette conquête servira aux Anglais : voilà des choses de conséquence au grand désavantage des Hollandais. Par raison d'État, il faut qu'ils commencent quelque chose. Vous aurez entendu ce que M. Czarnecki a effectué. De ce qui se passe en cette diète, et notamment avec les Cosaques, je vous prie de m'en informer.

J. Hendt.

CLXI

21 juillet 1658. Varsovie.

Les mines de Pologne; celles d'Olkusz.

Je n'eus pas le temps de vous écrire à mon arrivée en cette ville, parce que l'ordinaire en partait. J'ai envoyé une petite relation d'Ukraine à Mme des Essarts, qui, je crois, vous en aura fait part. J'ai reçu depuis, par un même courrier, vos lettres des 21 et 28 juin : la première me parle de Mme la princesse Élisabeth que nous n'avons point vue; mais j'ai dit à M. d'Howerbeck, qui la verra, de lui demander si elle a reçu votre livre, et de lui dire que vous étiez en peine pour n'en avoir point eu de réponse. Elle entendra bien ce que cela voudra dire.

Quant à la nativité de Georges Lubomirski, grand maréchal et général de campagne des armées de Pologne, c'est un homme de fort petite stature, mais qui a toutes les qualités que vous lui attribuez, sinon qu'on dit qu'il n'est pas de ces braves déterminés, ce qui, je crois, vient de n'avoir pas été élevé dans la guerre. Pour son secrétaire, il se nomme Sebastiano Cefali, qui écrit parfaitement en vers et en prose; il a le son de la voix si cassé, qu'il semble qu'il parle dans un pot.

Vous dites que les Suédois ont fait courir le bruit de la mort du roi de Pologne, je puis vous assurer qu'il n'a pas été malade.

Je juge par les auteurs des livres de prophéties dont vous m'aviez parlé, que ce sont des gens qui se veulent venger

et faire sédition; je n'ai jamais vu que ces prophéties-là eussent d'effet. Celle pourtant du curé de Millemont, pour le Portugal, est merveilleuse : car elle dit toutes les particularités du changement de ce royaume; elle est imprimée en 1619 ou 1622. Je l'ai à Cracovie avec mes livres.

La victoire de Dunkerque est un coup mortel à la maison d'Autriche; mais Dieu veuille qu'elle ne soit pas funeste à la France. Les catholiques de toutes les régions disent que c'est trop étendre la politique que de s'accorder avec des ennemis réconciliés pour ruiner sa propre religion. Au moins la France ne devrait pas souffrir que le gazetier d'Angleterre mît dans ses gazettes, que l'amitié qui est entre le Protecteur et le roi de France fera bientôt chasser les superstitions papistiques de Dunkerque.

Il signor Paolo, ni M. Boratini, n'ont point encore découvert de mine; mais ils espèrent en découvrir bientôt une d'argent et de lapis-lazuli. Nous en avons une en Pologne, à Olkusz, qui est ouverte depuis très longtemps; elle est de plomb et tient beaucoup d'argent. Autrefois on tirait, toutes les semaines, deux mille marcs d'argent. Ce qu'il y a de rare, c'est une rivière navigable qui passe dedans; elle a quelque trois toises de largeur et une de profondeur, et est fort rapide; on y prend des truites qui sont monstrueuses; elle court ainsi sous terre une lieue, et puis se dégorge dans un vallon. L'ouverture est de la hauteur d'un homme, de sorte qu'on va par bateau en remontant dans cette mine. Un homme peut toujours être droit dans le bateau. Le cours de cette rivière a été fait par artifice, pour dégorger l'eau de ladite mine; elle est, durant une lieue, accommodée de bois des deux côtés et par-dessus, hormis aux lieux où il y

à de la roche. Pour cent livres de mine, on a quatre-vingt-quinze livres de plomb fondu, duquel on sépare l'argent; mais on en perd beaucoup. La mine ne se tire pas par la rivière, mais par des trous qui sont au-dessus, de la profondeur de quelque trente-six toises. J'ai prié M. Boratini d'y porter un thermomètre pour voir quel degré il y marquera. J'en ferai aussi porter un aux salines et un dans les mines d'or de Hongrie. La beauté de cet instrument est qu'ils sont tous faits sur un même point, et, ainsi, il vous sera facile de comprendre les degrés de chaleur de ces lieux-là, par la relation que je vous en ferai, pourvu que vous conserviez bien votre thermomètre. On en a cinq à Florence, pour un écu, de l'émailleur du grand-duc. Je vois, par vos observations, que, le 22 juin, vous eûtes un grand chaud, puisqu'il fut à 30°. Nous eûmes ce jour-là une continuelle pluie, et l'instrument ne marqua que 24°. Ce que je remarque, c'est qu'en un même jour, vous avez une plus grande variation de la température de l'air que nous, comme le 23, qu'il vous marqua 26° à sept heures, et à neuf heures 23°; à midi nous l'eûmes à 25°, et après à 27°. J'ai, en grand papier, les variations de l'air et les degrés du thermomètre; je ne sais si je vous ai dit que la gelée commença à 14 degrés.

Il n'y eut jamais un traitement plus tyrannique et injuste que celui que le roi de Suède fait à celui de Danemark; il lui manque de parole en tout.

Vous aurez pu savoir que le roi de Suède avait refusé l'audience à M. Schverin, envoyé de M. l'électeur de Brandebourg, qui aussitôt partit pour revenir trouver son maître, ce que le roi de Suède ne croyait pas. Il envoya après lui

pour le faire revenir, et mit ainsi de l'eau dans son vin.

Notre grand chancelier est mort le 11 de ce mois. Il avait les inclinations toutes françaises; le vice-chancelier les a toutes austriaques; mais il faut qu'il quitte le sceau, *ayant été fait évêque de Cracovie.* On donne le petit sceau au grand secrétaire appelé Prazmowski, et je crois qu'on donnera le grand au palatin de Posnanie, maréchal de la reine, appelé Lesczynski.

On a fait jurer à tous ceux qui composent notre diète de ne rien révéler de ce qui s'y traitera, et, parce que personne n'a encore rompu son serment, je ne vous en dirai rien.

CLXII

28 juillet 1658. Varsovie.

Nouvelles lunettes. — Mouvement de troupes.

En attendant l'ordinaire, qui n'est pas encore arrivé, je vous dirai qu'il y a un religieux à Venise, appelé fra Odoardo da Vicenza, qui a trouvé le moyen de faire des lunettes à longue vue si excellentes, qu'il ne s'en est jamais vu de pareilles : elles sont composées de plusieurs verres, et il se promet, s'il y a des habitants dans la lune, de les faire voir. On lit facilement une lettre d'écriture ordinaire, dans l'éloignement d'un demi-mille d'Italie, avec une de ses lunettes d'une demi-aune de long; les plus grandes sont bonnes à proportion. On en doit envoyer une grande et une petite à M. Boratini; quand elles seront venues, je vous en parlerai plus particulièrement.

Je vous prie de vouloir comparer la nativité de notre

grand maréchal avec celle du roi de Suède; il me semble que s'ils combattaient ensemble, la fortune du maréchal prévaudrait sur celle de ce roi, s'ils avaient forces égales. Son secrétaire, qui s'appelle Sebestiano Cefali, est né d'une noble famille de Sicile, à Trapani, qui est la partie occidentale de l'île. Le pauvre signor Paolo del Buono est si malade d'une fièvre continue, qu'on doute fort de sa vie; il est à Cracovie.

Je reçois votre lettre du 5 de ce mois.

La saison est également dépravée partout; ce que vous m'écrivez de France, on me l'écrit de Rome et de Venise: vous verrez, par les observations du thermomètre, qu'il ne fait pas plus beau ici.

On nous écrit de Vienne que le Transylvain fait toutes les soumissions possibles à la Porte, mais que tout ne sert de rien, parce que le grand vizir s'est déclaré son ennemi. Son entrée en Pologne contre l'ordre du Grand Seigneur lui a attiré tous ces malheurs; il a 20 000 hommes, mais ce sont de pauvres soldats que les Transylvains.

On m'écrit de Francfort qu'on y a vu une de vos lettres, dans laquelle vous disiez que je vous avais écrit qu'un astrologue de ce pays avait prédit que le roi de Hongrie ne serait point empereur, et que celui de Suède mourrait en Livonie. La même personne, en me parlant de l'élection, me dit: *Passata l'elettione, gabbata la capitolatione*; d'autres écrivent que les choses se préparent pour un schisme dans l'Empire.

Pour ce qui regarde nos affaires, je vous dirai que MM. d'Autriche agissent à l'ordinaire. Quand on les presse, ils menacent de s'accommoder avec le roi de Suède, et il

est certain qu'ils passent entre eux des correspondances qui, sans la défiance politique qu'ils doivent avoir les uns des autres, feraient croire qu'ils s'entendent.

Pour la diète, elle travaille comme autrefois, avec lenteur au commencement, et l'on s'applique plus aux festins qu'aux affaires. MM. d'Autriche conseillent qu'on en remette la conclusion à une autre fois, et peut-être le fera-t-on. Nous attendons toujours des nouvelles de M. de Lumbres, pour savoir les dernières intentions du roi de Suède; après quoi on prendra des résolutions qui jusqu'à cette heure ont toujours été remises. Il nous vient avis de la marche des Suédois vers ces quartiers-ci. Les Autrichiens, qui ne voulaient pas prendre Thorn, l'ont quitté pour aller au-devant sur la frontière; les troupes polonaises y vont aussi.

CLXIII

4 août 1658. Varsovie.

Les électeurs de l'Empire proposent la paix.

Parce que nous souhaitons plus passionnément que les autres fois les lettres de France, nous n'en avons point. On a ici annoncé de Francfort la mort du roi; mais de Hambourg on écrit que le vin émétique l'a sauvé, et nous n'avons su de sa maladie que ce que vous m'en dites dans votre lettre du 5 de juillet, que vous disiez n'être qu'un rhume.

Enfin, Léopold Ier a été élu, et, sans une lettre insolente du roi de Suède au collége électoral, dont vous aurez peut-être vu la copie, il ne le serait pas encore.

Lundi dernier, arrivèrent ici quatre ambassadeurs du collége électoral, qui apportèrent des lettres pour le roi et pour la reine. Ils proposent une assemblée pour la paix de Suède, et nous demandons toujours, afin qu'elle ne soit pas inutile, que le roi de Suède déclare ses prétentions. Il menace fort l'électeur, qui se met lui-même à la tête de ses troupes pour lui résister. Nous verrons bientôt ce qui en sera, et s'il recommence la guerre dans l'Empire, en rompant le traité de Münster.

Le siége de Thorn n'est pas levé; mais il va lentement; on y envoie encore de l'infanterie polonaise.

Il est vrai que Rakotzi a gagné une bataille sur les Turcs le 4 juillet; qu'il a défait les bassas de Bude et de Temesvar; que ce dernier y est demeuré avec 3 000 hommes et tout le bagage; que ce prince poursuit sa victoire et menace Temesvar de siége. Il tâche d'induire les Hongrois d'assiéger Bude, qu'il dit être dépourvu; mais on ne veut point rompre avec le Turc. Le grand vizir marche cependant avec 90 000 hommes qui arrêteront les progrès et les desseins de Rakotzi, et qui le ruineront assurément si d'autres princes ne s'en mêlent. L'hospodar Étienne, chassé de Valachie, y voulait retourner après cette victoire; mais, ayant été rencontré par les Tartares, il a été entièrement défait, et les Turcs ensuite sont entrés en Valachie, pour passer en Transylvanie, et ne sont maintenant qu'à quatre lieues de Kamieniec, ce qui ne nous plaît pas trop.

J'ai oublié, l'ordinaire dernier, à vous envoyer les variations de notre ciel; les voici toutes depuis deux semaines.

CLXIV

11 août 1658. Varsovie.

Les artifices du roi de Suède. — On assiège Thorn.

Nous n'eûmes point de lettre de France la semaine passée, parce que le courrier envoyé d'ici n'arriva pas à Dantzig; on a quelque soupçon qu'il est allé à Berlin. Nous attendons pour savoir si ce paquet est perdu, ou non; c'est celui du 21 juillet que vous n'aurez pas reçu. Cependant nous en recevons deux des vôtres tout à la fois, qui sont des 12 et 19 de juillet.

Nous suivons vos sentiments pour le recouvrement de la Prusse, puisque nous appréhendons moins l'établissement des Allemands que celui des Suédois, c'est-à-dire que des deux maux nous choisissons le moindre. Le roi de Suède cherche à nous désunir de nos alliés. Il offre la restitution de la Prusse sans rien prétendre, pourvu que nous nous détachions de l'Autriche et du Brandebourg. Mais comme on connaît ses artifices, on n'en veut pas seulement écouter la proposition, et je crois qu'il n'aura pas si bon marché de nous que la première fois.

Nous savions déjà, par Berlin, la convalescence du roi qu'on avait publié mort, dont un Autrichien avait témoigné un déplaisir si grand qu'on s'en étonnait, et qu'on s'est enquis du motif. Il a dit que la France, qui se serait divisée par M. d'Anjou, si le roi eût vécu, allait toute se réunir en sa personne, et que c'était la perte de la maison d'Autriche.

Maintenant il se réjouit de la santé du roi dans l'espérance de sa fausse imagination.

M. Pinocci a des lettres de la reine pour M. de Thou; il le doit aller visiter en arrivant à la Haye. Nos intérêts sont là différents de ceux de la France, qui veut, en tout, favoriser le roi de Suède pour en donner jalousie à l'Allemagne, et nous, au contraire, voudrions que les Hollandais se voulussent unir à nous pour le détruire, parce qu'il nous fait une guerre injuste.

Le siége de Thorn continue; mais les Allemands y agissent si lentement, que le roi y envoie le grand maréchal du royaume (dont vous avez la nativité) avec l'armée qui allait contre les Cosaques, avec lesquels on espère de conclure le traité, ou de les amuser jusqu'après la réduction de la Prusse; mais, comme cette armée est éloignée, elle ne peut être à ce siége que dans un mois. Les Suédois sont faibles dans la place, qui a de très grandes fortifications, et ils n'ont pas assez de gens pour les bien garder. Si des Français les avaient attaquées, elles seraient déjà prises.

Le roi, jeudi dernier, donna, dans la diète, le grand sceau du royaume à celui (1) à qui, quelques jours auparavant, il avait donné le petit; et le petit fût donné au grand trésorier du royaume (2), et sa charge de grand trésorier au palatin de Plocko (3), qui a épousé une Française, et ce palatinat fût donné à un grand référendaire (4), et le référendariat à M. Morstin. Toutes ces personnes-là sont créa-

(1) Prazmowski.
(2) Lesczynski Boguslas.
(3) Krasinski Jean.
(4) Baskowski.

tires de la reine, *chi darebbe un successore francese a questo regno, se la Francia vi s'applicasse.* Mais, bien que nous l'ayons proposé plusieurs fois, on s'y appliqua si peu que je ne doute pas qu'on n'en perde l'occasion.

CLXV

18 août 1658. Varsovie.

Peu d'espoir pour la paix.

Votre lettre du 26 juillet me dit le chemin que nous fîmes en sortant de Berlin, qui fut une traite de dix-sept heures avec dix relais. Il semble que vous espériez encore que les Allemands fissent plus pour nous, maintenant que l'élection est faite, qu'ils n'ont fait auparavant. Mais, comme les mêmes intérêts les conduisent, savoir, la crainte d'avoir la guerre chez eux, ils la maintiendront le plus longtemps qu'ils pourront chez nous. Ils se sont déclarés de ne vouloir pas être les premiers à rompre le traité de Münster, et je crois que, pour la même raison, le roi de Suède n'attaquera pas M. l'électeur de Brandebourg dans ses États de l'Empire, quelque menace qu'il en fasse, et ainsi il faut que la guerre se termine chez nous. C'est pour cela, je crois, que nous conclurons un traité avec le czar, puisque le roi de Suède demeure ferme dans des propositions trop déraisonnables. Il demande cinq millions, la Courlande et la Livonie, pour restituer les places de Prusse, ce qu'on ne l'accordera jamais. On nous écrit pourtant de Dantzig, qu'ayant vu la constance de M. l'électeur à ne point changer de parti, il s'était adouci et envoyait faire ici, par M. de Lumbres

des propositions de paix beaucoup plus raisonnables ; le temps nous l'apprendra. Il est certain que les révolutions du Danemark lui donneront de l'occupation et du profit ; c'est lui qui les a fomentées par Ulefeldt.

MM. d'Autriche ne veulent pas encore croire la convalescence du roi, parce qu'on leur écrit toujours de Flandre qu'il est mort. Quelques-uns ont écrit de Paris que les astrologues avaient assuré qu'il mourrait, et qu'au contraire les médecins avaient assuré qu'il ne mourrait pas ; je ne vois aucun vrai fondement d'un côté ni d'autre.

Je m'imagine qu'un peu de temps nous apprendra le particulier des intrigues de la cour, durant cette maladie.

Je crois que nous prendrons Thorn, si les Allemands ne le laissent secourir, avant que le roi et la reine y arrivent. Ils partiront, pour cet effet, aussitôt après la diète, qui doit finir mercredi prochain. On y est encore à chercher les moyens de payer l'armée et de la faire subsister. On trouve bien ces moyens, mais avec le temps ; il n'y a point ici des partisans pour avoir de l'argent comptant, comme en France. M. Boratini a proposé une monnaie qui ne pourra être contrefaite, dont les pièces vaudront 10 et 20 écus, que tout le monde sera obligé d'accepter, et, dans un temps certain, le trésor public la reprendra. Je ne sais si l'expédient réussira ; pour la sûreté, je crois qu'elle y sera tout entière.

Le prince de Transylvanie offre ses meilleures places à l'Empereur, s'il veut entreprendre sa défense ; ce dont on doute.

On m'écrit qu'on dissimulera l'entreprise des Français sur Coblentz, pour ne pas troubler la paix de l'Empire.

CLXVI

25 août 1658. Varsovie.

Les jésuites. La diète est résolue de continuer la guerre.

Votre lettre du 2 de ce mois est arrivée en ce lieu-ci le 20, de sorte qu'elle est venue en dix-huit jours par des courriers extraordinaires, établis entre Varsovie et Dantzig.

Nous avons la nouvelle qu'outre Gravelines, on a encore assiégé Saint-Omer. Le prochain courrier nous en apprendra la vérité. Il me semble que tôt ou tard le peu de dépendance des gouverneurs des places et des généraux fera un mauvais effet; si jamais il arrive quelque mauvaise révolution à l'État, cela sera cause de sa ruine. Vous remarquez encore fort bien le peu d'obéissance que toutes sortes de gens ont pour les lois. Ce sont des préludes des malheurs, à quoi les magistrats doivent bien prendre garde. Je vois, par l'envie que les RR. PP. jésuites avaient que l'Empereur prît le nom d'Ignace, qu'ils ne veulent perdre aucun avantage. Il faut que je vous en dise une histoire de ce pays-ci. Il était venu un faux avis que nous avions battu les Suédois, et, dans le même temps, il arriva un paquet à la reine, qui était alors à Cracovie. On ne doutait point que ce ne fût le détail de cet avantage. Le recteur des RR. PP. se présente aussitôt à la reine et lui donne avis que, si elle voulait ne point ouvrir son paquet que dans la chapelle de Saint-Ignace, elle aurait assurément de bonnes nouvelles; que c'était sur l'expérience qu'il en assurait Sa Majesté, qui, pour complaire au R. P., fut dans leur église se mettre à genoux dans la chapelle de Saint-Ignace, où elle ouvrit son

paquet, qui marquait l'entière défaite des nôtres, dont le bon père, qui avait préparé un élégant discours, demeura muet. Nous perdîmes la bataille de Varsovie le jour de Saint-Ignace, et ils ont fait faire un vœu au roi de bâtir une église et renter un collége, s'il avait victoire de ses ennemis. Notez qu'ils ne peuvent jamais perdre, et que le pis qui leur puisse arriver est de ne pas gagner. Il y a ici des histoires si étranges, que rien au monde ne s'est vu de semblable.

Sur la nouvelle que le roi de Suède a embarqué toute son armée à Kiel, M. l'électeur marche en Prusse avec 15,000 hommes. M. Czarnecki et Montecuculli, avec les corps qu'ils commandent, prennent la même route, pour empêcher la descente aux Suédois, qu'on dit avoir intelligence sur Pilau, Dantzig ou Puck. On dit aussi que si cette descente manque, le roi de Suède abandonnera ses prétentions sur les 15 millions qu'il demandait à M. de Lumbres pour la restitution des places de Prusse, outre quoi il demandait encore le fief de Courlande et la cession entière de la Livonie et du titre de roi de Suède. C'est sur cette déclaration que notre diète a pris la résolution de faire la paix avec les Moscovites, à quelque prix que ce soit, et à établir un fonds solide pour la continuation de la guerre et pour la subsistance des armées, qu'on peut espérer que le grand maréchal, qui les va commander et qui aime l'ordre, les remettra dans la discipline; et, s'il le fait, nous serons assez forts sans les Impériaux, contre lesquels on crie étrangement, parce que, sans qu'on les en ait requis, outre 20,000 hommes qu'ils ont en Pologne, ils y en font encore entrer 4,000 d'infanterie. La noblesse a proposé de les chasser, et il y en a eu dans notre diète qui ont dit que

si on leur voulait donner ce qui a été accordé aux Impériaux, ils chasseraient eux et les Suédois du royaume. Il est vrai que les contributions qu'on ne leur doit donner, par le traité, que pour 12 000 hommes, leur en entretiennent 24 000.

Notre diète, qui a mis fort bon ordre à toutes choses, est aux abois. On espère qu'elle finira dans deux heures, et demain nous partons pour aller du côté de Prusse.

CLXVII

1er septembre 1658. Varsovie.

Les négociations avec les Moscovites sont rompues. — Soumission des Cosaques. — La Pologne a soixante-dix mille hommes sur pied.

Nous ne sommes pas d'accord avec les Moscovites, comme les lettres de Dantzig, dont vous me parlez dans la vôtre du 9 août, vous l'avaient appris. Nos commissaires qui étaient allés à Vilna en reviennent. Les Moscovites disaient qu'ils venaient trop tard et qu'ils ne pouvaient plus traiter; mais nous croyons que c'est une fanfaronnade, parce qu'ils sont faibles et en assez mauvais état. Cependant on envoie contre eux les deux armées de Lithuanie qui les peuvent assurément battre, si elles veulent faire leur devoir. Ils ont, de plus, la guerre avec le général des Cosaques. Il est vrai qu'une partie tient pour eux et les suit; mais le roi ayant induit les Tartares à donner secours à ce général, ils ont quitté la Transylvanie pour quelque temps, et vont en Ukraine porter ce secours. Wyhowski, qui est ce général, dans ses lettres à la reine, promet de remettre toute cette

grande province dans l'obéissance de la Pologne. Il y a un autre chef des Cosaques qui promet, par une lettre à la reine, de conduire 20000 hommes contre tels ennemis qu'il lui plaira ordonner. Cette soumission et celle du premier ont donné l'alarme à quelques-uns de nos républicains, comme si la reine eût eu quelques pensées contre leurs libertés; mais tous ses soins ne vont qu'à rendre le repos à ce royaume et non pas à en augmenter les troubles.

Vous aurez su comment le roi de Suède a découvert ses desseins, qui ne vont qu'à établir son empire sur la mer Baltique *per fas et nefas*. Il n'est point esclave de sa foi ni de ses traités : qui pourra après se fier en lui? Le roi de Danemark crie au secours; mais je ne vois pas que les Impériaux se disposent à lui en donner. La reine fait tout ce qu'elle peut afin qu'on lui en envoie promptement.

Nous partons après demain, pour aller à Thorn, que nous prendrons assurément. Je crois que tout aussitôt on attaquera toutes les autres places que le roi de Suède tient en Prusse, si nous ne continuons à vivre dans le désordre qui a duré jusqu'à cette heure. Nous avons 70000 hommes effectifs sur pied sans les Impériaux, et nous n'avons pas encore commencé une entreprise cette année, tant nous nous entendons mal.

Notre diète fut conclue vendredi 30 août; tout s'y est assez bien passé. On y a donné l'indigénat (1) de ce royaume aux trois premiers ministres de M. l'électeur de Brandebourg, qui sont Schverin, Hoverbeck et Somnitz. Le roi demanda qu'un gentilhomme français qui le sert à sa chambre

(1) Lettres de naturalisation.

l'obtînt aussi, et la reine le demanda pour moi, de manière que je suis maintenant métamorphosé de Français en Polonais. On l'a encore accordé à quelques autres qui servent dans les armées, et à d'autres pour 30 000 florins qu'ils ont payés.

J'oubliais de vous dire que M. Boratini a aussi obtenu l'indigénat; son grand-père avait obtenu celui de l'Empire.

CLXVIII

5 septembre 1658. Nieporent.

Recommandation pour Kontski.

Celui qui vous rendra cette lettre est un gentilhomme appelé Kontski (1) qui a été élevé dans la chambre du roi de Pologne. Il va maintenant voyager pour voir les pays; il est honnête homme et promet quelque chose de bon ; il a grande inclination aux mathématiques et à toutes les belles choses. Étant fort curieux, il m'a prié de l'adresser à quelque ami qui l'introduisît aux lieux où l'on peut apprendre et voir quelque chose. J'ai aussitôt pensé à vos belles assemblées, qui sont des plus belles que puisse voir un étranger. Je vous supplie donc de l'y vouloir introduire : bien qu'il ne sache pas encore le français, il l'apprendra bientôt à l'entendre parler, car c'est une chose merveilleuse que la facilité qu'ont tous les Polonais pour apprendre les langues. Faites-lui aussi, s'il vous plaît, voir ce qu'il y a de curieux chez vous, et lui indiquer quelque bon profes-

(1) Plus tard général d'artillerie et compagnon de Sobieski.

seur pour les mathématiques. Et quand vous irez aux assemblées chez M. de Montmort, veuillez quelquefois le conduire avec vous. Enfin je vous prie d'en vouloir prendre un peu de soin sans vous incommoder.

CLXIX

8 septembre 1658. Nieporent.

Secours au Danemark. — Les Moscovites veulent traiter.

Il est vrai, suivant les raisons que vous en alléguez dans votre lettre du 16 août, que nos véritables intérêts nous enseignent de nous raccommoder, à quelque prix que ce soit, avec les Moscovites, le czar ayant déclaré qu'il voulait bien qu'il se fît une conférence de nos docteurs catholiques avec les siens, et que, si on lui faisait voir qu'il fût dans l'erreur, il la quitterait. Mais, comme je vous l'ai dit dans ma dernière, ses commissaires n'ont pas voulu traiter, parce que les nôtres étaient arrivés dix jours plus tard qu'ils ne devaient. Cependant nous avons certaines nouvelles qu'ils ont perdu Astracan, que les Calmouks leur ont pris. C'est un peuple qui était sujet du czar, et qui ne payait son tribut qu'en chevaux ; il s'est révolté depuis ces guerres. Outre les deux généraux de Lithuanie qu'on envoie contre eux, la reine, qui en son particulier a toujours traité avec les Cosaques, et qui a cédé à trois de leurs chefs 40 000 livres de rentes de ses biens de Russie, les a aussi disposés à marcher contre lesdits Moscovites, et hier on leur envoya les expéditions que j'ai contre-signées. On emploie celui qui a offert 20 000 hommes, et Wyhowski, général des

Cosaques, va aussi à cette guerre, gagné par la reine. Pour messieurs d'Autriche, il n'y a point de caresses qu'ils ne lui fassent, connaissant son crédit. Ils ne doivent point mettre leurs troupes en garnison dans les places de Prusse, et c'est ce qui les fait agir avec si peu de vigueur qu'ils n'ont encore rien fait devant Thorn. Nous partons demain pour y aller et pour y faire agir plus fortement qu'on ne l'a fait.

M. l'électeur de Brandebourg écrit à la reine, qu'il a pris la résolution d'aller au secours du roi de Danemark, et le général Montecuculli écrit aussi à Sa Majesté que, rebroussant chemin, il ira joindre S. H. El. avec M. Czarnecki pour cette expédition. Mais puisqu'il dit que, pour aller plus vite, ils laisseront la Poméranie à main droite et passeront par la Marche et le Mecklembourg, je doute qu'il ait dessein d'y aller, parce que le plus prompt secours serait d'attaquer la Poméranie, dégarnie comme elle est, d'autant que le roi de Suède a rompu la paix de Munster par le pillage de l'Holstein, qui est une province de l'Empire, et par son entreprise contre trois places de ce pays-là, qui sont : Gluckstadt, Krimpen et Rendsbourg. Il est venu une nouvelle, mais incertaine, de la prise du roi de Danemark, ce qui serait une mauvaise affaire.

P. S. La nouvelle arrive que les Moscovites ont envoyé après nos commissaires qui s'en revenaient, les prier de retourner ; qu'ils veulent traiter avec nous. On avait toujours bien cru en cette cour-ci que c'était une bravade que le refus qu'ils avaient fait d'abord de traiter. On a, en même temps, envoyé au général des Cosaques, pour lui donner avis de ce changement.

CLXX

15 septembre 1658. Plock.

Peu d'apparence de paix avec la Suède. — Guerre avec les Moscovites. — Expédition au secours du Danemark.

Je vois, par votre lettre du 23 août, que vous avez autant d'impatience que moi de savoir des nouvelles de la lunette du fra Odoardo. Il a promis d'en faire une exprès pour la reine; mais il lui fallait faire préparer des verres à Murano, ne se servant point de verres ordinaires, et cette lunette n'est pas encore faite. En son temps, je vous dirai ce que ce sera.

Je vous remercie de la part que vous me faites, de vos observations sur les naissances de l'empereur, du roi de Suède, et de notre grand maréchal, etc. Notre vie errante est cause que je ne puis plus m'exercer en cet art.

Pour ce qui regarde la prophétie de Livonie, dont vous avez vu l'effet en l'élection de l'empereur, je ne vous l'avais point écrite comme secrète, et ainsi je ne me suis point soucié d'avoir été allégué à Francfort.

Vous aurez vu, par mes lettres, que les propositions du roi de Suède se doivent entendre de 5 millions d'or, et non de livres; aussi ne vois-je plus aucune apparence de paix, bien que nous envoyions des commissaires à Brunsberg pour en traiter. On est prévenu qu'ils n'y feront rien, puisqu'il est impossible de se fier au roi de Suède, après l'infidélité dont il use avec le roi de Danemark, qui se défend et tous les siens, comme désespérés, en attendant le secours qu'ils demandent partout. On nous écrit que la France ni

l'Angleterre n'approuvent pas le procédé du roi de Suède.

Durant que les Moscovites ont rappelé nos commissaires pour traiter, ils sont, en même temps, entrés avec leur armée en Samogitie. M. Gonsiewski, petit général de Lithuanie, marche contre eux avec la sienne, et nous attendons des nouvelles de ce qu'il aura fait. Le comte de la Gardie, d'un autre côté, est en ladite province avec 4 000 hommes. Le grand général de Lithuanie, au lieu de s'avancer avec la diligence qui lui a été ordonnée, et qui a une bonne armée, s'amuse en chemin à faire des banquets. Enfin, c'est ici le vrai pays de Cocagne, si la paix y était. Aussi la première parole qu'on dit, en ce pays-ci, c'est : *Moïa cocagna*, ma chère, ou *cocan-kou*, mon cher, et je crois que voilà l'étymologie du pays de Cocagne.

Nous avons ici 4 000 hommes et vingt-sept pièces des canons de l'armée du grand maréchal; le reste vient, partie par terre, partie par la rivière. Il y aura quelque 10 000 hommes de pied en cette armée; le reste est cavalerie. Nous eûmes hier avis que les Suédois avaient fait une sortie de Thorn, composée de huit cornettes, de quelque infanterie et de trois pièces de canon, et qu'ils poussèrent les Allemands bien loin; mais que les Polonais du pisarz (1) Sapieha, étant venus au bruit du canon, repoussèrent les Suédois, prirent quatre cornettes, et tous les officiers, morts ou pris, avec le canon; le reste fut poussé en désordre jusqu'aux portes de la ville, qu'on leur ferma au nez, de peur que les Polonais n'entrassent pêle-mêle avec les Suédois. Ceux-ci se retirèrent sous leurs canons, qui

(1) Inspecteur aux revues.

obligèrent les nôtres, avec la mousqueterie, à se retirer. On croit que cette bravade des Suédois sera bientôt suivie de la reddition de la place.

M. Czarneçki a pris, sur les Suédois, le fort qu'ils avaient fait auprès de Dirschau pour couvrir leur pont qu'ils ont rompu pour empêcher les nôtres de passer dans le Verder. Le roi a envoyé ordre à M. Czarneçki d'aller joindre M. l'électeur et M. Montecuculli pour aller en Holstein; mais, entre nous, je ne crois pas que Sa Hautesse Électorale, ni les Impériaux, quelque mine qu'ils en fassent, aient une véritable envie d'y aller. Nous le saurons bientôt.

P.S. Pour répondre à votre billet en chiffre, dans lequel vous me dites que l'on vous a reproché que vous étiez Polonais, je vous dirai qu'on fait une injustice horrible à la reine de la croire *Austriaca*. Il n'y a qu'elle ici qui empêche les Autrichiens d'y être les maîtres absolus. L'ambassadeur de France en est témoin, et les autres ambassadeurs le savent si bien, qu'ils disent tout haut que sans la reine ils auraient la Pologne. Dans notre diète, l'ambassadeur de l'empereur aurait eu l'indigénat sans la reine, le roi et d'autres y ayant déjà consenti. Elle me dit qu'elle ne voulait point d'Espagnol en Pologne et qu'elle l'empêcherait, comme elle l'a fait, ce qui a été un très grand affront à cet ambassadeur. Elle fait encore tout ce qui se peut pour faire tomber la succession sur un prince français, et sa cabale est plus forte que celle d'Autriche, puisqu'elle a tous les généraux des armées et tous les principaux officiers qui lui ont promis leurs suffrages pour cela, et offrent de faire élire le prince de Condé, son fils, ou un de ceux de M. Delongueville. Mais elle n'est pas secondée de la France qui,

quelque jour, s'en repentira. Sans la reine, on aurait congédié l'ambassadeur de France, parce que nous savons très particulièrement que la France assiste le roi de Suède en tout contre nous. Je crains bien qu'à la fin cela ne nous attache tout à fait à l'Autriche. Je l'ai dit depuis deux jours à l'ambassadeur de France, qui l'a fort bien compris, et qui le croit; mais il n'est pas maître de votre cour.

CLXXI

23 septembre 1658. Golomb près de Thorn.

Principaux dignitaires en Pologne. — Guerre en Samogitie.

Votre lettre du 30 août accuse les miennes du 21 juillet et du 4 août; le premier paquet fut porté par mégarde à Berlin, et de là renvoyé à Dantzig.

M. le nonce n'a pas encore vu vos écrits, parce qu'il n'est pas à notre cour; mais je les lui ferai voir.

Vous me demandez pourquoi l'évêque de Cracovie a été obligé de quitter le petit sceau en recevant cet évêché? Pour vous l'expliquer, je vous dirai que des deux chanceliers il y en a toujours un ecclésiastique et l'autre d'épée. Quand la place du grand vient à vaquer, le vice-chancelier y monte ordinairement, bien que le roi puisse faire un autre grand chancelier, s'il voulait; mais ce serait un horrible affront pour le vice-chancelier. Celui-ci remplace donc le grand chancelier; mais un ecclésiastique ne peut tenir avec le sceau un grand évêché, comme les archevêchés de Gnezne et Léopol, les évêchés de Cracovie, Varmie, Vilna, Plock, Posnanie, Kiiovie, Samogitie, Smolensko

et Kaminiéç ; mais bien les petits comme Lucéorie, Prémislie, Kulme, Chelm et autres, qui ont peu de revenus. Il y a une loi qui rend les autres incompatibles avec le sceau. L'archevêque défunt quitte le grand sceau pour avoir l'archevêché, comme a fait le vice-chancelier pour l'évêché de Cracovie, qui vaut 150000 rixdales de revenu. L'archevêché ne vaut pas du tout tant; voilà ce que vous m'avez demandé. Les deux plus belles charges de ce royaume sont celles de grand chancelier et de grand général. Le premier est pourtant le dernier des sénateurs, et le second ne l'est pas du tout et demeure debout dans le sénat; mais, plus souvent, il est palatin, et par là il prend sa séance parmi les sénateurs, selon son rang. Le grand maréchal, qui est maintenant petit général et qui espère la charge de grand, a mieux aimé attendre que de prendre le grand sceau; aussi est-ce la plus belle du royaume et qui donne le plus d'autorité.

Parlons un peu du roi de Suède. Nous avons ici grande impatience d'entendre comment la France et le Protecteur regarderont son injuste irruption en Danemark. Les Suédois n'ont aucun prétexte. M. de Thou écrit à M. de Lumbres qu'il faut croire que le roi de Suède a un puissant motif qui l'a obligé à cette entreprise. Enfin, je ne vois pas que ses amis le puissent excuser, si bientôt il ne leur invente un prétexte. Son Mars infortuné ne le fait pas grand zélateur de la justice.

Puisque les moines se mêlent de manier les armes, comme vous me dites des augustins, c'est une marque qu'ils sont bien éloignés de l'esprit de leur instituteur. C'est encore une chose étrange que le gouvernement de Rome, quand je le considère avec les prophéties de l'abbé

Joachin. Je crois quasi qu'enfin les papes se séculariseront. Un de mes amis m'écrit de Rome qu'il ne m'en dit rien, parce qu'il n'en peut parler sans dire bien du mal. On y recherche les écriveurs des nouvelles, et pour cela le mien est un peu sage ; il s'échappe pourtant de temps en temps, comme vous aurez vu par la dernière feuille que je vous envoyai le pénultième ordinaire.

Le Transylvain est hors de son pays, et retiré dans ses comtés de Hongrie avec ses troupes. Il offre ses deux meilleures places, que les Turcs lui demandent, avec l'union de ses armes à l'empereur pour prendre sa défense ; mais à Vienne ils se persuadent que c'est une feinte, et que Rakotzi s'entend avec le Turc, ou bien qu'il n'a qu'à céder la principauté à un autre à qui les états la donneront, et qu'aussitôt le Turc s'apaisera. L'ambassadeur de France est toujours en arrêt chez ce barbare.

La ligue, que M. Courtain demande offensive et défensive avec la France, a été déjà refusée par les princes alliés de la France, dans l'Empire, qui n'y veulent comprendre que Brême, et point la Poméranie ni la Pologne.

Vous me dites que Mortare s'est rendu le 25 août. Vous verrez, par nos nouvelles du 24, qu'à Milan on ne le croyait pas si près de sa fin.

Nos commissaires n'ont encore rien fait avec les Moscovites, qui sont, disent-ils, fort occupés contre les Tartares et les Cosaques. Ils ont pillé Keidany en Samogitie, où ils voulaient mettre le feu ; mais le général Gonsiewski les y a surpris et leur a fait prendre la fuite. Les Suédois sont entrés dans le même pays au nombre de quatre-vingts compagnies d'infanterie et soixante-cinq de cavalerie, qui font en-

semble de 4000 à 5000 hommes. Ils ont vingt-deux pièces de canon et huit mortiers, et n'ont encore rien entrepris.

Nous devons aller aujourd'hui coucher au camp devant Thorn; mais le logement de la reine ne sera préparé que demain ou après. Depuis que les bourgeois ont su que le roi y était, ils ont refusé de monter la garde, disant qu'ils ne veulent point porter les armes contre leur roi, ce qui fera du désordre dans la place.

CLXXII

1er octobre 1658. Camp devant Thorn.

Secours au roi de Danemark. — Caractère du roi de Pologne. — Siége de Thorn. — Avantages remportés contre les Moscovites.

J'attendais avec impatience ce que vous diriez de l'invasion du roi de Suède en Danemark, dont votre lettre du 6 septembre me parle amplement. La reine a voulu que le roi l'entendît lire. On nous écrit ici que le chancelier de Terlon se plaint hautement du roi de Suède de l'avoir conduit à cette entreprise, qu'il croyait tout autre. M. Blondel, en la cour de Brandebourg, n'ose prendre parti ni rien dire; il attend, pour se déclarer, comment en France on jugera cette action. Cependant l'électeur de Brandebourg, Montecuculli et Czarneçki marchent en Holstein. Et, quelque injuste que soit le roi de Suède, je ne puis croire que la France ni l'Angleterre le laissent périr. Il est pourtant vrai qu'il ne fera rien pour eux qu'autant qu'il y trouvera son compte. Je voudrais bien savoir avec quelles phrases M. Filhon, qui a toujours été l'adorateur de ses actions,

défendra celle-ci. Enfin, le roi de Suède envoie ici M. Akakia pour nous faire des propositions de paix plus douces que celles qu'apporta M. de Lumbres. Il demandait 15 millions, et maintenant il s'est relâché à 6, pourvu qu'on lui laisse Elbing jusqu'à la fin du payement. Ce relâchement marque qu'il n'espère pas de son entreprise tout ce qu'il s'en promettait.

Il faut que je vous dise quelque chose de l'humeur du R. P. (1). Je crois pourtant l'avoir déjà fait. Il a de la mine; il pourrait parler s'il voulait, et au moins payer de belle apparence. Et pourtant, *e da cosi poco*, il ne peut s'appliquer à rien. Il n'a jamais en sa vie lu un livre entier. Il aime à être seul, hormis ses familiers qui sont tous de sa nature, c'est-à-dire, gens sans esprit. Jamais personne n'a été plus enclin *alle donne* que lui, et pourtant il est quasi impuissant; sa qualité les débauche toutes, et personne cependant n'est si enclin au changement. La reine ne sait rien de tout cela parce que personne ne le lui veut dire, parce qu'elle est jalouse et maladroite sur ce chapitre-là. Il est vrai qu'elle s'en soucie très peu; sa passion dominante est l'ambition, qui étouffe toutes les autres, Elle fait aussi tout, et sans elle je ne crois pas que l'autre demeurât longtemps roi. Il a autour de lui des nains en quantité, des chiens, des petits oiseaux et guenons. On ne parle dans sa chambre que de luxure; c'est l'entretien ordinaire. Le vendredi saint, comme un autre jour, il conduit toujours avec lui cinq ou six jésuites, va souvent à la confesse, mais cela ne produit rien. Ces jésuites ne se peuvent accorder en-

(1) Roi de Pologne.

semble, et sont toujours logés séparément. Il fait porter avec lui une image de la Vierge, qu'on dit miraculeuse, à laquelle, quand il n'y a pas d'église proche, on fait l'office dans son antichambre ; mais il n'y va jamais. Il ne démord jamais d'une première impression, quand même celui qui l'a donnée s'en dédirait; il ne se soucie ni de perte ni de gain, pourvu qu'il ait ses divertissements ordinaires. Voilà le portrait de celui dont je vous parle, que vous garderez en vous, s'il vous plaît.

Le lendemain de notre arrivée en ce lieu-ci, qui n'est qu'à demi-lieue de Thorn, la reine fut au quartier des Polonais, où le roi lui donnait à dîner. Elle descendit sous la tente du grand maréchal qui, croyant ou faisant semblant de croire qu'elle avait dîné, fit mettre une collation sur la table. La reine, au lieu d'aller chez le roi, l'envoya prier de venir là, où ils furent traités très splendidement et toute leur suite. Après quoi la reine fut visiter une batterie. Les femmes étaient allées sur une éminence pour mieux voir la ville et ses travaux. On leur tira une canonnade qui leur fit très grande peur, et en rapportèrent pourtant un boulet qui était de huit livres. On fit faire reproche au commandant de Thorn de ce qu'il avait fait tirer sur des femmes. Il en fit excuse, et promit que quand on l'avertirait où elles seraient, qu'on n'y tirerait plus. Samedi, la reine fut au quartier des Allemands, où un boulet de canon, rasant l'impériale de son carrosse, alla tomber aux pieds de l'ambassadeur de l'empereur qui la suivait à pied. Un malavisé qui le vit donner dans la terre, se baissant pour le prendre, fut touché à la joue, dont on croit qu'il mourra.

Les nouvelles que nous avons de Lithuanie nous apprennent que le général Gonsiewski avait rencontré les Mosco-

vites qui saccagent tous les lieux où ils passent; il les a combattus et mis en fuite. Il en est demeuré 2000 de morts sur la place et 500 prisonniers, avec sept drapeaux. Et depuis on a encore défait 3000 Moscovites à Grodno, qu'on a repris, et mis le commandant aux fers, parce qu'il avait traité de cette sorte un de nos officiers. Depuis ces deux échecs qui leur sont arrivés, ils demandent fortement à traiter. Nos commissaires sont à Vilna pour cela; mais nous n'avons point nouvelles qu'ils aient commencé. Pour le siége de Thorn, il va assez bien. Les Polonais, qui n'y sont arrivés que depuis dix jours, sont aussi avancés que les Allemands, qui y sont depuis si longtemps. Et les uns et les autres sont attachés aux premiers fossés; car cette place a double muraille, double rempart, et doubles fossés, outre les pièces détachées. Les Suédois ont fait jusqu'à cette heure deux ou trois sorties toutes les nuits, et, samedi, ils en firent une en plein midi pour surprendre une de nos batteries; mais il y avait de la cavalerie cachée derrière, qui les fit rentrer bien vite. La reine en eut le plaisir. Ils sont maintenant serrés de si près, qu'ils ne peuvent plus sortir de jour. On va travailler à une galerie pour passer le premier fossé.

Il arriva samedi, en cette cour, un nommé Iuell, envoyé du roi de Danemark, pour demander le secours qui est déjà en chemin.

J'oubliai à vous dire une chose qui vous fera rire : c'est que nos bombardiers ont ajusté un tonneau en terre avec un gros mortier dessous, et ont mis un cheval mort et puant dedans, qu'ils ont jeté dans Thorn, disant aux Suédois qu'ils avaient appris qu'ils manquaient de viande, et qu'on leur faisait ce présent-là.

Il nous arrive la nouvelle de la prise de Kronenbourg. Nous ne la voulons pas croire, parce qu'on nous dit que ce fut le 16 septembre que ce château s'est rendu par suite d'une trahison qui a obligé le gouverneur à traiter. Et nous avons des lettres de Copenhague, écrites le 16 septembre au soir, qui disent que ce château se défendait vigoureusement. Nous ne voulons point du tout que le roi de Suède demeure maître du Sund.

Les Turcs ont pris un fort en Transylvanie, aux frontières de la Valachie, et le grand vizir, qui est à Temesvar avec l'armée, vient assiéger Ieno, la prise de laquelle lui ouvre la porte de la Hongrie; pourtant l'empereur fait la sourde oreille aux demandes d'un secours pour Rakotzi.

M. Pinocci m'écrit que vous l'avez fait *salutare dal secretario del signor ambasciatore de Thou.*

CLXXIII

8 octobre 1658. Camp devant Thorn.

On traite encore avec les Moscovites. — Le siége de Thorn continue. — Blocus de Marienbourg.

J'ai reçu votre lettre du 13 septembre, dans le temps que notre courrier partait pour Dantzig; ainsi elle était venue dans dix-sept jours. Elle commence par les Moscovites, avec lesquels nous n'avons encore rien fait, bien que nos commissaires soient à Vilna avec les leurs. Les Cosaques voudraient bien que nous leur (aux Moscovites) voulussions faire la guerre, ce qui se ferait assurément, si la paix était faite avec la Suède.

Je ne crois point avoir jamais dit que les Autrichiens

dussent mettre garnison dans les villes de Prusse; il est expressément dit que non, à cause des prétentions qu'ils prétendent y avoir à raison de l'ordre Teutonique, ce que M. Vicquefort a déduit dans son livre sur l'élection de l'Empereur. Mais il aurait dû rappeler aussi celles des Polonais, plus anciennes que celles des Teutoniques : car ce sont les Polonais qui les appelèrent et leur donnèrent l'investiture de la Prusse, de laquelle les Teutoniques se rendirent ensuite maîtres; les premiers grands maîtres prenaient cette investiture de la Pologne. Les Impériaux, nonobstant qu'ils ne doivent point mettre garnison dans les places de Prusse, n'auraient pas laissé de le faire, si l'on n'y eût fait venir l'armée polonaise plus forte qu'eux.

Nos canonniers et ceux de Thorn s'amusent quelquefois. Les nôtres leur ont envoyé un cheval entier dans une bombe, et eux ont mis des fromages de Hollande dans leurs canons qu'ils ont tirés aux nôtres. La garnison, qui est assez forte, contraint les bourgeois à monter la garde avec eux; mais ils nous ont fait dire qu'il ne fallait point avoir peur de leurs coups, et que jamais ils n'en tireraient droit; que s'ils avaient pu gagner une porte, ils nous l'auraient livrée, mais cela leur est impossible.

Samedi matin, on fit partir de ce camp le palatin de Sandomir (1), avec un grand corps de cavalerie, vers Marienbourg, pour bloquer cette place, afin qu'il n'entre rien dedans, le roi en voulant faire le siége aussitôt que Thorn se sera rendu.

Il nous arrive la nouvelle de la paix conclue et signée

(1) Konieçpolski Alexandre.

avec les Cosaques. Leur général en a lui-même donné avis le premier par un exprès, et a signé très fidèle sujet, ce qu'il n'avait point encore fait. C'est le salut certain de ce royaume, puisque de là nous aurons autant d'infanterie que nous voudrons. Ils ont chassé de tout leur pays les Moscovites, avec lesquels ils désireraient qu'on voulût continuer la guerre. Ce soir on en fait les feux de joie dans notre camp, ce que nous aurons le plaisir de bien voir, la reine étant venue se loger de l'autre côté de la rivière, sur un terrain plus élevé que la ville. Nous voyons trois batteries de la ville et trois des nôtres qui leur sont opposées, les deux tiers du camp des Polonais et celui des Allemands, outre le quartier de deçà la rivière, qui est au bout du pont; enfin nous ne sommes pas plus loin de tout cela qu'on n'est de l'hôtel de Nevers au Louvre : la vue est pareille, sinon que nous sommes plus élevés.

Nous avons appris à la fois que notre secours pour le Danemark était à quatre lieues de Hambourg, que les Suédois avaient pris Kronenbourg, que le Protecteur était mort le 20 septembre. Nous attendons ce soir la confirmation de tant de nouvelles.

Pour celle de notre siége, je ne sais d'où vient que nous n'allons plus si vite qu'au commencement. On dit qu'on attendait du gros canon, qui arrive ce soir. Nous sommes toujours au bord du fossé; de bons mineurs nous manquent.

CLXXIV

12 octobre 1658. Dantzig.

Nouvelles de Hollande.

Vous m'avez fort réjoui de ce que vous m'avez avisé la bonne nouvelle de la paix avec les Cosaques : que la bonté divine en soit louée ! Je désirerais savoir si les grands seigneurs retourneront derechef en leur première possession.

Les grandes tempêtes et les orages ont empêché la flotte de Hollande de sortir. On dit pourtant que le vent s'était changé le 4 de ce mois. On pense qu'elle est alors sortie. Si elle emploie la force contre la flotte des Suédois, elle rencontrera plus de résistance qu'on ne le pense, car on estime ladite flotte d'environ 60 voiles. Un certain marinier hollandais, qui est hier arrivé de Stockholm, nous dit avoir vu sortir un grand navire de 60 canons, nommé *la Victoire* et nouvellement bâti; il est allé vers le Sund et les diverses côtes; on armait et pressait le monde pour envoyer au secours du roi.

Le roi de Danemark était un peu malade ; néanmoins on n'y perdait pas le courage. Le roi de Suède envoya quelques troupes en Funen pour empêcher le passage des troupes de l'électeur; celui-ci était déjà dans le pays du duc de Holstein, qu'il a fait ravager. Nous entendrons bientôt des choses d'une grande importance. Dieu donne qu'on puisse arriver à la paix par accord et non par la rigueur de l'épée. Les suites de la guerre sont toujours incertaines et son feu ne ménage pas les lieux les plus

sûrs. On dit que les gens de M. l'électeur ont surpris un petit fort. situé là où la rivière d'Elbing tombe dans le Haf. Dieu donne qu'on le tienne, car c'est un endroit d'importance. HENDT.

CLXXV

15 octobre 1658.

Pas de nouvelles.

J'ai reçu la vôtre du 1er de ce mois. Je ne vois pas que M. Akakia nous apporte quelques meilleures nouvelles. On sait que les Suédois ont déclaré qu'ils veulent se contenter avec 4 millions, et je crois qu'avec 2 millions ils ne refuseront pas la paix. Si l'on prend Thorn, les traités seront plus faciles ; mais si l'on perd tant de temps, en prenant mesure de nos forces, ils pourront de nouveau se roidir.

Vous aurez plus de nouvelles par les lettres que vous adresse M. Morstin en date du 20 septembre. Nous avons appris que le roi de Suède avait envoyé l'ambassadeur de France vers le roi de Danemark, pour l'engager à l'accommodement, mais celui-ci répondit qu'il était plus résolu à mourir qu'à se rendre. Le roi de Suède, entendant cette résolution, dit à l'ambassadeur de France : « J'ai voulu être excusé devant le monde du sang innocent qu'on répandra. » Nous saurons en peu de jours ce que les Hollandais effectueront. Ils sont pour certain en mer, et pourront ruiner la flotte suédoise, s'ils veulent. Et si cela se fait, on aura bientôt beau jeu. HENDT.

CLXXVI

15 octobre 1658. Camp de Thorn.

Le roi de Suède propose la paix, mais on ne s'y fie pas.

Votre lettre du 19 septembre me dit la mort du Protecteur, que nous savions déjà. On nous dit de Hollande que, jusqu'à cette heure, elle n'a rien produit. Je reçois aussi votre lettre du 27, qui accuse la réception des miennes du 25 août et 1er septembre. Je vois que vous avez découvert en quelle langue était écrite la lettre que je vous avais envoyée, ce que je n'avais pu connaître.

Je ne crois pas que M. Hévélius ait rien découvert de cette étoile dont vous me parlez : car il ne m'en a encore rien dit; il m'a envoyé ici un gros paquet pour un évêque du royaume de Naples, appelé Caramuelli.

Je voudrais que notre paix fût faite, puisque cela vous inviterait à faire un voyage en ce pays-ci. Je n'y vois point encore d'apparences, bien que le roi de Suède la presse maintenant par les ambassadeurs de France. Mais, comme il est fourbe, on voit que ce n'est que pour n'être pas troublé dans son entreprise contre le Danemark. Messieurs les états sont plus lents à donner secours à ce roi, que l'on ne croyait ici ; il y va pourtant de leur ruine, puisqu'il y va de la liberté du commerce. Vous aurez sans doute appris que l'armée des confédérés allant au secours du Danemark est déjà bien avant dans le Holstein. Si elle pouvait passer en Zélande, elle ferait bientôt lever le siége de Copenhague, que je crains que les Hollandais ne laissent perdre.

Le palatin de Sandomir, qu'on a envoyé pour s'emparer de l'île de Marienbourg, a battu un parti suédois qui l'était venu tâter; il a fait quantité de prisonniers.

Nos commissaires à Vilna n'ont point voulu commencer à traiter avec les Moscovites, qu'ils ne donnassent au roi le titre de grand-duc de Lithuanie qu'ils voulaient donner à leur czar. On a déjà fait trois séances, dans lesquelles nos commissaires ont demandé la restitution de tous ces pays pour faire la paix. Eux ont demandé du temps pour déclarer ce qu'ils voulaient restituer, en cas qu'on ne leur accordât pas la succession.

Pour notre siége, il va plus lentement qu'il ne devait, faute d'avoir des gens qui l'entendent. Nos soldats disent que si l'on veut, ils s'iront loger dans les quartiers de l'ennemi. Les chefs ne le veulent pas; ils veulent aller pied à pied, et au lieu qu'on ne devrait faire que deux bonnes attaques, on en fait six, qui ne produisent rien. J'ai peur que nous ne soyons ici encore plus de trois semaines, et cependant il fait froid, et je ne crois pas qu'on puisse attaquer une place pendant la gelée.

P. S. *Morte Cromwelli impleti sunt tres articuli symboli apostolici :*

Mortuus, sepultus, descendit ad inferos.

CLXXVII

19 octobre 1658. Dantzig.

Nouvelles de Danemark et de Courlande.

J'ai reçu la vôtre du 15. Les dernières lettres du 8 octobre portent, d'Amsterdam, que la flotte n'était pas partie, pour

avoir eu le vent contraire. Cependant, lorsque la poste partait, le bruit vint que la flotte sortit enfin le 7 de ce mois, à cinq heures après midi.

Copenhague se tient bien. A Hambourg, on avait diverses nouvelles : les uns disaient que le roi de Suède s'était retiré en arrière de deux lieues ; les autres disaient qu'il s'était embarqué pour aller, avec toute sa flotte, au-devant des Hollandais ; mais, pour moi, je crois qu'il voudra transporter son armée ailleurs. La poste prochaine nous dira ce qui en est. Les armées des confédérés avancent toujours. Une division avait entouré 600 Suédois ; on les a défaits totalement. Akakia passa en grandissime hâte par Hambourg ; il venait du roi de Suède vers le roi de France. Un ambassadeur anglais, passant par Lubeck, vers le roi de Suède, donna à entendre que son maître n'approuvait pas le dernier attentat du roi de Suède. Les Français ont emporté Ypern. Je crois certain qu'ils auront bientôt Gand.

M. Czarnecki était à trois lieues de Hambourg. J'ai peur que les armées ne puissent longtemps subsister en Holstein, car les Suédois l'ont complétement dévasté. Le prince de Holstein reste neutre. Duglas a perdu, en une rencontre, 400 hommes ; en désespoir de cause, il a commis un exécrable forfait. Ayant d'abord tiré du prince de Courlande une forte somme, il a pris par escalade le château et la ville de Mittau ; il a pillé la maison du duc, et se saisit de toute sa famille. Dieu veuille venger cette cruauté suédoise. Ça fait pitié que notre armée de Lithuanie, qui en était éloignée de quinze milles, n'a rien entrepris contre une si petite armée. Cette nouvelle m'a fort atterré. La princesse doit accoucher d'un jour à l'autre. HENDT.

CLXXVIII

22 octobre 1658. Camp devant Thorn.

Nouvelles de Hongrie. — Celles de Lithuanie et de Thorn.

Notre courrier de Dantzig n'étant pas encore arrivé, je commencerai par vous donner de nos nouvelles.

Le grand vizir a fait son entrée dans Ieno, et le khan des Tartares la sienne dans Alba-Julia, après avoir saccagé tout ce pays et envoyé plus de 30 000 esclaves au Grand Seigneur. Les Turcs, ensuite, ont assiégé Varadin, après la prise duquel il faudra que Rakotzi perde l'espérance de pouvoir rentrer en Transylvanie. Il a fait couper la tête à celui qui commandait à Ieno, et qui a été assez sot pour se retirer auprès de lui, après avoir rendu cette place, qui était bien fortifiée et bien munie, sans tirer un coup de mousquet. Rakotzi se retire cependant vers la Hongrie supérieure, et même on croit qu'il a déjà abandonné les contrées qu'il y possède. On craint fort, à Vienne, que le Turc ne le suive, et même on dit que les Tartares ont poussé leurs courses jusqu'à Tokaï. On convoque à Vienne tous les grands seigneurs de Hongrie qui témoignent vouloir la guerre avec le Turc, s'il ne laisse la liberté aux états de Transylvanie d'élever un autre prince que Rakotzi.

Le czar de Moscovie a mandé que, pourvu qu'on l'assurât de son élection, il rendrait tout ce qu'il a pris et ferait tout ce qu'il a promis. Sur quoi nos généraux de Lithuanie se sont approchés de Vilna avec leurs armées, faisant savoir aux commissaires moscovites que, autorisés par le roi, ils

assuraient leur maître de la succession, aux conditions qu'ils acceptaient, et qu'ainsi, s'ils ne concluaient promptement la paix et n'exécutaient aussitôt toutes les stipulations précisées, ils allaient combattre et tailler en pièces leur armée, qui n'est pas de bien loin si forte que les deux nôtres ensemble, et qu'ils les châtieraient comme désobéissants au czar. C'est une façon de traiter toute particulière. Les nôtres, cependant, se sont emparés de toutes les routes : c'est en vertu de promesses du czar qu'ils menacent de châtier et de tailler en pièces les Moscovites, et la fin de ceci doit être une paix avantageuse ou la perte des troupes moscovites.

Quant à nous, ici, nous sommes toujours dans le fossé. Il y a longtemps que des Français auraient pris la place; mais, faute de gens expérimentés, nous courrons risque de ne faire que ce siége-ci cette année. On dit que nous n'avons pas assez d'infanterie, et l'on attend, aujourd'hui ou demain, encore 2000 fantassins. Nos soldats demandent d'aller à l'assaut; mais on ne leur veut pas permettre, car, outre qu'on ne veut pas qu'ils pillent la ville, on ne les veut pas perdre, s'ils étaient repoussés.

Nous attendons impatiemment que la flotte de Hollande, qui n'était pas partie le 5 de ce mois, soit arrivée en Danemark.

On m'écrit que les lunettes du fra bénédictin ne sont pas si bonnes qu'on les publiait.

On me dit qu'un Italien a trouvé une démonstration du système de Copernick par les étoiles fixes. Quand j'en saurai davantage, je vous en ferai part.

Une lettre du 4 de ce mois, que je reçois en écrivant

celle-ci, me dit que Thorn parlemente et qu'on vous l'écrit de Hollande. Le commandant est un fort bon soldat et très opiniâtre; il n'a pas encore voulu dire un mot. On lui ferait pourtant bien peur, si l'on abandonnait l'affaire aux valets de notre armée, qu'on appelle *Olota* (1); mais, je viens de le dire, on ne veut pas que la ville soit pillée, ni brûlée. On doit, demain, faire jouer une mine dont nous aurons la vue de nos logements; sans sortir de ma chambre je puis tout voir.

On ne s'assemblera à Brunsberg que trois semaines après que les sauf-conduits seront délivrés de part et d'autre. Les nôtres sont prêts; mais nous ne les voulons pas donner qu'en échange de ceux de Suède. Celle-ci désire une suspension d'armes; nous n'en voulons point.

Le grand vizir est rappelé pour passer en Asie, contre les bassas révoltés. Il a institué un nouveau prince de Transylvanie qui paye, de tribut annuel, 40 000 ducats; Rakotzi n'a payé que 10 000. Les états de Hongrie n'y consentent pas, et menacent de recommencer la guerre, si l'on ne laisse la liberté aux Transylvaniens d'élire leur prince.

CLXXIX

29 octobre 1658. Camp devant Thorn.

Nouvelles de Hongrie. — Soumission des Cosaques.

J'ai attendu jusqu'à maintenant le courrier de France, qui n'est point encore arrivé, pour voir s'il ne m'appor-

(1) *Holota*, gueux.

terait pas votre ordinaire, et pour vous en remercier. Je n'ai pas grand'chose à vous dire.

Les nouvelles de Transylvanie nous ont été confirmées. Le Turc tiendra quatre places en ce pays-là. Le vizir s'en retournera à grandes journées, le bassa d'Alep poussant ses courses jusqu'à Scutari ; il cherche pourtant à se réconcilier avec le grand vizir, et à recevoir le pardon du Grand Seigneur. L'ambassadeur de France, son fils et son secrétaire, sont toujours enfermés. Le Balarini est libre à Andrinople et intercède pour leur liberté, aussi bien que le résident de l'empereur.

Hier, Tettera, envoyé des Cosaques, eut audience du roi, auquel il dit, dans sa harangue, qui fut belle et de bon sens, qu'il s'estimait heureux d'avoir été choisi des siens pour venir assurer Sa Majesté de leur subjection (ce fut son terme), et que trois députés le suivaient pour venir jurer, de la part de tous les Cosaques, fidélité et obéissance à Sa Majesté et à sa couronne. Ensuite il vint chez la reine. C'est un grand homme, de fort bonne mine. Il était vêtu d'une robe de velours vert avec des boutons d'or.

Notre siége dure encore ; nos soldats enragent et crient tout haut qu'on les mène à l'assaut. On nous fait espérer que dans dix jours nous serons maîtres de la place.

Je ne vous en dirai pas davantage. Le pauvre M. de Fleury, docteur de Sorbonne et confesseur de la reine, est à l'extrémité. On lui vient de donner l'extrême-onction.

CLXXX

2 novembre 1658. Dantzig.

Nouvelles de la Hollande.

J'ai reçu la vôtre du 29 passé. La flotte de Hollande n'était pas encore arrivée dans le Sund. Le vent contraire l'a retenue. Cependant le roi de Suède y avait mis en ordre sa flotte, consistant en cinquante navires, pour disputer le passage. On y verra une très sanglante rencontre. Les navires danois viennent l'un après l'autre en mer, et déjà environ seize navires sont sortis. La ville de Copenhague est libre du côté de la mer. Le roi de Suède a fait tous ses efforts pour garder la petite île devant Copenhague; mais on l'a bien frotté. Il la quitte avec perte de onze cents hommes, et, si les Danois eussent poursuivi leur victoire, ils eussent attrapé le roi et Wrangel. En Norwége les villageois et la populace se sont rassemblés au nombre de 14000, et ont emporté Drontheim et assiégé Bahus. Tout est enclin pour retourner à son maître naturel. Les états de Hollande ne veulent pas bouger de la Haye avant d'apprendre l'arrivée de leur flotte au Sund. Cependant ils ont résolu de former une armée de 5000 hommes pour créer une réserve au roi de Danemark et pour le service des alliés, ainsi que pour garder la ville de Dantzig. Une rencontre changera bien des choses.

HENDT.

CLXXXI

5 novembre 1658. Camp devant Thorn.

Un malheureux combat en Lithuanie. — Succès des Cosaques.

Nos généraux de Lithuanie, voyant que les Moscovites demeuraient fermes à ne vouloir pas accorder ce qu'on leur demandait, et n'y ayant point de suspension d'armes, en sont venus aux mains. Le grand général a repris Vilna. Les Moscovites, en se retirant, rencontrèrent en un lieu marécageux notre général de campagne, qui n'avait que sa cavalerie. Poursuivis eux-mêmes, ils poussèrent ce général dans le marais, où il a été défait, blessé, et eut son cheval tué. Il avait envoyé son infanterie et son canon par un autre chemin; s'il l'eût eue, ce malheur ne lui fût arrivé, et les Moscovites auraient été entièrement défaits : mais il ne prévoyait pas cette rencontre. Les commissaires, assemblés à Vilna, ont pris l'épouvante et se sont donné réciproquement des passe-ports les uns aux autres, étant convenus de se rassembler dans six semaines après avoir informé leurs maîtres de l'état des choses.

Cependant Nieczay, un des généraux Cosaques, a repris Mohilow et toutes les places de la Russie Blanche sur les Moscovites, qui, je crois, feront plutôt la paix avec nous qu'avec la Suède. L'affaire de Courlande les a choqués, et le peu de foi du roi de Suède. Duglas a fait ce qu'il a pu pour obli-

ger le duc à faire hommage de son duché au roi de Suède, ce qu'il a constamment refusé. La noblesse de Courlande s'assemble pour défendre sa liberté, et notre petit général de Lithuanie y allait quand il a rencontré les Moscovites.

Je ne vous écris rien du Sund : nous attendons impatiemment ce que les Hollandais y auront fait. Le roi de Suède a été battu par les Danois dans la petite île d'Armack, où il a perdu 1000 hommes.

On prépare un assaut général pour cette place-ci que nous tenons assiégée. On ne croit pas l'emporter, mais on espère de se loger de tous côtés au pied de la muraille.

CLXXXII

12 novembre 1658. Camp devant Thorn.

On prépare l'assaut.

Vous me dites dans la vôtre du 18 octobre, que mes deux dernières étaient sans date. Il vous aura été facile de l'y mettre, puisque je vous écris tous les sept jours, quand nous sommes arrêtés en un lieu.

....Je m'arrête encore avant de me former une opinion sur le roi de Suède. Je veux voir comment lui ou sa fortune se tireront de l'entreprise du Danemark. S'il s'en sauve, je dirai alors que la fatalité le conduit, et que Dieu veut châtier tous ses voisins par lui : il prétend bien aller plus loin, ce qui paraît par la médaille qu'il a fait frapper,

dont je vous envoie le dessin, pour en juger, si déjà vous ne l'aviez vue.

(*La médaille représente d'un côté Charles-Gustave, de l'autre les insignes de la papauté, avec cette inscription :* HIC FINIS.)

Nous n'avons pas repris Vilna, comme le bruit en avait couru, et la mésintelligence des deux généraux de Lithuanie est cause de la défaite de M. Gonsiewski, qui est le petit, et que l'autre n'a pas voulu secourir. Ensemble ils étaient capables de battre tout ce qu'il y avait de Moscovites en Lithuanie. Nieczay, général cosaque, a repris la Russie Blanche sur eux, et Wyhowski est entré avec la grande armée des Cosaques dans leur pays. — Dans un mois nous nous rassemblerons avec eux pour le traité de paix.

Nous n'avons point encore avis de ce que la flotte hollandaise aura fait au Sund, et, pour notre siége, il continue toujours; mais il commence à s'échauffer un peu plus. Cette nuit on donne un assaut général. On a particulièrement dessein de se rendre maître d'une île, qui est *quasi* au milieu du port, et où les Suédois ont un grand fort. — Si je puis retarder le courrier jusqu'à demain au matin, je vous en dirai l'événement.

P. S. L'assaut a été remis à un autre jour, parce qu'on a découvert que le commandant de Thorn en avait été averti par quelque traître.

CLXXXIII

19 novembre 1658. Camp devant Thorn.

L'assaut n'a pas tout à fait réussi. — Victoires remportées sur les Moscovites.

La nouvelle que vous m'écrivez dans votre lettre du 25 octobre, de l'honneur que Dieu a voulu faire à madame la marquise de Bade, par son ambassadeur le R. P. Scarducci, en lui donnant le titre d'Altesse Sérénissime, a un peu fait rire la reine. L'orgueil occupe si fort l'esprit de la plupart de ces pères, qu'ils croient que tout ce qu'ils s'imaginent est licite.

Le roi a ici un prédicateur de la Société qui a prêché hautement devant Sa Majesté contre le traité fait avec l'électeur, disant que, bien qu'on l'eût juré, on n'était pas obligé de le tenir. Ce prince s'en est plaint, et en a eu l'épouvante, sachant le crédit qu'ils ont en cette cour, et, sans la reine, qui a raccommodé tout cela, il lui serait resté des défiances très préjudiciables à nos affaires. Le même père prêcha encore, ces jours passés, la même chose contre la paix avec les Cosaques, en la présence de leurs députés, et cela parce qu'ils sont tous schismatiques. Ces pères ont un zèle si indiscret, qu'il semble que saint Ignace, leur fondateur, l'avait prévu, quand, dans son Institution, qu'ils ont supprimée, il leur défendait de résider dans les cours des princes, ni d'être leurs confesseurs.

M. de Terlon avait écrit presque la même chose que ce que vous me dites de l'entreprise du roi de Suède en Dane-

mark, et vous dites fort bien que le métier des pauvres rois est de chercher un meilleur pays que le leur. Encore, étant chrétiens, devraient-ils chercher les moyens que leur entreprise eût quelque prétexte pour les innocenter devant Dieu. Si les adorateurs du roi de Suède n'ont pu, comme vous dites, justifier son invasion en Danemark, que diront-ils de celle de Courlande ? On nous écrit qu'elle pourrait bien obliger les Hollandais à rompre tout à fait avec la Suède.

Quand la reine a été se promener en carrosse du côté des tranchées, elle n'avait rien fait dire au commandant, qui ne pouvait pas savoir que ce fût elle ; mais elle fait plus, elle veut aller voir un grand bastion d'une nouvelle fortification, que nous avons emporté la nuit du 16 au 17 de ce mois, dans l'assaut général qui fut donné ; le grand maréchal l'y doit conduire.

Cet assaut commença un peu après minuit. Un astrologue qui est ici, voulait qu'on le commençât à dix heures, pour bien réussir, disant qu'après minuit, on perdrait beaucoup de gens et qu'on n'aurait pas tant d'avantages. Il commença donc par trois coups de canon, qui furent le signal. Aussitôt on vit une pluie de bombes et de grenades qui tombèrent sur la ville, et l'assaut fut donné en sept endroits, dont il y en avait trois de faux. M. de Souches, général des Impériaux, qui attaque depuis plus de trois mois l'endroit le plus faible de la ville, et où il s'est déjà trois fois laissé brûler une galerie, avait promis de se loger sur un ravelin qui commande la ville et qu'il attaque depuis tant de temps. Il n'en commença l'attaque qu'assez longtemps après les autres, et la finit incontinent après, disant qu'il avait ren-

contré un fossé dont l'eau n'était pas écoulée, et que cet obstacle imprévu, joint à la forte résistance de l'ennemi, l'avait obligé à se retirer. La plupart des Suédois, qui coururent à ce poste comme le plus faible, et dont la perte aurait réduit la ville à parlementer, n'étant plus occupés en ce lieu, s'en allèrent partout, en l'île, au port, et à l'attaque du grand maréchal qui était aux deux bastions détachés, les plus proches de la rivière, au-dessous et à l'occident de la ville, comme celui des Impériaux était au-dessus et à l'orient. Je fus dans l'île pour voir de plus près ce qui s'y passait. Il y avait deux forts et une tranchée palissadée. Un fort et la tranchée furent emportés. Mais la cavalerie impériale, qui devait soutenir l'infanterie, et qui était passée en l'île à gué, ne voulant jamais mettre cent cavaliers à pied, et l'île étant toute coupée de fossés, resta inutile sur le sable, où elle avait ordre, disait elle, de demeurer. Ainsi, après le secours qui de la ville vint dans le second fort, les nôtres, perdant l'espérance de le pouvoir forcer, retirèrent premièrement les blessés et les morts, et puis sortirent de l'île dans le bateau qui les y avait portés. Nous perdîmes à cette attaque trois capitaines, deux lieutenants, un major et quelque soixante soldats, avec des officiers inférieurs. Tout s'étant réduit aux deux attaques du grand maréchal, le combat y fut opiniâtre et dura cinq heures et demie depuis que les nôtres furent montés dessus les bastions, parce qu'étant des plus grands, ils étaient recouverts des retranchements, qu'il fallut disputer l'un après l'autre. On fut à la veille d'en abandonner l'entreprise : le grand maréchal en avait déjà donné les ordres, quand les haïducs (1) de la

(1) Infanterie hongroise.

garde du roi s'en mêlèrent, le sabre à la main, et en chassèrent entièrement les Suédois, qui y laissèrent un canon qu'ils ne purent retirer, comme ils avaient fait avec les autres, mais qu'ils enclouèrent. On y trouva encore quantité de grenades, de balles, de lard, de farine, des pois, du sel, du pain et de la bière en abondance, ce qui fait croire que les Suédois avaient là comme une petite place d'armes. Ces provisions se trouvèrent seulement aux bastions du bord de la rivière, d'où, comme je l'ai dit, les nôtres chassèrent les Suédois, le sabre à la main, et les poursuivirent jusqu'aux portes de la ville, que plusieurs, par bravoure, voulurent toucher de leur main. Pour y arriver maintenant, il nous faut traverser un petit fossé sec d'environ trois ou quatre toises, qui est le vieux fossé. Nos plus experts, qui ne le sont pas beaucoup, se promettent d'être, dans huit jours, dans la ville. Voilà à peu près ce qui s'est fait. J'en envoie une relation plus particulière à madame des Essarts, qui vous la communiquera, si vous en êtes curieux.

En ce moment, nous arrive la nouvelle de la défaite de la flotte suédoise au Sund et de la levée précipitée du siége de Copenhague. La bonne fortune du roi de Suède pourrait bien se noyer en cette rencontre.

Deux autres bonnes nouvelles nous arrivent : l'une que le généralissime des Cosaques a défait les Moscovites à Kiovie, et l'autre, que Polubinski, s'étant mis à la poursuite de Dolhorouki, qui emmenait en Moscovie les prisonniers qu'il avait faits sur nous, l'a rencontré, chargé à l'improviste auprès de Poloçk, l'a défait et repris tous ses prisonniers : le général Gonsiewski était parmi eux ; Polubinski n'avait que 6000 chevaux.

P. S. On écrit de l'Italie que les Hollandais ont fait ligue offensive et défensive avec le roi d'Espagne.

CLXXXIV

26 novembre 1658. Camp devant Thorn.

Thorn n'est pas encore pris. — Le duc de Courlande est fait prisonnier.

Votre lettre du 1er de ce mois me parle de l'établissement du Turc en Transylvanie. L'empereur l'appréhende, et le laisse faire contre les traités. Le Turc, y gardant trois places, y sera toujours le maître.

Contre votre opinion, nous sommes encore au siége de Thorn. La place est bonne; mais, devant les Français, il y a longtemps qu'elle serait tombée. Depuis l'assaut, dont je vous ai parlé dans ma dernière, on n'a fait autre chose que se fortifier sur le bastion conquis, qui est une pièce détachée d'une nouvelle fortification faite contre le défunt roi de Suède, et hors des deux murailles; mais de là on va à une tranchée qui tient à la muraille et à la rivière, et qui ferme le port; lorqu'on aura celles-ci, il faudra que la place se rende, On y veut livrer un assaut. En tout ce siége on n'a pas fait une mine, faute de gens qui s'y entendent.

La reine va visiter les tranchées et voir charger et préparer les mortiers; mais il n'y a pas grand péril. Nos tranchées sont si profondes et si entrecoupées, qu'on s'y peut promener comme dans les allées de jardin.

Je vous ai dit que de Gênes on nous écrivait que les Hollandais avaient fait ligue offensive et défensive avec le roi d'Espagne. Je crois que ce n'est que contre le Portugal. Le

nouvelliste romain, dont je vous envoie la feuille, s'échauffe un peu dans ses relations. Je crois que vous êtes informé des grands faits d'armes du commandeur Bichi, particulièrement lorsqu'il a secouru, cette année, les Vénitiens. Notre nouvelliste s'en est assez plaisamment moqué dans ses feuilles. Notre nonce a fait ce qu'il a pu pour avoir une de ces feuilles pour l'envoyer, comme je crois, à Rome, afin d'en découvrir l'auteur; mais il n'a pu rien obtenir de moi, ni savoir par quelle voie je le reçois, qui est indirecte.

La duchesse de Courlande a trouvé le moyen d'écrire à la reine. Elle lui mande que les Suédois pillèrent entièrement sa ville et son château, à la réserve de la seule chambre où elle était en couches. Ils la tiennent séparée de son mari, et ne lui ont laissé pour toute compagnie qu'une seule femme de chambre. Le Protecteur l'a fait reprocher au roi de Suède par son ambassadeur, demandant qu'il mît ce duc en liberté, et le rétablît dans son duché, parce qu'il était sous sa protection. Les Hollandais feront encore, dit-on, de plus fortes instances pour lui, et prendront peut-être ce prétexte-là pour se déclarer tout à fait contre la Suède. La nouvelle nous arrive que ce duc a été conduit à Riga, et sa femme aussi, avec ses enfants, sans qu'on leur ait voulu permettre de se voir ni de se parler. Les habitants de Mittau jetaient les hauts cris en voyant emmener leurs princes, et lorsque ceux-ci sont entrés à Riga, on a tiré tous les canons pour leur faire sentir davantage leur captivité ; pour s'en réjouir, on dit qu'on les conduira à Stockholm.

Notre siége va lentement, faute d'expérience ; il irait plus

vite si nos officiers voulaient croire leurs soldats. On prépare un second assaut pour prendre une traverse et un grand bastion ; si l'on y réussit, on sera en état de forcer la ville deux jours après. Le commandant demande de pouvoir s'enquérir auprès du prince Adolphe s'il doit espérer bientôt un secours ou s'il doit traiter ; mais on ne veut pas lui donner cette permission.

CLXXXV

3 décembre 1658. Camp devant Thorn.

Thorn est près de se rendre.

Il m'ennuie si fort de vous dater toujours mes lettres d'un même lieu, et il me semble si honteux que ce soit toujours de Thorn, qu'il n'y a que la distance des lieux qui m'empêche d'en rougir. Je vous assure pourtant que lorsque vous recevrez cette lettre, nous serons maîtres de la place.

La reine, en entendant lire votre lettre du 8 de novembre, a désiré que je vous écrivisse de lui faire acheter trois ou quatre des meilleurs livres sur l'architecture militaire, qui enseignent, comme vous dites, l'attaque et la défense des places ; on y pourra joindre encore quelques livres qui traitent de l'artillerie. J'écris à madame des Essarts de faire tout payer et vous prie de les vouloir choisir ou indiquer.

Si nous savions bien faire la guerre, votre raisonnement serait aussi bon pour ce pays qu'il sera toujours partout ailleurs ; mais, jusqu'à ce que la vieille méthode de guerroyer soit changée en ce pays-ci, on n'y fera rien qui vaille.

encore qu'on n'y manque pas d'hommes. Nous sommes un peu meilleurs que les Turcs et les Tartares, mais nous n'approchons pas des Occidentaux.

Les Suédois, après avoir conduit le duc de Courlande et sa famille à Riga, ont extorqué le serment de fidélité des habitants de Mittau.

La nouvelle qu'on avait délivré des mains des Moscovites nos prisonniers, qu'ils conduisaient en leur pays, ne se confirme pas, et ainsi je la crois absolument fausse. Le député cosaque qui est ici flatte notre cour de l'espérance qu'on s'arrangera même pour la religion ; mais je n'en crois rien. Les Cosaques témoignent un grand désir de voir la reine dans leur pays, et la prient de faire un voyage jusqu'à Bialacerkiev, sur le Borysthène. Elle s'est acquis un grand crédit parmi eux. Mais, bien qu'on parle fort de ce voyage, je ne crois pas qu'il se fasse.

On parle de faire venir ici, si la guerre continue, les Cosaques, et de renvoyer les Autrichiens, qui ne font que ce qui leur plaît : les Cosaques obéiront au moins.

Nous n'avons point de lettres de France, le courrier n'étant pas arrivé à Hambourg quand le nôtre en est parti.

Le roi de Suède a fait faire des feux de joie en Zéelande, pour la victoire qu'il disait à ses soldats avoir obtenue au Sund ; il en a même envoyé une relation avantageuse à Elbing, qui y a été imprimée, et que j'envoie à M. de Vicquefort avec la véritable. L'inimitié que les Suédois ont pour la vérité est la cause, comme je crois, qui leur fait manquer de parole à tous ceux à qui ils la donnent. Cette nouvelle a fort étonné nos assiégés. Nous en usons si franchement avec eux, que nous leur avons même envoyé sa re-

lation imprimée à Elbing, qui ne les a pas grandement réjouis, parce qu'ils connaissent les maximes des leurs. Oxenstiern, cependant, a demandé la permission d'envoyer son secrétaire avec un capitaine de la garnison pour s'en informer auprès du prince Adolphe, pour lui représenter l'état de la place, et pour savoir s'ils doivent espérer du secours. Je crois que, après le retour de ces envoyés, la place traitera. On leur a donné un trompette du roi pour les conduire. Les livres d'architecture militaire, il faudra, s'il vous plaît, qu'ils soient en français s'il se peut. On dit qu'un des meilleurs est d'un père Fournier.

CLXXXVI

10 décembre 1658. Camp devant Thorn.

La prise de Thorn encore retardée. — Obstacles à la paix.

Ne vous étonnez pas si je vous date encore ma lettre de devant Thorn. Nos Polonais ne sont pas plus savants dans le fait des siéges que ne l'étaient les Français du temps de celui de la Rochelle, et puis, lorsque les Suédois ont été maîtres de la Pologne, ils en ont, avec grand soin, emporté tous les canons : ainsi, nous n'en avons pas en grand nombre, et il n'y a que deux gros canons ; tout le reste est plutôt pour conduire à la tête d'une armée que pour battre une ville. En outre, la poudre nous a manqué, les moulins que les Suédois ont tous ruinés n'étant pas refaits. Après ce prélude, je vous dirai donc que nous sommes encore ici, et je ne sais si, par une imprudence de nos supérieurs, nous n'y serons point encore quelque temps : c'est celle d'avoir

permis à un capitaine de la garnison et au secrétaire de Bénédict Oxenstiern d'aller à Marienbourg informer le prince Adolphe de l'état de la place et savoir en quel temps il leur promettait le secours Il aurait fallu, auparavant, les obliger à capituler, et alors seulement leur accorder un temps préfix pour attendre le secours; mais on n'y a pas pensé.

Un envoyé du khan, qui est arrivé ici, nous apporte la nouvelle de la mort du grand vizir et du rétablissement, à force d'argent, de Rakotzi; mais nous n'avons cette nouvelle d'un autre lieu, ce qui m'en fait en quelque façon douter.

Il faut que je réponde à ce que vous me dites, dans votre lettre du 15 novembre, que si nous faisons toutes les réflexions nécessaires sur la conférence de Brunsberg avec les Suédois nous reconnaîtrons qu'elle ne nous peut être que désavantageuse. Vous voudriez donc que nous ne fissions de paix avec le roi de Suède (que vous avez toujours appuyé et que vous ne laisserez point abattre), à moins qu'il ne fût entièrement ruiné et chassé de la mer? Vous ne considérez point la ruine de ce royaume-ci, qui a été fouillé jusque dans ses entrailles par ses ennemis.

Les médiateurs ont proposé une conférence, et les Suédois protestent qu'ils s'accommoderont. Durant cette conférence, dont nous ne voulons point, à moins que tous nos alliés n'y soient présents, sans excepter même le czar *Ruski*, on ne fera aucune trêve ni suspension d'armes. Si l'on se peut accorder, à la bonne heure; sinon la guerre continuera. Nous savons bien que l'Autriche traversera tant qu'elle pourra cette paix, voulant que la guerre continue ici, pour son repos, et afin d'avoir une armée sur pied qui

ne lui coûte rien, et dont elle est toujours maîtresse. Et comme cette maison a depuis très longtemps des prétentions sur cette couronne, elle ne saurait jamais avoir une plus belle occasion, pour l'obtenir, si le roi meurt durant la guerre, puisqu'elle se trouvera avec une armée dans le cœur du royaume et en possession de la capitale. Toutes ces choses, comme vous le pouvez aisément juger, empêchent assez la paix, sans que nous fassions croire au monde que c'est nous qui ne la voulons pas. Nous connaissons, il est vrai, la mauvaise foi du Suédois, mais elle ne nous arrêterait point, s'il nous rendait les places qu'il tient en Prusse; car nous n'aurions plus à le craindre, puisque alors nous serions plus puissants que nous ne le sommes pour lui résister, si l'envie lui prenait après de nous attaquer. C'est l'unique réserve de notre part. Sans cette restitution effective, jamais nous ne conclurons rien. Ainsi je ne vois pas que cette assemblée soit pour nous faire un grand tort. Dites-moi encore, s'il vous plaît, si après tout ce que je vous en dis, vous y trouvez encore quelque inconvénient. La reine, qui a beaucoup d'estime pour vos raisonnements, sera bien aise que vous en disiez franchement votre pensée.

Les actes que M. de Lyonne fait imprimer, sont très curieux et instructifs. Je vous rends grâces de ce que vous pensez me les faire acheter. J'ai les Constitutions de la diète impériale, mais elles sont en allemand, en manuscrit.

Je ne sais si je vous ai dit qu'il y a quelque temps le général impérial qui commande ici les troupes allemandes conseillait au roi de lever le siége de Thorn, pour le re-

prendre au printemps : tant ils ont peur que la guerre ne finisse en ce pays-ci.

CLXXXVII

17 décembre 1658.

Thorn capitule. — Mauvaise foi des Suédois.

Je ne vous date plus ma lettre du camp devant Thorn, parce que vous ne le voulez pas, mais nous y sommes encore. Il est vrai que nous n'avons plus de guerre avec les Suédois qui sont dedans, et qui ont demandé une trêve pour achever la capitulation à laquelle on travaille, et j'aurais pu dater cette lettre de dedans Thorn, si j'avais voulu. Il y a quantité de maladies qui nous empêcheront d'y faire un long séjour et peut-être d'y coucher. Bénédict Oxenstiern, celui qui négocie, demande opiniâtrément qu'en rendant Thorn, on fasse une trêve pour le reste de la Prusse, jusqu'au mois de mars ; mais c'est ce qu'on lui refuse, encore qu'il fasse espérer qu'on rendrait à la reine Graudentz, une place qui lui appartient et qui est sur cette rivière. Si la capitulation se rompait, ce que je ne crois pas, tout est prêt pour forcer les Suédois à se rendre, mais j'ai peine à croire qu'ils veuillent attendre cette extrémité ; on ne leur ferait plus de quartier.

Un envoyé tartare nous avait dit que Rakotzi avait été rétabli depuis la mort du vizir, ce qui ne s'est pas confirmé. M. Blondel est parti pour Constantinople, à son grand regret. Il y va de la liberté de l'ambassadeur de France. L'aveuglement des princes chrétiens est étrange de souffrir

ce qu'ils souffrent de ce prince barbare. L'intérêt particulier fait tout auprès d'eux.

En écrivant cette lettre, je reçois la vôtre du 29. Vous me dites tous les torts du roi de Suède envers la France, qui pourtant ne laisse pas de lui envoyer encore de l'argent. On nous en assure de Hollande et de France même. Et M. de Thou travaille en Hollande pour obliger Messieurs les états à ne plus envoyer de secours en Danemark. On nous a envoyé la copie du mémorial qu'il a présenté. Il voudrait qu'on fît la paix à propos du Sund, et qu'on laissât là la Pologne. — Je prévois que la France, par sa pure faute, fera tomber ce royaume-ci entre les mains de la maison d'Autriche, et c'est par envie de satisfaire le plus infidèle de tous les princes qui ne fera rien pour elle. Je reçois maintenant une lettre de Lithuanie, qui me dit que Duglas a engagé Nassokin, gouverneur moscovite de Kokenhausen, à venir conférer avec lui; et lorsque celui-ci se confia à sa parole, il fut arrêté et envoyé à Riga. Tous les Suédois se moquent de leur foi. Le temps me manque pour vous en dire davantage.

CLXXXVIII

24 décembre 1658. Du camp devant Thorn pour la dernière fois.

La capitulation est signée. — Les Suédois demandent la paix.

Je n'ai point de vos lettres, cet ordinaire n'étant point venu de France; les dernières étaient du 29 novembre.

Je crois que je pourrai encore dater une lettre du camp devant Thorn, puisque les maladies nous pourraient bien empêcher d'y loger. La capitulation ne fut signée qu'hier

matin, les Allemands ayant empêché, autant qu'ils ont pu, la reddition de la place. Les Suédois ont voulu avoir des ôtages pour leur sûreté, craignant que, par représailles, on ne les arrêtât, commé Duglas l'a fait aux nôtres, à Volmar et en une autre place de Livonie, où, après la capitulation, il retint les officiers et les soldats qu'il a envoyés travailler aux mines de cuivre. On leur a donc donné deux ôtages, qui partirent hier pour Marienbourg. Aussitôt que les Suédois auront avis que ceux-ci y sont arrivés, ils livreront une porte, ce qui ne pourra se faire que vers samedi, et lundi, pénultième jour de l'année, ils sortiront. Si je puis avoir une copie de la capitulation avant de fermer mon paquet, je l'enverrai à madame des Essarts, chez qui vous la pourrez voir.

Ce que l'envoyé tartare nous avait dit de Rakotzi et du vizir n'est pas vrai : le premier reste chassé et l'autre vivant.

L'ambassadeur de France est hors de prison, sous la garde pourtant de quelques janissaires. Ceux de Venise sont en pleine liberté.

On nous écrit que le Protecteur a envoyé vingt-deux frégates au secours du roi de Suède. L'injustice assiste l'injustice. Le roi de Suède lui doit remettre le château de Kronenburg. On nous écrit aussi que M. de Thou et l'ambassadeur d'Angleterre travaillent auprès de Messieurs les états pour faire faire la paix entre le Danemark et la Suède, à l'exclusion de la Pologne et du Brandebourg. Les Suédois témoignent une grande impatience pour l'échange des sauf-conduits pour l'assemblée de Brunsberg; les Allemands, au contraire, y témoignent une grande répu-

gnance, et traversent les négociations autant qu'ils peuvent. Les Suédois prient l'ambassadeur de France d'envoyer son secrétaire, avec ceux de Pologne, à Stetin, pour faire cet échange. On n'a point encore résolu comment cela se fera, mais on ne saurait s'assembler devant le mois de mars au plus tôt.

CLXXXIX

31 décembre 1658. Thorn.

La garnison suédoise quitte Thorn. — On va s'assembler pour la paix.

En attendant que le courrier de France arrive, je vous dirai que nous sommes enfin maîtres de Thorn. Les Suédois en sortirent hier : leur cavalerie était à pied, au moins la plus grande partie ; ils passèrent au milieu de notre armée en bataille par-devant les tentes du roi, qui était à cheval, et la reine en carrosse, pour les voir sortir. Ils n'étaient qu'environ 700. Ils ont laissé dans la ville six cents malades et blessés. Au commencement du siége, ils étaient 2500. Ils ont emmené avec eux quatre petites pièces de canon de quatre et six livres. On a fait une suspension d'armes avec eux, pour la Prusse, jusqu'au 15 de février. Durant ce temps, nos Polonais veulent avoir une liberté de commerce avec Dantzig.

On nous écrit de Hollande que, si nous n'y prenons garde, le Danemark nous préviendra, et fera sa paix ; car la France et l'Angleterre y travaillent. Ici, au contraire, on est résolu de ne la faire qu'avec les alliés, qu'on a invités à s'assembler vers le 15 mars. Cependant nous retourne-

rons dans huit ou dix jours à Varsovie, pour revenir en ces quartiers-ci vers ce temps-là.

M. l'électeur a pris l'île d'Alsen et la ville de Sunderbourg. Nos Polonais ont passé ce petit trajet de mer à la nage, et Czarneçki à leur tête, qui est tout blanc.

Je reçois dans ce moment votre paquet du 6 décembre, qui nous devait venir dès la semaine passée; celui du 13, que j'espérais aujourd'hui, n'est pas venu, les neiges et les mauvais chemins en sont cause.

L'ambassadeur de France et son fils sont en pleine liberté à Constantinople. Le bailli de Venise et le secrétaire Balarini sont seulement sous la garde d'un chef de janissaires, mais ils parlent à qui il leur plait et vont où ils veulent. Les grands préparatifs du Turc étaient pour attaquer la Hongrie : la révolte des bassas d'Asie l'a arrêté ; mais on soupçonne grandement qu'il y reviendra au printemps, si le nouveau prince de Transylvanie ne lui paye promptement 500 000 rixdales, ce qu'on croit impossible ; il y mettra un Bassa, c'est ce que j'ai encore le temps de vous dire, en vous souhaitant *felice il nuovo capo d'anno.*

P. S. Je vous prie de me dire comment le roi traite le Protecteur quand il lui écrit, et comment le Protecteur le traite ?

J'apprends que nous partirons vendredi d'ici, ainsi je ne sais si je pourrai écrire que nous ne soyons en lieu fixe.

CXC

7 janvier 1659. Thorn.

La Pologne veut la paix, mais elle se prépare à la guerre, qui est dans les intentions de l'Autriche.

J'étais assez pressé quand je vous écrivis ma dernière, et je ne le suis guère moins, ne manquant point d'occupation.

Votre dernière lettre me disait que l'Angleterre ne se mêlerait point de la guerre du Nord ; mais MM. de Thou et de Bardeau en écrivent en d'autres termes à M. de Lumbres, et disent que le Protecteur est résolu de ne point abandonner la Suède ; ils ajoutent qu'il ne veut pas pourtant la ruine du Danemark. Pour nous, nous nous trouvons si mal servis de nos amis, que nous sommes résolus à la paix, et, pour cela, on a prié tous nos alliés de vouloir faire trouver ici, à Thorn, leurs plénipotentiaires pour le 1er mars, afin de conférer ensemble sur les moyens d'assurer cette paix. On prend le temps un peu long, afin qu'ils n'aient point d'excuse pour n'y pas les envoyer. Les Suédois s'assembleront dans le même temps et aux mêmes fins, à Marienbourg. S'ils ne sont tout à fait injustes et déraisonnables, nous pourrons espérer la paix. Cependant nous travaillons pour avoir une bonne armée au printemps. Si j'en puis avoir le dénombrement avant que de fermer mon paquet, je le mettrai dedans.

Votre lettre du 13 décembre, que je reçois, me dit les nouvelles de Lyon, qui sont assez curieuses et que la reine a lues elle-même avec empressement. Elle dit que les duchesses de Savoie n'ont jamais eu que des siéges pliants

chez la reine, et qu'ainsi celle-ci a été traitée selon la coutume. Vous me demandez quelle raison a la maison d'Autriche pour laisser durer notre guerre en Prusse ? C'est qu'elle croit que, si nous faisions la paix, la guerre passerait chez elle, et puis il faudrait qu'elle retirât son armée, qui pour le moment ne lui coûte rien; au contraire, nous lui donnons encore de l'argent. Mais la principale raison, c'est sa prétention à la couronne de Pologne. Elle juge que, vu l'antipathie des Polonais pour les Allemands, il serait difficile que cette couronne lui arrivât par suite d'une libre élection ; mais si, au moment de la mort du roi, qui se porte fort bien, il se trouvait une puissante garnison à Cracovie et une armée dans le cœur du royaume pour appuyer ses partisans, il serait au contraire très difficile aux Polonais de ne pas prendre un prince de sa maison pour roi, et peut-être l'empereur lui-même. Voilà les raisons qui font que la guerre ne lui déplaît pas chez nous, et qui lui fera traverser tous nos efforts pour arriver à la paix.

Les bourgeois de cette ville nous veulent persuader qu'ils ont obligé les Suédois à traiter, et leurs raisons ont assez d'apparence, puisque nous trouvons qu'il y avait encore beaucoup à faire avant que d'entrer dedans. Les Suédois étaient si bien munis de toutes choses, qu'ils pouvaient encore soutenir un an de siége, sans manquer que de houblon pour leur bière. Ils ont eu des grains, de la farine, des viandes salées, des vaches, des poules et des canards en abondance, et même des lièvres et des pigeons. Ils étaient fournis de bois abondamment, de poudre et de munitions de guerre encore pour un autre siége. Enfin, c'est une chose incroyable, je suis logé chez un bourgeois qui a encore plus de qua-

rante poules, et tous les autres sont aussi bien pourvus. Il y a cent cinquante pièces de canon de fonte et quantité de fer. Les bombes et les grenades n'ont gâté que les toits et les vitres, et tout est déjà réparé. Le roi y a mis deux mille cinq cents hommes de garnison.

CXCI

14 janvier 1659. Thorn.

Espoir de paix. — Qualités et défauts du soldat polonais.

En attendant l'ordinaire, qui n'est pas encore arrivé, je vous raconterai le peu de nouvelles que nous savons, après vous avoir dit que j'ai vu le billet en chiffres de votre lettre du 13 décembre. Je n'en ai pu entendre la moitié, le chiffre ayant manqué.

Nous avons avis que M. Akakia, en passant par la Hollande, avait dit qu'il avait des moyens certains pour faire la paix entre la Pologne et la Suède, et qu'il viendrait ici tout aussitôt qu'il aurait vu le roi de Suède. Il n'aura pour cela qu'à faire que ce roi devienne juste. On dit qu'il est toujours maître de la campagne en Zélande, et que beaucoup de choses manquent dans Copenhague. On nous écrit que la France, l'Angleterre et les états enverront conjointement des ambassadeurs extraordinaires aux rois du Nord pour les engager à traiter. Nous demandons qu'on s'assemble ici promptement pour cela; mais la France et l'Angleterre veulent, dit-on, qu'on traite en Danemark pour le Danemark, et en Pologne pour la Pologne, parce que la Suède, qu'on veut favoriser, le désire.

Nous ne voudrions faire qu'un seul traité, parce que la garantie en serait plus grande.

Il court un bruit, mais incertain, que nos Lithuaniens ont été battus en Courlande, où ils se sont laissé surprendre. Nous n'en avons point encore de lettres.

Vous avez raison de dire que si nos Polonais apprenaient à faire la guerre, ils seraient indomptables. Il n'y a point de nation au monde qui souffre si facilement la grande fatigue, et qui se passe si facilement de toute chose. Un peu d'eau-de-vie et du tabac les font subsister sans pain. Quand ils en trouvent, ils en mangent plus que les autres; et quand il n'yen a point, ils ne laissent pas de subsister, et dorment sur la neige comme dans un lit : ceci s'entend pour le peuple, car les grands aiment leurs aises, et comme ils manquent de précaution, de là viennent toutes nos disgrâces. Toutes les fois que nous sommes battus, c'est toujours faute de prévoyance; on nous surprend à table ou au lit, sans corps de garde et sans sentinelle. Ils ont honte de prendre conseil d'un étranger, bien qu'ils connaissent qu'il a raison. Mais c'est assez vous parler de nos défauts.

Nous partons d'ici pour Varsovie, le 16 de ce mois, ce qui retardera nos paquets, au moins le premier.

Je vous envoie une lettre qu'un Tartare écrit à la reine : il n'y manque que le cachet du petit sac.

J'ai fait voir à la reine le petit billet en chiffre, et vous aurez peut-être déjà appris que M. Pinocci a ordre de passer en Angleterre.

CXCII

26 janvier 1659. Varsovie.

Procédés des Autrichiens.

J'ai répondu, à Thorn, à votre lettre du 20 décembre. Je devais ensuite recevoir celle du 27. Mais bien que notre courrier dût arriver il y a trois jours, nous n'en avons pu encore avoir de nouvelles, et je suis persuadé qu'il aura été assassiné par les Impériaux, par les quartiers desquels il est obligé de passer. Ces gens volent tout ce qui passe par leurs quartiers, et même lorsque nous y avons passé, ils saccagèrent un chariot de la cuisine du roi dans le lieu même où l'on préparait son dîner et où toute la cour dîna.

Un lieutenant et tous les bas officiers étaient du parti; le roi les a fait prendre pour les faire pendre. Jugez, s'ils n'ont pas épargné un chariot du roi, ce qu'ils peuvent faire aux autres. Jamais les Suédois n'ont fait tant de désordres qu'ils en font.

On a envoyé de Rome une horloge au roi, qu'on appelle muette, parce qu'on n'y entend point le tic-tac des autres; on y voit la nuit quelle heure il est sans avoir de chandelle dans la chambre, et cela par le moyen d'une petite lampe qui est dedans, les heures étant percées à jour. Mais, ce qu'il y a de plus joli, c'est que les heures se lèvent et se couchent, et jamais il n'y en a qu'une sur l'horizon. Le diamètre du cercle horaire est d'environ un pied dans le demi-cercle d'en bas. Il y a comme un monde peint, et quand, par exemple, quelque heure commence, on la voit

qui peu à peu se lève sur l'horizon, et paraît rouge et mal illuminée ; mais, lorsqu'elle est à son zénith, elle est toute pleine de lumière, et cela parce que la lampe est en haut. Le zénith est à la demi-heure, parce que c'est la moitié du chemin que l'heure a à parcourir, et lorsqu'elle vient pour se cacher sous l'horizon, on voit l'heure suivante de l'autre côté qui se lève, et ainsi toutes, les unes après les autres, sont portées et font leur temps dans le demi-cercle d'en haut. En dedans, toutes ces heures sont enfilées comme un chapelet, dans la disposition suivante : 12, 5, 10, 3, 8, 1, 6, 11, 4, 9, 2, 7. Je vous ai entretenu de cette nouveauté, faute d'autre matière.

CXCIII

3 février 1659. Varsovie.

Les Cosaques. — Le roi de Pologne veut renvoyer les Autrichiens.

Je croyais que le paquet du 27 de décembre serait perdu, parce qu'il y a plus de dix jours que nous le devions avoir reçu ; mais enfin il est arrivé, et ce sont les deux suivants, que nous devions recevoir en même temps, qui sont retardés. Ce retardement se fait entre Paris et Hambourg.

Il est à craindre qu'enfin la noblesse de Normandie et des autres provinces ne vienne à un soulèvement général, et qu'ils n'obligent à une assemblée des états pour une réforme. Ceci, et la paix que le Protecteur veut faire avec l'Espagne, n'arrangerait pas les affaires de France.

Le père Fournier, comme je vous l'ai dit, a fait imprimer un traité des fortifications. Je n'ai garde de dire qu'il n'a

pas dérobé les autres auteurs; mais son larcin est beau, à ce qu'on m'a assuré.

Si nos Cosaques, qui sont de l'Église grecque, se voulaient réunir à la latine, le pape leur accorderait, comme il l'a toujours fait en ce pays-ci, la continuation de leurs cérémonies et de leurs coutumes. Nous avons ici beaucoup de curés réunis à l'Église romaine qui sont mariés, et le pape leur permet de tenir leurs femmes. Je ne crois pas pour cela que le gros des Cosaques s'y range. Un des plus fameux ariens de ce pays-ci, et grand seigneur, s'est fait grec et s'est rangé avec eux; il avait toujours suivi le parti du roi de Suède, et je crois qu'il ne s'est mis avec les Cosaques que pour une plus grande sûreté de sa personne.

Le roi a déclaré à l'empereur n'avoir plus besoin de ses troupes, et, comme Sa Majesté en a payé la levée, elle demande qu'elles soient licenciées, ou que l'empereur les retire dans son pays après le mois de mars. Nous ne savons quelle réponse on fera à une proposition à laquelle les Autrichiens ne s'attendaient pas. On a ajouté qu'ils ne seraient pas en sûreté ici, puisque la noblesse ne les peut plus souffrir à cause de leur licence. Il est vrai que cette licence est si grande, qu'on regrette presque les Suédois. On a écrit très civilement toutes ces choses.

Le roi de Suède a envoyé le comte de la Gardie et Schlipenbach à Stettin. M. de Terlon est venu avec eux pour hâter la paix avec la Pologne, qui a délivré ses passe-ports à M. de Lumbres. Nous verrons bientôt si c'est tout de bon que les Suédois veulent la paix.

Nous avons le plus sale de tous les hivers parce qu'il ne gèle point.

CXCIV

10 février 1659. Varsovie

Les Tartares sont favorables à la Pologne.

Notre courrier de Dantzig n'étant pas encore arrivé, je n'ai rien à vous répondre, et pas de nouvelles à vous dire. Nous attendons M. Akakia aujourd'hui ou demain. Nous avons avis des places suédoises en Prusse, qu'on y manque de vivres, et que les soldats y meurent. Nous avons ici un ambassadeur tartare, qui nous vient annoncer : que son maître prépare une grande armée pour entrer en Moscovie ; qu'il prie le roi d'y vouloir joindre la sienne, et de faire la paix avec la Suède pour être plus libre ; que le Moscovite avait envoyé au khan trois années d'arrérages qu'il lui devait sur la pension qu'il paye aux Tartares, mais que le Khan ne l'a pas voulu recevoir et l'a renvoyée, lui disant que, tant qu'il serait ennemi des Polonais, il ne pouvait être son ami. Notre grand chancelier, sur ce discours, voulut faire quelques excuses de ce qu'il y a aussi trois ans qu'on ne leur a point payé la pension qu'on leur a promise, à quoi il répondit qu'il avait ordre du khan de ne point s'en occuper, et que, s'il en disait un mot, ça pourrait lui coûter la tête ; car le khan savait parfaitement que, pour le moment, la Pologne ne pouvait rien payer ; aussi, tant qu'elle aurait la guerre, on ne lui demanderait rien. Ceux qui ont vu ce khan disent qu'il est d'un naturel très généreux : nous verrons, avec le temps, s'il le sera jusqu'au bout.

CXCV

20 février 1659. Varsovie.

Révélation de sainte Brigitte. — Nouvelle incursion des Suédois.

J'ai reçu ensemble vos lettres des 3 et 10 janvier. Celle qui était pour la reine est encore entre ses mains.

Vous trouvez étrange que ceux qui sont persécutés par le roi de Suède aient de l'amitié pour lui; c'est un effet de sa destinée. On dit qu'elle est écrite dans les Révélations de sainte Brigitte, au fol. 581, cap. 78 de l'impression de Cologne, 1628. J'ai un vieux livre entre mes mains, qui est un diaire de l'année 1563, écrit par Éric, roi de Suède, dans lequel j'ai trouvé l'écriture dont je vous envoie la copie. Il me semble vous l'avoir envoyée une autre fois, mais, n'en étant pas bien assuré, je le fais encore. Je me souviens bien d'en avoir vu une explication; mais je ne sais où elle est. Enfin, je la tire de son original manuscrit, qui n'a point été falsifié; tous les autres feuillets sont remplis, mais il n'y a rien de prophétique.

J'ai les titres des livres que vous faites chercher, et que la reine a bien envie d'avoir. J'ai ici, parmi mes livres que j'ai fait revenir de Cracovie, la *Pyrotechnie* de Homzelet, à la fin de laquelle est l'alphabet de Thritemius.

Pour répondre aux premières lignes de votre lettre du 10, je vous dirai que nos généraux confessent qu'ils n'ont pas bien conduit le siége de Thorn, et que, s'ils en recommencent un autre, ils feront voir qu'ils ont profité de l'expérience, qu'ils ont reconnu leurs fautes, et qu'ils sont capa-

bles de se corriger. Ce n'est pas peu, et tout homme qui avoue cela est bien près d'apprendre.

Pour ce qui regarde notre assemblée de Brunsberg, je ne m'arrêterai pas à vous expliquer les avis de la Hollande et ceux qui nous arrivent d'autre part, et qui nous avertissent que, par les artifices de nos ennemis, nous pourrions une fois encore être prévenus par les Danois, comme nous l'avons déjà été. On croit ici qu'il y a un grand avantage à faire sortir les Suédois de nos confins; car, s'ils y voulaient revenir, ils y trouveraient bien plus de difficultés que la première fois. De plus, nous cherchons à rassembler tous nos alliés pour qu'ils s'entendent avant de traiter de la paix. Si Messieurs les États voulaient comparaître comme alliés, et non comme médiateurs, je crois qu'ils feraient pencher la balance où ils voudraient, et ils sont encore plus intéressés que nous à la liberté du Sund. Enfin M. Akakia est parti d'ici avec les sauf-conduits qui étaient entre les mains de M. de Lumbres, pour aller faire l'échange à Stettin.

Je reçois maintenant un paquet de la Hollande, avec les négociations de M. de Lionne à Francfort; je crois que c'est celui que vous m'indiquiez.

Le prince Adolphe, ayant ramassé 1500 chevaux et 700 ou 800 hommes à pied, avec quatre petits canons, s'est avancé par la Vistule, qui est gelée, cinq lieues au-dessus de Dantzig, vers la Poméranie. Le général major Wirtz l'est venu rejoindre avec 2000 chevaux. Ils ont rencontré notre vice-chancelier (1), qui s'est jeté dans un château assez fort qui lui appartient. Ils y sont demeurés trois jours, jurant qu'ils ne

(1) Lesczynski Bogouslas.

partiraient pas qu'ils ne l'eussent entre leurs mains ; ils ont donné trois assauts, et ont été repoussés avec perte considérable. Le vice-chancelier en a eu une grande joie ; il allait à Dantzig avec sa femme.

Les Suédois sont passés ensuite par Konitz, petite ville où la reine était à la fin de 1656, et laquelle, depuis un an, avait été entièrement brûlée. Les habitants y avaient redressé quelques huttes que les Suédois ont saccagées et fait main basse sur tout ce qu'ils y ont rencontré.

Le prince Adolphe est passé en Poméranie ; il a renvoyé 1000 chevaux de ceux qui l'accompagnaient. On dit qu'il a conduit quantité de bagages et de femmes. En passant dans la Poméranie électorale, il a défendu, sous peine de la vie, de faire un désordre quelconque, et cependant on a surpris un ordre écrit de la main du roi de Suède qui ordonne à Wirtz de faire tout son possible pour surprendre quelque place dans sa marche, et y prendre ses quartiers d'hiver.

Il semble que les Turcs se veulent emparer des comtés que Rakotzi tient de l'empereur. Celui-ci a envoyé un exprès à Constantinople pour être bien informé des affaires d'Asie, afin de prendre ses mesures en conséquence.

On se plaint à Vienne de ce que l'électeur de Mayence a recommandé à la ville d'Augsbourg de s'approvisionner pour un grand congrès, parce qu'on avait arrêté d'y aller traiter de la paix. La cour de Vienne dit que l'électeur est partisan de la France ; qu'il n'a fait cet éclat que pour amuser les princes de l'Empire ; que la France ne veut point la paix, mais seulement amuser le tapis.

La reine, qui, comme je vous ai dit, a encore votre belle

lettre entre les mains, dit que vous la flattez trop, et qu'elle la veut lire plus d'une fois avant que de vous y faire réponse. Je ne sais pourquoi vous ne voulez pas qu'elle soit publiée ; elle est si bien dite et si bien suivie, qu'il y a autant d'honneur à la publier pour l'auteur que pour le sujet. Au moins souffrirez-vous que je la communique ici à quelques-uns de mes amis qui ne manquent pas de discrétion, en attendant que nous soyons tout à fait amis de la France par suite de la paix avec la Suède.

Je reçois votre lettre du 17 de janvier, dans laquelle vous louez notre procédé devant Thorn, parce que nous n'avons pas ménagé du temps pour faire une bonne capitulation. On l'a faite telle qu'elle est d'abord, pour rassurer M. l'électeur et Messieurs les États, qu'effrayaient les Suédois, en leur disant que nous enlèverions toutes les églises aux protestants, et dont ils se formalisaient fort ; en second lieu, parce que nos soldats avaient beaucoup souffert dans les tranchées à cause du froid ; enfin, pour donner envie à Elbing et Marienbourg de faire comme Thorn. Si cette ville ne se fût rendue, on avait résolu de la ruiner et ne plus donner de quartier. C'est une assez grande ville : les rues en sont larges, droites et fort bien bâties, fort propres et nettes comme celles de Hollande, mais les maisons plus hautes ; elle a le plus beau pont de bois qui soit au monde.

Vous me demandez s'il est vrai que l'empereur a défendu à ceux de sa cour de se vêtir à la française? Je sais positivement que le défunt l'avait fait, et que même on n'osait parler français dans son antichambre ; mais hors de là on reprenait l'habit et la langue française, qui est assez univer-

selle à Vienne. Je n'ai point ouï-dire que celui-ci ait renouvelé cette défense. Je le demanderai.

M. Akakia nous a dit qu'il n'avait pas voulu aller en la cour de Suède, avant que de passer en la nôtre, pour ne nous point donner de jalousie; mais nous croyons qu'ayant conféré avec les ministres suédois à Vismar, c'est la même chose que s'il avait été à leur cour.

Révélation.

Plantavi arbores in horto veteri ad Svartesiæ.

Versus 10 et sex *h* reperti in horto veteri ad Svartesiæ inscripti in cortice, ubi rex plantavit arbores, quos jussit SS. R. in proprio diario inscribi ut jacebant per D. Henricum Claudii E. A. præsente D. Georgio Petro. Sunt modo et asservantur cum suo cortice apud D. Henricum Claudii E. A. ejus copia missa ad Upsalens. Mag.

Ecce minus septem numera, quum nunc status annos
Rege regente Polum JCCG Svedam rege regente
IC deficiet, desertns ab omnibus iste
CG fraude potens se cum B perdet et JC.
Si tamen ante Deo supplex, et templa fidemque
Restituat, manus alti numinis eriget illum
Victor erit, Domino bipedes, mactavit oves et
Porcos atque boves, leges dabit indutus oris
Sarmatiæ fervoris, honoris, amoris et omnis
In propriis regnis est cessatura simultas.
JC non ornat M, nec M. regnat, at AK,
Omnia cum domino incipiat, bene finiet at Rex.
CG cum ruet, una reget, quæ regere fecit.
Tunc urbes maris H. G. C. altaria clausa

Aperient, fietque novum cum principe faedus
Fluet E, ruet aer, DMK sponte patescent
Sicque mari, terraque potentia stabit in illo
Tres aquillæ; alba rubens, nigra miles, nigra bicepsque
Ad regnum properant, alba pereunte sequetur
Nigra coronatum duplicem, jungetque coronam
Quæ pereunt felicia Regna.

CXCVI

27 février 1659. Varsovie.

Les Suédois trompent les Polonais.

Si nous raisonnions aussi bien que vous le faites dans votre lettre du 24 janvier, qui est celle à laquelle je réponds, nous ne nous serions pas reposés après la prise de Thorn. L'espérance d'une trêve avantageuse, que les Suédois demandaient, a fait que, pour avoir de meilleurs quartiers d'hiver pour les troupes, on les a éloignées de la Prusse, au lieu de les leur donner dans la Prusse même; ce que les Suédois voyant, ils n'ont plus voulu de cette trêve aux premières conditions, et celle-ci ne s'étant point faite, ils ont demeuré quasi maîtres de la campagne de Prusse, au moins par la jonction des troupes que Wirtz a conduites de la Poméranie, et par le moyen desquelles ils ont encore enlevé tous les vivres des environs. Toutes ces choses-là furent représentées à Thorn; mais je sais qu'on dit à la reine, que l'armée étant extrêmement fatiguée, il lui fallait donner de bons quartiers, et, d'ailleurs, qu'elle ne pourrait agir en Prusse à cause de la trêve qu'on espérait. On s'en-

dort aisément en ce pays-ci sur la moindre apparence de bonheur.

Pour ce qui regarde l'union avec nos alliés, nous y voulons bien demeurer; mais il faudrait qu'ils ne fissent pas sous main des choses que nous savons et que je ne puis dire pour le présent. Nous saurons bientôt les résolutions qui seront prises dans l'assemblée de Thorn. Le résident de l'empereur est ici pour y assister; mais on nous dit qu'il a ordre de n'y point aller avant que l'assemblée soit formée.

Je vous remercie de ce que vous me dites de la manière avec laquelle le roi écrit au Protecteur, et de vos mémoires sur Pierre Lombard, que j'enverrai à Venise à l'ami qui me les demande. On écrit de là de grandes choses du Bassa d'Alep; je ne vous le dis point, parce que je crois que vous en serez averti.

Mon nouvelliste de Rome n'écrit point; je crains qu'il ne lui soit arrivé quelque malheur.

Nous n'avons ici de particulier que la nouvelle qui nous est venue, d'une grande bataille entre les Cosaques et les Moscovites auprès de Kiovie, où il est demeuré 15 000 de ceux-ci morts sur la place. Nous n'en avons encore que les premiers avis.

CXCVII

6 mars 1659. Varsovie.

La Conférence de Thorn va se réunir.

Vous me dites n'avoir point reçu mes lettres, à cause de notre voyage de Varsovie; mais il faut que ce soit une autre

raison qui les ait retardées, et j'espère que vous en aurez déjà de l'ordinaire suivant.

Vous me dites, dans votre lettre du 31 janvier, qu'on écrit de Hollande que les alliés du nord resteront unis contre la Suède. S'ils étaient tous bien sincères, cela devrait être ainsi. Mais comme, entre les princes et les états, les alliances ne se font plus par amitié, comme elles se faisaient du vivant de feu Messieurs les Amadis, mais par pur intérêt privé, je n'oserais affirmer de ce qui se fera après notre congrès de Thorn. Je vous demanderai encore du répit jusqu'à ce que celui de Brunsberg soit commencé, pour vous pouvoir dire quelque chose de positif sur une matière aussi délicate que celle-là. Nous avons un traité d'alliance avec l'Autriche et le Brandebourg, sous certaines conditions. Pour ce dernier, comme ses intérêts sont plus unis aux nôtres, je ne crois pas que nous l'abandonnions jamais pour le Danemark, depuis surtout que celui-ci nous a manqué (1), à quoi il dit avoir été forcé. Il s'était obligé de faire entrer Messieurs les États dans notre confédération, ce que jusqu'à cette heure ils n'ont pas fait. Pour l'empereur, il ne veut que tirer de l'argent de nous, nous faire entretenir ses troupes, et comme on nous l'écrit de Copenhague, il veut que la Pologne et le Danemark demeurent le théâtre de la guerre. Nous connaissons bien notre intérêt en la liberté du Sund; mais d'autres y ont encore plus d'intérêt que nous.

(1) Après avoir signé un traité d'alliance avec la Pologne, le 28 juillet 1657, à Copenhague, le Danemark avait fait sa paix particulière avec la Suède, le 8 mars 1658, à Rothschild.

Le Protecteur a intérêt d'entretenir une guerre étrangère, de peur de l'avoir domestique chez lui. Tout le monde est impatient de savoir ce que produira le prochain parlement.

Les Suédois ne se sont pas encore retirés dans leurs quartiers ; ils menacent la Prusse ducale. La Poméranie électorale les a laissés passer comme amis. Je ne sais comment M. l'électeur l'entend ; ils ne lui ont aussi fait aucun désordre.

M. de Radziwill, qui commande pour M. l'électeur en Prusse, est malade d'un mal qui le rend sourd. On croit qu'il a un apostème dans la tête ; ce sera grand dommage s'il meure, car c'est un honnête homme. Maintenant que l'on fait avancer des troupes vers la Prusse, les Suédois redemandent l'armistice, évidemment pour faire retarder la marche desdites troupes : ils savent que nous nous endormons aisément. Nos ministres sont allés ouvrir l'assemblée de Thorn.

Le ministre impérial est ici. On nous fait entendre qu'il a l'ordre de n'y arriver que des derniers, peut-être pour cause de dignité. L'ambassadeur de France y doit aussi aller ; mais il n'a pas plus hâte que l'autre.

Wyhowski, général des Cosaques, a envoyé au roi le supplier de lui faire avoir de la cavalerie polonaise, et qu'en sa place, il pourrait faire venir ici tout autant d'infanterie cosaque qu'il lui plairait. Les Cosaques n'ont que de l'infanterie, et la Pologne que de la cavalerie : il faut qu'ils soient joints, pour bien faire la guerre. Ce Wyhowski voudrait courir dans la Moscovie. On lui accordera sa demande.

CXCVIII

8 mars 1659, Dantzig.

Nouvelles du Danemark.

Je vous ai dernièrement écrit à la hâte, par la poste, que M. Ehler avait expédiée, et à qui j'avais donné à copier la lettre que j'avais reçue de M. l'amiral. Je ne doute pas qu'il vous l'a envoyée. Depuis on a imprimé le tout. C'est un ouvrage de Dieu.

Les Suédois ont cru que l'entreprise ne pouvait manquer : on dit qu'à Stockholm on préparait déjà au château plusieurs chambres pour loger le roi de Danemark. On pense qu'ils feront encore un effort, mais je crois que les officiers et les soldats seront bien timides. M. Akakia est encore ici. Il est fort incommodé des hémorroïdes. La poste de Kœnigsberg n'est pas venue. Les électoraux sont fort faibles pour résister en pleine campagne aux Suédois. HENDT.

P. S. De Stettin, on écrit que le roi de Suède a pris d'assaut la ville de Copenhague ; on date trois jours plus tôt que l'assaut ne fut donné.

CXCIX

13 mars 1659, Varsovie.

La conférence de Thorn est ouverte.

Vous raisonnez si juste sur nos intérêts dans votre lettre du 7 février, que, si tous nos ministres raisonnaient de

même, nos affaires en iraient mieux. Enfin nous verrons, dans ce printemps, ce que nous devons espérer de la paix, et qui et par quels moyens on s'y opposera.

L'assemblée de Thorn est ouverte, et je crois que celle pour la paix, qui la doit suivre, ne pourra s'ouvrir avant Pâques.

M. de Lumbres n'est pas encore parti pour Thorn, non plus que le plénipotentiaire de l'empereur, qui a l'ordre, dit-on, d'y arriver le dernier. Le roi avait envoyé un gentilhomme à Vienne, avec quelques propositions pour la cause commune. On l'a renvoyé sans réponse, lui disant qu'on la recevrait ici du résident de l'empereur, qui dit avoir ordre de ne la donner que dans l'assemblée de Thorn. Ce procédé est un peu désobligeant : aussi commence-t-on ici à leur refuser l'audience et à ne pas admettre les agents impériaux avec la liberté dont ils jouissaient auparavant.

Je crois M. Pinocci passé déjà en Angleterre, bien qu'il fût encore à Amsterdam le 18 février, d'où il m'écrivait qu'il allait partir. Je ne manquerai pas de lui faire savoir le souvenir que vous avez de lui.

Les nouvelles du petit billet sont bien considérables. Pour bien juger de ce qui arrivera avec le roi de Suède, il faut voir ce qu'entreprendra le parlement de l'Angleterre. C'est d'après cela que les Hollandais agiront plus ou moins vigoureusement.

Nous avons fait passer des troupes en Prusse, sous le général Grodzicki, ce qui, je crois, obligera les Suédois à rentrer dans leurs places; car, ils n'ont que 3000 à 4000 hommes. J'en envoie le dénombrement à Mme des Essarts, qui vous le fera voir.

Le palatin de Vilna (1) a eu quelques désavantages en Lithuanie contre les Moscovites, en suite de quoi ils ont assiégé Birzé en Samogitie. Il faut que ces gens-là aient bien plus de chaleur que nous, pour faire la guerre par le grand froid qu'il fait et qui n'a point été plus grand de tout cet hiver.

P. S. La reine m'envoie, pour la copier, la réponse qu'elle fait à la lettre que vous lui avez écrite.

CC

20 mars 1659. Varsovie.

L'assemblée de Thorn ne marche pas.

Je ne puis rien répondre de bien positif à ce que dit votre lettre du 14 février, touchant notre paix avec la Suède. La conférence de Thorn n'est pas encore commencée, parce que les plénipotentiaires de l'empereur et de M. l'électeur n'y étaient pas encore arrivés. Mais je crois qu'ils y sont maintenant. On n'a ici jamais eu pensée d'abandonner nos alliés, si ce n'était que, pour leur intérêt évident et privé, ils nous voulussent empêcher de faire une paix raisonnable et également avantageuse pour eux. Nous ferons encore tout ce que nous pourrons pour le Danemark, mais nous n'avons plus d'alliance avec lui, puisque Messieurs les états n'y veulent pas participer, et il s'était obligé de les y faire entrer. Il est dans nos intérêts de sauver le Danemark, et pour qu'il soit en sûreté, l'électeur de Brandebourg aban-

(1) Sapieha.

donnera aisément l'Autriche dont il n'est pas satisfait. Mais je crains que ce sera là la pierre d'achoppement si la France n'y pense bien.

Qu'il nous vienne des lettres du khan, et je vous en enverrai une ; elle sera dans du drap d'or. Ces Tartares ne sont pas, de bien loin, si barbares que les Moscovites.

Nous avons eu des lettres de l'amiral Opdan et du ministre de Pologne qui est à Copenhague, qui nous ont appris les particularités de l'assaut que le roi de Suède y donna le 21 février, où il a perdu 2000 hommes, et les Danois seulement six hommes.

P. S. Je reçois maintenant des nouvelles, dont je ne puis vous envoyer copie, faute de temps. Vous les verrez chez Mme des Essarts ; il y a quelque prodige.

CCI

27 mars 1659. Varsovie.

On trompe la Pologne.

A ce que je vois par la lettre du 21 février, Messieurs les états ne pleureront pas la mort de M. Servien. Il me semble que la France a grand intérêt à ne pas souffrir qu'ils soient détruits, l'amitié des Anglais n'étant pas d'une durée bien certaine.

J'attends avec impatience votre lettre du 28 février, pour voir l'inventaire de ce que vous aura envoyé M. le prince Léopold (1). Je vous prie, si vous en avez la nativité, de me

(1) De Toscane.

la vouloir communiquer; un certain personnage de ce pays-ci l'a mis, dans un petit mémoire, parmi les candidats pour ce royaume.

Il est vrai, ce que vous dites, que M. l'électeur de Brandebourg a conclu son alliance avec le Danemark, sans nous en parler, ce qu'il a aussi fait avec Messieurs les états et avec l'empereur, sans nous avoir communiqué son traité : nous ne savons pas encore bien comment il est conçu, bien que nous en connaissions quelques articles. Vous jugez bien de là que tous nos amis songent plus à leurs intérêts qu'aux nôtres, et qu'ils ne se servent de nous que pour faire réussir leurs desseins. L'empereur a un ministre en Danemark, pour conclure aussi son traité particulier avec cette couronne-là. Et maintenant, dans les conférences de Thorn, pour empêcher notre réconciliation avec les Suédois, on demande qu'avant tout nous rentrions dans l'alliance avec le Danemark. Nous refusons, car nous prévoyons que les Hollandais feront faire séparément la paix au Danemark quand ils voudront, et notamment lorsqu'ils y trouveront leur intérêt. Ils n'ont point voulu entrer en alliance avec nous, bien que le Danemark s'en fût fait fort. Ainsi, nous aussi, nous ne pouvons que faire des efforts pour le faire comprendre dans le traité de paix, sans pourtant nous obliger à ne la point faire sans lui, d'autant moins que nos amis ont fait des traités entre eux et avec lui, sans nous les communiquer. On nous écrit de l'Angleterre, qu'elle a conclu avec la France un traité pour la paix du Nord; elles veulent ensemble contraindre les partis à la faire et la veulent garantir.

Nos Cosaques veulent envoyer à Rome pour demander

une nouvelle conférence qui les réunirait à l'Église universelle : ce sont des esprits qu'il faudrait flatter pour les gagner.

Il avait couru un bruit que le général moscovite, dont j'ai parlé dans ma dernière, avait été tué, ce qui ne se trouve pas vrai; il s'est sauvé dans un château, où les nôtres l'ont assiégé. Nous n'avons rien davantage qui mérite de vous être écrit.

CCII.

3 avril 1659. Varsovie.

Rien n'est conclu encore.

Notre mauvaise conduite nous a empêchés de profiter de la position fâcheuse des garnisons d'Elbing et de Marienbourg, dont vous me parlez dans votre lettre du 28 février. Ces gens-ci prennent leur intérêt particulier si fort à cœur, qu'ils le préfèrent toujours à l'intérêt public, et il faut que, de nécessité, ce royaume périsse un jour, ou qu'il devienne purement monarchique.

Si les levées qui se font le long du Rhin étaient, comme vous le croyez, envoyées au roi de Suède avant que la paix fût faite, elle ne se ferait assurément pas, et, pour peu qu'il ait quelque avantage en Prusse, ou que ses propositions de paix ne soient pas trouvées raisonnables, elle tombera dans l'eau, et nous ferons une nouvelle ligue contre lui.

Les lettres de représailles que vous dites que le roi de Suède a données contre les Hollandais les irritera davantage. On m'écrit qu'ils rompront avec l'Angleterre pour

l'affaire du Sund, et le Protecteur, dit-on, envoie quarante frégates au secours de la Suède.

Quant à la ligue des princes du Rhin, l'empereur leur a fait dire qu'il y voulait entrer pour la conservation de la paix de l'Empire.

Nous n'avons encore rien conclu en la conférence e Thorn, nos alliés insistant toujours à ce que nous fassions ligue avec le Danemark avant que de nous assembler pour la paix; ce que nous refusons, en disant que la partie était liée et le jour pris, et que lorsqu'on sera là assemblé, on fera instance pour que le Danemark y puisse envoyer ses plénipotentiaires.

CCIII

9 avril 1659. Varsovie.

Difficultés de la part de l'Autriche et de l'électeur. — L'humilité des Cosaques.

Le seigneur polonais dont je ne vous avais pas dit le nom, qui s'était retiré avec les Cosaques, et qui avait embrassé leur communion, s'appelle Niemiericz. Il est véritablement socinien, des plus savants, et ainsi vous avez raison de croire qu'il en abandonnera difficilement la secte. Il y en a qui croient qu'il se pourrait faire prêtre pour être cardinal; mais je ne le crois pas.

Nos nouvelles s'arrêtent à la conférence de Thorn, où les ministres d'Autriche et ceux de M. l'électeur ont déclaré que la Pologne ne pouvait faire la paix sans ses alliés, et sans qu'ils y trouvent les garanties qu'ils désirent

pour eux. Nous sommes d'accord sur ce point, seulement nous ne croyons pas que, sous prétexte de ces garanties, on doive différer l'assemblée. Ils désirent aussi, ce que nous voulons bien, que le Danemark y soit admis, seulement nous ne voudrions pas de cette condition, alors même qu'elle fût un obstacle invincible à la paix. Ils demandent encore qu'on commence par s'entendre sur lesdites garanties, par examiner si elles seront suffisantes; mais c'est ne vouloir jamais conclure. Les ministres d'Autriche et de M. l'électeur ne veulent plus délivrer leurs sauf-conduits, si les Suédois n'en offrent pour le Danemark, qui est leur allié, mais qui n'est pas le nôtre. M. l'électeur écrit cependant au roi, qu'il a ordonné à son ministre de délivrer son sauf-conduit, et il y a deux jours que nous avons envoyé l'original à Thorn pour le faire voir à son ministre. Nonobstant tout cela, je crois que l'assemblée aura lieu; mais la première chose qu'on y demandera, ce sera des sauf-conduits pour le Danemark.

Je crois vous avoir dit que nos gens on pris Lipstat à discrétion et assiégé Morrungen. Nous en attendons à toute heure des nouvelles. La confédération de notre armée ne l'empêchera pas d'aller en Prusse après la diète et d'y suivre le roi. C'est tout simplement une façon d'agir parmi les soldats de ce pays-ci, qui fait plus de bruit au dehors que de mal au dedans.

Samedi, l'ambassadeur de Moscovie fit son entrée en cette ville; il n'a pas plus de trente personnes avec lui. Il eut sa première audience lundi dernier.

Les députés des Cosaques, qui sont ici pour la ratification de leur paix, eurent audience publique dimanche, en

laquelle ils firent une harangue très élégante et la plus humble qui se soit jamais vue, jusqu'à dire qu'ils avaient été traîtres et rebelles, et ne méritaient pas la grâce que la bonté du roi leur accordait. Après quoi ils se jetèrent tous par terre, comme s'ils eussent demandé qu'on marchât sur leurs têtes. Avec tout cela ils ont eu, en partie, leur compte, et cette grande humilité n'est qu'une cérémonie. Ils firent autant à la reine.

J'oubliais de vous dire que le Moscovite propose une place, en son pays, pour traiter de la paix. On lui enverra un ambassadeur qui lui en proposera une en Lithuanie.

CCIV

16 avril 1659. Varsovie.

Le congrès de Thorn s'est séparé sans rien conclure.

Votre lettre du 14 de mars est toute pleine de nouvelles très curieuses, et que la reine a eu grand plaisir d'entendre. Don Juan le portait haut ! Il y a un bâtard de l'empereur Ferdinand II à Vienne, qui ne fait pas tant de bruit, et qui même a quitté le surnom d'Autriche afin qu'on ne le méprisât pas tant ; à grand'peine est-il même parvenu à la charge de colonel. La coutume d'Allemagne n'est pas si avantageuse aux bâtards que celle d'Espagne, et c'est encore pis en Pologne.

La reine a trouvé le mot de M. d'Auxerre bon, qu'il n'y avait point d'hommes immortels, puisque le cardinal de Richelieu était mort.

On nous avait écrit ici que, effectivement, madame de Gouville avait eu le fouet sur le Pont-Neuf.

Notre congrès de Thorn s'est séparé sans rien produire. Pourtant les commissaires qui n'ont pu s'accorder viennent tous ici pour y expliquer leurs raisons et pour décider ce qu'il faudra faire. L'Autriche et le Brandebourg, qui voudraient la continuation de la guerre, ne veulent point délivrer leurs passe-ports qu'on n'ait en main ceux des Suédois. Ceux-ci consentent à l'échange ; mais nos alliés ne veulent pas que ce soit par les mains de l'ambassadeur de France, au moins l'Autriche ne le veut pas, et le Brandebourg dit que quand l'Autriche donnera son sauf-conduit, il donnera le sien. Ils craignent, si l'on s'assemblait, qu'ils n'eussent pas le pouvoir d'empêcher la paix. M. le chevalier de Terlon est à Dantzig avec M. de Lumbres. Nous saurons, par les premières lettres, les véritables dispositions pour la paix. Les Suédois se plaignent que de notre sceau, dont les sauf-conduits qu'on leur a envoyés sont scellés, on a seulement effacé les mots : *Suecorum Goth. Vand. Rex*, et demandent qu'on fasse un autre sceau ; pour les armes de Suède, ils sont demeurés d'accord qu'on les laissât dans le sceau, mais ils ne veulent pas que le roi en prenne le titre autrement que par un *et cætera*, comme on en est convenu avec Gustave.

Enfin, les Transylvains ont reconnu et juré fidélité au Barczaï, et voilà le Rakotzi entièrement exclu.

L'empereur arme de tous côtés : il veut envoyer 10 000 hommes en Flandre et 6000 en Italie, et pourtant, à son élection, il jura sur le saint-sacrement de maintenir le traité de Munster ; mais lorsqu'il fit le serment, les

RR. PP. jésuites lui en avaient, par anticipation, donné l'absolution et un formulaire pour diriger son intention lors du jurement : ce que je vous dis est une vérité parfaite. Les princes, aussi bien que le saint-siége, les doivent bien conserver, puisque, sans eux, ils seraient quelquefois bien embarrassés pour trouver des excuses légitimes auprès de Dieu, en satisfaisant à leur ambition en ce monde.

CCV

23 avril 1659. Varsovie.

Pas de nouvelles.

Vous aurez déjà reçu la réponse que la reine a faite à votre belle lettre ; elle a lu elle-même aussi ce que vous dites d'elle dans cette dernière. Pour le roi de Suède, il est vrai qu'il ne cherche qu'à endormir le monde, mais quand, par un traité, il nous aura rendu les places qu'il occupe en Prusse, qu'il vienne après, et il nous trouvera en meilleure position que celle où nous sommes actuellement : aussi nous ne conclurons jamais de paix sans cette restitution effective. Malheureusement, nous n'en sommes pas encore là. La maison d'Autriche trouvera assez de moyens pour seconder l'intention du roi de Suède, s'il veut continuer la guerre, et il faut qu'il la veuille sincèrement pour la pouvoir faire. Il a brûlé Frédériksode en le quittant, à la réserve du château où il a laissé garnison; il en a fait autant à la capitale de Fünen, et, en Prusse, à Morungen et Marienverder; enfin il détruit ce qu'il ne peut conserver.

Quant à la prophétie que je vous ai envoyée, dont j'ai encore le livre manuscrit entre les mains, tout le monde lui donne *quasi* la même interprétation que vous. L'empereur d'aujourd'hui s'appelle Ignace : on lui pourrait adapter l'I. L'aigle rouge est celle de Moscovie.

Nous avons la négociation de M. de Lionne imprimée en Hollande.

Les lettres de M. Pinocci du 21 mars, de Londres, ne nous disent point que le parlement se fût rendu maître de l'armée ; au contraire, elles semblent prédire la royauté au Protecteur. Il est vrai qu'il n'y faisait que d'arriver, et qu'il ne savait que les bruits communs. Il ajoute qu'on avait résolu d'envoyer la flotte au Sund, et que ce serait au Protecteur seul à résoudre en faveur duquel des deux rois il serait plus avantageux de l'envoyer pour le bien de l'Angleterre.

Je crois que M. l'abbé Brunetti sera passé en Angleterre, au moins était-ce son intention quand il est parti d'ici.

J'aurais tant de joie de vous voir ici que je vous conseillerais, s'il ne s'agissait que de ma satisfaction, que vous commençassiez votre voyage pour y venir maintenant. Si vous y venez pendant la guerre, vous ne nous verrez qu'à la campagne, quelque part en Prusse. Mais, la paix signée, il y a quelque espérance que nous séjournerons à Varsovie, si toutefois une nouvelle guerre, celle de Moscovie, ne nous mène en Lithuanie ou en Ukraine. Si vous nous trouvez à la campagne, vous voyagerez un peu avec nous. J'ai un carrosse français dont vous serez le maître. Pour la route, je croirais que la meilleure serait par la Hollande, puis s'embarquer pour Hambourg, passer à Lubeck, et y reprendre

la mer pour Dantzig. Un passe-port de France ou d'un ambassadeur vous suffit pour passer sûrement partout.

Nous avons des lettres de M. Pinocci, de Londres, où il arriva le 15 de mars. J'en reçois présentement une de M. l'abbé Brunetti, de la Haye, qui m'écrit qu'il cherchait à s'embarquer pour la France ou pour l'Angleterre.

CCVI

30 avril 1659. Varsovie.

Le printemps ramène les troupes en Prusse.

Nous connaissons assez la faute que nous avons commise de n'avoir pas pris nos quartiers en Prusse ; peut-être qu'une autre fois nous serons plus sages. Les Suédois, qui voient couler nos troupes en Prusse, pour les resserrer dans leurs garnisons, demandent derechef une suspension d'armes ; mais on la leur refuse, et, dans quinze jours, il y aura assez d'herbe dans les champs pour y faire subsister la cavalerie.

Je ne vois pas que ce qui s'est passé à Copenhague soit une preuve bien forte que le roi de Danemark ne nous puisse abandonner. Il savait que le roi de Suède lui proposait un accommodement en cinq ou six heures de temps, et, pour le surprendre ; il l'a refusé : car, étant l'allié des Hollandais et de l'électeur de Brandebourg, il se sentit assez fort pour se pouvoir défendre en attendant leurs résolutions. Mais, si Messieurs les états veulent que le Danemark s'accommode à quelques conditions qu'ils proposeront, il faudra qu'il le fasse et sans nous. Nous avons donc

sujet de nous défier d'eux; car, s'ils voulaient qu'il ne fît point la paix sans nous, pourquoi craindraient-ils d'entrer avec nous dans la même alliance qu'ils ont avec lui? Cette raison fait qu'ayant déjà une autre fois été trompés par le Danemark, nous ne pouvons plus nous y fier, sans la caution de Messieurs les états, qui la refusent. Il est vrai qu'il fut forcé de nous abandonner; mais qui nous assurera qu'il ne sera pas encore une fois dans le même cas?

Je n'ai point appris que personne de notre cour dût aller en la vôtre, et je ne le crois pas.

Je ne vous dis rien la semaine passée d'Assan bassa, parce que nous n'en apprîmes la mort que par les députés des Cosaques, et que je ne le croyais pas. Mais la nouvelle étant confirmée, cette fois il n'en faut plus douter. Cette mort trouble un peu la cour de Vienne, et la marche de quelques troupes turques vers la Transylvanie pourrait bien diminuer le secours que l'empereur veut envoyer en Flandre, enseignes déployées.

Mademoiselle de Gourdon, parente de celle qui est en France, fut mariée, dimanche dernier, à M. Morstin, grand référendaire du royaume, qui a beaucoup d'esprit, et qui peut arriver à toutes les plus grandes charges du royaume.

Notre diète a été prolongée jusqu'à samedi. On attend, dans un jour ou deux, M. de Lumbres, qui était allé conférer à Dantzig avec M. le chancelier de Terlon.

M. de Lumbres vient d'arriver.

CCVII

7 mai 1659. Varsovie.

Rien de nouveau.

Nous avons toujours cru, et nous le croyons encore, que trop de princes sont intéressés en la liberté du Sund, pour croire qu'on souffre que le roi de Suède s'en rende maître absolu. L'Angleterre même n'y trouverait pas son compte. Je vous dit ceci en réponse à votre lettre du 4 avril, où vous dites, comme il est vrai, que nous avons grand intérêt au salut du roi de Danemark. Mais vous verrez que, quoi que nous fassions, il aura plus tôt fait la paix que nous, bien que, de notre côté, la reine la facilite autant qu'elle peut pour plaire à la France. Pour ce qui est de laisser quelques places entre les mains des Suédois, jusqu'à ce qu'on leur eût payé la somme dont on conviendrait avec eux pour l'évacuation des places qu'ils occupent en Prusse, c'est ce qu'on ne fera jamais; mais on les pourrait remettre entre les mains des médiateurs.

On travaille toujours ici avec les députés des Cosaques, et notre diète est encore prolongée en attendant des nouveaux envoyés de Wyhowski, qui envoie des présents au roi et à la reine; le fils du défunt Chmielnicki en fait autant.

Nous venons de recevoir l'avis de l'arrivée de la flotte anglaise au Sund; mais nous ne pourrons savoir ce qu'elle est venue faire que par les premières lettres que nous en attendons.

On a arrêté en cette ville un nommé Korff, colonel, qui a perdu, l'un après l'autre, trois régiments en divers lieux. Ces régiments sont passés dans les rangs suédois. La dernière déroute en Courlande fut de son fait. Il revient encore pour demander de quoi faire une nouvelle levée, et, comme beaucoup le croient coupable, il pourrait bien mal passer son temps.

CCVIII

14 mai 1659. Varsovie.

Nouvelle espérance de paix.

La reine, qui a lu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 11 avril, a vu la modestie avec laquelle vous avez reçu la petite marque qu'elle vous avait donnée de l'estime qu'elle a pour une si belle chose que celle que vous lui aviez écrite. Si vous venez en ce pays-ci, et que vous fussiez homme à vous y établir, vous y auriez bientôt de quoi subsister avec honneur. Et notre grand chancelier à qui, l'un de ces jours, la reine expliquait en italien le raisonnement que vous faisiez sur notre âge, dit qu'il eût bien voulu avoir un homme comme vous auprès de lui. Mais notre vie est une vie vagabonde, qui ne ressemble pas à celle de Paris.

Nous n'avons pas ignoré l'assaut de Copenhague, et je crois vous l'avoir écrit. Je parle de celui du 21 février, et si je ne vous en ai pas dit les détails, c'est que j'ai cru que vous l'auriez déjà su d'autre part. Nous attendons maintenant avec impatience les nouvelles de ce côté-là, pour

apprendre l'arrivée de la flotte hollandaise et ce qu'elle aura fait avec celle d'Angleterre. On écrit de la Hollande, que la France, l'Angleterre et la Hollande ont fait et signé un traité de paix entre la Suède et le Danemark, à l'insu des ministres de ce dernier et de ceux de Brandebourg, qui ont protesté contre cette paix, et que ce traité a seulement un peu amélioré les conditions du traité de Rothschild pour le Danemark, et que le Brandebourg n'y est pas non plus bien traité. J'ai peine à croire que les choses s'y soient ainsi passées.

On nous écrit qu'on ne croit pas que le parlement d'Angleterre se termine sans rupture avec le Protecteur, bien que tout se passe entre eux avec grande civilité.

Notre diète n'est pas encore conclue. On la prolonge de jour à autre; mais je ne crois pas qu'elle dépasse samedi. Le traité des Cosaques y doit être ratifié, ce qui n'est pas encore fait.

Nous avons envoyé les sauf-conduits aux Suédois, scellés comme ils l'ont désiré, afin qu'ils ne puissent dire que c'est nous qui ne voulons pas la paix. L'empereur et l'électeur ont aussi donné les leurs.

CCIX

21 mai 1659. Varsovie.

Trêve avec les Moscovites. — Traités avec les Cosaques.

Dans votre lettre du 18 de ce mois vous me dites, qu'on a écrit de ce pays-ci, que le roi avait dessein de faire proclamer son successeur. Je puis vous assurer qu'on n'en a

point encore parlé ouvertement, et qu'aucun prince de l'Europe n'a point encore été exclu; on n'a point non plus parlé ni proposé M. le duc d'York, ni M. le prince de Condé; enfin, personne n'est dedans ni dehors.

Nous avons fait, en Lithuanie, une trêve de trois mois avec les Moscovites, afin d'être plus libres contre les Suédois.

La flotte anglaise, à ce que nous disent les lettres de Copenhague, ne trahit aucune hostilité contre le Danemark; elle a regardé combattre des vaisseaux hollandais commandés par un Danois contre les Suédois sans se mouvoir, et, quoi que le roi de Suède ait pu faire pour obliger l'amiral Montaigu à venir loger à terre, il ne l'a pu obtenir. Un vaisseau de guerre suédois passait dans le Sund sans saluer les Anglais; ceux-ci lui envoyèrent une volée de canon pour le contraindre au salut; ce que les Suédois ont trouvé dur à digérer.

Notre diète n'est point encore conclue. Les ministres de l'empereur y ont harangué pour demander aux États, de la part de leur maître, une assurance de ne point faire de paix avec la Suède et la Moscovie, sans qu'il obtînt toutes les garanties désirées (ce qui irait à l'infini) et, de plus, que la Pologne s'obligeât à l'alliance défensive contre tous les ennemis qui pourraient l'attaquer. On a demandé aux susdits ministres ce que leur maître ferait en échange? Ils ont répondu en général qu'il ne manquerait jamais, de son côté, à faire toutes les choses que la Pologne pourrait souhaiter. On les a pressés d'arriver aux détails, à quoi ils ont dit que l'empereur s'était réservé de le déclarer de sa propre bouche; ce qui a fait connaître que leur pouvoir ne

s'étendait qu'à demander et point à offrir, et que même ils n'ont pas celui de faire évacuer la garnison de Cracovie, bien qu'ils l'eussent promis de la part de l'empereur. Enfin, on ne leur a rien accordé sur toutes leurs demandes.

Demain, à sept heures du matin, on ratifiera la paix des Cosaques, qui seront obligés de tenir en tout temps, aux frais de leur pays, 30 000 hommes sur pied, pour la sûreté des frontières de ce côté-là ; ils disent qu'ils en ont maintenant 200 000.

Les Suédois ont fait un pont à Dirschau, par le moyen duquel ils font des courses du côté de Dantzig, mais toutes nos troupes vont marcher en Prusse, pour les renfermer dans leurs places.

CCX

28 mai 1659. Varsovie.

Mauvaise foi du roi de Suède. — Serment des Cosaques.

Le passage de 1500 chevaux suédois en deçà de la Vistule avait retardé notre paquet de Paris du 25 avril ; mais nous l'avons reçu avec celui du 2 mai, par une voie extraordinaire, qui nous les apporte avant le départ de notre courrier pour Dantzig.

Je vois par votre première, que vous êtes persuadé que nous voulons faire une paix séparée. Mais ce n'est pas notre dessein, et, certainement, nous ne le ferons pas si l'on nous donne des garanties suffisantes que d'autres ne le feront pas sans nous ; seulement, nous ne voulons pas continuer la guerre pour le plaisir de ceux qui, par toutes

sortes d'artifices, cherchent à la prolonger. Sans doute, dans ce que chacun fait, il y a toujours quelque petit secret qui ne se découvre qu'avec le temps.

Pour le Brandebourg, qui s'est uni à nous, jamais nous ne ferons la paix sans qu'il n'y soit compris. S'il s'est uni à nous, comme vous dites, il s'est fait autant de bien, pour le moins, qu'il nous en a fait. Il était perdu si nous l'eussions été, et si nous nous fussions sauvés sans lui il était encore perdu. Nous lui avons donné la Prusse en souveraineté, malgré ses peuples qui en crient encore aujourd'hui, et qui disent que nous n'avions pas le droit de les assujettir sans leur consentement; car ils étaient membres et non sujets de la république de Pologne. Tant que nous serons d'accord avec lui, il faudra qu'il ait patience. Cette aliénation de la Prusse ducale, comme je vous l'ai déjà dit, n'est faite qu'en faveur des mâles de la ligne directe, et l'électeur n'y peut lever de nouveaux impôts. S'il fût demeuré avec la Suède, il l'aurait fortifiée sans profit pour lui-même. Le roi de Suède, voulant de toute manière s'emparer de tout, lui aurait assurément manqué de parole. Il n'en est point esclave; en voici une nouvelle preuve que nous n'avons que depuis huit jours. Souvenez-vous quand la reine était en chemin pour aller trouver le roi à Dantzig, le roi de Suède lui envoya à Konitz des passeports et le marquis de Bade avec l'ambassadeur de France; elle était résolue de se fier à sa parole. Eh bien! nous avons appris, depuis huit jours, que le dessein de ce prince était de l'arrêter. Celui de qui nous le savons et qui a quitté son parti, lui demanda comment il justifierait ce manque de foi? Il répondit qu'il trouverait toujours un biais pour cela,

et puis on n'en parlerait plus. Celui qui nous l'a appris a cru, jusqu'à cette heure, que ce projet avait été découvert par nous, et que c'est pour cela que nous avons rebroussé chemin. Jugez de là de la foi de ce prince, que la reine Christine blâme fort : parce que, dit-elle, il est jeune, et qu'il faut qu'il donne bonne opinion de sa probité ; qu'il n'appartient qu'à un vieux prince de manquer de parole, parce que, n'ayant plus guère à vivre, cela ne lui peut pas faire grand tort. Mais, pour revenir à notre lettre, je suis de votre opinion, que l'élection d'un successeur ne sera pas facile. L'armée dit déjà qu'il n'est point nécessaire de changer l'ancienne coutume, qui n'admet l'élection qu'après la mort du roi régnant, et que la reine peut bien gouverner le pays jusqu'à ce que l'on s'accorde sur le choix d'un successeur; mais elle proteste qu'elle n'acceptera point le gouvernement, et qu'il est plus avantageux et plus sûr de choisir d'avance un successeur. En attendant, le roi est fort vigoureux et en pleine santé ; il court le jour entier, à la chasse, sans boire et sans manger quelquefois. On n'a donné exclusion à aucun prince de l'Europe, et l'on n'a fait espérer la succession à aucun non plus.

Il est vrai, comme vous nous le mandez, qu'on nous a écrit que le roi de Suède avait écrit fièrement en France, que, si elle l'avait abandonné, il serait perdu. J'ai fait voir qu'il avait été plus modéré dans ses lettres au roi et à M. le cardinal, et, dans le fond, il a raison d'appréhender qu'on ne fasse pas la paix avec lui, et que la maison d'Autriche ne continue la guerre en ce pays-ci.

Je vois qu'il nous faut encore attendre quelque temps, pour être informés de votre paix avec l'Espagne. Mais je

crois, comme les autres, qu'elle est faite. On s'assemblera assurément pour faire la nôtre dans peu de temps, bien que, sous divers prétextes, l'Autriche et le Brandebourg aient différé et diffèrent encore de donner leurs sauf-conduits qu'ils avaient promis. Les plénipotentiaires suédois viendront en Prusse par mer. Le Danemark a ici son ministre. Ni la France ni l'Angleterre ne sont pas contraires à une paix générale. Il n'y a que le roi de Suède qui voudrait des traités séparés, mais il a été battu au Belt, où il a perdu douze vaisseaux; six ont été pris, trois coulés à fond et trois brûlés. Les autres, abîmés, se sont retirés à Vismar. Et nos troupes, ayant su que 1500 chevaux des siens avaient passé la Vistule, ont été attaquer son camp, l'ont forcé et pillé. Toute notre armée sera à la fin de juin en Prusse.

La paix avec les Cosaques fut, le jour de l'Ascension, solennellement ratifiée et jurée à dix heures et demie du matin. Tous les Cosaques, à genoux, après que le roi et les officiers du royaume eurent juré ce qu'on leur accordait, firent le serment de fidélité et obéissance à Sa Majesté. Ils étaient à genoux autour d'un autel qu'on avait dressé devant le roi assis dans sa chaise, sur lequel était un missel et sur celui-ci une croix. Il n'y eut que Niemiricz qui, bien qu'il ait pris leur religion, ne s'y voulut pas trouver et fit le malade pour ne pas reconnaître, par son serment, la sainte Trinité au nom de laquelle on jurait, parce que son âme est toujours socinienne. C'est lui que les Cosaques destinent pour aller à Rome. Il a beaucoup d'esprit et sait les langues de l'Europe; mais je ne crois pas que Rome le convertisse, à moins d'un chapeau rouge; il est veuf

et riche d'environ deux cent mille livres de rentes.

Notre diète n'est pas encore finie. Quelques palatinats disputent sur le plus ou sur le moins qu'on leur veut imposer pour les gens de guerre. On dit pourtant qu'elle finira cette nuit.

CCXI

4 juin 1659. Varsovie.

La diète a voté les impôts pour l'armée.

Notre diète fut assez heureusement terminée vendredi dernier. On y a pourvu à la subsistance des soldats, mais non pas comme ils l'auraient désiré, c'est-à-dire que leur payement ne sera pas aussi prompt qu'ils le souhaitaient, étant assis sur l'accise perçue généralement de toutes les choses qu'on mange et sur trois *pobory* extraordinaires. Un *pobor* (1) vaut 273 000 écus ou 819 000 livres. On a donné des instructions à nos commissaires nommés pour traiter avec la Suède. L'empereur a formé une ligne défensive avec le Danemark, mais elle n'est pas encore ratifiée de part ni d'autre. Il voudrait que nous y entrassions avec le Brandebourg, ce que je ne crois pas qu'on fasse.

Je vous ai parlé dans ma dernière d'une rencontre entre les Suédois et les Danois dans le Belt, de la perte de douze vaisseaux qu'auraient subie les premiers; mais cela ne se trouve pas exactement vrai : ils n'ont perdu que deux vaisseaux. Il est vrai qu'ils eussent été entièrement défaits, sans

(1) Impôt territorial.

un accident qui arriva au commencement du combat, qui fut qu'un coup de canon emporta la voile du vaisseau amiral danois, ce qui arrêta toute la flotte jusqu'à ce qu'on en eût mis une autre, et cependant les Suédois se retirèrent. Ils ont quitté ensuite cette mer, et les Danois sont allés pour transporter les troupes des confédérés en Zeeland.

Depuis trois ou quatre ordinaires, nous n'avons point de lettres de M. Pinocci, et ainsi nous ne sommes qu'assez mal informés de ce qui se fait en Angleterre.

Nous avons des lettres qui font revivre Assan bassa, mais je doute qu'elles disent la vérité. Le temps me manque pour vous en dire davantage.

CCXII

11 juin 1659. Varsovie.

L'état misérable des Suédois en Prusse.

Vous saurez déjà que, nonobstant les révolutions en Angleterre, on n'a pas laissé de signer, à la Haye, les articles d'une paix entre le Danemark et la Suède, bien que ce premier ait protesté. Si pourtant les affaires d'Angleterre se brouillaient davantage, comme il y a apparence, et que Montaigu fût obligé d'y retourner, ce projet ne servirait de rien et ne serait obligatoire qu'autant que les Hollandais le voudraient.

Il est parfaitement vrai que les Suédois qui sont en Prusse, sont presque morts de faim et de misère, et que les gens que nous y avons sont deux fois aussi forts qu'eux. Avec tout cela, nous ne faisons rien que ruiner le pays, et

ils font des courses de tous côtés, sans que les nôtres s'en émeuvent, comme s'ils étaient d'intelligence avec eux. C'est qu'il n'y a point de châtiments en ce pays-ci, il n'y a que des récompenses. Il y a un colonel qui a été convaincu d'avoir deux fois vendu son régiment aux Suédois, de leur avoir rendu des places, d'avoir tiré sur les nôtres durant un combat, d'être encore en relation avec eux; il en est, comme j'ai dit, convaincu et condamné à mort; il est prisonnier, et cependant il ne mourra pas, parce qu'il a des amis dans la chambre du roi. Toutes nos affaires vont ainsi. Les Suédois auraient été ruinés il y a longtemps, si seulement, même sans combattre, nous avions eu de la conduite et des chefs qui eussent aimé le bien public plus que leur bien particulier.

Je vois que votre paix est une chose certaine; je crois que la nôtre se fera; le roi de Suède semble la désirer. Nous verrons bientôt si c'est un caprice ou non.

Nous attendons bientôt un ambassadeur moscovite, pour nous répondre s'ils acceptent le lieu qu'on leur a proposé pour la paix.

Vienne n'est point du tout satisfaite de la paix d'Espagne, parce qu'on ne leur en a rien communiqué, et que même Pimentel ne leur en a pas donné avis, mais Cavacennes. L'empereur a envoyé un internonce à la Porte avec quantité de galanteries pour des présents. Ils ont grand'peur de rompre avec le Turc.

Notre cour n'a rien de nouveau que les noces d'une fille de la reine. La cérémonie dure deux jours dans la maison royale, et le troisième Leurs Majestés la conduisent chez le mari, où toute la journée se passe encore en banquets et bals.

Je ne sais si je ne vous ai jamais dit, que nous avons ici une rivière appelée Narev, qui ne souffre point de serpents. Tous crèvent aussitôt qu'ils entrent dans son eau. Elle entre dans le Bug à quatre lieues au-dessous de Varsovie, et aussitôt les deux ensemble tombent dans la Vistule. Le Bug nourrit quantité de serpents, et aussitôt qu'il est joint à l'autre ils meurent tous. On ne sait à quoi en attribuer la cause, si ce n'est à une grande quantité de frênes qui sont sur les rivages de Narev, et le Bug n'en a point.

Il nous arrive à l'instant même la nouvelle que les troupes que nous avons en Prusse ont défait les Suédois, auxquels ils ont aussi pris les canons, et qu'un gros parti des mêmes, qui allait pour surprendre Mévé, a aussi été défait par une sortie de la garnison. Ces deux échecs renfermeront les Suédois dans leurs places. Nous n'avons pas encore les détails de cette nouvelle, mais nous les attendons demain.

CCXIII

20 juin 1659. Varsovie.

Projet d'établir une île latine en Pologne.

Je vois la paix certaine entre la France et l'Espagne, et, en l'état où sont les choses, si l'on ne l'achevait, les peuples se pourraient mutiner. On m'écrit de Hollande que la France aura la guerre avec l'Angleterre, ce qui pourra bien être pour ravoir Dunkerque. On me dit aussi, que le traité qui y a été signé entre la Suède et le Danemark s'est fait de concert avec la Suède que la France et l'Angleterre protégent, et qu'on s'entendait toutes les nuits avec son résident

par le moyen de M. Groot. Le pauvre roi de Danemark est bien maltraité. L'empereur, qui a fait un traité avec lui et l'a ratifié, l'invite, et M. l'électeur aussi, à ne pas accepter ce traité. Mais si les états y ont consenti, il faudra bien qu'il le subisse. La flotte de l'Angleterre, qui a quitté le Sund, pourra changer la face des affaires de ce côté-là.

Vous me demandez des nouvelles del Sgr Paulo del Buono. Il est en cette ville. Il trouve que l'administration de la monnaie de ce royaume est plus utile que ne le serait la quadrature du cercle. Nous mangeons tous les jours ensemble. Lui et M. Boratini se sont chargés de la monnaie. Un des frères de ce premier tient, à Florence, celle du grand-duc, et il s'y entend. Les lunettes dont je vous ai parlé, qui ne sont pas miraculeuses, ne sont pas celles sur lesquelles son frère a fait ses observations. Il les dit beaucoup meilleures. Ce frère, qui est un troisième et qui est prêtre, est à Florence fort estimé du grand-duc. Ces deux frères ont dessein de fonder une académie, où l'on apprendra le latin sans règles, toutes les parties des mathématiques, l'art du canonnier, et tout ce qui dépend des fortifications. Ils cherchent un lieu pour cela. Un grand seigneur de Sicile s'est joint à eux, et ils veulent consacrer tout leur bien à leur projet. Ils ont rencontré des obstacles en Sicile et en Italie pour leur fondation. Sans la crainte du Turc, ils l'auraient faite en Hongrie, dans une île du Danube, car ils préfèrent une île : on n'y parlera que latin, c'en sera la langue naturelle. Ils trouvent la Pologne assez propre pour l'objet, et nous cherchons une grande île dans la Vistule. Mais, contre mon attente, les Polonais y trouvent à redire et en prennent ombrage, disant que ces

gens, qui seront extrêmement savants en l'art d'attaquer et défendre les places, et qui fortifieront leur île, pourraient s'entendre avec un ennemi ou avec un tyran de la liberté; et je ne sais si la chose se fera.

Nous pensions être déjà sur le point de traiter avec les Suédois, mais il se trouve que les pleins pouvoirs de leurs commissaires ne contiennent rien à l'égard de nos alliés, comme s'ils ne devaient point être compris dans notre paix. On leur a donc fait savoir qu'il serait inutile de s'assembler s'ils ne corrigeaient pas leurs pouvoirs. Ils le promettent et demandent qu'on s'assemble. Je ne sais plus ce qui se fera.

CCXIV

25 juin 1659. Nieporent.

Reprise de la guerre contre les Moscovites.

Par votre lettre du 23 mai, j'apprends avec joie que vous persistez dans la volonté de faire un voyage en ces pays-ci. J'en ai donné avis à M. Hévélius ; mais je n'ai réponse ni à cette lettre-là ni à deux autres, dont je ne m'étonne pas, car c'est sa coutume d'être long à répondre.

Quand je reçus votre lettre, nous avions déjà vu, par les lettres de Vienne, que rien au monde n'avait été plus beau que le banquet de M. de Lionne. On a placé dans son jardin mille chandeliers de cristal, et tout s'y est passé avec grand ordre. Je juge de là que l'auteur de cette relation, qui était du 20 mai, l'avait écrite la veille du festin.

Je voudrais que vous eussiez un peu raisonné sur ce

charbon tombé à Argentan avec la grêle, pour nous dire si vous croyez qu'il ait été engendré dans l'air, ou s'il y a été élevé par quelques tourbillons de vent. Si M. Gassendi et Morin vivaient encore, on les aurait consultés là-dessus; ils ont eu une dispute sur une chose semblable.

On écrit de Constantinople, qu'un neveu d'Assan bassa poursuit l'œuvre de son oncle, et qu'il a déjà des nombreux partisans. Il semble que l'empire ottoman soit arrivé à sa période. A propos de quoi je vous prie de me dire si vous n'avez jamais vu un petit livre italien intitulé *Catastrofe del mondo*, qui parle de la fin de cet empire selon les règles de l'astrologie. J'en ai deux, et je vous en enverrai un. J'attends aussi votre opinion sur les œuvres du père de Titis, que je vous ai envoyées par M. Sergent, marchand français.

Il est arrivé à Varsovie un ambassadeur tartare pour dire que son maître est en campagne et qu'il demande que la Pologne envoie aussi une armée pour entrer en Moscovie, laquelle a fait un grand effort pour mettre ensemble plus de 200 000 hommes qui viennent fondre sur les Cosaques, qui aussi demandent d'être secourus.

Nous sommes ici en un lieu de chasse, où l'on ne parle que de se réjouir et où l'on ne s'occupe pas de nouvelles. Nous retournerons samedi à Varsovie, et je ne crois pas que nous allions en Prusse avant la fin de juillet et lorsqu'on aura investi quelque place. L'empereur voudrait que nous lui fissions l'échange de Cracovie pour Poznanie, où il voudrait mettre garnison; mais c'est ce qu'on ne lui veut pas accorder. Il assemble un corps d'armée de 12 000 hommes auprès de Grand-Glogau, aux frontières de

la Poméranie, et nous fait diverses propositions pour la continuation de la guerre.

CCXV

2 juillet 1659. Varsovie

Troupes polonaises en Prusse.

Votre lettre du 30 de mai répond à celle dans laquelle je vous avais dit que nos supérieurs reconnaissaient leurs fautes au siége de Thorn. Ils en font tant d'autres tous les jours, que celles-là ne comptent plus. Nous n'avons pas encore commencé la campagne qu'il aurait fallu continuer tout l'hiver, et, je vous dis la vérité, il n'y aurait pas un Suédois en Pologne. Mais, en regardant comment nos chefs s'occupent de la guerre, on croirait qu'ils appréhendent de la voir finir. Les Suédois font leurs courses aux environs de Dantzig, tandis que nos troupes, qui les auraient fait mourir de faim si elles y fussent restées, et auxquelles on a donné des bonnes assignations pour leur payement, veulent encore de l'argent avant que de partir. Ce sont nos *quarcianis* (1), qui sont comme les *pretorienses* à Rome. Le roi ne se soucie pas que tout aille en ruine, et la reine, qui soutient tout, n'a pas assez d'autorité pour trouver les remèdes nécessaires.

Nous connaissons assez exactement les révolutions d'Angleterre ; mais comme M. Pinocci est près d'en partir, nous ne le saurons plus si particulièrement. Il n'avait des lettres

(1) Troupes soldées avec le *quart* des revenus du domaine public.

que pour le Protecteur ; et le parlement et le gouvernemen sont si mal ensemble, qu'on ne voit point avec qui ni comment on peut traiter ; outre que tout ce peuple se montre si passionné pour le parti suédois, qu'il n'y a rien à espérer d'eux.

Je ne sais à quoi sert le traité fait à la Haye en faveur de la Suède et du Danemark, puisqu'il n'est pas obligatoire. Il était aisé à juger que le Danemark ne l'accepterait pas. On nous écrit de là que les Polonais ont mis les premiers le pied en Funen ; qu'ils ont pris d'abord deux redoutes, mais qu'ils n'ont pu en garder qu'une, pour n'avoir pas été secondés des électoraux, à cause du vent contraire. Mais comme depuis on a entendu plusieurs coups de canon, on croit que l'électeur sera enfin arrivé.

A ce que j'entends par votre lettre, les Turcs ne se contentent pas de la monnaie de France, puisqu'ils veulent qu'on leur paye le supplément. Nous voudrions bien aussi que notre monnaie fût aussi bonne. M. Boratini a pris la ferme générale de toutes celles de ce royaume, et il voudrait avoir des ouvriers français pour faire la monnaie belle. J'écris pour en faire venir ; je ne sais si notre dessein réussira.

M. Akakia est ici depuis deux jours, pour exposer de nouvelles difficultés à propos des sauf-conduits de la part des Suédois. Pour les mettre tout à fait dans leur tort, nous les reformons absolument comme ils le désirent. Nous saurons bientôt à qui sera la faute, si la paix ne se fait.

Depuis que 1800 hommes de nos troupes sont arrivés en Prusse, les Suédois y ont quitté la campagne.

L'empereur fait avancer ses troupes sur la frontière de la Poméranie, où il dit vouloir entrer. Il aura là 20 000 hommes. Il mande ici qu'il veut retirer ses troupes de Cracovie, et, après qu'elles auront fait la campagne en Prusse, qu'il les retirera en quartiers dans son pays. Les spéculateurs croient qu'il a quelque grand projet.

CCXVI

12 juillet 1659. Varsovie.

Les sauf-conduits sont délivrés aux négociateurs.

Ce n'est point M. de Terlon qui a obtenu les sauf-conduits pour les Suédois, mais M. de Lumbres. Il est vrai que tous les deux travaillent à un même dessein. Je vous ai dit, dans ma précédente, que les Suédois avaient formé des nouvelles difficultés par rapport au sceau des sauf-conduits; que M. Akakia les a rapportés ici, et que l'on y a mis un sceau sur lequel ils ne peuvent plus philosopher. Nous verrons ce qu'ils diront. On leur a aussi envoyé les sauf-conduits de l'empereur et du Brandebourgeois, mais on leur a fait dire que nous ne voulions traiter que sur un seul plein pouvoir pour nous et nos alliés, parce qu'ils les avaient tous séparés, savoir : un pour la Pologne, un pour l'empereur, et ainsi du reste. Nous demandons que tous soient réduits à un seul.

Je crois que vous serez maintenant informé, qu'il n'était pas vrai que madame la princesse palatine eût l'ordre de se défaire de l'intendance de la maison de la reine future. Et, pour ce qui regarde le bref du pape pour un chapeau

de cardinal, je vous assure que c'est une nouvelle fausse.

Je ne vous dis rien d'Angleterre, vous en êtes plus près que nous. M. Pinocci nous écrit que Henri Cromwell s'est soumis au parlement.

Le député extraordinaire de la Hollande a demandé ici qu'on fît un armistice avec les Suédois durant l'assemblée pour la paix. Le roi l'a absolument refusé.

Les Courlandais ont surpris les Suédois dans leur camp et les ont défaits. Ils ont gagné sur eux quantité de prisonniers et onze drapeaux.

Notre grand maréchal vient d'arriver en cette ville, où il ne demeurera que peu de jours : il passe en Prusse.

CCXVII

19 juillet 1659. Varsovie.

Les Suédois veulent faire traîner les négociations. — Confédération des troupes polonaises.

Dans votre lettre du 13 juin, vous me dites que notre paix avec les Suédois est une affaire de longue discussion et qui rencontrera bien des difficultés. J'en suis encore plus persuadé que vous, parce que la reine, qui use de tous ses moyens à découvrir les desseins des ennemis, a été avertie, d'une façon si extraordinaire que c'est un petit miracle, qu'ils n'ont dessein que de nous amuser, et d'entretenir la France dans l'espérance d'une paix prochaine, c'est-à-dire de tromper les uns et les autres, afin de pouvoir traîner les choses jusqu'à ce qu'ils voient clair dans les affaires du Danemark, et comment celles-ci se pourront

terminer. Tout cela nous le savons si bien, que nous n'en pouvons douter. Ainsi notre paix est loin d'être faite, et notre armée, qui serait assez puissante pour assiéger à la fois toutes les places que tiennent les Suédois, s'est confédérée, et ne veut plus obéir à ses chefs si elle n'est entièrement payée. Cela se fait par les intrigues de la *casa d'Austria* pour faire durer la guerre. Chacun pense à ses intérêts et à l'avenir.

Le colonel Korf a été convaincu, non-seulement d'avoir détruit deux de ses régiments, mais encore d'intelligence avec l'ennemi. Pour cela il a été condamné à mort, et puis on lui a accordé sa grâce. On ne punit personne en ce pays-ci; mais les récompenses n'y manquent pas.

Les dernières nouvelles que nous avons eues de Danemark étaient du 19 de juin : elles disaient que le roi demeurait constant à refuser le traité de la Haye. Il est vrai qu'il y est si mal traité, qu'il ne lui peut arriver pis en demeurant uni avec ses confédérés.

Bien loin que l'empereur se vante d'avoir l'infante pour femme, il traite au contraire de son mariage avec la Saxe, et n'en donnera avis en Espagne qu'après qu'il aura réussi.

Je lus votre compliment à la reine qui, je vous assure, a beaucoup d'estime pour vous.

J'ai envoyé votre lettre à M. Hévélius, je ne sais quand il fera réponse.

Pendant que nous nous mangeons nous-mêmes, les Suédois travaillent. Ils ont fait venir en Prusse, où ils manquaient de gens, 1500 hommes et quantité de munitions qui sont descendus à la Néringue, qui est une plage entre Dantzig et Elbing.

Il ne vient point d'ambassadeur de Moscovie, comme je l'avais écrit; c'était un faux bruit.

CCXVIII

26 juillet 1659. Varsovie.

Intrigues autrichiennes.

Vous dites fort bien, dans votre lettre du 20 juin, que l'empereur voudrait de nous une grande ambassade, moins pour compléter la déclaration de ses ministres (1) que pour commencer une autre négociation. Mais je ne vois ici nulle disposition à cela, bien qu'il ait fait exprimer le désir qu'on lui envoyât l'évêque de Cracovie, qui était ci-devant vice-chancelier (2). Ce qui nous embarrasse le plus, c'est que 30000 hommes de nos armées sont confédérés, et veulent de l'argent que nous n'avons point. Il est vrai qu'il leur est dû 12 millions; mais comme c'est la noblesse du pays, ils savent bien qu'ils ne perdront rien, et qu'eux, leurs femmes et leurs enfants finiront toujours par être payés. C'est l'effet des intrigues autrichiennes. On tâche de les apaiser avec 3 millions qu'on ramasse; mais la campagne sera perdue. Le grand maréchal ne laisse pas d'aller en Prusse avec les troupes qui ne se sont pas fait entraîner à la révolte. Les confédérés ont élu un chef, auquel ils obéissent bien plus religieusement qu'ils ne le faisaient à leurs généraux; mais ils lui ont donné des lois qu'il ne peut

(1) Voyez la lettre CCIX.
(2) André Trzebiçki.

changer : et tout cela se fait sous le beau prétexte du service du roi et de la patrie, qu'on trompe et qu'on vole.

Si les nouvelles qu'on nous écrit de Lubeck sont vraies, celles que vous avez eues d'Angleterre ne l'étaient pas ; car on nous écrit qu'il y a déjà quatre jours que le combat dure au Sund, entre les Danois, les Hollandais, les Suédois et les Anglais, ceux-ci favorisant beaucoup plus les Suédois que les Hollandais et les Danois.

Les Suédois n'ont débarqué que 600 hommes en Prusse, *quasi* tous Danois, qu'ils conduisent par force ; ils ont rembarqué sur leurs vaisseaux presque autant de Polonais, pris aussi par force, qu'ils conduisent en Danemark. Ce sont des gens aussi diligents en leurs affaires que nous sommes lents pour les nôtres.

CCXIX

2 août 1659. Varsovie.

Politique anglaise et celle du Danemark. — L'inaction des troupes polonaises continue.

... Henri Cromwell ferait bien plaisir au roi de Danemark et à celui d'Angleterre de se brouiller avec le parlement. Je ne comprends point la politique des Anglais quant au secours qu'ils donnent au roi de Suède, qui se moquerait bien d'eux si jamais il était maître du Sund. Ils n'ont pas le même intérêt de le soutenir que peut avoir la France, n'ayant que faire de son secours, ni contre l'Allemagne ni contre la Hollande. Leur véritable intérêt est de maintenir le moins puissant en la possession du

détroit, pour qu'il n'ait pas assez de force pour y établir un pouvoir absolu et un péage extraordinaire. Les Hollandais, de leur côté, ont si peur des Anglais, qu'ils menacent le Danemark d'empêcher le passage des alliés à son secours, s'il n'accepte la paix de Rothschild. Celui-ci est pourtant résolu, à ce qu'on nous écrit de Copenhague, de se maintenir jusqu'à l'hiver, pour voir s'il n'arrivera point de changement favorable à sa fortune.

Je vous ai dit les raisons qui nous font demeurer les bras croisés; elles durent encore, mais il y a apparence qu'elles vont finir.

On n'a pas seulement ôté la statue du feu Protecteur de dessus son tombeau, mais encore on a rasé et défait tout ledit tombeau; il n'en reste rien.

Nous avons avis de Constantinople que les Turcs savaient la paix des couronnes et le mariage; sur quoi ils avaient ordonné un jeûne de quatre jours, pour ensuite tenir un conseil sur cette nouvelle, et l'on ajoute qu'ils ont en grande considération la puissance de ces deux royaumes.

Nous n'avons encore rien de précis des plénipotentiaires suédois qui n'ont rien trouvé à dire à nos sauf-conduits. Ils attendaient deux de leurs collègues qui étaient à la campagne pour prendre leurs résolutions. Nous le saurons par le prochain courrier.

CCXX

9 août 1659. Varsovie.

Aberration des Polonais. — Victoire sur les Moscovites.

Vous avez raison de dire, dans votre lettre du 11 juillet, que c'est une chose dangereuse, quand des gens libres ont si peur de perdre leur liberté, qu'ils ne font pas ce qui la leur pourrait conserver. C'est comme nous agissons ici : car nous avons de forces assez pour conquérir la Suède et la Moscovie par force ; mais nous n'avons ni conduite, ni obéissance, ni chefs capables de commander, et ces gens-ci ne donneront jamais un pouvoir absolu à un étranger. Ainsi nous avons demeuré les bras croisés jusqu'à cette heure. Quant aux récompenses, elles ne manquent pas ici ; mais on n'y punit personne, et bien souvent on ne récompense pas les bons, parce qu'étant bons on ne les craint pas. On fait du bien aux méchants afin qu'ils ne fassent pas mal ; mais la nature est plus forte en eux que tout ce qu'on leur peut faire.

Enfin votre paix est faite et la nôtre n'est pas commencée. On nous écrit que les plénipotentiaires suédois étaient partis de Stettin pour venir en Prusse. Mais je crois que notre paix ne se commencera pas à traiter que celle du Danemark ne soit faite, pour laquelle on nous écrit que la France fait toutes sortes d'offices à la Haye.

..... Nos Cosaques ont remporté une grande victoire sur les Moscovites, avec l'aide des Tartares ; il est demeuré 8000 morts sur la place et grande quantité de prisonniers,

auxquels, sans en réserver un seul, le khan a voulu qu'on coupât la tête, disant que ceux qui sont morts ne font plus de mal.

CCXXI

16 août 1659. Varsovie.

Confirmation de la victoire remportée sur les Moscovites.—Les troupes, apaisées, marchent enfin en Prusse.

Vous me dites, dans votre première lettre du 11 juillet, que le roi de Danemark, tout malheureux qu'il est, refuse de traiter avec la Suède sans ses alliés, ce dont je conviens; mais ce refus ne vient que des misérables conditions que le roi de Suède lui propose, et non pas d'une générosité désintéressée. Car si la Suède lui offrait la restitution de tout, pour faire un traité séparé, croyez, s'il vous plaît, qu'il abandonnerait ses alliés. Je crois pourtant que, malgré cela, il sera contraint de les abandonner, puisque la Hollande, qui l'a induit à prendre les armes, l'abandonne, et les Anglais se veulent venger de ce qu'il arrêta leurs vaisseaux lors de la guerre avec la Hollande, et c'est ce qu'ils lui reprochent aujourd'hui.

La première fois que nous irons aux rivages du Narev, je ferai faire une des expériences que vous me dites, pour découvrir la qualité de cette eau.

Je ne vois pas pourquoi Messieurs les états auraient peur des forces de M. l'électeur de Brandebourg. Il ne les a mises sur pied que par leur conseil, et pour empêcher les usurpations du roi de Suède, et il connaît si parfaitement ses intérêts, que maintenant il ne veut pas consentir à l'ir-

ruption que l'empereur veut faire en Poméranie contre les Suédois. Pour nous, nous consentons bien qu'il fasse cette irruption, mais nous ne voulons pas joindre nos troupes aux siennes, de peur de nous engager en une longue guerre à laquelle l'empire voudrait insensiblement nous entraîner.

Nous avons eu la confirmation, par un courrier, de la grande défaite des Moscovites. Je dis grande, parce que le général Wyhowski dit, dans sa seconde lettre, que l'armée moscovite était de 150000 hommes, et qu'il y en a 17 000 restés sur la place, et que tout le reste, à la réserve de 20000 qui sont enfermés dans un *tabor* (1) retranché, est mort ou dispersé. On a assiégé ce tabor et envoyé un corps d'armée dans la Moscovie, pour y porter l'épouvante et empêcher les fuyards de s'y rassembler. On explique ce grand massacre par le vœu que le khan avait fait en partant de la Crimée, de ne laisser la vie à pas un des ennemis la première fois qu'il les combattrait, quand même le czar s'y trouverait en personne. Dans toute cette guerre, nous n'avons point eu de plus fidèles amis et moins intéressés que les Tartares, qui, comme je crois, le font par politique.

On nous assure que l'armée impériale entre en Poméranie. Le général qui la commande, comte de Souches, lequel est Français, écrit ici qu'il passait l'Oder. On nous écrit que le commandant de Stettin a fait dévaster l'espace de quatre lieues aux environs de la place, et que les soldats ont tout saccagé comme en pays ennemi. Nous le saurons mieux par l'ordinaire prochain.

Le grand maréchal Lubomirski a investi Graudentz dont

(1) Barricade faite avec des chariots, etc.

il va former le siége, et notre armée, étant maintenant pacifiée, marchera en partie de ce côté-là.

CCXXII

23 août 1659. Varsovie.

L'armée n'est pas encore apaisée : c'était un faux bruit.

..... Vous dites que les Suédois ne marchent pas d'un bon pied avec nous. S'il est vrai que leurs plénipotentiaires soient allés à Vismar, comme on vous l'écrit, au lieu de venir en Prusse (ce que pourtant je ne crois pas), ils montreraient bien qu'ils ne veulent pas traiter, auquel cas, comme vous dites, il nous faudrait nous servir de nos forces. Je vous disais dans ma dernière que notre armée était apaisée ; mais, le soir du jour même, nous reçûmes avis qu'elle s'était de nouveau mutinée plus que jamais ; qu'elle avait envoyé dire au grand général de ne pas sortir de sa maison, de leur envoyer les clefs de la ville de Léopol, et d'enlever ses gardes des portes. Les directeurs qu'ils se sont élus voulaient les radoucir ; ils les menacèrent de les faire mourir, Tous leurs colonels sont à Léopol, et la plupart n'osent pas se présenter devant eux. Tout cela, à ce qu'ils disent, se fait pour le service du royaume. Ce sont des vrais prétoriens. On cherche toute sorte de voies pour les apaiser. On leur avait fait espérer de leur payer quatre quartiers de leur paye ; l'argent a manqué, et il n'y en a pas eu pour deux, par la faute des fermiers, qui sont tous nobles du pays. Enfin, si cette sédition ne s'apaise, nos affaires iront mal.

Nonobstant la division qui, comme vous le dites, existe en Hollande, les états ont résolu de forcer le Danemark à la paix.

Les Suédois cherchent de nouveaux prétextes pour retarder leur venue en Prusse, et disent qu'ils veulent envoyer ici M. Akakia pour y faire de nouvelles propositions.

On nous dit que l'armée de l'empereur est entrée en Poméranie, mais elle y fait peu de bruit. Je ne vous le donne pas pour certain.

CCXXIII

30 août 1659. Varsovie.

Indolence des Polonais.

Je reçois votre lettre dans le temps qu'une colonie de Français nous arrive. La lettre est du 1er de ce mois, et je suis trop empêché pour vous en faire une longue.

Nous avons 10 000 hommes de pied en Prusse et 5000 chevaux. Les Suédois n'y en ont pas six en tout, et pourtant nous ne faisons rien. Si vous considérez la figure de la Pologne que vous dresserez suivant la méthode du *fatum universi*, vous remarquerez que ces temps-ci ne sont pas favorables pour elle.

L'armée impériale est en Poméranie, au siége de Demmin, vis-à-vis de Stettin, de l'autre côté de l'Oder; mais on nous écrit qu'elle n'y fait pas de grands efforts. Ils devraient pourtant, après avoir levé le masque, faire plus qu'ils ne font. L'empereur sait fort bien que le roi de Suède

ne veut faire une paix particulière que pour l'attaquer, et c'est pour cela qu'il le prévient.

Notre armée parlemente : elle demande une amnistie du roi, pour éviter le châtiment qui assurément lui serait infligé si on la pouvait diviser. On lui accordera tout, hormis de l'argent. — Les Suédóis ont abandonné Strasbourg en Prusse, craignant le siége, mais ils ont brûlé la ville et fait sauter le château. Le prince Adolphe est passé par mer en Poméranie.

CCXXIV

31 août 1659. Graudentz.

Prise de Graudentz.

Madame,

D'après l'ordre de Votre Majesté, je lui fais savoir que Graudentz a été pris de la manière suivante. Le 29, après midi, on a jeté une bombe qui a fait brûler toute la ville, quoiqu'il n'y faisait point de vent : il est vrai que le commandant n'a rien fait pour éteindre le feu, car, craignant l'assaut, il ne voulait pas diviser ses forces, et il préférait garder les remparts et les murs contre l'ennemi, plutôt que la ville contre le feu. Le soir, quand il faisait déjà sombre, M. le grand maréchal, après avoir ordonné la défense du camp, qu'il confia à la cavalerie et à une partie de l'infanterie, fit donner l'assaut, lequel, par la grâce de Dieu, a si bien réussi, que l'ennemi croyait au miracle, la ville ayant été prise en une demi-heure, sans brèche, sans

échelle et sans fascines. Après la ville prise, la nuit, le commandant s'est retiré au château, d'où il a voulu traiter, mais on ne lui voulait rien accorder. Quand il n'a point consenti de se rendre à discrétion, on commença à abattre les murs du côté où étaient placées les troupes impériales. Voyant cela, l'ennemi voulait traiter de nouveau avec nous; mais les Impériaux lui ont persuadé que nous ne leur donnerions point de quartier. L'ennemi se rendit donc aux Impériaux. J'ajouterai que le commandant était décidé de se défendre à mort, mais les soldats ne voulaient plus tirer, pas plus que les bas officiers, qui voyaient bien que la défense n'était plus possible. Le commandant et trois de ses compagnons montèrent encore la grosse tour où ils voulaient mourir, mais enfin on leur persuada de descendre et de se rendre, ce qu'ils firent enfin. Les Impérialistes se sont emparés de tout le butin du château, où il y avait beaucoup d'argent, beaucoup de chevaux et de hardes, et ils n'ont pas admis les Polonais au partage, quoique ceux-ci y avaient envoyé leurs valets à l'assaut. Une vingtaine de Suédois se sont sauvés à travers la rivière. Je crois que M. le maréchal songe à aller à présent à Marienbourg, mais je ne pense pas qu'il puisse y faire quelque chose, si nous n'avons pas plus de monde, car quoique nous semblions forts, vraiment nous ne le sommes point. Hormis les régiments de M. le maréchal et celui de M. le général Grodzięki, le reste est dans un tel état que je ne me fierais nullement à cette infanterie nouvellement levée, qui ne s'est point signalée dans aucune rencontre. Cependant, je prie Votre Majesté de ne m'oublier point à la première vacance d'un poste promis, aussi bien que d'un régiment

d'infanterie que le roi m'a garanti aussitôt qu'il y en aura un vacant. Votre Majesté verra après que je ne veux pas porter indignement le nom d'être avec respect,

de Votre Majesté,

le très fidèle sujet et très obéissant serviteur.

E. Niemirycz.

CCXXV

6 septembre 1659. Varsovie.

L'armée est pacifiée ; sa destination. — Les Autrichiens en Poméranie et à la prise de Graudentz.

Dans votre lettre du 1er du passé, vous témoignez être persuadé qu'il y a des gens qui fomentent nos désordres intestins. Cela est si vrai, que nous n'en doutons point, parce que nous en avons les preuves en main. Ces désordres sont pourtant apaisés, malgré toutes les intrigues qui se faisaient pour les faire durer. Mais l'armée demande qu'on lui paye tout ce qui lui est dû, c'est-à-dire 20 millions, et que, pour cela, on tienne une diète au mois de février, en laquelle on ne traite d'autre chose. En attendant, elle se sépare et va dans les lieux qui lui sont assignés, en Ukraine, en Lithuanie et en Prusse. Si l'on voulait, comme il avait été proposé à la dernière diète, mettre un impôt de dix sols sur chaque tonneau de bière, en une seule année on aurait cette somme sans toucher aux autres revenus : je crois qu'on pourra bien venir là.

Les Impériaux sont enfin entrés en Poméranie. L'empereur, qui voit que le roi de Suède fait tous ses efforts pour

l'exclure de tous les traités, juge bien qu'il veut détacher de lui tous les alliés, pour lui faire ensuite plus facilement la guerre ; il le prévient donc et l'embarrasse extrêmement, ce qui le fera hâter de traiter avec nous, au lieu de reculer comme il le faisait toujours. On dit encore que les vaisseaux hollandais ont ordre d'attaquer les Suédois, s'ils les rencontrent en mer, et les Suédois ont le même ordre. Si la nouvelle d'Angleterre est vraie, que le roi y soit rentré et qu'il y ait trouvé un parti formé pour lui de 18 000 hommes, il faudra que la flotte anglaise y retourne pour prendre parti.

A l'instant même il nous arrive des lettres de Dantzig, qui disent qu'on croit la paix de Danemark faite. L'empereur a mis trop tard d'un mois en campagne son armée : elle presse pourtant Demmin de la bonne sorte, ayant reçu de l'artillerie.

Nous avons emporté Graudentz d'assaut. Nos bombes ayant mis le feu dans la ville, qui a été entièrement brûlée, nos soldats y sont entrés ; plusieurs pourtant ont été tués. Dans la rage qu'ils en ont eue, ils ont fait main basse, tant sur les Suédois que sur les habitants, et ont tout tué. Le commandant s'est sauvé dans le château, d'où il a demandé à traiter. M. le grand maréchal l'a voulu forcer à se rendre à discrétion, à cause de mille insolences qu'il s'était permises. Il y était déjà prêt, quand les Impériaux, qui n'avaient pas été à l'assaut, et qui étaient devant le château, en dehors de la ville, lui ont crié de se rendre à eux et qu'ils lui accorderaient de bonnes conditions. Sans attendre plus longtemps, il est descendu des murailles dans leur camp, suivi de toute sa garnison, durant la nuit. Heister, qui com-

mande les Impériaux, envoya prier M. le grand maréchal de lui vouloir accorder la vie du commandant suédois, sans dire qu'il fût entre ses mains, ce qui lui fut accordé. Cependant il avait fait entrer ses troupes dans le château qui était sans défense. M. le grand maréchal, ayant été averti de l'histoire, l'a trouvée fort mauvaise. Heister, en attendant, a fait sauver, dans un bateau, le commandant suédois, avec ses principaux officiers, et a dit qu'il ne l'avait pas vu ; de plus, il a demandé la moitié de 32 canons et de deux mortiers trouvés dans la ville, pour récompenser les travaux de ses soldats durant ce siége, qui a très peu duré et où ils n'ont rien fait. Le grand maréchal a envoyé ici porter ses plaintes contre ces mauvais procédés des Impériaux.

Notre armée est pacifiée. Mais comme elle sait qu'elle a failli, elle ne veut pas décamper ni se séparer que le roi ne leur accorde une amnistie en bonne forme. On tient conseil pour la leur envoyer. Quelques-uns d'eux qui savent bien que la cour ne leur en veut pas, se sont déjà séparés avec leurs régiments pour aller en Prusse ; le grand enseigne du royaume (1) en est, il marche avec deux régiments. Cette armée se séparera en trois divisions, comme je vous ai déjà dit.

(1) Sobieski.

CCXXVI

13 septembre 1659. Varsovie.

Les Autrichiens assiégent Demmin. — Les Polonais marchent en Prusse.

En attendant l'arrivée de l'ordinaire, je commencerai à vous dire quelque chose de nos nouvelles.

Le roi de Suède a fait transporter le duc de Courlande et toute sa famille à Viburg en Finlande. Le capitaine de vaisseau qui les a conduits avait ordre de se mettre en pleine mer et d'ouvrir alors seulement une lettre dans laquelle il trouverait où il devait aller et ce qu'il devait faire, et la *sauce* de tout cela était un ordre positif, s'il était attaqué, de mettre le feu aux poudres. On doute que ce capitaine fût assez désespéré pour obéir à ce dernier point. Il y a grande apparence qu'il n'a pas envie de relâcher ce pauvre prince, dont le pays est du reste *quasi* tout reconquis sur les Suédois. Au moins sont-ils assiégés dans la dernière place, qui est Mittau. En écrivant ceci, je reçois une lettre qui me dit que nos gens, en Courlande, se sont laissés surprendre de nuit; qu'on en a tué beaucoup et qu'on leur a pris deux drapeaux. C'est toujours ainsi : quand nous avons un petit avantage, nous croyons être invincibles, et notre peu de méfiance nous a fait surprendre plus de mille fois depuis le commencement de la guerre. Sur ce point nous sommes incorrigibles.

L'empereur a pris possession des deux comtés que le prince Rakotzi tenait en Hongrie, et y a mis garnison de son consentement; mais, ensuite, ce prince est entré en

Transylvanie avec 6000 hommes, et son dessein est d'allumer la guerre entre l'empereur et le Turc pour, par ce moyen, trouver son salut.

Dans la diète de Hongrie, tous les États se sont opposés à l'établissement des PP. jésuites, et jusqu'aux catholiques qui les protégeaient.

Deux paquets de France nous manquent, ce sont ceux du 8 et du 15 août. Le siége de Demmin et le blocus de Stettin en sont la cause. Nous ne savons si ces lettres sont perdues ou si elles sont arrêtées. Les Suédois, voulant défendre Volin, qui est au-dessous de Stettin, du côté de la mer, mirent le feu au faubourg. Le vent le porta dans la ville, qui, avec le château, a été toute réduite en cendres, et les Impériaux s'en sont saisis pour empêcher le secours de Stettin.

Notre armée de Prusse va attaquer les Suédois en quatre ou cinq endroits de l'île de Marienbourg, qu'on appelle Verder : on veut s'y établir pour assiéger aussitôt, ou Marienbourg, ou le Haupt, qui est un grand fort près Dantzig, où la Vistule se sépare en deux.

CCXXVII

20 septembre 1659. Varsovie.

L'envoyé moscovite pour traiter de la paix.

Voici le troisième ordinaire que nous n'avons point de France, d'Angleterre, de Hollande, du Danemark, ni de Hambourg. Ainsi, vos paquets des 8, 15 et 22 août nous manquent, sans que nous sachions s'ils sont perdus ou re-

tenus à Hambourg, à cause du siége de Demmin et Stettin. Une querelle entre la ville de Hambourg et l'électeur de Brandebourg empêche aussi que les courriers ne passent par Berlin. Bien que nous ayons donné ordre d'y faire passer notre paquet particulier, on ne nous en fait pas seulement réponse. Nous sommes très affamés de nouvelles. Celles que nous avons reçues de Hongrie disent que le prince Rakotzi s'est dédit du consentement qu'il a donné de laisser prendre possession à l'empereur de ses deux comtés. Celui-ci en est très offensé et le menace de sa colère, pour ce qu'il fait son possible de brouiller l'empire d'Orient avec celui d'Occident.

L'envoyé de Moscovie est venu ici pour proposer un traité de paix. Il a été, contre leur coutume, fort humble cette fois-ci; il n'a pas même pris les titres des pays conquis sur nous. Enfin la ville de Vilna a été acceptée pour traiter, et déjà les commissaires sont nommés.

On nous veut faire croire que les Anglais et les Hollandais ont eu un démêlé avec le roi de Suède pour la restitution de Cronenbourg, et qu'ils sont prêts à se déclarer contre lui et assister le Danemark, que déjà les Hollandais ont saccagé l'île de Rugen : mais tout cela est incertain.

M. l'électeur se hâte de faire passer ses troupes en Poméranie, afin que, selon son traité avec l'empereur, les places qu'on prendra lui soient remises. Je prévois qu'ils se brouilleront sur cet article, et que cela sauvera le roi de Suède.

On doit, ces jours-ci, attaquer le Verder de Dantzig. Si nous y mettons le pied, les Suédois passeront mal leur temps. On n'entend, en façon quelconque, parler de leurs

commissaires. Mais, maintenant que nos *quarcianis* sont dans l'entière obéissance et qu'ils se repentent de ce qu'ils ont fait, nous pouvons très patiemment attendre les susdits commissaires. M. Akakia vient ici pour faire leurs excuses de ce qu'ils ont manqué à ce qu'ils lui avaient promis, d'être aussitôt que lui en Prusse, et où ils n'ont pas seulement écrit depuis qu'il les a quittés.

La garnison de Cracovie avait eu ordre de l'empereur d'en sortir, si on lui voulait donner 50 000 écus. Lorsqu'on a voulu compter cette somme au commandant, à la charge qu'il promettrait par écrit de sortir quinze jours après, il a fait tant de difficultés, que nous voyons clairement que l'empereur ne croyait pas qu'on fût prêt à débourser cette somme. La chose en est venue au point qu'il faut que la garnison sorte ou qu'elle crève, parce qu'il y a défense de lui plus rien donner.

CCXXVIII

27 septembre 1659. Varsovie.

On va traiter de paix à Oliva, près Dantzig.

J'attends avec impatience l'ordinaire de Dantzig pour voir si nous aurons de vos lettres, voici le quatrième courrier. Toutes choses nous seront nouvelles.

Je suis fâché de la disgrâce de M. de Vicquefort, et si les causes que vous m'en écrivez sont véritables, je ne crois pas qu'on souffre son rétablissement.

Je vois que les RR. PP. jésuites auront, pour le moins, autant d'affaires avec les curés qu'avec les jansénistes : ils

sont de l'humeur des Suédois, qui ne veulent rien relâcher. On assure que, dans huit jours, nous saurons la finale résolution de ceux-ci à l'égard du Danemark.

Notre cour va pour s'approcher du lieu des traités, qui, je crois, sera à Oliva, auprès de Dantzig, les commissaires Suédois étant enfin venus. Ils voudraient une suspension d'armes, mais nous ne l'accorderons pas. M. le maréchal avait attaqué un fort au-dessus de Marienbourg, et il était prêt d'y donner l'assaut. Nous attendons des nouvelles.

On écrit que Ulefeld et Radziwill sont morts de poison, en prison.

CCXXIX

4 octobre 1659. Varsovie.

Les troupes polonaises occupent le Verder.

Je viens de recevoir votre lettre du 5 septembre, avec un billet que je ne puis voir qu'après le départ de notre courrier, faute de temps.

Pour notre traité de paix, je vois qu'il faut attendre qu'il soit imprimé, pour en savoir quelque chose.

..... Le P. jésuite qui nous est venu ici n'est pas de l'humeur du P. Marbourg. Il avait, dit-il, conseillé qu'on travaillât plutôt pour la paix que pour la guerre. Ces bons pères veulent avoir séance dans les diètes de Hongrie, ce que les états ne veulent pas souffrir.

Notre paix semble être arrivée à sa crise, ou tout au moins les affaires du roi de Suède sont dans ce cas, dans ce royaume-ci, puisqu'il envoie enfin ses plénipotentiaires

pour traiter. C'est que nos gens sont entrés dans le Verder la nuit du 26 au 27, après avoir attaqué l'ennemi de trois côtés : le grand maréchal, avec toute l'armée, du côté de Marienbourg, les électoraux par le Haff (c'est le lac d'Elbing) et les Dantzicains par la Vistule. Ces derniers ne trouvèrent point de résistance, les ennemis étant occupés en d'autres lieux. Après qu'ils furent entrés dans l'île, ils y rencontrèrent les patrouilles, qu'ils firent prisonnières. Ils étaient 1000 fantassins et 700 chevaux. Je ne doute pas que le reste de l'armée ne soit maintenant entré. Nous partirons d'ici le 15 de ce mois, pour aller en Prusse, mais on ne sait pas bien le lieu où nous nous arrêterons.

CCXXX

11 octobre 1659. Varsovie.

La Suède demande la paix. — Caractère de Charles-Gustave.

..... Notre armée, qui est entrée dans le Verder, y a assiégé deux places, qui sont Marienbourg et le Haupt, autrement *Glova*, qui veut dire la *tête*. Nous espérons l'emporter à force de feux. Si celà nous réussit, il faut que le reste vienne la corde au cou. Les plénipotentiaires suédois pressent maintenant autant la paix qu'autrefois ils la reculaient. M. de Lumbres, qui doit arriver aujourd'hui ici, a déjà assigné l'assemblée, à leur instance, pour le 25 de ce mois, à Brunsberg ; mais je doute que nous l'accordions là, ceci dépendant absolument du bon plaisir de notre cour. On nous dit que les Hollandais ont débarqué des troupes en Schonen, qu'ils y ont déjà pris une place ; que le peuple

s'y soulève contre les Suédois. Pour la Poméranie, on ne fait point de doute que Stettin sera encore pris cette année. L'électeur a assiégé Demmin et a été au siége de Stettin; avec tout cela, le roi de Suède ne veut point de paix générale, mais des traités particuliers ; il y a grande apparence que ce prince se veut perdre. Il a de très belles qualités, mais il en a aussi de très mauvaises, comme celles de ne vouloir point écouter de conseil, ni de tenir parole qu'autant qu'il y trouve son compte. Ceux qui ont été auprès de lui disent qu'il est d'un naturel très cruel. Enfin nous ne croyons pas qu'il nous demande encore 15 millions pour faire la paix, comme il faisait autrefois.

On nous dit, dans quelques lettres, que le Turc a parlé fort haut à l'internonce de l'empereur.

Je n'ai point la feuille de Rome et n'en sais pas la raison ; mais je sais qu'on fait M. Mancini cardinal, et que la reine Christine a reçu des lettres de Suède dans lesquelles on l'assure d'un soulèvement en sa faveur.

..... Nous partons pour la Prusse jeudi prochain : c'est d'où vous aurez ma première lettre.

CCXXXI

18 octobre 1659. Varsovie.

Soulèvement parmi les Cosaques. — On traitera à Oliva.

Je ne reçus point de vos lettres l'ordinaire passé, et celui que nous attendons aujourd'hui n'est pas encore arrivé. Je vous dirai en attendant nos petites nouvelles.

Il y a un nouveau soulèvement parmi nos Cosaques,

mais il ne regarde qu'eux. Les uns s'étant joints au fils du défunt Chmielnicki, s'opposent à l'établissement de Wyhowski, qui lui a succédé et qui a été fait palatin par le roi. Cette dignité, avec les biens qu'on lui a donnés, savoir le duché de Sévérie, ont attiré l'envie des autres contre lui. Nous y envoyons des troupes et des promesses, parce que nous savons que ce soulèvement est favorisé de l'Autriche, du Turc et du Moscovite, qui tous en voudraient profiter à nos dépens.

Notre départ a été retardé jusqu'à lundi, 20 de ce mois, parce que les commissaires suédois demandent qu'on traite à Brunsberg, qui autrefois fut proposé, et ils voudraient demeurer à Elbing pour leur sûreté. Nous leur disons que nous voulons attaquer cette place-là; et qu'ainsi il faut se réunir à Oliva, à quoi ils s'accorderaient s'ils pouvaient s'assurer de notre foi. Ils ont peur qu'on ne venge, en leurs personnes, la perfidie qu'ils ont exercée contre le duc de Courlande et sa famille, et quoi que nous leur promettions, ils craignent toujours. On leur a proposé de s'assembler à la campagne, entre Marienbourg et notre armée. Ils répondent que cela serait bon, s'ils avaient une armée à leur queue comme nous. On leur offre l'abbaye d'Oliva qui est fortifiée, et où ils pourront mettre 300 hommes pour leur sûreté. Tout cela n'empêche pas le souvenir de Courlande. Enfin, nous voulons absolument Oliva, et on leur fait dire que s'ils refusent et n'acceptent pas les garanties d'inviolabilité que nous leur offrons, nous prendrons leur refus pour rupture. Ils sont au désespoir d'être venus en un moment si désavantageux pour eux et ne s'en peuvent consoler.

On a envoyé ordre au grand maréchal, qui a attaqué le Haupt et Marienbourg tout à la fois, d'abandonner l'attaque de cette dernière place et la laisser bloquée, pour attaquer avec plus de vigueur la première, laquelle étant prise, Marienbourg et Elbing ne peuvent plus être secourues et tomberont d'eux-mêmes.

M. Pinocci, qui est arrivé d'Angleterre, se loue fort de vous, et dit que vous lui avez toujours continué votre correspondance.

..... Il est vrai que le roi de Suède a fort maltraité les ministres anglais et hollandais, mais non pas jusqu'au point que vous me dites. On nous avait écrit de la même sorte de Hambourg; mais, depuis, les lettres que nous avons eues de là disent qu'il les traita avec des boutades de colère et de mépris, et jeta par terre les cahiers du traité qu'ils lui présentaient avec grande civilité et respect, et dit aux Hollandais qu'il les tenait pour ses ennemis et ne voulait point qu'ils se mêlassent du traité. Enfin ils agissent hostilement contre lui, et je ne crois pas qu'il en soit bon marchand. Il court risque de perdre la Poméranie. M. l'électeur a pris les villes de Tribesees et Klempenau et veut assiéger Wolgast et Anklam. Les Impériaux ont chassé les Suédois de l'île d'Usedom, où ils ont pris quelques troupes et le lieutenant général Miller, et pressent fort Stettin.

A ce que j'entends, les curés de Paris ne sont pas du bon côté, puisqu'ils ont affaire aux RR. PP. jésuites. *Questi ultimi sono spie del cardinale in casa d'Austria.* Jugez de là s'ils sont du bon côté, et je sais fort bien ce que je vous dis.

Il semble que l'empereur ne pourra pas éviter la guerre avec le Turc l'année qui vient. Enfin nous savons que

l'Ottoman s'y prépare, et Rakotzi fait ce qu'il peut pour l'allumer. C'est ce que le peu de temps que j'ai me permet de vous dire.

CCXXXII

8 novembre 1659. Szubine.

Défaite des Suédois en Poméranie.

Je ne vous ai point écrit depuis notre départ de Varsovie, c'est-à-dire depuis le 18 octobre, à cause de l'embarras de notre voyage; j'ai cependant reçu vos lettres des 26 septembre, 3 et 10 octobre.

Vous me dites que les états de l'Empire prennent l'action de l'empereur en Poméranie pour une rupture du traité de Münster. L'empereur répond qu'il est obligé de maintenir les droits de l'Empire, et que le roi de Suède n'a pas pris ni même demandé l'investiture dans le temps porté par les ordonnances; à quoi le roi de Suède répond qu'il n'a pas voulu aller auprès de l'empereur, parce que celui-ci avait pris les armes contre lui en Pologne, mais qu'il a été à Mayence auprès du gardien des droits de l'Empire; sur quoi on ne manque pas non plus de réplique. Mais enfin, les dernières nouvelles que nous avons eues de Stettin étaient que les Impériaux avaient pris une porte et les remparts voisins, et que le commandant se retranchait dans la ville. M. l'électeur avait battu une partie du secours que Wrangel y voulait jeter : c'est donc une place aux abois.

M. Akakia est revenu de chez les Suédois, qui lui ont dit n'oser accepter le lieu d'Oliva sans la permission du roi

leur maître, auquel ils en avaient écrit; que, cependant, si nous leur voulions permettre de demeurer à Dirschau et d'y mettre une garnison pour leur sûreté, avec une cessation d'hostilités à trois ou quatre lieues à la ronde, pour en pouvoir tirer des vivres, qu'on pourrait commencer à traiter. Le roi doit demain tenir conseil pour aviser si l'on acceptera leur proposition. Cependant nous pressons le Haupt, qui se défend fort bien. On a brûlé tous les fourrages de la place avec des bombes qu'on ne leur épargne pas. Pour Marienbourg, il n'est pas si pressé. On nous écrit que les Anglais ont déclaré au roi de Suède qu'ils lui feraient la guerre s'il ne faisait la paix avec le Danemark. Nos troubles d'Ukraine sont apaisés, et le jeune Chmielniçki, qui les avait soulevés, envoie ici des députés pour assurer le roi d'une soumission entière.

Je crois que nous partirons dans peu de jours d'ici pour aller à Mévé, qui n'est qu'à dix lieues de Dantzig.

Dans les nouvelles de Vienne, partout où vous trouverez *il generale Suza*, lisez de Souches. C'est un Français de la Rochelle qui commande l'armée de l'empereur en Poméranie, mais les Italiens ne peuvent prononcer son nom autrement.

CCXXXIII

15 novembre 1659. Szubino.

On n'est pas encore d'accord sur le choix de la ville pour traiter.

Je vous écris si à la hâte, que je ne puis répondre à vos lettres. Je le ferai plus amplement par le premier ordinaire.

Il semble que votre paix soit encore douteuse. On n'est pas non plus encore assemblé pour la nôtre. Les commissaires suédois, qui sont les comtes de la Gardie et Oxenstiern, Schlipenbach et Guldenklaw, font tant de difficultés de sortir d'Elbing, qu'à ce propos j'ai dit à M. de Lumbres que leur appréhension ne venait que de ce que leur conscience n'était pas nette, et que c'est ce qui leur faisait appréhender qu'on ne les traitât comme eux avaient traité le duc et la famille de Courlande, ce qu'il avoue être vrai; et Oxenstiern disait qu'il ne l'appréhendait pas pour sa personne, qu'il s'estimerait heureux de partir, mais qu'il craignait que la foi publique ne fût violée en la personne de plénipotentiaire d'un roi. On fait ce qu'on peut pour les rassurer, jusqu'à leur nommer cinq places à leur choix pour leur demeure, et où on leur permet de mettre garnison, pourvu que par des lettres réversales ils garantissent l'évacuation de la place occupée, si les traités se rompent, et qu'ils y nourrissent la garnison sans qu'elle puisse fourrager que pour leur argent; on leur permet encore que pour eux et cette garnison ils fassent venir des vivres par mer. M. de Lumbres et M. Akakia sont partis aujourd'hui pour leur en aller faire la proposition, et nous attendons la réponse.

Notre siége du Haupt va lentement, à cause de la force tant de la place que de la garnison, et puis nos gens ne s'entendent pas. J'ai peur que, pour l'emporter, il ne faille attendre la gelée pour avoir un pont sur la Vistule de tous côtés.

Je crains que M. Blondel ne réussisse pas auprès de l'électeur. Je vous en dirai les raisons dans ma première lettre.

CCXXXIV

25 novembre 1659. Tuchola.

L'humilité des Moscovites. — Les affaires de Poméranie.

Je reprends vos dernières lettres des 17 et 24 octobre, pour y répondre, le trop d'occupation que j'ai eu m'en ayant empêché ces derniers ordinaires.

Je me suis mépris : ce n'est pas le père Calistène, mais Calixte, que s'appelle cet augustin déchaussé qui montre à Venise les lettres de plusieurs grands princes pour une ligue contre le Turc. Il est du couvent de Paris, et s'il n'y est connu, il ne le sera pas à Rome. Il se dit fort dans les secrets de M. le prince et de M. le comte d'Harcourt. J'avais déjà entendu le conte sur le père Joseph, capucin; de la façon qu'on me dépeint cet augustin, il est homme de *grandi facende*.

La cause de l'humilité des Moscovites est la grande défaite qu'ils ont subie de la part de nos Cosaques et du khan, qui, après la bataille que vous avez sue, ont fait mourir ou emmené plus de 400 000 esclaves de la Moscovie. Il y a un de leurs envoyés présentement ici, qui est pressé pour la paix.

Outre l'envoyé qui était arrivé à Paris de la part du roi de Suède, on dit qu'il y envoie encore le comte de Valdeck, pour presser un secours en sa faveur. Nous avons intercepté une lettre de ce plénipotentiaire en Prusse, de laquelle il paraît qu'ils n'ont pas de quoi subsister en Prusse : ils le représentent à leur maître et demandent qu'il les aide; ils

disent encore que leurs troupes manquent de tout. Nous saurons bientôt à quoi ils se voudront résoudre, M. de Lumbres et M. Akakia y étant allés pour le savoir; nous attendons les réponses.

Vous me demandez dans votre lettre du 24 octobre des nouvelles de Poméranie. Voici ce que nous en savons. Stettin se défend toujours, dans l'espérance du secours; Volgast n'est pas pris, et les trois assauts que l'électeur a fait donner à Gripswald n'ont pas réussi; pour Stralsund, il n'a pas branlé.

Vous avez raison de dire que les Suédois, quand nous les aurons chassés de Prusse, prétendront encore un dédommagement. On dit qu'en l'état qu'ils sont, ils demanderont 4 millions pour sortir d'Elbing et de Marienbourg; car, pour le Haupt, je ne doute pas que nous ne l'emportions : il est vrai que je crains que ce ne sera pas avant la forte gelée, qui nous exemptera de faire une galerie dans un bras de la Vistule. Je crois que nous ferions un grand plaisir aux commissaires suédois de leur avancer de l'argent sur le traité, pour subsister durant icelui, et je ne sais s'ils ne le demanderont point, dans la nécessité qu'ils en ont.

Vous me dites que M. Blondel revient en la cour de M. l'électeur de Brandebourg; nous en avions déjà l'avis. On l'avait écrit à M. de Lumbres de la façon que j'en ai ouï parler aux deux ambassadeurs que ce prince tient en cette cour. Il n'y réussira pas; il n'y est pas aimé des ministres, les ayant tous accusés *al clettore* d'être pensionnaires de l'empereur, sans pouvoir rien prouver; ce qu'il ne faudrait pas qu'un professeur de mathématiques fît. De plus,

aux moindres contradictions de l'électeur, on dit qu'aussi il en venait aux menaces, ce que l'autre trouvait très mauvais. Les susdits ministres se louent bien plus de l'adresse et de la douceur avec laquelle agit M. de Lumbres, qui ne désoblige jamais.

Vous me dites que je ne vous ai point répondu à une chose que vous m'aviez écrite, et que cela vous fait croire qu'elle n'est pas agréable. Je ne sais ce que c'est, si ce n'est sur *il principe di Toscana*. Il me semble vous avoir dit qu'on ne ferait choix de personne qu'après la paix, et que c'était une affaire à laquelle la France et l'Autriche donneraient le coup fatal, selon toutes les apparences ; car, bien que tout se passe ici librement, les intrigues y feront une demi-violence.

Nous sommes dans une grande impatience d'apprendre la conclusion et les conditions de votre paix. Pour la nôtre, nous attendons en ce lieu-ci M. de Lumbres, pour savoir la dernière résolution des Suédois pour le lieu de l'assemblée. Nous avons aujourd'hui reçu de Danemark des lettres qu'on leur a interceptées et qu'on a déchirées. Elles y étaient portées, à ce que disent les Danois, par un envoyé de M. de Lumbres, en deux paquets : un de lui pour M. de Therlon, et l'autre couvert en blanc. Ils ont eu le respect de ne point toucher au premier; mais pour le second, qui n'avait point d'adresse, ils l'ont ouvert et y ont trouvé quantité de lettres des comtes de la Gardie, Oxenstiern, Schlipenbach, Guldenklaw et de Linda. On les a toutes déchiffrées, hormis celle de Linda. Ce qu'il y a dedans de plus considérable, c'est qu'ils conseillent au roi de Suède de faire bientôt la paix avec la Pologne, de crainte, disent-ils, qu'au lieu de

prétendre une récompense des Polonais pour la restitution de la Prusse, les Polonais n'en demandent une pour la Livonie. Cela nous fait croire qu'ils accepteront un des lieux que nous leur proposons pour le traité. Il y a encore dans ces lettres, que M. de Lumbres leur faisait espérer que nous ferions un traité particulier avec eux. Les ambassadeurs impériaux s'en sont plaints ici. On leur a dit que si M. de Lumbres le faisait espérer, c'était sans ordre de cette cour-ci, et qu'on ne lui en avait rien dit.

Vous aurez su que les Suédois, dans une sortie de Stettin, ont chassé les Impériaux de leurs tranchées et y ont mis le feu : mais, par une bravoure hors de saison, ils les ont voulu poursuivre jusque dans la campagne ; la cavalerie impériale est alors survenue, les a coupés, en a tué 500 et fait autant de prisonniers, ce qui sera apparemment la ruine de Stettin.

CCXXXV

13 décembre 1659. Dantzig.

L'arrivée du roi de Pologne à Dantzig. — Ce que c'est que le vampire. — Nouveau soulèvement des Cosaques. — On va enfin traiter avec les Suédois.

Je ne pus me donner l'honneur de vous écrire l'ordinaire dernier, parce que nous n'arrivâmes à Dirschau que lorsque la poste y passait. Nous sommes maintenant venus en cette ville, où nous ne sommes arrivés qu'hier à la nuit, et la poste part aujourd'hui à midi. Ainsi je n'ai encore vu personne ; mais, par l'ordinaire prochain, je vous dirai des nouvelles de M. Hevelius, auquel je rendrai moi-même les observations que vous m'avez envoyées.

Il faut, en attendant, que je vous dise un mot sur une maladie en Ukraine, que je croirais fabuleuse, si des gens d'honneur ne l'attestaient de leur témoignage, et si la chose n'était tenue pour si certaine dans le pays, qu'on y passerait pour ridicule d'en vouloir douter. On l'appelle, en langue ruthénienne, *Upior* (1), et en polonais, *Friga*. Voici ce que c'est : Lorsqu'une personne, qui apporta des dents en naissant, meurt, elle mange, dans son cercueil, d'abord les habits, pièce à pièce, ensuite ses mains et ses bras; et, durant ce temps, ceux de sa famille et de sa maison meurent l'un après l'autre : l'un n'est pas mort, que l'autre est déjà malade pour mourir, et cela dure jusqu'à ce qu'il en soit mort trois fois neuf; c'est de là que vient le nom de Friga, ou Upior, ce qui est la même chose. Mais, lorsqu'on s'aperçoit que c'est de cette maladie que l'on meurt, on va déterrer le premier mort qu'on trouve, et qui, comme je l'ai dit, mange ses vêtements ou ses bras; on lui coupe la tête : alors le sang tout clair en sort, comme il ferait d'une personne vivante; et après cela, la mortalité cesse aussitôt dans sa famille, et le nombre de trois fois neuf ne meurt plus, comme cela serait arrivé autrement. On dit que cela arrive aussi quelquefois parmi les chevaux. Je vous avoue que j'ai peine à ne pas croire que c'est une pure superstition.

Pendant que les Cosaques avaient ici leurs députés qui prêtaient un nouveau serment, ils se sont de nouveau soulevés. Un de leurs généraux, pour se venger d'eux et les intimider, leur a persuadé que le pardon qu'on leur avait

(1) Vampire.

accordé était feint. On espère qu'ils reviendront d'eux-mêmes : ils se sont pourtant de nouveau réconciliés avec le Moscovite.

Nous sommes presque d'accord avec les Suédois pour le lieu du traité, bien qu'ils fassent encore quelques difficultés. Ils ont demandé, par exemple, qu'ils puissent placer à Oliva une garnison de trois cents hommes, et que les moines en sortissent; qu'on leur permît d'y tenir deux galiotes (car cette abbaye est au bord de la mer), qui iraient et viendraient selon leur volonté, et que, lorsque la mer se gèlerait, ils les pussent tenir à l'embouchure de la Vistule, c'est-à-dire dans le port de Dantzig. Encore, quand on leur aurait accordé toutes choses, deux seulement d'entre eux viendraient à Oliva; ce qu'ils aimeraient mieux, disent-ils, c'est qu'on les laissât dans Elbing. Sur ce que nous avons dit, qu'il devait y avoir une suspension d'armes à trois lieues à la ronde du lieu du traité, et que, à cause de cela, nous ne pouvions leur accorder Elbing, ils consentent que les hostilités continuent, eux demeurant à Elbing et les Polonais où il leur plaira, c'est-à-dire à Dantzig; les médiateurs iraient et viendraient. On est demeuré d'accord ici de leur offrir toujours Oliva sous d'honnêtes conditions, ou qu'ils demeurent à Elbing avec la continuation des hostilités; ce que je crois qu'ils accepteront, tant ils ont peur que l'électeur de Brandebourg ne les fasse enlever pour ravoir le duc de Courlande son beau-frère. On dit qu'il y en a encore une raison secrète, qui est le manque d'argent pour leurs dépenses. A Elbing ils vivront des provisions de la garnison. Enfin, je crois qu'on commencera, la semaine qui vient, à traiter. Ils nous ont remis la ville de Stras-

bourg (autrement Brodniça), pour sauver la garnison, et nous avons été bien aise que celle-ci allât à Elbing où nous savons qu'ils manquent déjà de beaucoup de choses : plus nombreux ils y seront et plus ils y seront incommodés; car le Haupt une fois pris, ils ne peuvent plus espérer de secours que de l'armée royale et triomphante, et ils sont bien loin de là, ayant perdu, non-seulement l'île de Fünen mais encore 7000 hommes qui y étaient ; tout y est demeuré à l'exception du Pfaltzgraff de Schultzbach, beau-frère du roi de Suède, et de Steinbock, qui se sauvèrent dans une petite barque. Ceux-ci passèrent en Zélande, d'où le roi de Suède voulut partir pour venir au secours des siens; mais, ayant vu que les vaisseaux hollandais gardaient le passage, il s'en retourna. Les Danois ayant fait une puissante sortie de Copenhague, et défait la garde avancée des Suédois, ce roi a trouvé bon de renfermer une partie de ses troupes dans Kronenburg et de passer le reste en Schönen. Je vous envoie la relation de ce qui s'est passé en Fünen, et une lettre des commissaires suédois, qui sont ici, au roi de Suède, interceptée en Danemark et déchiffrée.

Vous voulez être informé de l'état de la cour de Vienne. J'en sais trop peu pour vous donner beaucoup de détails. Les Jésuites y sont très puissants ; le confesseur de l'Empereur les a remis assez bien dans son esprit, où autrefois ils étaient mal. Le prince d'Auersberg gouvernait tout sous le défunt empereur. Sous celui-ci, c'est le comte Portia qui a été son gouverneur. Le comte de Nostitz a aussi grande part au gouvernement ; il est chancelier de Silésie. Rien pourtant ne se fait que par l'archiduc Léopold. Dans quelque temps je vous en pourrai dire davantage.

Je vous rends grâces pour les informations sur le traité de Saint-Jean-de-Luz; la paix est toujours bonne, mais encore meilleure, lorsqu'elle est honorable comme celle-ci: il n'y manque que le retour des mécontents; il serait à souhaiter, comme vous le dites fort bien, qu'ils fussent revenus par une autre porte, et que l'Espagne n'eût pas été si libérale en leur endroit.

M. Pinocci est à Cracovie, je lui ferai part du souvenir que vous gardez de lui.

CCXXXVI

20 décembre 1659. Dantzig.

Cabinet et observatoire de Hevelius. — On n'a pas encore ouvert les négociations.

Dans ma dernière, j'oubliai de vous envoyer les lettres qui auraient été interceptées en Danemark; mais je vois par la vôtre que vous en avez une pleine connaissance, vu qu'elles ont été imprimées en Hollande. Les Suédois disent qu'elles l'ont été avec quelques amplifications; mais, de Danemark, on nous assure que non. Selon les avis qui viennent d'Angleterre, ce roi-là n'est pas encore près de se rétablir. Je vous enverrai par l'ordinaire prochain des lettres de M. Hevelius. Je le fus voir avant-hier, mais aussitôt la reine y arriva avec toutes ses dames et ses filles d'honneur auxquelles, pour les amuser, il présenta un miroir concave pour se regarder, tandis qu'il montra les raretés de son cabinet à Sa Majesté, qui vit ainsi, à son tour, la médaille qu'il dit que vous lui avez envoyée de M. Gassendi.

Elle vit aussi ses gravures, ses compas, ses burins, ses livres rangés, ses tailles-douces dont il a un grand nombre. Alors, et en présence de tout ce monde, je lui ai offert ce que vous m'aviez adressé pour lui. Ensuite, il conduisit la reine sur deux terrasses qui sont sur le toit de la maison, d'où, non-seulement on voit une grande partie de la ville, mais encore la mer et le port, qui sont à une grande lieue. Il ajusta cette excellente lunette qu'il a fait venir d'Augsbourg, et pour laquelle il a payé cinq cents francs. On voyait, non-seulement très distinctement ce qui était au rivage de la mer, mais encore le mouvement de l'eau à l'horizon. Ensuite, nous regardâmes comme le soleil se couchait, et je vous avoue que je n'ai jamais vu ses macules si grandes ni si distinctes. Sur une terrasse et sur une autre, tout auprès, sont ses instruments qui sont plus grands et plus justes que ceux de Tycho : parce que la plupart de ceux de celui-ci étaient de bois, et ceux de M. Hevelius sont de laiton renforcé de fer, et si gros qu'il n'y a pas à craindre qu'ils ployent. Son quart de cercle a huit pieds de semi-diamètre et montre juste, jusqu'aux minutes et secondes. Il y a un autre instrument de 60 degrés, dont le semi-diamètre est quasi une fois aussi grand que celui du quart de cercle, lequel a deux indices, pour pouvoir faire des observations à deux à la fois sur la distance des étoiles. C'est le travail dont il s'occupe maintenant, et qui est grand et difficile. Il a observé 75 étoiles en la constellation où Tycho n'en met que 35. Ce qui est beau et rare, c'est de voir avec quelle facilité il observe; comme la disposition des machines sur lesquelles et par lesquelles ses instruments se meuvent, est admirable; comment, dans la plus obscure

nuit et sans chandelle, il les dresse juste au méridien. En un mot, la chose est digne que vous la veniez voir, quand même vous habiteriez encore deux fois plus loin que vous ne faites. Seulement, prenez votre temps pendant que nous sommes ici, où sans doute nous passerons l'hiver. Je n'ai encore vu M. Hevelius chez lui que cette seule fois, tant j'ai eu d'occupations depuis notre arrivée en une ville où j'ai quelques amis particuliers.

Nous n'avons pu encore nous entendre avec les Suédois pour nos traités. Ils ont peine de venir à Oliva, parce qu'ils n'ont point d'argent, et voudraient bien qu'on les laissât à Elbing, à quoi nous consentirions volontiers, sans nos alliés qui s'y opposent. On attend le secrétaire de M. de Lumbres qu'on a envoyé leur dire nos dernières résolutions. M. Akakia, qui en vient, croit que Oxenstiern et Guldenklaw viendront à Oliva, et que les deux autres demeureront à Elbing. C'est une affaire qu'il faut remettre d'un ordinaire à l'autre, pour dire ce qui en sera. Les pertes que les Suédois ont subies en Fünen pourraient bien les achever. Nous avons vu de leurs lettres dans lesquelles ils se réjouissaient de l'entreprise des Danois, disant qu'ils y seraient assurément détruits par le Pfaltzgraff, et c'est contre eux que la chance a tourné. Nous y avons perdu Piaseczynski qui commandait les troupes polonaises, qu'on dit y avoir fait merveille, aussi bien que l'infanterie hollandaise.

CCXXXVII

27 décembre 1659. Dantzig.

On s'arrange pour commencer les négociations. — Prise du Haupt. — Les Moscovites à Grodno. — Foire nocturne de Léopol.

Le courrier de mardi ne nous apporta point de lettres, parce qu'il n'y en avait pas à Hambourg, lorsqu'il en partit; mais comme il en vient deux toutes les semaines, peut-être le second en apportera-t-il, et alors il n'y aura pas de temps pour répondre. Je prends donc les devants pour vous dire qu'on nous écrit de Copenhague du 12 de ce mois, que les Hollandais s'étaient réconciliés avec le roi de Suède qui consentait aux stipulations du traité d'Elbing, pourvu que la paix se fît avec le Danemark; que ce roi les recevait pour médiateurs, tant en Danemark qu'en Pologne, et que les Hollandais, tenant à présent le roi de Danemark à la gorge, voulaient absolument qu'il fît la paix. Le roi de Danemark, dit-on encore, allait accepter le traité, pourvu que celui de Suède donnât une déclaration par écrit qu'il l'accepterait aussi. M. de Terlon était parti aussitôt pour la lui demander. Le prochain courrier nous apprendra à quoi tout cela aura abouti. Nos alliés, cependant, nous pressent, autant qu'ils peuvent, de déclarer aux Suédois que nous ne voulons pas traiter sans le Danemark. Et lui aussi n'a pas le droit de traiter sans nous, alors même qu'il est violenté par les Hollandais. Ceux-ci sont poussés par M. de Thou, qui leur a dit qu'il fallait songer à la paix, parce que, si on pensait ruiner le roi de Suède, la France prendrait sa défense. Je vois cependant qu'il faudra

que la paix se fasse séparément ici et au Danemark, qui pourra bien la faire plutôt que nous. Les commissaires suédois qui sont à Elbing ont enfin accepté Oliva, ou plutôt un petit village qui n'en est qu'à un quart de lieue, au bord de la mer, et où il y a de fort belles maisons; mais ils veulent que nos commissaires y soient également logés, croyant qu'ils seront ainsi en plus grande sûreté; ce qu'on leur accorde. Ils protestent, cependant, qu'ils ne viennent là que par complaisance, ce qu'on veut bien encore leur accorder.

Nous sommes maîtres du Haupt. Les Suédois en sortirent le 22 de ce mois, avec 700 hommes sous les armes. Le commandant n'a jamais voulu traiter qu'on ne lui accordât tout les canons qui portaient les armes de Suède. Il en emmène donc seize et deux mortiers; il en laisse trente-deux dans la place, quatre-vingts muids de blé, grande quantité d'avoine, de légumes et de foin, de la mèche, de la poudre, des boulets suffisamment pour défendre encore la place six mois; ce qui fait que tout le monde s'étonne pourquoi il l'a rendue, pouvant assurément, en l'état où étaient les choses, attendre du secours jusqu'au printemps, et obtenir alors les mêmes conditions, aussi est-il fort mélancolique. On dit que sa garnison était un ramas de toutes les autres, et qu'il y avait, entre autres, beaucoup de Danois qui ne chargeaient leurs mousquets que de sable; que voyant arriver les heiduques de la garde du roi, dès qu'il sut que Sa Majesté y était, il crut que toute l'armée polonaise y venait pour donner un assaut général. On dit encore que peut-être avait-on des intelligences dans la place, et qu'ainsi le commandant fut obligé à traiter. Il n'a point

fait de sortie durant le siége, craignant que ses soldats ne le quittassent. Tous les officiers ont signé la capitulation. Ceux qui ont vu la place disent que c'est la plus achevée qu'il soit possible de voir. Les Suédois y ont perdu 900 hommes tués par les bombes, et le commandant a perdu deux de ses enfants. Aussi envoya-t-il se plaindre, durant le siége, de ce que ceux qui l'attaquaient ne faisaient pas la guerre en chrétiens, mais en barbares; qu'on ne lui permettait pas une heure de repos, ni à ses gens; que tout ce qui était au dedans de cette belle forteresse était ruiné et démoli, et que les soldats n'y habitaient que sous terre. On lui répondit que son maître, après avoir pillé tous les habitants du Verder, avait rompu les digues de la Vistule, pour les noyer, et que, cependant, c'étaient des gens qui s'étaient soumis à lui. On ajouta qu'on le traiterait plus chrétiennement s'il se voulait soumettre.

Nous avons d'autres nouvelles assez mauvaises : c'est qu'à la faveur des Cosaques nouvellement soulevés, les Moscovites sont entrés dans le pays, ont pris Grodno et donné deux assauts au château; qu'ils sont passés plus avant, disant qu'ils voulaient brûler Varsovie. Et comme il n'y a nulle troupe qui les puisse empêcher d'y envoyer 10000 ou 12000 chevaux, la reine a envoyé des carrosses et des chariots, pour enlever, en cas de besoin, les religieuses françaises et les meubles qu'elle y a. J'ai aussi envoyé quinze chevaux que je nourrissais ici bien chèrement, pour enlever tout ce que j'y ai, et le conduire à Thorn. Si la Vistule n'eût point été gelée, nous eussions été hors de cette appréhension; mais, maintenant, le froid a fait des ponts par tous ces pays-ci.

Dans la Russie, les mêmes Moscovites, joints aux Cosaques, menacent d'assiéger Léopol, de sorte que nous avons grand besoin de la paix avec quelqu'un de nos ennemis.

Il se fait une foire nocturne en cette dernière ville, qu'on appelle foire de l'étoile, bien qu'il n'y en ait point. Il s'agit ici de l'étoile de la Nativité (1). Elle commence à la Saint-Thomas et finit à la Circoncision. Elle ne s'ouvre qu'à neuf heures du soir. Toutes les dames y vont bien parées, et demandent aux cavaliers qu'elles y rencontrent, une étoile, c'est-à-dire un cadeau en confitures, bijoux, étoffes et autres galanteries, même une collation. Les boutiques sont fort éclairées, et l'on s'y gêne peu, particulièrement avec les dames, en disant en leur langue : Ne vienne ici qui ne veut être poussé. La presse y est fort grande, et effectivement tout le monde s'y pousse sans se connaître. Enfin, c'est un petit carnaval, et comme cette ville a 40 000 âmes, il y a quantité de monde à cette foire qui se tient dans une place et deux rues. Il n'importe pas à des filles, si elles sont belles, de connaître un homme pour lui demander une étoile ; et c'est une grande incivilité de la refuser ; il vaudrait mieux ne s'y être pas trouvé.

P. S. C'est une chose rare qu'au siége du Haupt nous n'avons pas perdu 80 hommes, et que les Suédois, sans faire une seule sortie, en aient perdu 900.

(1) Des trois mages, en polonais *gwiazdka*.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

Paris. — Imprimerie de L. Martinet, rue Mignon, 2.

